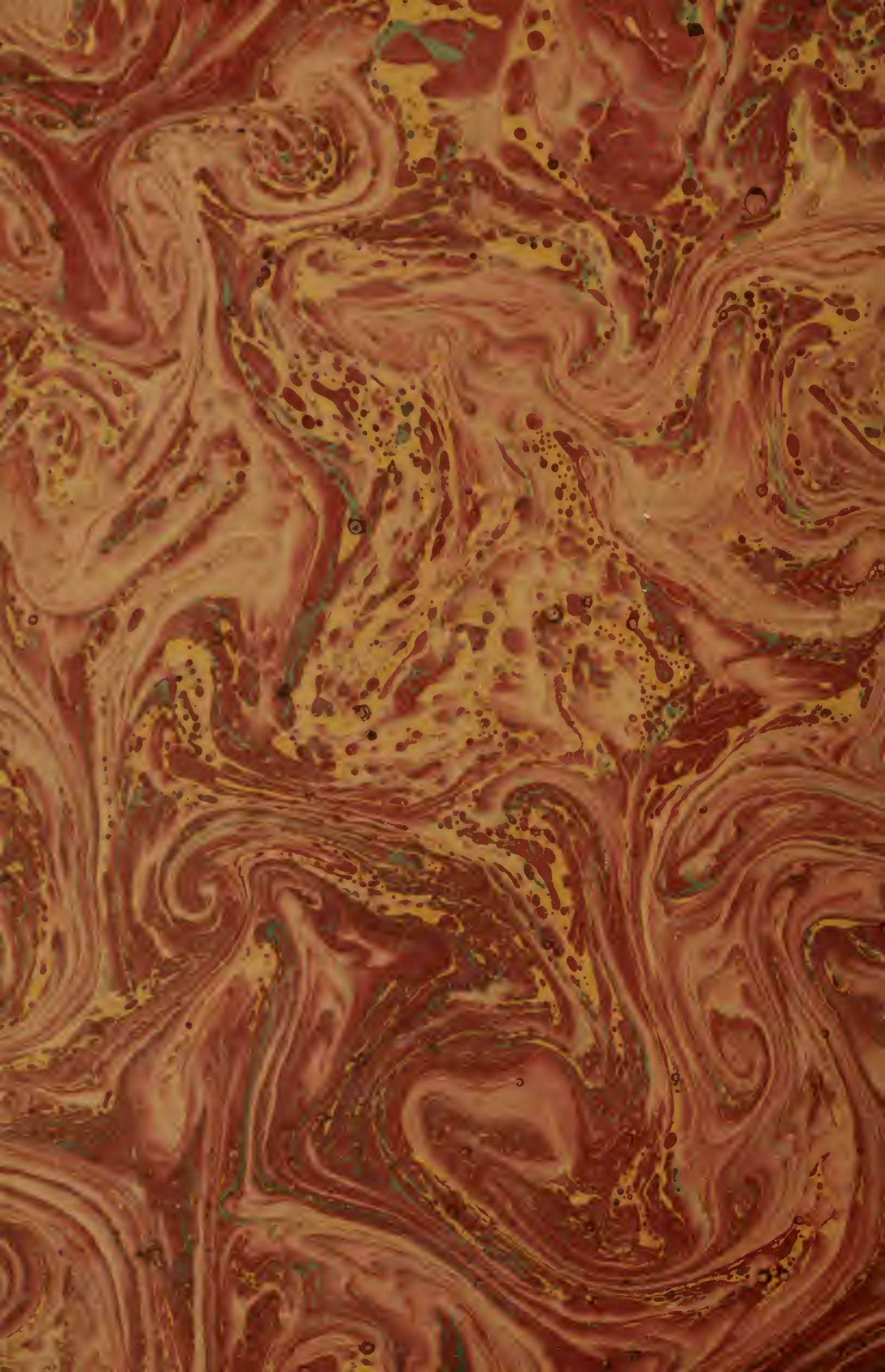






VICTOR HUGO

LA FIN DE SATAN

DIEU



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXI

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE — XI

LA FIN DE SATAN

DIEU

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

LA FIN DE SATAN
DIEU



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXI

LA FIN DE SATAN



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original de *la Fin de Satan*.

HORS DE LA TERRE

I

ET NOX FACTA EST.

I

Depuis quatre mille ans il tombait dans l'abîme.

Il n'avait pas encor pu saisir une cime,
Ni lever une fois son front démesuré.
Il s'enfonçait dans l'ombre et la brume, effaré,
Seul, et, derrière lui, dans les nuits éternelles,
Tombaient plus lentement les plumes de ses ailes.

Il tombait foudroyé, morne, silencieux,
Triste, la bouche ouverte et les pieds vers les cieux,
L'horreur du gouffre empreinte à sa face livide.
Il cria : — Mort ! — les poings tendus vers l'ombre vide.
Ce mot plus tard fut homme et s'appela Caïn.

Il tombait. Tout à coup un roc heurta sa main;
Il l'étreignit, ainsi qu'un mort étreint sa tombe,
Et s'arrêta.

Quelqu'un, d'en haut, lui cria : — Tombe !
Les soleils s'éteindront autour de toi, maudit ! —
Et la voix dans l'horreur immense se perdit.
Et, pâle, il regarda vers l'éternelle aurore.
Les soleils étaient loin, mais ils brillaient encore.
Satan dressa la tête et dit, levant ses bras :
— Tu mens ! — Ce mot plus tard fut l'âme de Judas

Pareil aux dieux d'airain debout sur leurs pilastres,
Il attendit mille ans, l'œil fixé sur les astres.

Les soleils étaient loin, mais ils brillaient toujours.
La foudre alors gronda dans les cieux froids et sourds.
Satan rit, et cracha du côté du tonnerre.
L'immensité, qu'emplit l'ombre visionnaire,
Frissonna. Ce crachat fut plus tard Barabbas.

Un souffle qui passait le fit tomber plus bas.

II

La chute du damné recommença. — Terrible,
Sombre, et percé de trous lumineux comme un crible,
Le ciel plein de soleils s'éloignait, la clarté
Tremblait, et dans la nuit le grand précipité,
Nu, sinistre, et tiré par le poids de son crime,
Tombait, et, comme un coin, sa tête ouvrait l'abîme.
Plus bas! plus bas! toujours plus bas! Tout à présent
Le fuyait; pas d'obstacle à saisir en passant,
Pas un mont, pas un roc croulant, pas une pierre,
Rien, l'ombre! et d'épouvante il ferma sa paupière.
Et quand il la rouvrit, trois soleils seulement
Brillaient, et l'ombre avait rongé le firmament.
Tous les autres soleils étaient morts.

III

Une roche
Sortait du noir brouillard comme un bras qui s'approche.
Il la prit, et ses pieds touchèrent des sommets.

Alors l'être effrayant qui s'appelle Jamais
Songea. Son front tomba dans ses mains criminelles.
Les trois soleils, de loin, ainsi que trois prunelles,
Le regardaient, et lui ne les regardait pas.
L'espace ressemblait aux plaines d'ici-bas,
Le soir, quand l'horizon qui s'enfonce et recule

Noircit sous les yeux blancs du spectre crépuscule.
De longs rayons rampaient aux pieds du grand banni.
Derrière lui son ombre emplissait l'infini.
Les cimes du chaos se confondaient entre elles.

Tout à coup il se vit pousser d'horribles ailes;
Il se vit devenir monstre, et que l'ange en lui
Mourait, et le rebelle en sentit quelque ennui.
Il laissa son épaule, autrefois lumineuse,
Frémir au froid hideux de l'aile membraneuse,
Et croisant ses deux bras, et relevant son front,
Ce bandit, comme s'il grandissait sous l'affront,
Seul dans ces profondeurs que la ruine encombre,
Regarda fixement la caverne de l'ombre.
Les ténèbres sans bruit croissaient dans le néant.
L'opaque obscurité fermait le ciel béant;
Et, faisant, au delà du dernier promontoire,
Une triple fêlure à cette vitre noire,
Les trois soleils mêlaient leurs trois rayonnements.
Après quelque combat dans les hauts firmaments,
D'un char de feu brisé l'on eût dit les trois roues.
Les monts hors du brouillard sortaient comme des proues.
— Eh bien, cria Satan, soit! je puis encor voir!
Il aura le ciel bleu, moi j'aurai le ciel noir.
Croit-il pas que j'irai sangloter à sa porte?
Je le hais. Trois soleils, c'est assez. Que m'importe!
Je hais le jour, l'azur, le rayon, le parfum! —

Soudain il tressaillit; il n'en restait plus qu'un.

IV

L'abîme s'effaçait. Rien n'avait plus de forme.
L'obscurité semblait gonfler sa vague énorme.
C'était on ne sait quoi de submergé; c'était
Ce qui n'est plus, ce qui s'en va, ce qui se tait;

Et l'on n'aurait pu dire, en cette horreur profonde,
Si ce reste effrayant d'un mystère ou d'un monde,
Pareil au brouillard vague où le songe s'enfuit,
S'appelait le naufrage ou s'appelait la nuit;
Et l'archange sentit qu'il devenait fantôme.
Il dit : — Enfer! — Ce mot plus tard créa Sodome.

Et la voix répéta lentement sur son front :
— Maudit! autour de toi les astres s'éteindront. —

Et déjà le soleil n'était plus qu'une étoile.

V

Et tout disparaissait par degrés sous un voile.
L'archange alors frémit; Satan eut le frisson.
Vers l'astre qui tremblait, livide, à l'horizon,
Il s'élança, sautant d'un faîte à l'autre faîte.
Puis, quoiqu'il eût horreur des ailes de la bête,
Quoique ce fût pour lui l'habit de la prison,
Comme un oiseau qui va de buisson en buisson,
Hideux, il prit son vol de montagne en montagne,
Et ce forçat se mit à courir dans ce bagne.

Il courait, il volait, il criait : — Astre d'or!
Frère! attends-moi! j'accours! ne t'éteins pas encor!
Ne me laisse pas seul! —

Le monstre, de la sorte,
Franchit les premiers lacs de l'immensité morte,
D'anciens chaos vidés qui croupissaient déjà,
Et dans les profondeurs lugubres se plongea.

L'étoile maintenant n'était qu'une étincelle.

Il entra plus avant dans l'ombre universelle,

S'enfonça, se jeta, se rua dans la nuit,
Gravit les monts fangeux dont le front mouillé luit,
Et dont la base au fond des cloaques chancelle,
Et, tremblant, regarda devant lui.

L'étincelle
N'était plus qu'un point rouge au fond du gouffre obscur.

VI

Comme entre deux créneaux se penche sur le mur
L'archer qu'en son donjon le crépuscule gagne,
Farouche, il se pencha du haut de la montagne,
Et sur l'astre, espérant le faire étinceler,
Comme sur une braise il se mit à souffler.
Et l'angoisse gonfla sa féroce narine.
Le souffle qui sortit alors de sa poitrine
Est aujourd'hui sur terre et s'appelle ouragan.

A ce souffle, un grand bruit troubla l'ombre, océan
Qu'aucun être n'habite et qu'aucuns feux n'éclairent,
Les monts qui se trouvaient près de là s'envolèrent,
Le chaos monstrueux plein d'effroi se leva
Et se mit à hurler : Jéhovah! Jéhovah!
L'infini s'entr'ouvrit, fendu comme une toile,
Mais rien ne remua dans la lugubre étoile;
Et le damné, criant : — Ne t'éteins pas! j'irai!
J'arriverai! — reprit son vol désespéré.

Et les glaciers mêlés aux nuits qui leur ressemblent
Se renversaient ainsi que des bêtes qui tremblent,
Et les noirs tourbillons et les gouffres hideux
Se courbaient éperdus, pendant qu'au-dessus d'eux,
Volant vers l'astre ainsi qu'une flèche à la cible,
Passait, fauve et hagard, ce suppliant terrible.

Et depuis qu'il a vu ce passage effrayant,
L'âpre abîme, effaré comme un homme fuyant,
Garde à jamais un air d'horreur et de démence,
Tant ce fut monstrueux de voir, dans l'ombre immense,
Voler, ouvrant son aile affreuse loin du ciel,
Cette chauve-souris du cachot éternel!

VII

Il vola dix mille ans. Pendant dix mille années,
Tendant son cou livide et ses mains forcenées,
Il vola sans trouver un faîte où se poser.
L'astre parfois semblait s'éteindre et s'éclipser,
Et l'horreur du tombeau faisait frissonner l'ange;
Puis une clarté pâle, obscure, vague, étrange,
Reparaissait; et lui, joyeux, disait : — Allons. —
Autour de lui planaient les oiseaux aquilons.
Il volait. L'infini sans cesse recommence.
Son vol dans cette mer faisait un cercle immense.
La nuit regardait fuir ses horribles talons.
Comme un nuage sent tomber ses tourbillons,
Il sentait s'écrouler ses forces dans le gouffre.
L'hiver murmurait : tremble! et l'ombre disait : souffre!
Enfin il aperçut au loin un noir sommet
Que dans l'ombre un reflet formidable enflammait.
Satan, comme un nageur fait un effort suprême,
Tendit son aile onglée et chauve, et, spectre blême,
Haletant, brisé, las, et de sueur fumant,
Il s'abattit au bord de l'âpre escarpement.

VIII

Le soleil était là qui mourait dans l'abîme.

L'astre, au fond du brouillard, sans air qui le ranime,
Se refroidissait, morne et lentement détruit.
On voyait sa rondeur sinistre dans la nuit;
Et l'on voyait décroître, en ce silence sombre,
Ses ulcères de feu sous une lèpre d'ombre.
Charbon d'un monde éteint! flambeau soufflé par Dieu!
Ses crevasses montraient encore un peu de feu,
Comme si par les trous du crâne on eût vu l'âme.
Au centre palpitait et rampait une flamme
Qui par instants léchait les bords extérieurs,
Et de chaque cratère il sortait des lueurs
Qui frissonnaient ainsi que de flamboyants glaives,
Et s'évanouissaient sans bruit comme des rêves.
L'astre était presque noir. L'archange était si las
Qu'il n'avait plus de voix et plus de souffle, hélas!
Et l'astre agonisait sous ses regards farouches.
Il mourait, il luttait. Avec ses sombres bouches
Dans l'obscurité froide il lançait par moments
Des flots ardents, des blocs rougis, des monts fumants,
Des rocs tout écumants de sa clarté première :
Comme si ce géant de vie et de lumière,
Englouti par la brume où tout s'évanouit,
N'eût pas voulu mourir sans insulter la nuit
Et sans cracher sa lave à la face de l'ombre.
Autour de lui le temps et l'espace et le nombre
Et la forme et le bruit expiraient, en créant
L'unité formidable et noire du néant.
Le spectre Rien levait sa tête hors du gouffre.
Soudain, du cœur de l'astre, un âpre jet de soufre,
Pareil à la clameur du mourant éperdu,
Sortit, brusque, éclatant, splendide, inattendu,

Et, découpant au loin mille formes funèbres,
Énorme, illumina, jusqu'au fond des ténèbres,
Les porches monstrueux de l'infini profond.
Les angles que la nuit et l'immensité font
Apparurent. Satan, égaré, sans haleine,
La prunelle éblouie et de cet éclair pleine,
Battit de l'aile, ouvrit les mains, puis tressaillit
Et cria : — Désespoir! le voilà qui pâlit! —

Et l'archange comprit, pareil au mât qui sombre,
Qu'il était le noyé du déluge de l'ombre;
Il reploya son aile aux ongles de granit,
Et se tordit les bras. Et l'astre s'éteignit.

IX

Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
Une plume échappée à l'aile de l'archange
Était restée, et, pure et blanche, frissonnait.
L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
La vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
— Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme? —
Dieu se tourna, par l'être et la vie absorbé,
Et dit : — Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé. —

*

Antres noirs du passé, porches de la durée
Sans dates, sans rayons, sombre et démesurée,
Cycles antérieurs à l'homme, chaos, cieux,
Monde terrible et plein d'êtres prodigieux,
O brume épouvantable où les préadamites
Apparaissent, debout dans l'ombre sans limites,
Qui pourrait vous sonder, gouffres, temps inconnus!
Le penseur qui, pareil aux pauvres, va pieds nus
Par respect pour Celui qu'on ne voit pas, le mage,
Fouille la profondeur et l'origine et l'âge,
Creuse et cherche au delà des colosses, plus loin
Que les faits dont le ciel d'à présent est témoin,
Arrive en pâlissant aux choses soupçonnées,
Et trouve, en soulevant des ténèbres d'années,
Et des couches de jours, de mondes, de néants,
Les siècles monstres morts sous les siècles géants.
Et c'est ainsi que songe au fond des nuits le sage
Dont un reflet d'abîme éclaire le visage.

LA PREMIÈRE PAGE.

I

L'ENTRÉE DANS L'OMBRE.

I

Noé rêvait. Le ciel était plein de nuées.
On entendait au loin les chants et les huées
Des hommes malheureux qu'un souffle allait courber.
Un nuage muet soudain laissa tomber
Une goutte de pluie au front du patriarche.
Alors Noé, suivi des siens, entra dans l'arche,
Et Dieu pensif poussa du dehors le verrou.

Le mal avait filtré dans les hommes. Par où?
Par l'idole; par l'âpre ouverture que creuse
Un culte affreux dans l'âme humaine ténébreuse.
Ces temps noirs adoraient le spectre Isis-Lilith,
La fille du démon, que l'Homme eut dans son lit
Avant qu'Ève apparût sous les astres sans nombre,
Monstre femme que fit Satan avec de l'ombre
Afin qu'Adam goutât le fiel avant le miel,
Et le baiser du gouffre avant celui du ciel.
Ève était nue. Isis-Lilith était voilée.
Les corbeaux l'entouraient de leur fauve volée;
Les hommes la nommaient Sort, Fortune, Anankè;
Son temple était muré, son prêtre était masqué;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Elle buvait du sang dans le bois solitaire;
Elle avait des autels effrayants. Et la terre
Subissait cette abjecte et double obscurité :
En bas Idolâtrie, en haut Fatalité.

Aussi depuis longtemps tout était deuil et crainte.
Le juste — un seul restait — attendait la mort sainte
Comme un captif attend qu'on lève son écrou.

Le tigre en sa caverne et la taupe en son trou
Disaient depuis longtemps : l'homme commet des crimes.
Une noire vapeur montait aux cieux sublimes,
Fumée aux flots épais des sombres actions.
Depuis longtemps l'azur perdait ses purs rayons,
Et par instants semblait plein de hideuses toiles
Où l'araignée humaine avait pris les étoiles.
Car dans ces temps lointains, de ténèbres voilés,
Où la nature et l'homme étaient encor mêlés,
Les forfaits dans l'éther rayonnaient en désastres,
Et les vices allaient éteindre au ciel les astres.
Le mal sortait de l'homme et montait jusqu'à Dieu.
Le char du crime avait du sang jusqu'à l'essieu;
Le meurtre, l'attentat, les luxures livides
Riaient, buvaient, chantaient, régnaient; les fils avides
Soufflaient sur les parents comme sur un flambeau;
Ce que la mort assise au seuil noir du tombeau
Voyait d'horreurs, faisait parler cette muette.
La nuit du cœur humain effrayait la chouette;
L'ignorance indignait l'âne; les guets-apens,
Les dols, les trahisons faisaient honte aux serpents;
Si bien que l'homme ayant rempli son âme immonde
D'abîmes, Dieu put dire au gouffre : — Emplis le monde. —

L'urne du gouffre alors se pencha. Le jour fuit;
Et tout ce qui vivait et marchait devint nuit.
Ève morte frémit dans sa tombe profonde.

II

Tout avait disparu. L'onde montait sur l'onde.
Dieu lisait dans son livre et tout était détruit.
Dans le ciel par moments on entendait le bruit
Que font en se tournant les pages d'un registre.
L'abîme seul savait, dans sa brume sinistre,
Ce qu'étaient devenus l'homme, les voix, les monts.
Les cèdres se mêlaient sous l'onde aux goëmons;
La vague fouillait l'antre où la bête se vautre.
Les oiseaux fatigués tombaient l'un après l'autre.
Sous cette mer roulant sur tous les horizons
On avait quelque temps distingué des maisons,
Des villes, des palais difformes, des fantômes
De temples dont les flots faisaient trembler les dômes;
Puis l'angle des frontons et la blancheur des fûts
S'étaient mêlés au fond de l'onde en plis confus;
Tout s'était effacé dans l'horreur de l'eau sombre.
Le gouffre d'eau montait sous une voûte d'ombre;
Par moments, sous la grêle, au loin, on pouvait voir
Sur le blême horizon passer un coffre noir;
On eût dit qu'un cercueil flottait dans cette tombe.
Les tourbillons hurlants roulaient l'écume en trombe.
Des lueurs frissonnaient sur la rondeur des flots.
Ce n'était ni le jour ni la nuit. Des sanglots,
Et l'ombre. L'orient ne faisait rien éclore.
Il semblait que l'abîme eût englouti l'aurore.
Dans les cieux, transformés en gouffres inouïs,
La lune et le soleil s'étaient évanouis;
L'affreuse immensité n'était plus qu'une bouche
Noire et soufflant la pluie avec un bruit farouche.
La nuée et le vent passaient en se tordant.
On eût dit qu'au milieu de ce gouffre grondant
On entendait les cris de l'horreur éternelle.

Soudain le bruit cessa. Le vent ploya son aile.
Sur le plus haut sommet où l'on pouvait monter
La vague énorme enfin venait de s'arrêter,
Car l'élément connaît son mystère et sa règle.
Le dernier flot avait noyé le dernier aigle.
— Plus rien. — On ne vit plus, dans l'univers puni,
Que l'eau qui se taisait dans l'ombre, ayant fini.

Et le silence emplit la lugubre étendue.
La terre, sphère d'eau dans le ciel suspendue,
Sans cri, sans mouvement, sans voix, sans jour, sans bruit,
N'était plus qu'une larme immense dans la nuit.

III

Dans ce moment-là, tout étant dans l'insondable,
Un fantôme apparut sur l'onde formidable.
Ce géant était trombe, ouragan et torrent.
Des hydres se tordaient dans son œil transparent;
Il semblait encor plein de la tempête enfuie;
Sa face d'eau tremblait sous ses cheveux de pluie;
Et voici ce que l'ombre effarée entendit :

Le géant se tourna vers le gouffre maudit,
Fit trois pas, et cria :

— Chaos, reprends ce monde! —

Une tête sortit de la brume profonde;
Aveugle, énorme, horrible, à l'autre bout des cieux;
Ayant deux gouffres noirs à la place des yeux;
Se dressa, pâle, et dit :

— Je ne veux pas, déluge!

IV

LE DÉLUGE.

— Reprends-le.

LE CHAOS.

— Non.

LE DÉLUGE.

— Il est rejeté.

LE CHAOS.

— Par quel juge?

LE DÉLUGE.

— Par Lui.

LE CHAOS.

— Pourquoi?

LE DÉLUGE.

— Le ver s'est glissé dans le fruit.
Le condamné d'en bas a soufflé dans la nuit
Le mal au cœur de l'homme à travers la nature;
L'homme, ouvert à l'erreur, au piège, à l'imposture,
Jusqu'au crime de vice en vice descendu,
Est devenu vipère, et sa bouche a mordu;
Le talon du Seigneur a senti la piqûre;
Et voilà ce qu'a fait, du fond de l'ombre obscure,
Satan qui vit sous terre à Dieu qui vit au ciel.
Ce monde étant mauvais et noir, l'être éternel
Le laisse tomber, monstre, et tu peux le reprendre.

LE CHAOS.

— Pourquoi me l'a-t-il pris, si c'est pour me le rendre?

LE DÉLUGE.

— J'ai roulé sur les monts le flot sombre et tonnant.
Tout est mort. J'ai fini; c'est à toi maintenant.
Reçois ce monde au fond de l'abîme où nous sommes.

LE CHAOS.

— J'ai déja les dragons, je ne veux pas des hommes. —

V

L'éclair cria : — Silence aux pieds d'Adonaï! —
Et le chaos se tut dans le gouffre ébloui.

Et l'archange qui veille entre les deux pilastres
Du seuil mystérieux plein d'yeux qui sont des astres
Se courba sous l'azur sans oser faire un pas
Et dit au Dieu vivant : — Le chaos n'en veut pas. —

Et Dieu dit : — Je consens que ce monde revive. —

II

LA SORTIE DE L'OMBRE.

I

L'eau baissa, comme un flux qui s'en va d'une rive,
Et les flots monstrueux, décroissant par degrés,
Descendirent du haut des monts démesurés.
Au-dessus de la terre une voix dit : Clémence!
Le crâne décharné de la noyée immense
Apparut, et l'horreur éclaira sous les cieux
Ce cadavre sans souffle et sans forme et sans yeux,
Les rochers, les vallons, et les forêts mouillées
Qui pendaient à son front de marbre, échevelées.
L'antre, où les noirs arrêts dans l'ombre étaient écrits,
Semblait la bouche ouverte encor pleine de cris;
Les monts sortaient de l'eau comme une épaule nue.
Comme l'onde qui bout dans l'airain diminue,
L'océan s'en allait, laissant des lacs amers.
Ces quelques flaques d'eau sont aujourd'hui nos mers.
Tout ce que le flot perd, la nature le gagne.
L'île s'élargissant se changeait en montagne;
Les archipels grandis devenaient continents.
De son dos monstrueux poussant leurs gonds tournants,
Le déluge fermait ses invisibles portes.
Les ténèbres dormaient sur les profondeurs mortes,
Et laissaient distinguer à peine l'ossement
Du globe, que les eaux découvraient lentement.
Soudain, réverbérée au vague front des cimes,
Une lueur de sang glissa sur les abîmes;
On vit à l'horizon lugubrement vermeil

Poindre une lune rouge, et c'était le soleil.

Pendant quarante jours et quarante nuits sombres,
La mer, laissant à nu d'effroyables décombres,
Recula, posant l'arche aux monts près d'Henocha;
Puis ce lion, rentré dans l'antre, se coucha.

II

Dieu permit au soleil de jeter l'étincelle.
Alors un bruit sortit de l'ombre universelle,
Le jour se leva, prit son flambeau qui blêmit,
Et vint; le vent, clairon de l'aube, se remit
A souffler; un frisson courut de plaine en plaine;
L'immensité frémit de sentir une haleine,
La montagne sourit, le désert s'éveilla,
Et le brin d'herbe au bord des eaux dit : me voilà!

Mais tout était hagard, morne et sinistre encore,
Et c'est dans un tombeau que se levait l'aurore.

III

Derrière ces grands monts où plus tard l'aube a lui
Et que nous appelons les Alpes aujourd'hui,
Un marais descendait vers l'océan sans borne.
Dans cette plaine vaste, impénétrable et morne,
Comme un serpent hésite à travers les roseaux,
Un fleuve, né d'hier, traînait ses pâles eaux,
Et découpait une île au pied d'un coteau sombre,
Sans savoir qu'en ces joncs, pleins de souffles sans nombre,
Germait, fœtus géant, la plus grande des Tyrs.
Le coteau, qui plus tard fut le mont des martyrs,
Lugubre, se dressait sur l'île et sur le fleuve.
L'oiseau, l'être qui va, la bête qui s'abreuve,
Étaient absents; l'espace était vide et muet,
Et le vent dans les cieux lentement remuait
Les sombres profondeurs par les rayons trouées.
Dans la fange expiraient des hydres échouées.

C'est dans cet endroit-là, tout étant mort, pendant
Que les nuages gris croulaient sur l'occident
Comme de lourds vaisseaux qui dans la nuit chavirent,
C'est là que les forêts et les collines virent
Soudain, tout se taisant dans l'univers détruit,
Un voile blanc marcher droit dans l'ombre et sans bruit;
Et l'ombre eut peur; et l'arbre, et la vague, et l'étoile,
Et les joncs, frissonnaient de voir passer ce voile.

Il allait, comme si quelqu'un était dessous.
Les êtres du passé, dans la vase dissous,
Semblaient, cherchant encore à tordre leurs vertèbres,
Rouvrir quand il passait leurs yeux pleins de ténèbres.
Le ciel qui s'entr'ouvrait referma son azur.

Tout à coup une voix sortit du voile obscur;
Le flot, qui sous le vent redevenait sonore,
Se tut, et quatre fois cette voix, vers l'aurore,
Vers le sud, vers le triste occident, vers le nord,
Cria :

— Je suis Isis, l'âme du monde mort! —

IV

Un long frisson émut le cadavre; la fange,
Pleine de monstres morts, fit une plainte étrange;
Et le spectre se mit à parler dans les vents :

— Il a pu noyer l'homme et les êtres vivants,
Mais il n'a pu tuer l'airain, le bois, la pierre.
Or, nature qui viens de fermer ta paupière,
Écoute; écoutez-moi, flots, rochers, vents du ciel,
Car, ô témoins pensifs du deuil universel,
Il faut que vous sachiez ces sombres aventures :

Lorsque Caïn, l'aïeul des noires créatures,
Eut terrassé son frère, Abel au front serein,
Il le frappa d'abord avec un clou d'airain,
Puis avec un bâton, puis avec une pierre;
Puis il cacha ses trois complices sous la terre
Où ma main qui s'ouvrait dans l'ombre les a pris.
Je les ai. Sachez donc ceci, vents, flots, esprits :
Tant qu'il me restera dans les mains ces trois armes,
Je vaincrai Dieu; matin, tu verseras des larmes!
L'être qui vit sous terre et moi, nous lutterons.
Si Dieu veut sous les eaux engloutir les affronts,
Les haines, les forfaits, le meurtre, la démence,
Les fureurs, il faudra toujours qu'il recommence.
Et les déluges noirs, pareils aux chiens grondants
Qui veulent qu'on les lâche et qui montrent les dents,
Tant que le vieux Caïn vivra sous ces trois formes,
Pourront à l'horizon gonfler leurs flots énormes. —

V

Le voile en s'écartant laissa voir dans deux mains
Un bâton, une pierre arrachée aux chemins,
Puis un long clou, semblable au verrou d'une porte;
Et si, dans ce tombeau de la nature morte,
Quelque œil vivant eût pu rester dans l'ombre ouvert,
Sur le clou, sur le bois noueux et jadis vert,
Et sur l'affreux caillou pareil aux crânes vides,
Cet œil eût distingué trois souillures livides;
Et le spectre montra ces trois taches au ciel,
Et cria : — Cieux profonds! voici du sang d'Abel! —

Alors une lueur sortit, sinistre et sombre,
De ces trois noirs témoins des temps qui sont dans l'ombre;
L'être toujours voilé, blanc et marchant sans bruit,
Se pencha vers la terre et cria dans la nuit,
Et comme s'il parlait à quelqu'un sous l'abîme :
— O père! j'ai sauvé les trois germes du crime! —

Sous la terre profonde un bruit sourd répondit.

Il reprit : — Clou d'airain qui servis au bandit,
Tu t'appelleras Glaive et tu seras la guerre;
Toi, bois hideux, ton nom sera Gibet; toi, pierre,
Vis, creuse-toi, grandis, monte sur l'horizon,
Et le pâle avenir te nommera Prison. —

LIVRE PREMIER.

LE GLAIVE.

STROPHE PREMIÈRE.

NEMROD.

I

De nouveaux jours brillaient; la terre était vivante;
Mais tout, comme autrefois, était plein d'épouvante.
L'ombre était sur Babel et l'horreur sur Endor.
On voyait le matin, quand l'aube au carquois d'or
Lance aux astres fuyants ses blanches javelines,
Des hommes monstrueux assis sur les collines;
On entendait parler de formidables voix,
Et les géants allaient et venaient dans les bois.

II

Nemrod, comme le chêne est plus haut que les ormes,
Était le plus grand front parmi ces fronts énormes;
Il était fils de Chus, le monstre qui vivait
En Judée et prenait le Sina pour chevet.
Son aïeul était Cham, le fils au rire infâme,
Dont Noé dans la nuit avait rejeté l'âme.

Cham, depuis lors, grondait comme un vase qui bout.
Cham assis dépassait les colosses debout,
Et debout il faisait prosterner les colosses.
Il avait deux lions d'Afrique pour molosses.
Atlas et le Liban sauvage au sommet noir
Tremblaient quand il jouait de la flûte le soir.
Parfois Cham, dans l'orage ouvrant ses mains fatales,
Tâchait de prendre au vol l'éclair aux angles pâles;
Arrachant la nuée, affreux, blême, ébloui,
Il bondissait de roche en roche, et, devant lui,
Le tonnerre fuyait comme une sauterelle.
Si l'ouragan passait, Cham lui cherchait querelle.
Quand il fut vieux, Nemrod le laissa mourir seul.
Ayant ri comme fils, il pleura comme aïeul.

Donc Nemrod était fils de ces deux hommes sombres.
La terre était encor couverte de décombres
Quand était né, sous l'œil fixe d'Adonaï,
Ce Nemrod qui portait tant de ruine en lui.

Étant jeune, et forçant les lynx dans leur refuge,
Il avait, en fouillant les fanges du déluge,
Trouvé dans cette vase un clou d'airain, tordu,
Colossal, noir débris de l'univers perdu,
Et qu'on eût dit forgé par les géants du rêve;
Et de ce clou terrible il avait fait son glaive.

Nemrod était profond comme l'eau Nagaïn [1];
Son arc avait été fait par Tubalcaïn,
Et douze jougs de bœuf l'eussent pu tendre à peine;
Il entendait marcher la fourmi dans la plaine;
Chacune de ses mains, affreux poignets de fer,
Avait six doigts pareils à des gonds de l'enfer;
Ses cheveux se mêlaient aux nuages sublimes;

[1] Lac central d'Afrique.

Son cor prodigieux qui sonnait sur les cimes
Était fait d'une dent des antiques mammons,
Et ses flèches perçaient de part en part les monts.

III

Un jour, il vit un tigre et le saisit; la bête
Sauta, bondit, dressa son effroyable tête,
Et se mit à rugir dans les rocs effrayés
Comme la mer énorme, et lui lécha les pieds.
Quand Nemrod eut dompté le tigre, il dompta l'homme;
Et, quand il eut pris l'homme, il prit Dan, Tyr, Sodome,
Suze, et tout l'univers du Caucase au Delta;
Et quand il eut conquis le monde, il s'arrêta.

Alors il devint triste et dit : — Que vais-je faire? —

IV

Son glaive nu donnait le frisson à la terre.

Derrière ce glaive âpre, affreux, hideux, rouillé,
La Guerre, se dressant comme un pâtre éveillé,
Levait à l'horizon sa face de fantôme.
Et, tout tremblants, au fond des cités, sous le chaume,
Les peuples éperdus distinguaient dans la nuit,
Et regardaient passer dans l'ombre et dans le bruit,
Fronde en main, et soufflant dans les trompes épiques,
Cet effrayant berger du noir troupeau des piques.

Ce spectre était debout à côté de Nemrod.

Nemrod, foulant aux pieds la tiare et l'éphod,
Avait atteint, béni du scribe et de l'augure,
L'altier sommet où l'homme en dieu se transfigure.

Il avait pour ministre un eunuque nommé
Zaïm, et vivait seul, dans sa tour enfermé.
L'eunuque lui montrait du doigt le mal à faire.
Et Nemrod regardait comme l'aigle en son aire;
Ses yeux fixes faisaient hurler le léopard.
Quand on disait son nom sur terre quelque part,
La momie ouvrait l'œil dans la grande syringe,
Et les peuples velus à la face de singe
Qui vivent sous la terre aux monts d'où sort le Nil
Tremblaient comme des chiens qui rentrent au chenil.
Les bêtes ne savaient s'il était homme ou bête.
Les hommes sous Nemrod comme sous la tempête
Se courbaient; il était l'effroi, la mort, l'affront;
Il avait le baiser de l'horreur sur le front;
Les prêtres lui disaient : — O roi, Dieu vous admire! —
Ur lui brûlait l'encens, Tyr lui portait la myrrhe.
Autour du conquérant le jour était obscur.
Il en avait noirci des deux côtés l'azur;
A l'orient montait une sombre fumée
De cent villes brûlant dans la plaine enflammée;
Au couchant, plein de morts, d'ossements, de tombeaux,
S'abattait un essaim immense de corbeaux;
Et Nemrod contemplait, roi de l'horreur profonde,
Ces deux nuages noirs qu'il faisait sur le monde,
Et les montrait, disant : — Nations, venez voir
Mon ombre en même temps sur l'aube et sur le soir! —

STROPHE DEUXIÈME.

CEUX QUI PARLAIENT DANS LE BOIS.

I

Pendant qu'on l'adorait, l'eunuque son ministre
Chantait d'une voix douce au fond du bois sinistre :

— Mourez, vivants! Croulez, murs! Séchez-vous, sillons!
Tombez, mouches du soir, peuples, vains tourbillons!
Blanchissez, ossements! Pleurs, coulez! Incendies,
Etendez sur les monts vos pourpres agrandies!
Cités, brûlez au vent! Cadavres, pourrissez!
Jamais l'eunuque noir ne dira : C'est assez!
Car ce banni rugit sur l'éden plein de flamme;
Car ce veuf de l'amour est en deuil de son âme;
Car il ne sera pas le père au front joyeux;
Car il ne verra point une femme aux doux yeux
Emplir, assise au seuil de la maison morose,
La bouche d'un enfant du bout de son sein rose!

Je suis du paradis le témoin torturé.
O vivants, je me venge, et le maître exécré,
C'est moi qui l'ai lâché sur la terre où nous sommes.
J'ai vu Nemrod errant dans la forêt des hommes;
J'ai fait un tigre avec ce lion qui passait.
Je jette ma pensée, invisible lacet,
Et je sens tressaillir dans ce filet le monde.
L'arbre est vert, j'applaudis la hache qui l'émonde;
Des hommes, ces chiens vils, j'écoute les abois;
Chasse, ô Nemrod! — C'est moi qui dis au glaive : bois!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et j'attise à genoux la guerre, moi l'envie.
Les autres êtres sont les vases de la vie,
Moi je suis l'urne horrible et vide du néant.
Je verse la mort. Nain, j'habite le géant;
Toutes ses actions composent ma victoire;
Il est le bras farouche et je suis l'âme noire.

La guerre est. Désormais, dans mille ans, ou demain,
Toute guerre sera parmi le genre humain
Une flèche de l'arc de Nemrod échappée.
O Nemrod, premier roi du règne de l'épée,
Va! c'est fait. L'âme humaine est allumée, et rien
Ne l'éteindra. L'hindou, l'osque, l'assyrien,
Ont mordu dans la chair comme Ève dans la pomme.
La guerre maintenant ne peut s'arrêter, l'homme
Ayant bu du sang d'homme et l'ayant trouvé bon.
L'embrasement sans fin est né du vil charbon.
Mort! l'homme va crouler sur l'homme en avalanche.
Mort! l'humanité noire et l'humanité blanche,
Les grands et les petits, les tours et les fossés,
Vont se heurter ainsi que des flots insensés.
Temps futurs! lutte, horreur, tas sanglants, foules viles,
Chaînes autour des camps, chaînes autour des villes,
Marches nocturnes, pas ténébreux, cris dans l'air;
Les tentes sur les monts, les voiles sur la mer!
O vision! chevaux aux croupes pommelées!
O tempêtes de chars et d'escadrons! mêlées!
Nuages d'hommes, chocs, panaches, éperons!
Bouches ivres de bruit soufflant dans les clairons!
Les casques d'or; les tours sonnant des funérailles;
Des murailles sans fin; d'où sortez-vous, murailles?
Des champs dorés changés en gueules de l'enfer;
Les hydres légions aux écailles de fer;
Des glaives et des yeux tourbillonnant en trombes;
La semence des os faisant lever des tombes;
L'orgueil aveugle aux chants joyeux; chaque troupeau
Promenant son linceul qu'il appelle drapeau;

Des vaisseaux se mordant avec des becs difformes,
Si bien que la mer glauque et l'onde aux plis énormes,
Les gouffres, les écueils, verront l'homme hideux,
Et que Léviathan dira : Nous sommes deux!
O tumulte profond des siècles dans la haine!
Abrutissement fauve et fou! terreur! géhenne!
Obscurité! furie à toute heure, en tout lieu!
Sinistre cliquetis de l'homme contre Dieu!
Combattants! combattants! sortez des nuits profondes!
Les uns viendront avec des haches et des frondes;
Les autres accourront, traînant sous le ciel bleu
Des monstres d'airain, noirs, vivants, crachant du feu,
Des bêtes de la mort faites par l'homme horrible.
Des couleuvres de bronze au cou long et terrible
Souffleront et feront envoler à grand bruit
Le cheval, la fanfare et l'homme dans la nuit.
On meurt! on meurt! Hiboux, corbeaux, noires volées!
Villes prises d'assaut! ô femmes violées!
O vengeance! — Tuez! Pourquoi? pour rien. Allez.
Ils tueront. Ils tueront, de carnage essoufflés,
Les grands dans les palais, les petits dans les bouges,
Et se proposeront, portant des urnes rouges,
D'emplir avec du sang le sépulcre sans fond.
Tuez. Ce que Dieu fit, les hommes le défont.
Bien. O guerre! ô dragon qui dans l'ombre me lèches!
Le grand ciel est rayé d'un ouragan de flèches!
Bien. Guerre, roule-toi sur les peuples agneaux;
Noue à l'humanité tes lugubres anneaux,
Guerre! L'homme content veut que tu l'extermines.
Va donc! fais fourmiller les bataillons vermines.
Mange! Mange les camps, les murs, les chars mouvants;
Mange les tours de pierre et les ventres vivants;
Mange les dieux, et mange aussi les rois; travaille;
Mange le laboureur, le soc, l'épi, la paille,
Le champ; mange l'abeille et mange l'alcyon;
Sois le ver monstrueux du fruit création.
Dieu! pourquoi créas-tu la mort? l'homme l'invente;

L'eunuque bat des mains, ébloui d'épouvante.
Tuez, tuez! — Au nord, au couchant, au midi,
Partout, cercle effroyable et sans cesse agrandi,
La bataille repaît mes yeux visionnaires.
Oh! le sombre avenir roule plein de tonnerres!
Oh! dans l'air à jamais je vois la mort sifflant!
Oh! je vois à jamais saigner la guerre au flanc
De l'humanité triste, affreuse et criminelle;
Et le mutilé rit à la plaie éternelle!
Les races sécheront comme un torrent d'été;
La vierge sera veuve avant d'avoir été;
La mère pleurera d'avoir été féconde,
O joie! — En ce moment Nemrod est seul au monde;
La terre est encor faible et n'en peut porter qu'un;
Mais le mal germera sous le ciel importun,
Mais vous pullulerez, ô glaive, ô cimeterre!
Quel spectacle quand tout se mordra sur la terre,
Et quand tous les Nemrods se mangeront entre eux!
Parfois je vais, au bord d'un fleuve ténébreux,
Regarder, sur le sable ou dans les joncs d'une île,
Le vautour disputer sa proie au crocodile;
Chacun veut être seul, chacun veut être roi,
Chacun veut tout; et moi, je ris des cris d'effroi
Que poussent les roseaux de l'Euphrate ou du Tigre
Quand le lézard brigand lutte avec l'oiseau tigre.
Ainsi, peuples, de loin, je savoure vos deuils.
Vous avez les berceaux, vivants! J'ai les cercueils.
J'aspire le parfum des corps sans sépulture.
Ah! pourquoi m'a-t-on pris ma part de la nature!
Vous m'avez arraché du sein qui m'échauffait,
Quand j'étais tout petit, moi qui n'avais rien fait!
Vous avez tué l'homme et laissé l'enfant vivre!
Soyez maudits! Je hais. Ma propre horreur m'enivre.
Malheur à ce qui vit! Malheur à ce qui luit!
Je suis le mal, je suis le deuil, je suis la nuit.
Malheur! Pendant qu'au bois le loup étreint la louve,
Pendant que l'ours ému cherche l'ourse et la trouve,

Que la femme est à l'homme, et le nid à l'oiseau,
Que l'air féconde l'eau tremblante, le ruisseau
L'herbe, et que le ramier s'accouple à la colombe,
Moi l'eunuque, j'ai pris pour épouse la tombe! —

II

Et dans le même bois et de l'autre côté
Un lépreux s'écriait :

— Nature! immensité!
Étoiles! profondeurs! fleurs qu'en tremblant je nomme,
Ne maudissez que moi! soyez bonnes pour l'homme!
O Dieu, quand je suis né, vous ne regardiez pas.
La lèpre, rat hideux de la cave trépas,
Me ronge, et j'ai la chair toute déchiquetée.
Je suis la créature immonde et redoutée.
La terre ne m'a pris que pour me rejeter.
Les buissons ont pitié de me voir végéter;
Ce qu'ils ont en bourgeons sur moi croît en pustules.
Ma peau, quand je suis nu, fait peur aux tarentules.
De loin, au chevrier, au pâtre, au laboureur,
J'apparais, spectre, avec le masque de l'horreur.
La lèpre erre sur moi comme un lierre sur l'orme.
Hélas! hélas! Seigneur, la sève au flot énorme
Qui remplit de forêts les montagnes, les nids
De soupirs, de rameaux les arbres rajeunis,
La rose de parfums et l'espace de mondes,
Me fait manger vivant par des bêtes immondes!
Je suis le souffle peste et le toucher poison;
Je suis dans une plaie un esprit en prison,
Âme qui pleure au fond d'une fange qui saigne;
Je suis ce que le pied foule, écrase et dédaigne,
L'ordure, le rebut, le crapaud du chemin,
Le crachat de la vie au front du genre humain.
Je me tords, enviant la beauté des chenilles.

Mon reflet rend la source horrible; mes guenilles
Montrent ma chair, ma chair montre mes os; je suis
L'abjection du jour, l'infection des nuits.
Ainsi qu'un fruit pourri, la vie est dans ma bouche.
J'ai beau me retourner sur la cendre où je couche,
Je ressemble au remords qui ne peut pas dormir.
Quand je sors, ma maison a l'air de me vomir;
Quand je rentre, je sens me résister ma porte.
Seigneur! Seigneur! je suis importun au cloporte,
Le chien me fuit, l'oiseau craint mon front qui pâlit,
Et le porc monstrueux regarde mal mon lit.
Sous votre ciel splendide et bleu, mon âme est seule.
Ma bouche n'ose pas même baiser la gueule.
L'antre en me voyant gronde et devient soucieux.
Chaque jour rayonnant qui passe sous les cieux
Est un bourreau qui vient me traîner sur la claie.
Le tesson du bourbier, dont j'ai râclé ma plaie,
Va s'en plaindre à la fange et dit : il m'a sali.
Tous sont votre pensée et je suis votre oubli,
Seigneur; le mal me tient sous sa griffe cruelle.
Des enfants en riant m'ont cassé mon écuelle;
Je n'ai plus que ma main lépreuse pour puiser
L'eau dans le creux du roc où l'air vient la verser,
De sorte qu'à présent je bois dans mon ulcère.
Seigneur! Seigneur! je suis dans le cachot misère.
La création voit ma face et dit : dehors!
La ville des vivants me repousse, et les morts
Ne veulent pas de moi, dégoût des catacombes;
Le ver des lèpres fait horreur au ver des tombes.
Dieu! je ne suis pas mort et ne suis pas vivant.
Je suis l'ombre qui souffre, et les hommes, trouvant
Que pour mordre et ronger le damné qui se traîne,
C'était trop peu du chancre, ont ajouté la haine.
Leur foule, ô Dieu, qui rit et qui chante, en passant
Me lapide saignant, expirant, innocent;
Ils vont marchant sur moi comme sur de la terre;
Je n'ai pas une plaie où ne tombe une pierre.

Eh bien! je suis content, Dieu, si je souffre seul!
Eh bien! je tire à moi tous les plis du linceul
Pour qu'il n'en flotte rien sur la tête des autres!
Eh bien! je ne sais pas quelles lois sont les vôtres,
Mais, dans mon anathème et mon accablement,
Je le dis, puisse, ô Dieu du sacré firmament,
Du fond de ma nuit noire, en ce monde où nous sommes,
Mon malheur rayonner en bonheur sur les hommes!
Qu'ils vivent dans la joie et l'oubli, jamais las!
Ce qu'il vous doit, ô Dieu! l'homme l'ignore, hélas!
Oh! que je sois celui qui pleure et qui rachète!
Laissez-moi vous payer leur rançon en cachette,
Dieu bon, par qui Noé connut le raisin mûr!
Femmes qui, si ma tête ose passer mon mur,
Si je tâche en passant de voir votre lumière,
Frémissantes, crachez sur ma pauvre chaumière,
Et qui vous enfuyez avec des cris d'effroi,
Que Dieu vous donne, hélas! l'amour qu'il m'ôte à moi!
Je vous bénis. Chantez dans cette vie amère.
Petit enfant qui tiens la robe de ta mère,
Et qui, si tu me vois songeant sous l'infini,
Dis : — Mère, quel est donc ce monstre? — sois béni!
Vous, hommes, qui riez des pleurs de mes paupières,
O mes frères lointains qui me jetez des pierres,
Soyez bénis, bénis sur terre et sous les cieux!
Pères, dans vos enfants, et, fils, dans vos aïeux!
Car, puisque l'eau veut bien que ma lèvre la touche,
La bénédiction doit sortir de ma bouche;
Puisque mon bras peut prendre un fruit dans le chemin,
La bénédiction doit tomber de ma main;
Et, ciel, puisque mon œil voit ta face éternelle,
La bénédiction doit emplir ma prunelle!

Oui, j'ai le droit d'aimer! J'ai le droit de pencher
Mon cœur sur l'homme, l'arbre et l'onde et le rocher;
J'ai le droit de sacrer la terre vénérable,
Étant le plus abject et le plus misérable!

J'ai le droit de bénir puisque je suis maudit.
Donc, terre, monts sacrés dont Adam descendit,
Fleuves, je vous bénis, et je vous bénis, plaines;
Vous tous, êtres! oiseaux, moutons aux blondes laines,
Fourmis des bois, pasteurs dans vos tentes de crin,
Toi, mer, qui resplendis comme un liquide airain,
Serpents qui ressemblez à des branches horribles,
Fleurs dont les parfums sont des rayons invisibles,
Ciel qui nous dis tout bas dans l'ombre : je suis près;
Nocturnes profondeurs des muettes forêts,
Sources qui répandez vos murmures dans l'herbe,
Jones frémissants qu'émeut le souffle, né du verbe,
Bœuf qui mugis, lion qui vas, chevreau qui pais,
Soyez dans la lumière et soyez dans la paix!
Moi je dois me cacher, l'homme n'est pas mon hôte;
J'ai la nuit. Pourquoi suis-je horrible? C'est ma faute.
Pardonnez-moi! Pardon, ô femme! pardon, fleur!
Pardon, jour! Entr'ouvrant ses lèvres de douleur,
Mon ulcère, ô vivants, tâche de vous sourire.
Oui, vous avez bien fait, frères, de me proscrire
Puisque je souffrais tant que je vous faisais peur.
C'est de l'amour qui sort quand vous broyez mon cœur.
Le lépreux y consent, vivez, homme et nature!
Dans le ciel radieux je jette ma torture,
Ma nuit, ma soif, ma fièvre et mes os chassieux,
Et le pus de ma plaie et les pleurs de mes yeux,
Je les sème au sillon des splendeurs infinies,
Et sortez de mes maux, biens, vertus, harmonies!
Répands-toi sur la vie et la création,
Sur l'homme et sur l'enfant, lèpre, et deviens rayon!
Sur mes frères que l'ombre aveugle de ses voiles,
Pustules, ouvrez-vous et semez des étoiles!
O Dieu! dont ici-bas tout n'est que la vapeur,
O Dieu, rayonnement qu'adore ma stupeur,
O Dieu qui portez l'astre et tenez le tonnerre,
Clarté que l'aigle montre aux aiglons dans son aire,
Âme! abîme! écoutez la prière du ver!

Faites devant l'été reculer l'âpre hiver,
La triste nuit devant l'aurore, les misères
Devant l'homme, les maux devant le bien, les serres
Devant le doux oiseau, les loups devant le daim!
Ramenez par la main le couple dans Éden.
Réconciliez l'être, ô père, avec les choses.
Arrachez doucement les épines des roses.
Faites que la brebis admire le lion.
Supprimez le combat, le choc, le talion;
Soufflez sur les fureurs et les horreurs humaines,
Et faites une fleur avec toutes ces haines!
Versez sur tous leurs fronts la sereine beauté.
O songeur de l'obscure et calme éternité,
Être mystérieux dont les sphères débordent,
Dieu! faites se baiser les bouches qui se mordent;
Emplissez de bonheur les rameaux verts; mettez
La femme dans la grâce et l'homme à ses côtés;
Faites mûrir le fruit; faites lâcher la proie;
Faites des berceaux blancs sortir un bruit de joie,
Croître le lys, fleurir l'arbre, rire le jour,
Et sous l'immense azur chanter l'immense amour! —

Et les astres voyaient, dans les splendeurs profondes,
Pendant que, bénissant l'homme, les plaines blondes,
Les grands fleuves, les bois, les monts silencieux,
S'ouvrait et se dressait lentement vers les cieux
La main du lépreux, noire, affreuse, triste et frêle,
La main de Jéhovah se lever derrière elle.

STROPHE TROISIÈME.

SELON ORPHÉE ET SELON MELCHISÉDECH.

I

Dans son désœuvrement, Nemrod, d'ombre chargé,
Ravagea de nouveau le monde ravagé,
Recommença, brûla deux fois les mêmes villes,
Rougit la vaste mer du flamboiement des îles,
Brûla Ségor, brûla Gergesus, brûla Tyr.
Puis, ayant tout détruit, il se mit à bâtir.
Il construisit Achad, il créa Babylone,
Il bâtit Gour dans l'ombre où le vent tourbillonne,
Resen dans les palmiers, Chalanné sur les monts,
Lieux qu'on ne nommait pas comme nous les nommons.
Il fit, pour abriter Pytiunte et Dioscure,
Un mur énorme au fond de la Tauride obscure;
Il habilla d'acier ses soldats triomphants;
Il fit trembler des tours au dos des éléphants;
Il troua le Caucase ébranlé sur son axe;
Il versa dans la mer le Cyrus et l'Araxe;
Mais rien n'emplit son âme; il disait : — J'ai vécu.
Que faire? — Et, chaque jour, plus las et plus vaincu,
Morne, il sentait monter dans son cœur solitaire
L'immense ennui d'avoir conquis toute la terre.

II

L'an deux mille, Nemrod, passant les flots émus,
Vint jusqu'à Dodanim que nous nommons l'Hémus.

Là, dans un noir désert dont le lion est l'hôte,
Il entendit quelqu'un qui parlait à voix haute.
C'était Orphée. Orphée au front calme, écouté
Par la sombre nature émue à sa clarté,
Homme à qui se frottait le dos des bêtes fauves,
Racontait aux forêts, aux vents, aux vieux monts chauves,
La bataille où les dieux vainquirent les typhons.
Voici ce que disait Orphée aux bois profonds :

— Les géants n'avaient plus de montagnes. Leur fuite
Commençait; l'Hémonie était presque détruite.
Ils avaient entassé Pinde, Ossa, Pélion,
Rhodope; et ces monts noirs d'où fuyait le lion,
Nus, renversés, fumaient d'éclairs et de brûlures,
Et leurs torrents pendaient comme des chevelures.
Et les géants couraient vers le golfe de Tyr.
Ils voyaient les dieux vaincre, et Neptune engloutir
Oromédon sous Cos, Polybe sous Nisyre.
Thryx embrasé fondait comme un flambeau de cire.
Porphyrion, levant ses mains vides, criait
A la terre, rôdant au loin, spectre inquiet :
— Mais apporte-nous donc une montagne, mère!
Crès, par la foudre étreint, lui jetait l'onde amère.
Andès, frère d'Astrée et père de Thallo,
S'en allait à grands pas au plus profond de l'eau,
Et jusqu'à la ceinture avait la mer Égée;
Zéus Jupiter vint, la main d'éclairs chargée,
Et lui cria : — Sois pierre, ô monstre! — Et le géant
Vit Zéus, devint roche et s'arrêta béant.
Et Titan dit : — Merci! tu nous donnes des armes! —
Et, pendant que tremblait la terre, aïeule en larmes,
Il courut, et, prenant Andès par le milieu,
Il jeta le géant à la tête du dieu. —

Et Nemrod s'écria : — Titan est mon ancêtre.

Il revint vers les monts où l'on voit l'aube naître;

Il rentra dans Assur que la splendeur revêt.
Son glaive, d'où la guerre était sortie, avait
Une tache inconnue, empreinte indélébile,
Que Nemrod par moments contemplait immobile.

Un soir, dans un lieu sombre où marchait ce bandit,
Une voix qui parlait dans un rocher, lui dit :
— Passe, Dieu reste. — Et lui, cria : — J'ai pour royaume
Le monde; toi, qu'es-tu? — La voix reprit : — Fantôme,
Je suis Melchisédech, je vivrai dans mille ans.
Nemrod dit : — Qu'as-tu vu depuis que dans ses flancs
Ce roc t'enferme? — Et l'être enfoui dans la pierre
Dit : — Je suis âme, et l'âme est un œil sans paupière.
Le monde a commencé par être horrible. Avant
Que le front se dressât plein de l'esprit vivant,
Avant que, dominant l'animal et la plante,
La pensée habitât la prunelle parlante,
Et qu'Adam, par la main tenant Ève, apparût,
L'ébauche fourmillait dans la nature en rut,
Le poulpe aux bras touffus, la torpille étoilée,
D'immenses vers volants, dont l'aile était onglée,
De hauts mammons velus, nés dans les noirs limons,
Troublaient l'onde, ou levaient leurs trompes sur les monts.
Sous l'enchevêtrement des forêts inondées
Glissaient des mille-pieds longs de cinq cents coudées;
Et de grands vibrions, des volvoces géants
Se tordaient à travers les glauques océans.
L'être était effrayant. La vie était difforme.
Partout rampait l'impur, l'affreux, l'obscur, l'énorme.
La vermine habitait le globe chevelu.
Et l'homme n'était pas; Dieu n'ayant pas voulu
Donner ce noir spectacle à voir à l'âme humaine.
Satan, dans ce lugubre et féroce domaine,
Passait, comme un chasseur qui souffle dans son cor;
Mais, avant ces temps-là, c'était plus sombre encor.
Tout l'univers n'était qu'une morne fumée.
Ainsi que des oiseaux dans une main fermée,

L'horreur tenait captifs le germe et l'élément.
Un tout, qui n'était rien, vivait confusément.
Des apparitions flottaient sur l'insondable.
Au fond de cette brume étrange et formidable,
Comme si, quoique rien ne fût encor puni,
Le gouffre eût essayé d'engloutir l'infini,
On voyait, aux lueurs des visions funèbres,
S'ouvrir et se fermer la gueule des ténèbres.
Partout apparaissait, à l'œil épouvanté,
La face du néant, faite d'obscurité.
A chaque instant, le fond redevenait la cime;
Et, comme une nuée au-dessus d'un abîme,
Dans cette ombre où rampaient les larves des fléaux,
Le monstre Nuit planait sur la bête Chaos.
C'était ainsi quand Dieu se levant dit à l'ombre :
— Je suis. — Ce mot créa les étoiles sans nombre;
Et Satan dit à Dieu : — Tu ne seras pas seul. —

Et Nemrod s'écria : — Satan est mon aïeul ! —

III

Il resta trente jours au fond des solitudes,
Rêvant parmi les rocs aux sombres attitudes;
Quand il revint, son œil brillait comme un flambeau.

Et l'eunuque Zaïm, noir comme le tombeau,
Se prosternant, lui dit : — Roi, vous avez la terre.
Vous êtes roi d'Assur, dont Tyr est tributaire.
Il a suffi qu'Assur vînt pour qu'il triomphât
Aux sources de Cadès qu'on nomme aussi Misphat.
Dieu règne moins que vous. Votre face est sacrée.
Et vous faites couler, sur la terre qu'il crée,
Des rivières de sang près de ses fleuves d'eau.
L'homme porte Nemrod, et l'âne son fardeau.
A qui sont les palmiers d'Edom, l'herbe fleurie

D'Hébron, les trois cents tours qui gardent Samarie?
A vous. A qui les fronts, les yeux et les genoux
Des vieillards, des enfants et des femmes? A vous.
A qui l'ibère brun qui parle avec emphase?
A vous. Sarapanis, citadelle du Phase?
A vous. Vous avez pris, sous les dattiers lointains,
Sa ville à Phétrusim, père des philistins.
Le Nil est votre chien, Thèbe est votre captive.
Trois chars passent de front sur les murs de Ninive;
Et Ninive est à vous. Gour veut vous obéir.
Sidon, les horréens dans les monts de Seïr,
Ophir, les bijoutiers qui sculptent des ivoires
Dans Cariathaïm, la ville aux portes noires,
Tout est à vous; Sichem, Chanaan, Hazerod.
Il ne reste plus rien.

— Que le ciel, — dit Nemrod.

STROPHE QUATRIÈME.

AVEC LE BOIS DE L'ARCHE.

I

Il s'en retourna seul au désert; et cet homme,
Ce chasseur, c'est ainsi que la terre le nomme,
Avait un projet sombre; et les vagues démons
Se le montraient du doigt. Il prit, sur de grands monts
Que battaient la nuée et l'éclair et la grêle,
Quatre aigles qui passaient dans l'air, et sous leur aile
Il mit tout ce qu'il put de la foudre et des vents.
Puis il écartela, hurlant, mordant, vivants,
Entre ses poings de fer, quatre lions libyques,
Et suspendit leurs chairs au bout de quatre piques.
Puis le géant rentra dans Suze aux larges tours,
Et songea trente jours; au bout des trente jours,
Nemrod prit dans sa main les aigles, sur sa nuque
Chargea les lions morts, et, suivi de l'eunuque,
S'en alla vers le mont Ararat, grand témoin.
Il monta vers la cime où les peuples de loin
Voyaient frémir au vent le squelette de l'arche.
Il fut sur ce sommet en deux heures de marche.
L'arche en voyant Nemrod trembla.

Le dur chasseur
Prit ces débris, verdis dans leur lourde épaisseur
Par la terre mouillée, horrible marécage,
Et de ces madriers construisit une cage,
Chevillée en airain, carrée, à quatre pans,
Et sur les trous du bois mit des peaux de serpents;

Et cette cage, vaste et sinistre tanière,
Pour toute porte avait deux trappes à charnière,
L'une dans le plafond, l'autre dans le plancher.

Et l'eunuque tremblait et n'osait approcher.

Nemrod debout foulait le pic inabordable.
Il allait et venait, charpentier formidable;
La terre l'écoutait remuer sur le mont;
Le bruit de son marteau, troublant l'éther profond,
Faisait au loin lever la tête aux monts Carpathes;
Accroupis, devant Thèbe allongeant leurs deux pattes,
De leur œil fixe où l'ombre a l'air de rayonner,
Les sphinx le regardaient, cherchant à deviner.
Et la mer Caspienne en bas rongeait la grève.

Au bout d'un long sapin il attacha son glaive,
Puis posa dans sa main ce vaste javelot,
Et dit : — C'est bien. — Le mont qu'avait couvert le flot
Et qui connaissait Dieu, frémit sous sa pensée.

II

Par une corde au sol la cage était fixée.
Il mit aux quatre coins les quatre aigles béants.
Il leur noua la serre avec ses doigts géants,
Et les bois entendaient les durs oiseaux se plaindre.
Puis il lia, si haut qu'ils n'y pouvaient atteindre,
Au-dessus de leurs fronts inondés de rayons,
Les piques où pendait la viande des lions.
Nemrod dans ce char, noir comme l'antique Érèbe,
Mit un siège pareil à son trône de Thèbe,
Et cent pains de maïs et cent outres de vin.
Zaïm n'essayait pas même un murmure vain.
Dans la cage, à côté de sa chaise thébaine,
Le roi fit accroupir l'eunuque au front d'ébène;

Et les cèdres disaient : que va-t-il se passer?
Sur la cage tremblante et prête à traverser
Des horizons nouveaux et d'étranges tropiques,
Les quatre aigles criaient au pied des quatre piques.

Alors, une tiare au front comme Mithra,
Nemrod, son arc au dos, sa flèche au poing, entra
Dans la cage, et le roc tressaillit sur sa base;
Et lui, sans prendre garde aux frissons du Caucase,
Vieux mont qui songe à Dieu sous les soirs étoilés,
Coupa la corde, et dit aux quatre aigles : — Allez. —

Et d'un bond les oiseaux effrayants s'envolèrent.

III

Et dans l'immensité que les astres éclairent
La cage s'éleva, liée à leurs pieds noirs.
Alors, tandis qu'en bas les lacs, vastes miroirs,
Les palmiers verts, les champs rayés par les cultures,
Horeb et Sinaï, sombres architectures,
Et les bois et les tours rampaient, et qu'emportés
Dans l'air, battant de l'aile au milieu des clartés,
Les quatre aigles cherchaient du bec la chair sanglante,
Il sortit presque hors de la cage volante.
Farouche, il regarda les montagnes d'Assur
Qui, s'enfonçant avec leurs forêts dans l'azur,
Semblaient tomber, dans l'ombre au loin diminuées,
Et s'écria, penché sur le gouffre :

— O nuées,
Nemrod, le conquérant de la terre, s'en va!
Je t'avertis là-haut, Jéhovah! Jéhovah!
C'est moi. C'est moi qui passe, ô monts aux cimes blanches.
Bois, regardez monter l'homme à qui sont vos branches,
Mer, regarde monter l'homme à qui sont tes flots,

Morts, regardez monter l'homme à qui sont vos os!
Terre, arbres que les vents courbent sous leurs haleines,
O déserts, noirs vallons, lacs, rochers, grandes plaines,
Levez vos fronts sans nombre et vos millions d'yeux;
Nemrod va conquérir le ciel mystérieux! —

IV

Et l'esquif monstrueux se ruait dans l'espace.
Les noirs oiseaux volaient, ouvrant leur bec rapace.
Les invisibles yeux qui sont dans l'ombre épars
Et dans le vague azur s'ouvrent de toutes parts,
Stupéfaits, regardaient la sinistre figure
De ces brigands ailés à l'énorme envergure;
Et le char vision, tout baigné de vapeur,
Montait; les quatre vents n'osaient souffler, de peur
De voir se hérisser le poitrail des quatre aigles.

Plus, sans frein, sans repos, sans relâche et sans règles,
Les aigles s'élançaient vers les lambeaux hideux,
Plus le but reculant montait au-dessus d'eux;
Et, criant comme un bœuf qui réclame l'étable,
Les grands oiseaux, traînant la cage redoutable,
Le poursuivaient toujours sans l'atteindre jamais.
Et, pendant qu'ils montaient, gouffres noirs, clairs sommets,
Tout s'effarait; l'étrusque, et l'osque, et le pélasge
Disaient : — Qu'est-ce que c'est que ce sombre attelage?
Est-ce le char où sont les aquilons grondants?
Est-ce un tombeau qui monte avec l'âme dedans? —
Pharan, Nachor, Sephar, solitudes maudites,
Les colosses gardiens des cryptes troglodytes,
Les faucons de la mer, les mouettes, les plongeons,
L'homme du bord des eaux dans sa hutte de joncs,
Chalanné, devant qui Thèbes semblait petite,
Gomorrhe, fiancée au noir lac asphaltite,
Sardes, Ninive, Tyr, maintenant sombre amas,

Hoba, ville qu'on voit à gauche de Damas,
Edom sous le figuier, Saba sous le lentisque,
Avaient peur; Ur tremblait; et les joueurs de disque
S'interrompaient, levant la tête et regardant;
Les chameaux, dont le cou dort sur le sable ardent,
Ouvraient l'œil; le lézard se dressait sous le lierre,
Et la ruche disait : vois! à la fourmilière.
Le nuage hésitait et rentrait son éclair;
La cigogne lâchait la couleuvre dans l'air;
Et la machine ailée en l'azur solitaire
Fuyait, et pour la voir vint de dessous la terre
Un oiseau qu'aujourd'hui nous nommons le condor;
Et la mer d'Ionie, aux grandes îles d'or,
Ce gouffre bleu d'où sort l'odeur des violettes,
Frissonnait; dans les champs de guerre, les squelettes
Se parlaient; le pilône au fronton nubien,
Le chêne qui salue et dit à Dieu : c'est bien!
Et l'antre où les lions songent près des prophètes,
Tremblaient de voir courir cette ombre sur leurs têtes
Et regardaient passer cet étrange astre noir.
Et Babel s'étonnait. Calme comme le soir,
Nemrod rêvait au fond de la cage fermée.
Et les puissants oiseaux, la prunelle enflammée,
Montaient, montaient sans cesse, et volant, furieux,
Vers la chair, le faisaient envoler vers les cieux.

Symbole de nos sens lorsqu'allant vers la femme,
Effrénés, dans l'amour ils précipitent l'âme!

Mais l'amour n'était pas au cœur du dur chasseur.

Isis montrait ce char à Cybèle sa sœur.
Dans les temples profonds de Crète et de Tyrrhène,
Les dieux olympiens à la face sereine
Écoutaient l'affreux vol des quatre alérions.
Même aujourd'hui, l'arabe, à l'heure où nous prions,
Cherche s'il ne va pas voir encor dans l'espace

La constellation des quatre aigles qui passe;
Et dans l'Afrique ardente où meurt le doux gazon,
Morne terre qui voit toujours à l'horizon
Nemrod, l'homme effrayant, debout, spectre de gloire,
Le pâtre, si son œil trouve une tache noire
Sur le sable où vivaient Sidon et Sarepta,
Devient pensif et dit : — C'est l'ombre qu'il jeta. —

V

Et les aigles montaient.

Leurs ailes éperdues
Faisaient, troublant au loin les calmes étendues,
Des oscillations dans l'immobilité;
Autour du char vibrait l'éther illimité,
Mer que Dieu jusque-là seul avait remuée.

Comme ils allaient franchir la dernière nuée,
Les monts noirs qui gisaient sur terre, soucieux,
Virent le premier aigle, escaladant les cieux
Comme s'il ne devait jamais en redescendre,
Se tourner vers l'aurore et crier : Alexandre!
Le deuxième cria du côté du midi :
Annibal! le troisième, à l'œil fixe et hardi,
Sur le rouge occident jeta ce cri sonore :
César! le dernier, vaste et plus terrible encore,
Fit dans le sombre azur signe au septentrion,
Ouvrit son bec de flamme et dit : Napoléon!

STROPHE CINQUIÈME.

LA TRAPPE D'EN BAS ET LA TRAPPE D'EN HAUT.

I

L'infini se laissait pousser comme une porte;
Et tout le premier jour se passa de la sorte;
Et les aigles montaient.

Et Nemrod, sans le voir,
Sentit, au souffle obscur qui se répand le soir,
Que la nuit froide allait ouvrir sa pâle crypte;
Les mains sur les genoux comme les dieux d'Égypte,
Il dit au noir : — Hibou que ma droite soutient,
Vois comment est la terre et ce qu'elle devient. —
L'eunuque ouvrit la trappe en bas, et dit : — La terre,
Tachée et jaune ainsi qu'une peau de panthère,
Emplit l'immensité; dans l'espace changeant
Les fleuves sont épars comme des fils d'argent;
Notre ombre flotte et court sur les collines vertes;
De vos ennemis morts les plaines sont couvertes
Comme d'épis fauchés au temps de la moisson;
Les villes sont en flamme autour de l'horizon;
O roi, vous êtes grand. Malheur à qui vous brave!
— Approchons-nous du ciel? — dit Nemrod. Et l'esclave
Ouvrit la trappe haute et dit : — Le ciel est bleu. —

II

Et les aigles montaient.

L'espace sans milieu
Ne leur résistait pas et cédait à leurs ailes;
L'ombre, où les soleils sont comme des étincelles,
Laissait passer ce char plein d'un sombre projet.
Lorsque l'eunuque avait faim ou soif, il mangeait;
Et Nemrod regardait, muet, cette chair noire
Prendre un pain et manger, percer une outre et boire;
Le chasseur infernal qui se croyait divin
Songeait, et, dédaignant le maïs et le vin,
Il buvait et mangeait, cet homme de désastres,
L'orgueil d'être traîné par des aigles aux astres.
Sans dire un mot, sans faire un geste, il attendit,
Rêveur, une semaine entière, puis il dit :
— Vois comment est la terre. — Et l'eunuque difforme
Dit : — La terre apparaît comme une sphère énorme
Et pâle, et les vapeurs, à travers leurs réseaux,
Laissent voir par moments les plaines et les eaux. —
Nemrod dit : — Et le ciel? — Zaïm reprit : — Roi sombre,
Le ciel est bleu. —

III

Le vent soufflait en bas dans l'ombre.
Et les aigles montaient.

Et Nemrod attendit
Un mois, montant toujours; puis il cria : — Maudit,
Regarde en bas et vois ce que devient la terre. —
Zaïm dit : — Roi, sous qui la foudre doit se taire,
La terre est un point noir et semble un grain de mil. —

Et Nemrod fut joyeux. — Nous approchons, dit-il.
Vois! regarde le ciel maintenant. Il doit être
Plus près. — Zaïm leva la trappe, et dit : — O maître,
Le ciel est bleu. —

IV

Le vent triste soufflait en bas;
Et les aigles montaient.

Nemrod, roi des combats,
Attendit, sans qu'un souffle échappât à son âme,
Trois mois, montant toujours; puis : — Chien que hait la femme,
Cria-t-il, vois! la terre a-t-elle encor décrû? —
L'eunuque répondit : — La terre a disparu.
Roi, l'on ne voit plus rien dans la profondeur sombre. —
Nemrod dit : — Que m'importe une terre qui sombre!
Vois comment est le ciel. Approchons-nous un peu?
Regarde. — Et Zaïm dit : — O roi, le ciel est bleu. —

V

Le vent soufflait en bas.

Tournant son cou rapide,
Un aigle alors cria : — J'ai faim, homme stupide! —
Et Nemrod leur donna l'eunuque à dévorer.

Les aigles montaient.

Rien ne venait murmurer
Autour de la machine en sa course effrénée.
Nemrod, montant toujours, attendit une année,
Dans l'ombre, et le géant, durant ce noir chemin,
Compta les douze mois sur les doigts de sa main.

Quand l'an fut révolu, le sinistre satrape
Resté seul, n'ayant plus l'eunuque, ouvrit la trappe
Que le soleil dora d'une lueur de feu,
Et regarda le ciel, et le ciel était bleu.

VI

Alors, son arc en main, tranquille, l'homme énorme
Sortit hors de la cage et sur la plate-forme
Se dressa tout debout et cria : — Me voilà. —
Son œil ne chercha point la terre; il contempla,
Pensif, les bras croisés, le ciel toujours le même;
Puis, calme et sans qu'un pli tremblât sur son front blême,
Il ajusta la flèche à son arc redouté.
Les aigles frissonnants regardaient de côté.
Nemrod éleva l'arc au-dessus de sa tête;
Le câble lâché fit le bruit d'une tempête,
Et, comme un éclair meurt quand on ferme les yeux,
L'effrayant javelot disparut dans les cieux.

Et la terre entendit un long coup de tonnerre.

VII

Un mois après, la nuit, un pâtre centenaire
Qui songeait dans la plaine où Caïn prit Abel,
Champ hideux d'où l'on voit le front noir de Babel,
Vit tout à coup tomber des cieux, dans l'ombre étrange,
Quelqu'un de monstrueux qu'il prit pour un archange;
C'était Nemrod.

VIII

Couché sur le dos, mort, puni,
Le noir chasseur tournait encor vers l'infini
Sa tête aux yeux profonds que rien n'avait courbée.

Auprès de lui gisait sa flèche retombée.
La pointe, qui s'était enfoncée au ciel bleu,
Était teinte de sang. Avait-il blessé Dieu?

STROPHE SIXIÈME.

LES MAGES ATTENTIFS.

Nemrod en s'en allant n'emporta pas la Guerre.
Elle resta, parlant plus haut que le tonnerre;
Son regard au sillon faisait rentrer l'épi;
Et ce spectre, mille ans, sur le monde accroupi,
Lugubre, et comme un chien mâche un os, rongeant l'homme,
Couva l'œuf monstrueux d'où sortit l'aigle Rome.
Et pendant ce temps-là, comme parfois aux yeux
Une vapeur trahit un feu mystérieux,
Il sortait par endroits de la terre où nous sommes
D'affreux brouillards vivants qui devenaient des hommes,
Puis des dieux, qu'on nommait Teutatès, Mars, Baal,
Et qui semblaient avoir en eux l'âme du mal.
L'horreur, le sang, le deuil couvraient la race humaine;
Et les mages, que Dieu dans le désert amène,
Collaient l'oreille au sable, et, de terreur ployés,
Frémissants, sous la terre, au-dessous de leurs pieds,
Ils entendaient Satan dans les nuits éternelles
Qui volait, et heurtait la voûte de ses ailes.

HORS DE LA TERRE

II

LA PLUME DE SATAN.

La plume, seul débris qui restât des deux ailes
De l'archange englouti dans les nuits éternelles,
Était toujours au bord du gouffre ténébreux.
Les morts laissent ainsi quelquefois derrière eux
Quelque chose d'eux-même au seuil de la nuit triste,
Sorte de lueur vague et sombre, qui persiste.

Cette plume avait-elle une âme? Qui le sait?
Elle avait un aspect étrange; elle gisait
Et rayonnait; c'était de la clarté tombée.

Les anges la venaient voir à la dérobée.
Elle leur rappelait le grand Porte-Flambeau;
Ils l'admiraient, pensant à cet être si beau
Plus hideux maintenant que l'hydre et le crotale;
Ils songeaient à Satan dont la blancheur fatale,
D'abord ravissement, puis terreur du ciel bleu,
Fut monstrueuse au point de s'égaler à Dieu.
Cette plume faisait revivre l'envergure
De l'ange, colossale et hautaine figure;
Elle couvrait d'éclairs splendides le rocher;
Parfois les séraphins, effarés d'approcher
De ces bas-fonds où l'âme en dragon se transforme,
Reculaient, aveuglés par sa lumière énorme;
Une flamme semblait flotter dans son duvet;
On sentait, à la voir frissonner, qu'elle avait
Fait partie autrefois d'une aile révoltée;
Le jour, la nuit, la foi tendre, l'audace athée,

La curiosité des gouffres, les essors
Démesurés bravant les hasards et les sorts,
L'onde et l'air, la sagesse auguste, la démence,
Palpitaient vaguement dans cette plume immense;
Mais dans son ineffable et sourd frémissement,
Au souffle de l'abîme, au vent du firmament,
On sentait plus d'amour encor que de tempête.

Et sans cesse, tandis que sur l'éternel faîte
Celui qui songe à tous pensait dans sa bonté,
La plume du plus grand des anges, rejeté
Hors de la conscience et hors de l'harmonie,
Frissonnait, près du puits de la chute infinie,
Entre l'abîme plein de noirceur et les cieux.

Tout à coup un rayon de l'œil prodigieux
Qui fit le monde avec du jour, tomba sur elle.
Sous ce rayon, lueur douce et surnaturelle,
La plume tressaillit, brilla, vibra, grandit,
Prit une forme et fut vivante, et l'on eût dit
Un éblouissement qui devient une femme.
Avec le glissement mystérieux d'une âme,
Elle se souleva debout, et, se dressant,
Éclaira l'infini d'un sourire innocent.
Et les anges tremblants d'amour la regardèrent.
Les chérubins jumeaux qui l'un à l'autre adhèrent,
Les groupes constellés du matin et du soir,
Les Vertus, les Esprits, se penchèrent pour voir
Cette sœur de l'enfer et du paradis naître.
Jamais le ciel sacré n'avait contemplé d'être
Plus sublime parmi les souffles et les voix.
En la voyant si fière et si pure à la fois,
La pensée hésitait entre l'aigle et la vierge;
Sa face, défiant le gouffre qui submerge,
Mêlant l'embrasement et le rayonnement,
Flamboyait; et c'était, sous un sourcil charmant,
Le regard de la foudre avec l'œil de l'aurore.

L'archange du soleil, qu'un feu céleste dore,
Dit : — De quel nom faut-il nommer cet ange, ô Dieu? —

Alors, dans l'absolu que l'Être a pour milieu,
On entendit sortir des profondeurs du Verbe
Ce mot qui, sur le front du jeune ange superbe
Encor vague et flottant dans la vaste clarté,
Fit tout à coup éclore un astre : — Liberté. —

LIVRE DEUXIÈME.

LE GIBET.

I

LA JUDÉE.

I

LA TERRE SOUS LE TROISIÈME CÉSAR.

En ce temps-là, le monde était dans la terreur;
Caïphe était grand-prêtre et Tibère empereur;
Hérode roi des juifs gouvernait sous Pilate;
Rome était la nuée où le tonnerre éclate;
Jérusalem était l'âne sous le bâton.
Des proconsuls assis le poing sous le menton,
Vêtus de pourpre, ayant le roi pour satellite,
Remplaçaient au-dessus du peuple israélite
Les pharaons à l'œil fixe et mystérieux.
Quelques rares autels fumaient sur les hauts lieux,
Mais c'étaient les autels des guèbres, que tolère
Rome ayant trop de dieux pour croire avec colère.

Temps fatals! César roi, tout le reste sujet.
La conquête romaine, immense, submergeait
Les peuples qu'elle avait saisis l'un après l'autre;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et cette vague épaisse où le soldat se vautre
Grossissait, et, de proche en proche, envahissait
La terre, où les songeurs disaient : qu'est-ce que c'est?
Cette inondation de Rome était lugubre;
L'empire était partout comme une onde insalubre;
Il croissait comme un fleuve épars sous des forêts,
Et changeait lentement l'univers en marais.
Les docteurs méditaient sur ce second déluge.
Ayant leurs livres saints pour cime et pour refuge,
Les prêtres, rattachés aux textes, au-dessus
Des hommes débordés dans le gouffre aperçus,
Laissaient couler sous eux ces mornes avalanches,
Pareils à des serpents enroulés dans des branches.

Un peuple commandait, le monde subissait.
Les jaguars, les lions, les ours pris au lacet,
Le tigre redouté même de sa femelle,
Rugissaient sous les pieds de Rome pêle-mêle
Avec les nations dans le même filet.
Partout la servitude à voix basse parlait.
L'unique grandeur d'âme était l'insouciance.
La force avait le droit. Qu'était la conscience?
De la reptilité sous de l'écrasement.
On regardait l'autel en face et le serment,
Et l'on se parjurait, et l'hymne et la huée
Riaient, et l'âme humaine était diminuée.
L'honnête et le néfaste et le mal et le bien
S'effaçaient dans les cœurs; l'homme ne voyait rien
Qu'une noirceur croissante au-dessus de sa tête;
Une rougeur de torche illuminait le faîte
De l'univers sur qui marchaient les conquérants;
Les uns étaient petits, les autres étaient grands,
Personne n'était pur, saint, vénérable et juste;
De même que d'Octave avait pu naître Auguste,
De la fange partout sortait l'autorité.
Le destin avait l'air d'un abîme irrité,
L'ombre se résolvait en haine autour de l'âme.

L'or sentait bon. Le sage était celui qui blâme
La vertu, le devoir, la foi, le dévouement;
Le plus voisin du vrai c'était celui qui ment;
La mort régnait avec les licteurs pour ministres;
Le genre humain pendait en deux haillons sinistres,
Comme si Dieu l'avait déchiré de ses mains;
Les hommes d'un côté, de l'autre les romains.

II

HÉRODE ET CAÏPHE.

Sous l'ongle dédaigneux de Rome fatiguée
Vivait la royauté des juifs qu'avait léguée
L'Hérode Ascalonite à l'Hérode Antipas.
Cet idiot mêlait le meurtre à ses repas,
Et regardait danser Hérodiade nue.
Il avait redoré l'aigle que dans la nue
Son père avait sculptée au fronton du saint lieu,
Car, pour flatter César, ces rois insultaient Dieu.
Il avait fait murer dans le royal repaire
La chambre où, sur un lit de pourpre et d'or, son père,
Surnommé Grand, avait été mangé des vers;
Des paons rôdaient parmi ses jardins toujours verts;
Au fond brillait un lac dit le Bain du Tétrarque;
On y voyait errer les pêcheurs dont la barque
Vogue à coups d'avirons lents et bien maniés.
Comme un autre a des chiens, il avait sous ses pieds
Des philosophes grecs, des athlètes, des mimes,
Et son ennui traînait le poids sombre des crimes.
Il avait, de l'argent d'un péage imposé
Aux caravanes d'Ur, d'Ophir et de Jessé,
Fait faire à son palais une enceinte de brique;
Car, dès les temps anciens, les marchands de l'Afrique
Venaient des profondeurs du désert calciné;
Ils apportaient des dents d'éléphant, du séné,
De l'alcali, des peaux de buffle, de la gomme,
Et de la pourpre verte aux proconsuls de Rome.

Caïphe, qui des lois dirigeait le timon,
Avait été nommé grand-prêtre après Simon;
Ce n'était point une âme inclinée aux mystères;
Caïphe n'était pas un de ces solitaires

Qui, pour sonder le sens glissant et ténébreux
Des prophètes luttant confusément entre eux,
Gardent la nuit leur lampe à côté de leurs couches,
Et qui songent, penchés sur ces livres farouches
Où l'on entend le choc des glaives de l'esprit.
Trop petit pour la tâche auguste qu'entreprit
Celui qu'on nomme Aaron, c'est-à-dire montagne,
Tortueux, il avait la fraude pour compagne;
Les yeux d'Hérode étaient sincères près des siens;
Son miel était poison; les chefs pharisiens,
Banaïas, intendant d'Epher, Jean l'économe,
Maccès, à qui Pilate avait donné pour nome
Tout le pays d'Horeb et tout le Nephath d'or,
Venaient lui parler bas dans le saint corridor;
De la couleuvre froide il avait la paresse;
Il était ce qui rampe et ce qui se redresse;
Il était chaste avec les femmes, redoutant
Le démon qu'à travers leur parole on entend,
Mais ces chastetés-là font brûler les Sodomes;
Comme prêtre, il était de cette espèce d'hommes
Qui, si le sénat vote aux pauvres quelque argent,
Disent : « Non pas! l'état est lui-même indigent! »
Mais qui trouvent utile et juste qu'on obère
Le trésor pour bâtir quelque temple à Tibère.
Caïphe eût aux renards indiqué des sentiers;
C'était un homme sombre, et pourtant volontiers
Il riait à travers l'ombre de sa pensée;
Mais on se sentait pris d'une sueur glacée
Devant cette gaîté, couvercle d'un cercueil.

Rosmophim de Joppé, prêtre au profond coup d'œil,
Et docteur, l'assistait dans les choses civiles.

III

CELUI QUI EST VENU.

Or il était alors question dans les villes
De quelqu'un d'étonnant, d'un homme radieux
Que les anges suivaient de leurs millions d'yeux;
Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,
Semblait un dieu faisant sur terre une descente;
On eût dit un pasteur rassemblant ses troupeaux;
Les publicains, assis au bureau des impôts,
Se levaient s'il passait, quittant tout pour le suivre;
Cet homme, paraissant hors de ce monde vivre,
Tandis qu'autour de lui la foule remuait,
Avait des visions dont il restait muet;
Il entrait aux cités, fuyait aux solitudes,
Et laissait un rayon dans l'œil des multitudes;
Les paysans, le soir, de sa lueur troublés,
Le regardaient de loin marcher le long des blés,
Et sa main qui s'ouvrait et devenait immense
Semblait jeter aux vents de l'ombre une semence.

On racontait sa vie, et qu'il avait été
Par une vierge au fond d'une étable enfanté
Sous une claire étoile et dans la nuit sereine;
L'âne et le bœuf, pensifs, l'ignorance et la peine,
Étaient à sa naissance, et sous le firmament
Se penchaient, ayant l'air d'espérer vaguement.
On contait qu'il avait une raison profonde,
Qu'il était sérieux comme celui qui fonde,
Qu'il montrait l'âme aux sens, le but aux paresseux,
Et qu'il blâmait les grands, les prêtres, et tous ceux
Qui marchent entourés d'hommes armés de piques.
Il avait, disait-on, guéri des hydropiques;
Des impotents, cloués vingt ans sous leurs rideaux,

En le quittant, portaient leur grabat sur leur dos;
Son œil fixe appelait hors du tombeau les vierges;
Les aveugles, les sourds, — ô destin, tu submerges
Ceux-ci dans le silence et ceux-là dans la nuit! —
Le voyaient, l'entendaient; et dans son vil réduit
Il touchait le lépreux, isolé sous des claies;
Ses doigts tenaient les clefs invisibles des plaies,
Et les fermaient; les cœurs vivaient en le suivant;
Il marchait sur l'eau sombre et menaçait le vent;
Il avait arraché sept monstres d'une femme;
Le malade incurable et le pécheur infâme
L'imploraient, et leurs mains tremblantes s'élevaient;
Il sortait des vertus de lui qui les sauvaient;
Un homme demeurait dans les sépulcres; fauve,
Il mordait, comme un loup qui dans les bois se sauve;
Parfois on l'attachait, mais il brisait ses fers
Et fuyait, le démon le poussant aux déserts;
Ce maître, le baisant, lui dit : — Paix à toi, frère! —
L'homme, en qui cent damnés semblaient rugir et braire,
Cria : Gloire! et, soudain, parlant avec bon sens,
Sourit, ce qui remplit de crainte les passants.

Ce prophète honorait les femmes économes;
Il avait, à Gessé, ressuscité deux hommes
Tués par un bandit appelé Barabbas;
Il osait, pour guérir, violer les sabbats,
Rendait la vie aux nerfs d'une main desséchée;
Et cet homme égalait David et Mardochée.

Un jour ce redresseur, que le peuple louait,
Vit des vendeurs au seuil du temple, et prit un fouet;
Pareils aux rats hideux que les aigles déterrent,
Tous ces marchands, essaims immondes, redoutèrent
Son visage empourpré des célestes rougeurs;
Sévère, il renversa les tables des changeurs
Et l'escabeau de ceux qui vendaient des colombes.
Son geste surhumain ouvrait les catacombes.

L'arbre qu'il regardait changeait ses fleurs en fruits.
Un jour que quelques juifs dans la loi sainte instruits
Lui disaient : — Dans le ciel que le pied divin foule,
Quel sera le plus grand? — cet homme dans la foule
Prit un petit enfant qu'il mit au milieu d'eux.
Calme, il forçait l'essaim invisible et hideux
Des noirs esprits du mal, rois des ténébreux mondes,
A se précipiter dans les bêtes immondes.
Et ce mage était grand plus qu'Isaïe, et plus
Que tous ces noirs vieillards épars dans les reflux
De la vertigineuse et sombre phophétie;
Et l'homme du désert, Jean, près de ce messie,
N'était rien qu'un roseau secoué par le vent.
Il n'était pas docteur, mais il était savant;
Il conversait avec les faces inconnues
Que l'homme endormi voit en rêve dans les nues;
Des lumières venaient lui parler sur les monts;
Il lavait les péchés ainsi que des limons,
Et délivrait l'esprit de la fange charnelle;
Satan fuyait devant l'éclair de sa prunelle;
Ses miracles étaient l'expulsion du mal;
Il calmait l'ouragan, haranguait l'animal,
Et parfois on voyait naître à ses pieds des roses;
Et sa mère en son cœur gardait toutes ces choses.
Des morts blêmes, depuis quatre jours inhumés,
Se dressaient à sa voix; et pour les affamés
Les pains multipliés sortaient de ses mains pures.

Voilà ce que contait la foule; et les murmures,
Les cris du peuple enfant qui réclame un appui,
Environnaient cet homme; on l'adorait; et lui
Était doux.

Les discours qui tombaient de sa bouche
Étaient comme une main céleste qui vous touche.
Il disait : «Les derniers sont les premiers. — La fin,
C'est le commencement. — Ne fais pas au prochain

Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même.
— On récolte le deuil quand c'est la mort qu'on sème.
— Celui qui se repent est grand deux fois. — L'enfant
Touche à Dieu. — Par le bien, du mal on se défend.
— Que le puits soit profond, mais que l'eau reste claire.»
Il disait : «Regardez les choses sans colère;
Car si l'œil est mauvais, le corps est ténébreux.
— L'aube est pour les gentils comme pour les hébreux.
— Mangez le fruit des bois, buvez l'eau de la source;
N'ayez pas de souliers, pas de sac, pas de bourse,
Entrez dans les maisons et dites : Paix à tous!
— Nul n'est exempt du pli sublime des genoux;
Donc, qui que vous soyez, priez. Courbez vos têtes.
— Dieu, présent à la nuit, n'est pas absent des bêtes [1];
Dieu vit dans les lions comme dans Daniel.
— Errer étant humain, faillir est véniel.
Absolvez le pécheur en condamnant la faute.
— On ajoute à l'esprit ce qu'à la chair on ôte.»

Il tenait compte en tout des faits accidentels.
Au peuple qui lapide il disait des mots tels
Que nul n'osait toucher à la première pierre;
Il haïssait la haine, il combattait la guerre.
Il disait : — Sois mon frère! — à l'esclave qu'on vend;
Et, tranquille, il passait comme un pardon vivant.
Il blanchissait le siècle autour de lui, de sorte
Que les justes, dont l'âme encor n'était pas morte,
Dans ces temps sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Pouvaient voir au réveil luire deux points du jour,
L'aurore dans le ciel et sur terre cet homme.
Cet être était trop pur pour être vu par Rome.
Pourtant parmi les juifs, dans leur temple obscurci,
Chez leur roi lâche et triste, on en prenait souci;
Et Caïphe y songeait dans sa chaire d'ivoire;
Et, sans savoir encor ce qu'il en devait croire,

[1] L'Ecclésiaste dit : «Qui sait si l'âme des bêtes va en bas?» *Note de Victor Hugo.*

Hérode était allé jusqu'à dire : — Il paraît
Qu'il existe un certain Jésus de Nazareth. —

Quelques hommes, de ceux qui ne savent pas lire,
De pauvres pâtres, pris d'on ne sait quel délire
Et du ravissement de l'entendre parler,
Le suivaient, l'aimaient tant qu'il les faisait trembler,
Et le montraient au peuple en disant : C'est le maître.
L'un d'eux, vieillard, semblait près de cet homme naître;
Et le plus jeune, enfant, avait l'air près de lui
D'un sombre aïeul pensif, gravement ébloui.
Humbles, ils lui tendaient leurs cœurs comme des urnes.
Et ces hommes, pareils à des lampes nocturnes
Adorant un soleil dans une vision,
Étaient devant ce maître en contemplation,
Et l'entouraient, ainsi qu'une auréole d'âmes.

IV

LES TREIZE PORTES DE JÉRUSALEM.

Dans les vieux temps, l'archange aux quatre ailes de flammes,
Stellial, dit un jour au noir Zorobabel,
Quand ce maçon, porteur d'une échelle du ciel,
Eut entouré Sion de murailles très fortes :
— Pourquoi donc à la ville as-tu fait treize portes? —
Et Zorobabel dit : — Ninive aux larges tours
Eut autant de portails que l'année a de jours,
Pour que jamais le temps, qui du ciel même arrive,
Quel qu'il fût, ne restât en dehors de Ninive.
— Eh bien, dit Stellial, l'archange couvert d'yeux,
Le zodiaque ayant douze signes aux cieux,
Douze portes, c'était assez, mage imbécile,
Pour que chacun des mois pût entrer dans la ville.
— Ange, j'ai fait, reprit le maçon magistrat,
Treize portes afin que l'avenir entrât;
Chaque année on verra par les douze premières
Passer les douze mois, portant douze lumières,
Purs, bénis, et menant par la main la saison;
Par la treizième doit passer la trahison.

V

LA JUDÉE.

D'innombrables hameaux répandent leurs fumées
D'Arphac à Boreéos dans les six Idumées;
La Judée est dorée et verte sous l'azur;
Elle a des bois, des monts, des lacs; son air est pur;
Le vent du sud le trouble et le vent d'est le calme;
Rome estime ses vins; comme l'huile de palme,
L'huile d'olive abonde à flots sous son pressoir;
L'ombre du Sinaï la couvre vers le soir.

La Judée est la terre où de temps en temps passe
Une lueur de Dieu qui se perd dans l'espace.

L'Égypte est, au couchant, cette plaine des blés
Où, dans les noirs tombeaux, dont les puits sont comblés,
Un miroir d'or massif pend au cou des momies
Pour refléter l'essaim des spectres, les lamies,
Les stryges, et la face errante des démons;
Au midi, les chacals, les rats, les ichneumons,
Remplissent le désert; au nord, la mer murmure.

La moisson en Judée est deux fois par an mûre;
Le moindre champ y donne un boisseau de maïs.

Ce qui va se passer dans ce fatal pays
Fait un nuage obscur sur l'avenir, et trouble
Abraham enterré dans la caverne double
Dont on voit l'âpre brèche et le seuil délabré
Au champ d'Hébron, voisin des chênes de Mambré.

VI

LES PAROLES DU DOCTEUR DE LA LOI.

Deux prêtres, dont la robe est en toile d'ortie,
Veillent, l'un à l'entrée et l'autre à la sortie
Du Temple que jadis Salomon fit bâtir
Par Oliab avec le bois du roi de Tyr.

Sévère, à quelques pas des deux prêtres qui semblent
Faire taire la ville où mille bruits sourds tremblent,
Sadoch, juge et docteur, parle au peuple, devant
Ce seuil terrible où luit l'arche du Dieu vivant.
Il est seul sur sa chaise; et, qu'on entre ou qu'on sorte,
Il ne s'arrête point, et continue; il porte
Le taled blanc où pend le zizith à cinq nœuds;
Le dogme sombre emplit son œil vertigineux;
Des croyants sont auprès du docteur; les uns lisent
Dans des livres pendant qu'il parle; d'autres gisent
En travers de la porte, et l'on marche dessus;
Un plat brille à ses pieds où les dons sont reçus;
La foule abonde autour du prêtre, et l'environne;
Vieillard qu'une lueur de science couronne,
Calme et grave, il déploie au-dessus de son front
Ce que les siècles, l'un après l'autre, liront,
Le texte saint, écrit sur le rouleau mystique;
Il enseigne la foi, le rite, la pratique,
Au peuple remuant les lèvres par moment;
Et, chaque fois qu'il lève un doigt au firmament,
Tous, éperdus devant l'insondable prière,
Ensemble et frémissants, font trois pas en arrière.
Il dit :

— Voici la loi. Fais silence, Israël!
Peuple, crois au Dieu vrai, distinct, un, personnel,

Seul, unique, incréé, voyant ce que fait l'homme.
Dieu, c'est le créancier qui veut toute la somme,
C'est le jaloux qui veut tout le cœur, c'est la mer
Dont le flot, repoussé par la terre, est amer;
Dieu, s'il est rejeté par les hommes, se venge.
Observez le saint jour, peuple, ou redoutez l'ange
Qui plane sur l'impie et d'un souffle l'abat;
Le plus pauvre a sa lampe, et, le jour du sabbat,
Peuple, il doit l'allumer, dût-il mendier l'huile;
Nos pères, ce jour-là, purifiaient la ville;
Ces hommes qui vivaient à l'ombre du palmier
Étaient saints, et toujours nommaient Dieu le premier;
Ce respect les faisait vivre six cents années.
Le sabbat est le jour où les ombres damnées
Peuvent se retourner dans le lit de l'enfer.
Sepher tua Phinée, Aod tua Sepher,
Ces meurtres ne sont rien près du dogme qu'on brise
Et du sabbat qu'on met sous ses pieds; et Moïse
Dans sa tombe, et Jacob, et Job, ont moins d'effroi
Du sang d'un homme, ô juifs, que du sang de la loi;
Le fiel est plus amer que le coing n'est acide;
Or, l'impiété, juifs, c'est le fiel; l'homicide,
Pâle, et suivi d'enfants crachant sur ses talons,
Marche à travers la ville avec ses cheveux longs,
La main droite liée au cou par une chaîne;
Mais l'impie a son spectre en croix dans la géhenne;
L'homme pèse sur l'un, sur l'autre pèse Dieu.
Ces jours saints, taisez-vous, ne faites pas de feu.
Le salut dans le ciel est sur terre l'exemple;
Dieu vient à la prière; il entre dans le temple
Sitôt la porte ouverte et pourvu qu'on soit dix;
Donc, pratiquez la loi.

Tremblez d'être maudits.
L'anathème entre au corps du maudit, qu'il traverse.
Teglath fut roi d'Égypte, Azer fut roi de Perse,
Gad les maudit; dès lors l'enfer fut dans ces rois

Qui voyaient se mêler une flamme à leur voix.

— Chaque texte est un doigt montrant ce qu'il faut suivre;
Si vous ne faites pas ce que prescrit le livre,
Vous serez malheureux comme celui qui voit
Dans un songe tomber les poutres de son toit.
Trois collèges nous sont légués par les ancêtres;
Aaron pour enseigner a délégué Cent prêtres,
Onze pour gouverner et Dix-Neuf pour juger;
Le sanhédrin les nomme et seul peut les changer.

— Que la femme soit chaste et muette, et que l'homme
Ait dans un roseau creux tout le deutéronome.
Sinon, nous maudirons vos seuils et votre sang.
L'anathème qu'un saint jette au mal en passant
Est une si fatale et si noire rosée
Qu'un chien ayant été maudit par Élisée,
L'anathème rongea les oreilles du chien.

— Femmes, l'homme est le roi; tremblez ! et songez bien
À la sombre Lilith, femme née avant Ève;
Adam la renvoya dans l'ombre et dans le rêve;
Lilith répudiée est un spectre de nuit.
Lilith était l'orgueil, la querelle et le bruit;
Satan, voulant saisir l'homme, l'avait créée;
Elle roule à jamais dans la noire nuée;
Elle s'appelle Isis dans l'Inde où Satan luit,
Et l'encens de l'Égypte horrible la poursuit.
La femme file, trait la vache, bat le beurre,
Tourne le sablier quand vient la fin de l'heure,
Gronde l'esclave aux champs et l'enfant dans son jeu,
Veille et travaille; et l'homme est pensif devant Dieu.

— Au temple, en récitant le verset ordinaire,
Étendez vos deux mains devant le luminaire.
L'ange du jour assiste à vos repas, mais fuit,
Sitôt que vous riez, devant l'ange de nuit.

Étudiez la loi sans cesse, et qu'on la lise
Dans le texte que fit Esdras d'après Moïse.
Pour faire un Livre, ô juifs, n'employez pas de lin;
Cousez avec des nerfs une peau de vélin,
Écrivez-y, tremblants, le verbe inénarrable,
Et roulez le vélin sur deux bâtons d'érable.

Portez des habits longs conformes à vos rangs;
Craignez le drap tissu de deux fils différents;
Jehovah n'est pas deux. Fuyez les hommes ivres;
Ne faites point sécher des herbes dans vos livres;
L'herbe imprime un démon aux plis du parchemin;
Ne regardez jamais les lignes de la main;
Dans le texte sacré respectez les consonnes;
Au moment de la mort appelez dix personnes,
Confessez les péchés que vos sens ont subis,
Et que ceux qui sont là déchirent leurs habits;
La mort, même du juste, est une obscure fête.
Mettez aux morts un sac de terre sous la tête;
Tournez sept fois autour de la fosse en priant.
Redoutez l'occident et craignez l'orient,
Ce sont les deux endroits de Dieu. Le ciel le nomme,
Redoutez-le. La mort, c'est l'ombre. Il n'est pour l'homme
Rien d'éternel après cette vie; il ne peut
Rien retenir de lui quand Dieu brise ce nœud;
Ce qu'on appelle l'âme est un souffle, céleste
Chez les bons, infernal chez les méchants, qui reste
Un moment au-dessus du corps dans le trépas,
Puis pâlit, puis s'éteint, car Dieu seul ne meurt pas.
Pourtant le châtiment peut saisir ce fantôme
Et le fouetter longtemps sous le ténébreux dôme,
Et lui heurter le front au plafond de la nuit.
Rien de ce qu'on a fait n'est perdu ni détruit;
Tout compte. Justes poids et balances exactes.
Là-haut, le doigt toujours tourné vers tous vos actes,
La prière Bathkol, la Fille de la Voix,
Se tient près d'Elohim et lui dit : Seigneur, vois.

— Lisez le pentateuque à cinq; l'exode à quatre.
Sachez punir, sachez venger, sachez combattre;
Haïssez les mauvais! Haïssez, haïssez
Ceux qui doutent, d'audace et d'orgueil hérissés,
L'incrédule, le lâche et le pusillanime,
Ceux pour qui le saint livre ouvert est un abîme,
Ceux qui tremblent devant les célestes degrés,
Et sur le bord de Dieu s'arrêtent effarés!
S'ils sont nombreux, s'ils ont de l'or dans leurs mains viles,
S'ils sont un peuple, ayant des moissons et des villes,
Des femmes, des vieillards, des enfants nouveau-nés,
Des vierges, des aïeux, des fils, exterminez!
Moïse commença par creuser une fosse,
O juifs, pour y coucher la religion fausse;
Il y jeta des tas de peuples révoltés;
Il remplit ce tombeau d'hommes et de cités,
Et l'on distingue encor, dans cette ombre profonde,
D'énormes ossements dont chacun fut un monde;
Num ravage Amalec, Joram dévaste Ammon;
Partout où l'on voyait la lueur du démon,
Partout où l'on prenait quelque faux dieu pour règle,
Salomon accourait avec le bruit d'un aigle,
O peuple; et c'est du sang que la terre a sué
Derrière Anathias, Saül et Josué;
Sabaoth bénissait ces grands impitoyables;
Sobres, purs, ils menaient au combat, dans les sables,
Dans la nuit, sans jamais songer au lendemain,
Des soldats qui buvaient dans le creux de leur main;
Le Tabernacle a crû dans le sang; Dieu consacre
Par un carnage Aser, Lévi par un massacre,
Et l'antique lévite est saint pour ce seul trait
Qu'il marchait en tuant tous ceux qu'il rencontrait;
Samson ne laissait pas d'un mur pierre sur pierre;
Macchabée était plein d'une telle lumière
Que les peuples disaient : son armure est en or;
Et Lysias, Seron, Gorgias, Nicanor,
Fuyaient devant cet homme aux cris de guerre étranges,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Que suivaient, à cheval sur les vents, cinq archanges!
Ces héros ont toujours Jéhovah pour effort;
Leur fer ouvre un sillon; peuple, ils font de la mort
Sortir la vie, et, grâce à leurs lances vermeilles,
Les gueules des lions sont des ruches d'abeilles.

— Ayez autour de vous la crainte, en vous l'effroi;
C'est la loi. Salomon fut un sublime roi;
Il se plaisait au rire, aux chants, aux grappes mûres;
Un jour il se pencha sur des choses obscures,
Et, pâle, il reconnut que le commencement
De la sagesse était un profond tremblement.
O peuple, Jéhovah lugubrement médite
Sur la race d'Adam presque toujours maudite,
Sur le sang de Jacob presque toujours puni,
Et Dieu, c'est le sourcil froncé de l'infini.
Vivez les yeux fixés sur la terreur du gouffre!
Guerre à l'impie! Il faut qu'on punisse, ou qu'on souffre;
Frappez pour vous sauver. Songez au châtiment;
Songez à l'océan d'angoisse et de tourment;
Songez à cet enfer : l'immensité des larmes.
Les ennemis de Dieu pourront avoir des armes,
Ils pourront être fiers et puissants, ils pourront
Pousser des chars, avoir des casques sur le front;
Qu'est-ce que cela fait, si leur âme est de l'ombre?
Les festins, les palais que la splendeur encombre,
Le bonheur, les plaisirs, le triomphe effronté,
Sont des endroits d'oubli, mais non de sûreté.
Soit. Oubliez. Qu'importe au souvenir suprême?
La vengeance attend, calme, et la colère sème... —
Vous rirez, vous aurez des songes dans les yeux;
Tout à coup, au plus noir du ciel mystérieux
Que l'homme frémissant verra par échappées,
On entendra le bruit que font deux mains frappées,
L'archange porte-glaive, immense, apparaîtra;
Alors, sentant sous eux crouler Bel et Mithra,
Les méchants trembleront comme un vaisseau qui sombre,

Et tous reconnaîtront l'inutilité sombre
Des boucliers d'airain et des casques de cuir;
Ils souhaiteront d'être assez petits pour fuir
Par le bas d'une porte ou par les trous d'un crible,
La grande épée ayant un flamboiement terrible!
Mais Dieu dira : Trop tard! Donc, ô vivants, tremblez.
Dieu court dans les maudits comme un feu dans les blés.
Écrasez d'épouvante et de haine l'impie.
Faites lever votre âme aux vices accroupie,
Et récitez, avant que l'archange soit là,
Le sharrith le matin, le soir le néhila.
Vengez Dieu par le glaive et vivez dans la crainte.
Haïr ce que Dieu hait, peuple, c'est la loi sainte,
La loi d'en haut, connue aux seuls fils de Lévi. —

Un homme en ce moment, de douze hommes suivi,
Blond, jeune, et regardé fixement par le prêtre,
L'interrompit, et dit avec l'accent d'un maître :

— Toute la loi d'en haut est dans un mot : aimer.

— Peuple, cria le prêtre, on vient de blasphémer. —

VII

CAÏPHE EN CONTEMPLATION.

Les deux guetteurs du temple ont aperçu la lune;
Le mois commence.

Aux champs la terre est encor brune;
Il pleut sur le mont Glon et sur le mont Sion;
Mais l'hiver va finir. On fait l'ablution
Du temple, dont on brosse et dérouille les chaînes,
Les gonds et les verrous, pour les fêtes prochaines.

Seul près du grand autel derrière le rideau,
Tandis que, se courbant sur des vases pleins d'eau,
Et répandant partout le nard et l'hyacinthe,
Les lévites portiers lavent la triple enceinte
Et s'arrêtent parfois pour baiser les pavés,
Le grand-prêtre se tient debout, les bras levés.
On dirait un fantôme avec son blanc suaire.

L'arche est sur une estrade au fond du sanctuaire;
Elohim lui laissa l'empreinte de son doigt;
Un éblouissement l'environne, et l'on voit
Des boîtes de parfum d'aspic sur chaque marche
Du degré qui se perd sous la splendeur de l'arche.

Caïphe est de la chose éternelle occupé.

Un docteur cependant, Rosmophim de Joppé,
A soulevé ce voile et marche vers Caïphe
Qui ne dérange pas son geste de pontife
Et n'ouvre qu'à demi son œil vague et fermé.

Le prêtre dit : — Je viens. Je me suis informé,

Hannasci, de celui des douze auquel tu penses.
C'est lui que dans la bande on charge des dépenses;
Quand on voyage, il compte avec les hôteliers;
Les autres semblent fiers de porter leurs colliers;
Lui seul a l'air d'un loup parmi des chiens; sa voie
Est obscure; à Naïm, une fille de joie
Avait, avec du baume et des parfums, lavé
Les pieds du maître, un peu meurtris par le pavé;
Cet homme s'emporta contre elle jusqu'à dire :
— Tu viens de perdre là pour vingt deniers de myrrhe! —

Et Caïphe répond : — C'est l'homme qu'il faudrait.
— Oui, reprend Rosmophim, il est jaloux, secret,
Triste, oblique, inquiet, solitaire, économe.
Prince, tu désirais savoir comme on le nomme.
Je l'ignorais le jour où tu le demandas.
Je le sais aujourd'hui. — Quel est son nom? — Judas. —

VIII

LA SIBYLLE.

La sibylle d'Achlab parle dans sa caverne;
Elle est seule; un esprit farouche la gouverne,
La courbe comme un feu sous un vol de démons,
Et de sa bouche obscure et de ses noirs poumons
Fait sortir le hasard des paroles terribles.
Des feuilles, qui plus tard augmenteront les bibles,
S'échappent par moments de son antre, et s'en vont
En vagues flamboiements dans l'espace sans fond.
Elle les suit des yeux, et rit; puis recommence,
L'immensité s'étant mêlée à sa démence,
Et le souffle infini la traversant toujours.
Elle s'adresse à l'ombre, au gouffre, aux rochers sourds.
Spectre par le regard, par la maigreur squelette,
Elle parle une langue étrange où se reflète
L'avenir, à demi visible sur son front,
Et prononce déjà des mots qui ne seront
Dits par le genre humain que dans trois mille années.

Ses mains sur ses seins nus se croisent décharnées;
Son œil lugubre songe, ivre d'obscurité;
Ce spectre balbutie avec autorité;
On dirait qu'elle fait la lecture éperdue
D'un mystérieux livre ouvert dans l'étendue;
Parfois elle s'arrête en disant : Je ne puis.

En ce moment, au fond de sa grotte, affreux puits
Plein de l'effarement des visions occultes,
Ce sont les fondateurs de dogmes et de cultes
Et de religions que son regard poursuit.
Il semble qu'elle parle, à travers l'âpre nuit,
A ceux qui cherchent Dieu pour le montrer aux hommes.

. . . .
. . . .

« Le livre d'en haut dit : — Qui que tu sois, qui sommes
L'Être de s'expliquer et le sphinx d'être clair,
Qui que tu sois qui veux saisir l'eau, tenir l'air,
Donner à la nuée une forme, et qui plonges,
Avec ta nasse, bonne à la pêche des songes,
Dans le sinistre abîme où flotte ce mot : Dieu;
Qui que tu sois, qui viens forcer l'ombre à l'aveu,
Tâter la certitude avec ta main peu sûre,
Au temple sidéral adosser ta masure,
Et désigner à l'Être un texte, un nombre, un lieu;
Homme, qui que tu sois, qui viens faire du feu
Sous la foudre, allumer ta lampe sous l'étoile,
Et dire à l'univers sans fond : Lève-toi, voile!
Qui que tu sois qui prends l'impossible aux cheveux,
Qui prononces ces mots inutiles : Je veux,
Je sais, je suis, je crois, je sauve, je ranime;
Qui que tu sois qui dis à l'Être : «Allons, abîme,
Réponds, puisque c'est moi qui t'ai questionné!»
Sache que ta folie est sombre, infortuné!

«L'erreur sort du nuage et sans fin se dévide.
Un rite, c'est un geste au hasard dans le vide;
Avortement du chiffre et du mot! labeur vain
De la voix pour nommer le prodige divin!
Trimourti! Trinité! Triade! Triple Hécate!
Brahmâ, c'est Abraham; dans Adonis éclate
Adonaï; Jovis jaillit de Jéhovah;
Toujours au même mot l'impuissance arriva;
Toujours le morne effort des religions tombe
Dans le même fantôme et dans la même tombe.

«Toutes ces questions : — Où? quand, pourquoi? comment?
Jusqu'où? — font le bruit sourd d'un engloutissement. —

«Le livre d'en haut dit : — O penseurs, prenez garde!
Il veut qu'on le contemple et non qu'on le regarde.
Courbez-vous. L'adoré doit rester l'inconnu.
Toutes les fois qu'un homme, un esprit, est venu
L'approcher de trop près, et s'est, opiniâtre,
Mis à souffler sur lui comme on souffle sur l'âtre,
Il a frappé. Malheur aux obstinés qui vont
Faire une fouille sombre en cet être profond!
Vous qui vous appelez hier, demain, le sage,
Le savant, le chercheur, la fuite, le passage,
Larves! y songez-vous d'imposer à celui
Qui vit et qui s'appelle à jamais Aujourd'hui
Vos auscultations, vos calculs, votre étude,
Et la vibration de votre inquiétude!
Il lui déplaît d'avoir vos chiffres hasardeux
Courant partout sur lui, fourmillement hideux.
Ta curiosité l'importune, ô vermine!
L'Être n'aime pas voir que l'homme l'examine,
Et sentir des esprits fureter dans ses coins.
Sacrilège! le plus, mesuré par le moins!
La mouche humaine allant heurter aux cieux son aile!
Et l'essaim effleurant l'attitude éternelle! —

«Le livre d'en haut dit : — Lui! lui! pas de témoins.
Hommes, ne faites point un pas hors des besoins;
L'homme est tortue, et l'ombre est votre carapace;
Ne sortez pas du temps, du nombre et de l'espace;
Car il se vengera, l'être mystérieux,
Des voix, des bruits, des pas, des lampes et des yeux!
Il est le maître obscur des tortures aiguës,
Des haches, des brasiers, des chanvres, des ciguës.
Il choisira les forts, il prendra dans sa main
Ceux qui sont les cerveaux de tout le genre humain,
Et, fatal, les jetant au glaive froid qui tue,
Il décapitera la sagesse têtue.
Pour punir les chercheurs, il n'a qu'à les livrer

A la fureur de ceux qu'ils voudront éclairer.

«O sages, pour gravir les cieux où sont les Tables
Vous hantez les hauts lieux, ces cimes redoutables
Que visite l'horreur et que la bise mord;
Vous y cherchez le jour, vous y trouvez la mort;
Certains sommets fatals ont d'âpres calvities
Où les hideuses croix, par le meurtre noircies,
Se dressent, attendant les pâles rédempteurs;
Et vous êtes, hélas! trahis par les hauteurs.
Caïn, sur cette terre, où le juste est victime,
Traître, a laissé de quoi recommencer son crime;
L'homme abrège, ô penseurs, vos ans déjà si courts!
Pour vous assassiner, justes, l'homme a toujours
Entre les mains assez du premier fratricide;
Plus tard, le genre humain, redevenu lucide,
Veut glorifier ceux que sa rage courbait...
L'un a bu le poison, l'autre pend au gibet!

«Pensez-vous quelquefois à ce que fait l'archange,
L'Être d'en bas? Il est le méchant. Il s'en venge.
Il prend l'âme, la vie et le jour à revers;
Et de sa chute il fait celle de l'univers.
L'enfer est tout entier dans ce mot : solitude.
Avec tous les remords qui sont l'inquiétude
Et le deuil de la terre, et dont il est l'aïeul,
Dans l'effrayant cachot des nuits, Satan est seul.
Le rocher qui le mure est fait avec du crime;
Les autres condamnés sont dans un autre abîme;
Il peut les torturer, mais il ne peut les voir.
Seul, toujours seul, il est aveugle dans le noir.
En lui, hors de lui, l'ombre. Il regarde, il se hausse,
Il cherche; il n'a pas même une hydre dans sa fosse;
Une hydre, ce serait quelqu'un. L'ange damné
Vole et rôde, et, hagard, voudrait n'être pas né.
Si les bêtes voyaient son cloaque, cet antre
Ferait ramper les loups frémissants à plat ventre,

Trembler le tigre, et fuir les hiboux aux yeux ronds.
A chaque mouvement de ses lourds ailerons,
Pendant qu'il plane, il sort du monstre des fumées;
Elles montent sur terre, et ce sont des armées;
Elles montent sur terre, et, dans nos régions,
Ce sont des lois, des mœurs et des religions;
Elles montent sur terre et prennent des figures
De rois, de conquérants, de pontifes, d'augures;
Et l'on entend le cri des hommes sous le pied
D'un Satan Dieu qui règne et dans la nuit s'assied,
Fantôme ressemblant au spectre des ténèbres;
Et, triomphants, sacrés, grands, illustres, célèbres,
Des vampires, la mitre ou le laurier au front,
Élevant jusqu'au ciel une gloire d'affront,
Disent : Je suis le Dogme, et je me nomme Empire.
Et cent fléaux, fatals, noirs, dont l'homme est le pire,
Se déchaînent; — Satan en bas plane toujours; —
Peste, terre qui tremble, eau sur les rochers sourds,
Le typhon sur les flots, le semoun dans les sables... —
O sombres battements des ailes formidables! —

«Le livre d'en haut dit : — Donc, pas de curieux.
La nuit est un conseil que le ciel donne aux yeux.
Laissez l'Être exister. Soyez ce que vous êtes.
Regards, soyez l'effroi; bêtes, soyez les bêtes;
Beauté, sois le squelette; homme, sois le néant.
Dieu fait du ténébreux le bourreau du voyant.
Ou, s'il lui plaît, savants, penseurs, ô tourbe infime,
De vous abandonner à votre propre abîme,
Il laissera l'ennui pesant, le moi jaloux,
Le vertige et la peur croître d'eux-même en vous,
Et vos socs effrayés ne creuser que des fosses,
Et se dresser, au fond de vos recherches fausses,
Le chaos des erreurs, des fièvres, des tourments,
Et s'offrir le fer rouge à vos tâtonnements;
Si bien que de sa loi, de son énigme austère,
De son nom, de son dogme obscur, de son mystère,

Vous ôterez vos mains fumantes en criant :
Nous nous sommes brûlés à cet être effrayant!
Mage, il t'engloutira sous les bouillons de l'urne;
Il remuera sous toi l'âpre échelle nocturne;
Il rendra trouble, avec trop de lumière, l'œil
De la témérité, du rêve et de l'orgueil;
Il n'aura qu'à montrer, pour vous mettre en démence,
Un de ses attributs dans sa splendeur immense;
Car le plus aveuglé, c'est le plus ébloui.
Oui, si vous labourez au même champ que lui,
Il emplira de cendre et de mort vos semailles.
De toute la science il crèvera les mailles.
L'infini ne se peut prendre dans un filet.
Il ne souffrira point qu'on sache ce qu'il est.
Il mettra les fléaux, les forces, les tonnerres,
L'ombre, à votre poursuite, ô noirs visionnaires!
Et s'il regarde, horreur! tout s'évanouira.
Et les penseurs crieront : grâce! Il leur suffira,
Pour sentir la pensée en leurs fronts se dissoudre,
D'entrevoir un moment sa prunelle de foudre. —

« Le livre d'en haut dit : — Vivez sans regarder.
Passant, ta fonction est de passer. Sonder,
C'est blesser. — Qu'êtes-vous? Qu'es-tu? Ton nom? — Terpandre.
Toi? — Linus. — Toi? — Thalès. — Vous vous appelez Cendre!
Vous vous appelez Brume et Nuit! Disparaissez,
Mourez. Parler est trop, bégayer est assez.
Courbez-vous. Taisez-vous. Le silence est l'hommage.
Quoi! tu veux pénétrer l'impénétrable, ô mage!
Tu viens escalader avec effraction
Le mystère, le jour, la nuit, la vision,
L'infini! Tu commets un attentat nocturne
Sur la virginité du tombeau taciturne!
Tu lèves ce couvercle, ô mage audacieux!
Que fais-tu là, rôdeur des barrières des cieux?
Tu viens, furtif, armé de ta vanité sombre,
Forcer l'éternité! tu viens crocheter l'ombre,

Fourrer ta fausse clef dans la porte de feu,
Et faire une pesée, avec l'orgueil, sous Dieu!
Va-t'en de la lumière, et va-t'en des ténèbres!
Dehors! Va-t'en avec ta strophe ou tes algèbres,
Poëte, géomètre, astronome, voleur!

«Ne cherchez pas. Rampez. Tremblez, c'est le meilleur.
Espace, point d'Icare; astres, pas de lunettes.
O vivants, vous serez dans le vrai si vous n'êtes
Que ce que les vivants d'avant vous ont été.
Ne voyez que la grande et calme éternité.
Le bas est immobile et le haut immuable.
En bas est l'ancre; en haut l'obscur anneau du câble.
Est-ce que la nature essaie autour de vous
De changer d'attitude, ô mortels vains et fous?
Qu'est-ce que le tombeau? Le puits des nuits funèbres;
Il a la plenitude auguste des ténèbres;
Il ne demande rien, il ne fait pas de bruit;
Le sépulcre est le vase où Dieu garde la nuit,
Et l'astre est l'urne où Dieu conserve la lumière;
Tous deux sont à jamais ce que la loi première
Les créa, l'un est l'ombre et l'autre est le rayon;
Pourquoi l'homme veut-il changer sa fonction?
Il est souffle; qu'il passe. A quoi bon la pensée?
A quoi bon tant de force obscure dépensée?
A quoi bon Zoroastre ou Moïse? A quoi sert
Ce Jean, vêtu de peaux, parlant dans le désert?
A quoi bon vos talmuds? N'est-ce pas une honte
De voir s'entre-heurter Tyr contre Sélinonte,
Delphes contre Éleusis, Thèbes contre Sion,
Dans l'immobilité de la création?
C'est l'ennui du voyant d'entendre les querelles
Des superstitions se dévorant entre elles,
Tous ces mages, luttant, affirmant ou niant,
Et tous ces disputeurs de cendre et de néant
Qui font tourbillonner leurs misérables rixes
Entre les tombeaux noirs et les étoiles fixes!

«Un dogme est l'oiseleur guettant dans la forêt,
Qui, parce qu'il a pris un passereau, croirait
Avoir tous les oiseaux du ciel bleu dans sa cage.
La génuflexion du jonc au marécage
N'est pas plus vaine, au fond du bois vague et jauni,
Que les saluts que fait un homme à l'infini.
Tout ce que vous nommez vérité devient fable
Devant l'inénarrable et devant l'ineffable.
Dieu! Rêve! Oui finit par ressembler à Non.
La raison de celui qui prononce ce nom
S'en va, comme le sang quand on ouvre la veine.
Oh! que le verbe est nul! que la syllabe est vaine!
Comme le nombre est vite essoufflé quand il faut
Faire l'addition du bas avec le haut,
Et, de la profondeur remontant à la cime,
Compter le gouffre après avoir compté l'abîme!»

....

....

Pendant qu'elle parlait, pleine du sphinx caché,
Sur l'antre ténébreux quelqu'un s'était penché;
Le soleil éclairait sur le seuil de la cave
Une figure douce, éblouissante et grave;
Un homme était pieds nus dans l'herbe et les genêts.

— Je ne t'ai jamais vu, mais je te reconnais.
Salut, Nazaréen! — dit la femme hagarde.

Et, montrant du doigt l'ombre, elle ajouta : — Prends garde. —

Alors entre la femme et cet homme, tandis
Que l'aube réchauffait les serpents engourdis
Et que les fleurs ouvraient au soleil leurs corolles,
Il se fit un échange auguste de paroles
Que la terre ignora, personne n'écrivant

Ce dialogue sombre emporté par le vent.

LE NAZARÉEN.

O Prophétesse, il faut pourtant sauver les hommes.

LA SIBYLLE.

A quoi bon?

LE NAZARÉEN.

Pour sortir de cette ombre où nous sommes.

LA SIBYLLE.

Restes-y.

LE NAZARÉEN.

C'est la loi de monter vers le jour;
Qu'après l'iniquité la justice ait son tour,
C'est la loi.

LA SIBYLLE.

La justice est sur la terre un rêve.

LE NAZARÉEN.

Les hommes pleins de haine ont à la main le glaive.
O femme, en les aimant on peut les apaiser.
Que dis-tu de l'amour? Parle.

LA SIBYLLE.

Crains le baiser.

II

JESUS-CHRIST.

I

LA POUTRE.

Le brigand Barabbas est en prison. Son heure
Approche, car il faut que le meurtrier meure;
C'est du moins ce que dit le peuple.

Hors des murs,
Dans un champ où, pareil au ver dans les fruits mûrs,
Le chacal entre au flanc des charognes farouches,
Plaine où des os épars font bourdonner les mouches,
On entend un bruit sourd de scie et de marteaux.
Un homme dans un bouge équarrit des poteaux;
C'est Psyphax, charpentier de croix. Dehors, un zèbre,
Des poules, du fumier, un coq. Psyphax est guèbre,
Adore le soleil et construit des gibets.

Le faubourg Zem, quartier des marchands au rabais
Et des fripiers vendant les haillons de la ville,
Borne au sud cette plaine âpre, déserte et vile.
Des cordes où parfois on se heurte en rêvant,
Où les laveuses font sécher leur linge au vent,
Flottent à des piquets plantés dans les décombres.
Les petits enfants nus de ces masures sombres
Où la famine habite et d'où la fièvre sort,

Vivent de ramasser dans les champs du bois mort
Qu'ils vont vendre en fagots sur les marches du temple.
Le prophète qui fait des gestes et contemple,
Quelque centurion par l'orgie attardé,
Des joueurs agitant la bassette ou le dé,
Hantent seuls ce lieu triste et cette lande aride.
Au delà des terrains que l'ardent soleil ride
Et que couvre un gazon brûlé, lépreux et court,
On voit les toits confus des maisons du faubourg
Où les femmes le soir médisent sur leurs portes.

Les mendiants hideux pareils à des cloportes
Rôdent aux alentours, tendant leurs pâles mains.
Au lieu de l'essaim d'or errant dans les jasmins,
L'oiseau de proie, affreux, vole aux carcasses mortes.
Près des maisons, les gueux, les nains aux jambes tortes,
Les goîtreux, les boiteux, fourmillent en tous sens;
Et la difformité honteuse des passants,
Et ce faubourg infirme et malade, et ces bouges,
Importunent au loin l'aigle aux paupières rouges,
Et les puissants vautours africains dont le bec
Souffle les flamboiements du désert de Balbeck.

Au fond de l'horizon est le Golgotha fauve;
Mont sans arbre, sans herbe et sans fleurs; sommet chauve
Et propre à la croissance horrible des gibets;
Ceux qui cherchent le sens des anciens alphabets
Et qui font du talmud leur sévère lecture
Tremblent devant ce mont, sachant son aventure :
Le vaste Adam est là, sous la terre dormant;
Si bien que le Calvaire est le noir renflement
De ce grand corps gisant sous la morne campagne,
Et qu'un air de cadavre en reste à la montagne.

Le toit de Psyphax, bas et marqué d'un poteau,
Fait une ampoule au centre isolé du plateau.

Le peuple craint le seuil mystérieux des guèbres.
Ces fous de la lumière ont l'œil plein de ténèbres;
On les voue aux métiers immondes; ils les font.
Ils mêlent leur chimère au céleste plafond;
Ils contemplent la nuit, d'astres profonds semée,
Et l'appellent Saba, ce qui veut dire armée;
Ils adorent un point du ciel nommé kébla;
A toute heure de l'ombre et de l'aube, ils sont là
S'offrant, les hommes nus et les femmes sans voiles,
Au dieu soleil, époux des déesses étoiles;
Ils maudissent la fève et l'ail, craignent le sel
Et l'ambre, et font lever le pain avec du miel.
Ils vont jusqu'en Égypte, affrontant les numides,
Pieds nus, sacrifier des coqs aux pyramides,
Ces trois tombeaux de Seth, d'Enos et de Sabi;
L'arabe en pâlissant leur ferme son gourbi;
Ils font un philtre avec des herbes qu'ils écrasent;
Ils respectent le bœuf et la brebis, se rasent,
Et n'osent pas nommer l'astre à qui leurs élus
Font, de l'aurore au soir, soixante-trois saluts;
Ils ont pour ville Haran en Mésopotamie;
Leur tabernacle, autel de trouble et d'infamie,
Au lieu de l'occident regarde le levant;
Ils adressent, hagards, des questions au vent,
Comptent l'onde, et parmi leurs prophètes on nomme
Loth, roi des philistins, et Numa, roi de Rome;
Dans le mois du Bélier leur tribu danse en rond;
Ils vénèrent Péor, le faune obscène; ils ont
Sept temples dédiés par Cham aux sept planètes;
Ils sont jongleurs, charmeurs de tigres, proxénètes,
Baigneurs, marchands de sorts, plongeurs de tourbillons;
Quand ils sèment, ils font deux parts de leurs sillons,
Dont l'une est pour le dieu, l'autre pour les déesses;
Leurs femmes ont parfois des serpents dans leurs tresses;
Ils reprochent au char la plainte de l'essieu;
Ils regardent, pensifs, les ratures que Dieu

IMPRIMERIE NATIONALE

A faites sur le tigre ainsi que sur le zèbre;
C'est parce que tous deux ont ce signe funèbre
Et cette ombre des mots inconnus sur le dos
Que l'un porte la haine et l'autre les fardeaux;
Presque à l'égal du temple ils révèrent l'étable;
Leur sommeil est étrange, agité, redoutable;
Le sage est dur pour eux, peut-être par bonté,
Car leur religion donne à l'humanité
Une difformité misérable et terrible;
Ils ont un livre écrit par Satan, chose horrible;
Un autre par Adam, un autre par Enos;
Tous savent lire et sont des songeurs infernaux;
Ce sont, sous l'azur sombre où les nuages glissent,
Des hommes stupéfaits et fauves, qu'éblouissent
Les immenses couchers du soleil dans les monts,
Et qui mangent du sang ainsi que les démons.

Près d'un champ maigre, où croît plus de ronce que d'orge,
Dans son hangar croulant qu'empourpre un feu de forge,
Psyphax le guèbre est seul; sans veste, sans bonnet,
Bras nus, la scie aux poings, il travaille; et l'on est
A la fin du mois Jar, le second de l'année.

Dans cette plaine vaste, obscure, abandonnée,
Deux hommes, vers le soir, marchant dans les fossés,
Se rencontrent, venant de deux points opposés.
Ils se parlent très bas comme s'ils avaient honte.

— Voici l'argent.

— Combien?

— Trente.

— Comptons. —

On compte;

Dans l'ombre; en étouffant, comme en flagrant délit,
Le bruit d'un sac d'argent qu'on vide et qu'on remplit.

— Marché fait.

— Viendra-t-il pour la pâque?

— Peut-être.

— Mais au milieu des siens comment le reconnaître?

— Celui qu'on me verra baiser, ce sera lui.

— C'est dit. —

Et souriant, mais non sans quelque ennui,
L'homme qui prend l'argent fait un salut servile,
Met le sac sous sa robe et rentre dans la ville.

Et l'autre attend qu'il ait disparu, puis, sans bruit,
Regardant si de loin personne ne le suit,
Il s'enfonce à pas sourds dans la plaine funèbre,
Et l'on dirait qu'il va vers la hutte du guèbre.

Psyphax travaille. Il ouvre au milieu des outils
Un vieux livre, et ses yeux y semblent engloutis,
Comme s'ils en puisaient la lueur vénérable;
Puis il reprend la vrille ou l'équerre d'érable,
Et se remet à fendre un bloc informe et noir;
Puis il lit, quoiqu'on lise avec peine le soir,
De sorte que cet homme à la fois semble suivre
Son travail sous l'outil et sa loi dans le livre.
Soudain, au soupirail du toit presque détruit,
Apparaît la première étoile de la nuit;
Psyphax lève les yeux, l'aperçoit, se redresse,
Ébloui, pâle, et dit à voix basse : — O déesse!

Or l'homme qui venait arrive. Il montre un sceau.
Il crache sur le livre ouvert, et dit : — Pourceau,
Je suis du temple. — Il laisse, en l'écartant, paraître
Sous son manteau dans l'ombre une robe de prêtre.
Et le payen se tait, avec ce pli du front
Que donne l'habitude horrible de l'affront;
Car il a reconnu Rosmophim, un des sages
Qui du talmud au peuple expliquent les passages,
Docteur et juge, après Caïphe le premier.
Il tremble; le rayon rend visite au fumier.
Pourquoi?

C'est ce docteur Rosmophim qui, naguère,
A, d'après la loi sainte et le texte vulgaire,
Condamné Barabbas, et dit : — Deux fois malheur!
Mort! il est meurtrier! et honte! il est voleur! —

Rosmophim dit : — Au nom du sanhédrin! — L'esclave
S'incline, et Rosmophim reprend d'une voix grave,
Pendant que son regard sur le guèbre tombait :
— As-tu quelque tronc d'arbre à faire un grand gibet?

Dans une sorte d'antre au fond de la masure
Gisaient de noirs poteaux de diverse mesure;
Le payen remua ces affreux blocs dormants,
Ainsi qu'un fossoyeur trouble un tas d'ossements,
Et l'on en voyait fuir des bêtes qu'on ignore;
Les poutres retombaient sur la terre sonore;
Soudain l'homme, que l'âtre aidait de sa clarté,
Poussant un dernier bloc, non sans peine écarté,
Montra du doigt au prêtre un madrier difforme,
Ayant le poids du chêne avec les nœuds de l'orme,
Lourd, vaste, et comme empreint de cinq doigts monstrueux;
On voyait au gros bout, renflement tortueux,
On ne sait quelle tache épouvantable et sombre,
Et l'on eût dit du sang élargi dans de l'ombre.

Rosmophim regarda la poutre, maugréant :
— Serait-ce le bâton de marche d'un géant?
— Seigneur, c'est en effet cela, — dit l'idolâtre.

Et le prêtre jeta trois grains d'encens dans l'âtre
Pour purifier l'air où l'homme avait parlé.

L'homme reprit :

Un champ qui fait mourir le blé,
Qui n'a pas un rameau vivant où l'oiseau dorme,
Égout où du déluge on voit la boue énorme,
Est le lieu sombre où j'ai trouvé ce tronc hideux.
Les hommes d'autrefois ne pouvaient être deux
Sans combattre, et l'un l'autre ils se prenaient pour cible,
Et la marque d'un meurtre est sur cet arbre horrible.
Les géants de la race Enacim, qui d'abord
Ont habité la terre antique, ont fait la mort.
Leur ombre immense couvre encor les races neuves.
Ils écrasaient du pied les éléphants des fleuves
Devant qui la forêt monstrueuse se tait;
Leur bâton de voyage ou de défense était
Un chêne qu'ils avaient cassé dans la clairière;
Et nous pourrions bâtir toute une tour de pierre
Avec un des cailloux qu'ils tenaient dans leur poing.

— Oui, dit le docteur, Dieu qui ne s'égare point
En attendant le nombre exagéra la forme;
Le monde a commencé par la famille énorme;
Du groupe gigantesque est né le genre humain;
Le bloc d'hier sera tas de pierres demain;
Un géant tient d'abord la place d'une foule;
Puis, comme la nuée en gouttes d'eau s'écroule,
De génération en génération
Il s'amoindrit, pullule, et devient nation;
Et Dieu fait le colosse avant la fourmilière.

Il reprit : — Ce tronc d'arbre a des traces de lierre.

— Non, c'est la pression du poignet du géant, —
Dit l'esclave.

— Chien vil, dit le docteur songeant,
Je choisis ce poteau. Dans ton ombre mortelle
Fais-en vite une croix grande et haute, mais telle
Qu'un homme cependant puisse encor la traîner. —

Laissant derrière lui Psyphax se prosterner,
Le prêtre s'en alla, l'œil plein d'une âpre flamme.
Et le guèbre, tirant du tas la poutre infâme,
La mesurait, la hache au poing, disant tout bas :

— Il paraît qu'on veut faire honneur à Barabbas. —

II

LE CANTIQUE DE BETHPHAGÉ

CHŒUR DE FEMMES.

L'ombre des bois d'Aser est toute parfumée.
Quel est celui qui vient par le frais chemin vert?
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée?
Il est jeune, il est doux. Il monte du désert
Comme de l'encensoir s'élève une fumée.
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée?

UNE JEUNE FILLE.

J'aime. O vents, chassez l'hiver.
Les plaines sont embaumées.
L'oiseau semble, aux bois d'Aser,
Une âme dans les ramées.

L'amante court vers l'amant;
Il me chante et je le chante.
Oh! comme on dort mollement
Sous une branche penchante!

Je m'éveille en le chantant;
En me chantant il s'éveille;
L'aurore croit qu'elle entend
Deux bourdonnements d'abeille.

L'un vers l'autre nous allons.
Il dit : «O belle des belles,
La rose est sous tes talons,
L'astre frémit dans tes ailes!»

Je dis : « La terre a cent rois;
Les jeunes gens sont sans nombre;
Mais c'est lui que j'aime, ô bois!
Il est flamme, et je suis ombre. »

Il reprend : « Viens avec moi
Nous perdre au fond des vallées
Dans l'éblouissant effroi
Des sombres nuits étoilées. »

Et j'ajoute : « Je mourrais
Pour un baiser de sa bouche;
Vous le savez, ô forêts,
O grand murmure farouche! »

L'eau coule, le ciel est clair.
Nos chansons, au vent semées,
Se croisent comme dans l'air
Les flèches de deux armées.

CHŒUR DE FEMMES.

L'oiseau semble, aux bois d'Aser,
Une âme dans les ramées.

UN JEUNE HOMME.

Elle dormait, sa tête appuyée à son bras;
Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille;
Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas!

On ne la croit point femme; on lui dit : « Quoi! tu manges,
Tu bois! c'est à coup sûr quelque sainte liqueur! »
Tous les parfums ont l'air de sortir de son cœur;
Elle tient ses pieds joints comme les pieds des anges.

On dirait qu'elle a fait un vase de son corps
Pour ces baumes d'en haut qu'aucun miasme n'altère;
Elle s'occupe aussi des choses de la terre,
Car la feuille du lys est courbée en dehors.

Le bois des rossignols comme le bois des merles
L'admirent, et ses pas sont pour eux des faveurs;
Sa beauté, qui fascine et luit, rendrait rêveurs
Les rois de l'Inde avant des coffres pleins de perles.

Quand elle passe, avec des danses et des chants,
Le vieillard qui grondait, sourit; les plus maussades
L'admettent dans leur pré fermé de palissades;
La forme de son ombre est agréable aux champs.

Je pleure par moments, tant elle est douce et frêle!
L'autre jour, un oiseau, pas plus grand que le doigt,
S'est posé, frissonnant, sur le bord de mon toit;
J'ai dit : « Oiseau, soyez béni! priez pour elle. »

Si je l'épouse, amis! je ne veux plus partir.
Je ne m'en irai pas d'auprès de toi que j'aime,
Je ne m'en irai pas d'auprès de toi, quand même
Salomon m'enverrait vers Hiram, roi de Tyr!

Son cœur, tout en dormant, m'adorait; douce gloire!
Un ange qui venait des cieux, passant par là,
Vit son amour, en prit sa part, et s'envola;
Car où la vierge boit la colombe peut boire.

Elle dormait ainsi qu'Annah rêvant d'Esdras.
O ma beauté, je fus, le jour où vous m'aimâtes,
Ivre comme la biche au mont des aromates.
Son sein pur soulevait la blancheur de ses draps.

CHŒUR DE FEMMES.

Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille;
Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas!

LA JEUNE FILLE.

Par l'ouverture de ma porte
Mon bien-aimé passa sa main,
Et je me réveillai, de sorte
Que nous nous marions demain.
Mon bien-aimé passa sa main
Par l'ouverture de ma porte.

De la montagne de l'encens
A la colline de la myrrhe,
C'est lui que souhaitent mes sens,
Et c'est lui que mon âme admire
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

Je ne sais comment le lui dire,
J'ai dépouillé mes vêtements;
Dites-le-lui, cieux! Il soupire,
Et moi je brûle, ô firmaments!
J'ai dépouillé mes vêtements;
Je ne sais comment le lui dire.

CHŒUR DE FEMMES.

Cieux! c'est lui que son âme admire,
C'est lui que souhaitent ses sens
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

LE JEUNE HOMME.

Elle m'enflamme et je l'embrase,
Et je vais l'appelant, le cœur gonflé d'extase.
O nuages, elle est ce que j'aime le mieux.
Comme elle est belle avec son rire d'épousée,
L'œil plein d'un ciel mystérieux,
Et les pieds nus dans la rosée!

Je la parfumerai de nard.
O rêve! elle mettra, dans notre couche étroite,
A mon front sa main gauche, à mon cœur sa main droite.
La nuit mes yeux joyeux font peur au loup hagard.
Je suis comme celui qui trouve une émeraude.
Ma fierté fond sous son regard
Comme la neige sous l'eau chaude.

Son cou se passe de colliers;
L'amour à l'innocence en ses discours se mêle,
Comme le ramier vole auprès de sa femelle;
Les séraphins lui font des signes familiers;
Cette vierge, ô David, ô roi rempli de gloire,
Ressemble à votre tour d'ivoire
Où pendent mille boucliers.

Femmes, croyez-vous qu'elle sorte?
Elle reste au logis et tourne son fuseau.
Et je l'appelle... Mais je suis aimé, qu'importe!
Je bondis comme un faon des monts Nabuzesso,
Comme si je planais dans l'air qui me réclame,
Et comme si j'avais une âme
Faite avec des plumes d'oiseau.

Venez voir quelqu'un de superbe!
Venez voir l'amant, fier comme un palmier dans l'herbe,

Beau comme l'aloës en fleur au mois d'élul!
Venez voir l'amoureux qui vaincrait les colosses!
        Venez voir le grand roi Saül
        Avec sa couronne de noces!

CHŒUR DE FEMMES.

        Venez voir le grand roi Saül
        Avec sa couronne de noces.

LA JEUNE FILLE.

L'amour porte bonheur. Chantez. L'air était doux,
Je le vis, l'herbe en fleur nous venait aux genoux,
        Je riais, et nous nous aimâmes;
Laissez faire leur nid aux cigognes, laissez
L'amour, qui vient du fond des azurs insensés,
        Entrer dans la chambre des âmes!

Qu'est-ce que des amants? Ce sont des nouveau-nés.
Mon bien-aimé, venez des monts, des bois! venez!
        Profitez des portes mal closes.
Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais
Pour ne pas adorer son rire jeune et frais.
        Venez, mon lit est plein de roses!

Ma maison est cachée et semble faite exprès;
Le plafond est en cèdre et l'alcôve en cyprès;
        Oh! le jour où nous nous parlâmes,
Il était blanc, les nids chantaient, il me semblait
Fils des cygnes qu'on croit lavés avec du lait,
        Et je vis dans le ciel des flammes.

Dans l'obscurité, grand, dans la clarté, divin,
Vous régnez; votre front brille en ce monde vain

Comme un bleuet parmi les seigles;
Absent, présent, de loin, de près, vous me tenez;
Venez de l'ombre où sont les lions, et venez
De la lumière où sont les aigles!

J'ai cherché dans ma chambre et ne l'ai pas trouvé!
Et j'ai toute la nuit couru sur le pavé,
Et la lune était froide et blême,
Et la ville était noire, et le vent était dur,
Et j'ai dit au soldat sinistre au haut du mur :
Avez-vous vu celui que j'aime?

Quand tu rejetteras la perle en ton reflux,
O mer; quand le printemps dira : Je ne veux plus
Ni de l'ambre, ni du cinname!
Quand on verra le mois nisan congédier
La rose, le jasmin, l'iris et l'amandier,
Je le renverrai de mon âme.

S'il savait à quel point je l'aime, il pâlirait.
Viens! le lys s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret,
Les agneaux sont dans la prairie.
Le vent passe et me dit : Ton souffle est embaumé!
Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé,
Toute la montagne est fleurie!

Oh! quand donc viendra-t-il, mon amour, mon orgueil?
C'est lui qui me fait gaie ou sombre; il est mon deuil,
Il est ma joie; et je l'adore.
Il est beau. Tour à tour sur sa tête on peut voir
L'étoile du matin et l'étoile du soir,
Car il est la nuit et l'aurore!

Pourquoi fais-tu languir celle qui t'aime tant?
Viens! pourquoi perdre une heure? Hélas! mon cœur attend;
Je suis triste comme les tombes;

Est-ce qu'on met du temps, dis, entre les éclairs
De deux nuages noirs qui roulent dans les airs,
Et les baisers de deux colombes?

CHŒUR DE FEMMES.

Viens! pourquoi perdre une heure? On t'appelle, on t'attend.
Pourquoi faire languir celle qui t'aime tant?

III

LE TRIOMPHE.

C'est ainsi que chantait, devant le ciel qui brille,
Le jeune homme alternant avec la jeune fille,
Un groupe des enfants du bourg de Bethphagé.
Au delà d'un vallon de brume submergé,
On distinguait des tours, un mur blanc, une porte;
C'était Jérusalem. L'encens que l'aube apporte,
Les souffles purs, les fleurs s'éveillant dans les bois,
Les rayons, se mêlaient à l'ivresse des voix;
Et c'était à côté du chemin de la ville.
Hors du village, et près de la borne du mille,
Tout en allant aux champs, ils s'étaient rencontrés;
L'herbe était verte, et l'aube éblouissait les prés;
Les hommes avaient dit : Trêve au travail austère!
Et les femmes avaient posé leur cruche à terre,
Et, sereins, ils s'étaient mis à chanter, tandis
Que les oiseaux poussaient des cris du paradis;
Une aïeule riait au seuil d'une masure;
Trois laboureurs hâlés, pour marquer la mesure,
Frappaient la terre avec le manche de leur faulx;
Les vierges, au front pur comme un lys sans défauts,
Songeaient, et, l'œil noyé, la bouche haletante,
Regardaient l'horizon dans une vague attente.

Tout à coup, au moment où les femmes en chœur
Jetaient aux forêts l'hymne enflammé de leur cœur
Que marquait la cadence agreste des faucilles,
Quelqu'un dit : — Écoutez! paix! — Et les jeunes filles
S'arrêtèrent, le doigt sur la bouche, entendant
Derrière le coteau brûlé du jour ardent
D'autres voix qui chantaient, douces comme des âmes :

«Le bien-aimé, celui que vous attendez, femmes,

C'est celui-ci qui passe et que nous amenons.
Le triomphe nous a choisis pour compagnons,
La lumière permet que nous marchions près d'elle,
Et nous menons le maître à son peuple fidèle.
Voici le bien-aimé des âmes! et celui
Sur qui la grande étoile éblouissante a lui!
Toutes les majestés forment son diadème;
Il pourrait foudroyer, il préfère qu'on l'aime;
Il console Rachel, il relève Sara;
Il marche entre la paix et la joie; il sera
Comme un bouquet de myrrhe entre deux seins célestes;
Son sceptre anéantit dans les rayons les restes
Du vieux monde féroce où se tord le serpent;
Son nom divin est comme une huile qu'on répand;
Au-dessus de sa tête, étonnement des anges,
Le ciel est un murmure immense de louanges;
Il est plus glorieux qu'Alexandre, et plus beau
Que Salomon qui tient un lys dans son tombeau;
Il a pour champ la terre, et l'esprit pour domaine;
Il vient ôter la nuit de dessus l'âme humaine;
Il fera reculer l'hydre qui triomphait;
Il transfigurera le monde tout à fait;
L'abîme le regarde et l'aurore l'approuve;
Le grondement du tigre et le cri de la louve,
La haine, la fureur soulevant un pavé,
La guerre, se tairont devant son doigt levé.
Dans son immensité, Moloch s'écroule et sombre.
Il est sans tache, il est sans borne, il est sans nombre;
Il produit, en fixant au ciel son œil béni,
La disparition du mal dans l'infini.
Les chars de Pharaon près de lui sont de l'ombre.
Il est plus radieux que Nemrod n'était sombre;
Il brille plus qu'Ammon à qui rien ne manquait,
Et dont le trône était le centre d'un banquet;
Il dépasse Cyrus, debout sur son pilastre.
Peuple, toute son âme est une clarté d'astre.
C'est un roi; plus qu'un roi. C'est lui le conquérant,

C'est lui le pur, c'est lui le vrai, c'est lui le grand!
Gloire à lui! le soleil le voit, l'ombre l'écoute.»

Alors on aperçut, au tournant de la route,
Un homme qui venait monté sur un ânon.

Cet homme, dont chacun se redisait le nom,
Était le même à qui Sadoch, l'autre semaine,
Avait jeté du haut du temple un cri de haine.
Il avait les cheveux partagés sur le front;
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond
Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes,
Et des petits enfants portaient des branches vertes;
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,
Sortait la foule, gaie, heureuse, pêle-mêle;
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle,
Et les vieillards criaient : hosanna! Quelques-uns
Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.
Il s'avançait avec le calme du mystère;
Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre
Étendaient leurs habits pour qu'il passât dessus;
Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus
Faisaient une bannière en avant du cortège;
Et tous disaient : — Que Dieu le Père le protège!
Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs! —

Lui, pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,
Le soleil au plus haut des cieux comme une fête,
Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux sur sa tête,
Et les femmes chanter, et le peuple accourir,
Et sourit, en disant : — Je vais bientôt mourir. —

IMPRIMERIE NATIONALE.

IV

LE DEVOIR.

Marie était assise entre Thomas et Jude;
Et le maître debout disait :

— La solitude
Est un rayon d'en haut qu'on met dans son esprit;
Mais le sauveur va droit au peuple et s'y meurtrit.
Dieu livre le messie aux multitudes viles;
La palme ne croît pas aux déserts, mais aux villes;
Malheur à qui se cache et malheur à qui fuit!
Laissons mûrir sur nous la mort ainsi qu'un fruit;
Et ne la troublons pas dans sa lente croissance;
Dieu, quand il juge un homme en sa toute-puissance,
Voit ce qu'il a vécu moins que ce qu'il a fait;
Au soleil de la mort David se réchauffait;
Ce serait mal aimer un frère que lui dire :
Recule! quand vers Dieu le sépulcre l'attire;
Et ce serait haïr et perdre son enfant
Que l'ôter du chemin funeste et triomphant;
Le calice est amer, mais l'exemple est utile.
Et c'est pourquoi je suis venu dans cette ville.

Ainsi parlait le fils, et la mère écoutait.

V

DEUX DIFFÉRENTES MANIÈRES D'AIMER.

C'est l'heure où le ramier rentre au nid et se tait.

Une femme se hâte en une rue étroite;
Elle regarde à gauche, elle regarde à droite,
Et marche. S'il faisait moins sombre au firmament,
On pourrait à ses doigts distinguer vaguement
Le cercle délicat des bagues disparues;
Son pied blanc n'est pas fait pour le pavé des rues;
Elle porte un long voile aux plis égyptiens
Plein de rayons nouveaux et de parfums anciens;
Jeune et blonde, elle est belle entre toutes les femmes;
Elle a dans l'œil des pleurs semblables à des flammes;
C'est Madeleine, sœur de Lazare.

Elle court.
Près de son pas céleste un oiseau serait lourd.
Où va-t-elle?

Il est nuit, et personne ne passe.

Une lumière brille en une maison basse.

Une autre femme, grave, est debout sur le seuil.
Son front est gris; elle est sévère sans orgueil,
Douce comme un enfant et grande comme un sage.
Elle pleure et médite; on voit sur son visage
L'âpre acceptation du sacrifice noir;
On dirait la statue en larmes du devoir;
Le cœur tremblant s'appuie en elle à l'âme forte;

C'est la mère.

Elle a l'air de garder cette porte.

Madeleine l'aborde, et presque avec des cris
Lui parle, et s'épouvante, et tord ses bras meurtris.
— Mère, ouvre-moi. Je viens. Il s'agit de sa vie.
Me voici. J'ai couru de peur d'être suivie.
On creuse l'ombre autour de ton fils. Je te dis
Que je sens fourmiller les serpents enhardis.
J'ai connu les démons, du temps que j'étais belle;
Je sais ce que l'enfer met dans une prunelle;
Je viens de voir passer Judas; cela suffit.
C'est un calculateur de fraude et de profit;
C'est un monstre. Ouvre-moi, que j'entre chez le maître.
Le temps presse. Il sera trop tard demain peut-être.
Il faut que ce soir même il fuie, et que jamais
Il ne revienne! ô mère! et, si tu le permets,
Je vais l'emmener, moi! Ces prêtres sont infâmes!
Manquer sa mission, ne point sauver les âmes,
Que nous importe, à nous les femmes qui l'aimons!
Il sera mieux avec les tigres dans les monts
Que dans Jérusalem avec les prêtres. Mère,
Qu'il renonce au rachat des hommes, sa chimère,
Qu'il fuie! oh! n'est-ce pas? nous baisons ses talons,
Et qu'il vive, voilà tout ce que nous voulons.
Ces juifs l'égorgeront! Demande à ma sœur Marthe
Si c'est vrai, s'il n'est pas nécessaire qu'il parte.
Laisse-moi l'arracher à son affreux devoir!
Oh! te figures-tu cela, mère? le voir
Saisi, lié, tué peut-être à coups de pierre!
O Dieu! le voir saigner, lui, ce corps de lumière!
Ouvre-moi. Je sais bien qu'il est dans la maison
Puisque je vois sa lampe à travers la cloison.
O mère, laisse-moi l'implorer pour que vite
Il s'en aille et s'échappe et qu'il prenne la fuite!
A quoi songes-tu donc que tu ne réponds rien?

Si tu veux, à nous deux nous le sauverons bien!
Veux-tu te joindre à moi pour arracher notre ange
Au gouffre monstrueux de ce devoir étrange,
Aux bourreaux, à Judas, son hideux compagnon? —

La mère en sanglotant lui fait signe que non.

VI

APRÈS LA PÂQUE

On était aux grands jours où le temple flamboie,
Où les petits enfants s'éveillent pleins de joie;
La Pâque était venue. On avait dans les fours
Cuit les pains sans levain qu'on vend aux carrefours.

Or Jésus-Christ était sur la montagne obscure;
Au lieu même où plus tard fut un temple à Mercure
Bâti par Adrien, détruit par Constantin.

C'était le soir. Jésus avait dit le matin
Aux disciples rangés autour de lui : — Vous, Jacques,
Vous, Pierre, vous, Thomas, voici le jour de Pâques;
Vous irez dans la ville où des gens passeront;
Vous trouverez un homme ayant sa cruche au front;
A l'endroit où cet homme ira, quel qu'il puisse être,
Vous irez à sa suite, et vous direz : — Le Maître
Vient faire ici la Pâque. — Et pour cette raison
Cet homme, quel qu'il soit, donnera sa maison.
Il sied que Dieu toujours nous mène où bon lui semble.
Et nous célébrerons la Pâque tous ensemble. —

Et cela s'était fait ainsi qu'il l'avait dit.

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit, dans le livre où pas un mot ne change,
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ange,
Le lion, et le bœuf, et l'aigle, et le ciel bleu;
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime;
Chaque page y frémit sous le frisson sacré;

Et c'est pourquoi la terre a dit : je le lirai!
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient.

Donc, c'était le soir même où cet être divin
Venait de partager le gâteau sans levain;
Christ, assis, lui treizième, au centre de la table,
— Et ce noir chiffre Treize est resté redoutable, —
Avait rompu le pain, versé le vin, disant :
«Mangez, voici ma chair; buvez, voici mon sang.»
Puis il avait repris : — Suivons Dieu qui nous mène! —
Et tous étaient allés en sortant de la Cène
Au jardin qui fleurit derrière le Cédron.

Ce torrent, que jamais n'a touché l'aviron,
Coulait hors de la ville au pied d'une colline.
Les pâtres y montraient la cave sibylline
De Lilith, femme spectre, amante du démon;
C'est près de ce coteau que le prêtre Simon
Fit creuser le canal à laver les hosties;
Des sources y versaient, à travers les orties,
Une eau qui de la ville emplissait les viviers;
Et ce lieu s'appelait le Mont des Oliviers.

On venait sur ce mont aux époques de jeûnes.

Une plantation d'oliviers alors jeunes
Le couvrait en effet, jetant aux verts sentiers
Une ombre qui faisait durer les églantiers.
Christ y vint, murmurant tout bas : — Que Dieu m'assiste! —
Et ce qui s'y passa ce soir-là fut si triste,
Si lâche et si fatal qu'aujourd'hui ce jardin
Est voisin de l'enfer comme du ciel l'éden.

Voici ce que Jésus disait sur la montagne :

«Ce qu'on perd sur la terre au ciel on le regagne.

«Qui regarde en arrière et s'étonne de peu,
Celui-là n'est pas propre au royaume de Dieu.

«Dieu se dévoile assez pour que l'homme le voie.

«Je suis moins grand que lui, mais c'est lui qui m'envoie.
Quand je parle, c'est lui qui dit ce que je dis.

«Si vous vous aimez bien, voilà le paradis.

«Soyez bons. Dieu choisit ceux que je lui désigne.

«Il est le vigneron, et moi je suis la vigne.
Il viendra, comme il fit pour Job et pour Amos,
Une serpe à la main, émonder mes rameaux,
Et, gardant les féconds, coupera les stériles.

«Enseignez tendrement le peuple dans les villes,
Souriez, n'ayez point entre vous de débats.

«Quand vous êtes parmi les tombes, parlez bas;
Car au fond du sépulcre une oreille est ouverte;
Ceux qu'on croit endormis sous la grande herbe verte
Écoutent, et vos voix leur parlent dans les vents,
Et sachez que c'est là la maison des vivants.

«Qui maudit doit trembler. Ne faites rien trop vite.
Esdras, voyant l'enfant d'une femme maudite,
Le prit et le jeta tout vivant dans la mer
Par l'effet surprenant d'un zèle trop amer.
Dieu l'a puni.

«Marchez dans la route tracée.
Aimez. N'enviez pas à d'autres leur pensée;
Il faut se contenter des lumières qu'on a;
L'un est plus sage et l'autre est plus doux; Dieu donna

Plus de fruit au figuier, plus d'ombre au sycomore.
Croyez.»

Il ajouta d'autres choses encore;
Puis soudain il dit, pâle et d'un frisson saisi :

— Allons! celui qui doit me vendre est près d'ici.

VII

COMMENCEMENT DE L'ANGOISSE.

Alors il s'éloigna de près d'un jet de pierre,
Et se mit à genoux, et fit une prière.

Il resta longtemps seul et comme plein d'effroi.

Il disait : — Écartez ce calice de moi,
Seigneur! S'il faut mourir pourtant, que la mort vienne!
Que votre volonté soit faite, et non la mienne. —

Le reste dans le ciel ténébreux se perdit.

Les disciples dormaient. Christ revint, et leur dit :

— Quoi donc! vous n'avez pu même veiller une heure! —

Il reprit :

— C'est ainsi qu'il convient que je meure.
Cela doit être, et nul au monde n'y peut rien.
Je suis venu pour être abandonné. C'est bien.
Il faut qu'on me rejette ainsi qu'un misérable. —

On distinguait au loin le temple vénérable
Bâti par Salomon sur le mont Moria.

— Pardon pour tous! — dit Christ.

Mais Pierre s'écria :
— Si quelqu'un vous délaisse et vous quitte, ô mon maître,
Ce ne sera pas moi, car je suis votre prêtre.

Que le tombeau pour vous s'ouvre, j'y descendrai. —

Jésus lui répondit, calme, tandis qu'André,
Jude et Thomas tournaient vers lui leurs têtes grises :

— Vous m'aurez renié, vous Pierre, à trois reprises
Que le coq n'aura pas encor chanté trois fois. —

VIII

CHRIST VOIT CE QUI ARRIVERA

Il alla de nouveau prier au fond du bois.

Il songeait, et sa voix disait :

— Mon âme est triste
Jusqu'à la mort, et l'homme en moi tremble et résiste;
Je frémis comme Job, je crains comme Judith. —

Puis il parla si bas que Dieu seul entendit.

Soudain il s'écria, pâle comme un prophète :

— Deuil, lamentation et douleur sur ta tête,
O Balaath qu'emplit un peuple querelleur!
Malheur, Corozaïm! Bethsaïde, malheur!
Parce que vous avez dédaigné mes oracles,
Parce que, si j'avais fait les mêmes miracles,
Crié le même appel et le même pardon
Dans Ninive aux cent tours, dans Tyr et dans Sidon,
On aurait vu pleurer Ninive, et Tyr descendre
De son trône, et Sidon vêtir le sac de cendre!
C'est fini. Je vous vois désertes. Vous voilà
Muettes comme un lac dont toute l'eau coula.
Vos jardins ont l'odeur des charniers insalubres.
Tout croule. Vos palais sont devenus lugubres
Sous le passage obscur des châtiments divins;
Ce sont des pans de mur inutiles et vains;
Les mâchoires des morts ne sont pas plus terribles.
Malheur! on ne voit plus le grain sortir des cribles;
Plus de fille de joie assise sur son lit;
On n'entend plus cracher les passants; l'herbe emplit

Les sentiers que suivaient les mulets et les zèbres.
Le plein midi ne fait qu'augmenter vos ténèbres;
On a beau peindre en blanc le sépulcre, il est noir.
Le soleil est présent à votre désespoir;
Vos décombres sont pleins d'antres épouvantables.
O Moïse, ils ont fait une fêlure aux tables,
Ils ont brisé la loi. C'est bien, mourez. Assez!
Vous serez si tremblants, peuples, et si chassés
Que vous ferez sous terre une seconde ville.
Comme sous le pressoir on voit déborder l'huile,
Le sang en longs ruisseaux jaillit sous le talon
Des princes écrasant Ruben et Zabulon;
Issachar et Lévi sont abolis. Partage
Et désert, comme après la chute de Carthage.
On vend un peuple ainsi qu'une bête au marché.
Malheur, Jérusalem! ô maison du péché,
Malheur! tu seras morte entre les cités mortes;
Les rois feront sculpter un pourceau sur tes portes;
Tu seras une ville infâme et sans témoin,
Qu'il sera défendu de regarder de loin.
La femme pleurera d'être grosse ou nourrice.
Qui te verra croira qu'il voit la cicatrice
Des tonnerres au front du monde châtié;
Et tu seras l'endroit où finit la pitié. —

Quand il eut ainsi fait des reproches aux villes,
Il s'approcha des siens et dit :

— Soyez tranquilles;
Ce n'est pas à présent votre jour, c'est le mien.
Tout est bon si ma mort délivre; tout est bien
Si dans la vérité l'homme se désaltère.
Or je m'élèverai de dessus cette terre
Et j'attirerai tout à moi du haut du ciel.
Christ finit le combat commencé par Michel.

Son œil devint étrange et semblait voir des choses

Au fond de son esprit confusément écloses.

«Les trois femmes en deuil dans la tombe entreront,
Marchant l'une après l'autre, humbles, courbant le front
A cause du lieu bas et de l'entrée étroite,
Et verront un jeune homme assis dans l'angle à droite
Qui leur dira, serein comme un soleil levant :
— Pourquoi parmi les morts cherchez-vous le vivant?

«La vision d'un être inouï qui se lève
Dans un sépulcre, avec la lumière du rêve,
Fera fuir les soldats pleins d'un effroi sacré.

«Trois jours après ma mort je ressusciterai;
Mais quand j'apparaîtrai blanc près de la fontaine,
Vous me verrez ainsi qu'une forme incertaine;
Madeleine croira que c'est le jardinier;
Thomas commencera par douter et nier,
Mais les trous de mes pieds le forceront à croire;
Et quand il aura mis dans ma blessure noire
Son doigt qu'il ôtera tiède et mouillé de sang,
Il s'en ira songer dans l'ombre en frémissant.

«Priez. Ne livrez point ma doctrine aux querelles.
Est-ce que les épis sont pour les sauterelles?
Quand je serai parti, vous répandrez ma loi.
Beaucoup se tromperont, l'erreur naîtra de moi.
L'ombre est noire toujours même tombant des cygnes.

«Quand je ne serai plus, vous verrez de grands signes.
Les ténèbres croîtront sur le front d'Israël;
On entendra parler une voix dans le ciel,
Et tous regarderont l'ombre extraordinaire;
Luc dira : C'est un ange; et Jean : C'est le tonnerre.

«Je porterai les cœurs ainsi que des fardeaux.
Des laboureurs feront des sillons sur mon dos;

Ces laboureurs, c'est vous; et votre œuvre est austère.
L'homme n'a rien, ni sac plein d'or, ni coin de terre,
Qu'il puisse regarder ici-bas comme sien.
Allez sans hésiter dire au pharisien :
«Prends garde à cette fange immonde où tu te vautres!»
Soyez doux. Aimez-vous toujours les uns les autres.»

En cet instant Jésus tressaillit, se parla
A lui-même, et, fermant les yeux, dit : Le voilà.

Judas parut, suivi d'hommes armés d'épées.

IX

JUDAS.

Et Judas s'approchant, blême et les mains crispées,
Baisa Christ.

Et le ciel sacré fut obscurci.
— Mon ami, dit Jésus, que viens-tu faire ici? —

Puis il reprit, tourné vers Dieu : — Tu m'abandonnes;
Mais je ne perds aucun de ceux que tu me donnes,
Seigneur. Ma mort suffit, et seul je la subis.
Le pasteur doit périr en sauvant les brebis. —

Et, désignant du doigt ses disciples, le maître
Dit aux soldats :

— Le Christ est facile à connaître.
Je suis celui qu'on cherche et dont on a souci.
Me voici. Prenez-moi. Laissez aller ceux-ci. —

Or Simon surnommé Pierre avait une épée.
Il cria : — Dieu par qui Jézabel fut frappée,
Viens défendre ton Christ, ô Dieu qui châtias
Hérode pour avoir fait mourir Mathias! —
Et, levant son épée, il vint droit à la troupe,
Et blessa le premier qui s'offrit dans le groupe,
Un nommé Malchus, aide et garde du bourreau.

— Remettez, dit Jésus, votre épée au fourreau;
Qui frappe avec le glaive est frappé par le glaive. —

Il reprit : — Puisqu'on a commencé, qu'on achève. —

Et se mit de lui-même au milieu des soldats.
Il ne regardait rien, pour épargner Judas.

Quelqu'un du temple dit : — Marchons ; l'heure s'écoule.
— Vous pouviez me saisir tous les jours dans la foule,
Dit Jésus, en offrant aux cordes ses poignets ;
Quand j'allais dans le temple et lorsque j'enseignais,
J'étais sous votre main, vous n'aviez qu'à l'étendre ;
Et c'est par trahison que vous venez me prendre !
Et vous venez la nuit comme pour un voleur !
Je pourrais dire à Dieu : Père, apparaissez-leur !
Et vous entendriez accourir les tempêtes,
Et vous verriez, tremblants, au-dessus de vos têtes,
S'ouvrir et flamboyer l'ombre, et des millions
D'anges, et tout l'abîme avec tous ses lions !
Et si j'ajoutais : Viens toi-même ! vos prunelles
Verraient soudain, parmi les foudres éternelles,
Sortir de la nuée un front prodigieux !
Mais il ne convient pas que j'appelle les cieux ;
Faites ; car c'est ici votre heure, et la puissance
Des ténèbres, et Dieu vous livre l'innocence ;
Et tout doit s'accomplir ainsi qu'il est écrit. —

Alors on acheva de lier Jésus-Christ ;
Et le chef dit : — Il faut l'emmener. — Ce qu'ils firent.

Et tous ceux que cet homme avait aimés, s'enfuirent.

X

LILITH-ISIS.

O Jean, visionnaire effaré de Pathmos,
Comme tu te cachais derrière les rameaux,
Avec saint-Marc, alors jeune et l'un des lévites,
En vous penchant parmi les arbres noirs, vous vîtes
Sur la colline un être étrange, vague, seul,
Debout dans le frisson livide d'un linceul;
C'était de l'ombre ayant la forme d'une femme;
Cet être épiait Christ dans cette troupe infâme,
Comme s'il était là pour une mission.
Or la bande aperçut, en rentrant dans Sion,
Cette femme fixant sur eux dans les ténèbres
Ses deux yeux qui semblaient deux étoiles funèbres.
Un d'eux, que le Toldos appelle Eddon-Azir,
Courut vers elle, et comme il allait la saisir,
L'être, pareil aux feux fuyant dans l'ossuaire,
Disparut, lui laissant dans les mains le suaire.

Et plus tard les soldats, contant après l'arrêt
Comment ils avaient pris Jésus de Nazareth,
Dirent qu'ils avaient vu sur la montagne sombre
La fille de Satan, la grande femme d'ombre,
Cette Lilith qu'on nomme Isis au bord du Nil.

XI

JÉSUS CHEZ ANNE.

Jésus lié marchait, disant: Ainsi soit-il!

On le mena d'abord chez Anne, ancien grand-prêtre,
Pour qu'il attendît là l'heure de comparaître.
Des servantes, des gueux, des vendeurs de poissons,
Des sacrificateurs vêtus de caleçons,
Le flot des curieux qui passe et qui repasse,
Entouraient Christ assis dans une salle basse;
Il était nuit; mais Anne, étant levé déjà,
Descendit, vint trouver Christ, et l'interrogea.
Et Christ lui répondit: — Interrogez la foule.
J'ai versé mon esprit comme une eau qui s'écoule.
Prêtre, j'ai deux témoins: l'homme et le firmament.
Parlez-leur. J'enseignais partout publiquement.
Et quant à mon royaume, il n'est pas de la terre.
Je n'ai rien à vous dire et n'ai rien à vous taire.
Qu'est-ce que vous venez demander à présent? —
Un soldat le frappa de sa verge, en disant:
— Est-ce ainsi qu'on répond à notre ancien grand-prêtre?
— Si j'ai mal dit, tu peux blâmer, dit le doux maître;
Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu?

Anne disait, s'étant à la hâte vêtu:
— J'ai froid. — Et tous criaient: — C'est un impie! Exemple!
Châtiment! il a dit qu'il détruirait le temple,
Seigneur, et qu'en trois jours il le rebâtirait.
— Peuple, le tribunal prononcera l'arrêt,
Dit Anne, et non pas moi; car je n'en suis plus membre. —

Et, leur laissant leur proie, il rentra dans sa chambre.

Alors, ayant bandé les yeux du patient,
Ils l'outragèrent, tous pêle-mêle, et criant :
— Devine qui te frappe! et prophétise, ô sage!
Dis-nous quel est celui qui te crache au visage?
Fais sécher, si tu peux, le poing qui te meurtrit,
Messie! —

Et les valets souffletaient Jésus-Christ.

XII

LES DIX-NEUF.

Le jour est loin encor; pas un rayon n'effleure
L'orient froid et noir, mais on devance l'heure.

Les juges, dont l'orgueil est d'aller lentement,
Montent au tribunal d'un air calme et dormant.
Le grand-prêtre en souliers, les prêtres en sandales,
Marchent tous à la file et traversent les dalles.
Chacun d'eux a son nom sur sa chaise gravé.

Le Gabbatha, qu'on nomme aussi le Haut-Pavé,
Est le palais lugubre où le tribunal siège.

Devant la porte, un vase, où sur l'eau flotte un liège,
Semble dire au passant, qui songe avec effroi :
L'eau c'est le peuple, et rien ne submerge la loi.

Le sanhédrin, sous qui la Judée est courbée,
Ébauché par Moïse, accru par Macchabée,
Depuis qu'il a subi l'arrogant examen
Du préteur Gabinus, œil du sénat romain,
Se réfugie, ainsi qu'une orfraie effarée,
Dans une sorte d'ombre inquiète et sacrée.
Jadis le peuple vil qui fourmille au soleil
Parfois apercevait cet austère appareil
Que la loi triste emplit de sa vague colère :
Les tables, les gradins, la chambre circulaire,
Les docteurs dans leur chaire assis sur les hauteurs,
Les scribes dans leur stalle aux genoux des docteurs,
Et l'essaim des enfants aux robes incarnates,
Les lévites, épars à terre sur des nattes.

Maintenant tout est clos. C'est loin de tous les yeux
Que le Prince s'assied, spectre mystérieux,
Ayant le Père à droite, ayant le Sage à gauche;
C'est dans l'obscurité qu'on laboure et qu'on fauche;
Rome pouvant entendre, on cache les débats;
Le sanhédrin se voile et la loi parle bas.

Donc, depuis Gabinus, ce sénat de prière
Qui s'assemble au lieu dit le Conclave de Pierre[1],
Ce tribunal qui fait une haie à la loi,
Qui seul sait le comment et seul dit le pourquoi,
Pour punir le blasphème a commis dix-neuf juges.
Ces dix-neuf, devant qui l'impie est sans refuges,
Comme Dieu sur l'Horeb sont sur le Gabbatha.

La salle est large et haute. Oliab la sculpta.
La nuit ne sort jamais de ce lieu sans fenêtres.
Une lampe suffit au front blême des prêtres.
Dix-neuf chaises de cèdre, au fond du cintre obscur,
Mêlent leur double étage aux ténèbres du mur;
On sent que là, vertu, crime, innocence et vice,
Tremblent devant cette ombre humaine, la justice.

La poussière des ans, près du plafond, ternit
Un chérubin ouvrant six ailes de granit.

Les taffilins, qu'en grec on nomme phylactères,
Couvrent les murs; à l'or de leurs saints caractères,
Textes brumeux épars sur des plaques de fer,
La lampe par instants arrache un vague éclair.

Les juges, les voici : huit scribes, tête nue;
Quatre docteurs qu'emplit la science inconnue,
Ceints du taled, l'esprit hors du monde réel;
Et, mêlés aux docteurs, sept anciens d'Israël,

(1) En hébreu : Liscat-Hagazit. (*Note de Victor Hugo.*)

Vêtus de blanc, pensifs sous leurs turbans à mitres.

Sabaoth luit dans l'œil de ces sombres arbitres.

En montant à sa place, ainsi qu'Aaron faisait,
Chaque juge récite à voix haute un verset;
On dirait que la loi farouche les enivre.

Le sciamas tient les clefs; le cazan tient le livre.

L'œil fixé sur le texte écrit par David roi,
Les deux prêtres nommés les Époux de la Loi
Lisent, en alternant d'une grave manière,
L'un la première page et l'autre la dernière.

La lampe a quatre becs comme celle d'Endor.

Un degré de sithim étoilé de clous d'or
Exhausse un large trône en ivoire où préside
Caïphe destiné dans l'ombre au suicide.
Ses souliers sont de pourpre et sa robe est de lin;
Autour de chaque bras il porte un taffilin
Où l'on peut lire un vers résumant la doctrine;
Et le rational qu'il a sur la poitrine
Mêle à la majesté de ses riches habits
Tous les noms des tribus gravés sur des rubis.
Le grand-prêtre est assis, fatal comme un prophète;
Et l'on voit remuer vaguement sur sa tête,
Comme au vent de la nuit brille et tremble un fanal,
La tiare, clarté du sombre tribunal.

La rumeur des versets qu'on récite s'apaise;
Tout se tait; chaque juge est assis dans sa chaise.

Christ est debout devant ces hommes ténébreux;
Son œil inépuisable en rayons luit sur eux.

XIII

LA CHOSE JUGÉE.

L'huissier du temple crie : — Anciens, on délibère.
Gloire au Dieu saint! et gloire à l'empereur Tibère! —

Rosmophim parle. Il dit :

— L'homme que vous voyez
Rit des lois et des saints par Dieu même envoyés;
Il se croit plus grand qu'eux et se prétend Messie.
Il se dit roi des juifs. Il ment. L'arche est noircie,
O prêtres, par la nuit qui sort de ses discours.
Cet homme doit mourir. Nos pères ont toujours
Fait creuser des tombeaux par la loi violée. —

Josaphat crie : — A mort l'homme de Galilée!

— Observons la loi, dit Achias de Mambré.
Il faut que par le prêtre au prince il soit livré,
Et qu'Hérode l'envoie à Pilate. A quoi servent
Des lois que ni le roi ni le juge n'observent? —

Joseph de Ramatha dit : — L'homme est innocent.

— L'exil, dit Potiphar.

— Non, dit Samech, du sang! —

Et Nicodemus dit : — Il faut d'abord qu'on prouve.

— D'abord, répond Teras, qu'on le tue! et qu'on trouve,
Demain, puisque cet homme a dit : nous sommes trois!

Deux voleurs pour l'aller compléter sur la croix!

— Qu'il meure, dit Riphar, dans les formes prescrites. —

Gamaliel se lève. Il est le chef des rites;
Et ce maître inflexible a vu le premier vol
Du jeune aigle effrayant qui plus tard sera Paul.
Il parle, l'œil au ciel : — L'indulgence est un leurre.
Juste ou non, attaquant les lois, il faut qu'il meure.

— Non, réplique Joram, j'absous! Je pense, moi,
Que les arrêts trop durs font mal vivre la loi;
Il sied qu'à l'accusé le juge compatisse;
Sur la sévérité des juges la justice
Pleure comme l'enfant sur le pain noir qu'il mord.

— Ce langage est payen, dit Saréas. La mort.

— Mort! dit Elieris; il prêche le ravage.

— Mort! répète Diras; il combat l'esclavage. —

Et Sabinti s'indigne au nom du sanhédrin;
Il atteste le vase aux douze bœufs d'airain,
Et crie : — A mort! qu'il meure! ou l'arche est abattue! —

Simon, qui fut plus tard lépreux, dit : — Qu'on le tue.

Le sénateur Mesa se lève après Simon :
— S'il dit vrai, c'est un dieu; s'il ment, c'est un démon.
Donc il faut qu'on l'adore ou bien qu'on l'extermine.

— Dieu, dit Ptoloméus, peut avoir sa vermine. —

Et Rabam jette un cri dans la rumeur perdu :
— Ne le condamnez pas sans l'avoir entendu!

La sagesse commence et finit au pontife;
Tout arrêt doit venir du grand-prêtre.

Caïphe
Se lève le dernier, la double corne au front;
Dressant cette tiare où toujours brilleront
Les deux rayons du chef de la terre promise,
Mais pareil à Satan plus encor qu'à Moïse,
Il dit :

— Mieux vaut la mort d'un homme que la mort
D'un peuple; et du viol des lois le gibet sort;
Il faut punir. Sinon, malheur! Quiconque hésite
Est une âme de nuit que le démon visite;
Le juge indulgent suit le crime comme un chien;
Celui qui ne sait pas ces choses ne sait rien. —

Puis, à demi tourné vers Jésus, il ajoute :

— Sa voix fera peut-être écrouler cette voûte.
Pourtant, parle. Est-il vrai que tu te sois vanté
D'être le fils de Dieu saint dans l'éternité? —

Christ répondit : — C'est vous, ô prêtre, qui le dites. —

Et, comme on pouvait voir confusément écrites
Des sentences au mur que le temps effaçait,
Calme, il montrait du doigt aux juges ce verset :

«Le sage adore Dieu. Quiconque est esprit, l'aime.
«Le soleil n'est nié dans la sphère suprême
«Ni par l'astre Allioth, ni par l'étoile Algol.
«Quand Dieu luit, refuser de croire, c'est un vol.
«Celui qui nie est fils de celui qui dérobe.»

Caïphe dit : — Blasphème! — et déchira sa robe,

Quoique cela lui fût défendu par la loi.

Et, pâle, il s'écria :

— Paix aux hommes de foi!
Moi, Caïphe, courbé sous le Seigneur, je pense
Qu'on doit au mal la peine, au bien la récompense,
Et qu'il faut éclairer ceux qu'un fourbe a déçus,
Et je condamne à mort l'homme appelé Jésus.

Un prêtre casse en deux une baguette noire.

Caïphe se rassied sur son trône d'ivoire.

On emmène Jésus.

Les juges restent seuls;
Leurs robes dans la nuit paraissent des linceuls;
Tous font silence autour de Caïphe en prière.

XIV

LA FIDÉLITÉ DU MEILLEUR.

Une servante vint dans la cour et vit Pierre
Qui se chauffait, ouvrant ses mains devant le feu.

— Vous étiez, lui dit-elle, un des gens de ce Dieu,
De ce Jésus, car c'est le nom dont on le nomme. —

Et Pierre répondit : — Femme, quel est cet homme?
Je ne le connais point. —

Alors le coq chanta.

Cependant les bourreaux, au haut du Golgotha,
Creusaient la terre afin d'y planter la potence.
Dans la cour du grand-prêtre et parmi l'assistance,
Pierre songeait.

Quelqu'un tout à coup l'appela
Et cria : — Vous suiviez ce nazaréen-là. —

Pierre dit : — Je ne sais ce que vous voulez dire. —

Une femme, un moment après, se prit à rire,
Disant : — Vous connaissez l'homme qu'on juge ici.
Car vous êtes venu de Galilée aussi. —

Alors Pierre jura d'une exécrable sorte :
— Non! je n'ai jamais vu cet homme! —

Et sur la porte
Le coq chanta.

La nuit couvrait les noirs chemins.

Pierre, se souvenant, prit son front dans ses mains
Et se mit à pleurer amèrement dans l'ombre.

XV

L'AUTRE CHAISE D'IVOIRE.

Les scribes, les docteurs, les prêtres en grand nombre,
Entourent, précédés d'un lévite crieur,
Dans la cour du prétoire, un porche extérieur
Qui sous son dôme abrite une chaise d'ivoire.

Cette chaise a l'aspect farouche de la gloire;
Et l'on y sent le droit que donne au conquérant
Le peuple qu'on massacre et la ville qu'on prend.
A cette chaise monte un escalier de bronze.

Ils sont tous là, les Cent, les Dix-neuf et les Onze.

Derrière eux, et tombant parfois sur le genou,
Vient Jésus qu'un soldat traîne par un licou
Comme un muletier tire une bête de somme.

L'avertisseur public, un avocat de Rome,
Le vieux Némurion Plancus, grammairien
De la loi, que plus tard fit changer Adrien,
Parle et dit ce qu'il faut qu'on évite ou qu'on suive :

— Un homme est arrêté par les juifs; la loi juive
Le condamne; les juifs peuvent le lapider,
C'est leur droit; cela dit, qu'ont-ils à demander?
La lapidation leur paraît trop rapide;
Ils veulent qu'on le cloue et non qu'on le lapide;
Ils viennent supplier qu'on mette l'homme en croix.
Or ceci touche Rome, et César, et ses droits.
Doit-on crucifier l'homme? voilà l'affaire.
D'où vient que pour ce juif le sanhédrin préfère
A leur supplice hébreu le supplice romain?

Est-il rebelle? est-il voleur de grand chemin?
Cela n'est point prouvé par les juifs; c'est leur culte
Qui semble avoir souffert de l'homme quelque insulte;
Or jamais un dieu juif ne recevra d'affront
Dont César sentira la rougeur à son front.
Un blasphémateur juif est-il un parricide?
Ce sanhédrin le dit; que le préteur décide.
Ces peuples, après tout, respectent le tribun;
S'ils tiennent à la mort honteuse de quelqu'un,
César clément leur peut accorder cette grâce. —

Pendant que Plancus parle, un murmure s'amasse
Dans l'auditoire plein de gestes et de voix;
Tous les prêtres grondants éclatent à la fois :

— Préteur, c'est ton devoir de crucifier l'homme!
Il s'est dit roi des juifs; il est rebelle à Rome;
Notre dogme est ici d'accord avec ta loi;
Car c'est nier César que de s'affirmer roi. —

Un licteur sous le porche écoute sans colère.
Derrière le licteur est l'homme consulaire,
Ponce-Pilate, assis, distrait, calme, indolent.

Son pied chaussé de pourpre est sur du marbre blanc;
Ce marbre, qui l'exhausse au fond de la coupole,
Pour les romains l'honore et pour les juifs l'isole;
Car nul autre que lui ne touche du talon
Cette dalle que fit placer là Corbulon,
Proconsul en l'an deux du consulat d'Octave.

Pilate, ancien préfet dans le pays batave,
Fut si fidèle au temps de la rébellion
Qu'Auguste lui donna sa villa de Lyon.
Il est procurateur, lieutenant consulaire.
Le port de Tyr lui paie un talent par galère;
Il possède à Cythère, en Grèce, un revenu

Que lui doivent, le droit de César retenu,
Les chercheurs de corail et les pêcheurs d'éponges.
Sa femme Procula sait le secret des songes.
C'est un homme d'esprit prudent, d'âge moyen.
Le peuple juif méprise en tremblant ce payen.
Pilate autour du front porte trois bandelettes
Dont une est écarlate et deux sont violettes;
Sa laticlave blanche à bandes rouges pend
Sur un nain familier entre ses pieds rampant;
Dans son ombre un greffier écrit sur une table;
Quand on parle trop haut, le licteur redoutable
Fait un signe, le bruit des voix contrariant
Le préteur assoupi comme un roi d'Orient.

Et, sculptée au dossier de sa chaise curule,
Pendant que de ces cœurs, où tant de haine brûle,
Sort le gibet infâme entrevu vaguement,
Au-dessus des avis, des voix, du jugement,
Au-dessus de ce tas de scribes et de prêtres,
Sur tous ces noirs complots, sur tous ces regards traîtres,
Sur tous ces vils orgueils, l'âpre louve d'airain
Dresse son bâillement sinistre et souverain.

XVI

ROSMOPHIM

Les fossoyeurs de croix piochent sur le Calvaire.
Le brouillard, ce manteau de deuil du ciel sévère,
Couvre le mont, où, seuls, ces hommes, loin du bruit,
Dans l'ombre, ont travaillé presque toute la nuit.
On entend le Cédron mugir; ses eaux sont grosses.
Ils s'arrêtent après avoir creusé deux fosses.
Et l'un d'eux, le plus vieux, dit aux autres : — Je crois
Que c'est tout; nous n'avons d'ordre que pour deux croix,
Pour deux larrons, qu'on doit mettre à mort dans les fêtes,
Dismas et Gestas; or, les deux fosses sont faites. —

Un prêtre, en ce moment, Rosmophim de Joppé,
Qui vient de survenir, d'ombres enveloppé,
Sort de la brume ainsi qu'un tigre sort de l'antre,
Et leur dit :

— Creusez-en une troisième au centre. —

XVII

PIRE QUE JUDAS.

Alors Judas sentit le poids des trente écus.
Par le mal qu'ils ont fait les hommes sont vaincus.
Il vint au temple et vit Caïphe sur la porte,
Et, lui montrant le sac, il dit : — Je le rapporte.
J'ai vendu l'innocent; reprends ton or. Malheur!
Caïphe! reprends tout. — Je serais un voleur;
Garde ton sac, va-t'en! répondit le grand-prêtre.
J'ai l'homme, et toi l'argent. Tout est comme il doit être.
Tu dois être content. — Non, je suis réprouvé! —
Dit Judas, et, jetant l'argent sur le pavé,
Il cria : — Je rends tout. Voilà toute la somme! —
Et les prêtres riaient du traître.

Alors cet homme
S'en alla dans un lieu sinistre, et se pendit.

Où? dans quel vil ravin? dans quel recoin maudit?
Comment l'infortuné subit-il sa sentence?
De quel arbre effrayant fit-il une potence?
Est-ce à quelque vieux clou d'un mur qui pourrissait
Qu'il attacha le nœud vengeur? Nul ne le sait.
Cette corde à jamais flotte dans les ténèbres.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XVIII

LE CHAMP DU POTIER.

Oh! des champs sont fatals, des charniers sont célèbres,
Des plaines et des mers sont sanglantes, parfois
Des vallons ont la marque effroyable des rois,
L'odeur des attentats, la rouille des carnages;
Des crimes monstrueux, comme des personnages,
Ont passé dans des bois ou sur des monts, qu'on voit
Avec peur, en mettant sur ses lèvres son doigt;
Ascalon est hideux, Josaphat est austère,
Le lac Asphalte est noir; mais pas un lieu sur terre
Ne t'égale en horreur, funèbre Haceldama!
Les vases qu'un potier de ta fange forma
Tremblent dans la lueur trouble des catacombes
Et blêmissent ainsi que des urnes de tombes;
Sans doute, dans l'endroit implacable et profond,
Ce sont ces vases-là que portent sur le front
Les spectres, quand ils vont puiser de l'ombre au gouffre.
Ton nom semble tragique et fait d'un mot qui souffre,
Haceldama! ce mot crie ainsi qu'un blessé.

Le sac de Judas fut des prêtres ramassé.

Or ils cherchaient un lieu de sépulture vile
Pour les gentils mourant par hasard dans la ville,
Afin que l'étranger restât toujours dehors
Et ne fût pas chez lui, même étant chez les morts.
Ils choisirent l'enclos du potier solitaire.

Les trente écus dont fut payé ce coin de terre
Avaient déjà servi pour payer Jésus-Christ.

Et ce lieu depuis lors est nocturne.

Il fleurit,
Il verdoie, et l'aurore en s'éveillant le touche,
Rien ne peut dissiper sa nuit; il est farouche.
Il appartient au deuil, au silence, au regard
Fixe et terrifiant de l'infini hagard;
Une chauve-souris éternelle l'effleure;
Toujours, quel que soit l'astre et quelle que soit l'heure,
L'œil dans ce champ lugubre entrevoit à demi
L'épouvantable argent par Judas revomi;
On sent là remuer des linceuls invisibles,
Le sang pend goutte à goutte aux brins d'herbe terribles;
Des vols mystérieux de larves font du vent
Sur le front du songeur ténébreux et rêvant,
Et de vagues blancheurs frissonnent dans la brume.
Hélas!

XIX

ECCE HOMO.

C'était, le jour de Pâque, une coutume
Fort ancienne, où les juifs et Rome étaient d'accord,
Que le peuple, parmi les condamnés à mort,
Choisît un criminel auquel on faisait grâce.

Près du palais, lieu sombre où la foule s'entasse,
Se pressait, comme autour des ruches les essaims,
Le peuple de la ville et des cantons voisins
Qu'un licteur contenait du manche de sa hache.
Les paysans, menant par la corde leur vache,
Les femmes apportant au marché leurs paniers,
Devant le seuil, gardé par douze centeniers,
S'arrêtaient, éclairés par l'aurore vermeille.
La rumeur de la fête avait depuis la veille
Vers les quatre coteaux de Sion dirigé
Les habitants d'Aser et ceux de Bethphagé,
Ceux de Naïm et ceux d'Emath; et sur la place
Chaque faubourg avait versé sa populace;
On y voyait aller et venir, sans bâton,
Gais, l'œil joyeux, des gens qui jadis, disait-on,
Blêmes, et mendiant aux portes des boutiques,
Étaient aveugles, sourds, boiteux, paralytiques,
Et que l'homme appelé le Christ avait guéris.
C'était la même foule aux tumultueux cris
Qui naguère, agitant au vent des branches vertes,
Et les âmes au ciel toutes grandes ouvertes,
Battant des mains, chantant des cantiques, courait
Dans les chemins devant Jésus de Nazareth.
Plusieurs l'avaient béni comme un dieu qu'on écoute;
Et, pour avoir jeté leurs manteaux sur sa route,
Ils avaient de la terre encore à leurs habits.

Deux hastati de Rome aux casques bien fourbis
Se promenaient devant la porte du prétoire;
Et des marchandes d'eau vendaient au peuple à boire,
Et les petits enfants jouaient aux osselets.

Tout à coup apparut sur le seuil du palais
Christ couronné d'épine et vêtu d'écarlate;
Il avait un roseau dans la main; et Pilate,
Le leur montrant, leur dit : — Voilà l'homme. —

Le Christ
Se taisait, l'œil au ciel.

Et Pilate reprit :
— C'est aujourd'hui qu'on laisse un misérable vivre.
Peuple, lequel des deux veux-tu que je délivre :
Barabbas, ou Jésus nommé Christ?
— Barabbas! —
Cria le peuple. Alors, au-dessous de leurs pas,
Ils crurent tous entendre on ne sait quel tonnerre
Rouler... C'était quelqu'un qui riait sous la terre.

Ainsi jugeaient les juifs sous l'œil froid des romains.

Ponce-Pilate songe et se lave les mains.

XX

LA MARCHE AU SUPPLICE.

La première heure allait finir quand de la geôle
Jésus sortit, portant une croix sur l'épaule;
On avait délié les cordes du poignet;
Ayant été battu de verges, il saignait;
On le huait; la loi frappe, le peuple accable;
La croix, démesurée, écrasante, implacable,
Dont la cognée à peine avait taillé les nœuds,
Était faite d'un bois féroce et vénéneux
Et qui semblait avoir déjà commis des crimes.

La foule, allant, courant, mangeant les pains azymes,
Chantant, montrait les poings à Christ, des deux côtés
De la route où tremblaient ses pieds ensanglantés;
Des vierges, reflétant l'aube sur leur visage,
L'insultaient, et battaient des mains sur son passage,
Et riaient des cailloux déchirant ses talons;
Et Christ marchait, voyant des têtes d'enfants blonds
Aux portes des maisons, pour la fête fleuries.

Quelques disciples, fronts baissés, les trois Maries,
Sa mère, le suivaient de loin dans le trajet.

L'œil sinistre de Jean dans le ciel noir plongeait.
Le jour, blême, fuyait. L'attente était profonde.

Quatre anges se tenaient aux quatre coins du monde;
Ces anges arrêtaient au vol les quatre vents,
Pour qu'aucun vent ne pût souffler sur les vivants,
Ni troubler le sommet des montagnes de marbre,
Ni soulever un flot, ni remuer un arbre.

XXI

TÉNÈBRES.

Barabbas stupéfait est libre.

Sous les plis
D'un brouillard monstrueux dont les cieux sont remplis,
La ville est un chaos de maisons et de rues.
Des geôliers tout à l'heure, en paroles bourrues
Racontant l'aventure entre eux confusément,
Ont ouvert son cachot, rompu son ferrement,
Puis ont dit : — Va! le peuple a fait grâce! — De sorte
Qu'il ne sait rien, sinon qu'on a poussé la porte,
Que le ciel est tout noir, que nul ne le poursuit,
Et qu'il peut s'envoler dans l'ombre, oiseau de nuit.
Ce choix qui fait mourir Jésus et le fait vivre,
Tout ce récit, lui semble un vin dont il est ivre;
Il erre dans la ville, il y glisse, il en sort,
Comme parfois on voit marcher quelqu'un qui dort.
Quelle route prend-il? la première venue.
Il avance, il hésite et cherche, et continue,
Et ne sait pas, devant l'obscure immensité;
Il a derrière lui les murs de la cité,
Mais il ne les voit pas; son front troublé s'incline;
Il ne s'aperçoit point qu'il monte une colline;
Monter, descendre, aller, venir, hier, aujourd'hui,
Qu'importe! il rôde, ayant comme un nuage en lui;
Il erre, il passe, avec de la brume éternelle
Et du songe et du gouffre au fond de sa prunelle.
Il se dit par moment : — C'est moi qui marche. Oui. —
Tout est si ténébreux qu'il est comme ébloui.

Le chemin qu'au hasard il suit, rampe et s'enfonce
Aux flancs d'un mont où croît à peine quelque ronce,

Et Barabbas pensif, gravissant le rocher,
Sans voir où vont ses pas laisse ses pieds marcher;
La vague horreur du lieu plaît à cette âme louve.
Après avoir monté quelque temps, il se trouve
Sur un espace sombre et qui semble un sommet;
Il s'arrête, puis tend les mains, et se remet
A rôder à travers la profondeur farouche.

Tout en marchant, il heurte un obstacle; il le touche.
— Quel est cet arbre? où donc suis-je? — dit Barabbas.
Le long de l'arbre obscur il lève ses deux bras
Si longtemps enchaînés qu'il les dresse avec peine.
— Cet arbre est un poteau, — dit-il. Il y promène
Ses doigts par la torture atroce estropiés;
Et tout à coup, hagard, pâle, il tâte des pieds.
Comme un hibou surpris rentre sous la feuillée,
Il retire sa main; elle est toute mouillée.
Ces pieds sont froids, un clou les traverse, et de sang
Et de fange et de fiel tout le bois est glissant.
Barabbas éperdu recule; son œil s'ouvre,
Épouvanté, dans l'ombre épaisse qui le couvre,
Et, par degrés, un blême et noir linéament
S'ébauche à son regard sous l'obscur firmament;
C'est une croix.

En bas on voit un vase où plonge
Une touffe d'hysope entourant une éponge;
Et, sur l'affreux poteau, nu, sanglant, les yeux morts,
Le front penché, les bras portant le poids du corps,
Ceint de cordes de chanvre autour des reins nouées,
Le flanc percé, les pieds cloués, les mains clouées,
Meurtri, ployé, pendant, rompu, défiguré,
Un cadavre apparaît, blanc, et comme éclairé
De la lividité sépulcrale du rêve;
Et cette croix au fond du silence s'élève.

Barabbas, comme un homme en sursaut réveillé,

Tressaillit. C'était bien un gibet, vil, souillé,
Effroyable, fixé par des coins dans le sable.
Il regarda. L'horreur était inexprimable;
Le ciel était dissous dans une âcre vapeur
Où l'on ne sentait rien, sinon qu'on avait peur;
Partout la cécité, la stupeur, une fuite
De la vie, éclipsée, effrayée, ou détruite;
Linceul sur Josaphat, suaire sur Sion;
L'ombre immense avait l'air d'une accusation;
Le monde était couvert d'une nuit infamante;
C'était l'accablement plus noir que la tourmente,
La morne extinction de l'haleine et du bruit.
Pour l'œil de l'âme, avec ces lettres de la nuit
Qui rendent la pensée insondable lisible,
Une main écrivait au fond de l'invisible :
Responsabilité de l'homme devant Dieu.
Le silence, l'espace obscur, l'heure, le lieu,
Le roc, le sang, la croix, les clous, semblaient des juges;
Et Barabbas, devant cette ombre sans refuges,
Frémit comme devant la face de la loi,
Et, regardant le ciel, lui dit : — Ce n'est pas moi!

Puis, fantôme lui-même en cette nuit stagnante,
Larve tout effarée et toute frissonnante,
Pâle, il se rapprocha lentement du gibet;
Et, tout en y marchant, craintif, il se courbait,
Plus chancelant qu'un mât sur la vague mouvante,
Fauve, et comme attiré, malgré son épouvante,
Par l'espèce de jour qui sortait de ce mort.
Spectre, il montait, avec une sorte d'effort,
Vers l'autre spectre, vague ainsi qu'un crépuscule;
Et cet homme avançait de l'air dont on recule,
Inquiet, hérissé, comme agité du vent,
Et prêt à fuir après chaque pas en avant.
Jésus mort répandait un rayonnement blême;
La mort, comme n'osant s'achever elle-même,
Laissait flotter, au trou morne et sanglant des yeux,

Le reste d'un regard tendre et mystérieux.

Son front penché semblait s'éclairer à mesure
Que cet homme approchait d'une marche mal sûre;
Quand Barabbas fut près, la prunelle brilla.
Si quelque ange, venu des cieux, eût été là,
Il eût cru voir ramper, dans l'horreur d'une tombe,
Un serpent fasciné par l'œil d'une colombe.

Et le bandit, courbé sous l'épaississement
De la brume croissant de moment en moment,
Contemplait; et la terre avait l'air orpheline;
L'ombre songeait.

Alors, sur cette âpre colline,
Et sous les vastes cieux désolés et ternis,
Comme si le frisson des pensers infinis
Tombait de cette croix ouvrant ses bras funèbres,
On ne sait quel esprit entra dans les ténèbres
De cet homme, et le fit devenir effrayant.
Un feu profond jaillit de son œil foudroyant;
L'âme immense d'Adam, couché sous le Calvaire,
Sembla soudain monter dans ce voleur sévère.
Il éleva la voix tout à coup, du côté
Où les monts s'enfonçaient dans plus d'obscurité,
Cachant Jérusalem sous le brouillard perdue.
Et pendant qu'il parlait, jetant dans l'étendue
L'anathème, les cris, les courroux, les affronts,
Quelque chose qu'on vit plus tard sur d'autres fronts,
Une langue de flamme, au-dessus de sa tête
Brillait et volait, comme en un vent de tempête;
Et Barabbas debout, transfiguré, tremblant,
Terrible, cria :

— Peuple, affreux peuple sanglant,
Qu'as-tu fait? O Caïn, Dathan, Nemrod, vous autres,
Quel est ce crime-ci qui passe tous les nôtres?

Voilà donc ce qu'on fait des justes ici-bas!
Populace! à ses pieds jadis tu te courbas,
Tu courais l'adorer sur les places publiques,
Tu voyais sur son dos deux ailes angéliques,
Il était ton pasteur, ton guide, ton soutien.
Dès qu'un homme paraît pour te faire du bien,
Peuple, et pour t'apporter quelque divin message,
Pour te faire meilleur, plus fort, plus doux, plus sage,
Pour t'ouvrir le ciel sombre, espérance des morts,
Tu le suis d'abord, puis, tout à coup, tu le mords,
Tu le railles, le hais, l'insultes, le dénigres!
O troupeau de moutons d'où sort un tas de tigres!
Quel prix pour tant de saints et sublimes combats!
Celui-ci, c'est Jésus; ceci, c'est Barabbas.
L'archange est mort, et moi, l'assassin, je suis libre!
Ils ont mis l'astre avec la fange en équilibre,
Et du côté hideux leur balance a penché.
Quoi! d'une part le ciel, de l'autre le péché;
Ici, l'amour, la paix, le pardon, la prière,
La foudre évanouie et dissoute en lumière,
Les malades guéris, les morts ressuscités,
Un être tout couvert de vie et de clartés;
Là, le tueur, sous qui l'épouvante se creuse,
Tous les vices, le vol, l'ombre, une âme lépreuse,
Un brigand, d'attentats sans nombre hérissé... —
Oh! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
Pilate était venu me trouver sur ma paille,
S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,
C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve;
Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve? »
J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : Clouez!

Cieux! les rois sont bénis, les prêtres sont loués,
Le vêtement de gloire est sur l'âme de cendre;
Un crime étant béant, l'homme vient d'y descendre;

Un forfait restait vierge, il vient de l'épouser;
Oh! Caïn maintenant tue avec un baiser.
C'est fini, le dragon règne, le mal se fonde,
On ne chantera plus dans la forêt profonde,
Les hommes n'auront plus d'aurore dans leur cœur,
L'amour est mort, le deuil lamentable est vainqueur,
La dernière lueur s'éteint dans la nature;
Eux-même ont de leur main fait cette fermeture
De la pierre effroyable et sourde du tombeau!
Puisque le vrai, le pur, le saint, le bon, le beau,
Est là sur ce poteau, tout est dit, rien n'existe.
L'homme est dorénavant abominable et triste,
Cette croix va couvrir d'échafauds les sommets;
Ce monde est de la proie; il aura désormais
L'obscurité pour loi, pour juge l'ignorance;
Vaincre sera pour lui la seule différence;
La mise en liberté des monstres lui convient;
Cette bête, la Nuit scélérate, le tient.
Le mal ne serait pas s'il n'avait pas une âme.
Cette chaîne d'horreur qui, dans ce monde infâme,
Commencée à César, finit à Barabbas,
Dépasse l'homme et va dans l'ombre encor plus bas;
Et, comme le serpent s'enfle sous la broussaille,
Je sens un être affreux qui sous terre tressaille.

Sois content, toi, là-bas, sous nos pieds! J'aperçois
Au fond de cette brume et devant cette croix
Ton grincement de dents, ce rire des ténèbres.
Et toi, vil monde, ô race humaine, qui célèbres
Les rites de l'enfer sur des autels d'effroi,
Tremble en tes profondeurs; j'entends autour de toi
La réclamation des gueules de l'abîme.
Je demande à genoux pardon à ta victime!
Genre humain, ta noirceur en est là maintenant
Que le gibet saisit l'apôtre rayonnant,
Que sous le poids de l'ombre abjecte l'aube expire,
Et que lui, le meilleur, périt sous moi, le pire!

Oh! je baise sa croix et ses pieds refroidis,
Et, monstrueusement sauvé par toi, je dis :
Malheur sur toi!

Malheur, monde impur, lâche et rude!
Monde où je n'ai de bon que mon ingratitude,
Sois maudit par celui que tu viens d'épargner!
Puisse à jamais ce Christ sur ta tête saigner!
Qu'un déluge d'opprobre et de deuil t'engloutisse,
Homme, plus prompt à choir du haut de la justice
Que l'éclair à tomber du haut du firmament!
Sois maudit dans ces clous, dans ce gibet fumant,
Dans ce fiel! sois maudit dans ma chaîne brisée!
Sois damné, monde à qui le sang sert de rosée,
Pour m'avoir délivré, pour l'avoir rejeté,
Monde affreux qui fais grâce avec férocité,
Toi dont l'aveuglement crucifie et lapide,
Toi qui n'hésites pas sur l'abîme, et, stupide,
N'as pas même senti frissonner un cheveu
Dans ce choix formidable entre Satan et Dieu! —

III

LE CRUCIFIX.

*

Depuis ce jour, pareille à celui qui rend compte,
La morne humanité, sur qui pèse la honte
Des justes condamnés et des méchants absous,
Est comme renversée en arrière au-dessous
D'une vision triste, éternelle et terrible.
Un calvaire apparaît dans la nuée horrible
Que tout le genre humain regarde fixement;
Une lividité de crâne et d'ossement
Couvre ce mont difforme où monte un homme pâle;
L'homme porte une croix, et l'on entend son râle,
Ses pieds dans les cailloux saignent, ses yeux noyés
Pleurent, pleins de crachats qu'on n'a pas essuyés,
Le sang colle et noircit ses cheveux sur sa tempe;
Et l'homme, que la croix accable, tombe, rampe,
Se traîne, et sur ses mains retombe, et par moment
Ne peut plus que lever son front lugubrement.

Et l'œil du genre humain frémissant continue
De regarder monter cet homme dans la nue.

Une tourbe le suit; il arrive au plateau;
D'infâmes poings crispés arrachent son manteau;
Cris féroces : Va donc! pas de miséricorde!
Il va, montrant son dos rouge de coups de corde,

Hué par l'aboiement et mordu par les crocs
D'on ne sait quel vil peuple, envieux des bourreaux;
Au milieu des affronts il est comme une cible.
On étend l'homme, nu comme un Adam terrible,
Sur le gibet qu'il a traîné dans le chemin;
On enfonce des clous dans ses mains; chaque main
Jette un long flot de sang à celui qui la cloue,
Et le bourreau blasphème en essuyant sa joue;
La foule rit. On cloue, après les mains, les pieds;
Le marteau maladroit meurtrit ses doigts broyés;
On appuie à son front la couronne d'épines;
Puis, entre deux bandits expiant leurs rapines,
On élève la croix en jurant, en frappant,
En secouant le corps qui se disloque et pend;
Le sang le long du bois en ruisseaux vermeils coule;
Et la mère est en bas qui pleure, et cette foule
Rit : — Voyons, Dieu Jésus, descends de cette croix!
Une éponge de fiel se dresse. — As-tu soif? bois! —
Le peuple horrible a l'air du loup dans le repaire;
Et le grand patient dit : — Pardonnez-leur, Père;
Car ces infortunés ne savent ce qu'ils font. —

Et voici que la terre avec le ciel se fond.
Nuit! ô nuit! tout frémit, même le prêtre louche.
Et soudain, à ce cri qui sort de cette bouche :
— Elohim! Elohim! lamma sabacthani! —
On voit un tremblement au fond de l'infini,
Et comme un blême éclair qui tressaille et qui sombre
Dans l'immobilité formidable de l'ombre.

Et pendant que les cœurs, les mains jointes, les yeux,
Sont éperdus devant ce gibet monstrueux,
Pendant que, sous la brume épouvantable où tremble
Ce crime qui contient tous les crimes ensemble,
Brume où Judas recule, où chancelle la croix,
Où le centurion s'étonne et dit : je crois!
Pendant que, sous le poids de l'action maudite,

Sous Dieu saignant, l'effroi du genre humain médite,
Des voix parlent, les faits sont par l'ombre obscurcis,
La pitié se déchire en lugubres récits;
La tradition, fable errante qu'on recueille,
Entrecoupée ainsi que le vent dans la feuille,
Apparaît, disparaît, revient, s'évanouit;
Et, tournoyant sur l'homme en cette étrange nuit,
La légende sinistre, éparse dans les bouches,
Passe, et dans le ciel noir vole en haillons farouches;
Si bien que cette foule humaine a la stupeur
Du fait toujours présent là-haut dans la vapeur,
Vrai, réel, et pourtant traversé par des rêves.

★

....

«Comme il montait, suant et piqué par les glaives,
Une femme eut pitié, le voyant prêt à choir,
Et l'essuya, posant sur son front un mouchoir;
Et, quand elle rentra chez elle, cette femme
Vit sur le mouchoir sombre une face de flamme.»

....

«Comme il continuait de monter, tout en sang,
Il s'arrêta, livide, épuisé, fléchissant
Sous la croix exécrée et l'infâme anathème.
Un homme lui cria : — Marche! — Marche toi-même, —
Dit Jésus-Christ. Et l'homme est errant à jamais.»

....

«Un des larrons lui dit : — Faux dieu! tu blasphémais!
Es-tu Dieu? Sauve-nous et sauve-toi toi-même! —
L'autre larron cria : — Jésus! je crois! je t'aime!
Souviens-toi qu'un mourant s'est à toi confié! —

Alors, levant les yeux vers ce crucifié,
Jésus agonisant parvint à lui sourire :
— Homme, pour avoir dit ce que tu viens de dire,
O voleur sur la croix misérable expirant,
Tu vas entrer aux cieux, et tu seras plus grand
Qu'un empereur portant la couronne et le globe.»

....

«Ils se sont partagé le manteau, mais la robe
N'ayant pas de couture, ils l'ont jouée aux dés.»

....

«De six à neuf, les monts furent d'ombre inondés;
Toute la terre fut couverte de ténèbres;
Comme si quelque main eût ployé ses vertèbres,
Il baissa tout à coup la tête, et dans ses yeux
Lugubres apparut la profondeur des cieux;
Et, poussant un grand cri, Jésus expira. L'ombre
Monta, fumée infâme, aux étoiles sans nombre;
Dans le temple, les bœufs d'airain firent un pas,
Le voile se fendit en deux, du haut en bas.
Hors des murs, il se fit un gouffre où se dressèrent
Tous ces êtres sur qui les rochers se resserrent
Et que la vaste fange inconnue enfouit;
Et tout devint si noir que tout s'évanouit;
Les sépulcres, s'ouvrant subitement, restèrent
Béants, montrant leur cave où les taupes déterrent
Les squelettes couchés dans des draps en lambeaux;
Des morts blêmes, étant sortis de leurs tombeaux,
Furent vus par plusieurs personnes dans la ville.»

....

IMPRIMERIE NATIONALE

*

Ainsi sur ce troupeau frémissant, immobile,
Lugubre et stupéfait, qu'on nomme Humanité,
Tombent, du fond de l'ombre et de l'éternité,
On ne sait quels lambeaux de chimère et d'histoire
Et de songe, où l'enfer mêle sa lueur noire.
Et l'homme a peur du ciel qui saigne à l'orient.
Et l'ouragan est plein de spectres s'écriant :
O nations! le meurtre éternel se consomme!
Et, parmi tous les mots que peut prononcer l'homme,
Pas un, si frissonnant qu'il fût, ne suffirait
A peindre cette horreur de tombe et de forêt,
Le sourd chuchotement des quatre évangélistes,
Et l'agitation des grandes ailes tristes
Qu'en ce gouffre de deuil et de rébellion
Dressent l'aigle, le bœuf, l'archange et le lion.

*

Dix-huit cents ans ont pu s'écouler sans que l'homme,
Autour duquel mouraient Byzance, Athène et Rome,
Et passait Charlemagne et montait Mahomet,
Ait quitté du regard cette croix, ce sommet,
Cette blancheur sanglante, et ces lueurs divines
Sous l'entrelacement monstrueux des épines;
Et sans qu'il ait cessé d'entendre un seul moment
L'immense cri jeté dans le noir firmament
Et lisible à jamais sur ce sombre registre,
Et le déchirement du grand voile sinistre,
Et dans l'obscurité consciente, au-dessus
De ce gibet où pend l'être appelé Jésus,
Au-dessus des songeurs étudiant les bibles,
Le sanglot effrayant des bouches invisibles.

*

Quand donc pourra-t-on dire : Hommes, le mal n'est plus!
Quand verra-t-on finir le flux et le reflux?

O nuit! ce qui sortit de Jésus, c'est Caïphe.

Le tigre, ayant encor de ce sang à sa griffe,
Remonta sur l'autel et dit : Je suis l'agneau.
Christ, ce libérateur, ne brisa qu'un anneau
De la chaîne du mal, du meurtre et de la guerre;
Lui mort, son dogme, hélas! servit à la refaire;
La tiare s'accrut de son gibet. Jésus,
Dans les cieux au delà du sépulcre aperçus,
S'en alla, comme Abel, comme Job, comme Élie;
Quand il eut disparu, l'œuvre étant accomplie,
En même temps qu'au loin se répandait sa loi :
« Vivez! aimez! marchez! délivrez! ayez foi! »
Le serpent relevait son front dans les décombres,
Et l'on vit, ô terreur! ô deuil! des prêtres sombres
Aiguiser des poignards à ses préceptes saints,
Et de l'assassiné naître des assassins!
Ghisleri, Borgia, Caraffa, Dominique!... —
Faites donc que jamais l'homme ne soit inique,
Et que jamais le prêtre, impie et solennel,
N'emploie à quelque usage infâme l'Éternel!

*

La flagellation du Christ n'est pas finie.
Tout ce qu'il a souffert dans sa lente agonie,
Au mont des Oliviers et dans les carrefours,
Sous la croix, sur la croix, il le souffre toujours.
Après le Golgotha, Jésus, ouvrant son aile,

A beau s'être envolé dans l'aurore éternelle;
Il a beau resplendir, superbe et gracieux,
Dans la tranquillité sidérale des cieux,
Dans la gloire, parmi les archanges solaires,
Au-dessus des douleurs, au-dessus des colères,
Au-dessus du nuage âpre et confus des jours;
Chaque fois que sur terre et dans nos temples sourds
Et dans nos vils palais, des docteurs et des scribes
Versent sur l'innocent leurs lâches diatribes,
Chaque fois que celui qui doit enseigner, ment,
Chaque fois que d'un traître il jaillit un serment,
Chaque fois que le juge, après une prière,
Jette au peuple ce mot : Justice! et, par derrière,
Tend une main hideuse à l'or mystérieux,
Chaque fois que le prêtre, époussetant ses dieux,
Chante au crime hosanna, bat des mains aux désastres,
Et dit : gloire à César! là-haut, parmi les astres,
Dans l'azur qu'aucun souffle orageux ne corrompt,
Christ frémissant essuie un crachat sur son front.

— Torquemada, j'entends le bruit de ta cognée;
Tes bras sont nus, ta face est de sueur baignée;
A quoi travailles-tu seul dans ton noir sentier? —
Torquemada répond : — Je suis le charpentier
Et j'ai la hache au poing dans ce monde où nous sommes.
— Qu'est-ce donc que tu fais? — Un bûcher pour les hommes.
— Avec quel bois? — Avec la croix de Jésus-Christ. —

*

Après avoir courbé sous la loi qui flétrit
Et sous la loi qui tue, hélas! cet être auguste,
Après avoir cloué sur le gibet ce juste
D'où ruisselle le sang et d'où le pardon sort,
Devant l'obscurité des sentences de mort,
Devant l'affreux pouvoir d'ôter la vie, et d'être

Celui qui fait mourir, mais qui ne fait pas naître,
Devant le tribunal, devant le cabanon,
Devant le glaive, l'homme a-t-il reculé? Non.
Sous cette croix que charge une horreur inconnue,
Ce qu'on nomme ici-bas Justice, continue.
Ce spectre aveugle et sourd, dont l'ombre est le manteau,
A peine se souvient d'avoir à ce poteau
Attaché cette immense innocence étoilée.

En présence du bien, du mal, dans la mêlée
Des fautes, des erreurs, où le juste périt,
Pas un juge n'a peur de ce mot : Jésus-Christ!
Le Calvaire n'a point découragé la Grève;
Montfaucon à côté du Golgotha s'élève;
Et le Messie a pu mourir sans éclairer.
L'homme n'a pas cessé de se dénaturer
Dans le tragique orgueil de condamner son frère.
L'ouverture hideuse, infâme, téméraire,
Du sépulcre au milieu des lois, c'est là le port;
Et le noir genre humain s'abrite dans la mort.

Tristes juges! de quoi leur âme est-elle faite?
Le grand spectre qui porte au-dessus de sa tête
L'écriteau ténébreux et flamboyant : INRI,
Pâle, éploré, sanglant, fouetté, percé, meurtri,
Pend devant eux au bois de la croix douloureuse,
Tandis que chaque mot prononcé par eux creuse
Une fosse dans l'ombre et dresse un échafaud :
— A mort cet homme! à mort cette femme! il le faut!
A mort le fils du peuple! à mort l'enfant du chaume!
— Vous ne voyez donc pas mes clous! — dit le fantôme.

⋆

Et que de justes morts! Que de bons condamnés!
Que de saints, d'un arrêt infâme couronnés!

O martyre! escalade horrible du supplice!
Le meurtre fier, sacré, public; la loi complice!
Flots du sang innocent! Si, sur quelque sommet,
L'homme des anciens jours, Jacob, se rendormait,
Il reverrait encore une ascension d'anges,
Pensifs, purs, tout baignés de lumières étranges,
Montant l'un après l'autre, ayant de l'orient
Et de l'immensité sur leur front souriant,
Ceux-ci levant leurs mains, ceux-là dressant leur aile,
Calmes, éblouissants, sereins; et cette échelle,
Sœur de celle que l'ombre à ses yeux dérobait,
Hélas! n'aboutit pas au ciel, mais au gibet.

⋆

Oh! puisque c'est ainsi que les choses sont faites,
Puisque toujours la terre égorge ses prophètes,
Qu'est-ce qu'on doit penser et croire, ô vastes cieux!
Contre la vérité le prêtre est factieux;
Tous les cultes, soufflant l'enfer de leurs narines,
Mâchent des ossements mêlés à leurs doctrines;
Tous se sont proclamés vrais sous peine de mort;
Pas un autel sur terre, hélas! n'est sans remord.
Les faux dieux ont partout laissé leur cicatrice
A la nature, sainte et suprême matrice;
Partout l'homme est méchant, cœur vil sous un œil fier,
Et mérite la chute immense de l'éclair;
Toute divinité dans ses mains dégénère
En idole, et devient digne aussi du tonnerre.
Qui donc a tort? qui donc a raison? qu'affirmer?
Dieu semble chaque jour plus avant s'abîmer
Dans la profondeur sourde et fatale du vide;
Le zend est ténébreux; le talmud est livide;
Nul ne sait ce qu'un temple, et le dieu qu'on y sent,
Aime mieux voir fumer, de l'encens, ou du sang?
Toute église a le meurtre infiltré dans ses dalles;

Les chaires font en bas d'inutiles scandales,
Les foudres font en haut d'inutiles éclats;
Ce qu'on doit faire avec ce qu'on doit croire, hélas!
Lutte presque toujours et rarement s'accorde.
L'abîme profond s'ouvre; un dogme est une corde
Qui pend dans l'ombre énorme et se perd dans le puits.

*

Ainsi mourut Jésus; et les peuples depuis,
Atterrés, ont senti que l'Inconnu lui-même
Leur était apparu dans cet Homme Suprême,
Et que son évangile était pareil au ciel.
Le Golgotha, funeste et pestilentiel,
Leur semble la tumeur difforme de l'abîme;
Fauve, il se dresse au fond mystérieux du crime;
Et le plus blême éclair du gouffre est sur ce lieu
Où la religion, sinistre, tua Dieu.

HORS DE LA TERRE

III

I

SATAN DANS LA NUIT.

I

— Je l'aime! Nuit, cachot sépulcral, mort vivante,
Ombre que mon sanglot ténébreux épouvante,
Solitudes du mal où fuit le grand puni,
Glaciers démesurés de l'hiver infini,
O flots du noir chaos qui m'avez vu proscrire,
Désespoir dont j'entends le lâche éclat de rire,
Vide où s'évanouit l'être, le temps, le lieu,
Gouffres profonds, enfers, abîmes! j'aime Dieu!

Je l'aime. C'est fini. Lumière! fiancée
De tout esprit; soleil! feu de toute pensée;
Vie! où donc êtes-vous? Je vous cherche. O tourment!
La création vit dans l'éblouissement;
O regard innocent de l'aube idolâtrée,
Chaleur dont la nature est toute pénétrée!
Les fleuves sont joyeux dans l'herbe; l'horizon
Resplendit; le vent court; des fleurs plein le gazon,
Des oiseaux, des oiseaux, et des oiseaux encore;
Tout cela chante, rit, aime, inondé d'aurore;
Le tigre dit : — Et moi? je veux ma part du ciel! —
L'aube dore le tigre et l'offre à l'Éternel.

Moi seul, je reste affreux! Hélas! rien n'est immonde.
Moi seul, je suis la honte et la tache du monde.
Ma laideur, vague effroi des astres soucieux,

Perce à travers ma nuit et va salir les cieux.
Je ne vois rien, étant maudit; mais dans l'espace
J'entends, j'entends dans l'eau qui fuit, dans l'air qui passe,
J'entends dans l'univers ce murmure : Va-t'en!
Le porc dit au fumier : — Je méprise Satan. —
Je sens la nuit penser que je la déshonore.
Le tourbillonnement du grand souffle sonore,
Le vent du matin, libre et lâché dans le ciel,
Évite mon front morne et pestilentiel.

Jadis, ce jour levant, cette lueur candide,
C'était moi. — Moi! — J'étais l'archange au front splendide,
La prunelle de feu de l'azur rayonnant,
Dorant le ciel, la vie et l'homme; maintenant
Je suis l'astre hideux qui blanchit l'ossuaire.
Je portais le flambeau, je traîne le suaire;
J'arrive avec la nuit dans ma main; et partout
Où je vais, surgissant derrière moi, debout,
L'hydre immense de l'ombre ouvre ses ailes noires.

Les profonds infinis croisent leurs promontoires.
Tout devant moi, vers qui jadis l'amour vola,
Recule et fuit.

Je fus envieux. Ce fut là
Mon crime. Tout fut dit, et la bouche sublime
Cria : Mauvais! Et Dieu me cracha dans l'abîme.

Oh! je l'aime! c'est là l'horreur, c'est là le feu!
Que vais-je devenir, abîmes? J'aime Dieu!
Je suis damné!

II

L'enfer, c'est l'absence éternelle.
C'est d'aimer. C'est de dire : Hélas! où donc est-elle,
Ma lumière? Où donc est ma vie et ma clarté?
Elle livre aux regards éperdus sa beauté;
Elle sourit là-haut à d'autres; d'autres baisent
Ses yeux, et dans son sein s'enivrent et s'apaisent;
D'autres l'ont. Désespoir!

Oh! quand je fus jeté
Du haut de la splendeur dans cette cécité,
Après l'écroulement de l'ombre sur ma tête,
Après la chute, nu, précipité du faîte
A jamais, à la tombe inexorable uni,
Quand je me trouvai seul au bas de l'infini,
J'eus un moment si noir que je me mis à rire;
La vaste obscurité m'emplit de son délire;
Je sentis dans mon cœur, où mourait Dieu détruit,
La plénitude étrange et fauve de la nuit,
Et je criai, joyeux, triomphant, implacable :

«Guerre à ces firmaments dont la lumière accable!
Guerre à ce ciel où Dieu met tant de faux attraits!
Il a cru m'en chasser, c'est moi qui m'y soustrais.
Il me croit prisonnier, je suis libre. Je plane.
Et le démon, c'est l'aigle, et le monde, c'est l'âne.
Et je ris. Je suis fier et content. J'ai quitté
Les anges vains, abjects, vils, et toi, la clarté,
Qui les corromps, et toi, l'amour, qui les subornes!
Quel bonheur que la haine alors qu'elle est sans bornes!
Ce Dieu, ce cœur de Tout, ce père lumineux
Que l'ange, l'astre, l'homme, et la bête, ont en eux,
Ce centre autour duquel le troupeau se resserre,

Cet être, seul vivant, seul vrai, seul nécessaire,
Je vais m'en passer, moi le colosse puni!
C'est bien. Comme je vais maudire ce béni,
Et faire contre lui, tandis qu'Adam l'encense,
De la révolte avec mon ancienne puissance
Et de la flamme avec les rayons que j'avais!
Comme je vais rugir sur lui! Comme je vais,
Moi l'affreux face à face avec lui le suprême,
Le haïr, l'exécrer et l'abhorrer!»

Je l'aime! —

....
....

III

DANS L'AIR.

CHANSON DES OISEAUX.

Vie! ô bonheur! Bois profonds,
Nous vivons.
L'essor sans fin nous réclame;
Planons sur l'air et les eaux!
Les oiseaux
Sont de la poussière d'âme.

Accourez, planez! volons
Aux vallons,
A l'antre, à l'ombre, à l'asile!
Perdons-nous dans cette mer
De l'éther
Où la nuée est une île!

Du fond des rocs et des joncs,
Des donjons,
Des monts que le jour embrase,
Volons, et, frémissants, fous,
Plongeons-nous
Dans l'inexprimable extase!

Oiseaux, volez aux clochers,
Aux rochers,
Au précipice, à la cime,
Aux glaciers, aux lacs, aux prés;
Savourez
La liberté de l'abîme!

Vie! azur! rayons! frissons!
Traversons

La vaste gaîté sereine,
Pendant que sur les vivants,
Dans les vents,
L'ombre des nuages traîne!

Avril ouvre à deux battants
Le printemps;
L'été le suit, et déploie
Sur la terre un beau tapis
Fait d'épis,
D'herbe, de fleurs, et de joie.

Buvons, mangeons; becquetons
Les festons
De la ronce et de la vigne;
Le banquet dans la forêt
Est tout prêt;
Chaque branche nous fait signe.

Les pivoines sont en feu;
Le ciel bleu
Allume cent fleurs écloses;
Le printemps est pour nos yeux
Tout joyeux
Une fournaise de roses.

Tu nous dores aussi tous,
Feu si doux
Qui du haut des cieux ruisselles;
Les aigles sont dans les airs
Des éclairs,
Les moineaux des étincelles.

Nous rentrons dans les rayons;
Nous fuyons
Dans la clarté notre mère;
L'oiseau sort de la forêt

Et paraît
S'évanouir en lumière.

Parfois on rampe accablé
Dans le blé;
Mais juillet a pour ressource
L'ombre, où, loin des chauds sillons,
Nous mouillons
Nos pieds roses dans la source.

Depuis qu'ils sont sous les cieux,
Soucieux
Du bonheur de la prairie,
L'herbe et l'arbre chevelu
Ont voulu
Dans leur tendre rêverie

Qu'à jamais le fruit, le grain,
L'air serein,
L'amourette, la nichée,
L'aube, la chanson, l'appât,
Occupât
Notre joie effarouchée.

Vivons! chantons! Tout est pur
Dans l'azur;
Tout est beau dans la lumière!
Tout vers son but, jour et nuit,
Est conduit;
Sans se tromper, le fleuve erre.

Toute la campagne rit;
Un esprit
Palpite sous chaque feuille.
— Aimons! murmure une voix
Dans les bois;
Et la fleur veut qu'on la cueille.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quand l'iris a diapré
Tout le pré,
Quand le jour plus tiède augmente,
Quand le soir luit dans l'étang
Éclatant,
Quand la verdure est charmante,

Que dit l'essaim ébloui?
Oui! oui! oui!
Les collines, les fontaines,
Les bourgeons verts, les fruits mûrs,
Les azurs
Pleins de visions lointaines,

Le champ, le lac, le marais,
L'antre frais,
Composent, sans pleurs ni peine,
Et font monter vers le ciel
Éternel
L'affirmation sereine!

L'aube et l'éblouissement
Vont semant
Partout des perles de flamme;
L'oiseau n'est pas orphelin;
Tout est plein
De la mystérieuse âme!

Quelqu'un que l'on ne voit pas
Est là-bas
Dans la maison qu'on ignore;
Et cet inconnu bénit
Notre nid,
Et sa fenêtre est l'aurore.

Et c'est à cause de lui
Que l'appui

Jamais ne manque à nos ailes,
Et que les colombes vont
Sur le mont
Boire où boivent les gazelles.

Grâce à ce doux inconnu,
Adam nu
Nous souriait sous les branches;
Le cygne sous le bouleau
A de l'eau
Pour laver ses plumes blanches.

Grâce à lui, le piquebois
Vit sans lois,
Chéri des pins vénérables,
Et délivrant des fourmis
Ses amis
Les cèdres et les érables.

Grâce à lui, le passereau
Du sureau
S'envole, et monte au grand orme;
C'est lui qui fait le buisson
De façon
Qu'on y chante et qu'on y dorme.

Il nous met tous à l'abri,
Colibri,
Chardonneret, hochequeue,
Tout l'essaim que l'air ravit
Et qui vit
Dans la grande lueur bleue.

A cause de lui, les airs
Et les mers,
Les bois d'aulnes et d'yeuses,
La sauge en fleur, le matin,

Et le thym,
Sont des fêtes radieuses;

Les blés sont dorés, les cieux
Spacieux,
L'eau joyeuse et l'herbe douce;
Mais il se fâche souvent
Quand le vent
Nous vole nos brins de mousse.

Il dit au vent : — Paix, autan!
Et va-t'en!
Laisse mes oiseaux tranquilles.
Arrache, si tu le veux,
Leurs cheveux
De fumée aux sombres villes! —

Celui sous qui nous planons
Sait nos noms.
Nous chantons. Que nous importe?
Notre humble essor ignorant
Est si grand!
Notre faiblesse est si forte!

La tempête au vol tonnant,
Déchaînant
Les trombes, les bruits, les grêles,
Fouettant, malgré leurs sanglots,
Les grands flots,
S'émousse à nos plumes frêles.

Il veut les petits contents,
Le beau temps
Et l'innocence sauvée;
Il abaisse, calme et doux,
Comme nous,
Ses ailes sur sa couvée.

Grâce à lui, sous le hallier
Familier
A notre aile coutumière,
Sur les mousses de velours,
Nos amours
Coulent dans de la lumière.

Il est bon; et sa bonté
C'est l'été;
C'est le charmant sorbier rouge;
C'est que rien ne vienne à nous
Dans nos trous
Sans que le feuillage bouge.

Sa bonté, c'est Tout; c'est l'air,
Le feu clair,
Le bois où, dans la nuit brune,
Ta chanson, qui prend son vol,
Rossignol,
Semble un rêve de la lune.

C'est ce qu'au gré des saisons
Nous faisons;
C'est le rocher que l'eau creuse;
C'est l'oiseau, des vents bercé,
Composé
D'une inquiétude heureuse.

Il est puissant, étoilé,
Et voilé.
Le soir, avec les murmures
Des troupeaux qu'on reconduit,
Et le bruit
Des abeilles sous les mûres,

Avec l'ombre sur les toits,
Sur les bois,

Sur les montagnes prochaines,
C'est sa grandeur qui descend,
Et qu'on sent
Dans le tremblement des chênes.

Il n'eut qu'à vouloir un jour,
Et l'amour
Devint l'harmonie immense;
Tous les êtres étaient là;
Il mêla
Sa sagesse à leur démence.

Il voulut que tout fût un;
Le parfum
Eut pour sœur l'aurore pure;
Et les choses, se touchant
Dans un chant,
Furent la sainte nature.

Il mit sur les flots profonds
Les typhons;
Il mit la fleur sur la tige;
Il apparut fulgurant
Dans le grand;
Le petit fut son prodige.

Avec la même beauté
Sa clarté
Créa l'aimable et l'énorme;
Il fit sortir l'alcyon
Du rayon
Qui baise la mer difforme.

L'effrayant devint charmant;
L'élément,
Monstre, colosse, fantôme,
Par Lui, qui le veut ainsi,

Radouci,
Vint s'accoupler à l'atome.

On vit alors dans Ophir
L'humble asfir
Vert comme l'hydre farouche;
Le flamboiement de l'Etna
Rayonna
Sur l'aile de l'oiseau-mouche.

Vie est le mot souverain,
Et serein,
Sans fin, sans forme, sans nombre,
Tendre, inépuisable, ardent,
Débordant
De toute la terre sombre.

L'aube se marie au soir;
Le bec noir
Au bec flamboyant se mêle;
L'éclair, mâle affreux, poursuit
Dans la nuit
La mer, sa rauque femelle.

Volons, volons, et volons!
Les sillons
Sont rayés, et l'onde est verte.
La vie est là sous nos yeux,
Dans les cieux,
Claire et toute grande ouverte.

Hirondelle, fais ton nid.
Le granit
T'offre son ombre et ses lierres;
Aux palais pour tes amours
Prends des tours,
Et de la paille aux chaumières.

Le nid que l'oiseau bâtit
Si petit
Est une chose profonde;
L'œuf ôté de la forêt
Manquerait
A l'équilibre du monde.

IV

....
....

Si je ne l'aimais point, je ne souffrirais pas.

Laissez-moi remonter, gouffres! — Non, pas à pas
Je descends, je m'enfonce, à chaque effort je glisse
Plus avant. Le malheur de la nuit, son supplice,
C'est d'adorer le jour et de rester la nuit.
Cet amour est sinistre, et le mal est son fruit.
O ma lumière, où donc es-tu? Satan t'implore.
M'entends-tu, dis? Reviens, aurore, aurore, aurore!
Ne leur dis pas : toujours; ne me dis pas : jamais!
Je souffre! — Oh! tout est noir, je ne vois pas, je hais!
Je hais! — Oui, je vous hais, tas humain, foule blême,
Parce que vous l'aimez, parce que Dieu vous aime,
Parce que sa clarté brille à travers vos os,
Parce que vous plongez vos urnes aux ruisseaux,
Parce que vous passez vivants dans la nature,
Parce que vous avez, pendant que la torture
Me tenaille et que j'ai mon âme pour vautour,
Dans vos yeux l'espérance et dans vos cœurs l'amour!

Hommes, larves, néants, ombres, faces rapides,
Vous n'êtes pas contents! O favoris stupides,
Vous vous plaignez d'aller chaque jour vieillissant,
De passer, de sentir refroidir votre sang,
Et vous accusez Dieu! Quel rêve est donc le vôtre!
J'ai perdu plus que vous, moi! j'ai, l'un après l'autre,
Vu tomber mes rayons, comme vous vos cheveux!

V

Ne pouvoir remonter, même quand je le veux!

Quoi! les morts repentants s'envolent de leurs tombes
Radieux, les hiboux se changent en colombes,
Les démons pardonnés rentrent au firmament,
Et moi, le spectre noir, je les vois lentement
Blanchir dans la nuit sombre et redevenir anges!
Des astres, fleurs du gouffre, éclosent dans les fanges!
Quoi! César est parti! Torquemada s'en va!
Busiris, dans la cave où le tient Jéhovah,
Distingue une lueur et commence à sourire!
Nemrod attend; je viens d'entendre Judas dire,
Dans la geôle où, son crime et moi, nous le lions :
— Je n'ai plus maintenant que quatre millions
De siècles à rester à la chaîne dans l'ombre. —
Que Judas est heureux! il peut compter un nombre.
Pour tous, pour tous, pour tous, le jour reparaîtra.
Caïn, le vieux Caïn, lui-même sortira!
Moi seul, je resterai dans les déserts funèbres.
Horreur sans fond! je suis l'éternel des ténèbres.
Je suis le misérable à perpétuité.

VI

Mais je me vengerai sur son humanité,
Sur l'homme qu'il créa, sur Adam et sur Ève,
Sur l'âme qui sourit, sur le jour qui se lève,
Sur toi, l'astre! sur toi, l'aile! sur toi, la fleur!
Sur la vierge, et la mère, et sur l'enfant! Malheur!
Je défigurerai la face universelle.
Serpent, je secouerai dans l'ombre ma crécelle.
J'inventerai des dieux, Moloch, Vishnou, Baal.
Je prendrai le réel pour briser l'idéal,
Les pierres des édens pour bâtir les sodomes.
A travers les rameaux de la forêt des hommes
On verra mes yeux luire, et l'on dira : C'est lui.
Plus effaré du mal que du bien ébloui,
Le sage doutera de Dieu. Je mordrai l'âme.
J'enlaidirai l'amour dans le cœur de la femme.
Je mêlerai ma cendre à ces charbons éteints.
Et, mauvais, je rirai, rayant tous leurs instincts
Et toutes leurs vertus de l'ongle de mes ailes.
Je serai si hideux que toutes les prunelles
Auront je ne sais quoi de sombre; et les méchants
Et les pervers croîtront comme l'herbe des champs.
Le fils, devant le juge aux lèvres indignées,
Apparaîtra, tenant dans ses mains des poignées
De cheveux blancs du père égorgé. Je dirai
Au pauvre : Vole; au riche : Opprime. Je ferai
Jeter le nouveau-né par la mère aux latrines.
Tremble, ô Dieu! J'ouvrirai de mes mains leurs poitrines,
J'arracherai fumant et je tordrai leur cœur,
Et j'en exprimerai tous les crimes, l'horreur,
La trahison, le meurtre, Achab, Tibère, Atrée,
Sur ta création rayonnante et sacrée!

Tu seras Providence et moi Fatalité.

J'ai fait mieux que la Haine; ô vide! ô cécité!
J'ai fait l'Envie. En vain ce Dieu bon multiplie
Ces colosses dont l'âme est de rayons remplie,
Le génie et l'amour et l'héroïsme; moi
Par la négation je fais ronger la foi;
Je suis Zoïle; autour des Socrates j'excite
Anitus, et je mets sur Achille Thersite;
Et tout pleure; et j'égale, à force de venins,
A l'éclat des géants le gonflement des nains.
La matière a mon signe au front. Je la querelle.
J'effare l'eau sans fond sous des gouffres de grêle.
Je contrains l'océan, que Dieu tient sous sa loi,
Et la terre, à créer du chaos avec moi,
Je fais de la laideur énorme avec leur force,
Un monstre avec l'écume, un monstre avec l'écorce,
Sur terre Béhémoth, Léviathan sur mer.
Je complète partout le chaos par l'enfer,
La bête par l'idole, et les rats, les belettes,
La torpille, l'hyène acharnée aux squelettes,
La bave du crapaud, la dent du caïman,
Par le bonze, l'obi, le fakir et l'iman.
Dieu passe dans le cœur des hommes, j'y séjourne.
Sa roue avec un bruit sidéral marche et tourne,
Mais c'est mon grain lugubre et sanglant qu'elle moud;
Jéhovah frissonnant sent aujourd'hui partout
Une création de Satan sous la sienne;
Son feu ne peut briller sans que mon souffle vienne;
Il est le char; je suis l'ornière. Nous croisons
Nos forces; et j'emploie aux pestes, aux poisons,
Aux monstres, aux déserts, son pur soleil candide;
C'est Dieu qui fait le front, moi qui creuse la ride;
Il est dans le prophète et moi dans les devins.
Guerre et deuil! je lui prends tous ses glaives divins,
Le glaive d'air, le vent, le glaive d'eau, la pluie,
L'épée éclair, stupeur de la terre éblouie,
Et je m'en sers, terrible; et la nature a peur.
A mon haleine une hydre éclôt dans la vapeur,

Et la goutte d'eau s'enfle en déluge agrandie;
Avec le clair foyer qui chauffe, j'incendie;
Je fais du miel le fiel, je fais l'écueil du port;
Dieu bénit le meilleur, je sacre le plus fort;
Dieu fait les radieux, je fais les sanguinaires.
Oui, pour broyer ses fils je prendrai ses tonnerres!
Oui, je me dresserai de toute ma hauteur!
Je veux dans ce qu'il fait tuer ce créateur,
Je veux le torturer dans son œuvre, et l'entendre
Râler dans la justice et la pudeur à vendre,
Dans les champs que la guerre accable de ses bonds,
Dans les peuples livrés aux tyrans, dans les bons
Et dans les saints, dans l'âme humaine tout entière!
Je veux qu'il se débatte, esprit, sous la matière;
Qu'il saigne dans le juste assassiné; je veux
Qu'il se torde, couvert de prêtres monstrueux,
Qu'il pleure, bâillonné par les idolâtries;
Je veux que des lys morts et des roses flétries,
Du cygne sous le bec des vautours frémissant,
Des beautés, des vertus, de toutes parts, son sang,
Son propre sang divin, sur lui coule et l'inonde.
Voyez, regardez, cieux! L'échafaud, c'est le monde;
Je suis le bourreau sombre, et j'exécute Dieu.
Dieu mourra. Grâce à moi, les chars sous leur essieu,
Les rois sous leur pouvoir, les aigles sous leurs griffes,
Les dogmes ténébreux et noirs sous leurs pontifes,
Tout ce qui sur la terre à cette heure est debout,
Même les innocents sous leurs pieds, ont partout
Quelque chose de Dieu que dans l'ombre ils écrasent.
Mes flamboiements rampant sous l'univers l'embrasent.
Je suis le mal; je suis la nuit; je suis l'effroi.

VII

Grâce! pardonne-moi! rappelle-moi! prends-moi!
Grâce! Ne sens-tu pas qu'il faut que toute chaîne
Se rompe, et que le mal finisse, et que la haine
S'éteigne, évanouie en ta sérénité?
Quoi! le bien infini, le mal illimité!
Toi le bien, moi le mal! est-ce que c'est possible?
Le monde gouverné par un double invisible!
Y songez-vous, Seigneur? un partage entre nous!
Non, vous êtes la face, et je suis les genoux.
Laissez-moi me plier et tomber, maître immense,
Sur ce pavé des cieux qu'on nomme la clémence!
Grâce, ô Dieu!

L'univers, les terres et les eaux,
L'azur sans bornes, plein d'invisibles oiseaux,
Les glauques océans qui font rugir leurs ondes,
L'énormité vivante où rayonnent les mondes,
Quoi! c'est une balance où nous pesons tous deux!
Qu'en dites-vous, soleils? Lui charmant, moi hideux!
Quoi! lui dans un plateau, soleils, et moi dans l'autre!
La chair est ma servante et l'âme est son apôtre.
Je lutte. Nous tenons chacun notre côté.
Avoir l'infini, c'est avoir l'égalité.
Ton paradis ne fait qu'équilibre à mon bagne.
Ah! la création ainsi qu'une montagne
Pèse sur moi; je lève à travers les chaos
Mon front d'où mes douleurs retombent en fléaux;
Je me tords sans repos, sans fin, sans espérance.
C'est une majesté qu'une telle souffrance.
Oui, c'est l'énigme, ô nuit, de tes millions d'yeux :
Le grand souffrant fait face au grand mystérieux.
Grâce, ô Dieu! Pour toi-même il faut que je l'obtienne.
Ma perpétuité fait ombre sur la tienne.

Devant ton œil flambeau rien ne doit demeurer,
Tout doit changer, vieillir et se transfigurer.
Toi seul es. Devant toi tout doit avoir un âge.
Et c'est pour ta splendeur un importun nuage
Qu'on voie un spectre assis au fond de ton ciel bleu,
Et l'éternel Satan devant l'éternel Dieu!

VIII

Ils sont là haut! Ils sont dans l'hymne et dans la joie;
L'éther des paradis devant eux se déploie;
Ils planent satisfaits, bienveillants, sérieux,
Dans le rayonnement du ciel mystérieux;
Leurs robes dans l'azur font des plis de lumière;
Ils ont leur innocence et leur blancheur première.
Ils vont d'un monde à l'autre ainsi que des oiseaux.
L'amour les courbe ainsi que le vent les roseaux,
Et les redresse ainsi que le foyer ses flammes.
Ils s'abîment en Dieu tout en restant des âmes,
Et contemplent, heureux, la face de clarté.
Ils s'accouplent, noyés dans la félicité.
Ils le regardent être, il les regarde vivre.
Ils montent à jamais vers lui. Lui les enivre
Du sourire inouï de son immensité.
Il les voit; il leur parle; il est Grâce et Beauté;
L'impénétrable est doux, le formidable est tendre… —
Oh! je voudrais saisir, arracher, tenir, prendre,
Oh! je voudrais broyer l'étoile du matin!

Le boiteux, le lépreux, et l'aveugle incertain,
Ceux qui marchent pieds nus et ceux qui n'ont pas même
Un toit l'hiver, ce sont des riches. Dieu les aime.
Ils ont pour vêtement ton regard de bonté.
Dieu! n'être pas aimé, c'est là la nudité!
Être maudit, c'est là le bitume et le soufre.

IX

J'ai mis sous une pierre et scellé dans un gouffre
La justice, le bien, le pur, le vrai, le beau,
Tout ce qui peut servir à l'homme de flambeau,
La vertu, la raison, penser, espérer, croire,
Ce qu'on nomme sagesse et ce qu'on nomme gloire,
Et je rêve accoudé sur ce tombeau profond.
Je suis grand. Et sous moi les ténèbres défont
Ce qu'a fait la lumière, et dans les noirs abîmes,
Pensif, j'entends tomber goutte à goutte les crimes.
Le chaos me contemple, et j'ai le pied dessus.
Hélas! hélas! mieux vaut l'étable où naît Jésus
Que Babel et Ninive et Tyr et Babylone,
Et Job sur son fumier que Satan sur son trône!

Oh! si j'étais heureux, je serais bon! pitié!
Je ne maudirais pas! L'onagre a-t-il crié,
Le bœuf a-t-il mugi quand ils ont eu de l'herbe?
L'amour, l'azur, les lys, la lumière superbe,
Les grands rayons dorés qui vont s'élargissant,
Les vierges, les enfants joyeux, l'ange innocent,
La frange d'or de l'aube au rebord des ravines,
Oh! je crie éperdu vers ces choses divines
Que je ne vois plus! — Dieu! Dieu! — Les splendeurs d'en haut
Ajoutent de la nuit, hélas! à mon cachot.
Il me tombe, de tous les concerts, des huées.
Torture! Je voudrais attendrir les nuées,
Je tends les mains aux fleurs, je crie aux aquilons :
Grâce! Ayant tous les maux du monde pour haillons,
Je pleure, je demande à la ronce, à la gerbe,
Au nuage, à la tombe, à l'étoile, au brin d'herbe,
Aux bêtes reculant devant le front humain,

IMPRIMERIE NATIONALE

Aux cailloux qu'un forçat casse au bord du chemin,
A tout, au jour qui naît, au vent qui recommence,
De la pitié! Je suis le mendiant immense.

. . . .
. . . .

X

DANS L'INFINI.

CHANT DES ASTRES.

LUMIÈRE.

ARGELANDER, astronome de Persée.
L'ÉTOILE ARGOL.
L'ÉTOILE EPSILON.
L'ÉTOILE NU.
L'ÉTOILE MIRA CŒLI.

(Le Chant des Astres manque.)

XI

. . . .
. . . .

Encor si je pouvais dormir! Si seulement
Une heure, une minute, un soupir, un moment,
Le temps qu'une onde passe au fond du lac sonore,
Fût-ce pour m'éveiller plus lamentable encore,
Sur n'importe quels durs et funèbres chevets,
Si je pouvais poser mon front! si je pouvais,
Nu, sur un bloc de bronze ou sur un tas de pierres,
L'une de l'autre, hélas! rapprocher mes paupières,
Et m'étendre, et sentir quelque chose de frais,
De doux et de serein, comme si je mourais!
Si je pouvais me perdre un moment dans un songe,
Apaiser dans mon flanc ce qui remue et ronge,
Aspirer un fluide étrange, aérien,
Impalpable, et flotter, et n'entendre plus rien,
Ni mon aile frémir, ni battre mon artère,
Ni ces cris dont je suis la cause sur la terre :
— Tuons! Frappons! Damnons! J'ai peur! J'ai froid! J'ai faim! —
Sentir ma misérable oreille sourde enfin!
Oh! me coucher, rentrer mes griffes sous ma tête,
Dire : — C'est bien! je dors tout comme une autre bête,
Comme un léopard, comme un chacal, comme un loup!
Une nuée auguste et calme me dissout! —
Mais non! jamais! Je traîne à jamais l'insomnie
Dans une immensité sinistre d'agonie.
Ne pas mourir, ne pas dormir. Voilà mon sort.
En songe on ne sort pas mais on croit que l'on sort,
C'est assez. Je n'ai point cette trêve. Ma peine
C'est d'être là, toujours debout; d'être une haine
Éternelle, veillant dans l'ombre affreusement,
Et c'est de regarder sans cesse fixement

Les escarpements noirs du mystère insondable.
Voir toujours fuir, ainsi qu'une île inabordable,
Le sommeil et le rêve, obscurs paradis bleus
Où sourit on ne sait quel azur nébuleux!
O condamnation!

Je suis sous cette voûte.
Je regarde l'horreur profonde, et je l'écoute.
Pas un être ne peut souffrir sans que j'en sois.
Je suis l'affreux milieu des douleurs. Je perçois
Chaque pulsation de la fièvre du monde.
Mon ouïe est le centre où se répète et gronde
Tout le bruit ténébreux dans l'étendue épars;
J'entends l'ombre. O tourment! le mal de toutes parts
M'apporte en mon cachot sa triste joie aiguë;
J'entends glisser l'aspic et croître la ciguë;
Le mal pèse sur moi du zénith au nadir;
La mer a beau hurler, l'avalanche bondir,
L'orage entre-heurter les foudres qu'il secoue,
L'éclatant zodiaque a beau tourner sa roue
De constellations, sombre meule des cieux,
A travers le fracas vaste et prodigieux
Des astres dont parfois le groupe énorme penche,
A travers l'océan, la foudre et l'avalanche
Roulant du haut des monts parmi les sapins verts,
J'entends le pas d'un crime au bout de l'univers.
La parole qu'on dit tout bas, qui n'est pas vraie,
L'obscur tressaillement du blé qu'étreint l'ivraie,
La gangrène qui vient mordre la plaie à vif,
Le chuchotement sourd des flots noyant l'esquif,
Le silence du chien près du nid de la grive,
J'entends tout, je n'échappe à rien, et tout m'arrive
A la fois dans ce bagne où je suis submergé;
Tous les fléaux en moi retentissent; et j'ai
Le contre-coup de tous les monstres; et je songe,
Écoutant la fureur, la chute, le mensonge
De toute cette race immonde de Japhet;

Je distingue le bruit mystérieux que fait
Dans une conscience un forfait qu'on décide;
O nuit! j'entends Néron devenir parricide.

Sommeil, lieu sombre, espace ineffable, où l'on est
Doux comme l'aube et pur comme l'enfant qui naît!
Dormir, ô guérison, détachement, rosée,
Stupeur épanouie, immense ombre apaisée,
Repos sacré, douceur muette, bercement
Qui trempe dans les cieux les cœurs, noir et charmant!
Oh! ce bain des remords, ce baume des ulcères,
La paix qui fait lâcher ce qu'on a dans les serres,
N'avoir jamais cela! jamais! n'avoir jamais
Cet assoupissement sur les vagues sommets,
Ce sommeil, devant qui les âmes sont pareilles,
Qui change l'antre en nid, et permet aux abeilles
De voler dans la gueule ouverte des lions!
Oh! cette voix qui dit : calmons et délions!
Ne l'entendre jamais dans mes nuits convulsives!
La flamme à la prunelle et la bave aux gencives,
Veiller, veiller, veiller, grincer des dents, voilà
Dans quelles profondeurs ma faute me scella!
Sort hideux! m'enfermer dans la nuit, et m'exclure
Du sommeil! me livrer à cette âcre brûlure,
La veille sans repos, le regard toujours noir,
Toujours ouvert! O nuit sans pitié! ne pouvoir
Lui prendre un peu de calme, et l'avoir sur moi toute!
Englouti dans l'oubli, n'en pas boire une goutte!

Toujours être aux aguets! toujours être en éveil!

O vous tous, êtres! fils de l'ombre ou du soleil,
Qui que vous soyez, morts, vivants, oiseaux des grèves,
Esprits de l'air, esprits du jour, larves des rêves,
Faces de l'invisible, anges, spectres, venez,
Vous trouverez Satan les yeux ouverts. Planez,
Rampez, allez-vous-en, revenez; Satan veille

Les yeux ouverts. C'est l'ombre ou c'est l'aube vermeille,
Il a les yeux ouverts. Hier, demain, toujours!
Laissez s'enfuir les pas du temps, tardifs ou courts,
Après des millions de jours, de mois, d'années,
De siècles, de saisons écloses ou fanées,
De flux et de reflux, de printemps et d'hivers,
Venez, vous trouverez Satan les yeux ouverts.
Deux yeux fixes, voilà le fond de l'épouvante.

L'obscurité spectrale, informe, décevante,
Chimérique, me tient dans ces gouffres, béant
Et ployé sous le poids monstrueux du néant.
Je souffre. Oh! seulement un instant que je dorme!

XII

Je l'aime d'être beau, moi qui suis le difforme.
Que j'oublie un instant! — O souvenir! Je vois
Les anges lui parler dans l'ombre à demi-voix.
Que leur dit-il? Je suis jaloux! Je me rappelle
Qu'il me parlait aussi, que la lumière est belle.
Je l'aime d'être bon, moi qui suis le mauvais.
Oh! le temps d'un éclair, hélas! si je pouvais
Au fond de mon chaos voir son ombre apparaître!
Je l'adore, ce Dieu, plus que Jephté son prêtre,
Plus qu'Amos son prophète et David son chanteur.
Je l'aime d'être vrai, moi qui suis le menteur.
Le sang brûle mes yeux, l'écume emplit ma bouche,
Et, chien de l'infini, chassé du ciel, farouche,
Hagard, pleurant mon maître, à la porte du jour,
Mâchant le genre humain, je hurle mon amour!

Oui, chien! En lui parlant ma voix devient horrible.
Parfois, pensif, courbé sous mon plafond terrible,
J'entends les séraphins le chanter dans les cieux,
Et, quand ils ont fini, l'écho chante après eux;
Alors je dis : — Eh bien, moi comme eux, moi de même,
Dieu, je veux te chanter! ô lumière, je t'aime!
Je veux d'un chant d'enfer ravir l'écho du ciel.
Satan est une lyre ainsi que Gabriel.
Dieu! c'est à toi, vrai jour, c'est à toi, seul refuge,
Dieu! c'est à toi, pasteur, roi, père, maître et juge,
Que la création songe éternellement! —
Et fou, vieux cœur de fer attiré par l'aimant,
Je dis : gloire! et ma strophe éclate en diadème,
Et je leur chante un hymne ineffable et suprême,
Hymne aux versets charmants d'ombre et d'extase emplis,
Et qui pourrait sortir de la bouche d'un lys,
Puis j'écoute; et l'écho qui me répond aboie!

XIII

Les plus mornes cachots ont une claire-voie;
Au fond de l'oubliette, au fond du cabanon,
Quelque chose encor semble exister; ici, non.

Satan vers Jéhovah se tourne, las d'abîme.
Oh! l'unique assassin et l'unique victime,
C'est moi. J'ai pour tourment le mal que mes mains font.
Les autres êtres sont, puis ne sont plus, ils vont,
Puis s'arrêtent; un bruit, puis rien; je les envie.
Les autres sont morts; moi, je suis veuf de la vie.
L'effroyable vivant du sépulcre, c'est moi.

Oui, le supplicié râle et rugit; la loi
Le tient dans ses poignets de bronze qu'on redoute,
Le tue à petit feu, l'égorge goutte à goutte,
Et s'interrompt parfois pour qu'il meure longtemps;
Ses pieds fument, sa chair pétille, et par instants
Flambe, et l'on voit sortir du ventre ses entrailles;
Il hurle; l'huile bout dans la cuve; tenailles,
Plomb fondu, roue, horreur! Par degrés cependant,
Malgré le vil bourreau de plus en plus ardent,
Sur l'homme évanoui la torture s'émousse;
La sinistre agonie arrive, affreuse et douce;
Le tourment vaincu semble à la surface errer;
Le misérable sent, au moment d'expirer,
Comme un éloignement ténébreux du supplice.
Entre ses cils brûlés un rayon pâle glisse,
C'est la mort, c'est le ciel, c'est l'infini profond;
Il y tombe, il y flotte, il lui semble qu'il fond;
Ses yeux tout grands ouverts se fixent sur le vide;
Il est mort. — Oh! cela, gouffres, j'en suis avide,
Je l'implore, et je crie : A mon secours, bourreaux!

La roue aux mille dents, les chevalets, les crocs,
L'attention du juge affreux, lent et barbare,
Les pinces, les crampons rougis, les coups de barre,
L'huile ardente rongeant la cuve de granit,
Le fer, le feu, c'est bon, c'est doux; cela finit.

XIV

Ayez de la pitié, gouffres, prison, géhenne,
Sépulcre, chaos, nuit, désolation, haine,
Ayez de la pitié, si le ciel n'en a pas!
Sur Satan, de si haut précipité si bas,
O voûtes de l'enfer, laissez tomber des larmes!

Non, c'est Dieu, c'est le ciel, c'est l'azur plein de charmes,
L'aurore se livrant toute nue à mes yeux,
C'est le baiser du jour, c'est l'amour que je veux!
Rien! le deuil. Rien! l'hiver. Rien! l'âpre solitude.
Le vil chaos, toujours dans la même attitude!
Les blocs mystérieux de l'expiation!
Je ne puis même, hélas! voir une vision,
Un reflet, comme on voit du jour aux trous d'un crible.
J'écoute du néant le monologue horrible.
L'immensité pour moi ne contient qu'un affront.
Jamais Dieu! — Tout est noir. — Quand ma main sur mon front
Cherche les deux rayons de l'archange, elle y trouve
Les deux cornes du bouc; je ne sais quelle louve
Qui tient l'être en sa gueule et l'emporte et le mord,
Vient me lécher dans l'ombre, et dit : Je suis la mort.
Quoi! j'ai le désespoir à jamais pour demeure!
Horreur! je t'aime, ô Dieu! Grâce, ô mon Dieu!

Bien, pleure;
Sanglote, implore, écume, aime! et sois rebuté!
Aime! refais toujours la même lâcheté!
Chien Satan, vautre-toi toujours dans ta bassesse! —
Oh! je monte et descends et remonte sans cesse,
De la création fouillant le souterrain;
Le bas est de l'acier, le haut est de l'airain,
A jamais, à jamais, à jamais! Je frissonne,
Et je cherche et je crie et j'appelle. Personne!

Et, furieux, tremblant, désespéré, banni,
Frappant des pieds, des mains et du front l'infini,
Ainsi qu'un moucheron heurte une vitre sombre,
A l'immensité morne arrachant des pans d'ombre,
Seul, sans trouver d'issue et sans voir de clarté,
Je tâte dans la nuit ce mur, l'éternité.

. . . .
. . . .

XV

DANS LE CIEL.

HYMNE DES ANGES.

PENSÉE.

(L'Hymne des Anges manque.)

II

L'ANGE LIBERTÉ.

I

De la lumière. Et puis de la lumière encore.
Chaos de firmaments dans des gouffres d'aurore.

L'ange Liberté plane en l'azur spacieux.
On dirait que son œil cherche une issue aux cieux.
Elle voit une étoile. Elle s'approche : — Écoute,
Étoile; conduis-moi sous la fatale voûte;
Dieu permet que je parle à celui qui fut grand.
— Je ne puis, — répond l'astre. Et Liberté reprend :
— Du moins, dis-moi la route et comment y descendre.
— Parle à l'Éclair, dit l'astre. Il peut seul te l'apprendre.
Cet ange est dans le ciel le seul qui sait tomber. —

D'une aile que le vent même ne peut courber,
L'ange Liberté part et franchit l'éther sombre.

Elle vola longtemps; — l'homme n'a pas de nombre
Pour compter ce temps-là; — son vol fier était sûr.

Tout à coup, dans un angle informe de l'azur,
Elle vit l'écurie énorme des nuées.
On entendait sonner des chaînes dénouées,
Et rouler on ne sait quels effrayants essieux;
L'ange Éclair travaillait dans cet antre des cieux;

Il en faisait sortir tous les chars du tonnerre;
Quelques-uns n'étaient faits que de flamme ordinaire;
D'autres semblaient forgés dans l'enfer par les nuits;
Et des ruissellements de foudres inouïs
Ébauchaient vaguement leur forme épouvantable;
Les écueils dans la mer, les taureaux dans l'étable,
Sont des roucoulements près des monstrueux bruits
De tous ces chars avec de l'abîme construits.

Liberté s'avança vers l'Éclair. L'immortelle
Sourit : — Ange, tu dois connaître, lui dit-elle,
L'éclatant Lucifer tombé dans le trépas.
— C'est moi qui l'ai frappé, je ne le connais pas, —
Dit l'Éclair. — Mais le gouffre où tu jetas cette âme,
Tu peux me le montrer? — Non, dit l'esprit de flamme.
Va trouver le vieil ange Hiver. Il est le seul
Qui connaisse les plis ténébreux du linceul.
Moi, je ne me souviens de rien. Je brise, et passe. —

Puis il montra du doigt un point noir dans l'espace.
C'était la terre.

— Va, dit-il. Le triste enfer
Touche à ce monde, et là tu trouveras l'Hiver. —

Et l'ange Liberté, telle qu'un jet de fronde,
Partit, et vit grandir la sphère obscure et ronde,
Et, superbe, et bravant la bise et le mistral,
S'abattit sur la terre à l'endroit sépulcral.

Dans ce cercle effrayant que les glaciers enserrent,
Au fond du désert blême où jamais ne passèrent
Les Colomb, les Gama, ces lumineux sondeurs,
Dans ces obscurités et dans ces profondeurs
Sur la création par le néant conquises,
Au delà des spitzbergs, des flots et des banquises,
Au centre de la brume où tout rayon finit,

Loin du jour, dans l'eau marbre et dans la mer granit,
Le sombre archange Hiver se dresse sur le pôle;
La trompette à la bouche et l'ombre sur l'épaule,
Il est là, sans qu'il sorte, au milieu de ce deuil,
De son clairon un souffle, un éclair de son œil;
Il ne rêve pas même, étant un bloc de neige;
Les vents ailés, pareils à l'oiseau pris au piège,
Sont dans sa main, captifs du silence éternel;
Son œil éteint regarde affreusement le ciel;
Le givre est dans ses os, le givre est sur sa tête;
L'horreur pétrifiée autour de lui s'arrête;
Sa sinistre attitude effare l'infini;
Dur, morne, il est glacé, c'est-à-dire banni;
La terre sous ses pieds, de ténèbres vêtue,
Se tait; il est la blanche et muette statue
Debout sur ce tombeau dans l'éternelle nuit;
Jamais une lueur, un mouvement, un bruit,
N'effleurent le géant, seul sous de sombres voiles.
Mais quand, à ces cadrans qu'on nomme les étoiles,
L'heure du dernier jour sans terme et sans milieu
Sonnera, le rayon de la face de Dieu
Dégèlera le spectre, et tout à coup sa bouche
Se gonflera d'un pli formidable et farouche,
Et les mondes, esquifs roulant sans aviron,
Entendront l'ouragan sortir de son clairon.
Jamais le séraphin constellé d'yeux n'approche
Cette âme du silence et du deuil, faite roche,
Geôlière des cieux morts et des espaces noirs;
Ce brouillard gris, pareil à la chute des soirs,
Fait peur aux chérubins extasiés et tendres;
Les neiges, cette forme effroyable des cendres,
Font de cet horizon, dont l'aube hait le seuil,
Quelque chose qui semble un dedans de cercueil.

L'ange-vierge, à travers les glaciers, blancs décombres,
Vola droit au géant, roi de ces déserts sombres
Dont le jour ne veut pas et qu'il n'a pas reçus.

IMPRIMERIE NATIONALE.

D'abord elle plana radieuse au-dessus
Du lourd colosse, avec les grands cercles de l'aigle;
Puis, s'approchant, lui dit :

— Celui qui juge et règle,
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout trembler,
M'a permis de venir ici; je veux parler
A quelqu'un d'effrayant dont seul tu connais l'antre;
O géant, ouvre-moi le gouffre, pour que j'entre. —

Le Vieillard de la Nuit resta sourd et muet;
Pas un pli du brouillard pesant ne remuait
Dans cette immensité d'ombre et de solitude;
Seulement, sans que rien troublât son attitude,
Et sans qu'un mouvement fît voir qu'il entendît,
La glace sous ses pieds lentement se fendit.
Une crevasse étrange apparut; ouverture
D'on ne sait quelle horreur qui n'est plus la nature,
Bouche d'un puits livide et morne, escarpement
D'un abîme qui va plus loin que l'élément,
Vision du néant formidable, enfermée
Entre deux murs sans forme où rampe une fumée;
Deuil, brume; obscurité sans fond et sans contour.

La vierge Liberté, blanche et faite de jour,
Sentit le froid du lieu funeste où rien n'existe.
La désolation de ce gouffre était triste
Et profonde; et c'était l'infini de la nuit.

Elle ouvrit sa grande aile où l'azur des cieux luit,
Et, calme, descendit dans cette ombre terrible.

II

Or, en ce même instant, l'horreur indivisible,
Sans palpitation, sans souffle et sans échos,

La lugubre unité de tombe et de chaos
Qu'on nomme Enfer, voyait une chose inouïe.

Une forme, parfois soudain évanouie,
Puis renaissant, flottant au loin, puis s'abîmant,
Sorte de voile ayant un vague mouvement,
Glissait sous ce plafond qu'on prendrait pour un rêve.

Cette figure était la même que la grève
Du fleuve Seine avait vue errer autrefois,
Et jeter dans les vents sa redoutable voix.

Elle allait, comme l'algue erre... — A travers le voile
La fixité des yeux flamboyait, et la toile
Dont ce voile était fait semblait avoir été
Tissée avec du rêve et de l'obscurité.
Elle sondait l'enfer qui sans fin se prolonge;
Dans la stagnation des ténèbres, qui songe,
Et qui, farouche, a l'air d'un crime qui se tait,
Elle passait, tournait, descendait, remontait,
Prenant on ne sait quels plis informes pour guides,
Blême aux endroits obscurs, noire aux endroits livides.
Ainsi vole à travers les branches l'émouchet.
Parfois, comme quelqu'un qui cherche, elle touchait
Le mur prodigieux de la cave du monde.
Elle serpentait, lente et souple comme une onde,
Dans l'abîme où l'esprit lit ce mot triste : Absent.
Souvent elle laissait derrière elle en passant
Le bleuissement pâle et fugitif du soufre.

Soudain, comme sentant sous elle plus de gouffre,
Elle hésita, pencha ce qui semblait son front,
Et regarda.

La nuit qu'aucun jour n'interrompt
Gisait dans l'étendue effroyable et sublime.
Ce précipice était de la mort, faite abîme.

On y sentait flotter du sépulcre dissous.
On voyait de la nuit sous la nuit; au-dessous
De l'ombre, dans un vide étrange, on voyait l'ombre.

Tout au fond remuait une apparence sombre;
Un fantôme entrevu, submergé, trouble, enfui,
Errant, rampant; c'était le Damné; c'était Lui.

On distinguait un front, des ailes, des vertèbres.

C'était l'archange larve, âme des lieux funèbres,
Mêlant en lui de l'astre avec de l'animal;
C'était l'être sinistre en qui pense le mal;
C'était le criminel que le crime exécute;
C'était plus qu'un esprit tombé; c'était la Chute.

Le chaos se roulait sur l'ange en se gonflant;
Par intervalle, un ongle, un large crâne, un flanc
Rayé comme les lynx, les guêpes et les zèbres,
Se dressait dans le spasme horrible des ténèbres.
Ses écailles semblaient de fumée et de jais.
On croyait voir quelqu'un de ces vagues objets
Tortueux et flottants, dont on craint la piqûre.
Offrant tous les aspects dans une ébauche obscure,
Céleste, bestial, humain, vertigineux,
Laissant voir une face au milieu de ses nœuds,
Enflant des plis confus dans l'ombre où rien ne brille,
C'était par instants l'hydre et parfois la chenille.
Il se traînait, visqueux, blême, éclipsé, terni,
Reptile colossal du cloaque infini.

La caverne d'en bas de Tout; voilà ce gouffre.

C'était du vide en pleurs et du miasme qui souffre.
D'affreux rocs ébauchaient de noirs décharnements;
On croyait, dans la brume épaisse, par moments,

Entrevoir le cadavre effrayant de la Cause;
Tout était mort; Satan flottait dans quelque chose
D'informe et de hideux qui paraissait détruit;
De sorte qu'au milieu de la fétide nuit,
Tout étant noirceur, peste, épouvante, misère,
Lividité, ruine, il semblait nécessaire
Qu'au fond de cette tombe on vît ramper ce ver.

Si quelque ange, égaré dans l'éternel hiver,
Fouillant la profondeur du deuil impénétrable,
Hélas! fût arrivé jusqu'à ce misérable,
Il n'eût rien retrouvé dans ce roi de l'enfer
Du géant éclaireur qu'on nommait Lucifer.
L'abîme avait fini par entrer dans sa forme.
La condamnation, lourde, lépreuse, énorme,
S'était, sur cet archange à jamais rejeté,
Lentement déposée en monstruosité.
L'impur typhus sortait de son haleine amère.
Parfois, dans ce puits sombre et rempli de chimère
Que la vision seule aperçoit et connaît,
Quelque ruissellement de lueur dessinait
Son dos ou la membrane immonde de son aile.
La rondeur de sa rouge et luisante prunelle
Semblait, dans la terreur de ces lieux inouïs,
Une goutte de flamme au fond du puits des nuits.
Sa face était le masque effaré du vertige.
A de certains moments, phases du noir prodige,
Un flamboiement, sortant de lui, glissait sur lui;
L'abîme aveugle était brusquement ébloui;
Alors, vision noire! à travers l'insondable,
A travers l'inconnu qui n'est pas regardable,
Dans l'étrange épaisseur du gouffre devenu
Glauque autour du colosse inexprimable et nu,
Satan apparaissait dans toute sa souffrance;
Le démon fulgurant, dans cette transparence,
Horrible, se tordait comme un éclair noyé.
Puis la nuit revenait, glacée et sans pitié;

La vaste cécité refluait sous la voûte
De l'éternel silence et l'engloutissait toute;
Et l'enfer, un instant montré, se refermant,
Lugubre, s'emplissait d'évanouissement.

III

La goule Isis-Lilith cria dans cette fosse :

— Sois content. Tout périt! (Oh! toute langue est fausse!
Comment rendre ces cris de spectre en mots humains?)
Père, ce qu'une fois j'ai saisi dans mes mains,
Moi, la Fatalité, jamais je ne le lâche.
L'airain, le bois, la pierre, ont accompli leur tâche;
L'airain s'est fait soldat, roi, prince, chevalier,
Et le bois s'est fait juge, et la pierre geôlier;
Caïn a reparu sous trois formes, le glaive,
Le gibet, la prison; et Babel se relève;
Le sang coule; Jésus est mort, l'enfer prévaut;
L'échafaud monstrueux du monde est le pivot;
Tout croule; et dans le sang humain l'homme se lave.
La guerre le fait brute et la prison esclave;
L'homme subit le joug en sortant du combat;
Et, tigre dans le cirque, est âne sous le bât.
Sois content. Tout est fauve, impitoyable et triste.
Tu règnes. Cependant un obstacle résiste;
Dans cette fourmilière obscure un peuple luit;
Il est le verbe, il est la voix, il est le bruit;
Il agite au-dessus de la terre une flamme;
Ce peuple étrange est plus qu'un peuple, c'est une âme;
Ce peuple est l'Homme même; il brave avec dédain
L'enfer, et, dans la nuit, cherche à tâtons l'éden;
Ce peuple, c'est Adam; mais Adam qui se venge.
Adam ayant volé le glaive ardent de l'ange,
Et chassant devant lui la Nuit et le Trépas;
Il va; tous les progrès sont faits avec ses pas;

Pas de haute action que ses mains ne consomment;
Les autres nations l'admirent, et le nomment
FRANCE, et ce nom combat dans l'ombre contre nous.
Cette France est l'amour et la joie en courroux;
C'est le bien qui rugit, l'idéal qui s'irrite;
Tous nos prêtres, docteur qui ment, juge hypocrite,
Faux juges, faux savants déformant les esprits,
Nagent dans le crachat de son vaste mépris;
Elle est volcan, torrent, flot, lave; elle bouillonne;
Fière, elle a plus qu'Athène et plus que Babylone,
Elle a Paris, la Ville univers, pour cerveau;
Sur l'horizon humain, bouleversé, nouveau,
Elle souffle la vie ainsi qu'une tempête.
Mais écoute; ce peuple est vaincu; sur sa tête
J'ai mis le joug; il est l'aube, je suis la fin.
La pierre dont Abel fut frappé par Caïn
Gisait toute difforme et toute ensanglantée;
Tu t'en souviens, je l'ai ramassée et jetée
Près de la Seine, ainsi qu'une graine en un champ;
Ton haleine, perçant le globe, et la touchant,
L'a fait croître et grandir jusqu'au ciel, tour affreuse;
Cette tour en cachots innombrables se creuse;
Elle est la sœur du trône; elle écrase Paris;
Elle éteint sa lumière, elle étouffe ses cris;
C'est là que toute chaîne aboutit et commence;
Elle est le cadenas de l'esclavage immense;
Elle est la glace au front de la France qui bout;
Elle est la tombe; et l'ombre avec elle est debout;
Elle garde en ses flancs le billot et la roue;
Cette tour est la geôle où le vieux dogme écroue
L'âme et la vie, et met l'esprit humain aux fers;
Car Paris bâillonné fait muet l'univers;
La prison de la France est le cachot du monde.
Maintenant, c'est fini, tout râle et rien ne gronde;
Ris, Satan. Plus que toi les hommes sont proscrits;
La Bastille, implacable et dure, est sur Paris
Comme l'épée avec la croix sur les deux Romes.

Puisque tous deux, moi spectre et toi démon, nous sommes
Les damnés, sans repos, sans sommeil, les témoins,
Puisque nous ne pouvons dormir, ayons du moins
L'âcre bonheur du mal dans notre fièvre horrible;
A travers ton enfer comme à travers un crible,
Toi, souffle la fureur aux hommes désastreux,
Et moi je secouerai le suaire sur eux.
Oui, ta vengeance étreint le monde, et le ravage.
Dans ces trois cercles noirs, Haine, Meurtre, Esclavage,
Le morne enfer tient l'homme à jamais enfermé.
Un brouillard, d'ignorance et de douleur formé,
Envahit lentement la terre comme une onde.
O grand désespéré, dans ta tombe profonde,
Sois content. Nuit, terreur, mort. Éclipse de Dieu. —

Et le spectre, penchant ses prunelles de feu,
Regardant l'épaisseur qu'aucun frisson n'anime,
Attendit la réponse énorme de l'abîme.

Mais rien ne remua. Rien ne semblait vivant.

Le fantôme étonné regarda plus avant.

— Es-tu là? — cria-t-il.

L'ombre resta muette.

Soudain la colossale et sombre silhouette
De l'ange monstre en qui le ciel s'évanouit,
Apparut, surnageant sur le flot de la nuit.

Sur son front formidable une molle fumée
Flottait, et sa paupière horrible était fermée.

O prodige! Satan venait de s'endormir.

Une commotion de stupeur fit frémir

L'immuable nuée au fond du précipice.

L'antique patient de l'éternel supplice,
Pour souffrir à jamais à jamais rajeuni,
Lui, l'immense œil de tigre ouvert sur l'infini,
Satan, le mal, l'horreur condensée en génie,
L'anxiété, le guet, la douleur, l'insomnie,
Dormait.

En même temps la terre eut un répit.
La lave folle aux flancs de l'Hékla s'assoupit;
Le fouet oublia l'âne; et l'ours, las de ses courses,
Vint boire avec la biche à la clarté des sources;
La rose parut belle aux dragons éblouis;
L'âme de Marc-Aurèle entra dans saint-Louis;
Le plus grand, attendri, se pencha sur le moindre;
Le bonze, croyant voir de la lumière poindre,
Eut peur, chouette, et dit en frémissant : Déjà!
La plante, qu'étouffait le roc, se dégagea;
Les mouches, qui pendaient aux toiles d'araignées,
S'envolèrent, de vie et d'aurore baignées;
Le poids se souleva des reins du portefaix;
Le vent s'arrêta court sur les flots stupéfaits,
Et fit grâce, et laissa rentrer la barque au havre;
L'enfant mort, dont la mère embrassait le cadavre,
Rouvrant les yeux, reprit le sein en souriant.

Satan dormait.

IV

Isis recula, s'écriant :
— Il dort! Je souffre seule. Oh! je le hais. —

Sa bouche
Écarta presque, avec cette clameur farouche,
Le voile par ses yeux flamboyants traversé;
Puis les plis du linceul froid et toujours baissé

Tombèrent longs et droits, et Lilith immobile
Songea.

Ce qu'un démon peut songer, la sibylle
Peut seule l'entrevoir quand dans son noir réduit
Elle s'accoude, ayant face à face la nuit.

On entendait suinter le néant goutte à goutte.

Soudain Isis leva son regard vers la voûte,
Et, comme la fumée aux cimes de l'Etna,
Dans toute sa longueur son linceul frissonna;
Elle se dressa haute, épouvantable et pâle,
Et jeta, secouant son voile, avec le râle
Du tigre apercevant le lion importun,
Ce cri, prodigieux dans ce gouffre : Quelqu'un!

Un ange éblouissant, les ailes déployées,
Entrait.

Les profondeurs avec Satan broyées,
Tous ces monts que la fable appelle Othryx, Ossa,
Phlégon, et que le jet de soufre éclaboussa,
Monts frappés comme lui quand Dieu brisa son aile,
Et roulés dans sa chute avec lui pêle-mêle,
Les blocs cicatrisés et morts, les rocs maudits
Que Michel, soleil foudre, extermina jadis,
Crurent revoir l'éclair du grand coup de tonnerre.

Tout l'enfer tressaillit.

L'ange, extraordinaire,
Superbe, souriant, descendait.

Sa clarté,
Sereine, blêmissait l'enfer épouvanté.
Le chaos éperdu montra sa pourriture.

On voyait au zénith du gouffre une ouverture
D'où tombait la lueur ineffable des cieux.
La géhenne s'ouvrit comme un œil chassieux;
Tout le plafond, pendant en haillon formidable,
S'éclaira. L'on put voir le fond de l'insondable,
Et les recoins confus du grand cachot souillé;
L'abîme frissonna comme un voleur fouillé;
On distinguait les bords des précipices traîtres;
Les brouillards qui flottaient prirent des formes d'êtres
Monstrueux, qui semblaient ramper, et vivre là;
La menace qu'on sent dans les lieux noirs sembla
Plus fauve, et le visage irrité des décombres,
Le blanchissement vague et difforme des ombres,
Se hérissaient, montrant des aspects foudroyés;
Tous les renversements en arrière, effrayés,
Se dressaient; les granits remuaient sous la nue;
L'obscurité lugubre apparut toute nue;
On eût dit qu'elle ôtait l'ombre qui la revêt,
Que le masque hideux de l'enfer se levait,
Et qu'on voyait la face effroyable du vide.

L'ange continuait de descendre, splendide,
Dans cet effarement immense de la nuit.

V

Le vautour ne sait plus s'il poursuit ou s'il fuit
Quand il voit l'aigle au fond du nuage apparaître.

Isis, se retournant vers ce radieux être
Beau comme Vesper, l'astre et l'ange avant-coureur,
Se dressa dans un geste effrayant dont l'horreur
S'accroissait sous le voile, et lui cria :

— Lumière,
Qu'es-tu? Que nous veux-tu? N'avance pas. Arrière,

Arrière! Les rayons sont de ce gouffre exclus.
Va-t'en. Ne donne pas un coup d'aile de plus.
Tremble! N'avance pas! —

L'ange approchait, tranquille.

La rage alors sortit de l'abîme immobile;
On entendit, terreur! le cri du lieu muet;
L'enfer aboya.

L'ombre écumait et huait.

L'ange approchait.

Isis frémit. La pâle stryge,
Avec un mouvement de rêve et de prodige,
Se déploya debout tout entière devant
L'ange, majestueux comme le jour levant.

— Mais réveille-toi donc, Satan! — dit le fantôme.

Satan dormait.

VI

Ce fut, sous le ténébreux dôme,
Une attente sans nom quand l'abîme comprit
Que cette larve allait combattre cet esprit.

L'ange était une femme; il ne semblait pas même
S'apercevoir, du haut de sa fierté suprême,
Qu'il eût quitté l'azur où Dieu rayonne et vit.
Il venait.

Quand il fut près d'Isis, ce qu'on vit
Fut hideux, et l'effroi s'accrut, dans la mesure
De ce gouffre où Babel, le colosse masure,
Ne serait qu'un tesson et Chéops qu'un gravat.

A travers l'affreux voile, et sans qu'il se levât,
Une tête de mort, sombre masque de flamme,
Parut, et le linceul laissa voir sous sa trame
Un squelette de feu flottant dans ses plis noirs;
Deux yeux brillaient, ainsi que deux ardents miroirs,
Sur cet épouvantable et sinistre visage;
Isis ouvrit les bras, pour barrer le passage,
Ainsi que le gibet au haut du Golgotha;
Et l'apparition formidable jeta
Ces mots à l'ange, avec une clameur profonde :

— Je suis Lilith-Isis, l'âme noire du monde.
Tremble! L'être inconnu, funeste, illimité,
Que l'homme en frémissant nomme Fatalité,
C'est moi. Tremble! Anankè, c'est moi. Tremble! Le voile,
C'est moi. Je suis la brume et tu n'es que l'étoile;
Tu n'es qu'un des flambeaux possibles; moi je suis
La noirceur éternelle et farouche des nuits;
Je suis la bouche obscure et soufflant sur les phares;
Va-t'en! malheur à toi, ver luisant qui t'égares!
Qu'est-ce que tu viens faire ici? Va-t'en. Ces lieux
Sont du ciel et du jour et du maître oublieux.
Qui que tu sois, malheur à ce qui s'aventure
Dans la négation et dans la sépulture!
Malheur à vous, fourmis volantes du ciel bleu,
Malheur! si vous tentez l'ombre où l'athée est Dieu,
L'antre où le démon tient le sceptre de la cendre!
Si je poussais un cri, tu te sentirais prendre
Par ce qu'on ne voit pas, l'invisible forêt
Lâcherait son hibou, la nuit se lèverait
Et t'envelopperait dans la grande aile onglée!
Fuis, imbécile esprit! Fuis, lumière aveuglée!
Vil oiseau de l'azur, rentre à ton firmament.
Qu'est-ce que tu viens faire au fond du châtiment?
Qu'est-ce que tu viens faire, ô frêle créature,
Dans les profonds dessous de la sombre nature,

Dans la haine, au delà des êtres, dans Satan?
Quoi! la mouche entre où n'ose entrer Léviathan!
Misérable ange, tremble et fuis! Va-t'en, atome! —

L'ange sans dire un mot regarda le fantôme
Fixement, et gonfla sa lèvre avec dédain.
L'étoile qu'elle avait au front se mit soudain
A grandir, emplissant d'aurore l'ombre obscure.
O vision terrible et sublime! à mesure
Que l'astre grandissait, la larve décroissait;
L'ardent grossissement de l'étoile poussait
Lilith-Isis vers l'ombre, et mêlait à la fange
Le fantôme rongé par la clarté de l'ange;
Les rayons dévoraient l'affreux linceul flottant;
L'étoile aux feux divins, plus large à chaque instant,
Météore d'abord, puis comète et fournaise,
Fondait le monstre ainsi qu'un glaçon dans la braise.
Quand l'astre fut soleil, le spectre n'était plus.

VII

Tout fit silence au fond du gouffre sans reflux,
Et rien ne troubla plus l'immobilité morte.

Pareil au goëmon que le flot berce et porte,
Satan dormait toujours.

Dans la nappe de nuit
Où s'enfonçait son corps de chimère construit,
Ce qu'on entrevoyait, c'était sa face humaine.

Semblable au flocon blanc qu'un vent d'hiver amène,
L'ange arrêta sur lui ses ailes qui flottaient,
Et pleura.

L'on eût dit que ses larmes étaient

De la lumière en pleurs coulant de deux étoiles.
Comme la tarentule au centre de ses toiles,
Le vaste malheureux et le vaste méchant
Palpitait; et la vierge immortelle, penchant
L'escarboucle allumée au sommet de sa tête,
Tendit les bras vers l'ange englouti dans la bête,
Et lui parla, planant et pourtant à genoux;
Et l'accent de sa voix divine était plus doux
Que l'incantation vague et sombre des sphères.

— O toi! je viens. Je pleure. Ici, dans les misères,
Dans le deuil, dans l'enfer où l'astre se perdit,
Je viens te demander une grâce, ô maudit!
Ici, je ne suis plus qu'une larme qui brille.
Ce qui survit de toi, c'est moi. Je suis ta fille.
Sens-tu que je suis là? Me reconnais-tu, dis?
M'entends-tu? C'est du fond des divins paradis,
C'est de la profondeur lumineuse et sacrée,
C'est de ce grand ciel clair où vit celui qui crée,
Que je viens, éperdue, à toi, l'ange enfoui!
J'ai crié vers Dieu; Dieu formidable a dit : Oui.
Il me laisse descendre au fond des nuits difformes,
Et, pour que je te parle, il permet que tu dormes.
Car, Père, pour tes yeux, hélas! le firmament
Ne peut plus s'entr'ouvrir qu'en songe seulement!
Oh! toute cette nuit, c'est affreux! Père, père!
Quoi! toi dans ce cachot! Quoi! toi dans ce repaire!
Toi puni, toi mauvais, toi, l'aîné des élus!
Te voilà donc si bas que Dieu ne te voit plus!
L'enfer! l'océan Nuit! pas de flot, pas d'écume,
Pas de souffle. Partout le Noir. C'est, dans la brume,
Ta respiration lugubre que j'entends.
La longueur de ton deuil dépassera le temps;
Le chiffre de tes maux dépassera le nombre.
Les soleils me disaient : Prends garde, il est dans l'ombre!
Et moi j'ai dit : Je veux voir le désespéré.
Hélas! l'astre du ciel te hait, la fleur du pré

Te craint, autour de toi tous les êtres ensemble
Frémissent, les clartés frissonnent, l'azur tremble,
L'infini te redoute et t'abhorre; eh bien, moi,
Je t'apporte en amour tout cet immense effroi!

Je viens te prier, toi qu'on proscrit. Toi qu'on souille,
Je viens avec des pleurs te laver. J'agenouille
La lumière devant ton horreur, et l'espoir
Devant les coups de foudre empreints sur ton front noir!
Entends-moi dans ton rêve à travers l'anathème.
Ne te courrouce point, père, puisque je t'aime!
Le blessé ne hait pas la main qui le soutient;
L'affamé n'a jamais maudit celui qui vient
Disant : Voici du pain et de l'eau; bois et mange.

Oh! quand j'étais mêlée à tes ailes, quel ange
Que Satan, dans l'aurore et dans l'immensité!
Dieu se nommant Bonté, tu t'appelais Beauté.
Ta chevelure était blonde et surnaturelle,
Et frissonnait splendide, et laissait derrière elle
Une inondation de rayons dans la nuit!
L'abîme était par toi comme par Dieu conduit.
Un jour les éléments te prirent pour Lui-même;
Comme tu te dressais avec ton diadème
Sur le ciel, de ton lustre effrayant envahi,
L'air dit : Emmanuel! et l'onde : Adonaï!
Ton char faisait jaillir des mondes sous sa roue.
Près de toi, Raphaël, Gabriel, qui secoue
Un météore épars en flammes sur son front,
Michel, dont la clarté jamais ne s'interrompt,
Ithuriel, qui mêle aux rayons les dictames,
Stellial, Azraël, porte-flambeau des âmes,
N'étaient plus que l'essaim confus de la forêt;
Un resplendissement de blancheur t'entourait;
Et l'aube en te voyant s'écriait : Je suis noire!
Tu passais au milieu d'un ouragan de gloire;
Les éthers t'attendaient pour devenir azurs;

Les univers naissaient, prodigieux et purs,
Avec des millions de fleurs et d'étincelles,
Dans un rhythme marqué par tes battements d'ailes;
Tu faisais, en fixant sur eux ton œil charmant,
Reculer les soleils dans l'éblouissement;
Tu flamboyais, candeur et force; un lys archange!
Comme après le héros s'avance la phalange,
A ta suite marchaient les constellations;
L'ombre pleurait d'amour quand nous la traversions;
La nuit, tu te levais dans un triomphe d'astres;
Et les dômes divins et les sacrés pilastres,
Et les éternels cieux et l'éden nouveau-né,
T'adoraient dans ta joie immense, infortuné!

Hélas! dès qu'en ce bagne, où nul regard ne plonge,
Tu fus précipité, Satan, tu fis ce songe
De te venger, démon géant, sur l'infini!
Près de l'ange proscrit tu mis l'homme banni;
Tu fis tomber Adam et tu fis déchoir Ève;
Tu voulus frapper Dieu dans le germe et la sève,
Dans l'enfant, dans le nid des bois, dans l'alcyon;
Seul, à jamais muré sous la création,
Tu devins, dans l'horreur, le grand rêveur funeste;
Dans les vierges forêts tu fis sortir la peste
De l'épaisseur charmante et terrible des fleurs;
Avec les voluptés tu forgeas les douleurs;
Tu te mêlas au Père auguste qui gouverne;
L'espace alors s'emplit d'un esprit de caverne;
Tu dis à l'Éternel : A nous deux maintenant!
Tu souillas l'infini rien qu'en l'espionnant.
A travers l'océan tu soufflas le naufrage;
Captif, tu pénétras la terre de ta rage;
Le dessous ténébreux de la vie appartint
A ta vengeance, et fut par ton haleine atteint;
Tu mordis les tombeaux; tu mordis les racines;
Tu mêlas aux parfums les herbes assassines;
Tu mis partout le monstre à côté de la loi;

IMPRIMERIE NATIONALE

Une émanation de nuit sortit de toi,
Et tu déshonoras l'univers magnanime!
Dieu rayonnait le bien, tu rayonnas le crime.
Tu fis d'en bas, avec tes miasmes, des démons;
Tu pris les instincts vils et les impurs limons
Et tu créas avec cette fange les traîtres,
Les lâches, les cruels; et tu fis dieux et maîtres
Des êtres de l'abîme et des esprits forçats;
Tu poussas les Nemrods aux guerres, tu dressas
Les Caïphes sanglants contre les Christs sublimes;
Et souvent là-haut, nous, les anges, nous pâlîmes
D'entendre dans la mort ces juges et ces rois
Rire, et de voir grandir le glaive énorme en croix.

A quoi cela t'a-t-il servi? Plus de misère;
Voilà tout. Ton éclair ronge et brûle ta serre;
Ton empoisonnement du monde a commencé
Par toi-même, ô géant d'un combat insensé.
Le mal ne fait pas peur à Dieu; Dieu se courrouce,
Et frappe. Tu croyais que la vengeance est douce;
Elle est amère. Hélas! le crime est châtiment.
La croissance du mal augmente ton tourment;
Le mal qu'on fait souffrir s'ajoute au mal qu'on souffre;
Ta lave au fond des nuits sur toi retombe en soufre;
Et toi-même on t'entend par moments l'avouer.
Le supplice de Tout sur toi vient échouer.
Tu fais tout chanceler, tout trembler sur sa base,
Tout crouler, et c'est toi que ton effort écrase;
Toute la terre étant sous ton joug à présent,
Te voilà, toi, sous plus d'épouvante gisant!
Te voilà plus difforme, et ton cœur d'airain saigne!

Mais, Satan, il faut bien qu'à la fin on te plaigne,
Tu dois avoir besoin de voir quelqu'un pleurer,
Je viens à toi!

Je viens gémir, luire, éclairer;

T'ôter du moins le poids de la terrestre chaîne,
Et guérir à ton flanc la sombre plaie humaine.

Mon père, écoute-moi. Pour baume et pour calmant,
Pour mêler quelque joie à ton accablement,
Tu n'as jusqu'à cette heure, en ton âpre géhenne,
Essayé que la nuit, la vengeance et la haine;
Essaie enfin la vie, essaie enfin le jour!
Laisse planer le cygne à ta place, ô vautour!
Laisse un ange sorti de tes ailes répandre
Sur les fléaux un souffle irrésistible et tendre.
Faisons lever Caïn accroupi sur Abel.
Assez d'ombre et de crime! Empêchons que Babel
Élève encor plus haut ses hideuses spirales.
Oh! laisse-moi rouvrir les portes sépulcrales
Que, du fond de l'enfer, sur l'âme tu fermais!
Laisse-moi mettre l'homme en liberté. Permets
Que je tende la main à l'univers qui sombre.
Laisse-moi renverser la montagne de l'ombre;
Laisse-moi jeter bas l'infâme tour du mal!

Permets que, grâce à moi, dans l'azur baptismal
Le monde rentre, afin que l'éden reparaisse!
Hélas! sens-tu mon cœur tremblant qui te caresse?
M'entends-tu sangloter dans ton cachot? Consens
Que je sauve les bons, les purs, les innocents;
Laisse s'envoler l'âme et finir la souffrance.
Dieu me fit Liberté; toi, fais-moi Délivrance!
Oh! ne me défends pas de jeter, dans les cieux
Et les enfers, le cri de l'amour factieux;
Laisse-moi prodiguer à la terrestre sphère
L'air vaste, le ciel bleu, l'espoir sans borne, et faire
Sortir du front de l'homme un rayon d'infini.
Laisse-moi sauver tout, moi ton côté béni!
Consens! Oh! moi qui viens de toi, permets que j'aille
Chez ces vivants, afin d'achever la bataille
Entre leur ignorance, hélas! et leur raison,

Pour mettre une rougeur sacrée à l'horizon,
Pour que l'affreux passé dans les ténèbres roule,
Pour que la terre tremble et que la prison croule,
Pour que l'éruption se fasse, et pour qu'enfin
L'homme voie, au-dessus des douleurs, de la faim,
De la guerre, des rois, des dieux, de la démence,
Le volcan de la joie enfler sa lave immense! —

VIII

Tandis que cette vierge adorable parlait,
Pareille au sein versant goutte à goutte le lait
A l'enfant nouveau-né qui dort, la bouche ouverte,
Satan, toujours flottant comme une herbe en l'eau verte,
Remuait dans le gouffre, et semblait par moment
A travers son sommeil frémir éperdûment;
Ainsi qu'en un brouillard l'aube éclôt, puis s'efface,
Le démon s'éclairait, puis pâlissait; sa face
Était comme le champ d'un combat ténébreux;
Le bien, le mal, luttaient sur son visage entre eux
Avec tous les reflux de deux sombres armées;
Ses lèvres se crispaient, sinistrement fermées;
Ses poings s'entre-heurtaient, monstrueux et noircis;
Il n'ouvrait pas les yeux, mais sous ses lourds sourcils
On voyait les lueurs de cette âme inconnue;
Tel le tonnerre fait des pourpres sous la nue.
L'ange le regardait, les mains jointes; enfin
Une clarté, qu'eût pu jeter un séraphin,
Sortit de ce grand front tout brûlé par les fièvres.
Ainsi que deux rochers qui se fendent, ses lèvres
S'écartèrent, un souffle orageux souleva
Son flanc terrible, et l'ange entendit ce mot :

— Va! —

LIVRE TROISIÈME.

LA PRISON.

I

LES SQUELETTES.

— Les quatre squelettes se réveillent dans le cachot de la Bastille, et se parlent.
Dire ce qu'étaient ces quatre squelettes.
....
....

....

La tour est âpre et noire, et, du haut jusqu'en bas,
Elle est un instrument de supplice; un étage
Fait agoniser moins ou souffrir davantage;
Changer de cabanon, c'est changer de tourment;
Le captif, dans la cave, expire lentement;
Sous le toit, dans un trou qu'on nomme la calotte,
Il étouffe en juillet, en décembre il grelotte;
Sous plus ou moins d'horreur l'homme se sent plier
A mesure qu'il monte ou descend l'escalier;
Nulle part le repos, l'air frais, la clarté pure.
Chaque chambre a la forme utile à la torture;
Ici l'on gèle; ici l'on brûle; ici l'on meurt.

....

.... Dans ce lieu morne,
La minute est bourreau, l'heure est épouvantail.
Une horloge apparaît au-dessus du portail;
Autour du cadran triste, une chaîne est sculptée,
Cercle affreux, chaîne énorme à lier Prométhée;
Elle entoure le temps, et, monstrueuse à voir,
Saisit par ses deux bouts, au bas du fronton noir,
Une statue étrange et morne, prisonnière,
Qui grince et fait effort pour sortir de la pierre;
La statue a deux fronts, l'un jeune et l'autre vieux;
Sur le cadran, rouillé par l'hiver pluvieux,
L'aiguille, résumant dans une heure une vie,
Par la chaîne toujours à tous ses pas suivie,
Part du jeune homme et vient aboutir au vieillard.
Lugubre, elle paraît marcher sous un brouillard;
On croit voir l'affreux doigt de la Bastille sombre
Montrant ce qu'elle fait du prisonnier dans l'ombre,
Et disant : — C'est ici que les pas sont tremblants,
Et que les cheveux noirs deviennent cheveux blancs. —

....

Effroyable prison qui n'a point de mémoire!
La geôle, au dehors noire, est aveugle au dedans;
Elle prend, sans les voir, des hommes dans ses dents,
Et, sans s'informer d'eux, les mâche et les dévore.

....
....

En entrant dans ces murs terribles, où, pour eux,
Les heures maintenant, hélas! seront si lentes,
Les captifs sont inscrits sur des feuilles volantes;
Pas de livre d'écrou. Tout est fait de façon

Que rien ne laisse trace en cette âpre prison,
Et que le nom s'y perde en même temps que l'homme.
Quel est ce prisonnier, et comment on le nomme,
Après dix ou vingt ans personne ne le sait;
Pas même lui. La dalle ignore ce que c'est;
Le carcan le saisit au cou sans le connaître;
Et le ver, qui déjà goûte à sa chair peut-être,
Ne peut dire son nom au rat qui glisse et fuit.
Hier, aujourd'hui, demain, ne font qu'un. Plus un bruit.
L'homme, qui maintenant va mourir goutte à goutte,
Une fois qu'il a mis le pied sous cette voûte,
Sent au-dessus de lui son propre effacement.
Sa vie est à jamais mêlée à ce ciment.
Le fil qui nous rattache au monde dont nous sommes,
Et lie à travers l'ombre un homme aux autres hommes,
Se brise ici. Sans air, sans jour, sans point d'appui,
L'homme le sent flotter rompu derrière lui.
Un vivant n'est plus là qu'un rêve dans un gouffre.
Entrer là, c'est entrer dans de l'oubli. L'on souffre,
On rampe, on saigne, on râle, on crie; on ne sait pas.
Le captif va, vient, tremble; il fait de vagues pas,
Sent à son pied sa chaîne et s'arrête farouche,
Boit à sa cruche, mord à son pain noir, se couche,
Se lève, se rendort, tressaille, et, réveillé,
Dit : Où suis-je? que suis-je? et tâte un mur mouillé.
Il ne sait plus qu'il souffre, il ne sent plus qu'il pleure;
Il semble à ce damné qu'il s'enfonce à chaque heure
Plus bas dans la prison, et que, dans lui vivant,
La prison chaque jour pénètre plus avant;
La Bastille le tient; hagard, il s'incorpore
A cet épouvantable et hideux madrépore;
Morne, il constate, au froid toujours croissant du fer,
La transformation de son bagne en enfer;
Il croit que l'heure est morte au-dessus de sa tête,
Et que l'éternité dans son cachot s'arrête.
Est-ce que son œil voit? est-ce que son cœur bat?
Il s'accoude des mois entiers sur son grabat,

Écoutant dans un coin filer quelque araignée.
Son âme se détache et lui semble éloignée;
Il croit heurter sa bière en touchant à son lit;
L'évanouissement par degré le remplit;
Il ne peut plus fixer un temps, compter un nombre;
La pierre devient nuit, lui-même il devient ombre,
Et sent croître, à travers la stupeur de l'ennui,
Autour de lui la tombe et le fantôme en lui.

. . . .

(Le reste manque.)

II

CAMILLE ET LUCILE.

III

LA PRISE DE LA BASTILLE.

(Ces deux parties du chant : *la Prison,* manquent.)

HORS DE LA TERRE

IV

SATAN PARDONNÉ.

Le sanglot de Satan dans l'ombre continue.

I

....
....

— Ici la tombe, là le chaos; sur ma tête
La noirceur; sous mes pieds, la chute; où je m'arrête,
La profondeur s'écroule, et tout est vide; eh bien,
Tous ces gouffres mêlés sur moi ne seraient rien
Si je pouvais donner le change à ma pensée,
Moi-même m'enivrer de ma fureur versée,
Et me persuader que je hais! Ce n'est pas
De la crypte stupide et sourde du trépas,
Ce n'est pas du cachot, du puits, de la géhenne,
Ce n'est pas du verrou, ce n'est pas de la chaîne,
C'est de son propre cœur qu'on est le prisonnier.
Haïr délivre.

II

Hélas! à force de nier,
Et d'enfoncer dans tout mon sarcasme, âpre lame;
A force d'insulter le grand épithalame,
Et de crier d'en bas aux crimes : je suis là!
Et de continuer Nemrod dans Attila,

Et de recommencer dans Borgia Caïphe,
A force d'ajouter à toute aile une griffe,
A force d'inspirer les basses actions,
A force de jeter mon cloaque aux rayons,
A force d'être l'ange infâme que sature
Tout le crime possible en la sombre nature,
A force de m'emplir de ténèbres, j'ai froid.

III

Oh! l'essence de Dieu, c'est d'aimer. L'homme croit
Que Dieu n'est comme lui qu'une âme, et qu'il s'isole
De l'univers, poussière immense qui s'envole;
Mais moi, l'ennemi triste et l'envieux moqueur,
Je le sais, Dieu n'est pas une âme, c'est un cœur.
Dieu, centre aimant du monde, à ses fibres divines
Rattache tous les fils de toutes les racines,
Et sa tendresse égale un ver au séraphin;
Et c'est l'étonnement des espaces sans fin
Que ce cœur, blasphémé sur terre par les prêtres,
Ait autant de rayons que l'univers a d'êtres.
Pour lui, créer, penser, méditer, animer,
Semer, détruire, faire, être, voir, c'est aimer.
Splendide, il aime, et c'est par reflux qu'on l'adore.
Tout en lui roule; il tient à la nuit par l'aurore,
Aux esprits par l'idée, aux fleurs par le parfum;
Et ce cœur dans son gouffre a l'infini, moins un.
Moins Satan, à jamais rejeté, damné, morne.
Dieu m'excepte. Il finit à moi. Je suis sa borne.
Dieu serait infini si je n'existais pas.

Je lui dis : Tu fis bien, Dieu, quand tu me frappas!
Je ne l'accuse point, non! mais je désespère!
O sombre éternité, je suis le fils sans père.
Du côté de Satan il est, mais n'est plus Dieu.

IV

Cent fois, cent fois, cent fois, j'en répète l'aveu,
J'aime! Et Dieu me torture, et voici mon blasphème,
Voici ma frénésie et mon hurlement : j'aime!
J'aime, à faire trembler les cieux! — Quoi! c'est en vain!
Oh! c'est là l'inouï, l'horrible, le divin,
De se dresser, d'ouvrir des ailes insensées,
De s'attacher, sanglant, à toutes les pensées
Qu'on peut saisir, avec des cris, avec des pleurs,
De sonder les terreurs, de sonder les douleurs,
Toutes, celles qu'on souffre et celles qu'on invente,
De parcourir le cercle entier de l'épouvante,
Pour retomber toujours au même désespoir!
Dieu veut que l'homme las s'endorme, il fait le soir;
Il creuse pour la taupe une chambre sous terre;
Il donne au singe, à l'ours, au lynx, à la panthère,
L'âpre hospitalité des antres et des monts;
Aux baleines les mers, aux crapauds les limons,
Les roseaux aux serpents secouant leurs sonnettes;
Il fait tourner autour des soleils les planètes
Et dans la blanche main des vierges les fuseaux;
Il entre dans les nids, touche aux petits oiseaux,
Et dit : La bise vient, j'épaissirai leurs plumes;
Il laisse l'étincelle échapper aux enclumes,
Et lui permet de fuir, joyeuse, les marteaux;
Il montre son grand ciel aux lions de l'Athos;
Il étale dans l'aube, ainsi que des corbeilles,
Sous des flots de rayons, les printemps pleins d'abeilles;
Sa grandeur pour le monde en bonté se résout.
Une vaste lueur ardente embrase tout,
De l'archange à la brute et de l'astre à la pierre,
Croise en forêt de feu ses rameaux de lumière,
Va, vient, monte, descend, féconde, enflamme, emplit,
Combat l'hiver liant les fleuves dans leur lit,

Et lui fait lâcher prise, et rit dans toute chose,
Luit mollement derrière une feuille de rose,
Chauffe l'énormité sidérale des cieux,
Brille, et, de mon côté, prodige monstrueux,
Ce flamboiement se dresse en muraille de glace!

Oui, la création heureuse s'entrelace
Tout entière, clartés et brume, esprit et corps,
Dans le Dieu bon, avec d'ineffables accords;
L'être le plus souillé retrouve l'innocence
Dans sa toute tendresse et sa toute puissance;
Moi seul, moi le maudit, l'incurable apostat,
Je m'approche de Dieu sans autre résultat
Que de faire gronder vaguement le tonnerre!
Dieu veut que cet essaim d'atomes le vénère,
Il leur demande à tous leur cœur, leur chant, leur fruit,
Leur parfum, leur prière; à moi rien, de la nuit.
O misère sans fond! Écoutez ceci, sphères,
Étoiles, firmaments, ô vieux soleils, mes frères,
Vers qui monte en pleurant mon douloureux souhait,
Cieux, azurs, profondeurs, splendeurs, — l'amour me hait! —

V

DIEU PARLE DANS L'INFINI.

— Non, je ne te hais point!...............................

....

Un ange est entre nous; ce qu'elle a fait te compte.
L'homme, enchaîné par toi, par elle est délivré.
O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai!
Viens; la prison détruite abolit la géhenne!

Viens; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.
Cette paternité sublime nous unit.
L'archange ressuscite et le démon finit;
Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
Satan est mort; renais, ô Lucifer céleste! —

IMPRIMERIE NATIONALE

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

DE

LA FIN DE SATAN.

Deux parties bien distinctes dans ce manuscrit : l'une de 1854, l'autre de 1860.

En 1854, le poème se réduisait à quatre divisions : *Et nox facta est,* la Première page, le Glaive et Satan dans la nuit.

Toute cette partie, d'une écriture droite et menue, est sur papier pelure, blanc; pour unifier le format on a collé cette première partie, au moment de relier le manuscrit, sur des feuillets de la dimension employée pour la seconde partie.

Certains développements, que nous noterons dans cette étude au fur et à mesure, ont été intercalés en 1860 dans le texte primitif.

Les parties datant de 1860 sont en général d'une écriture appuyée et un peu écrasée sur papier fort, bleuté. Ce sont : La Plume de Satan, le Gibet (le livre entier), l'Ange Liberté, la Prison, Satan pardonné.

Il semble que l'idée du rachat de Satan par l'Ange Liberté ne soit venue à Victor Hugo que vers 1860, car le seul feuillet qui, dans le prélude *Et nox facta est,* annonce cette idée (huit vers, voir page 14) a été intercalé et ne faisait pas partie de la première version.

I. NOTES EXPLICATIVES.

HORS DE LA TERRE. — I.

Et nox facta est.

Beaucoup de ratures; des hésitations dans les divisions; des surcharges et des ajoutés dans les quatre premiers feuillets. Reproduisons un des enchaînements principaux qui permettra au lecteur de se rendre compte des vers ajoutés :

Alors l'être effrayant qui s'appelle Jamais [1]
Songea. Les trois soleils lui semblaient trois prunelles.
Soudain il se sentit pousser d'horribles ailes.
Il se vit devenir monstre et que l'ange en lui

(1) Les vers *en italiques* sont rayés sur le manuscrit.

Mourait. Ce révolté[1]
Plia son aile onglée aux membranes funèbres
Et, fauve, regarda fixement les ténèbres,
Debout, et l'on eût dit dans la brume une tour.
Dans cette obscurité sans forme et sans contour
Où le vide muet roulait ses vagues noires,
Le chaos prolongeait ses mornes promontoires,
Ruines du néant et caps de l'infini.
. . . .

Quelques vers nous semblent ajoutés au haut du feuillet suivant, comblant l'espace laissé par Victor Hugo pour une rime masculine; puis la première version continue :

Les trois soleils mêlaient leurs trois rayonnements.
Après quelque combat dans les hauts firmaments,
D'un char de feu brisé l'on eût dit les trois roues.
Les monts hors du brouillard sortaient comme des proues,
C'était on ne sait quoi de submergé. C'était
Ce qui n'est plus, ce qui s'en va, ce qui se tait;
Et l'on n'aurait pu dire, en cette horreur profonde,
Si ce reste effrayant d'un mystère ou d'un monde,
Espèce d'univers perdu, vivant, détruit,
S'appelait le naufrage ou s'appelait la nuit.
Et lui comprit, tremblant comme le mât qui sombre,
Qu'il était le noyé du déluge de l'ombre.

Ce dernier vers se retrouve tout à la fin de la huitième division, datée *25 mars 1854*. Là prenait fin le texte de la première partie; les deux derniers feuillets, l'un blanc, l'autre bleu, sont ultérieurs.

LIVRE PREMIER. — LE GLAIVE.

Au verso du titre et au feuillet suivant, nous trouvons, à quelques variantes près et avec des interversions, le texte de la strophe deuxième : Ceux qui parlaient dans le bois. Notons que, dans cette première version, la bénédiction du lépreux, venant en réplique à la malédiction de l'eunuque, n'existait pas. On passait immédiatement à la strophe troisième :

Dans son désœuvrement, Nemrod, d'ombre chargé...

Nemrod.

Le feuillet 30 n'est qu'une copie au net des vingt vers biffés au feuillet précédent après des remaniements en marge. Deux pages plus loin, nous lisons au verso de la

[1] Le reste du vers est resté en blanc.

troisième division des vers déjà utilisés dans la première. La différence est dans l'interversion suivante : Victor Hugo ne parlait du clou trouvé par Nemrod qu'après avoir dit :

Quand Nemrod eut conquis le monde, il s'arrêta.

Ceux qui parlaient dans le bois.

Toute la première partie de cette strophe n'est qu'une copie du brouillon dont nous avons parlé en tête de ce livre.

Selon Orphée et selon Melchisédech.

Une partie de la deuxième division de cette strophe tient sur un bout de papier collé sur le feuillet du manuscrit et paraît avoir été adaptée au texte de *la Fin de Satan;* cette partie commence à la citation :

Les géants n'avaient plus de montagnes.....

Une date : *16 février 1854,* au-dessous de ce vers :

Il jeta le géant à la tête du dieu.

Le texte attribué à Melchisédech tient sur un feuillet bleu collé sur la double feuille du manuscrit; il est daté : *14 février 1854.*

A la fin de la strophe troisième, le compte des vers : 132, ce qui est à six vers près le nombre exact.

Le manuscrit primitif ne devait comporter que cinq strophes pour le livre le Glaive, car, après la cinquième, on lit :

Fini le 8 mai 1854.

Au-dessous, quelques vers raturés dont nous avons pu déchiffrer ceci :

Sa flèche
Qui s'était enfoncée au ciel éblouissant
En retomba. La pointe était teinte de sang.

Puis le compte des cinq premières strophes :

1re st.	96
2e.	304
3e.	138
4e.	172
5e.	94
	804
6e.	18
	822

La strophe sixième est d'une écriture plus appuyée.

HORS DE LA TERRE. — II.

LA PLUME DE SATAN.

Pas de date à cette partie, qui, d'après le papier et l'écriture, est de 1860.

LIVRE DEUXIÈME. — LE GIBET.

Sous le titre du livre, les trois titres des divisions et la date : Décembre 1859-avril 1860.

LA JUDÉE.

HÉRODE ET CAÏPHE.

Titre ajouté entre deux vers. La division était résumée dans ces sept vers rayés :

Caïphe, successeur des grands prêtres altiers,
Était un homme sombre, et pourtant volontiers
Il riait, à travers l'ombre de sa pensée;
Mais on se sentait pris d'une sueur glacée
Devant cette gaîté, couverte d'un cercueil.

Rosmophim, de Jessur, prêtre au profond coup d'œil,
Et docteur, l'assistait dans les choses civiles.

C'était la fin de la première division. Après avoir écrit le développement publié, Victor Hugo a rayé sa première version, a indiqué un blanc, et a continué, dans l'espace resté libre, par ce vers :

Un peuple commandait, le monde subissait.

LA JUDÉE.

La division V débutait par les quatre vers de la division suivante. Ils sont biffés et remplacés en marge par les vers publiés, puis utilisés ensuite.

LES PAROLES DU DOCTEUR DE LA LOI.

Le dernier vers de cette division est répété cinq fois au courant du manuscrit et quatre fois rayé. A la première version il s'enchaînait à la division VIII : LA SIBYLLE, ce qui supprimait la septième division; une autre version la donnait, mais très écourtée :

Peuple, cria le prêtre, on vient de blasphémer.

Un matin Rosmophim entre chez le pontife.
Hannasci, dit le prêtre en saluant Caïphe,

Je sais ta volonté secrète, et je la suis.
Il s'agit de sauver le Temple. Je me suis
Informé de celui des douze auquel tu penses.
Il a le sac. C'est lui qu'on charge des dépenses;
Quand on voyage, il compte avec les hôteliers...

La troisième version abandonnée enchaînait le vers répété à la première division de la seconde partie, Jésus-Christ, *La Poutre :*

Le brigand Barabbas est en prison...

Enfin nous retrouvons ce vers clôturant le cantique de Bethphagé après les six strophes inédites que nous donnons aux Variantes, page 264.

Après la dernière strophe chantée par le jeune homme, une moabite prenait la parole :

UNE MOABITE.

Chantez, femmes. Le temple est blanc sur la montagne.
Le nid d'oiseau, la fleur des champs, l'épi de blé,
Sont les trois dons que veut le temple aux cieux mêlé;
Toute la loi d'en haut, qu'il faut comprendre et suivre,
Étant dans ces trois mots : planer, parfumer, vivre.

JÉSUS.

Toute la loi d'en haut est dans ce mot : aimer.

*

Un prêtre passe, et dit : il vient de blasphémer.

La Sibylle.

Le texte du *Livre d'en haut* était primitivement contenu dans les quatre feuillets 94, 95, 99, 100, feuillets blancs collés à même sur le large et fort papier bleu de la partie écrite en 1860. L'écriture de ces quatre pages nous paraît être de 1856. La citation commençait à ce vers :

Le livre d'en haut dit : — O penseurs, prenez garde!

Elle finissait ainsi :

Le bas est immobile et le haut immuable.
En bas est l'ancre, en haut l'obscur anneau du câble.
Qu'importe ce qui peut tourbillonner de vents,
D'hommes, de voix, de pleurs, de cris, d'êtres vivants,
Et de flots discoureurs et d'ouragans prolixes,
Entre les tombeaux noirs et les étoiles fixes!

Ces quatre pages semblent avoir été juxtaposées et pourraient bien avoir inspiré le reste de la division.

Les feuillets intercalaires sont conformes au reste de ce livre daté au titre : Décembre 1859-avril 1860.

JÉSUS-CHRIST.

La Poutre.

Le chiffre VI, au-dessus du titre, indique que cette division devait, avant les remaniements, entrer dans la première partie.

Deux feuillets, relatant les habitudes, les mœurs et la religion des guèbres, ont été intercalés à partir de :

> Le toit de Psyphax, bas, et marqué d'un poteau,
> Fait une ampoule au centre isolé du plateau.

Suivent cinquante-quatre vers ajoutés.

Ténèbres.

Au verso d'une page de cette division, trois strophes du cantique de Bethphagé.

La fascination de Barabbas par le cadavre de Jésus crucifié se résumait dans ces vers rayés :

> *Puis, muet, lentement, n'ayant plus même un râle,*
> *Béant, il s'avança vers ce cadavre pâle;*
> *Il allait, chancelant, comme au souffle du vent,*
> *Et prêt à fuir après chaque pas en avant;*
> *Le front du mort* semblait s'éclairer à mesure
> Que cet homme approchait d'une marche mal sûre.

HORS DE LA TERRE. — III.

SATAN DANS LA NUIT.

A la page de ce titre, la mention suivante :

Il reste à faire dans cette section le chant des astres et l'hymne des anges Avril 1860.

Ces deux chants n'ont jamais été écrits.

Au feuillet suivant, un plan de direction que Victor Hugo s'était tracé à lui même,

et qu'il a suivi presque entièrement jusqu'à la fin du poème; nous croyons devoir le reproduire entièrement :

7 avril 1860. (J'ai mis à ceci la dernière main.)
Relire dans un an.

Peut-être interrompre ce cri de Satan en trois endroits par les trois voix de l'air, de l'infini, du ciel.

1° Après :

Le haïr, l'exécrer et l'abhorrer! — Je l'aime.

(Deux lignes de points).

CHANSON DES OISEAUX. — Vie.

Puis Satan reprend :

Si je ne l'aimais pas..., etc.

2° Après :

De la pitié! je suis le mendiant immense.

(Deux lignes de points).

CHANT DES ASTRES. — Lumière.

Puis Satan reprend (deux lignes de points) :

Encor si je pouvais dormir!

3° Après :

Je tâte dans la nuit ce mur l'éternité!

(Deux lignes de points).

HYMNE DES ANGES. — Pensée.

Puis Satan reprend (deux lignes de points) :

Ici la tombe, là le chaos..., etc.

Autre conseil que j'aurai à me donner et à examiner :

Peut-être réserver la fin du monologue à partir de : *Ici la tombe, là le chaos,* pour le dénouement, après le *chant de la Bastille.* Mettre d'abord deux lignes de points, puis ce vers :

Le sanglot de Satan dans l'ombre continue.

Puis deux lignes de points. Puis enfin relier *l'amour me hait* à : *Non, je ne te hais point.*

DIEU PARLE DANS L'INFINI.

Non, je ne te hais point vient aussi bien par-dessus le chant de la Bastille en réponse à Satan, si je garde le monologue en un morceau.

Ce plan a été suivi. Victor Hugo y a seulement intercalé la partie, non prévue,

intitulée : l'Ange Liberté. Des trois chants, un seul, la Chanson des Oiseaux, a été commencé quatre jours après cette note.

Chanson des oiseaux.

Le premier feuillet porte en travers cette mention :

Fait sur la tour Victoria, le 11 avril 1860.

Victor Hugo a ajouté ensuite plusieurs strophes; le chant est daté à la fin 11-15 avril 1860.

La quatrième division commençait par six vers rayés ici et reportés à la deuxième division :

Oh! l'enfer! c'est l'absence éternelle.

Toute la fin de la sixième division à partir du vers :

Tu seras Providence et moi Fatalité

est de 1860.

La plus grande partie de la onzième division et la treizième semblent avoir été écrites en 1860.

Le feuillet qui précède immédiatement l'Ange Liberté (*l'Hymne des Anges n'existant pas*) nous indique qu'il y avait primitivement quatre divisions de moins au cri de Satan; ce feuillet, à moitié rayé, commence par ces vers utilisés :

Torture! je voudrais attendrir les nuées;
Je tends la main aux fleurs, je crie aux aquilons :
Grâce! ayant tous les maux du monde pour haillons,
Je pleure. Je demande aux oiseaux, à la voile
Qu'un vent pousse
Qui s'enfuit, à la tombe, au brin d'herbe, à l'étoile,
Aux bêtes reculant devant le front humain,
Aux cailloux qu'un forçat casse au bord du chemin,
vent qui passe,
A tout, au jour qui meurt, au soir qui recommence,
De la pitié! je suis le mendiant immense.

VIII

Ayez de la pitié, gouffres, si les splendeurs
N'en ont pas. Sur Satan, rongé par les laideurs,
O voûtes de l'enfer, laissez tomber des larmes!

Le texte suit, tel qu'il est publié, jusqu'au dernier vers :

l'immense
la sourde
la froide
la noire éternité.
Je tâte dans la nuit ce mur, l'éternité.

Puis une date rayée, et, au-dessous le compte des vers :

Janvier 1854. Jersey.

Fini le 20.

288.

L'ANGE LIBERTÉ.

Beaucoup de remaniements dans ce livre, daté à la fin *22 mars 1860.* Il faut signaler un fragment antérieur, collé sur les larges pages bleues de 1860; ce fragment, qui aurait pu être publié à part, est daté 4 mars 1854; il se compose de trente-deux vers commençant ainsi :

Dans le cercle effrayant que les glaciers enserrent...

(voir page 208).

Voici la version primitive de la deuxième division qui était très peu étendue à partir de l'apparition de Lilith-Isis :

Soudain, comme sentant sous elle plus de gouffre,
Elle hésita, pencha ce qui semblait son front,
Et regarda.

La nuit qu'aucun jour n'interrompt
Gisait dans la hideuse et muette étendue;
Tout au fond remuait une forme perdue,
Un fantôme apparu, disparu, vague, enfui,
Volant, rampant; c'était le Damné; c'était Lui.

On distinguait un front, des ailes, des vertèbres.

Le spectre Isis-Lilith cria vers ces ténèbres :

Sois content. Tout périt. Le mal a pour soutiens
Le vide et le néant...

Après ce livre, un feuillet entier raturé contient le brouillon des vers dits par l'Ange Liberté.

HORS DE LA TERRE. — IV.

On a publié en tête de cette division le vers indiqué sur le plan :

Le sanglot de Satan dans l'ombre continue.

Le dernier vers :

Je tâte dans la nuit ce mur, l'éternité.

est répété en tête de ce livre tel que cela devait être avant que Victor Hugo eût arrêté le plan que nous avons donné page 251. La plainte de Satan se continuait sans interruption. Le dernier feuillet est daté 17-18 février 1860.

Le dénouement : DIEU PARLE DANS L'INFINI, tient sur le verso d'une enveloppe datée 13 février 1860. C'est un brouillon qui n'a jamais été recopié.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

Les notes de travail pour *la Fin de Satan* ne constituaient pas un reliquat; pourtant certains plans, modifiés par la suite, certains développements qui, après transformation de l'idée première, n'ont pu entrer dans le texte publié, nous ont paru intéressants. Nous les reproduisons à la suite de la division à laquelle ils se rapportent.

HORS DE LA TERRE. — I.

(*Autre titre :* AVANT LE COMMENCEMENT.)

ET NOX FACTA EST.

I

Page 7. Il n'avait pas encor pu saisir une cime
[*Il tombait haletant, effaré, foudroyé.*[1]]
Ni lever une fois son front démesuré.

Il tombait. Tout à coup un roc heurta sa main.
Terrible, il l'étreignit, et cria : — Je respire!
Il l'étreignit, ainsi qu'un mort étreint sa tombe,
Alors il entendit en haut une voix dire :
Et s'arrêta. Quelqu'un, d'en haut, lui cria : — Tombe!
Les soleils s'éteindront autour de toi, maudit!

[1] Les variantes entre crochets ont été retrouvées sur des fragments isolés.

III

Page 9. … Et le rebelle en sentit quelque ennui;
Regarda fixement la caverne de l'ombre,
Plia son aile onglée aux membranes funèbres,
Il laissa son épaule, autrefois lumineuse,
La nuit, dans ce lieu triste et que la brume encombre,
Et, fauve, regarda fixement les ténèbres,
Frémir au froid hideux de l'aile membraneuse,
Fauve, tranquille, altier,
Montait. Il était là, debout comme une tour.
Debout, et l'on eût dit dans la brume une tour.
Et croisant ses deux bras et relevant son front,
Le gouffre offrait à l'œil un farouche contour
Dans l'espace sans bords, sans forme et sans contour,
Ce bandit, comme s'il grandissait sous l'affront,
Où le vide muet roulait ses ondes noires,
Seul dans ces profondeurs que la ruine encombre,
Le chaos prolongeait ses mornes promontoires,
Regarda fixement la caverne de l'ombre.
[Édifices du souffle à chaque instant détruits
Caps de l'obscurité, ruines du neant.
Les ténèbres sans bruit croissaient dans le néant.
Par le souffle, et croulant dans l'ombre au fond des nuits.
immensité fermait le ciel béant,
L'opaque obscurité fermait le ciel béant;
Ces caps de l'infini s'allongeaient dans l'abîme.]
Froide comme un cristal pénétré d'ombre obscure,
Faisant, des lignes d'or de leur clarté dans l'ombre,
Et, faisant, au delà du dernier promontoire,
Faisant à cette vitre une triple fêlure.
Une triple fêlure à cette vitre sombre.
Une triple fêlure à cette vitre noire.
Les trois soleils mêlaient leurs trois rayonnements.

En marge ce petit développement :

Ce bandit, comme s'il grandissait sous l'affront,
Seul dans ces profondeurs que le chaos encombre,
Regarda fixement la caverne de l'ombre.
La nuit vaste y croissait lentement, la clarté
Flottait, mourante et vague, et dans l'immensité,
Les caps de l'infini prolongeaient leurs vertèbres.
Cachant et méprisant son aile de ténèbres,
Il était là, pensif, debout comme une tour.
Le gouffre offrait à l'œil un farouche contour.
A la voûte pendaient de pâles stalactites;
De loin elles semblaient confuses et petites;
De près, c'étaient des blocs dont le moindre eût comblé
L'espace de la terre au zénith étoilé.

L'antre en s'élargissant ouvrait une envergure
Immense, où l'on voyait vaguement la figure
De quelques monts affreux, ruines du néant.
L'opaque obscurité fermant le ciel béant.

IV

Page 1[illegible] Si ce reste effrayant d'un mystère ou d'un monde
Épave d'univers perdu, vivant, détruit,
Pareil au brouillard vague où le songe s'enfuit...

Fragments isolés :

Chute de l'ange.

Alors ce fut horrible,
Et l'obscurité vint et la clarté décrut;
L'éclatant Lucifer plein d'astres disparut,
Et Satan fut. L'enfer fut créé de la sorte.
Alors, poussant la nuit comme on pousse une porte
Et poussant devant lui la nuit
Et roulant sur ses gonds la nuit comme une porte,
Horreur de l'azur vierge et du ciel innocent,
Ce monde noir sortit de l'ombre en rugissant.

Les six vers suivants, écrits sur un fragment de papier bleu clair, sont précédés des deux lettres P. E., *Petites épopées,* titre primitif de *la Légende des Siècles;* la variante d'idée est curieuse : Satan, au lieu de s'enfoncer plus avant dans la nuit, crée en quelque sorte le jour par son passage :

Planant les bras ouverts et les talons aux cieux,
L'ange sombre volait comme un aigle sublime;
Le jour derrière lui se levait sur l'abîme,
Et les spectres, fuyant au fond des visions,
Étaient pâles.
S'épouvantaient devant les immenses rayons
Qui passaient par-dessus ses ailes étendues.

LA PREMIÈRE PAGE.

L'ENTRÉE DANS L'OMBRE.

II

Page 19. ... Des sanglots,
Et de l'ombre. On eût dit que l'onde aux cris sonores
Et l'ombre. L'orient ne faisait rien éclore.
Avait, comme les fleurs, englouti les aurores.
Il semblait que l'abîme eût englouti l'aurore.

LIVRE PREMIER. — LE GLAIVE.

(*Autre titre :* LE LIVRE DE LA GUERRE.)

NEMROD.

II

au vol l'éclair
[*Quelquefois il tâchait de prendre dans ses mains*
Page 30. Arrachant la nuée, affreux, blême, ébloui,
Et devant lui la foudre, épouvante de l'air,
La foudre, et tressaillant à ses pas surhumains,
Il bondissait de roche en roche, et devant lui,
Fuyant de roc en roc,
La foudre devant lui, battant les murs de l'aile,
Le tonnerre fuyait comme une sauterelle.
Bondissait, flamboyante et sombre sauterelle.
Fuyait de roc en roc, énorme sauterelle.]
Si l'ouragan passait, Cham lui cherchait querelle.

Ses yeux resplendissaient comme l'astre Zaïn.
Nemrod était profond comme l'eau Nagaïn.

CEUX QUI PARLAIENT DANS LE BOIS.

II

l'arbre.
Page 37. La lèpre erre sur moi comme un lierre sur l'orme.
La sève, hélas! qui court dans les veines du marbre,
Hélas! hélas! Seigneur, la sève au flot énorme,
La sève au flot sacré qui remplit les doux nids
Qui remplit de forêts les montagnes, les nids
De soupirs...

IMPRIMERIE NATIONALE

Les trois vers suivants sont inscrits en marge :

Page 38. Ainsi qu'un fruit pourri la vie est dans ma bouche,
J'ai beau me retourner sur la cendre où je couche,
Je ressemble au remords qui ne peut pas dormir.

Voici la version primitive que ces trois vers ont remplacée :

le germe
Vous avez, en semant chaque être à l'aventure,
Donné sa part de grâce à chaque créature,
Vous avez embaumé les pois et les jasmins,
Seigneur, vous avez peint les bêtes de vos mains,
Et des ânes rayés vous avez fait des zèbres;
Mais pour moi, rien! Je suis la tache des ténèbres.
Je ressemble au remords qui ne peut pas dormir.

La ville des vivants me repousse, et les morts
du monstre, affreuse chair qui tombe,
Ne veulent pas de moi, dégoût des catacombes;
Que le ver de la lèpre offre au ver de la tombe.
Le ver des lèpres fait horreur au ver des tombes.

Je dois bénir le plus étant le plus maudit.
Page 40. J'ai le droit de bénir puisque je suis maudit.

SELON ORPHÉE ET SELON MELCHISÉDECH.

II

ouvrant dans l'eau sa griffe contractile,
Page 44. Le poulpe aux bras touffus, la torpille étoilée,
Et l'ichthyosaurus et le ptérodactyle,
D'immenses vers volants dont l'aile était onglée,
Le hideux mastodonte et les vastes mammons
De hauts mammons velus, nés dans les noirs limons,
Troublaient l'onde, ou levaient leurs trompes sur les monts.

AVEC LE BOIS DE L'ARCHE.

(*Autres titres :* L'EXODE DE NEMROD. — *SUR LE HAUT DE LA MONTAGNE.*)

Page 47. Il fut sur ce sommet en deux heures de marche,
L'eunuque mit un mois à monter jusqu'à lui.
L'arche en voyant Nemrod trembla. Le dur chasseur

Le mont, par Dieu jadis choisi pour point d'appui,
Prit ces débris, verdis dans leur lourde épaisseur
Baignait ses vastes pieds dans un noir marécage.
Par la terre mouillée, horrible marécage,
Nemrod sur l'Ararat construisit
Et de ces madriers construisit une cage
En roseaux de bambou,
Chevillée en airain, carrée, à quatre pans,
des joncs
Et sur les trous du bois mit des peaux de serpents.

Fragments isolés :

Nemrod, semblable au rêve, était un être énorme.

Il avait arraché sur la montagne un orme
Et marchait dans les bois, ce tronc d'arbre à la main,
Écartant les lions qu'il trouvait en chemin.

NEMROD.

... Napoléon, Charlemagne, César,
Alexandre, Annibal, Cyrus et moi, nous sommes
L'archipel des géants dans l'océan des hommes.

Une page, couverte en tous sens de notes et de vers utilisés, nous donne ce plan :

NEMROD. — CHANT DES QUATRE AIGLES.

Jettent la guerre sur le monde.

1er. — Je suis l'aigle aurore. — 2e. — Je suis l'aigle midi. — 3e. — Je suis l'aigle septentrion. — 4e. — Je suis l'aigle nuit.

NEMROD, bandant son arc.

Quoi! toujours aussi loin! ce ciel! toujours le même!
Tu te caches là-haut, lâche! dans ton ciel blême!

Mais tu te trompes, Dieu qui lasses les oiseaux,
Si tu crois que la peur va courir dans mes os
Comme la flamme au vent dans les épis des seigles,
Tremble! mes flèches vont où ne vont pas les aigles!
Attends!

(Il tire une flèche au ciel.)

Pouvait-on admettre cette hypothèse que Nemrod parvînt à *blesser* Dieu? Sur le manuscrit, le vers était franchement tracé :

La pointe qui s'était enfoncée au ciel bleu,
Était teinte de sang. Il avait blessé Dieu.

Puis, biffant le mot *il,* Victor Hugo l'avait ajouté entre le verbe et le sujet : *Avait-il blessé Dieu?* la question n'était pas résolue. Dieu, être immatériel, esprit, essence, pouvait-il être blessé? Nous trouvons une page entière, donnant plusieurs versions, concluant toutes à l'affirmative :

Les Petites Épopées. — Nemrod.

Nemrod tendit son arc...
... Au lieu de flèche, il y mit cette fois
tigres
L'épieu dont il tuait les bêtes dans les bois.
... L'épieu
Retomba teint de sang.
Il avait blessé Dieu.

....
Le coup partit avec un sifflement horrible.
disparut
se perdit
La flèche s'enfonça dans l'abîme d'en haut.
....
La flèche retomba teinte de sang. Le lieu
Se voit en Arabie.
Il avait blessé Dieu.

La flèche retomba du ciel profond et bleu
Tiède
Chaude et teinte de sang. Il avait blessé Dieu.

Quand elle retomba sur la terre, la flèche
Était teinte de sang. Il avait blessé Dieu.

Quand elle retomba, la flèche au vol de feu
Était teinte de sang. Il avait blessé Dieu.

Un autre bout de papier, couvert de notes, indique une hésitation :

Qui Nemrod avait-il blessé?
Question effrayante.

Enfin, une note beaucoup plus récente conclut :

Dans *la Fin de Satan,* se borner à dire : *La flèche retomba teinte de sang.* Oter : *Il avait blessé Dieu.*

HORS DE LA TERRE. — II.

LIVRE DEUXIÈME. — LE GIBET.

LA JUDEE.

II. — HÉRODE ET CAÏPHE.

Il aimait les rhéteurs, l'un par l'autre niés,
Page 68. Comme un autre a des chiens, il avait sous ses pieds
Les les histrions, les mimes,
Des philosophes grecs, des athlètes, des mimes...

Note qui a inspiré le chapitre IV : LES TREIZE PORTES DE JÉRUSALEM :

Nombre 13. — Jérusalem avait treize portes.

Un jour Jésus dit aux douze apôtres : — Venez me trouver dans la ville et entrez chacun par une porte différente. Je ferai de même. — Jésus arriva le premier et entra par la porte... Onze apôtres arrivèrent et entrèrent par onze autres

portes. Judas arriva le dernier. Il ne restait qu'une porte par laquelle aucun apôtre n'avait encore passé. Cette porte s'appelait porte du fumier. [charnier?] Ce fut par cette porte que Judas entra.

Certaines *Paroles du docteur de la loi* n'ont pas été citées dans le texte publié, mais Victor Hugo en avait constitué tout un petit dossier d'où nous extrayons les commandements suivants :

... Un homme doit, s'il veut divorcer,
Rédiger sa demande en moins de douze lignes,
L'âme ayant douze aspects et le temps douze signes.

... Qui n'épousera point
La veuve de son frère, après un temps d'épreuve,
Sera publiquement déchaussé par la veuve,
Et sa maison sera la maison au pied nu.

Le fils tous les matins et tous les soirs dira
La prière Cadish pour son père et sa mère.

Lorsque vous avez eu quelqu'un de mort chez vous,
Laissez brûler sept jours et sept nuits une lampe.

... Donnez au sacrificateur
Les mâchoires, le ventre, et l'épaule des bêtes.

VIII. — LA SIBYLLE.

Le livre d'en haut dit : Oiseaux, pas d'oiseleur!
Page 92. Ne cherchez pas. Rampez, tremblez, c'est le meilleur.

la harangue inutile du vent ?
A quoi bon Zoroastre ou Moïse? à quoi sert

A quoi bon Zoroastre ou Moïse rêvant?
Ce Jean, vêtu de peaux, parlant dans le désert?
Qu'importe ce qui peut tourbillonner de songes,
A quoi bon vos talmuds? N'est-ce pas une honte
De chimères, d'erreurs, de dogmes, de mensonges,
De voir s'entre-heurter Tyr contre Sélinonte,
D'illusions, d'esprits sans yeux disant : je vois!
Delphes contre Eleusis, Thèbes contre Sion,
Et d'hommes, et de vents, et de pas, et de voix?
Dans l'immobilité de la création?

JÉSUS-CHRIST.

I. — LA POUTRE.

Page 99. Mais au milieu des siens, comment le reconnaître?
Ici chuchotement lugubre, et l'entretien
Celui qu'on me verra baiser, ce sera lui.
S'achève par ce mot, sinistre éclair : — C'est bien.
C'est dit. — Et souriant, mais non sans quelque ennui...

II. — LE CANTIQUE DE BETHPHAGÉ.

Je suis timide; il est fier,
Page 103. J'aime. O vents, chassez l'hiver.
Mais nos âmes sont charmées.
Les plaines sont embaumées.

Cinquante feuillets plus loin, nous trouvons au verso d'une page trois strophes venant, dans un autre rythme, en variante à la dernière strophe chantée par le jeune homme :

Elle m'aime! Je suis vainqueur.
Venez voir quelqu'un de superbe.
Tous les rayons sont dans mon cœur
Comme tous les parfums dans l'herbe.

Je ne sais ce que je ferai
Pour mériter cette conquête.
Venez tous voir le préféré,
Celui dont l'âme est une fête,

L'archange qui sort du limon,
Le Memnon vainqueur des colosses!
Venez voir le roi Salomon
Avec sa couronne de noces!

Vous êtes blanc dans l'aube et charmant dans la nuit,
Dans l'obscurité grand, dans la clarté, divin,
Votre front parmi tous brille et s'épanouit
Vous régnez; votre front brille en ce monde vain
Comme un bleuet parmi les seigles...

Comme suite au cantique de Bethphagé, voici six strophes inédites :

Voici le lit de Sésostris
Environné de soixante hommes;
J'aime mieux les gazons fleuris
Et l'ombre où tout bas tu me nommes.

Viens, ô miracle de beauté!
Blanche comme l'aube éternelle!
Les petits oiseaux de l'été
S'éblouissent de ta prunelle.

J'ai vu cette fille de Seth;
Elle chantait dans le bois sombre
Une chanson qui suffisait
A la joie obscure de l'ombre.

Pour l'écouter, dans les roseaux,
Tout se taisait, êtres et choses;
Et des roses sortaient des eaux,
anges
Et des esprits sortaient des roses.

Je t'aime; ton chant est joyeux;
Et j'attends que tu te dévoiles;
La nuit, je te cherche des yeux
Dans le prodige des étoiles.

Le soleil luit, je t'aime, viens!
Les fleurs veulent que tu paraisses;
O femme, il n'est pas d'autres biens
Que les rayons et les caresses!

Quelques vers détachés des notes de travail :

Je l'ai; et maintenant je ne le lâche pas
Qu'il ne soit arrivé sous le toit de ma mère.

Mon bien-aimé frappe à ma porte :
Ouvrez-moi, ma sœur, ouvrez-moi!

Et je me levai demi-nue,
Pour ouvrir à mon bien-aimé.

Ma sœur, vous m'avez blessé l'âme
Avec un rayon de vos yeux.

Je suis venu dans mon jardin,
J'ai fondu l'écorce et pris l'ambre.
Mon lit de cèdre est dans ma chambre,
Mon lit de fleurs est dans l'éden.

Femmes, ma bien-aimée éclate
Par sa blancheur et sa rougeur.

Sa joue est la moitié d'une grenade mûre.

VIII. — CHRIST VOIT CE QUI ARRIVERA.

éclaire
enseigne
Page 125. Tout est bon si ma mort délivre...

XI. — JÉSUS CHEZ ANNE.

Ces hommes, aveuglés ainsi qu'il est écrit,
Page 132. Fais sécher si tu peux le poing qui te meurtrit,
Riaient.
Messie! — Et des valets souffletaient Jésus-Christ.

XII. — LES DIX-NEUF.

Page 134. Quatre docteurs, qu'emplit la science inconnue,
Coiffés du phta de laine, et ne songeant qu'au ciel...
Ceints du taled, l'esprit hors du monde réel...

XIII. — LA CHOSE JUGÉE.

Dehors un prêtre crie au peuple : — On délibère.
dogme
Page 136. L'huissier du Temple crie : — Anciens! on délibère.

le fou
Josaphat crie : A mort l'homme de Galilée!

XV. — L'AUTRE CHAISE D'IVOIRE.

monstres
Page 143. Au-dessus de ce tas de scribes et de prêtres,
dogmes
Sur tous ces noirs complots, sur tous ces regards traîtres...

XVIII. — LE CHAMP DU POTIER.

Page 146. Les vases qu'un potier de ta fange forma,
Au genre humain, errant parmi les catacombes,
Tremblent dans la lueur trouble des catacombes
Apparaissent
Et blêmissent ainsi que des urnes de tombes...

XX. — LA MARCHE AU SUPPLICE.

froids et lents,
Page 150. Quelques disciples, fronts baissés, les trois Maries...

XXI. — TÉNÈBRES.

Page 153. C'était l'accablement plus noir que la tourmente,
Pas une flamme, pas un souffle, pas un bruit.
La morne extinction de l'haleine et du bruit.

Ce peuple joue, il rit, et voilà ses ébats.
Page 155. Quel prix pour tant de saints et sublimes combats!

la hideur règne,
l'infamie est là,
l'épouvante est là,
Page 156. C'est fini, le dragon règne, le mal se fonde...

LE CRUCIFIX.

On étend l'homme nu comme un spectre de marbre
Page 159. Au milieu des affronts il est comme une cible.
Sur un gibet ayant encor les nœuds d'un arbre...
On étend l'homme nu comme un Adam terrible...

l'espace entend des cris fuyants,
on voit des songeurs bégayants,
Page 160. Des voix parlent, les faits sont par l'ombre obscurcis,
La plainte
Le sanglot *récits effrayants*
La pitié se déchire en lugubres récits...

Page 161. Il baissa tout à coup la tête et dans ses yeux
Le grand vide apparut, morne et mystérieux...
Lugubres apparut la profondeur des cieux...

Page 162. L'immense cri jeté dans le noir firmament
Tombant dans l'inconnu, roulant dans l'insondable,
Par cette bouche ouverte au mystère insondable
Et lisible à jamais sur ce sombre registre,
du voile formidable
Et le déchirement du grand voile sinistre...

Page 164. Torquemada répond : — Je suis le charpentier,
Je sers Dieu. J'ai ma tâche en ce monde
Et j'ai la hache au poing dans ce monde où nous sommes.

l'abjecte horreur
le tremblement
Devant l'obscurité des sentences de mort...

dressant son crime dans la nue,
Page 165. Sous cette croix que charge une horreur inconnue...

Sur une enveloppe de lettre nous trouvons cette note :

Les quatre clous : — Caïphe. — Judas. — Pilate. — Barabbas.

Les quelques vers suivants pourraient servir d'épilogue au livre Jésus-Christ :

J. C.

Dans quelque tremblement des divines demeures,
Dans quelque écroulement d'âmes supérieures,
Il tomba sur la terre, ange, esprit du ciel bleu;
Et, blanche vision, plus qu'homme, presque Dieu,
Fantôme éblouissant et pâle, créature
Faite d'une autre argile et d'une aube plus pure,
Aperçu des romains, des grecs et des hébreux,
peuples
Il parut au-dessus des hommes ténébreux,
Comme dans le chaos des monts, sur une foule
De noirs blocs de granit, un bloc d'albâtre roule.

HORS DE LA TERRE. — III.

SATAN DANS LA NUIT.

I

Ombre qu'emplit mon sanglot formidable,
Page 171. Je l'aime! — Nuit, cachot sépulcral, mort vivante,
Apres escarpements de l'horreur insondable,
Ombre que mon sanglot ténébreux épouvante...

l'étoile à l'œil splendide
Page 172. .... J'étais l'archange au front splendide,
Dont les rayons faisaient frissonner les rameaux,
La prunelle de feu de l'azur rayonnant,
Les nids chanter, les yeux s'ouvrir, et les hameaux
Dorant le ciel, la vie et l'homme. Maintenant
Vivre; aujourd'hui je suis l'astre de l'ossuaire.
Je suis l'astre hideux qui blanchit l'ossuaire.

VI

J'insulte Homère;
Page 188. Je suis Zoïle; autour des Socrates j'excite...

XI

doux sommeil, qui vient fermer les fleurs vermeilles...
Page 198. Ce sommeil, devant qui les âmes sont pareilles...

L'ANGE LIBERTÉ.

II

D'affreux regards, jaillis soudain de sa prunelle,
Page 213. La rondeur de sa rouge et luisante prunelle
S'allaient cacher, perçant le plafond de granit,
Semblait, dans la terreur de ces lieux inouïs,
Dans l'œil du tigre, ainsi que des oiseaux au nid.
Une goutte de flamme au fond du puits des nuits.
Sa forme eût effaré la pythie et la stryge.
Sa face était le masque effaré du vertige.

Ce qui n'est pas tangible et n'est pas regardable
Alors, vision noire! à travers l'insondable,
Apparaissait; alors, vision formidable,
A travers l'inconnu qui n'est pas regardable,
A travers l'épaisseur du gouffre devenu
Dans l'étrange épaisseur du gouffre devenu
épouvantable
Glauque autour du colosse inexprimable et nu,
Le monstre se dressait
se hérissait
Satan apparaissait dans toute sa souffrance...

III

Toute lumière est fausse.
Page 214. « Sois content. Tout périt! » (Oh! toute langue est fausse!
La Terre est à la Nuit. Le mal a pour soutiens
Comment rendre ces cris de spectre en mots humains?)
Le vide et le néant. Père, ce que je tiens,
Père, ce qu'une fois j'ai saisi dans mes mains,
Moi, la Fatalité, jamais je ne le lâche.

Page 215. La pierre dont Abel fut frappé par Caïn
dans le sang, noire, inexorable, athée...
Gisait toute difforme et toute ensanglantée...

VII

tout ce qui s'élève
tout ce qu'il élève
l'aube qui se lève
Page 225. Tu voulus frapper Dieu dans le germe et la sève...

Tu croyais que le ciel craint l'ombre; il s'en courrouce,
Page 226. Le mal ne fait pas peur à Dieu; Dieu se courrouce,
Et frappe.

Page 227. Mon père, écoute-moi. Pour baume et pour calmant,
Pour trouver dans tes maux quelque soulagement,
Pour mêler quelque joie à ton accablement,
Pour faire entrer un peu de joie en ta gehenne
Tu n'as jusqu'à cette heure, en ton âpre géhenne
Tu n'as jusqu'à cette heure essayé que la haine
Essaye que la nuit, la vengeance et la haine...

LA PRISON.

Aux fragments publiés nous pouvons ajouter quelques notes et quelques plans. Celui ci d'abord :

BASTILLE.

Murs — en haut 12 pieds d'épaisseur — en bas 30 pieds. — Les cachots dans les tours. Alvéoles superposées. Chaque cachot un seul soupirail, long boyau, obstrué de trois grilles de fer, une dedans, une au centre, une dehors. Barreaux de fer d'un pouce. A peine deux pouces d'ouverture à chaque maille du grillage. — Glacières l'hiver. Fournaises l'été. Pour chauffage six petites bûches pour 24 heures. — Le cachot de Linguet était octogone. Tours de pierre. Sur les 8 pans un prisonnier avait peint avec de l'ocre les phases de la Passion de J.-C. — Linguet avait pour mobilier un vieux fauteuil de canne, un lit de sangle avec matelas pourri, deux pavés pour chenets. Ni plumes, ni encre, ni livres. — Nuit, silence, asphyxie, ennui. Trois fois par jour, le matin, à midi et à onze heures du soir, le porte-clefs entre et apporte le repas, ne reste qu'une ou deux minutes. Pour promenade, la cour, espèce de long puits carré entre quatre hautes murailles sans abri pour la pluie. Si quelqu'un passe, le prisonnier doit se cacher dans un réduit pratiqué pour cela. Le prisonnier vit seul et se promène seul. Nulle communication. C'est un vivant qui est mort. Le monde ne sait plus rien de lui, ni lui du monde. Autrefois, il y avait deux autres promenades, le jardin et les plateformes. De Launay, vers 1780, prit pour lui le jardin et le loua à un maraîcher; la promenade sur les plateformes fut supprimée comme fatigante pour les guichetiers. — Le gouverneur nourrit les prisonniers. Il est payé par jour et par tête. Le tarif va de l'homme du peuple, *un écu,* jusqu'au maréchal de France, *trente-six livres.* — Douze fonctionnaires pour toute la prison (non compris le gouverneur), le haut service, quatre officiers chevaliers de St-Louis, le bas service, quatre porte-clefs, la cuisine, quatre marmitons — Une sentinelle dans la cuisine veillait près des marmitons pour empêcher tout autre empoisonnement que celui de l'état. — Précautions contre le suicide. Ni couteaux, ni ciseaux. On coupe les morceaux au prisonnier. On le rase. — Un jour Lally en riant prit un rasoir au barbier. On mit la garnison sur pied. On sonna le tocsin. Lally rendit le rasoir toujours en riant. On accorda à Linguet un étui de mathématiques, sans compas d'abord; sur sa réclamation, on fit faire, à ses frais, des compas à pointes en os.

Le prisonnier gravement malade à la Bastille ne pouvait avoir pour garde-malade qu'un soldat payé, ou pour mieux dire *acheté* par lui. Le soldat infirmier entrait dans son cachot, et y vieillissait avec lui, si le prisonnier guérissait, (ne pouvant sortir qu'à la mort du prisonnier) il fallait trouver à prix d'or un homme qui acceptât cette perpétuelle captivité éventuelle. Ce compagnon de cachot, rivé au prisonnier désormais, lui reprochait sans cesse sa prison, et lui rendait cette vie à deux insupportable.

Au verso d'un fragment d'article sur la tour de Londres, Victor Hugo a noté un plan sommaire :

CHANT DES TOURS.

Bastille.
Tour de Londres.
Chillon.
Kremlin.
Château de l'Œuf.

DIALOGUE.

Bastille. — Tour du Temple.
Agonie du peuple. — Agonie du roi.

CHANT DE LA BASTILLE.

Faire sortir de la Bastille un être immense, un spectre, le Masque de Fer. Il se démasque et dit : Je suis le Peuple. On n'avait pas su mon nom jusqu'à ce jour. Je suis l'Homme.

Et il pousse ce cri : Liberté !

La Liberté descend (14 juillet).

LA FIN DE SATAN OU PETITES ÉPOPÉES.

Au mois de juin 1790 on déposa dans l'église Saint-Paul les ossements de quatre squelettes trouvés enchaînés dans les souterrains de la Bastille.

Les quatre squelettes de la Bastille se réveillent et se parlent.

FIN DE SATAN. — BASTILLE.

O triste genre humain! Sur tous les échafauds
Tant de sang fut versé dans les deux hémisphères
Que du fer qu'on en eût tiré on eût pu faire,
Hélas, tous les barreaux de toutes les prisons!

Le petit fragment suivant est écrit au revers d'une lettre datée *26 décembre 1862 :*

Le cabanon prépare à l'échafaud.

Le patient commence au captif; les supplices
Ont pour aide la geôle obscure, et pour complices
La cruche d'eau, l'ennui, la paille, le barreau;
Qu'est-ce que les verrous? des valets de bourreau.

L'énorme tour a douze étages de cachots,
Noirs, hideux, et selon la saison, froids ou chauds;
Des fournaises en juin, en janvier des glacières;
Chaque cellule est basse, et l'on voit des poussières
Qui jadis ont vécu, dans l'ombre des piliers;
Des squelettes, dans l'angle obscur des escaliers,
Sont adossés au mur, ayant au cou des chaînes;
On entend le vent fuir dans les forêts prochaines,
Et les captifs au fond du donjon sont pensifs;
Les portes sont de fer, les verrous sont massifs,
Et le trousseau de clefs fait la charge d'un homme.
Le roi, qui des deniers du peuple est économe,
A quinze ou vingt palais à meubler, de façon
Qu'il n'a pas de quoi mettre un lit dans la prison;
Aussi les prisonniers couchent-ils sur la pierre.
Cent vingt archers du guet, à la longue rapière,
Graves, muets, portant la jaquette à long plis
Sous le hoqueton bleu semé de fleurs de lys,
Veillent du haut en bas, six devant chaque porte.

Ces vers semblent, d'après l'écriture et le papier, dater de 1872 environ.

Quelques plans, que nous avons classés autant que possible par ordre chronologique, nous ont semblé curieux; on y suivra les hésitations de Victor Hugo :

LE POINT DU JOUR.

ÉPOPÉE.

Et nox facta est.

Le Déluge. — Le Crime.

Babel. — La Discorde.

Nemrod. — La Guerre.

des ténèbres.
Chant de la nuit.

Je l'aime.

Jésus. — Le Gibet.

La Bastille prise. — La Liberté.

Chant de l'aube.

Satan pardonné.

Ce plan est écrit au verso d'un papier timbré par la poste : 7 mars 1854.

I

LIVRE DE LA GUERRE.

Nemrod. — Chant des Clairons.

II

LIVRE DU GIBET.

Jésus-Christ. — Chant des gibets.

III

LIVRE DE LA PRISON.

pierres.
La Bastille. — Chant des verrous.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le plan suivant donnait au poème la division d'un drame :

Peut-être ainsi :

LA FIN DE SATAN.
Drame.

Avant le commencement. — Prologue.

Acte premier. — LA GUERRE.
Chant des clairons.

Acte deuxième. — LE GIBET.
Chant des ténèbres. — Satan sous sa voûte.

Acte troisième. — LA PRISON.
Chant de l'aube.

Épilogue. — *Pardon.* — *Lumière.*

Plan.

Tout est fait excepté :

Le livre III. — La Prison. (La Bastille.)

(Commencer ce chant par les quatre squelettes se réveillant dans le cachot de la Bastille. Dire ce qu'étaient ces quatre squelettes. Puis Lucile. Camille Desmoulins, etc., etc.)

Le dénouement et les 3 chants
des *Clairons*
des *Ténèbres*
et de l'*Aube.*

(Il reste aussi à faire le *chant des astres* et l'*hymne des anges*.

Même dans ce qui est fait, il y a lieu de revoir et de coordonner.

LA FIN DE SATAN.

HORS DE LA TERRE. — I. — *Et nox facta est.*

Paroles de celui qui songe en écrivant ce livre.

★ Antres noirs du passé.

La première page. { I. Entrée dans l'ombre.
II. Sortie de l'ombre.

Livre premier. — Le Glaive. Nemrod.
Chant des Clairons.

Hors de la terre. – II. — La Plume de Satan.

{ Livre deuxième. — Le Gibet.
{ Chant des Ténèbres.

Hors de la terre. – III. { I. Satan sous sa voûte.
{ II. L'ange Liberté.

{ Livre troisième. — La Prison. { Les quatre squelettes.
{ Camille et Lucile.
{ Prise de la Bastille
{ Chant de l'aube.

Hors de la terre. – IV. — Dénouement. Satan pardonné.

Les trois chants des *clairons,* des *ténèbres,* et de l'*aube* sont nécessaires pour élargir les *livres* terrestres, et les fléaux qu'ils étalent ou qu'ils détruisent, aux proportions sataniques, divines, archangelesques. Ce sont des espèces de commentaires des fléaux terrestres dans le sens de l'infini.

(Examiner si ces trois *chants* doivent être maintenus à présent qu'il y aura dans *Satan dans la nuit* la chanson des oiseaux, le chant des astres et l'hymne des anges.

Citons quelques fragments et vers isolés ne se rapportant pas au texte publié, mais portant en tête l'indication Fin de Satan; voici d'abord un projet :

Le cercueil de roi ou d'empereur apporté dans l'enfer, placé noir dans le centre de la fournaise, prend feu par le couvercle qui se hérisse d'arrachements d'étincelles et de sinistres frissons rouges, il éclate, s'entr'ouvre, on voit de dedans de ténébreux éclairs et la réverbération de l'enfer; tout à coup on entend un cri terrible, l'âme sort du cercueil fendu en braises, forme humaine, bouche ouverte, yeux caves et fous, et s'envole, flamme hurlante.

Toutes sortes d'autres phalènes de la fournaise, qui ont été des hommes, tourbillonnent autour de la damnée.

. . . .
Une chaîne de monts est une boursouflure
Sous laquelle s'étend une crevasse, ou mieux
Une caverne longue, énorme, aveugle aux cieux.

L'épouvante et la nuit sont là, sombres compagnes.
Il tombe à chaque instant du dessous des montagnes
Des rochers dans ce puits ainsi que d'un plafond,
Et le gouffre inconnu tressaille au bruit qu'ils font.

Or, une extrémité de l'univers, perdue
lugubre
brumeuse
Dans l'incommensurable et muette étendue,
la fournaise
Touchait presque à l'abîme où l'éternel feu luit;
Et, comme on voit le bœuf se réveillant, la nuit,
Allonger vers le foin sa langue dans l'étable,
Il sortait, par moments, de l'enfer redoutable
D'immenses jets de flamme, et des mondes brûlaient.

... Lieu fatal! rois maudits!

Le vautour y vient pondre au moment de la mue.
Dans ce mont effrayant l'affreux Satan remue;
On voit du noir sommet sortir sous le ciel bleu
Son dur talon meurtri par le marteau de Dieu,
Quand Dieu prit ce brigand, haletant de son crime,
Et comme un clou hideux l'enfonça dans l'abîme.

Satan... Il travaille, il sape l'homme, l'âme, l'être, la vie,

cet effrayant
sinistre
L'univers sent sous lui ce lugubre mineur.

Satan, qu'on entrevoit dans les profondeurs noires,
poings
mains
Belluaire du gouffre, entre ses doigts de fer,
Comme un maître qui tient son chien par les mâchoires,
Ouvre et ferme à son gré la gueule de l'enfer.

SATAN.

(L'Archange.)

....

La terre est maigre et donne un peu de moisissure
Qu'on nomme la forêt; là, des êtres hideux,
Les hommes, viennent, vont, se traînent; non loin d'eux
L'eau se creuse une flaque et croupit; cette eau sale
S'appelle l'océan et se croit colossale
Parce qu'elle a noyé parfois dans son fossé
Un pou qui s'y risquait, un ver ayant passé.

... Israël! Israël!
L'idole est dans ton cœur, et tu te prostitues.
Les faux dieux ont partout dans tes champs leurs statues,
Moloch au mont d'Hinnom, Milcom près du Cédron.
La Sibylle, à côté de son hideux chaudron,
Parle bas à la goule, effroyable comme elle,
Prie à la fois Baal et Sabaoth, et mêle
L'affreux nom de Chamos au nom de Jéhovah.

Pendant que Balthazar et qu'Héliogabale
Ont le feston de pourpre où sonne la cymbale,

....

Pendant que les Nérons, le front étoilé d'or,
Se bâtissent des tours de marbre dans les nues,
Que Tibère, ivre et Dieu, parmi des femmes nues,
Rit sut les lits soyeux que Milet a tissus,
Le fumier saisit Job, le gibet prend Jésus!

La plume Liberté tombe
De l'aile Rébellion.

Ayant je ne sais quoi d'un regard sur sa cime,
La montagne écoutait lugubrement l'abîme.

. . . .
Et, comme on voit parfois une obscure fumée
amas
monceau
Qui sur un noir taillis de branches tremble et fuit,
Ce sombre essaim sortit ténébreux de la nuit.

. . . .
Alors on vit tomber dans un chaos d'éclairs
Des astres enchaînés au fond des nuits profondes,
Et quelque chose comme une grappe de mondes.

Jésus rachète Adam et Marie expie Ève.

LE POINT DU JOUR.

ÉPILOGUE.

Le vent passe en semant des notes sibyllines;
Le matin apparaît au sommet des collines,
Splendide vision;
Le nid s'émeut; la fleur s'ouvre, de pleurs trempée,
Le point du jour
L'aube pâle commence à chanter l'épopée
De la création.

Le poème fini,
Au verso de la page finale écrire :

O mondes du dehors, Dieu rayonne pour tous,
Vos mystères profonds ne regardent que vous.

Terminons par ces vers, destinés par Victor Hugo à *la Fin de Satan :*

LES GRANDS MORTS.

Au loin sous une brume aux épaisseurs profondes,
L'œil, dans l'obscurité, plus bas que tous les mondes,
Voit vaguement des fronts énormes s'agiter.

Tâchant encor d'aider l'homme et de l'assister,
Ils sont tous là, pensifs, sur de ténébreux trônes,
Les guides des Sions, des Tyrs, des Babylones,
Tous ceux que la nature et l'art ont pour docteurs,
Tous les contemplateurs et tous les rédempteurs
Qui bravèrent du sphinx la figure camuse,
Tous ceux qui, par l'esprit, la vision, la muse,
Fouillant l'énigme monde et l'énigme destin,
De quelque âge nocturne ont été le matin.
Les plongeurs du chaos, les sondeurs du désastre,
Moïse, Orphée, Hermès, Socrate, Zoroastre,
Michel-Ange, Gama, le chercheur hasardeux,
Milton, Newton, Jean Huss, Tell, Shakspeare; et près d'eux,
Tous les autres pasteurs des humanités sombres
Que d'autres sphères vont promenant dans les ombres,
Tous les puissants Colombs et tous les Christs divins,
Tous les Dantes, les Jobs, les Luthers, les Calvins,
Et tous les Mahomets de tous les autres globes,
Géants ayant du jour dans les plis de leurs robes,
Sont là; les Spinosas comme les Aarons;
Formes d'une autre vie et que nous ignorons;
Ils ne se parlent pas; et, d'un geste farouche,
Ils écoutent, penchés et le doigt sur la bouche;
Leur âme en leurs yeux brille; ils écoutent le bruit.

Ce concile de l'ombre est assis dans la nuit.
L'esprit monte, descend et plane l'aile haute,
Sur cette formidable et sombre Pentecôte;
Ils lisent à la fois hier, aujourd'hui, demain;
Leur crâne est transparent pour leur œil surhumain;
Et chacun d'eux s'adosse à quelque grand pilastre.
Sur leur tête l'idée éclôt et devient astre,
Et luit comme Vénus qui brille au fond des soirs
A l'heure où le bœuf roux descend aux abreuvoirs,
Où l'on entend hennir sur les monts les cavales.
Ces comètes qu'on voit passer par intervalles
un flamboiement
lueur
Avec une lumière immense dans les cieux,
S'allongeant à travers l'éther silencieux,
Formidables
Flamboyantes, à l'ombre éternelle mêlées,
Sont des langues de feu de leurs fronts envolées.

17 avril 1855.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *LA FIN DE SATAN.*

La Fin de Satan aurait dû, dans la pensée de Victor Hugo, être publiée à la fin de 1856 ou dans le courant de 1857. En effet, on lisait sur la couverture des *Contemplations* (24 avril 1856):

> Les deux poèmes dont les titres suivent paraîtront prochainement :
>
> DIEU
>
> PAR
>
> VICTOR HUGO.
>
> 1 vol. in-8°.
>
> LA FIN DE SATAN
>
> PAR
>
> VICTOR HUGO.
>
> 1 vol. in-8°.

Or ce fut seulement en 1886, dans l'année qui suivit la mort du poète, que parut, inachevée, *la Fin de Satan.*

Pour quels motifs, à la suite de quelles circonstances, l'œuvre est-elle restée incomplète et a-t-elle été ajournée ? Comment a-t-elle été conçue et s'est-elle développée ? à quelle inspiration le poète a-t-il obéi ? Ce sont là autant de questions que nous essayerons de résoudre.

Si nous voulions nous contenter d'une explication facile, nous n'aurions qu'à reproduire ici un fragment de la préface de 1859.

Il s'agit de *la Légende des Siècles :*

> Tel est ce livre... C'est une tentative vers l'idéal. Rien de plus.
>
> Ce dernier mot a besoin peut-être d'être expliqué.
>
> Plus tard, nous le croyons, lorsque plusieurs autres parties de ce livre auront été publiées, on apercevra le lien qui, dans la conception de l'auteur, rattache *la Légende des Siècles* à deux autres poëmes, presque terminés à cette heure, et qui en sont, l'un le dénoûment, l'autre le couronnement : *la Fin de Satan,* et *Dieu.*
>
> L'auteur, du reste, pour compléter ce qu'il a dit plus haut, ne voit aucune difficulté à faire entrevoir, dès à présent, qu'il a esquissé dans la solitude une sorte de poëme d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être, sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini; le progressif, le relatif, l'absolu; en ce qu'on pourrait appeler trois chants, *la Légende des Siècles, la Fin de Satan, Dieu.*

Victor Hugo n'indique-t-il pas nettement là sa pensée et son but ? Assurément. Ne sommes-nous pas suffisamment éclairés ? Non. Car avant d'atteindre ce but, il y a eu une période de tâtonnements, de préparation; et ce qui nous intéresse, c'est l'origine, puis l'évolution de la conception primitive, rudimen-

taire d'abord, subissant ensuite diverses transformations, s'élargissant, s'agrandissant au fur et à mesure que l'inspiration, dégagée des liens d'une ébauche, se haussait à l'étude des problèmes de l'infini.

Comme il le dit lui-même, Victor Hugo avait «esquissé, dans la solitude, une sorte de poème d'une certaine étendue», donc, les lignes précises n'étaient pas arrêtées, et, en dépit des méditations préliminaires, les idées se pressaient dans une mêlée un peu confuse et tumultueuse; production formidable, vertigineuse, bouillonnante, s'affirmant sous toutes les formes, dans tous les rythmes, pendant six années, de 1853 à 1859, et ayant pour objectif «le problème unique : l'Être».

Les Contemplations avaient été l'origine de «cette sorte de poème d'une certaine étendue». Les *Petites Épopées* en étaient l'amorce. Aussi Victor Hugo annonce-t-il sur la couverture des *Châtiments*, en 1853 : *les Petites Épopées* en un volume, *les Contemplations* en deux volumes.

Or, à ce moment, en 1853, il n'a écrit qu'un tiers des *Contemplations* et il ne possède que quelques poésies des *Petites Épopées*.

Mais l'idée de son grand poème «esquissé dans la solitude» date de cette époque. En 1854, elle se précise, elle prend une forme plus nette, mieux arrêtée et se fixe en des poésies qui appartiendront à *la Fin de Satan* et aux *Petites Épopées*. Et tout en poursuivant son œuvre, en 1854, puis en 1855, en écrivant de nombreuses poésies qui figureront plus tard dans le livre lyrique des *Quatre vents de l'Esprit*, il est clair qu'à ce moment Victor Hugo ne leur a pas encore donné une destination, qu'il se réserve de les introduire dans son poème projeté. C'est seulement en improvisant d'un seul jet son poème *Dieu* en 1855 et en ajoutant d'autres poésies à ses *Petites Épopées* qu'il a pu établir plus solidement le lien entre ses trois œuvres : les *Petites Épopées*, *la Fin de Satan*, *Dieu*.

Mais l'œuvre principale dont *la Fin de Satan* est le dénouement et dont *Dieu* est le couronnement ne se présente pas encore à son esprit sous sa véritable forme, elle est toujours à l'état embryonnaire. Victor Hugo n'a réuni que quelques petites épopées, et il prévoit qu'il lui faudra du temps pour parcourir la route à peine jalonnée; et cela est si vrai que les *Petites Épopées*, annoncées sur la couverture des *Châtiments* en 1853, ne sont plus signalées sur la couverture des *Contemplations* en 1856, et que seuls les poèmes *Dieu* et *la Fin de Satan* sont désignés pour paraître prochainement.

A-t-il donc renoncé à l'idée de son vaste triptyque : les *Petites Épopées*, *Dieu*, *la Fin de Satan*? En aucune façon. Mais deux œuvres sont terminées ou sur le point de l'être. Il peut les livrer dans quelques semaines à son éditeur, et leur publication anticipée ne lui semble pas devoir contrarier la publication ultérieure des *Petites Épopées*.

C'est alors qu'intervint Hetzel. Suivant le désir du poète, il avait annoncé *Dieu* et *la Fin de Satan*. Mais à ce moment il ignorait quel sort serait réservé aux *Contemplations*. Or le succès fut considérable. Il eut été imprudent de ne pas bénéficier d'un si heureux élan. Lors de son dernier voyage à Guernesey, en 1856, Victor Hugo a parlé à Hetzel des *Petites Épopées*. Le titre, le sujet avaient séduit l'éditeur, et le 17 mars 1857 il écrivait au poète :

Vos volumes de *Dieu* et *Satan* trouveront embusqués tous les ennemis que *les Contemplations* avaient mis en déroute.

En me souvenant de ce que vous m'avez dit à Guernesey, j'imagine que vous avez en portefeuille de quoi consterner tous ceux qui vous attendent avec des articles tout faits à vos ouvrages annoncés *Dieu* et *Satan*, je veux parler des *Petites Épopées*.

Ah! les ennemis! ce n'était pas là ce qui aurait inquiété Victor Hugo; il en avait connu de toutes les sortes dans la littérature et dans la politique; les attaques! depuis vingt-cinq ans elles ne lui avaient pas été épargnées; loin de le diminuer, elles l'avaient grandi et avaient consacré sa gloire. Mais Hetzel était très ardent, très convaincu, très pressant lorsqu'il écrivait :

Si vous êtes prêt pour ces deux volumes (les *Petites Épopées*) ou pour l'un des deux auquel le *Revenant* est une merveilleuse réclame, je suis sûr d'un second triomphe.

Hetzel annonce à l'avance un triomphe et il connaît bien son public. *Dieu* et *la Fin de Satan* lui semblent des poèmes bien abstraits, inaccessibles à la foule; et puis ils ne doivent être publiés que dans quelques mois. Le public ne serait-il pas un peu désorienté en lisant des poèmes aussi austères? D'ailleurs Victor Hugo ne serait-il pas toujours maître de les publier à son heure et même dans quelques mois avec ses *Petites Épopées?*

Les raisons d'Hetzel avaient bien leur valeur. Victor Hugo les accueillit favorablement; il renonça pour l'instant à la publication de *la Fin de Satan* et *Dieu* et entra dans la période de tâtonnements. Il avait repris ses *Petites Épopées;* mais, en 1858, il élaborait des plans dans lesquels étaient combinés les *Petites Épopées, la Fin de Satan, Dieu.*

Voici, à ce sujet, une note très curieuse :

I. La Fin de Satan. — Livre premier.
L'Océan.
Elciis.
La vision de Dante.

II. La Fin de Satan. — Livre deuxième.
Les Religions.
La Pitié suprême.

III. La Fin de Satan. — Livre troisième.
Fin.

IV. Dieu.

Les trois pièces mentionnées dans le livre premier appartiennent à *la Légende des Siècles; la Vision de Dante* date de 1853, *Océan* de 1854 et *Elciis* de novembre 1857.

La Pitié suprême est de janvier 1858.

Ainsi l'idée «d'un poëme d'une certaine étendue» à laquelle il fait allusion dans sa préface de 1859, idée conçue en 1853, prenait plus de relief en 1856, se précisait en 1857, subissait diverses transformations en 1858 et revêtait sa forme définitive en 1859.

Victor Hugo pouvait en effet écrire à Hetzel, le 3 avril 1859, que l'idée avait porté ses fruits, qu'il avait dépassé les *Petites Épopées,* qu'il écrivait tout simplement l'*Humanité* et qu'il avait trouvé le titre : *La Légende des Siècles.* C'était un large champ ouvert à son inspiration puisque plusieurs séries de légendes, qu'il ne pouvait dénombrer, devaient se succéder. Mais le domaine devenait si vaste, qu'avant de poursuivre sa *Légende des Siècles,* Victor Hugo songe à *la Fin de Satan* un instant abandonnée. Aussi la première série de *la Légende des Siècles* ayant paru, il reprend *la Fin de Satan* à la fin de septembre 1859 et la continue en 1860.

En réalité il ne quitte pas son sujet, il suit son idée. Désormais, le lien qui rattache les trois poèmes est solide. Il y a, en effet, des poésies de *la Légende des Siècles* qui sont inspirées de *la Fin de Satan* et de *Dieu* et qui datent de 1854 et de 1855, et des poésies de *la Légende des Siècles* qui pouvaient faire prévoir *la Fin de Satan* et *Dieu* et qui datent de 1852 et 1853. Il est facile de s'en convaincre par les dates et le rapprochement des pièces. Citons entre autres : *Première rencontre du Christ avec le tombeau, la Conscience, la Vision de Dante, Abîme, Inferi,* publiées dans *la Légende des Siècles.*

Nous nous bornons à cette simple indication pour ne pas dépasser les limites de notre cadre; il est clair que Victor Hugo, malgré ses tergiversations apparentes, a fidèlement exécuté son projet : montrer l'Être sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini ».

On s'explique, par ces données, les vicissitudes subies par *la Fin de Satan.* Entrons maintenant dans les détails.

En 1854, Victor Hugo écrit : *Et nox facta est, l'Entrée dans l'ombre, la Sortie de l'ombre, Satan dans la nuit, le Glaive.* Mais en 1855 c'est *Dieu,* en 1857 c'est *la Légende des Siècles* qui le forceront à suspendre, jusqu'en 1859, son travail de *la Fin de Satan* qu'il reprendra à la fin de 1859 et dans les premiers mois de 1860, et alors il écrit : *le Gibet, Antres noirs du passé, la Plume de Satan, la Prison, Satan pardonné, l'Ange Liberté, Chanson des Oiseaux.*

On lit dans ses carnets, 11 avril 1860 :

Je suis allé à la tour Victoria, j'y ai fait les premières strophes de la Chanson des Oiseaux.

Puis il n'est plus question de *la Fin de Satan,* pas plus que de ses autres poèmes *Dieu* et *la Légende des Siècles* dont la première série seule a paru.

Il semble qu'après cette fièvre de poésie qui a duré plus de six années de 1853 jusqu'au 15 avril 1860, Victor Hugo ait voulu, non pas se reposer (car il travaillait toujours), mais accorder quelque répit à sa muse. Il relègue donc tous ses poèmes dans la malle aux manuscrits; et le 26 avril il relit tout ce qu'il a écrit des *Misérables,* interrompus en 1848; il se pénètre pendant plusieurs mois de son roman et va poursuivre l'œuvre inachevée.

C'est qu'en effet depuis ses premières œuvres de jeunesse et depuis *Notre-Dame de Paris,* paru en 1831, il n'avait donné aucun roman au public. Aussi de 1860 à 1869 il se consacrera aux *Misérables,* aux *Travailleurs de la Mer,* à *l'Homme qui rit* et publiera entre temps, en 1864, *William Shakespeare;* un seul volume de vers, en 1865 : *les Chansons des rues et des bois.*

En 1870, c'est la guerre franco-allemande; en 1872 paraît *l'Année terrible.* Et sur la couverture sont inscrites les œuvres qui doivent paraître prochainement :

Le Théâtre en liberté, en deux volumes; *Les Quatre vents de l'Esprit; Dieu, la Fin de Satan.*

Il semble bien qu'en 1873 il ait songé à publier *Dieu* et *la Fin de Satan.* Mais il est sollicité par *la Légende des Siècles* dont la seconde série est attendue depuis plus de douze ans. Elle paraîtra seulement le 26 février 1877 et le complément le 9 juin 1883. Victor Hugo meurt en 1885 sans avoir pu achever *la Fin de Satan.*

Paul Meurice eut la touchante pensée de commémorer à la Comédie-Française le premier anniversaire de la mort de Victor Hugo, le 22 mai 1886, en faisant dire en matinée, par l'élite des interprètes de la Maison, des fragments de *la Fin de Satan* à la veille de la publication.

Voici le programme :

PREMIÈRE PARTIE.

La Chute de Satan....	M. Mounet-Sully.
La Plume de Satan....	Mlle Bartet.
Les Armes de Caïn.....	Mlle A. Dudlay.
La Poutre............	M. Silvain.
Le Cantique de Bethphagé.	Mlle Reichenberg et M. Albert Lambert fils.
L'Entrée a Jérusalem..	M. Worms.
Le Baiser de Judas....	M. Silvain.
Barabbas.............	M. Coquelin.

DEUXIÈME PARTIE.

La Plainte de Satan..	M. Mounet-Sully.
Chanson des Oiseaux...	Mme B. Barretta.
L'Ange Liberté.......	Mlle Bartet.
Lilith-Isis...	Mlle Bartet et Mlle A. Dudlay.
Le Rêve de Satan.....	M. Mounet-Sully.
La Bastille..........	M. Maubant.
Satan pardonné.	M. Mounet-Sully et Mlle Bartet.

La matinée était précédée de *Résurrection,* strophes de François Coppée, qui furent dites par le doyen de la Comédie, M. Got.

Dès 7 heures du matin, une longue file de spectateurs attendait l'ouverture des portes. La salle était comble. Au fond de la scène se dressait sur un piédestal le buste de Victor Hugo par Falguière.

Et ce furent des tonnerres d'applaudissements à la fin de chaque poème et des ovations pour les grands artistes qui avaient été les interprètes admirables de l'œuvre nouvelle.

Le poème incomplet fut édité en 1886, mais comme l'écrivait très justement Paul Meurice dans son avertissement :

Le temps a manqué au poète pour écrire le troisième livre, *la Prison,* qui comprenait trois parties : *les Squelettes, Camille et Lucile, la Prise de la Bastille.*

Mais l'ensemble de l'épopée n'en apparaît pas moins entier dans ses vastes proportions, et chacune des parties terminées, *Nemrod, Jésus-Christ,* forme un tout aussi parfait qu'aucun des drames qui nous restent des trilogies incomplètes d'Eschyle.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Le poème *la Fin de Satan* fut accueilli par la presse avec un véritable enthousiasme. La critique ne critiqua point, elle admira. C'est qu'on retrouvait là le grand souffle de *la Légende des Siècles;* et même, pour les plus fervents apologistes de Victor Hugo, *la Fin de Satan* fut considérée comme son œuvre le plus puissant et le plus grandiose. Citons :

Le Moniteur universel.

Édouard Thierry.

C'est un livre prodigieux que ce poème de *la Fin de Satan.* Il m'emporte sur des sommets où je sens le vertige qui m'envahit et qui m'énerve, il me précipite à des profondeurs, à des abîmes où ma raison se confond et s'égare; qu'est-ce que l'enfer de *la Divine Comédie* auprès de l'enfer de *la Fin de Satan?* Tout ce que les mots n'avaient jamais pu exprimer, Victor Hugo l'a rendu et créé dans des proportions colossales.

Le Monde poétique.

Émile Blémont.

Dès l'abord, unanimement, on a classé *la Fin de Satan* parmi les plus hautes conceptions de Victor Hugo. Achevé, ce livre eût été probablement son livre capital. S'il y manque plusieurs épisodes, ce n'en est pas moins un tout complet, un ensemble harmonieux, d'une ampleur infinie et d'une beauté suprême. Rarement l'artiste a été plus puissant, jamais le penseur n'a été plus profond. Voilà bien le « dénouement » de *la Légende des Siècles,* dont un autre poème, *Dieu,* devait être le « couronnement ». Après les *Petites Épopées,* nous avons l'épopée souveraine; les drames fragmentaires de l'humanité sont clos par le grand drame surhumain.

La Fin de Satan enveloppe et domine l'œuvre entier du Maître. C'en est pour ainsi dire la céleste clef de voûte, l'âme élémentaire. Il y donne la plus grande et la plus claire expression de l'idée maîtresse qui a présidé au développement de son génie, et qu'on pourrait formuler en ces termes : au fond de la haine il n'y a que de l'amour, le mal n'est que l'erreur du bien.

... Le livre de Nemrod, ou livre du Glaive, n'est pas au-dessous des plus illustres pages de *la Légende des Siècles.* Le poète semble s'être surpassé lui-même dans la malédiction de l'eunuque noir et dans la bénédiction du lépreux. D'une part, toute la nuit; de l'autre, toute l'aurore. Puis c'est Nemrod emporté par le vol des aigles à la conquête du ciel bleu. Sa flèche siffle à travers l'azur et il

retombe foudroyé au pied de la Tour de Babel.

Le XIX Siècle.

Henry Fouquier.

Le caractère épique de *la Légende des Siècles* se retrouve ici au plus haut degré, et il n'y a plus qu'à sourire des bons critiques qui disaient avec assurance que le génie de la langue française se refusait à la poésie épique. Victor Hugo a fait tout ce qu'il a voulu de notre langue, et si, ici ou là, le goût fléchit, si la possession incomparable des rimes amène quelques singularités de détail, ces scories sont emportées dans un véritable torrent d'harmonie.

Le livre, qui se termine par le pardon du diable, s'ouvre par sa chute à travers les mondes. Victor Hugo excelle en ces tableaux extra-humains où, tel que Raphaël a peint Jéhovah créateur, il parcourt librement l'espace entre les soleils.

C'est le poème chrétien qui est le plus développé dans *la Fin de Satan.* Les deux tiers du livre sont une magique paraphrase de la Bible et de l'Évangile, depuis la note joyeuse du Cantique des Cantiques jusqu'au drame sombre de la Passion. Hugo a écrit en vers superbes sa *Vie de Jésus,* dans un esprit absolument légendaire et conforme à l'Évangile. On en pourrait dire ce qu'un vieux voltairien disait de la *Vie de Jésus* de Renan : « Je ne comprends pas que les catholiques lui en veuillent tant. Pour un rien, il me ferait croire à Jésus-Christ Dieu ». Il est certain que ce mysticisme philosophique de Victor Hugo se confond ici avec la foi chrétienne. Un culte qui serait capable de se renouveler à l'inspiration des poètes ferait lire ces pages à l'église le vendredi saint. C'est un magnifique *oratorio,* une musique sacrée capable de faire oublier aux incrédules ce que la morale chrétienne cache de pièges tendus à l'esprit de justice.

Paris.

Henri de Lapommeraye.

... Le Satan de Victor Hugo n'est pas comme celui de Milton, qui « embrasse sa défaite et ses tortures comme une gloire, comme une liberté et comme un bonheur ».

La conception de Victor Hugo est tout autre et, à mon sens, supérieure; le poète français est idéaliste; il ne pourrait donc croire que le mal serait définitif et Satan éternel. D'après lui, le relatif se fondra dans le progressif et l'absolu, l'homme montera des ténèbres à l'idéal et Satan de l'Enfer au Paradis.

C'est « cette transfiguration paradisiaque » qui est le dénouement consolant et la moralité émouvante de ce poème. Je préfère cela à la désespérance et, pour me servir des propres paroles de Victor Hugo, on peut proclamer que « l'intention de ce livre est bonne ».

Nous avons cherché dans les journaux monarchiques une critique. Voici ce que publia le plus important d'entre eux :

Le Soleil.

Charles Canivet.

... Le style n'est pas sensiblement différent de celui de la première *Légende des Siècles;* le même souffle puissant y passe et un poète n'a jamais poussé plus loin la richesse des images, des descriptions. C'est quelque chose de très grand, et, sans parti pris, nul ne saura raisonnablement soutenir le contraire. Telles pages sont d'un grandiose incomparable, telles autres d'une grâce et d'un charme infini. La preuve irréfutable en pourrait être faite par la citation. Je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus réellement beau que certain passage de la chute de Satan dans l'abîme insondable.

La chute dans l'abîme se poursuit jusqu'à ce que les trois derniers soleils s'éteignent et que le damné se trouve perdu dans le vide obscur de son éternel isolement. Cette décroissance, puis cette disparition successive des astres dans l'espace où ils se perdent à jamais, aux yeux de l'archange déchu, sont d'une impression de grandeur saisissante. Rien ne peut mieux donner quelque idée de l'espace illimité, de même que nulle peinture ne donnera jamais, comme ces vers, l'idée formidable du déluge.

Le livre tout entier a la même ampleur et le même caractère; c'est la même richesse d'imagination; c'est la même richesse d'images.

Quoi qu'on pense de cette œuvre, il est impossible de ne pas se dire qu'on se trouve en présence d'un incomparable artiste, d'un artiste près duquel les plus grands pâlissent.

L'opinion du journal royaliste et religieux le plus autorisé, *la Gazette de France,* mérite d'être signalée. Après avoir fait des réserves sur les derniers volumes publiés, comme *Torquemada, les Quatre Vents de l'Esprit,* la *Nouvelle Légende des Siècles* et cet « étonnant *Théâtre en liberté* », et s'être exprimé avec quelque dureté sur *l'Ane, Religion et Religions* et *le Pape,* l'auteur de l'article, Adolphe Racot, glorifie *la Fin de Satan :*

Ces réserves sévères, que j'ai toujours cru de mon devoir de faire au milieu du concert d'admiration des moutons de Panurge qui sonnent la fanfare du fétichisme devant toutes les folies impies ou révolutionnaires, m'imposent le devoir de déclarer que *la Fin de Satan,* le dernier recueil poétique de Victor Hugo qui vient de paraître, contient peut-être les plus beaux vers qu'il ait jamais écrits, les scènes les plus grandement dramatiques qu'il ait jamais composées.

Toute la partie intitulée : *Jésus-Christ* est un incomparable chef-d'œuvre.

Le *Cantique de Bethphagé* dépasse peut-être en lyrisme la *Chanson d'Eviradnus,* cet impérissable chef-d'œuvre.

Et le poète qui a écrit ce poème sublime, qui, au déclin de sa longue vie, a, par un miracle de Dieu, résumé dans une œuvre unique au monde la grandeur de Corneille, la couleur de Shakespeare, la mélopée de Glück, la fertilité mélodique de Mozart et l'éclat des Véronèse et des Eugène Delacroix, ce poète dont les vers nous font tressaillir, trembler, pleurer et tomber à genoux, nous croyants, nous catholiques, ce poète dort sous le dôme du Panthéon et pas une prière, pas même celle qu'il a demandée par testament avant de mourir, n'a été dite sur sa tombe solitaire et glacée.

L'Indépendance belge.

Gustave Frédérix.

La Fin de Satan est un des livres les plus puissants de Victor Hugo, parce que ce grand assembleur d'antithèses y oppose des pièces où sa vision a été le plus loin, où son récit a le plus de réalité. Ses antithèses de personnages, de situations, d'impressions et d'expressions semblent avoir usé de toutes leurs ressources dans les poésies, drames et romans de Victor Hugo. Mais *la Fin de Satan* nous donne cependant, avec son premier livre, celui de la chute de l'ange maudit, et avec le second, celui de la Judée, de la vie et de la mort de Jésus-Christ, un contraste de style qui n'avait pas encore été poussé à tant d'intensité.

Victor Hugo n'a jamais de conclusion désespérée, même à ses œuvres les plus terribles. Satan, pour lui, ne devait pas finir dans le blasphème et le mal. L'amour revient au maudit par la fille qui est née d'une plume de son aile, une fille de Satan devenue la Liberté. Conclusion philosophique et démocratique; c'est par la liberté que toutes les chutes, toutes les malédictions disparaissent. Il n'y aura plus d'enfer, ni sur la terre, ni dans un autre monde, quand la liberté aura partout et définitivement triomphé. Ainsi soit-il. Sa perspective est encourageante. Et puis, si cela ne peut suffire comme remède social, c'est très suffisant pour produire de beaux poèmes, des œuvres de sublime élan. Et les beaux poèmes ont leur utilité en eux, qui vient de la hauteur de leur pensée et de la perfection de leur forme.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

La Fin de Satan. — Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, A. Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie A. Quantin), 1886, in-8°. Édition originale publiée à 7 fr. 50 le volume.

La Fin de Satan. — Œuvres inédites de Victor Hugo. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, rue de Grenelle, n° 11, 1888. Première édition in-18 publiée à 3 fr. 50 le volume.

La Fin de Satan. — Paris, Librairie du Victor Hugo illustré (imprimerie P. Mouillot), s. d., grand in-8°, couverture illustrée. Cinq gravures hors texte. Édition publiée en onze livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 1 fr. 50.

La Fin de Satan. — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16, s. d. (1897), publiée à 2 francs le volume.

La Fin de Satan. — Édition à 25 centimes le volume, Jules Rouff et Cie, Cloître Saint-Honoré, 4 volumes in-32.

La Fin de Satan. — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, 1911. Grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1888. Édition Hugues. — *Frontispice* (G. Rochegrosse). — *La Chute* (Jean-Paul Laurens). — *Nemrod.* — *Jésus-Christ.* — *L'Ange Liberté* (G. Rochegrosse).

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

—

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS



La Chute. — Composition de Jean-Paul Laurens.
Édition Hugues.



Nemrod. — Composition de G. Rochegrosse.
Édition Hugues.

le spectre eût pu lever sa tête hors du gouffre.
Soudain, du cœur de l'astre, un âpre jet de soufre,
pareil à la clameur du mourant éperdu,
sortit, clair, éclatant, splendide, inattendu,
et, découpant au loin mille formes funèbres,
énorme, illumina, jusqu'au fond des ténèbres,
les porches monstrueux de l'infini profond.
les angles que la nuit et l'immensité font
apparurent. Satan, égaré, sans haleine,
la prunelle effarée et de ce rayon pleine,
battit de l'aile, ouvrit les mains, puis tressaillit
et cria : — désespoir ! le voilà qui pâlit ! —

Et l'archange comprit, pareil au mât qui sombre,
qu'il était le noyé du déluge de l'ombre ;
il reploya son aile aux ongles de granit,
et se tordit les bras, et l'astre s'éteignit.

—

25 mars 1854.

218.

2

226

Fac-similé du manuscrit. *Et nox facta est.* (Voir pages 13-14.)

XVII

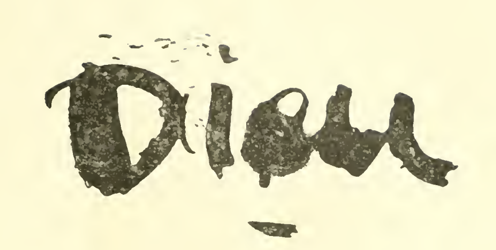
Pire que Judas

Alors Judas sentit le poids des trente écus.
Pourtant
Par le mal qu'ils ont fait les hommes sont vaincus.
Il vint au temple et vit Caïphe sur la porte,
et, lui montrant le sac, il dit : — je le rapporte.
j'ai vendu l'innocent ; reprends ton or. malheur !
Caïphe ! reprends tout. — je serais un voleur.
Garde ton sac, va-t'en ! répondit le grand prêtre.
j'ai l'homme, et toi l'argent. Tout est comme il doit être.
moi !
Tu dois être content. — non. je suis réprouvé !
dit Judas, et, jetant l'argent sur le pavé,
il cria : — je rends tout. Voilà toute la somme !
du traître. alors cet
Et les prêtres riaient ; et ce malheureux homme
s'en alla dans un lieu sinistre et se pendit.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 145.)

DIEU

IMPRIMERIE NATIONALE



à écrire sur la première page du poème *Dieu*

Que ce poème au vol de feu
effleure le siècle où nous sommes,
qu'il passe vite et brille peu,
et qu'à travers l'oubli des hommes
sombre, il s'en retourne vers Dieu.



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo en tête du manuscrit original de *Dieu*.

I

ASCENSION DANS LES TÉNÈBRES

I

L'ESPRIT HUMAIN.

. . . .
. . . .

Et je voyais au loin sur ma tête un point noir.

Comme on voit une mouche au plafond se mouvoir,
Ce point allait, venait, et l'ombre était sublime.

Et l'homme, quand il pense, étant ailé, l'abîme
M'attirant dans sa nuit toujours de plus en plus,
Comme une algue qu'entraîne un ténébreux reflux,
Vers ce point noir, planant dans la profondeur blême,
Je me sentais déjà m'envoler de moi-même
Quand je fus arrêté par quelqu'un qui me dit :

— Demeure. —

En même temps une main s'étendit.

J'étais déjà très haut dans la nuée obscure.

Et je vis apparaître une étrange figure;
Un être tout semé de bouches, d'ailes, d'yeux,
Vivant, presque lugubre et presque radieux.
Vaste, il volait; plusieurs des ailes étaient chauves.
En s'agitant, les cils de ses prunelles fauves
Jetaient plus de rumeur qu'une troupe d'oiseaux,

Et ses plumes faisaient un bruit de grandes eaux.
Cauchemar de la chair ou vision d'apôtre,
Selon qu'il se montrait d'une face ou de l'autre,
Il semblait une bête ou semblait un esprit.
Il paraissait, dans l'air où mon vol le surprit,
Faire de la lumière et faire des ténèbres.

Comme, il me regardait dans les brouillards funèbres.

Et je sentais en lui quelque chose d'humain.

— Qu'es-tu donc, toi qui viens me barrer le chemin,
Être obscur, frissonnant au souffle de ces brumes? —
Lui dis-je.

Il répondit : — Je suis une des plumes
De la nuit, sombre oiseau d'ombres et de rayons,
Noir paon épanoui des constellations.

— Ton nom? — dis-je.

Il reprit :

— Pour toi qui, loin des causes,
Vas flottant, et ne peux voir qu'un côté des choses,
Je suis l'Esprit Humain.

Mon nom est Légion.
Je suis l'essaim des bruits et la contagion
Des mots vivants allant et venant d'âme en âme.
Je suis souffle. Je suis cendre, fumée et flamme.
Tantôt l'instinct brutal, tantôt l'élan divin.
Je suis ce grand passant, vaste, invincible et vain,
Qu'on nomme vent ; et j'ai l'étoile et l'étincelle
Dans ma parole, étant l'haleine universelle ;
L'haleine et non la bouche ; un zéphir me grandit

Et m'abat ; et quand j'ai respiré, j'ai tout dit.
Je suis géant et nain, faux, vrai, sourd et sonore,
Populace dans l'ombre et peuple dans l'aurore ;
Je dis moi, je dis nous ; j'affirme, nous nions.
Je suis le flux des voix et des opinions,
Le fantôme de l'an, du mois, de la semaine,
Fait du groupe fuyant de la nuée humaine.
Homme, toujours en moi la contradiction
Tourne sa roue obscure et j'en suis l'Ixion.
Démos, c'est moi. C'est moi ce qui marche, attend, roule,
Pleure et rit, nie et croit ; je suis le démon Foule.

Je suis, comme la trombe, ouragan et pilier.

En même temps je vis dans l'âtre familier.
Oui, j'arrache au tison la soudaine étincelle
Qui heurte un germe obscur que le crâne recèle,
Et qui, des fronts courbés perçant les épaisseurs,
Fait faire explosion à l'esprit des penseurs.
Je vis près d'eux, veilleur intime ; je combine
Le vieux houblon de Flandre et la vigne sabine,
La franche joie attique et le rire gaulois ;
L'antique insouciance avec ses douces lois,
Paix, liberté, gaîté, bon sens, est mon breuvage ;
J'en grise Érasme et Sterne, et même mon sauvage,
Diderot ; et j'en fais couler quelques filets
De l'amphore d'Horace au broc de Rabelais. —

Il poursuivit :

— Je crie à quiconque commence :
— Assez. Finis. — Je suis le médiocre immense.
Toutes les fois qu'on parle et qu'on dit : mitoyen,
Mode, médiateur, méridien, moyen,
Par chacun de ces mots on m'évoque, on m'adjure,
Et tantôt c'est louange, et tantôt c'est injure.
Je suis l'esprit Milieu ; l'être neutre qui va

Bas sans trouver Iblis, haut sans voir Jéhovah;
Dans le nombre, je suis Multitude; dans l'être,
Borne. Je m'oppose, homme, à l'excès de connaître,
De chercher, de trouver, d'errer, d'aller au bout;
Je suis Tous, l'ennemi mystérieux de Tout.
Je suis la loi d'arrêt, d'enceinte, de ceinture
Et d'horizon, qui sort de toute la nature;
L'éther irrespirable et bleu sur la hauteur,
Dans le gouffre implacable et sourd, la pesanteur.
C'est moi qui dis : — Voici ta sphère. Attends. Arrête.
Tout être a sa frontière, homme ou pierre, ange ou bête,
Et doit, sans dilater sa forme d'aujourd'hui,
Subir le nœud des lois qui se croisent en lui.
Je me nomme Limite et je me nomme Centre.
Je garde tous les seuils de tous les mondes. Rentre. —
Tout est par moi saisi, pris, circonscrit, dompté.
Je me défie, ayant peur de l'extrémité,
De la folie un peu, beaucoup de la sagesse.
Je tiens l'enthousiasme et l'appétit en laisse;
Pour qu'il aille au réel sans s'écarter du bien,
J'attelle au genre humain ce lion et ce chien;
Et, comme je suis souffle et poids, nul ne m'évite,
Car tout, comme esprit, flotte, et, comme corps, gravite.

Et l'explication, je te l'ai dit, vivant,
C'est que je suis l'esprit matériel, le vent;
Et je suis la matière impalpable, la force.
Je contrains toute sève à couler sous l'écorce.
Tout miroir, étant piège, à mon souffle est terni.

Contre l'enivrement du splendide infini
Je garde les penseurs, ces pauvres mouches frêles.
Je tiens les pieds de ceux dont l'azur prend les ailes.
Je suis parfum, poison, bien, mal, silence, bruit.
Je suis en haut midi, je suis en bas minuit;
Je vais, je viens; je suis l'alternative sombre;
Je suis l'heure qui fait sortir, en frappant l'ombre,

Douze apôtres le jour, la nuit douze césars.
Du beau donnant sa forme au grand je fais les arts.

Dans les milieux humains, dans les brumes charnelles,
J'erre et je vois; je suis le troupeau des prunelles.
Je suis l'universel, je suis le partiel.
Je nais de la vapeur ainsi que l'eau du ciel,
Et j'éclos du rocher comme le saxifrage.
Je sors du sentier vert, du foyer, du naufrage,
Du pavé du chemin, de la borne du champ,
Des haillons du noyé sur la grève séchant,
Du flambeau qui s'éteint, de la fleur qui se fane.
Je me suis appelé Pyrrhon, Aristophane,
Démocrite, Aristote, Ésope, Lucien,
Diogène, Timon, Plaute, Pline l'Ancien,
Cervantes, Bacon, Swift, Locke, Rousseau, Voltaire.
Je suis la résultante énorme de la terre :
La raison. —

*

J'étais là, pensif, troublé, muet;
Pendant que j'écoutais, l'être continuait :

— Homme, à nous le mystère est ouvert. Nous en sommes.
Pour l'abîme, je suis un spectre; pour vous, hommes,
Je suis la voix qui dit : allez, mais sachez où.
J'erre près du néant le long du garde-fou.
J'avertis. —

Il reprit :

— Écoute, esprit qui trembles,
Et qui ne peux pas même entrevoir les ensembles :

Hommes, vous m'ignorez, mais je vous connais tous;

Et je suis encor vous, même en dehors de vous.

Entre les brutes, foule, et les anges, élite,
Il est, sur chaque terre et chaque satellite,
Un être à part, pensée et chair, matière esprit,
Page mixte du livre où la nature écrit,
Dernier feuillet du Monstre et premier du Génie;
Créature où la fange et l'or font l'harmonie,
Dans la bête à moitié, dans l'idée à demi,
Flamme accouplée avec le corps son ennemi,
Double rayon tordu d'ombre et d'aube ravie,
Mystère; ayant un pied, dans l'échelle de vie,
Sur une fin, un pied sur un commencement.
Cet être comparant, sentant, voyant, aimant,
C'est l'homme. Que la mort conserve, accroisse ou fauche
Cet à peu près sublime et ce chef-d'œuvre ébauche,
Qu'il ait ce qu'il appelle une âme, en ce moment
Je ne t'en parle pas, je te dis seulement
Que partout l'homme existe, étant un milieu d'êtres.
Il vit près des soleils, foyers, astres ancêtres.
Sur des terres, qui sont plus ou moins loin du feu,
Il vit, domptant son globe; il est grand, il est peu;
Par la forme divers, mais un par sa nature;
Il a l'hydre animal et plante pour ceinture;
Il est sur le sommet de son visible à lui;
Et, larve où deux lueurs se croisent, point d'appui
De tout un phénomène, identique à lui même,
Marque partout le même étage du problème;
Entre l'aile et le ventre il est l'être debout;
Il est partout le roi planétaire; partout
Il possède et régit l'astre intermédiaire
Entre l'ombre et le grand soleil incendiaire.
Car tout globe qui tourne autour d'une clarté
Est planète de loin, de près humanité.

Or, — puisque jusqu'à moi ton œil plonge et pénètre, —
C'est moi qui suis l'esprit collectif de cet être,

Partout, sous toute forme, et dans l'immensité.
Tu n'es qu'homme, ô passant; je suis humanité.

L'être effrayant, planant dans l'ombre inaccessible,
Ajouta :

— Nul ne doit sortir de son possible;
Nul ne doit transgresser son réel. Cependant
Je veux, puisque tu viens dans cette ombre, imprudent,
Faire une exception pour toi que je rencontre.
Quel que soit ton dessein, je ne ferai rien contre;
Homme, je consens même à contenter tes vœux.
Étant de l'infini, je peux ce que je veux;
Ma main peut ouvrir tout puisqu'elle peut tout clore;
Qui puise de la nuit peut puiser de l'aurore,
Et ce que tu voudras, je te l'accorderai.
Que demandes-tu? parle. —

Et dans l'effroi sacré
Je me taisais, roseau ployant, vil brin de chaume.

— Tu n'es pas jusqu'ici venu, dit le fantôme,
Pour ne pas demander quelque chose. Voyons,
Parle. Veux-tu des feux, des nimbes, des rayons?
Que veux-tu de ce gouffre où, lorsque je me penche,
La colombe nuée accourt, farouche et blanche?
Veux-tu savoir le fond du serpent, ou du ver?
Veux-tu que je t'emporte avec moi dans l'éther?
Je t'obéirai. Parle. Ou faut-il qu'on te montre
Comment l'aurore arrive, et vient à la rencontre
Du parfum de la fleur et du chant des oiseaux?
Veux-tu que nous prenions la tempête aux naseaux,
Et que nous nous roulions tous deux dans la tourmente,

Quand la meute du vent court sur l'onde écumante
Et quand l'archer tonnerre et le chasseur éclair
Percent de traits la peau d'écailles de la mer?
Veux-tu qu'à pleines mains, tous deux, dans l'invisible,
Ô passant, nous puisions l'illusion terrible?
Veux-tu que nous penchions nos yeux sur les secrets,
Et que nous regardions la nature de près
Pendant qu'elle produit dans l'immense pénombre?
Serais-tu curieux de l'accouchement sombre?
Veux-tu voir dans le germe, et voir comment éclôt
Le songe ou le rocher, le sommeil ou le flot,
Et prendre sur le fait la création, mère
De la réalité comme de la chimère?
Veux-tu d'une naissance entendre la rumeur,
Regarder un éden poindre, avoir la primeur
D'une sphère, d'un globe en fleur, d'une lumière?
Ou voir surgir l'idée, éblouissante, fière,
Cherchant l'époux Génie au fond du ciel lointain?
Dis, veux-tu dans la nuit, veux-tu dans le destin
Voir quelque lever d'astre ou quelque lever d'âme?
Tu peux choisir. Demande, interroge, réclame,
Parle. J'attends. Faut-il ressaisir, je le puis,
Une étoile aux cheveux dans la fuite des nuits,
Et te la rapporter splendide et frémissante?
Que veux-tu? Veux-tu voir dix soleils, vingt, soixante,
Se lever à la fois dans soixante univers?
Veux-tu voir, sur le seuil des cieux tout grands ouverts,
Le matin dételant les sept chevaux de l'Ourse?
Ou veux-tu que, dans l'ombre où le jour a sa source,
Homme, pour te donner le temps d'examiner,
Les mondes, qu'un prodige éternel fait tourner,
S'arrêtent un moment et reprennent haleine?
Parle. —

L'esprit baissa ses ailes de phalène,
Et se tut. L'air tremblait sous mes pieds hasardeux.
Et l'âpre obscurité, qui nous voyait tous deux

Et s'étoilait au loin de vagues auréoles,
Put entendre ce sombre échange de paroles
Entre l'esprit étrange et moi, l'homme ébloui :

— Non, rien de tout cela.

— Que demandes-tu?

— LUI.

— Hein? — dit l'esprit.

Et tout disparut, et l'espèce
De jour qui blêmissait dans la nuée épaisse
Sombra dans l'air plus noir qu'un ciel cimmérien.

J'entendis un éclat de rire, et ne vis rien.

⋆

Hélas! n'étant qu'un homme, une chair misérable,
Dans cette obscurité fauve, âpre, impénétrable,
Dans ces brumes sans fond, sans bords, sous ce linceul,
Je songeai qu'il était horrible d'être seul.
Puis mon esprit revint à son but : — voir, connaître,
Savoir; — pendant que l'ombre affreuse, louche, traître,
Roulant dans ses échos ce noir rire moqueur,
Grandissait dans l'espace ainsi que dans mon cœur.

Et je criai, ployant mes ailes déjà lasses :
— Dites-moi seulement son nom, tristes espaces,
Pour que je le répète à jamais dans la nuit! —

Et je n'entendis rien que la bise qui fuit.

Alors il me sembla qu'en un sombre mirage,
Comme des tourbillons que chasse un vent d'orage,
Je voyais devant moi pêle-mêle passer
Et croître et frissonner et fuir et s'effacer
Ces cryptes du vertige et ces villes du rêve,
Rome, sur ses frontons changeant en croix son glaive,
Thèbes, Jérusalem, Mecque, Médine, Hébron;
Des figures tenant à la main un clairon,
Et des arbres hagards, des cavernes, des baumes
Où priaient, barbe au vent, de ténébreux Jérômes,
Et, parmi des babels, des tours, des temples grecs,
D'horribles fronts d'écueils aux cheveux de varechs;
Et tout cela, Ninive, Éphèse, Delphe, Abdère,
Tombeau de saint Grégoire où veille un lampadaire,
Marches de Bénarès, pagodes de Ceylan,
Monts d'où l'aigle de mer le soir prend son élan,
Minarets, parthénons, wigwams, temple d'Aglaure
Où l'on voit l'aube, fleur vertigineuse, éclore,
Et grotte de Calvin, et chambre de Luther,
Passages d'anges bleus dans le liquide éther,
Trépieds où flamboyaient des âmes, yeux de braise
De la chienne Scylla sur la mer calabraise,
Dodone, Horeb, rochers effarés, bois troublants,
Couvent d'Eschmiadzin aux quatre clochers blancs,
Noir cromlech de Bretagne, affreux cruack d'Irlande,
Pœstum où les rosiers suspendent leur guirlande,
Temples des fils de Cham, temples des fils de Seth,
Tout lentement flottait et s'évanouissait
Dans une sorte d'âpre et vague perspective;
Et ce n'était, devant ma prunelle attentive,
Que de la vision qui ne fait pas de bruit,
Et de la forme obscure éparse dans la nuit.

Et, pâle et frissonnant, je fis cet appel sombre,
Sans oser élever la voix, de peur de l'ombre :

— Êtres! lieux! choses! nuit! nuit froide qui te tais!
Cèdres de Salomon, chênes de Teutatès;
O plongeurs de nuée, ô rapporteurs de tables;
Devins, mages, voyants, hommes épouvantables;
Thébaïdes, forêts, solitudes; ombos
Où les docteurs, vivant dans des creux de tombeaux,
S'emplissent d'infini comme d'eau les éponges;
O croisements obscurs des gouffres et des songes,
Sommeil, blanc soupirail des apparitions;
Germes, avatars, nuit des incarnations
Où l'archange s'envole, où le monstre se vautre;
Mort, noir pont naturel entre une étoile et l'autre,
Communication entre l'homme et le ciel;
Colosse de Minerve Aptère, aux pieds duquel
Le vent respectueux fait tomber ceux qui passent;
Flots revenant toujours que les rocs toujours chassent;
Chauve Apollonius, vieux rêveur sidéral;
O scribes, qui du bout du bâton augural
Tracez de l'alphabet les ténébreux jambages;
Époptes grecs, fakirs, voghis, bonzes, eubages;
O tours d'où se jetaient les circumcellions,
Sanctuaires, trépieds, autels, fosse aux lions;
Vous qui voyez suer les fronts pâles des sages,
Cimetières, repos, asiles, noirs passages
Où viennent s'essuyer les penseurs, ces vaincus;
Monstrueux caveau peint du roi Psamméticus;
François d'Assises, Scot, Bruno, sainte-Rhipsime;
O marcheurs attirés aux clartés de la cime;
Sept sages qui parlez dans l'ombre à Cyrselus;
Du rêve et du désert redoutable reclus
Qui chuchotez avec les bouches invisibles;
Fronts courbés sous les cieux d'où descendent les bibles;
Spectres; effarements de lampe et de flambeau;
Toi qui vois Chanaan, montagne de Nébo;
Moines du mont Athos, chantant de sombres proses;
Libellules d'Asie errant dans les jamroses;

IMPRIMERIE NATIONALE

Isthme de Suez fermant l'Inde comme un verrou;
O voûtes d'Ellora, croupes du mont Mérou
D'où s'échappe le Gange aux grandes eaux sacrées;
Ombre, qui n'as pas l'air de savoir que tu crées;
O vous qui criez : deuil! vous qui criez : espoir!
Spherus qui, toujours seul dans l'antre toujours noir,
Cherches Dieu par les mille ouvertures funèbres,
Blanches, tristes, que font à l'âme les ténèbres;
Prêtres qu'en votre nuit suit le doute importun;
Vous, psalmistes, David, Ethan, grave Idithun,
Jean, interlocuteur de l'oiseau Chéroubime;
Et vous, poëtes; Dante, homme effrayant d'abîme,
Grand front tragique ombré de feuilles de laurier,
Qui t'en reviens, laissant l'obscurité crier,
Rapportant sous tes cils la lueur des avernes;
Dompteurs qui sans pâlir allez dans les cavernes
Forcer le hurlement jusque dans son chenil;
Pilotes nubiens qui remontez le Nil;
O prodigieux cerf aux rameaux noirs qui brames
Dans la forêt des djinns, des pandits et des brames;
Hommes enterrés vifs, songeant dans vos cercueils;
O pâtres accoudés; ô bruyères; écueils
Où rêve au crépuscule une forme sinistre;
Pythie assise au front du hideux cap Canistre;
Angles de la syringe où les songeurs entrés
Distinguent vaguement des satrapes mitrés;
Vous que la lune enivre et trouble, sélénites;
Vous, bénitiers sanglants des seules eaux bénites,
Yeux en pleurs des martyrs; vous, savants indécis;
Merlin, sous l'escarboucle inexprimable assis;
Job, qui contemples; toi, Jérôme, qui médites;
Est-ce qu'on ne peut pas voir un peu de jour, dites?

*

On éclata de rire une seconde fois.

Et ce rire était plus un rictus qu'une voix;
Il remua longtemps l'ombre visionnaire,
Et, s'évanouissant, roula comme un tonnerre
Dans ce prodigieux silence où le néant
Semblait vivre, insondable, immobile et béant.
....

*

Cependant par degrés l'ombre devint visible;
Et l'être qui m'avait parlé précédemment
Reparut, mais grandi jusqu'à l'effarement;
Il remplissait du haut en bas le sombre dôme
Comme si l'infini dilatait ce fantôme;
De sorte que l'espace effrayant n'offrait plus
Que des visages, flux vivant, vivant reflux,
Un sourd fourmillement d'hydres, d'hommes, de bêtes,
Et que le fond du ciel me semblait plein de têtes.

Ces têtes par moments semblaient se quereller.
Je voyais tous ces yeux dans l'ombre étinceler.
Le monstre grandissait et grandissait sans cesse.
Et je ne savais plus ce que c'était. Était-ce
Une montagne, une hydre, un gouffre, une cité,
Un nuage, un amas d'ombre, l'immensité?
Je sentais tous ces yeux sur moi fixés ensemble.
Tout à coup, frissonnant comme un arbre qui tremble,
Le fantôme géant se répandit en voix

Qui sous ses flancs confus murmuraient à la fois;
Et, comme d'un brasier tombent des étincelles,
Comme on voit des oiseaux épars, pigeons, sarcelles,
D'un grand essaim passant s'écarter quelquefois,
Comme un vert tourbillon de feuilles sort d'un bois,
Comme, dans les hauteurs par les vents remuées,
En avant d'un orage il vole des nuées,
Toutes ces voix, mêlant le cri, l'appel, le chant,
De l'immense être informe et noir se détachant,
Me montrant vaguement des masques et des bouches,
Vinrent sur moi bruire avec des bruits farouches,
Parfois en même temps et souvent tour à tour,
Comme des monts, à l'heure où se lève le jour,
L'un après l'autre, au fond de l'horizon s'éclairent.

Et des formes, sortant du monstre, me parlèrent :

II

LES VOIX.

UNE VOIX.

Les rudes bûcherons sont venus dans le bois.

— Si tu ne vois pas nie, et doute si tu vois, —
A dit Cratès. Zénon, Gorgias, Pythagore,
Plaute et Sénèque ont dit : — Si tu vois, nie encore. —
Bacon a dit : — Voici l'objet, l'être, le corps,
Le fait. N'en sortez pas ; car tout tremble dehors. —
— Quel est ce monde? — a dit Thalès. Apollodore
A dit : — C'est de la nuit que de la cendre adore. —
Et Démonax de Chypre, Épicharme de Cos,
Pyrrhon, le grand errant des monts et des échos,
Ont répondu : — Tout est fantôme. Pas de type.
Tout est larve. — Et fumée, a repris Aristippe.
— Rêve! — a dit Sergius, le fatal syrien.
— Rencontre de l'atome et de l'atome, et rien. —
Ces mots noirs ont été jetés par Démocrite.
Ésope a dit : — A bas, monde! masque hypocrite!
Épicure qui naît au mois Gamélion,
Et Job qui parle au ver, Dan qui parle au lion,
Amos et Jean troublés par les apocalypses,
Ont dit : — On ne le voit qu'à travers les éclipses. —
— L'être est le premier texte et l'homme est le second ;
Lisible dans la fleur et dans l'arbre fécond,
Et dans le calme éther des cieux que rien n'irrite,
La nature est dans l'homme obscure et mal transcrite. —

Voilà ce qu'Alchindé l'arabe a proclamé.
Cardan a dit : — Ce monde est un cercueil fermé! —
Philotadès a dit : — Miracle, autel, croyance,
Dogme, religion, fondent sous la science;
Dieu sous l'esprit humain, tas de neige au dégel. —
Et Kant au vaste front, Montaigne, Fichte, Hégel,
Se sont penchés, pendant que le grand rieur maître,
Rabelais, chuchotait sur l'abîme : — Peut-être. —
Diogène a crié : — Des flambeaux! des flambeaux! —
Shakspeare a murmuré, courbé sur les tombeaux :
— Fossoyeur, combien Dieu pèse-t-il dans ta pelle? —
Et Jean-Paul a repris : — Ce qu'ainsi l'homme appelle,
C'est la vague lueur qui tremble sur le sort;
C'est la phosphorescence impalpable qui sort
De l'incommensurable et lugubre matière;
Dieu, c'est le feu follet du monde cimetière. —
Dante a levé les bras en s'écriant : — Pourquoi? —
— O nuit, j'attends que Pan s'affirme et dise : moi.
Quel est le sens des mots : foi, conscience humaine,
Raison, devoir? — a dit le pâle Anaximène.
Locke a dit : — On voit mal avec ces appareils. —
Reuchlin a demandé : — Qu'est-ce que les soleils?
Sont-ce des piloris ou des apothéoses? —
Lucrèce a dit : — Quelle est la nature des choses? —
Il a dit : — Tout est sourd, faux, muet, décevant.
Sous cette immense mort quelqu'un est-il vivant?
Sent-on une âme au fond de la substance, et l'être
N'est-il pas tout entier dans ce mot : apparaître?
L'ombre engendre la nuit. De quoi l'homme est-il sûr? —

Et le ciel, le destin, l'obscurité, l'azur,
Le mystère, et la vie, et la tombe indignée
Retentissent encor de ces coups de cognée.

Oui, les douteurs, les fiers incrédules, les forts,
Ont appelé Quelqu'un, quoique restés dehors.
Ils ont bravé l'odeur que le sépulcre exhale;

Le front haut, ils disaient à l'ombre colossale :
— Ose donc nous montrer ton Dieu, que nous voyions
Ce qu'il a de carreaux, ce qu'il a de rayons,
Gouffre horrible, et si c'est avec de la colère
Ou du pardon divin que son visage éclaire ! —
Et, prêts à tout subir, sans peur, prêts à tout voir,
Calmes, ils regardaient en face le ciel noir
Et le sourd firmament que l'obscurité voile,
Farouches, attendant quelque chute d'étoile !
Certes, ces curieux, ces hardis ignorants,
Ces lutteurs, ces esprits, ces hommes étaient grands,
Et c'étaient des penseurs à l'âme ferme et fière
Qui jetaient à la nuit ce défi de lumière.

Chercheur, trouveras-tu ce qu'ils n'ont pas trouvé?
Songeur, rêveras-tu plus loin qu'ils n'ont rêvé?

UNE AUTRE VOIX.

....

Swedenborg prit un jour la coupe de Platon,
Et, pensif, s'en alla boire à l'azur terrible.
Il entra sous le porche obscur de l'invisible
Et disparut. Où donc alla-t-il? Qui le sait?
Peut-être aux lieux sacrés où Socrate pensait,
Où, dans l'ombre, effleuré de l'urne des Homères,
Le vin de l'idéal sort du puits des chimères.
Peut-être égara-t-il ses pas plus haut encor,
Jusqu'au gouffre inconnu, jusqu'aux pléiades d'or,
Jusqu'au ruissellement des fontaines d'aurore,
Jusqu'à l'ombre où l'on voit l'inexprimable éclore.
Là sont les cuves : sève, esprit, immensité ;
Là vit, abonde et croît la vigne de clarté
Où l'on ne trouve pas un seul astre qui dorme,
Où les créations font leur vendange énorme,

Où la grappe de vie à flots ruisselle, ayant
La pierre du tombeau pour pressoir effrayant;
Là sont les infinis, la cause, le principe,
L'être qui s'évapore en mondes, se dissipe
En astres, et s'épanche en ciel démesuré.

Il revint éperdu, chancelant, effaré,
Ployant sous la lueur farouche des étoiles;
Voyant l'homme à travers des épaisseurs de voiles
Et de tremblants rideaux de lumière où, sans fin
Multipliés, flottaient l'ange et le séraphin;
Ayant dans son cerveau l'ombre et tous ses délires,
De ses doigts écartés cherchant de vagues lyres,
Nu, bégayant l'abîme, et balbutiant Dieu;
Rapportant cette joie étrange du ciel bleu
Qui fait peur à la terre et trouble les fils d'Ève,
Et laissant voir, ainsi que le monde du rêve,
Dans de blêmes rayons tombés on ne sait d'où,
Un paradis sinistre au fond de son œil fou.
La raison l'attendait, grave, et lui dit : Ivrogne!

Esprit, fais ton sillon, homme, fais ta besogne.
Ne va pas au delà. Cherche Dieu. Mais tiens toi,
Pour le voir, dans l'amour et non pas dans l'effroi.

UNE AUTRE VOIX.

Qui que tu sois, redoute, au gouffre où tu te plonges,
Le vague coudoiement des vains passants des songes.
Fuyez d'ici, vivants, dont l'esprit, fléchissant
Sous l'incompréhensible et sous l'éblouissant,
Peut à peine porter le poids d'un évangile.
Ce n'est pas sans danger que des hommes d'argile,
Tremblants quand ils sont las, glacés quand ils sont nus,
Dialoguent dans l'ombre avec des inconnus.

A force de songer, ô pâle solitaire,
Tu sentiras de l'air sous toi, tu perdras terre... —
Oh! les souffles! craignez les souffles de la nuit!
Où vous emportent-ils? Ceux qu'un rêve conduit
Deviennent rêve eux-même, et, sans être coupables,
Tombent dans l'essaim noir des faces impalpables.

C'est alors qu'éperdu, terrible, tu tendras
Les mains comme les morts sous leurs lugubres draps.

Mais à quoi bon? Tout fuit. Un vent qui vous pénètre
Vous roule dans l'espace à jamais... — O deuil! être
Des espèces d'esprits misérables chassés!
Oh! n'entendre jamais ce mot céleste : assez!
Un souffle vous apporte, un souffle vous remmène.
On a, sur ce qu'on garde encor de forme humaine,
D'obscurs attouchements et des passages froids;
Toute l'ombre n'est plus qu'une suite d'effrois;
On sent les longs frissons des roseaux de l'abîme.
Jamais le jour. Jamais un rayon qui ranime.
Errer! errer! errer! errer! faire des nœuds
D'ombre, dans l'invisible et le vertigineux!
Monter, tomber, monter, retomber! sort terrible!
Être à jamais l'informe égaré dans l'horrible,
Le contraire du jour, de l'hymne et de l'encens!
Des témoins de l'énigme, à jamais frémissants
Devant le ténébreux, devant l'inabordable,
Et face à face avec un voile formidable!
Être, en dehors de l'être, en dehors du trépas,
Quelque chose d'obscur qui souffre et ne vit pas!
Être de la clameur dans l'infini semée,
Un vague tourbillon pleurant, une fumée
De larves, de regards, de masques, de rumeurs,
De voix ne pouvant pas même dire : je meurs,
Passant toujours, toujours, toujours, comme un flot sombre,
Sous les arches sans fin du hideux pont de l'ombre!

UNE AUTRE VOIX.

As-tu vu les penseurs s'en aller dans les cieux?
Les as-tu vus partir, hautains, séditieux,
Jetant dans l'inconnu leur voix terrifiante,
Espérant abuser de la nuit confiante,
Méditant des larcins prodigieux, rêvant
D'aller toujours plus loin et toujours plus avant,
Se proposant d'atteindre à la source première,
Au centre, au but, de prendre ou l'ombre ou la lumière
Ou l'être, et de saisir le météore au vol,
Emportés comme Élie, ailés comme saint-Paul,
Et de trouver le fond, dût-on faire le vide,
Dût-on escalader le mystère livide,
L'obscurité, les cieux brumeux, les cieux vermeils,
Avec effraction d'azurs et de soleils?
Les as-tu vus, fuyants, blanche robe du prêtre,
Bras levés du devin, décroître et disparaître
Dans la profondeur sourde où tout s'évanouit?
Parle? et les as-tu vus revenir de la nuit?
Es-tu resté tremblant, cherchant leur trace vague?
Puis, regardant l'éther, les ténèbres, le vague,
Passant les jours, les nuits, seul debout sur ta tour,
O songeur, as-tu vu ces hommes au retour?
Les as-tu vus de l'ombre énorme redescendre?
Et toi, l'obscur veilleur vêtu du sac de cendre,
Te dressant au-devant de leur vol éperdu,
Leur as-tu dit : — Eh bien? — Et qu'ont-ils répondu,
Ces noirs navigateurs sans navire et sans voiles?
Et qu'ont-ils rapporté, ces oiseleurs d'étoiles?

Ils n'ont rien rapporté que des fronts sans couleur
Où rien n'avait grandi, si ce n'est la pâleur.

Tous sont hagards après cette aventure étrange;

Songeur! tous ont, empreints au front, des ongles d'ange,
Tous ont dans le regard comme un songe qui fuit,
Tous ont l'air monstrueux en sortant de la nuit!
On en voit quelques-uns dont l'âme saigne et souffre,
Portant de toutes parts les morsures du gouffre!

UNE AUTRE VOIX.

....

Prends garde à la recherche effrayante de Dieu!
Heureux qui se limite et sage qui s'enferme!
Ne te hasarde pas dans ce puits!

Le plus ferme
Arrive à je ne sais quelle âpre pamoison
De son entendement par excès d'horizon.
On dit : allons! on veut lutter, chercher, combattre;
On se décide; on entre; on fait deux pas, trois, quatre,
On songe; on s'aperçoit qu'on est dans l'inconnu,
On frémit; on voudrait ne pas être venu;
Mais comment reculer? le précipice pousse.
On sent la profondeur vertigineuse et douce,
Le formidable amour de l'abîme, et l'aimant
Du ciel épouvantable, impossible et charmant;
C'est fini. L'on se jette au sans fond, au sans bornes;
On franchit des milieux mystérieux et mornes;
On traverse la nue et l'énigme et l'horreur
De l'incommensurable et monstrueuse erreur,
Et la création dans l'étendue, à l'aise,
Astre, dans cet azur, mer, sous cette falaise.
On rencontre Rousseau, de Maistre qui vous mord,
Platon évanoui, Pascal fou, Bacon mort;
On rencontre le bien, le mal, la conscience,
Un brouillard, la sagesse, une nuit, la science;

On tâche d'abriter sa raison sous sa main;
Le vent de ce voyage étrange et surhumain
Renverse de l'esprit la flamme aventurière;
Le flambeau frissonnant voudrait fuir en arrière;
Et la lampe pâlit, quel qu'en soit le porteur;
Et, quoi qu'il ait d'essor, d'audace et de hauteur,
Le chercheur quel qu'il soit, cerveau fier, raison sûre,
S'effraie, et cependant va toujours... — A mesure
Qu'il prend plus de réel et de vie, et qu'il tient
Plus d'idéal, il tremble, et, sentant qu'il devient
De plus en plus néant et de plus en plus cendre,
Aveugle de trop voir et sourd de trop entendre,
Dans l'éblouissement du ciel toujours plus blanc,
Effaré, désormais plus emporté qu'allant,
Ivre de tout ce sombre azur qui le pénètre,
Sentant l'écrasement de l'abîme sous l'être,
Respirant mal l'air vierge et fatal du zénith,
Il avance, et blanchit, et s'efface; et finit
Par se dissoudre, avec son doute ou sa prière,
Dans une énormité de foudre et de lumière.

UNE AUTRE VOIX.

Quelle chimère as-tu l'audace de couver?
Pourquoi viens-tu rôder ici? Crois-tu trouver
Quelque part un Olympe, un Ararat, un Pinde,
Et refaire une Égypte, une Chaldée, une Inde?
Es-tu de ceux qui font commerce habituel
Avec un bréviaire, avec un rituel?
Dis-tu : — le voile saint, le rideau des idées
Doit être en telle étoffe, avoir tant de coudées;
L'ange chante tel psaume en rallumant le soir
La lampe de l'étoile accrochée au ciel noir —?
Dis, réponds. Te faut-il des religions faites
De livres, de docteurs, de dimanches et fêtes,

Avant leur baïram, leur pâque, leur avent?
Crois-tu que le nuage et la foudre et le vent
Sont des diacres servant la messe des tempêtes?
Crois-tu qu'un météore, un astre sur nos têtes,
Soit un prélat de l'ombre ou bien un chambellan
Accomplissant, aux jours marqués, tant de fois l'an,
Le cérémonial énorme du prodige?
Crois-tu qu'il faut à Dieu l'étiquette qu'exige
Bronzini pour le pape ou Dangeau pour le roi?
Est-ce ce livre-là que tu viens dans l'effroi
Chercher, ô vain passant qu'un jour d'en bas éclaire?
Espères-tu trouver dans l'ombre un formulaire
Du gouffre, contenant l'heure, le temps, le lieu,
A telle page l'âme, à telle page Dieu?
Crois-tu dans notre nuit rencontrer des mêlées
De dogmes, de rayons, de choses révélées?
Es-tu, parle, un croyant de bibles? un de ceux
Qui cherchent l'éternel dans un sanscrit chanceux?
Supposes-tu que Dieu passe son temps à faire
Des testaments qu'il jette ensuite à votre sphère?
Des règlements disant : — Vis de cette façon.
Tel jour, mange la chair, et, tel jour, le poisson.
L'Amérique n'est pas, n'étant point révélée.
Qu'à jamais Josué rature Galilée! —
Dis, te figures-tu l'esprit humain ancré
Dans quelque texte au fond d'un papyrus sacré?
Bible, ou koran? prends-tu Dieu pour un bouquiniste
Qui, pour ces fureteurs livides, Manès triste,
Moïse, Orphée errant de sommet en sommet,
Pythagore, Thalès, Socrate, Mahomet,
Étale dans un coin quelques vieux exemplaires
De l'infini, tombés des profondeurs stellaires,
Et les expose ouverts à qui veut lire, au bord
Du mystère, du ciel, du destin, de la mort,
S'informant peu, tandis qu'aux soleils il s'adosse,
Si quelque page vole et tombe dans la fosse,
Et laissant feuilleter tous ces livres, eddas,

Lévitiques, phedons, pentateuques, védas,
Sur le quai du néant par le vent de l'abîme?
Ou serais-tu quelqu'un de ces menteurs qu'anime
L'imposture, lugubre et redoutable esprit,
Qui tâchent de trouver le divin manuscrit,
Ou du moins d'en saisir au vol quelque passage,
Pour en faire, plus tard, prétextant un message,
Quelque impur code humain, dur, inique, inégal;
Et qui, selon qu'ils sont Omar ou bien Fingal,
Forgent un ciel sérail, un paradis d'épées,
Rêvant la femme nue ou les têtes coupées,
Compliquant l'infini d'un vice ou d'un climat,
Et réduisant la bible énorme à leur format?
Qui que tu sois, prends garde aux formules écrites.
Sache que les autels, les cultes et les rites,
Les korans, les talmuds, ont besoin pour durer
Que nul principe faux ne les vienne altérer.
La superstition qui leur tend sa mamelle,
Les infecte et les tue; et quand l'homme se mêle
A ces religions que vous avez en bas,
Elles pourrissent vite et ne se gardent pas.

UNE AUTRE VOIX.

Les monts sont vieux; cent fois et cent fois séculaires,
Muets, drapés de nuit sous leurs manteaux polaires,
Leur âge monstrueux épouvante l'esprit;
Sur leur front ténébreux tout un monde est écrit;
L'âpre neige des jours a neigé sur leur tête;
Le temps est un morceau de leur masse; leur faîte,
De loin morne profil qui s'efface de près,
Livre au vent une barbe épaisse de forêts;
Ils ont vu tous les deuils, toutes les défaillances,
Toutes les morts passer autour de leurs silences;
Ils ont vu s'écrouler des astres dans le puits

De l'horreur infinie et sourde; ils ont depuis
Bien des millions d'ans la lassitude d'être;
Eh bien, sur leurs noirs flancs décrépits, le vent traître,
L'orage furieux, l'éclair fauve, ce ver
Qui serpente dans l'ombre immense de l'hiver,
L'ouragan qui, farouche, aux grands sommets essuie
Sa chevelure d'air, de tempête et de pluie,
L'aquilon qui revient quand on croit qu'il s'enfuit,
La grêle, et l'avalanche, et la trombe, et le bruit,
Toutes les visions des affreuses nuées,
La tourmente et ses chocs, la bise et ses huées,
S'acharnent, et ne font, sous leurs dais de brouillards,
Pas même remuer ces effrayants vieillards.

Sois comme eux : si tu vas dans l'espace terrible,
Ne chancelle pas, homme; et garde un calme horrible.

UNE AUTRE VOIX.

....

Le fond de l'être est clos par un nuage obscur,
Traversé de lueurs, aux prodiges semblable,
Voile de l'insondable et de l'incalculable,
Sans limite, sans fin, sans contour, sans milieu;
C'est ce nuage noir que l'homme appelle Dieu.
Un lugubre aquilon qui souffle en ce mystère,
Et qui vient par moments jusque sur votre terre
Des chercheurs inquiets éteindre les flambeaux,
A ce sombre nuage arrache des lambeaux,
Et ces lambeaux, épars sous les nocturnes dômes,
Flottent dans l'ombre avec des formes de fantômes;
Et Jupiter chassé par le vent, et Vénus,
Moloch, Mithra, Brahma, Cybèle aux huit seins nus,
Odin, Isis, des sphynx de Thèbes saluée,
Sont les vagues flocons de l'énorme nuée.

Oui, ces spectres, de feux rougis, d'aube dorés,
Ces aspects vains, voilà ce que vous adorez;
Oui, vos religions naissent de ces passages
De vents et de brouillards dans l'esprit de vos sages;
Oui, ces arrachements du nuage sacré,
Ces fragments monstrueux du grand Tout ignoré,
Qui dans le crépuscule errent, et se déforment,
Sinistres, sur le front des hommes qui s'endorment,
Ces haillons d'infini, vus des pâles mortels,
Sont rêves dans vos nuits et dieux sur vos autels.

UNE AUTRE VOIX.

Ne nous demande pas, ô songeur, qui nous sommes.
S'ils nous entrevoyaient, nous ferions peur aux hommes.
Soit en bien, soit en mal, nous avons conseillé
Quiconque a médité, cherché, pensé, veillé;
Tous les grands insensés, tous les sages célèbres.
Nous volons d'arbre en arbre aux forêts de ténèbres;
Tout ce que l'homme appelle Énigme, Doute, Mort,
Brume, Silence, Effroi, Hasard, Mystère, Sort,
Est pour nous, sous l'horreur des voûtes éternelles,
Comme un taillis obscur par où passent nos ailes;
Nous sommes les flottants de l'immense azur noir;
Si quelque mage osait essayer de nous voir,
De saisir un de nous, de compter notre nombre,
Nous nous dissiperions comme des oiseaux d'ombre.

C'est nous que vous nommez démons; homme, tu sens
Sous des souffles confus tes cheveux frémissants,
C'est nous. Nous versons l'ombre aux jours que tu consommes;
Nous jetons des lueurs dans ton sommeil; nous sommes
Pris dans l'obscurité comme vous dans la chair.
Nous sommes les passants sinistres de l'éclair,

Les méduses du rêve aux robes dénouées,
Les visages d'abîme épars dans les nuées.
Tout ce que vous voyez, nous ne le voyons pas.
Nous ne distinguons point votre terre, vos pas,
Vos faces, d'un soleil invisible inondées,
Mais dans votre cerveau nous voyons vos idées;
Votre pensée est nue à nos regards moqueurs;
Nous voyons le dedans vertigineux des cœurs.
L'haleine de la nuit nous chasse et nous oublie,
Et fait flotter le fil mystérieux qui lie
Vos sciences, vos plans, vos travaux, vos desseins,
Vos efforts, vos projets, vos vœux, à nos essaims.
Nous mêlons notre nuit avec votre ignorance;
Vous appelez cela savoir. La transparence
De l'Être parfois laisse apercevoir nos fronts.
Parfois jusqu'à vos cœurs, la nuit, nous pénétrons,
En rêve, et vous sentez comme une vague étreinte.
Sans cesse des courants d'espérance ou de crainte,
Des flux et des reflux de sentiments divers
Vont, dans les profondeurs de l'espace, à travers
Le vide, l'aquilon, le tombeau, le décombre,
De vous le peuple aveugle à nous le peuple sombre.
L'Inconnu nous tient tous dans ses fatals filets.
Nous sommes vos échos, vous êtes nos reflets;
Car tout est l'unité. Forme joyeuse ou triste,
Tout se confond dans Tout, et rien à part n'existe,
O vivant! Et sais-tu ce que dit l'abîme : Un.
Sans que vous le sachiez, nous pensons en commun;
Nous tremblons au-dessus de vous, livide armée,
Et de votre feu noir nous sommes la fumée.
Nos formes de la nuit sont le lugubre jeu;
Nous allons, nous flottons. — Et toi, tu cherches Dieu?

UNE AUTRE VOIX.

Et d'abord, de quel Dieu veux-tu parler? Précise.
Quel est celui qui tient ta pensée indécise?

Dis, est-ce du Dieu peint en jaune, en rouge, en bleu,
Habitant d'un triangle où flambe un mot hébreu;
Face dorée au fond d'une nuée épaisse;
Portant couronne, étole, épée, et sceptre, espèce
D'empereur, habillé d'un manteau de soleil,
Ayant au poing le globe et Satan sous l'orteil,
Assis dans une chaire, et dictant la sentence
D'Arius à Nicée et de Huss à Constance;
Niant le genre humain, concile universel;
Servant de majuscule aux versets du missel;
Dieu qui met Galilée en prison, et de Maistre
En sentinelle au seuil du paradis terrestre;
Dieu qu'une vieille, en rêve, au bruit qu'en se choquant
Font dans l'immensité des foudres de clinquant,
Sous un grand dais d'azur que l'astre damasquine,
Aperçoit lui montrant les numéros d'un quine;
Dieu gothique, irritable, intolérant, tueur,
Noir vitrail effrayant qu'empourpre la lueur
Du bûcher qui flamboie et pétille derrière?

Est-ce du Dieu qui veut la chanson pour prière,
Qu'on invoque en trinquant, Dieu bon vivant, qui rit,
Comprend, sait que la chair est faible, a de l'esprit;
Dieu point fâcheux, qui vit en bonne intelligence
Avec les passions de votre pauvre engeance,
Excusant le péché, l'expliquant au besoin,
Clignant de l'œil avec le diable dans un coin,
Flânant, regardant l'homme en sa fainéantise,
Mais jamais du côté qui fait une sottise,

Et pas très sûr au fond lui-même d'exister?

Est-ce du Dieu qu'on voit à Versailles monter
Aux carrosses du roi, bien né, suivant les modes,
Rendant aux Montespans les Bossuets commodes,
Dieu de cour, Dieu de ville, avec soin expurgé
De toute humeur brutale et de tout préjugé;
Complaisant; paternel aux morales mondaines;
Avec les Massillons émoussant les Bridaines;
Dieu que Dubois coudoie avec tranquillité;
Dieu par la politique et le siècle accepté;
Lâchant son ciel; disant : Paris vaut une messe;
Souple et doux, dispensant les rois de leur promesse,
Point janséniste, point pédant, point monacal;
Permettant à Sanchez d'effaroucher Pascal,
Au banquier d'encoffrer cent pour cent, à la femme,
Laide, d'être méchante, et, belle, d'être infâme;
Passant l'épice au juge, au marchand le faux poids;
Habile; à Notre-Dame accouplant Quincampoix;
Sévère seulement aux têtes raisonnantes,
Tuant un peu Ramus, biffant l'édit de Nantes,
Mais qui, pourvu qu'on soit, dans les grands jours, pilier
A l'église, et qu'on soit cousin d'un marguillier,
Et qu'on veuille que Rome en tout règne et s'accroisse,
Et qu'on rende le pain bénit à sa paroisse,
Vous prend en amitié, vous soutient chaudement,
Vous épouse, travaille à votre avancement,
Parle à son excellence, et vous pousse, et procure
Un grade aux fils aînés, aux cadets une cure,
En attendant la mitre ou les canonicats;
Dieu facile, logeable, aimable, utile en-cas
Qui se contente, ayant d'indulgence boutique,
D'un peu d'hypocrisie et d'un peu de pratique;
Dogme et religion des dévôts positifs
Qui font de temps en temps des voyages furtifs,
Courts, dans l'éternité, l'abîme, le mystère,
Et l'insondable, avec ce Dieu pour pied-à-terre?

Ou parlons-nous du Dieu militaire, sanglant,
Qui s'inquiète peu que vous mangiez du gland
Ou du pain, mais qui veut pour rites et pour cultes
Glaives, piques, corbeaux, scorpions, catapultes,
Grappin horrible où pend un vaisseau tout entier,
Tortue avec sa claie enduite de mortier,
Béliers fixes, heurtant les murs comme des proues,
Telenos enlevant des soldats, tours à roues
Recouvertes de mousse et de crin de cheval;
Plus tard, pierriers broyant quelque donjon rival
Jusqu'à ce qu'il s'en aille en cendre et se dissoude,
Mangonneaux, fauconneaux, bat-murs, pièces à coude,
Renversant les cités dans leur fossé bourbeux,
Volcans grégeois traînés par trente jougs de bœufs,
Canons vénitiens, serpentines lombardes;
Dieu qui dit à Coglione : Attelle les bombardes;
Qui rit, pauvre blessé, du grabat où tu geins,
Que la bataille enivre avec tous ses engins,
Chaudrons à poix bouillante et fours à boulets rouges;
Qui chasse les manants éperdus de leurs bouges;
Qui rêve Te-Deum; qui s'endort aux accents
De l'obusier Lancastre et du mortier Paixhans;
Qui prête, quand la mine est faite sous la brèche,
Son tonnerre au besoin pour allumer la mèche,
Et, quand la terre s'ouvre avec un large éclair,
S'épanouit de voir les gens sauter en l'air?
Vision du passé par le présent subie!

Ou parles-tu du Dieu jugeur? rare lubie!
Dieu chancelier, portant perruque in-folio,
Vidant le procès Homme et l'Être imbroglio!
Dieu président, siégeant dans l'univers grand'chambre,
Jugeant l'âme, et bâillant, sous un ciel de décembre,
Entre l'avocat ange et l'avocat démon?

Dis, est-ce le Dieu guèbre, est-ce le Dieu mormon

Qu'il te faut? Ou le Dieu qui fit rouer Labarre?
Vois. Choisis. Ou le Dieu qui donne au turc barbare
Des femmes plein la tombe et plein le firmament?
Ou bien est-ce le Dieu qui fait lugubrement
Chanter, sous les rideaux semés de croix latines,
L'homme qui n'est plus homme aux chapelles sixtines,
Et qui, lui créateur, se plaît à l'écouter?

Ou parles-tu du Dieu qu'il faudrait inventer,
Que dans l'ombre la peur concède au phénomène,
Par les sages bâti sur la sagesse humaine,
Utile à ton valet, bon pour ton cuisinier,
Modérateur des sauts de l'anse du panier,
Dieu de raison qu'au fond de son spectre solaire
Le bourgeois bienveillant raille, exile et tolère,
Dieu consenti par Locke et que Grimm refusa,
Très-Haut à qui d'Holbach a donné son visa,
Éternel maçonné par le vivant qui passe,
Entre-colonnement du temps et de l'espace,
Pièce d'architecture ajoutée après coup
A la vie, au destin, au bien, au mal, à tout,
Tour tremblante du vide et hors-d'œuvre de l'homme?

Tous ces dieux, quel que soit le nom dont on les nomme,
Sont tout, excepté Dieu.

L'homme abject a besoin,
Étant méchant, d'un juge, et, hideux, d'un témoin;
Il veut un Dieu. C'est bien. L'homme prend de la brique,
De la pierre, du plomb, du bois, et le fabrique;
Chaque peuple a le sien; et la religion
A l'Unité pour masque et pour nom Légion.
Un temple voit la nuit où l'autre voit l'aurore;
Chéos adore Ammon que Jagrenat ignore;
Pour Delphe Odin n'est pas; la solimanieh
Affirme Mahomet par le dolmen nié.
La terre crée un monstre et se met sous sa garde;

Et c'est avec stupeur que le grand ciel regarde
Croître sur vos fumiers ce misérable Dieu.

Nous ne nous mettons pas en peine de si peu,
Nous autres les esprits errant dans l'étendue;
Et, sans nous acharner à la lueur perdue,
Sans poursuivre l'obscure et pâle vision,
Sans exiger de l'ombre une solution,
Nous raillons dans la nuit votre Brahma fétiche,
Dieu qui mêle à sa barbe un infini postiche,
Dieu singe pour le nègre et Dieu peste au Thibet,
Bourreau dressant sur l'homme un colossal gibet,
Bœuf à Memphis, dragon à Tyr, hydre en Chaldée,
Chimère et non raison, idole et non idée.

Ton globe, vieil enfant, joue avec ce hochet.
Homme, esprit fou qu'en vain Diogène cherchait,
Homme, tu fais pitié même aux êtres du gouffre,
Même à l'obscurité qui frissonne et qui souffre;
Car ton monde étroit rêve un rêve limité;
Il se compose un Dieu de son infirmité,
Et, dans l'abjection de ses passions vaines,
Instinct, science, amour, colère, guerres, haines,
Il se fait de sa fange une divinité!
Il pétrit de la terre avec l'éternité!
Et quand dans sa furie, ou bien dans sa débauche,
Inepte, il a forgé cette effroyable ébauche,
Ce géant muet, sourd, aveugle, dur, fatal,
Ce spectre d'ombre ayant l'horreur pour piédestal,
Il achève ce Dieu de laideur, d'imposture,
De nuit, avec la peur qu'il a de la nature.
O toi qui passes là, que veux-tu donc?

★

Et moi :

— Je veux le nom du vrai, criai-je plein d'effroi,
Pour que je le redise à la terre inquiète. —

UNE AUTRE VOIX.

Est-ce que tu serais par hasard un poëte?
Qui te rend si hardi? réponds, questionneur.
Viens-tu comme Shakspeare à la tour d'Elseneur?
Pour entrer dans la brume où s'éteint la science,
Pour tenter le mystère, aurais-tu confiance,
Homme dont l'ombre fuit les pas trop approchants,
Dans le pouvoir suave et sinistre des chants?

Oui, c'est vrai, le poëte est puissant. Qui l'ignore?
L'esprit, force et clarté, sort de sa voix sonore.
Trophonius est seul dans son caveau divin;
L'homme lui dit : poëte! et l'abîme : devin!
Amphion chante et met en mouvement les pierres;
Linus errant du tigre éblouit les paupières;
Homère est dans la tombe, et son âme, à travers,
Pousse au Gange Alexandre enivré de ses vers;
Prenant forme au plus noir de l'antre, les fantômes
Blanchissent à l'appel des blêmes Chrysostomes;
Isaïe en criant : Deuil! malheur! fait hennir
L'affreux Sennachérib qui dit : je vais venir!
Euripide, Sophocle, Eschyle qu'un dieu mine,
Sont comme le trépied d'où jaillit Salamine;
Élie à son gré vide et lance au peuple hébreu
Les flèches de la pluie ou le carquois du feu;
L'âpre Archiloque avec le marteau de l'ïambe

Enfonce le clou sombre où se pendra Lycambe;
Dante dit, l'œil fixé sur un homme passant :
— Je t'ai vu dans l'enfer! — L'homme, pâle, y descend.
La Marseillaise énorme est un bruit de mêlée;
Tyrtée est une lyre effrayante, envolée
Au-devant des combats et des drapeaux mouvants,
Et traînant après elle un peuple dans les vents.

Les poëtes profonds, hommes de la stature
Des éléments, du bien, du mal, de la nature,
Vivaient jadis, géants, en familiarité
Avec le jour, la nuit, l'ombre et l'éternité;
Ils méditaient, ayant, dans l'horreur solennelle,
Toujours devant leur âme et devant leur prunelle
La contemplation, ce mur vertigineux;
Ils avaient la science et l'ignorance en eux;
Épars, ils blanchissaient le fond des solitudes;
Ils rêvaient; ils avaient diverses attitudes.
Les uns, calmes, restaient, leur menton dans leur main,
Du côté des vivants, sur le rivage humain;
Ils regardaient passer les foules pêle-mêle,
Homme, femme, vieillard, enfant à la mamelle,
Chocs de glaives, pavois, codes, mœurs, échafauds,
Les cintres pleins d'azur des grands arcs triomphaux,
Le trône avec son roi, le prêtre avec son livre;
Et, devant tout ce flot, forcené, bruyant, ivre,
Triste, joyeux, confus, violent, inclément,
Sourd, ignorant la chute et l'âpre escarpement,
Ils contemplaient de loin la mort, sombre barrage.
Les autres se tenaient hors du terrestre orage,
Comme s'ils étaient morts, et de l'autre côté;
Ils regardaient, roulant vers eux, l'humanité
S'engouffrer sous leurs pieds, race à race engloutie;
De ce faîte, ils étaient présents à la sortie
Des empires, des faits, des grands évènements,
Des princes, de puissance et de guerre écumants,
Et voyaient peuples, rois, tout ce qu'en la nuit noire

Dégorge le sépulcre, immense vomitoire;
Ils rayonnaient; leurs yeux sereins étincelaient;
Ils devenaient eux-même ombre et souffle, et semblaient
Au genre humain, perdu dans ses mornes délires,
Des fantômes chantants passant avec des lyres.
Quelques-uns, murés, sourds, n'avaient plus de regard
Que l'œil intérieur, lumineux et hagard,
Et ces hommes sacrés, semblables à des mânes,
Hors du monde, habitaient dans l'antre de leurs crânes;
D'autres vivaient aux bois, et leurs esprits songeaient,
Et, laissant là leurs corps, éblouis, voyageaient;
Ils erraient d'être en être et du fait à la cause,
Voyaient s'épanouir l'arbre en apothéose;
Ils allaient, pénétrant au delà du réel,
Par la racine au gouffre et par la fleur au ciel,
Dans la création entraient le plus possible,
Tordaient l'insaisissable avec l'inaccessible,
Étudiaient comment se forment les métaux
Dans la forge invisible aux ténébreux marteaux,
Et la sève, et le feu des volcans, et les haltes
Des laves sous l'écorce affreuse des basaltes;
Le vent chantait pour eux un sublime pæan;
Ils observaient l'hiver, l'ouragan, l'océan,
L'avalanche, l'écueil, les grêles épaissies,
Les vagues, effarés de ces épilepsies;
Et, pensifs, saisissant, jusqu'aux plus hauts zéniths,
Les intersections de tous les infinis,
L'endroit où le bien nuit, l'endroit où le mal aime,
Ils tâchaient de trouver le point fatal, suprême,
Terrible, surprenant, caché sous le linceul,
Sombre, où tous les secrets se fondent en un seul!

Dans les grottes de l'Inde ou dans les rocs d'Eubée,
Lieux où l'on croit toujours être à la nuit tombée,
A Glaris où la fleur mandragore chanta,
A Delphe, à Sunium, dans l'île Éléphanta,
Ou dans la Bactriane ou dans la Sogdiane,

Ou dans les monts qu'emplit la funeste Diane,
Dans des déserts où l'être a l'air de se mouvoir
En dégageant un sombre et lugubre pouvoir,
Les pâtres rencontraient un homme dont la face
Semblait une lueur étrange de l'espace,
Dont la bouche parlait, et dont l'égarement
Attirait tout à lui comme un farouche aimant;
Et tout craignait cet homme, et les brutes fuyantes
S'en allaient de son ombre encor plus effrayantes;
Et toute chose douce à ses pieds triomphait,
L'agneau, l'aube; — et c'était le poëte en effet.

Et de quoi vivait-il? Nul ne le sait. Son âme
Aspirait l'inconnu comme un puissant dictame;
Sa chair s'oubliait; l'homme était en lui dissous;
Du splendide univers il tâtait le dessous;
Il assistait par l'âme aux blancheurs idéales,
Aux détonations d'aurores boréales,
Aux déluges roulant dans leurs vastes limons
Des hydres qui semblaient des gouffres et des monts,
Aux chaos combattant la vie, aux héroïsmes
Des globes affrontant les rudes cataclysmes,
Au miracle, à l'atome; et son regard voyait
Des naissances d'édens dans l'abîme inquiet,
Des jets d'étoiles d'or, des chutes de décombres,
Et des explosions de créations sombres.
Et pendant qu'il rêvait, immobile, voyant
L'inouï, l'ignoré, le trouble, l'ondoyant,
Les visions, l'azur indicible, feux, nimbes,
Masques crispés d'enfants sanglotant dans les limbes,
Et la torche de l'astre allant mettre le feu
A des mondes perdus au fond de l'éther bleu,
Et la larve, à travers les brumes décuplantes,
Entre les doigts des pieds il lui poussait des plantes,
Et les feuilles, qui font leur ouvrage sans bruit,
Couvraient cet homme ainsi qu'un chêne dans la nuit.

Et cette intimité formidable avec l'être
Faisait de ce songeur farouche plus qu'un prêtre,
Plus qu'un augure, plus qu'un pontife ; un esprit ;
Un spectre à qui la mort radieuse sourit.
Et c'est de là que vient cette auguste puissance
Faite d'immensité, d'épouvante, d'essence,
Qu'a le poëte saint et qu'on sent dans ses vers ;
Les prodiges au fond du mystère entr'ouverts
Mêlent leur rayon fauve à son âme, élargie
Presque jusqu'à l'horreur et jusqu'à la magie,
Et qui parfois côtoie, ainsi qu'un noir plongeur,
Le cercle où de l'enfer commence la rougeur.

Oui, le poëte peut ce qu'il veut ; le poëte
Arrête en lui parlant l'immense gypaëte ;
Il domine la ville et le désert ; il peut
Unir la terre au ciel, et dans le même nœud
L'idéal au réel, et tisser une toile
Avec des fils de chanvre et des rayons d'étoile ;
Il dégage de tout, du fait, vaste ou petit,
De tout ce qu'on apprend, de tout ce qu'on bâtit,
Du progrès, du tombeau, de la matière même,
Une grande Uranie azurée et suprême ;
Il met sur la science un plafond sidéral ;
Il fait tomber la haine et l'épine et le mal
De la ronce hideuse et de l'âme méchante ;
Tendre, il plane au-dessus du cirque horrible, et chante
Pour les martyrs un chant qui fait honte aux lions ;
A la guerre civile il fait dire : oublions!
Il prend les cœurs lointains des peuples et les mêle,
Accouple à la raison la foi, sa sœur jumelle,
Calme la foule, endort le flot, dompte le feu,
Change l'homme ; il peut tout. Hors ceci : nommer Dieu.
Nommer Dieu de façon que l'abîme comprenne.
Il peut tout, hors ceci : faire à l'aube sereine,
Au lys, à l'astre, à l'hydre, à l'éclair enflammé,
Dire dans l'étendue obscure : Il l'a nommé!

Ce nom déborde vaste, inouï, réfractaire,
Quelque être que ce soit, au ciel et sur la terre.
O passant, entends-tu bégayer à la fois
Par toutes les rumeurs et par toutes les voix
De la création ténébreuse et murée,
Par toute l'étendue et toute la durée,
Ce nom mystérieux, énorme, illimité?
Le printemps et l'automne et l'hiver et l'été
Sont quatre accents divers de ce grand nom qui gronde;
La syllabe du vent n'est pas celle de l'onde;
Chaque être dit la sienne et la murmure à part;
L'antilope en a peur quand c'est le léopard
Qui le proclame au fond de la forêt sonore;
Et la nuit le prononce autrement que l'aurore.
L'homme à saisir ce mot s'est parfois occupé;
Mais en vain; car ce nom ineffable est coupé
En autant de tronçons qu'il est de créatures;
Il est épars au loin dans les autres natures;
Personne n'a l'alpha, personne l'oméga;
Ce nom, qu'en expirant le passé nous légua,
Sera continué par ceux qui sont à naître;
Et tout l'univers n'a qu'un objet : nommer l'être!

Et des soleils sont morts et des soleils mourront,
Et l'espace où l'étoile éclôt, la flamme au front,
A vu naître et pâlir dans ses profondeurs fauves
Des feux qui ne sont plus que de vieux astres chauves;
L'heure apporte et reprend les jours, les mois, les ans,
Et la mémoire avorte à compter ces passants,
Et l'ombre épouvantable en ses aveugles ondes
Roule des millions de millions de mondes,
Et le sillon engendre et la fosse enfouit,
Et tout se développe et tout s'évanouit,
Et tout brille et s'éteint, ma lueur et la vôtre,
Et les êtres confus tombent l'un après l'autre,
Et toujours, à jamais, sans qu'il cesse un moment

D'emplir le jour, la nuit, l'éther, le firmament,
Sans qu'aucun autre bruit l'interrompe et s'y mêle,
Le nom infini sort de la bouche éternelle!

UNE AUTRE VOIX.

A de certains instants, quand on ne sait quel vent
Tourne vers l'infini l'homme, pâle vivant,
Quand cette énigme : Dieu, sur votre terre sourde
Apparaît, triste, énorme, et pour l'homme trop lourde,
Parmi tous les esprits, philosophes, songeurs,
Savants, de l'horizon épiant les rougeurs,
Entre tous les penseurs, figures inquiètes,
Ceux qu'elle émeut le plus, ce sont les noirs poëtes.
Dieu! mot fatal! il luit; peut-être il va tonner,
Il flamboie, et l'on voit les bardes s'étonner
Ainsi que des lions au seuil de leur tanière,
Les poëtes étant situés de manière
A sentir les premiers tous les souffles qui font
Frissonner des lueurs dans l'abîme sans fond.
Les Lucrèces, les Jobs, les blêmes Jérémies,
La lèvre émue encor de leurs strophes frémies,
Courbés sous l'épouvante, épars dans les courroux,
Ont l'air d'esquifs perdus et de navires fous,
Et l'on voit se dresser, vagues dans les décombres,
Tous ces grands effarés, porteurs des harpes sombres!
Quelques-uns, corps à corps, avec des inconnus
Luttent; et tout est l'ombre; et que sont devenus
Tant de systèmes vains, tant de cris, tant de rêves,
Tant d'écume que l'homme a jetée à ses grèves?
Et chacun interroge ou prie avec frayeur;
Et l'un parle au marin, et l'autre au fossoyeur.

UNE AUTRE VOIX.

Hélas, l'homme, jouet de l'élément, en proie
Au sol qui le dévore, au ciel qui le foudroie,
Fatal, débile, et né dans un accablement,
Ayant pour se guider sa raison qui lui ment
Et le peu de clarté que l'instinct lui procure,
Lutte éternellement avec la force obscure!
Vois dans le pli que fait le coude d'un rocher
Ce hameau de pêcheurs, groupant sous son clocher
Quelques vieux toits parmi des barques échouées.
La ceinture sans fin des vagues dénouées
L'enveloppe et le presse et l'étreint, noir serpent.
Il est là, seul, chétif; et sur lui se répand
L'orage monstrueux, et l'ouragan l'assiège;
Et l'océan n'est grand que pour lui tendre un piège.
Le colossal nuage où fuit l'aigle chasseur
Et que l'espace emplit de toute sa noirceur,
L'éclair, le bruit, le flot où roule le cadavre,
Toute l'ombre se heurte au mur du petit havre;
Et c'est l'immensité, c'est la nuit, c'est la mort
Qui se rouille aux anneaux de la chaîne du port.

Ce point imperceptible où, jamais assouvie,
L'onde écume et s'acharne, hommes, c'est votre vie.
Eh bien, étant si peu, quelle folie as-tu
D'escalader ce ciel par tous les vents battu,
D'aller, toi qui, tremblant, as déjà tant de peine
A porter seulement l'aspect du phénomène,
Toi le terrassé, toi l'errant, toi le banni,
Toi, le vaincu du gouffre, attaquer l'infini!

Que veux-tu? quelle est donc cette audace insensée
De jeter comme une ancre au gouffre, la pensée?

Le spectre voilé rit de toi, le spectre nu.
Quel besoin l'homme a-t-il de sonder l'inconnu?
N'a-t-il donc pas assez déjà de se défendre
Contre l'énormité qui le couvre de cendre
Et de brume et de trouble et d'énigme et de deuil!
Naufragé, laisse-toi ruisseler sur l'écueil;
Cet aquilon, ce choc, cette horreur, cette pluie,
C'est l'ombre qui, terrible, à ton néant s'essuie;
C'est cet inconnu même, ô songeur, qui sur toi
Tombe avec le frisson, la souffrance et l'effroi!
Pendant que le vent roule et verse sur ta tête
Toute l'obscurité dans toute la tempête,
Toi, jeté dans l'espace et pourtant au cachot,
Recueille-toi, courbé sous ce souffle d'en haut,
Et, sans interroger l'horrible ciel sublime,
Sur tes membres glacés laisse couler l'abîme!

UNE AUTRE VOIX.

Quelle pensée as-tu d'allumer ton esprit
Au bord du noir problème où la raison périt?
Pourquoi ne pas laisser les grandes ailes d'ombre,
Songeur, se déployer sur cet univers sombre?
Pourquoi vouloir leurrer d'un feu follet qui fuit
L'antique Adam, errant dans l'insondable nuit?

Sous ces voûtes de brume où tourbillonne l'heure,
Où le temps filtre et coule et, goutte à goutte, pleure,
Où, minute à minute, hier, aujourd'hui, demain,
On entend dans la nuit tomber le genre humain,
Dans cette immensité de l'ombre indivisible,
Toute lampe essayée est un effort risible,
La foi meurt, la science est un sombre embarras.
Que gagneras-tu donc quand tu réussiras
A jeter des clartés farouches dans le vide?

Quand tu feras blêmir quelque Babel livide,
Ou, dans les profondeurs dont tout être est banni,
Le spectre monstrueux du pont de l'infini?
Quand tu feras glisser des lueurs sur ses arches,
Et quand, triste, au delà de la terre où tu marches,
Songeur, tu blanchiras de ton pâle flambeau
Trois ou quatre degrés du dedans du tombeau?
Va, renonce. Il n'est plus de lumière possible.
Tous les prodiges sont rentrés dans l'invisible.
L'Ombre est sur tout. Qui donc, fût-il le plus aimant,
Qui donc pourra lever ou faire seulement
Remuer un instant les grands voiles funèbres,
Les plis démesurés du manteau de ténèbres?
C'est la faute de l'homme, hélas, si tout est noir.
Le jour, cet obstiné qui ressemble à l'espoir,
Ne demandait pas mieux peut-être que d'éclore;
Mais tout le mal terrestre a soufflé sur l'aurore;
La blanche aurore est morte, et l'homme est dans la nuit.
Il lui restait encor, dans le temple où Dieu luit,
L'effrayant chandelier dont la flamme constante
Pendant qu'ils écrivaient, éclaira les Septante;
Mais il n'a même plus ce foyer du vrai jour;
Les sept vices de l'homme ont, chacun à leur tour,
Éteint un des flambeaux de la lampe à sept branches;
Maintenant c'est fini. L'abîme où tu te penches,
L'obscurité lugubre aux vagues épaisseurs,
Le firmament formé de toutes les noirceurs,
Cet océan de nuit où l'esprit flotte et sombre,
Rit de te voir risquer ta lanterne en cette ombre
Où dans la main de Dieu s'est éteint le soleil.

....

UNE AUTRE VOIX.

Est-ce que, voyageur fatal, tu prémédites
Des actions de rêve étranges et maudites,
D'aller, de forcer l'ombre, et fouillant, et bravant,
De t'enfoncer plus loin que les ailes du vent?
Dis. Parle. Oh! les songeurs ont une sombre envie;
Ils voudraient tous avoir déjà franchi la vie,
Pour connaître, pour être ailleurs, pour voir plus loin.
Pour eux, vivre est l'obstacle et savoir le besoin.
En attendant la tombe, ils s'en vont aux nuées,
Par les rêves de l'homme en bas continuées,
Aux vents, aux monts, aux lieux déserts, aux lieux secrets,
A tout ce qui contient de l'abîme, forêts,
Antres, écueils des mers, nids d'où tombe la plume,
A la fleur qui s'entr'ouvre, à l'astre qui s'allume,
A tout ce qui voit l'ombre et tremble sur le bord,
Désaltérer leur soif lugubre de la mort.
As-tu donc aussi, toi, cette soif surhumaine?
Veux-tu voir? Est-ce là, passant, ce qui t'amène?
Sois tranquille, homme. Attends. Cela finit toujours
Par s'ouvrir devant toi, pauvre ombre aux instants courts.
Le mystère, à présent sans clef, sans déchirure,
Clos, fermé par la nuit, la sinistre serrure,
T'apparaît, recouvrant on ne sait quel écrou,
Barré, farouche, ayant tout l'azur pour verrou;
Ton cadavre en tombant défonce cette porte.
Le ciel noir plie et s'ouvre au poids de la chair morte.
L'homme entre enfin au gouffre exécrable ou béni
Par la fente que fait la mort à l'infini.
Attends donc cette mort qui fait l'âme complète,
La pénétration de Dieu dans ton squelette,
Les astres, plus nombreux, quand l'homme n'est pas noir,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Dans les plis du linceul que dans les plis du soir;
Attends l'ascension suprême de la chute;
Attends la fin du songe, homme, et de la minute
Cette explication qu'on nomme éternité.

Tout ce que tu peux faire en ton humanité,
— Écoute, — dans ta chair, homme, dans ta bassesse,
C'est de chercher partout, de contempler sans cesse,
De loin, de près, avec ton cœur et ta raison,
Le trépas qui jamais ne manque à l'horizon,
C'est d'observer toujours, à travers ta souffrance,
Ce visage sinistre et noir de l'espérance,
Homme, et de ne jamais quitter des yeux la mort,
Et de vivre tourné, comme l'aiguille au nord,
Vers ce but de ta route, ô pauvre âme asservie!

La mort est la veilleuse auguste de la vie,
La lueur allumée au sommet du destin.
Rougeur du soir ayant des blancheurs de matin,
Elle fait apparaître à sa clarté des rives,
Des cieux, toute l'énigme en pâles perspectives,
Les cimes des flots d'ombre au fond des gouffres noirs,
Et le bien et le mal, mystérieux miroirs;
Vivante, incorruptible, égale, elle prolonge
A travers l'apparence, et la brume, et le songe,
Et tout le faux dont l'être éperdu fait l'essai,
Une lumière intègre et terrible de vrai;
Elle montre la vie; elle met en saillie
Tous ces masques, amour, haine, raison, folie,
Qui flottent dans le vent pêle-mêle, et qui vont;
Elle blêmit le bord du sans fin, du sans fond
D'où l'on ne revient pas avec la même forme;
Elle jette un rayon sur une entrée énorme,
Effleure ces rondeurs, ciel, globe, crâne nu,
Et, tranquille, avertit, de quoi? de l'inconnu.
Elle éclaire un port vague où l'on se réfugie.
On voit sur l'infini cette sombre vigie.

Donc, attends.

Autrement, sache, qui que tu sois,
Qu'un voyage en cette ombre est un terrible choix;
Le vertige saisit les noirs plongeurs tenaces
Qui du grand ciel farouche affrontent les menaces;
L'immobile infini fait un nain du géant.
Avant d'aller plus loin, regarde ton néant!
Car tu ne pourras pas, quelle que soit ta course,
Aborder l'inconnu, l'origine, la source,
Le lieu suprême où tout s'explique et se rejoint;
Car tu n'entreras point, car tu n'atteindras point;
Car, l'océan de nuit, de bitume et de soufre,
Jamais tu ne pourras le franchir; car, le gouffre,
Tu ne le vaincras pas, quand même tu serais
Une espèce d'esprit des monts et des forêts,
Un cœur sentant en soi la nature bruire,
Un homme traversé par une énorme lyre!
Quand même tu serais une âme aux yeux ardents
Dont la fauve pensée a pris le mors aux dents,
Et qui, dans la caverne où le trépas seul entre,
Fuit, terrible, aspirant tous les souffles de l'antre!
Quand même tu serais un de ces mages fiers
Que nous voyons parfois, blêmes passants des airs,
Se ruer dans le gouffre où, comme eux, tu te plonges,
Pâles, les poings crispés aux rênes de leurs songes,
Se penchant, se dressant, lâchant et retenant
On ne sait quoi d'obscur, d'envolé, de tonnant,
Regardant, dispersant leurs prunelles livides,
Comme s'ils conduisaient dans l'ombre à grandes guides,
A travers l'éther vague et le tourbillon fou,
Dans la brume, au hasard, devant eux, n'importe où,
Peut-être vers la nuit, peut-être vers la cime,
Un char que traîneraient, avec un bruit d'abîme,
Croupes sombres, fuyant, s'abaissant, s'élevant,
Six cents chevaux d'éclair, de nuée et de vent!

UNE AUTRE VOIX.

Que ceux qui cherchent Dieu sachent qu'ils cherchent l'ombre.
Étreindre l'infini, c'est le songe du nombre;
Saisir l'éternité, c'est le songe du temps.
Avec vos grains de sable entasser vos instants,
Faire un monceau de vœux, de systèmes, d'algèbres,
Devant la pyramide immense des ténèbres,
Avec l'esprit humain tâter l'esprit divin,
C'est inutile et fou, c'est imprudent, c'est vain,
C'est triste; et l'impossible est là qui vous regarde.
Que cherche le devin? que demande le barde?
Qu'espère le poëte? Où vont ces curieux?
Emplir d'éternité ses yeux mystérieux,
Égarer dans l'obscur son vol enthousiaste,
Être de l'inconnu le sombre Ecclésiaste,
Croire qu'on va dans l'âpre et haute région,
Puiser de quoi bâtir une religion
Qui, pure et sans erreur, sur les autres s'élève,
C'est le plus effrayant précipice du rêve.

Vivants, l'homme pour l'homme est l'être essentiel.
L'homme a la terre; eh bien, qu'il laisse là le ciel.
La terre doit suffire à la race adamite.
Hommes, le limité doit vivre en sa limite;
Hommes, l'être fini doit vivre dans sa fin;
Et boire, s'il a soif, et manger, s'il a faim,
Et fuir l'ombre où l'attend la chimère exécrée.
Ce n'est point sans raison que la loi qui vous crée
Arrondit, bornant tout comme avec un compas,
L'horizon sous vos yeux, la terre sous vos pas;
Vous êtes enfermés dans un cercle, la vie.
Restez-y. Tout effort qui va trop haut, dévie.
La pesanteur vous tient par les pieds; votre chair

S'essouffle, et ne peut rien respirer hors de l'air.
O vivants, votre race est d'un monde héritière;
Vous avez à vous seuls une nature entière;
Contentez-vous-en. L'homme a les larges chemins,
Dans le front la pensée et la semence aux mains.
Ne volez pas, marchez. La charrue à la terre
Laisse un sillon vivant, fécond, solide, austère;
Le navire en fuyant laisse, déjà moins sûr,
Un sillage sur l'eau; l'aile, rien, dans l'azur.
Que l'homme creuse donc, force au vrai seul guidée,
Avec le double soc du cœur et de l'idée,
Sur son monde, par lui de moissons d'or vêtu,
Un sillon de science, un sillon de vertu;
Qu'il fasse de son globe un jardin de lumière.
Le sort vous a donné la matière première,
Cette terre à pétrir, ce bloc d'air, de feu, d'eau,
D'argile, à délivrer de l'horreur, son fardeau;
Monde, dont vous devez féconder les tempêtes,
Qui, jadis, s'est nommé le monstre, étant aux bêtes,
Et qui, repris par l'homme, apprivoisé, dompté,
Sauvé, doit s'appeler un jour l'Humanité.
Voilà l'œuvre. Restez dans cette sainte tâche.
En voulant saisir Dieu, c'est la terre qu'on lâche;
Et la terre est le but. Bornez vos pas hardis.
C'est sur terre qu'il faut chercher le paradis.
Laissez le ciel au ciel. L'homme, qui là-haut sombre,
Sur terre est de la vie et dans le ciel de l'ombre;
Qu'il reste, être réel, dans la réalité.
En marche, argile! O chair esclave, en liberté!
Debout! debout! debout! Sur la terre engourdie
Allume le progrès comme un grand incendie!
Lave l'or des limons; tire le mal du bien;
Impose un rail de fer au sable nubien;
Révolte-toi! Réplique au désert par la ville;
Les fléaux sont tyrans; fais ta guerre servile!
Les uns sont des lions, les autres sont des porcs,
Combats, nettoie! Et règne, et vis! — Creuse des ports,

Perce des rocs, conduis des eaux, bâtis des voûtes;
Sur le vieux monde pris croise un filet de routes;
Sur le globe à grands pas promène-toi, semeur
De mouvement, de bruit, de foule et de rumeur!
Entre deux coups de bec du vautour, Prométhée
A crié, par-dessus la nuit épouvantée :
«Hommes, soyez titans, et remuez les monts.
Secouez la lumière aux yeux des dieux démons!
Levez-vous, levez-vous comme l'aurore blonde,
Hommes, et, dieux vous-même, éblouissez le monde!»
C'est-à-dire, allez droit au progrès, marchez-y!
Vous avez sous vos pieds, hommes, peuple choisi,
Sous vous, sous votre esprit, sous votre destinée,
Par l'antique chaos la terre assassinée.
De cette grande morte arrachez les linceuls,
Et ressuscitez-la! Vous le pouvez, vous seuls.
Sondez la profondeur du flot qui vous submerge;
Violez la forêt, cette effrayante vierge;
Peuplez, plantez, greffez, labourez, défrichez,
Éclairez! Dédaignez, sur le grand but penchés,
La rêverie ingrate, aveuglante, énervante!
La pesanteur est reine; homme, fais-la servante;
La matière est le poids; fais-en le portefaix;
Réunis l'Atlantique au Pacifique; fais
Des baisers d'océans sous tes pieds formidables;
Coupe les isthmes; rends les neiges fécondables;
Sois partout, sur la terre et sur la mer, épars;
Vivifie et transforme; ouvre de toutes parts
Les sciences sur l'ombre ainsi que des paupières;
Aux croupes du chaos attache des croupières;
Sois le vivant ayant l'idéal pour labeur,
Mais l'idéal terrestre et vrai; sois le courbeur
Terrible et rayonnant des têtes monstrueuses,
Que mordent de côté les gueules tortueuses,
Mais qui, sûr de demain qu'il tient par aujourd'hui,
Dédaigne la morsure — ayant la vie en lui.
Abats l'échafaud! Romps les fers! Brise les piques!

Donne aux pôles l'été! Donne avril aux tropiques!
Sois le libérateur du globe enfin heureux!
Tu ne vois qu'un côté, le côté ténébreux;
La création noire, âpre, vertigineuse,
Te cache du grand Tout la face lumineuse;
Tu n'as qu'à faire un signe, et tout change; et voilà
Que ces moteurs sans nom qu'Archimède attela,
Les gaz, ces ouvriers, les aimants, ces cyclopes,
Les forces soulevant toutes les enveloppes,
Les chevaux Éléments et les Fléaux dragons
Font tourner la nature horrible sur ses gonds!
Sois le dompteur géant par qui tout s'émancipe.
Laisse Dieu. Fais le monde homme. Fais-toi principe.

Laisse Dieu dans son ciel comme il te laisse en bas
Suer tes durs labeurs, saigner tes durs combats.
Laisse l'éternité tranquille. Sois la vie.
Sois l'inquiet désir que le réel convie;
Sois, sur l'altier chemin du vrai, du bon, du beau,
Le grand coureur humain qui porte le flambeau,
Le crieur, le marcheur par qui les choses vivent,
Et que tous les progrès pêle-mêle poursuivent;
Sois le fougueux, l'ardent, l'orageux, l'agité,
Et ne t'occupe pas de la sérénité!

L'absolu vous ignore. Ignorez-le. Vous, hommes,
Avancez, travaillez; après, dormez vos sommes;
Ne vous égarez pas dans les espaces fous.
Car, s'il est à quelqu'un, le ciel n'est pas à vous.
Il est des visiteurs dont cette solitude,
Redoutable, a fini par prendre l'habitude;
L'éclair y plonge et fuit; le pur rayon vermeil,
Le temps qu'on ouvre l'œil, arrive du soleil;
L'azur a pour passant le pâle météore;
La comète d'un bond va du soir à l'aurore,
Prompte, ignorée, aveugle, épouvantablement,
Elle franchit de part en part le firmament,

Et retourne, d'un coup de sa lugubre queue,
De l'immensité noire à l'immensité bleue.
Ces farouches oiseaux sont faits pour ce grand vol.
Mais vous, je vous l'ai dit, vous portez le licol
Du globe, de la chair, de la mort, de la vie.
N'ayez donc pas de l'ombre une inutile envie.
Vivez dans ce qui germe et non dans ce qui fuit.
Ne mettez pas le pied sur l'escalier de nuit.
L'énormité, muette, aveugle, continue,
Toujours sinistrement voilée et toujours nue,
Pleine d'un inconnu dont vous ne pouvez point
Distinguer un contour, même quand le jour point,
Toute faite de nuit, de silence, d'abîme,
Sans écho, sans reflet, sans fond, sans bord, sans cime,
Ouvre et ferme sur vous ses gouffres étoilés,
Vit, songe, et ne sait pas ce que vous lui voulez.

UNE AUTRE VOIX.

Te figures-tu donc être, par aventure,
Autre chose qu'un point dans l'aveugle nature?
Toi, l'homme, cendre et chair, te persuades-tu
Que d'une fonction l'ombre t'a revêtu?
Quel droit te crois-tu donc à chercher, à poursuivre,
A saisir ce qui peut exister, durer, vivre,
A surprendre, à connaître, à savoir, toi qui n'es
Qu'une larve, et qui meurs aussitôt que tu nais?
J'admire ton néant inouï s'il suppose
Qu'il est par l'infini compté pour quelque chose!
Quelle idée, ô songeur du songe humanité,
As-tu de ton cerveau pour croire, en vérité,
Qu'il peut prendre ou laisser une empreinte à l'abîme?
Ta pensée est abjecte, étroite, folle, infime;
L'homme est de la fumée obscure qui descend.
T'imagines-tu donc laisser trace, ô passant?

Rêves-tu l'absolu comme ton fleuve Seine
Coulant entre les quais de ta ville malsaine,
Recueillant les égouts de toutes tes maisons,
Doctrines, volontés, illusions, raisons,
Ayant dans son courant, si quelqu'un te réclame,
Quelque pont de Saint-Cloud où l'on repêche l'âme?
Crois-tu que cette eau vaste et sourde, Immensité,
Ne t'enveloppe pas d'oubli, de cécité,
De silence, et sanglote à ta chute, et soit triste?
Crois-tu que ta chimère en ce gouffre persiste,
Qu'elle y garde sa forme, espoir, rêve, action,
Et qu'on retrouve, après ta disparition,
Quelque chose de toi, ton cadavre ou ton ombre,
Aux noirs filets flottants de l'éternité sombre?

UNE AUTRE VOIX.

Remonte aux premiers jours de ton globe; voilà
Une muraille; elle est prodigieuse; elle a
Dix mille pieds de haut, et de largeur dix lieues.
Falaise, alluvion, dans les profondeurs bleues
Ce haut boulevard monte, altier, froid, surprenant,
Et d'une mer à l'autre il barre un continent.
Vaste géométrie, on dirait que l'équerre,
Assise par assise, a fait ce mont calcaire,
Et que, forgeant l'espace, on ne sait quels marteaux
L'un sur l'autre ont cloué ses plans horizontaux.
L'escarpement à pic monte en bandes étroites,
Ses couches s'allongeant fermes, égales, droites,
Rides profondes, plis de ce front de la nuit.
Contre ce mur se heurte et flotte et roule et fuit
Ce que chaque saison pêle-mêle charrie.
Ce massif colossal de la maçonnerie
Terrible que construit et détruit l'élément
Semble un coffre de pierre immense, renfermant

Les archives d'une âpre et sombre catastrophe,
Et tout un monde mort ployé comme une étoffe,
Avec ses fleurs, ses champs, ses rocs brisés ou nus,
Et ses fourmillements de monstres inconnus.

Dans des millions d'ans, ces pierres ruinées,
Ces moellons croulants, seront les Pyrénées.

En attendant, vois : large, auguste, encombrant l'air,
Il est encor tout neuf, comme bâti d'hier;
Rien n'ébrèche sa ligne entière et régulière;
Et son sommet correct semble une seule pierre
Plate comme le toit d'un palais d'orient;
Le matin et le soir, en se contrariant,
Font de cette muraille épouvantable et sombre
Tantôt un banc d'aurore et tantôt un bloc d'ombre.

Et fais attention à présent : — l'air s'émeut;
Voici que sur le haut du mur géant, il pleut.
La pluie erre et s'en va, par le vent emportée;
Mais une goutte d'eau sur le faîte est restée.
Le lendemain, la brume, humide et blanc rideau,
Revient; il pleut encore; une autre goutte d'eau
S'ajoute à la première; et, sous cette rosée,
Une vasque s'ébauche, et la pierre est creusée.

Désormais sur ce point l'eau va s'obstiner. Vois,
Il pleut; et l'on entend comme une triste voix;
Peut-être est-ce un démon sous la roche, qui grince
De sentir l'eau plus forte et la pierre plus mince.
Il pleut, il pleut, il pleut. Janvier, livide et mort,
Passe avec l'ombre, il pleut; la goutte tombe, mord,
Et creuse; avril arrive et rapporte la nue,
Il pleut; la goutte d'eau, féroce, continue;
Et la première assise est percée; et déjà
La deuxième, qu'en vain le granit protégea,
Est atteinte; et la goutte, implacable, acharnée,

Qui dépense le siècle aussi bien que l'année,
Revient, et plonge, et troue, et mine, dur foret,
Et le dedans du mont, formidable, apparaît,
Zone à zone, et voilà que, là-haut, l'aube éclaire,
La goutte étant sphérique, un bassin circulaire.
Un étang que le ciel dore, azure, rougit,
Sur le plateau désert s'étale et s'élargit.
La goutte d'eau revient, revient, revient encore,
Et tombe opiniâtre, et se fait dès l'aurore
Rapporter par le vent qui, la nuit, l'enleva,
Et fait ses volontés dans la montagne, et va,
Vient, soumettant le marbre à ses lois triomphantes,
Et passe entre deux plans, et glisse entre deux fentes,
Et démolit et sculpte, infatigable main.
Urne hier, aujourd'hui réservoir, lac demain,
L'œuvre augmente et s'enfonce, et l'œil qui veut la suivre
Croit voir un trou qu'un ver fait aux pages d'un livre.

Penche-toi : devant nous, comme si nous rêvions,
Forant ce monstrueux monceau d'alluvions,
D'une lame percée allant à l'autre lame,
Obéissant au poids qui d'en bas la réclame,
Hydre outil, vilbrequin, pioche, trompe, suçoir,
Commençant le matin, recommençant le soir,
Descendant l'escalier de l'épaisseur des couches,
Polissant leurs largeurs en murailles farouches,
Élargissant le haut, baissant l'âpre fond noir,
Évasant et fouillant sans cesse l'entonnoir,
Cognant partout, toujours, hiver, printemps, automne,
Son petit marteau sombre, effrayant, monotone,
Usant le mont, coupant le roc, sciant le grès,
Complétant sa ruine et faisant son progrès,
Et profitant d'un creux pour creuser davantage,
Et d'une argile à l'autre, et d'étage en étage,
Du haut en bas, de bloc en bloc, de banc en banc,
Errant, roulant, brisant, sapant, taillant, courbant,
La goutte d'eau travaille, et, terrible ouvrière,

Tord en cercles profonds l'énorme fondrière.
Le vaste mont, battu des aquilons sifflants,
Frémit de voir creuser dans ses ténébreux flancs
Ce puits prodigieux par cette vrille infime,
Et de sentir l'atome en lui créer l'abîme.

Sur ce qui s'édifie et ce qui se détruit,
Laissons rouler du temps, du gouffre et de la nuit.

Et maintenant regarde :

Un cirque! un hippodrome,
Un théâtre où Stamboul, Tyr, Memphis, Londres, Rome,
Avec leurs millions d'hommes pourraient s'asseoir,
Où Paris flotterait comme un essaim du soir!
Gavarnie! un miracle! un rêve!

Architectures
Sans constructeurs connus, sans noms, sans signatures,
Qui dans l'obscurité gardez votre secret,
Arches, temples qu'Aaron ou Moïse sacrait,
O champ clos de Tarquin où trois cent mille têtes
Fourmillaient, où l'Atlas hideux vidait ses bêtes,
Casbahs, at-meïdans, tours, kremlins, rhamséions,
Où nous, spectres, venons, où nous nous asseyons,
Panthéons, parthénons, cathédrales qu'ont faites
De pauvres charpentiers aux âmes de prophètes,
Monts creusés en pagode où vivent des airains,
Aux plafonds monstrueux, sombres ciels souterrains,
Cirques, stades, Élis, Thèbe, arènes de Nîmes,
Noirs monuments, géants, témoins, grands anonymes,
Vous n'êtes rien, palais, dômes, temples, tombeaux,
Devant ce colisée inouï du chaos!

Vois : l'homme fait ici le bruit de l'éphémère.
C'est l'apparition, l'énigme, la chimère
Taillée à pans coupés et tirée au cordeau.
L'aube est sur le fronton comme un sacré bandeau,
Et cette énormité songe, auguste et tranquille.
Morceau d'Olympe; reste étrange d'une ville
De l'infini, qu'un être inconnu démembra;
Cour des lions d'un vague et sinistre Alhambra;
Gageure de Dédale et de Titan; démence
Du compas ivre et roi dans la montagne immense;
Stupeur du voyageur qui suspend son chemin;
Exagération du monument humain
Jusqu'à la vision, jusqu'à l'apothéose;
Monde qui n'est pas l'homme et qui n'est plus la chose;
Entrée inexprimable et sombre du granit
Dans le rêve, où la pierre en prodige finit,
Problème; précipice édifice; sculpture
Du mystère; œuvre d'art de la fauve nature;
Construction que nie et que voit la raison,
Et qu'achève, au delà du terrestre horizon,
Sur le mur de la nuit, la fresque de l'abîme;
C'est Vignole à la base et l'éclair sur la cime;
C'est le spectre de tout ce que l'homme bâtit,
Terrible, raillant l'homme, et le faisant petit.

La grande Pyramide ici serait la borne
Où le taureau courbé vient aiguiser sa corne,
Et tu demanderais : quel est donc ce caillou?
Plante dans le pavé du cirque d'Arle un clou,
Et ce clou jettera dans l'herbe qui se fane
La même ombre qu'ici la colonne Trajane.
Quel joueur gigantesque a laissé là ce dé?
Un mont dort dans un angle; un autre est accoudé,
Et la brume à son cou s'enfle et pend comme un goître.
Vois croître vers la cime et vers le bas décroître,
Écaillant de lichens leurs lourds granits vermeils,

Ces grands cercles de bancs superposés, pareils
A des boas roulés l'un au-dessus de l'autre.
Avec on ne sait quelle attitude d'apôtre,
Un rocher rêve au seuil; et, le long des degrés,
D'autres blocs stupéfaits, voilés, désespérés,
Semblent des Niobés, des Rachels, des Hécubes.
Vois ces pavés; le moindre a dix mille pieds cubes.

La forme est simple, c'est le cirque; mais le mur,
A force de grandeur et de vie, est obscur.
Qu'est-ce que c'est qu'un mur vertical, rouillé, fruste,
Où comme un bas-relief le glacier blanc s'incruste?
Des albâtres, des gneiss, des porphyres caducs
Mêlent à ses créneaux des arches d'aqueducs,
Et là-bas la vapeur sous des frontons estompe
Des éléphants portant des blocs, baissant leur trompe;
Ces tours sont les piliers angulaires; de quoi?
Du vide, de l'éther, du souffle, de l'effroi.
L'impossible est ici debout; l'aigle seul brave
Cette incommensurable et farouche architrave.
Comme, lorsque la terre a tremblé, sont confus
Dans l'herbe les claveaux, les chapiteaux, les fûts,
Tout se mêle, l'art grec avec l'art syriaque.
Sous les portes croupit l'ombre hypocondriaque.
Vois : tours où l'on dirait que chante Beethoven,
Pylône, imposte, cippe, obélisque, peulven,
Tout en foule apparaît; soubassements, balustres
Où l'eau nacrée étale au jour ses vagues lustres;
Crevasses où pourraient tenir des bataillons;
Sur les parois, des creux pareils à ces sillons
Qu'aux temps diluviens laissaient aux seuils des antres
Et dans les grands roseaux des passages de ventres;
Là, des courbes, des arcs, des dômes; par endroits
Des murs carrés, des plans égaux, des angles droits;
Partout la symétrie inconcevable et sûre;
Des gradins dont on semble avoir pris la mesure
Aux angles des genoux des archanges assis;

Des pinacles géants portent des oasis;
Ordre et gouffre; que sont les pins sous les arcades?
De l'herbe. Et l'arc-en-ciel s'envole des cascades!

Tout est cyclopéen, vaste, stupéfiant;
Le bord fait reculer le chamois défiant;
L'édifice, étageant ses marches que l'œil compte,
Blanchit de plus en plus à mesure qu'il monte,
Et, de tous les reflets de l'heure s'empourprant,
Passe du roc calcaire au marbre pur, et prend,
Comme pour consacrer sa forme solennelle,
Sa dernière corniche à la neige éternelle.
Combien a-t-il de haut? demande au ciel profond,
Au vent, à l'avalanche, aux vols d'oiseaux qui vont,
Aux douze chutes d'eau que l'ombre entend se plaindre
Dans cet épouvantable et tournoyant cylindre,
Aux gaves, épuisés d'écume et de combats,
Qui s'écroulent, torrent en haut, fumée en bas!

Piranèse effaré, maçon d'apocalypses,
Seul comprendrait ce nœud d'angles, d'orbes, d'ellipses;
Pourtant l'œil peut encore en mesurer, le jour,
La forme inexprimable et l'effrayant contour;
Mais sitôt qu'effaçant le bord, le fond, le centre,
Le soir dans l'édifice ainsi qu'un brouillard entre,
La forme disparaît; c'est sous le firmament
Une espèce d'étrange et morne entassement
De brèches, de frontons, de cavernes, de porches
Où les astres hagards tremblent comme des torches,
Et, dans on ne sait quel cintre démesuré,
De l'étoilé qui flotte avec de l'azuré.

Entre encor plus avant dans la chose géante :

Ce cirque, ce bassin, embouchure béante,
Imprime un mouvement de roue à l'aquilon,
Et fait de tout le vent qui passe un tourbillon;

La bise habite là, traître et battant de l'aile,
Et la trombe y tournoie en spirale éternelle.
Embûche formidable à prendre l'ouragan!
Le précipice s'ouvre en gueule de volcan,
Et malheur au nuage errant qui se hasarde
A venir regarder par quelque âpre lézarde!
Sitôt qu'il y pénètre, il ne peut plus sortir;
Il a beau reculer, trembler, se repentir,
Le tourbillon le tient. C'est fini. Le nuage
Lutte, et bat le courant comme un homme qui nage;
Il roule. Il est saisi! Vois, entends-le gronder.
Il fait de vains efforts, il cherche à s'évader;
On dirait que le gouffre implacable le raille;
Il monte, il redescend; le long de la muraille,
Fauve, il quête une issue, un soupirail, un trou;
Étreint par la rafale, égaré, fuyant, fou,
Il vomit ses grêlons, crache sa pluie, et crible
D'aveugles coups d'éclair l'escarpement terrible;
Et le vieux mont s'émeut, car les rocs convulsifs
Tremblent quand, s'accrochant aux pitons, aux récifs,
Du haut de l'azur vaste où toujours elle rôde,
Libre et sans soupçonner l'immensité de fraude,
A ce sombre entonnoir trébuchant brusquement,
Et de son épouvante et de son hurlement
Ébranlant la paroi, les tours, la plate-forme,
La tempête, ce loup, tombe en ce piège énorme!

Voisinage effrayant pour les arbres, tordus
Par le vent ou roulés dans l'abîme, éperdus!
Du brin d'herbe au rocher, du chêne à la broussaille,
Tout l'horizon autour du cirque noir tressaille;
Le gave a peur; le pic, par l'orage mouillé,
A le frisson dans l'ombre, et le pâtre éveillé,
Pâle, écoute, parmi les sapins centenaires,
Rugir toute la nuit cette fosse aux tonnerres.

Et ce cirque qui met, au lieu de loups et d'ours,
Les ouragans aux fers dans ses cabanons sourds,
Ce large amphithéâtre au mur inaccessible,
Cet édifice fou, redoutable, impossible,
Fait à l'esprit, et même au delà des titans,
Rêver de tels combats et de tels combattants,
Qu'on le croirait bâti, qui sait? pour la mêlée
Des hydres que d'en bas la terre humble et troublée
Entrevoit dans l'horreur du taillis sidéral;
Qu'il semble, en ce champ clos étrange et sépulcral,
Que, sous cette splendide et sublime falaise,
Les constellations pourraient se tordre à l'aise;
Et que, dans cette arène inouïe, on a peur
Parfois d'y voir descendre à travers la vapeur,
Pour s'entre-dévorer, les bêtes des étoiles,
Et d'entendre lutter, là, sous de sombres voiles,
Et hurler et rugir le taureau, monstre ailé,
L'effrayant capricorne aux nuages mêlé,
Le lion flamboyant, tout semé d'yeux funèbres,
Bâillant de la lumière et mâchant des ténèbres,
Le scorpion tenant dans ses pattes le soir,
Et, se ruant sur tous, le sagittaire noir,
Ce chasseur au carquois rempli de météores,
Dont par moments on voit, ainsi que des aurores
Qui passent et s'en vont et qu'un sillon d'or suit,
Les flèches d'astres luire et tomber dans la nuit!

Immensité! l'esprit frissonne. Quel Vitruve
A bâti ce vertige et creusé cette cuve?
Quel Scopas, quel Sostrate ou quel Antinopus
A construit cet attique avec des monts rompus?
Quel Phidias du ciel a fait à sa stature
L'âpre sérénité de cette architecture?
Qui forgea les crampons? qui broya les ciments?
O nature, qui donc à ces escarpements
A lié les torrents, ces chevaux dont les queues
Pendent en crins d'argent dans les cascades bleues?

IMPRIMERIE NATIONALE.

Du haut de quel zénith tomba le fil à plomb?
Qui mesura, toisa, régla, tailla? le long
De quel mur idéal a-t-on tracé l'épure?
De quelle région de la vision pure
Est sorti le rêveur de ce rêve inouï?
Quel cyclope savant de l'âge évanoui,
Quel être monstrueux, plus grand que les idées,
A pris un compas haut de cent mille coudées,
Et, le tournant d'un doigt prodigieux et sûr,
A tracé ce grand cercle au niveau de l'azur,
Rondeur sinistre ayant le gouffre pour fenêtre,
Puits qui, lorsque le soir le noircit, pourrait être
L'énorme coupe d'ombre où vient boire la nuit?

Aux temps où, rien n'étant complètement construit,
Du chaos encor proche on sentait le mélange,
Quand la montagne était encore un tas de fange,
Quelque étrange géant, fils de Cham ou de Bel,
A-t-il pris brusquement et retourné Babel,
Et l'a-t-il appuyée à ce mont, comme on scelle
Un cachet sur la cire ardente qui ruisselle,
De sorte que, léguant, dans le mont affaissé,
Sa forme renversée au trou qu'elle a laissé,
La tour s'est dans le roc imprimée en citerne,
Avec sa rampe où l'ombre après le jour alterne,
Et ses escaliers noirs et ses étages ronds,
Et ses portails s'ouvrant en bouches de clairons;
Si bien que maintenant l'œil voit ce moule horrible
Et le creux dont Babel fut le relief terrible!

L'auteur, je te l'ai dit, c'est l'atome; l'auteur,
C'est ce fil brun rayant l'azur sur la hauteur,
C'est un peu de brouillard d'où tombe un peu de pluie,
C'est le grain de cristal qu'un souffle tiède essuie,
C'est, au jour ou dans l'ombre, au matin comme au soir,
La molécule d'eau qui coule du ciel noir,
C'est la larme échappée aux cils de la nuée;

C'est ce qui tremble au bout de l'herbe remuée,
Ce qui n'a pas de nom, ce qui ressemble aux pleurs;
C'est ce que la lumière, en traversant les fleurs,
Prend et roule en son vol sans en être chargée,
Ce qu'un petit oiseau boit dans une gorgée!

Oui, ce cirque et ses tours, édifice sacré
Où le drapeau d'azur du gouffre est arboré,
Ce théâtre où le vent combat la trombe enfuie,
Voilà ce qu'a construit un atome de pluie.

Quel besoin as-tu donc d'un Vichnou, d'un Allah,
D'un Bouddha, d'un Ammon cornu, pour tout cela?
Pourquoi sortir du cercle où le réel t'enferme?
A quoi bon détrôner l'élément et le germe?
Pourquoi donc à la chose ôter sa mission?
Pourquoi forcer l'atome à l'abdication?
Pourquoi destituer, homme, le grain de sable?
Quelqu'un qui dise Moi t'est-il indispensable?
Tu mets en haut de tout un pronom personnel!
Quelle rage as-tu donc d'un faiseur éternel?
Ne peux-tu faire un pas sans un Très-Haut quelconque?
L'océan se va-t-il ruer hors de sa conque,
Tout mordre et tout ronger si ton Zeus n'est pas là
Pour le saisir aux crins et mettre le holà?
Tout n'est-il qu'une grotte à loger ce druide?
Crois-tu que le solide étreindra le fluide,
Que la mer manquera d'onde et de gonflement,
Que le soleil fuira, s'éteignant et fumant,
Que le germe oubliera le secret de la vie,
Que la terre prendra la route qui dévie,
Ou que la lune va perdre un de ses quartiers,
Si tu n'as dans un coin, pilant dans les mortiers,
Forgeant, créant, sculptant les os, broyant les poudres,
Un fantôme forgé d'étoiles et de foudres?
Dis, sans cet arrangeur, vivant, perpétuel,
Soulignant ce qu'il faut changer au rituel,

Dont tu doutes, songeur, même quand tu l'implores,
Les lys pâliront-ils sur les robes des flores?
Les violettes, dis, perdront-elles la clé
De la boîte aux parfums dans l'herbe et dans le blé?
Entre l'ombre passée et la flamme future,
Dis, l'homme sera-t-il, en sa sombre aventure,
Englouti par hier ou détruit par demain,
Si tu n'as, pour sauver le triste genre humain,
Quelque Janus bifront, faisant face aux deux hydres?
La minute va donc figer dans les clepsydres,
Le temps, cet ouvrier mystérieux qui court,
Au cabestan du ciel va donc s'arrêter court,
La lumière, l'aimant, la sève, l'atmosphère,
Vont se déconcerter et ne savoir que faire,
Tout le mouvement va s'interrompre transi
Si ton Brahma ne vient leur crier : par ici!
Avril a-t-il besoin d'un mot d'ordre? Un tonnerre
Est-il un frissonnant et noir fonctionnaire
Attendant que quelqu'un lui fixe son emploi?
Faut-il donc un veilleur toujours présent, sans quoi
Les astres manqueraient les heures des aurores?
Ce monde est une tour pleine de bruits sonores;
Faut-il un horloger derrière le cadran,
Réglant les poids dans l'ombre et, tant de fois par an,
Mettant de l'ordre au ciel, versant l'huile aux rouages
Des globes, des saisons, des vents et des nuages;
Disant : Vesper, Vénus, rentrez! sors, Jupiter!
Donnant à chaque sphère à son tour dans l'éther
Ou la note qui chante ou la note qui prie,
Et remontant la vaste et sombre sonnerie?
Prends-tu pour des pantins et pour des jacquemarts
Orion, Sirius, Vesta, Saturne et Mars?
Et la création est-elle une fontaine
A mécanique ainsi que la Samaritaine?
As-tu donc peur de voir le monde aller tout seul?
Faut-il que la forêt dise : — Père, un tilleul!
Un chêne! et maintenant donnez-moi de la mousse

Pour que le bruit du vent dans mes antres s'émousse! —
Quoi! cet échange vaste et saint d'attraction,
Ce flux et ce reflux de la création
Qui jette dehors l'être et sans fin le résorbe,
L'univers, ne peut-il rouler, cercle, flamme, orbe,
Sans que ta terreur crie : il nous faut des étais!
Sans que l'homme, appelant à l'aide Teutatès,
Irmensul, Bhagavan, Chronos, Théos, échine
Un travailleur divin à tourner la machine?

Fais ce rêve, homme! et marche où l'erreur te conduit.
Quant à moi, qui suis l'ombre et qui vais dans la nuit,
Je n'accepterais pas, pour faire des prodiges,
Pour creuser un puits sombre et l'emplir de vertiges,
Pour soulever un monde, effroyable fardeau,
L'échange de ton Dieu contre ma goutte d'eau.

*

....

— Mais cette goutte d'eau, criai-je, qui l'a faite? —

UNE AUTRE VOIX.

Viens-tu de l'infini feuilleter le dossier?
Espères-tu trouver la glose d'un Dacier
En marge de la nue et des astres sans nombre,
Et des notes au bas de la page de l'ombre?
Dis, te figures-tu que les éthers, remplis
De brumes et de feux mêlant leurs larges plis,

Les globes, l'étendue aux livides frontières,
Sont un livre classé par ordre de matières
Où le Très-Haut, voilé par les bleus horizons,
Prouve son existence et donne ses raisons?
Crois-tu que Dieu, — s'il est, — prévoyant dans sa sphère
Toutes les questions que tu comptes lui faire,
N'a pu se hasarder à créer l'univers,
Les espaces au vol des tourbillons ouverts,
Le vaste monde où rien n'hésite et ne dévie,
Les flots d'êtres roulant sous les souffles de vie,
L'azur reparaissant dès que la brume a fui,
Qu'en bonne forme avec les pièces à l'appui?
Crois-tu que l'inconnu se hâte de descendre
S'il s'entend appeler par toi, le grain de cendre,
Qu'il va, toi présidant, répondre à l'examen,
Et t'éclaircir, tenant les documents en main,
Le but de tout, du jour, de la nuit, de toi-même?
Crois-tu que l'éternel va, dans l'azur suprême,
T'expliquer l'infini peuplé sans tes conseils,
Et te justifier les cieux et les soleils?

UNE AUTRE VOIX.

Ah! c'est l'obscurité, c'est la source profonde
Que ton œil veut scruter, que veut fouiller ta sonde,
O songeur dont la nuit hérisse les cheveux!
Ah! c'est l'énigme Dieu qui t'occupe! Tu veux
Aller au fond! tu veux voir clair dans la nuée!
Vider l'ombre! Il te faut, pauvre âme exténuée,
Cette science-là… —

Voyons, tente, entreprends;
Avec les papyrus, les missels, les korans,

Les bibles que les sphinx portaient sur leurs poitrines,
Rebâtis la charpente informe des doctrines;
Des croyances de l'homme écrasé sous le faix,
Échafaude l'amas redoutable, et refais
Un édifice avec ces poutres mal unies
Qu'on nomme vérités, dogmes, théogonies;
Restaure, démolis, fonde. Fais des essais.
Remets le vieux bahut debout sur ses vieux ais;
Crois comme Jean Climaque et Jean Catéchumène;
Ou taille un meuble neuf dans la science humaine
Pour y mettre sous clef l'ombre et l'éternité.
Questionne l'autel d'Horus ou d'Astarté,
Ou les temples payens, peu salués des sages,
Ayant des noirs corbeaux nichés dans leurs bossages,
Ou le blême Irmensul debout sur le menhir;
Creuse dans le passé, creuse dans l'avenir;
Regarde fixement le Temps noir qui feuillette
L'homme et la vie avec son pouce de squelette;
Épelle l'univers que l'inconnu créa,
Texte dont chaque monde est un alinéa;
Chiffre et déchiffre; éprouve, interprète, proclame;
Confronte ce que l'homme a d'ombre dans son âme
Avec ce que le ciel a d'âme dans sa nuit;
Relance Olympe ermite au fond de son réduit;
Interroge le ver sur la toile qu'il file;
Montre et vois; fais la pâque ainsi que Théophile
Le quatorzième jour de la lune de Mars;
Visite Ammon; tiens tête aux colosses camards;
Conteste, affirme, nie, attends; dis ton rosaire;
Sens la terre trembler sous toi comme Césaire;
Prêche avant d'être prêtre ainsi que Bellarmin;
Exprime en ton cerveau tout le savoir humain;
Fais-toi de tout comprendre une étrange prouesse;
Vois venir au-devant l'un de l'autre Boëce
Et saint-Denis, chacun sa tête dans sa main;
De la même façon fais le même chemin;
Hante les profondeurs dont Pythagore est pâle;

Commente Onuphre, Adon, Glareanus de Bâle;
Sois druide, fakir, bonze, magicien;
Installe, si tu veux, sur le modèle ancien,
Au-dessus des brouillards de l'erreur chimérique,
Une sagesse avec entablement dorique;
Sois le médiateur des aveugles; Volta
Dément Clairaut; Cyrille au front du Golgotha
Voit dans l'ombre une croix haute de quinze stades;
Bossuet de Calvin tance les incartades;
L'évêque Archelaüs poursuit l'errant Manès;
Hildebrand dit : — Moi seul. — Luther dit : — Herr omnes. —
Ce qu'adore Pascal, Diderot le diffame;
Reuchlin dit : — Vos trois rois, conte de bonne femme! —
— D'où viennent-ils? demande Arouet à Calmet;
De l'Inde ou de l'Afrique? — Et Paracelse met
Trois pégases de flamme aux ordres des trois mages;
Salomon sculpte l'arche; Huss brise les images;
Pélage veut la lutte; Augustin veut la foi;
Interviens; crée un centre, une règle, une loi;
Trouve l'axe commun des doctrines contraires;
A force de raison rends les raisonneurs frères;
Amalgame Épicure avec Ézéchiel;
Pour ceux-ci, l'univers n'a que l'enfer pour ciel;
C'est le cachot du mal dont vous êtes les proies;
Pour ceux-là, c'est le lieu des fêtes et des joies;
Les uns vivent chantant : tout est plaisir et jeu!
D'autres lisent le livre à la lueur du feu.
Mets d'accord ce zénith et ce nadir des sages.
Fais pour ton œil, penché sur les faits, sur les âges,
Une lentille avec tout ce que l'homme apprit;
Cherche; dis-toi : — Je vais faire dans mon esprit
Converger la clarté pour la changer en flamme,
Condenser Dieu sur moi pour allumer mon âme. —
Fouille Alcuin, saint-Thomas, Gorgias Léontin,
Le ménologe grec, le rituel latin;
Va de Thèbe Heptapyle à Thèbe Hécatompyle;
Éblouis-toi d'énigme et d'effroi la pupille;

Écris et lis; sois gond du portail; sois flambeau;
Sois cardinal avec Sadolet et Bembo;
Va-t'en dans le désert manger des sauterelles
Comme Jean qui de l'ombre écoutait les querelles;
Fais une enquête; prends des informations
Près des vents, près des flots où sont les alcyons;
Cueille chaque chimère et chaque schisme; laisse
Novatus pour Eustathe, Arius pour Mélèce;
Va des juifs aux parsis, va des esprits aux corps,
De la ronde des dieux à la ronde des morts,
De la danse morphasme à la danse macabre.
Veille; allume ta lampe au sombre candélabre
Que tiennent, près du trône où Septentrion luit,
Persée et Sirius, ces nègres de la nuit.
Interpelle le germe et la cendre; rédige
Un interrogatoire en forme de prodige;
Écoute pétiller le feu dans l'encensoir;
Écoute le cri sourd de la foudre, et, le soir,
Dans le campo santo le bruit que fait la pioche;
Parle à Domnus premier, évêque d'Antioche;
Et, sur l'irrémissible et sur le véniel,
Consulte Cassien, Scaliger, Torniel;
Sois le voyant! pareil aux tremblants aruspices,
Va regarder la nuit l'horreur des précipices;
Que tout gouffre pour toi soit un sinistre aimant;
Observe, spectateur des deux gouffres, comment
L'homme entre dans la mort et l'astre dans l'éclipse;
Lègue aux vierges ta plume ainsi que Juste Lipse;
Attends dans l'infini, leur morne promenoir,
Zénon, le sage fou, Gerbert, le pape noir;
Prie, évoque, bénis, sacre, exorcise, adjure;
Accoude-toi sur l'être obscur; fais la gageure
De l'énigme, du sphinx, du gouffre, de demain,
D'hier, de l'avenir; jauge, la toise en main,
Le ciel par kilomètre ou bien par centiare;
Drape-toi d'un suaire ou coiffe une tiare;
Tâte dans le cercueil l'affreux nœud gordien;

Prends-toi pour unité, fais-toi méridien;
Ajoute ta raison, ton but, ta conjecture
Et ta pensée ainsi qu'un faîte à la nature;
Mets sur cette Chéops le pyramidion;
Sois un convertisseur comme Spiridion;
Sois un avertisseur comme le coq sonore;
Monte sur le cheval terrible de Lénore,
Ayant pour t'éclairer le feu de ses naseaux,
Et la clarté qu'auront les spectres sur leurs os;
Superpose et bâtis comme une tour solide
Wiclef, Leibniz, le diacre Ambroise, Basilide,
Tous les docteurs, vrais, faux, grands, petits, inconnus,
Connus, depuis Sophron jusqu'à Théotechnus,
Les devins, les savants, Paris, Rome, Épidaure,
Les poëtes sereins, ces frères de l'aurore
Faits de la même pourpre et dorés du même or,
La congrégation des pères de Saint Maur,
La grâce, le péché, l'oraison impétrante,
Les vingt-cinq sessions du concile de Trente,
Les feuillets sibyllins tombés on ne sait d'où,
Le livre turc, le livre hébreu, le livre hindou,
Passe les jours, les nuits; deviens blanc dans les rêves;
Sois Jérôme; oui, sois Jean rôdant le long des grèves;
Sois Dante pour penser et sois Newton pour voir;
Sois Origène, Euler, Platon! Veux-tu savoir
Ce que tu construiras sur Dieu? — De la fumée.

Oui, combine l'Égypte, et Delphe, et l'Idumée;
Cherche le sens des mots : Zéus, Vichnou, Mithra;
Fouille le zodiaque obscur de Denderah;
Espère où Nicomaque et Thalès désespèrent;
Reprends les chiffres noirs où d'autres se trompèrent;
Reprends-les tous, reprends ceux où tu te trompas;
Tous les cercles que peut contenir ton compas,
Trace-les; songe; parle aux arbres; fais-leur signe;
Compte, compte, recompte; additionne, aligne,
Devant l'impénétrable et devant le fatal,

Devant ce qui n'a pas de nombre et de total,
Tous tes zéros, anneaux du rideau de la tombe;
Le sépulcre, c'est là que toujours on retombe,
Se dresse devant toi, regarde tes travaux,
Bons, mauvais, inexacts, exacts, anciens, nouveaux,
Et ce tas de calculs que ta pensée anime,
Et te jette ce cri, le seul mot de l'abîme
Qu'il sache, et le seul nom qu'il se connaisse : Après?

Question que se font dans l'ombre les cyprès.

UNE AUTRE VOIX.

Malheur au curieux lugubre, qui s'acharne
A la vertigineuse et sinistre lucarne!
Malheur aux imprudents penchés sur l'absolu!
Pour avoir trop sondé, pour avoir trop voulu,
Pour s'être trop plongés dans l'abstraction triste
Où rien de saisissable et d'humain ne persiste,
C'est fini; les voilà sur les fatals sommets,
Égarés en dehors de l'homme désormais,
Sortis du bien, du mal, de l'orgueil, de l'envie,
De l'amour, de la haine, et plus grands que la vie!
Leur esprit, emporté loin de vous, ô vivants,
Prend, dans la vision des groupes décevants,
Dans on ne sait quoi d'âpre et d'horrible et d'immense,
Cette divinité que vous nommez démence.
Ils ne sont plus jamais éveillés ni dormants.
Terrestre et claire encor dans ses commencements,
Leur pensée, obscurcie en s'élevant, achève
D'ouvrir ses vagues yeux dans le monde du rêve.

Oh! monde redoutable! oh! ce que nous voyons!
Des échelles d'esprits dans de pâles rayons;

Les flamboiements, les feux, les cratères, les soufres,
Les éclairs, gouvernés par les anges des gouffres;
Des sons de voix qu'on a dans la joie entendus;
D'affreux escarpements dans des mondes perdus;
Des astres, dans des mains portés comme des lampes;
Et là-bas, dans la nue aux tortueuses rampes,
Errent ceux qui vivaient et ne sont plus; ils vont,
Tous ces crânes à l'œil monstrueux et profond,
Tous ces squelettes blancs sortis des ossuaires;
Ils vont, tous ces linceuls, tous ces hideux suaires,
Tous ces draps frissonnants, foule effrayante à voir;
Et, chassant devant lui, dans l'affreux chemin noir,
Leur conscience nue et leur âme sans voiles,
L'ange fouette les morts avec son fouet d'étoiles.
Et l'on voit des lueurs, on entend des appels;
Les constellations, flamboyants archipels,
Brillent au zénith sombre, et le chaos conspue
Le ciel avec son eau hideuse et corrompue.

Des fantômes sans nom passent. Qui donc sont-ils?
Sont-ce des esprits morts? Sont-ce des corps subtils?
Ils tombent on ne sait de quelle obscure cime,
Tantôt plus noirs, tantôt moins sombres que l'abîme;
Leur chute flotte au gré de l'air qui les poursuit;
Ils seraient les flocons, s'il neigeait de la nuit.
Qu'est-ce que ce nuage inexprimable d'êtres,
Phalènes se heurtant à de vagues fenêtres?
Les uns n'ont qu'un regard et sont comme les yeux
De l'infini glacé, sourd et silencieux;
D'autres vont droits et blancs dans la profondeur blême;
D'autres, plus effrayants que les ténèbres même,
Luttent contre la nuit dans les horreurs du vent,
Poussant des cris, mordant l'ombre, n'apercevant
Que la lividité des mornes étendues,
Ne distinguant qu'un flot de formes éperdues,
Et que ce qu'on peut voir de nuée et de cieux
Dans des renversements de torses furieux.

Et ces larves s'en vont. Est-on sûr qu'elles soient?

Les noirs contemplateurs sont là. Tristes, ils voient.
Quoi? l'inconnu, muré dans sa muette loi.
Et qui dira jamais ce qu'expriment d'effroi
Ces profils ténébreux, ces figures fatales,
Ces yeux hagards noyés dans des aurores pâles?
Ils pensent, échoués dans l'immobilité;
La terreur sans espoir fait leur tranquillité;
Leur épaule fléchit comme s'ils portaient toute
La charpente du monde avec toute la voûte;
Et, comme en un caveau, goutte à goutte, la nuit
Filtre sous leur front blême où leur œil fixe luit.
Ils ont pour vision éternelle la Chose
Sans nom, sans jour, sans bruit, sans bord, sans fin, sans cause,
Jamais ne s'arrêtant, jamais ne s'achevant,
Terrible, avec des vols de spectres dans le vent.

Que viens-tu demander à ce monde nocturne?
Un Dieu! Pourquoi viens-tu plonger ta main dans l'urne?
Job en tire Satan et Mahomet Iblis.
Les gouffres ont-ils Dieu dans leurs profonds oublis?
Ce Dieu sert-il de centre à leurs circonférences?
Le voit-on à travers leurs sombres transparences?
Ou bien est-ce ce Tout, cette âpre immensité,
Ce ciel, que vous prenez pour une volonté?
Sont-ce ces profondeurs, ces vents, ces fondrières,
Ces forêts de nuée aux livides clairières,
Ces éléments, ces nuits, ces mornes régions,
Que vous appelez Dieu dans vos religions?
Avez-vous pour mirage, ô fils du cimetière,
De voir la chose Dieu sous la chose Matière?
Est-ce Dieu qui paraît, quand s'enfuit l'alcyon;
Quand l'hydre de l'écume entre en convulsion;
Quand partout on entend dans la sombre nature
Comme un bruit d'ouragan brisant une mâture;

Quand le ciel lamentable éclate en tristes voix;
Quand le nuage accourt; quand les bêtes des bois
Tremblent; quand les lions, hagards, baissent la tête
Sous des écrasements d'éclairs et de tempête?
Est-ce lui que la mer appelle en sa clameur?
Homme, est-il quelque part un effrayant semeur
Qui jette, dans l'azur des chiffres et des nombres,
De la graine d'abîme éclose en larves sombres,
Des vivants comme nous qui te semblent des morts,
Des esprits comme toi qui nous semblent des corps,
Et qui voit, dans le champ des espaces sonores,
Ondoyer des épis d'étoiles et d'aurores?
Qui peut répondre oui? qui peut répondre non?
Un geôlier rôde-t-il autour du cabanon?
Qu'importe! Vis. Tais-toi. Va-t'en. Aime ton père,
Ta mère et tes enfants. Qui cherche désespère.

*

Et, sombre, j'attendis; puis je continuai :

— Quoi! l'homme tomberait, hagard, exténué,
Comme le moucheron qui bat la vitre blême!
Quoi! tout aboutirait à du néant suprême!
Tout l'effort des chercheurs frémissants se perdrait!
L'homme habiterait l'ombre et serait au secret!
Marcher serait errer! l'aile serait punie!
L'aurore, ô cieux profonds, serait une ironie! —

Alors, debout, levant la voix, levant les bras,
Éperdu, je criai :

— Cela ne se peut pas!
Grand Inconnu, méchant ou bon! grand Invisible!
Je te le dis en face, Être! c'est impossible! —

⋆

Une troisième fois, dans l'effrayant ciel noir
On éclata de rire.

Et morne, sans pouvoir
Deviner d'où venait cette gaîté terrible,
Je regardai, lutteur palpitant, l'ombre horrible.

II

DIEU

IMPRIMERIE NATIONALE.

I

LA CHAUVE-SOURIS.

L'ATHÉISME.

Nihil.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.

Et ce point noir semblait une mouche du soir
Volant à l'heure où l'ombre à prier nous invite.
Et, l'homme, quand il pense, étant ailé, j'eus vite
Franchi l'éther qui s'ouvre à l'essor des esprits.

Et cette mouche était une chauve-souris.

Et ce lugubre oiseau volait seul dans l'espace,
Et disait :

— C'est énorme et hideux. Ce qui passe
Devant mes yeux me fait trembler. C'est effrayant.
Quand donc serai-je hors de l'ombre? —

Et, me voyant,
Il cria :

*

— Que veux-tu de moi, passant rapide?
Je regarde, éperdu, la matière stupide.

Homme, écoute : je suis l'oiseau noir que trouva
Démogorgon en Grèce et dans l'Inde Shiva.
Je contemple l'horreur de la sombre nature.
Homme, quel est le sens de l'affreuse aventure
Qu'on appelle univers? Je le cherche et j'ai peur.
J'interroge ce bloc qui n'est qu'une vapeur;
J'observe l'infini monstrueux, et je scrute
La taupe et le soleil, l'homme, l'arbre et la brute.
Je suis triste. O passant, comprends-tu ce mot : Rien!
Ce qu'on nomme le mal est peut-être le bien.
Quand un gouffre se comble, un autre puits se creuse.
Tourment, volupté, rire et clameur douloureuse,
Flux et reflux, le juste et l'injuste, le bon,
Le mauvais, blanc et noir, diamant et charbon,
Vrai, faux, pourpre et haillon, le carcan, l'auréole,
Jour et nuit, vie et mort, oui, non; navette folle
Que pousse le hasard, tisserand de la nuit!

Connaît-on ce qui sert, et sait-on ce qui nuit?
Tout germe est un fléau, tout choc est un désastre;
La comète, brûlot des mondes, détruit l'astre;
Le même être est victime et bourreau tour à tour,
Et pour le moucheron l'hirondelle est vautour.
Les cailloux sont broyés par la bête de somme,
L'âne paît le chardon, l'homme dévore l'homme,
L'agneau broute la fleur, le loup broute l'agneau,
Sombre chaîne éternelle où l'anneau mord l'anneau!

Et ce qu'on voit n'est rien : les fils tuant les pères,
Les requins, les Nérons, les Séjans, les vipères,
Cela n'est que peu d'ombre et que peu de terreur;
L'infiniment petit contient la grande horreur.
L'atome est un bandit qui dévore l'atome;
L'araignée a sa toile et le ver son royaume;
Les fourmilières sont des Babels; l'animal
En se rapetissant se rapproche du mal;
Plus la force décroît, plus la bête est difforme;

Et, quand il les regarde avec son œil énorme,
Homme, les gouttes d'eau font peur à l'océan;
La rosée en sa perle a Typhon et Satan,
Ils s'y tordent tous deux à jamais; l'éphémère
Est Moloch; l'infusoire, effroyable chimère,
Grince, et si le géant pouvait voir l'embryon,
Le béhémoth fuirait devant le vibrion.
Le moindre grain de sable est un globe qui roule
Traînant comme la terre une lugubre foule
Qui s'abhorre et s'acharne et s'exècre, et sans fin
Se dévore; la haine est au fond de la faim.
La sphère imperceptible à la grande est pareille;
Et le songeur entend, quand il penche l'oreille,
Une rage tigresse et des cris léonins
Rugir profondément dans ces univers nains.

Toute gueule est un gouffre, et qui mange assassine.
L'animal a sa griffe et l'arbre a sa racine;
Et la racine affreuse et pareille aux serpents
Fait dans l'obscurité de sombres guets-apens.
Tout se tient et s'embrasse et s'étreint pour se mordre;
Un crime universel et monstrueux est l'ordre;
Tout être boit un sang immense, ruisselant
De la création comme d'un vaste flanc.
On lutte, on frappe, on blesse, on saigne, on souffre, on pleure.
Tout ce que vous voyez est larve; tout vous leurre,
Et tout rapidement fond dans l'ombre; car tout
Tremble dans le mystère immense et se dissout;
La nuit reprend le spectre ainsi que l'eau la neige.
La voix s'éteint avant d'avoir crié : Que sais-je?
Le printemps, le soleil, les bêtes en chaleur,
Sont une chimérique et monstrueuse fleur;
A travers son sommeil ce monde effaré souffre;
Avril n'est que le rêve érotique du gouffre,
Une pollution nocturne de ruisseaux,
De rameaux, de parfums, d'aube et de chants d'oiseaux.
L'horreur seule survit, par tout continuée.

Et, par moments, un vent qui sort de la nuée
Dessine des contours, des rayons et des yeux
Dans ce noir tourbillon d'atomes furieux.

O toi qui vas! l'esprit, le vent, la feuille morte,
Le silence, le bruit, cette aile qui t'emporte,
Le jour que tu crois voir par moments, ce qui luit,
Ce qui tremble, le ciel, l'être, tout est la nuit!
Et la création tout entière avec l'homme,
Avec ce que l'œil voit et ce que la voix nomme,
Ses mondes, ses soleils, ses courants inouïs,
Ses météores fous qui volent éblouis,
Avec ses globes d'or pareils à de grands dômes,
Avec son éternel passage de fantômes,
Le flot, l'essaim, l'oiseau, le lys qu'on croit béni,
N'est qu'un vomissement d'ombre dans l'infini!
La nuit produit le mal, le mal produit le pire.

Écoute maintenant ce que je vais te dire : —

L'oiseau noir s'arrêta, d'épouvante troublé,
Puis, sombre et frémissant, reprit :

— Je suis allé
Jusqu'au fond de cette ombre, et je n'ai vu personne.

+

Je tressaillis. L'oiseau poursuivit :

— J'en frissonne
A jamais, dans ce gouffre où j'erre plein d'effroi!
Dans cette obscurité, personne ne dit : Moi!

Noire ébauche de rien que personne n'achève!
L'univers est un monstre et le ciel est un rêve;
Ni volonté, ni loi, ni pôles, ni milieu;
Un chaos composé de néants; pas de Dieu.
Dieu, pourquoi? L'idéal est absent. Dans ce monde,
La naissance est obscène et l'amour est immonde.
D'ailleurs, est-ce qu'on naît? est-ce qu'on vit? quel est
Le vivant, le réel, le certain, le complet?
Les penseurs, dont la nuit je bats les fronts moroses,
Questionnent en vain la surdité des choses;
L'eau coule, l'arbre croît, l'âne brait, l'oiseau pond,
Le loup hurle, le ver mange. Rien ne répond.
La profondeur sans but, triste, idiote et blême,
Quelque chose d'affreux qui s'ignore soi-même,
C'est tout. Sous mon linceul voilà ce que je sais.
Et l'infini m'écrase, et j'ai beau dire : assez!
C'est horrible. Toujours cette vision morne!
Jamais le fond, jamais la fin, jamais la borne!
Donc je te le redis, puisque tu passes là :
J'entends crier en bas : Jéhovah, Christ, Allah!
Tout n'est qu'un sombre amas d'apparitions folles;
Rien n'existe; et comment exprimer en paroles
La stupéfaction immense de la nuit?
L'invisible s'efface et l'impalpable fuit;
L'ombre dort; les fœtus se mêlent aux décombres;
Les formes, aspects vains, se perdent dans les nombres;
Rien n'a de sens; et tout, l'objet, l'espoir, l'effort,
Tout est insensé, vide et faux, même la mort.
L'infini sombre au fond du tombeau déraisonne;
La bière est un grelot où le cadavre sonne.
Si quelque chose vit, ce n'est pas encor né.
Muet, quoique béant, sourd, lugubre, étonné,
Les ténèbres en lui, hors de lui les ténèbres,
Sans qu'un rayon, éclos dans ces brumes funèbres,
Vienne jamais blanchir l'horizon infini,
Pas même criminel, et pas même puni,
Le monde erre au hasard dans la nuit éternelle,

Et, n'ayant pas d'aurore, il n'a pas de prunelle.
Le monde est à tâtons dans son propre néant.

*

La nuit triste emplissait le ciel comme un géant;
Et la chauve-souris rentra dans l'ombre horrible;
Et j'entendis l'oiseau, disparu, mais terrible,
Qui criait :

— Dieu n'est pas! Dieu n'est pas! désespoir! —

II

LE HIBOU.

LE SCEPTICISME.

Quid ?

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Et rien n'avait de borne et rien n'avait de nombre;
Et tout se confondait avec tout; l'aquilon
Et la nuit ne faisaient qu'un même tourbillon.
Quelques formes sans nom, larves exténuées
Ou souffles noirs, passaient dans les sourdes nuées;
Et tout le reste était immobile et voilé.

Alors, montant, montant, montant, je m'envolai
Vers ce point qui semblait reculer dans la brume,
Car c'est la loi de l'être en qui l'esprit s'allume
D'aller vers ce qui fuit et vers ce qui se tait.
Or ce que j'avais pris pour une mouche était
Un hibou, triste, froid, morne, et de sa prunelle
Il tombait moins de jour que de nuit de son aile.

Et ce hibou parlait devant lui, sans rien voir,
Comme s'il se savait écouté dans le noir.
Inquiet, palpitant, il regardait, avide,

Le fond muet de l'ombre inexprimable et vide,
Et, l'œil fixe, attentif, sans louer, sans huer,
Disait :

— Quelqu'un est là. J'ai senti remuer. —

Puis il reprit, parlant à la nuée épaisse :

— Quelqu'un est là. Mais qui? Doute! angoisse! énigme! Est-ce
Le Juste ou l'Inégal, le Bon ou le Méchant?

Son nom est-il un cri? son nom est-il un chant?
Est-ce un père qui doit plus tard, chassant la crainte,
Resplendir, éclaireur du profond labyrinthe?
Est-ce un hermaphrodite, homme et femme, ange et nuit,
Vers qui tout monte et vole, et devant qui tout fuit?
Est-ce un capricieux qui réprouve ou préfère?
Est-ce un contemplateur calme qui laisse faire?
Est-ce un hideux semeur de vrai, de faux, subtil
Et fort, puissant et traître? Il est là; mais qu'est-il? —

Alors je m'approchai de cette silhouette,
Et je lui demandai : — Que fais-tu là, chouette? —
Et le noir chat-huant me dit :

— Je guette Dieu.

*

Je suis la larve affreuse aspirant au ciel bleu;
Je suis l'œil flamboyant des ténèbres; j'épie
La grande forme obscure en l'abîme accroupie.
Moi, je ne la vois pas; mais je crois qu'elle est là.

Un jour dans l'étendue une voix m'appela.

— Hibou! — me dit Hermès. J'étouffais dans le vide;
Mais Hermès Ægyptus, le grand songeur livide,
M'a pris, tout en rêvant son sacré pœmander,
Et c'est lui qui m'a fait respirer un peu d'air.
Je suis esprit par l'aile et démon par la griffe.
Dans un long papyrus, informe hiéroglyphe,
Lourd manuscrit de brume humaine submergé,
Hermès avait écrit ce qu'il avait songé.
Un soir Hermès, à l'heure où l'on sent l'être vivre,
Vit passer l'Inconnu qui lisait dans un livre;
Et l'Ombre s'approcha du blanc magicien,
Prit le livre d'Hermès et lui laissa le sien.
C'est ce livre que l'Inde épelle, et qu'en sa crypte
La bête Sphinx traduit tout bas au monstre Égypte,
Car il est défendu de parler haut; on sent,
Au silence du monde effrayé, Dieu présent.

*

Dieu! J'ai dit Dieu. Pourquoi? Qui le voit? Qui le prouve?
C'est le vivant qu'on cherche et le cercueil qu'on trouve.
Qui donc peut adorer? qui donc peut affirmer?
Dès qu'on croit ouvrir l'être, on le sent se fermer.
Dieu! cri sans but peut-être, et nom vide et terrible!
Souhait que fait l'esprit devant l'inaccessible!
Invocation vaine, aventurée au fond
Du précipice aveugle où nos songes s'en vont!
Mot qui te porte, ô monde, et sur lequel tu vogues!
Nom mis en question dans les sourds dialogues
Du spectre avec le rêve, ô nuit, et des douleurs
Avec l'homme, et de l'astre avec les sombres fleurs
Qu'éveillent sur l'étang les froids rayons lunaires!
Sujet de la querelle énorme des tonnerres!
Solution que va nuit et jour poursuivant
La polémique obscure et confuse du vent!

Dieu! conception folle ou sublime mystère!
Notion que nul crâne, au ciel ou sur la terre,
Fût il surnaturel, ne saurait contenir!
Quel que soit le passé, quel que soit l'avenir,
Nul ne la saisira, nul ne l'a possédée;
Et, dans l'urne où l'on veut mettre une telle idée,
On sent de toutes parts des fuites d'infini.

Le ciel à force d'ombre était comme aplani.
Et l'oiseau, dont l'œil rond jette un reflet de soufre,
Me dit :

— Viens, je vais tout t'apprendre. Il est un gouffre. —

★

Comme s'il eût tout dit dans ce mot, le hibou
S'arrêta; puis reprit :

— Quand? pourquoi? comment? où?
Tout se tait, tout est clos, tout est sourd, tout recule.
Tout vit dans l'insondable et fatal crépuscule.
L'être mortel médite et songe avec effroi
En attendant qu'un jour quelqu'un dise : C'est moi.
La taciturnité de l'ombre est formidable.
Il semble qu'au delà du nimbe inabordable
Une sorte de front vaste et mystérieux
Se meuve vaguement au plus obscur des cieux;
Et Dieu — s'il est un Dieu — fit à sa ressemblance
L'universelle nuit et l'éternel silence.

Moi, j'attends. Qui va naître? Est-ce l'aube, ou le soir?

Un de mes yeux est foi; mais l'autre est désespoir.

J'examine et je plane. O brumes éternelles!
La nuit rit du regard, l'infini rit des ailes.
Tout devant moi se perd, se mêle et se confond.
Je tâche de saisir, là-bas, dans le profond,
Un moment de clarté, d'oubli, de transparence,
Ou d'entrevoir du moins le cadavre Espérance,
Afin de pouvoir dire au monde épouvanté :
C'est un tombeau!

Le fond, le fait, la vérité,
Le réel, quel qu'il soit, vide ou source féconde,
Voilà ce qu'il me faut, voilà ce que je sonde.
Je suis le regardeur formidable du puits;
Je suis celui qui veut savoir pourquoi; je suis
L'œil que le torturé dans la torture entr'ouvre;
Je suis, si par hasard dans le deuil qui le couvre
Ce monde est le jouet de quelque infâme esprit,
La curiosité de ceux dont on se rit;
Devant l'âme de tout, hélas! peut-être absente,
Je suis l'Anxiété lugubre et grandissante;
Et je serais géant, si je n'étais hibou.

Ce monde, c'est l'abîme, et l'abîme est mon trou.
Triste, je rêve au creux de l'univers; et l'ombre
Agite sur mon front son grand branchage sombre.
Je regarde le vide et l'éther fixement,
Et l'ouragan, et l'air, et le sourd firmament,
Et les contorsions sinistres des nuées.
Mes paupières se sont au gouffre habituées.
Toute l'obscurité du ciel vertigineux
Entre en mon crâne, et tient dans mon œil lumineux.
Je sens frémir sur moi le bord vague du cercle;
L'urne Peut-être ayant l'infini pour couvercle!
J'ai pour spectacle, au fond de ces limbes hagards,
Pour but à mon esprit, pour but à mes regards,
Pour méditation, pour raison, pour démence,
Le cratère inouï de la noirceur immense;

Et je suis devenu, n'ayant ni jour ni bruit,
Une espèce de vase horrible de la nuit
Qu'emplissent lentement la chimère, le rêve,
Les aspects ténébreux, la profondeur sans grève,
Et, sur le seuil du vide aux vagues entonnoirs,
L'âpre frémissement des escarpements noirs.

⋆

Homme, il se fait parfois dans cette léthargie,
Dans cette épaisseur triste à jamais élargie,
Comme une déchirure au vent de l'infini.
Alors, moi, le veilleur solitaire et banni,
Je tressaille; un rayon sort de la plénitude,
Et la création, difforme multitude,
M'apparaît; et j'entends des bruits, des pas, des voix;
Et, dans une clarté de vision, je vois
Ce livide univers, vaste danse macabre,
Où l'astre tourbillonne, où la vague se cabre,
Où tout s'enfuit. Je vois les sépulcres, les nids,
Le hallier, la montagne, et les rudes granits,
Du vieux squelette monde informes ankyloses,
La plaine vague ouvrant ses pâles fleurs écloses,
Les flots démesurés poussant de longs abois,
Et les gestes hideux des arbres dans les bois.
Et d'en bas il m'arrive une musique obscure,
L'hymne qu'après Hermès entendit Épicure;
Tout vibre, et tout devient instrument; le désert
Chante, et la forêt donne au farouche concert
Son branchage sonore et triste, et le navire
Son gréement, dont le vent fait une sombre lyre.
Tout se transforme et court dans le brouillard trompeur;
Les morts et les vivants, qui sont une vapeur,
Se mêlent; le volcan, crête et bouche enflammée,
Vomit un long siphon de cendre et de fumée;

L'air se tord, sans qu'on sache où l'aquilon conduit
Les miasmes pervers et traîtres de la nuit;
La marée, immuable et hurlante bascule,
Balance l'océan dans l'affreux crépuscule;
Et la création n'est qu'un noir tremblement.
On ne sait quelle vie émeut lugubrement
L'homme, l'esquif, le mât, l'onde, l'écueil, le havre;
Et la lune répand sa lueur de cadavre.

Je cherche un soupirail. Quel sens peut donc avoir
Ce monde aveugle et sourd, cet édifice noir,
Cette création ténébreuse et cloîtrée,
Sans fenêtre, sans toit, sans porte, sans entrée,
Sans issue, ô terreur! Par moments des blancheurs
Passent; on aperçoit vaguement des chercheurs,
Sans savoir si ce sont réellement des êtres,
Et si tous ces sondeurs du gouffre, mages, prêtres,
Eux-mêmes ne sont pas de l'ombre à qui les vents
Donnent dans le brouillard des formes de vivants;
On voit les grands fronts blancs d'Égypte et de Chaldée;
Et, comme les forçats immenses de l'idée,
On voit passer au loin les esprits hasardeux
Traînant la pesanteur des problèmes hideux,
Savants, prophètes, djinns, démons, devins, poëtes;
Et l'abîme leur dit : Qu'êtes-vous, si vous êtes?

Quel est cet univers? et quel en est l'aïeul?
Ce qu'on prend pour un ciel est peut-être un linceul.
Qui peut dire où l'on vogue et qui sait où l'on erre?
Oh! l'eau terrible ayant des rumeurs de tonnerre!
Les sourds chuchotements du vent sous l'horizon!
Entre le jour et nous quelle épaisse cloison!
Ténèbres. Pourquoi tout parle-t-il à voix basse?
Tout visage qui rit a, dans l'horrible espace,
Derrière lui pour ombre une tête de mort.
Naître! mourir! — On entre, entrez. — Sortez, on sort. —
Et je songe à jamais! à jamais mon œil sombre

Voit aller et venir l'onde énorme de l'ombre!
A quoi bon? Et vous tous, à quoi bon? Vous vivez;
Vivez-vous? Et d'ailleurs, pourquoi? Pensez, rêvez,
Mourez! heurtez vos fronts à la sourde clôture!
Qu'est-ce que le destin? qu'est-ce que la nature?
N'est-ce qu'un même texte en deux langues traduit?
N'est-ce qu'un rameau double ayant le même fruit?
La plaine où le mont pèse ainsi qu'un noir décombre,
La mer par le couchant chauffée au rouge sombre,
Les nuages ayant les cimes pour récifs,
Les tourmentes volant en groupes convulsifs,
La foudre, les Etnas jetant les pierres ponces,
Les crimes s'envoyant les fléaux pour réponses,
L'antre surnaturel, l'étang plein de typhus,
Les prodiges hurlant sous les chênes touffus,
La matière, chaos, profondeur où s'étale
L'air furieux, le feu féroce, l'eau brutale,
La nuit, cette prison, ce noir cachot mouvant
Où l'on entend la sombre évasion du vent,
Tout est morne. On a peur quand l'aube qui s'éveille
Fait une plaie au bas des cieux, rouge et vermeille;
On a peur quand la bise épand son long frisson;
On a peur quand on voit, vague, à fleur d'horizon,
Montrant, dans l'étendue au crépuscule ouverte,
Son dos mystérieux d'or et de nacre verte,
Ramper le scarabée effroyable du soir;
On a peur quand minuit sur les monts vient s'asseoir.
Pourtant, dans cette masse informe et frémissante,
Il semble par moments qu'on saisisse et qu'on sente
Comme un besoin d'hymen et de paix, émouvant
Toutes ces profondeurs de nuée et de vent;
Tout cherche à se parler et tout cherche à s'entendre;
La terre, à l'océan jetant un regard tendre,
Attire à son flanc vert ce sombre apprivoisé;
Mais l'eau quitte le bord après l'avoir baisé,
Et retombe, et s'enfonce, et redevient tourmente;
Il n'est rien qui n'hésite et qui ne se démente;

Le bien prête son voile au mal qui vient s'offrir;
Hélas! l'autre côté de savoir, c'est souffrir;
Aube et soir, vie et deuil ont les mêmes racines;
Le sort fait la recherche et l'angoisse voisines;
D'où jaillit le regard on voit sortir le pleur;
Et, si l'œil dit Lumière, il dit aussi Douleur.
Tout est morne. Il n'est pas d'objet qui ne paraisse
Faire dans l'infini des signes de détresse.
Et, pendant que, lugubre et vague, autour de lui,
Dans la blême fumée et dans le vaste ennui,
Le tourbillon des faits et des choses s'engouffre,
Ce spectre de la vie appelé l'homme, souffre.
Ces deux tragiques voix, Nature, Humanité,
Se font écho, chacune en son extrémité;
La tristesse de l'un sur l'autre se replie;
La pâle angoisse humaine a la mélancolie
Du plaintif univers pour explication;
Et les gémissements de la création
Sont pleins de la misère insondable de l'homme.

Pourtant vous n'êtes rien que des larves, en somme!
Vous marchez l'un sur l'autre, obscurs, troubles, dormants,
Fuyants, et tous vos pas sont des effacements.
Il ne reste de vous, s'il reste quelque chose,
Que l'embryon, peut-être effet, peut-être cause,
Que les rudiments sourds, muets, primordiaux.
L'être éternel est fait d'atomes idiots.

Lui-même est-il? Voilà le sinistre problème.
O semeur, montre-nous du moins la main qui sème!

Hermès — mais qui peut voir ce qu'a vu l'œil d'Hermès? —
M'a dit qu'il avait vu, du haut des grands sommets,
Au delà du réel, au delà du possible,
Une clarté, reflet du visage invisible;
Elle éclairait la brume où nous nous abîmons;
Tout le bloc frissonnant des êtres, arbres, monts,

IMPRIMERIE NATIONALE

Ailes, regards, rameaux, était penché sur elle;
Et, jetant des éclairs soudains, surnaturelle,
Cette lueur sans fond, qu'on n'osait approcher,
Épouvantait parfois le chêne et le rocher
Même le plus terrible et le plus intrépide.

*

Comme c'est immobile, et comme c'est rapide!
Comme cela s'échappe à de certains moments!
Comme l'abîme fait d'étranges mouvements!
Oh! j'ai beau vouloir fuir, et fuir, et fuir encore,
La contemplation du gouffre me dévore.
Oui, je te l'ai dit, oui, sur les sombres hauteurs
Je vois la vie!

Aimants, fluides, pesanteurs,
Axes, pôles, chaleur, gaz, rayons, feu sublime,
Toutes les forces sont les chevaux de l'abîme;
Chevaux prodigieux dont le pied toujours fuit,
Et qui tirent le monde à travers l'âpre nuit;
Et jamais de sommeil à leur fauve prunelle,
Et jamais d'écurie à leur course éternelle!
Ils vont, ils vont, ils vont, fatals alérions,
Franchissant les zéniths et les septentrions,
Traînant tous les soleils dans toutes les ténèbres.
L'homme sent la terreur lui glacer les vertèbres
Quand d'en bas il entend leur pas mystérieux.
Il dit : — Comme l'orage est profond dans les cieux!
Comme les vents d'ouest soufflent là-bas au large!
Comme les bâtiments doivent jeter leur charge,
Et comme l'océan doit être affreux à voir!
Comme il pleut cette nuit! comme il tonne ce soir! —
O vivants, fils du temps, de l'espace et du nombre,
Ce sont les noirs chevaux du chariot de l'ombre.

Écoutez-les passer. L'ouragan tortueux,
La foudre, tout ce bruit difforme et monstrueux
Des souffles dans les monts, des vagues sur la plage,
Sont les hennissements du farouche attelage.

*

Cette création est toujours en travail;
L'astre refait son or, et l'aube son émail,
La nuit détruit le jour, l'onde détruit la digue,
Incessamment, sans fin, sans repos, sans fatigue.
Les flux et les reflux, les germes, les clartés,
Les croisements d'éclairs dans les immensités,
Les effluves, les feux, les métaux, les mercures,
Les déluges profonds, ablutions obscures,
Font des enfantements dans la destruction;
La matière est pensée et l'idée action;
On naît, on se féconde, on vit, on meurt, sans trêve;
Et parfois j'aperçois, même au delà du rêve,
Dans des fonds où mes yeux n'étaient jamais venus,
Des levers effrayants de mondes inconnus.

Oh! pourquoi ces chaos, si tout vient d'un génie?
Oh! si c'est le néant, pourquoi cette harmonie?
Est-il, Lui? L'univers m'apparaît tour à tour
Convulsion, puis ordre; obscurité, puis jour.
S'il est, pourquoi sent-on le froid de la couleuvre?
S'il est, d'où vient qu'un ver ronge toute son œuvre,
La mère dans l'enfant, la fleur dans son pistil?
Et pourquoi souffre-t-on? Et pourquoi permet-il
La Douleur, cette immense et sombre calomnie?
Qu'est-ce que fait le mal dans l'univers? il nie.
Il dit : Vous rêvez Dieu, quand c'est moi qui vous suis;
La preuve qu'il n'est pas, vivants, c'est que je suis.

Est-ce mauvais ou bon? Est-ce splendide ou triste?
Tout cela suffit-il pour prouver qu'Il existe,
Et qu'il est quelque part un Auteur, un Voyant,
Un être épouvantable ou secourable, ayant
La distance du mal au bien pour envergure?
Esprit fait monde avec l'abîme pour figure!
Grand inconnu tenant la pensée en arrêt!

Mais qui nous dit que l'ombre est ce qu'elle paraît?
Est-ce une unité sombre? est-ce une foule horrible?
L'astre n'est-il qu'un trou mystérieux du crible?
Cela roule; sur qui? Cela tourne; sur quoi?
D'où vient-on? où va-t-on? Je ne sais rien. Et toi? —

Et l'oiseau regarda de ses deux yeux mon âme;
Et je vis de la nuit tout au fond de leur flamme.
Et, comme je restais pensif, il poursuivit :

*

— Ombre sur ce qui meurt! Ombre sur ce qui vit!

J'ai lu ceci qu'Hermès écrivit sur sa table :
« Pyrrhon d'Élée était un mage redoutable.
« L'abîme en le voyant se mettait à hennir.
« Il vint un jour au ciel; Dieu le laissa venir;
« Il vit la vérité, Dieu la lui laissa prendre.
« Comme il redescendait, — car il faut redescendre,
« L'Idéal met dehors les sages enivrés —
« Comme il redescendait de degrés en degrés,
« De parvis en parvis, de pilastre en pilastre,
« Portant la vérité, tenant dans sa main l'astre,
« Soudain, sombre, il tourna vers les grands cieux brûlants
« Son poing terrible et plein de rayons aveuglants,

« Et, laissant de ses doigts jaillir l'astre, le sage
« Dit : Je te jette, ô Dieu, ton étoile au visage!
« Et la clarté plongea jusqu'au fond de la nuit;
« On vit un instant Dieu, puis tout s'évanouit. »

Hermès contait encore avoir vu dans un songe
Un esprit qui lui dit : — Homme, un doute me ronge.
Je ne me souviens point d'avoir été créé.
J'étais, je flottais, seul, pensif, pas effrayé;
Forme au vent agrandie, au vent diminuée,
J'étais dans la nuée et j'étais la nuée;
Je nageais dans le rêve et dans la profondeur.
Tout à coup l'univers naquit; cette rondeur
Entra dans l'horizon qui devint formidable;
Je ne supposais pas le vide fécondable;
J'eus un moment d'effroi; depuis, avec stupeur,
J'examine ce monde inquiétant; j'ai peur. —

Hermès s'en est allé les deux mains étendues.
Il cherchait, il sondait les profondeurs perdues;
Et, comme lui, je cherche; et dans ce que je fais
J'étouffe, comme, avant de chercher, j'étouffais.

Car la nuit me punit de vouloir la connaître.
C'est une obscénité de lever, fût-on prêtre,
Le grand voile pudique et sacré de l'horreur.
D'ailleurs, que trouve-t-on? faux sens, fumée, erreur.
L'illusion, riant de son rire sinistre,
Sort de l'ombre, écrit : FIN, et ferme le registre.
On se perd à descendre, on s'égare à monter.
Chercher, c'est offenser; tenter, c'est attenter;
Savoir, c'est ignorer. Isis au bandeau triple
A la surdité morne et froide pour disciple.
Ne pas vouloir est bien, ne pas pouvoir est mieux.
Porte envie à l'aveugle, et n'ouvre pas les yeux.
Tais-toi! tais-toi! S'il est quelques bouches frivoles

Qui parlent, ô vivant, sache que les paroles
Troublent l'énormité menaçante des cieux.
Le muet est plus saint que le silencieux.

Oui, se murer l'oreille avec le mur silence;
Ne jeter aucun poids dans aucune balance;
Ne pas toucher aux plis lugubres du rideau;
Oui, garder le bâillon; oui, garder le bandeau;
Végéter sans vouloir, sans tenter, sans atteindre;
Laisser les yeux se clore et les soleils s'éteindre;
Telle est la loi.

Pourtant je veux; mais je ne puis.
— Cherche! — m'a dit Hermès. Je n'ai rien vu depuis.

Nuée en bas, nuée en haut, nuée au centre;
Des gouffres; rien devant, rien derrière, rien entre.
Par moments, des essaims d'atomes vains et fous
Qui flottent; ce qu'on voit de plus réel, c'est vous,
Mort, tombe, obscurité des blêmes sépultures,
Cimetières, de Dieu ténébreuses cultures.
Dieu! mais pourquoi ce mot me revient-il toujours?
Est-ce qu'il est l'écho de ces grands porches sourds?
Oh! n'est-il pas plutôt le vide où tout s'achève,
L'éclat de rire vague et sinistre du rêve?

*

Cependant il faut bien un axe à ce qu'on voit;
Et, quelque chose étant, il faut que quelqu'un soit.
Haine ou sagesse, joie ou deuil, paix ou colère,
Il faut la clef de voûte et la pierre angulaire;
Il faut le point d'appui, le pivot, le milieu.
A la roue univers il faut bien un essieu.

Croyons! croyons! Sans voir la source on peut conclure
De l'œuvre à l'ouvrier, et de la chevelure
A la tête, et du cercle au centre d'où tout part,
Et du parfum partout à la fleur quelque part.
Homme, l'Être doit être. Homme, il n'est pas possible
Que la flèche esprit vole et n'ait pas une cible.
Il ne se peut, si vain et si croulant que soit
Ce monde où l'on voit fuir tout ce qu'on aperçoit,
Il ne se peut, ô tombe! ô nuit, que la nature
Ne soit qu'une inutile et creuse couverture,
Que le fond soit de l'ombre aveugle, que le bout
Soit le vide, et que Rien ait pour écorce Tout.
Il ne se peut qu'avec l'amas crépusculaire
De ses grands bas-reliefs qu'un jour lugubre éclaire,
Avec son bloc de nuit, de brume et de clarté,
La création soit devant l'immensité,
Un piédestal ayant le néant pour statue.
Croyons. En disant non, l'esprit se prostitue.
L'Être a beau se cacher, tout nous dit : le voilà!
Croyons.

Je me répète, ô songeur, tout cela;
Mais c'est au doute affreux que toujours je retombe;
Tant la fleur et la foudre, et l'étoile et la trombe,
Et l'homme et le sépulcre, et la terre et le ciel,
Font trembler et fléchir le rayon visuel!
Tant ce qu'on aperçoit trouble ce qu'on suppose!
Tant l'effet noir voit peu directement la cause!
Tant, même aux meilleurs yeux, la brume et le rayon,
Les éléments toujours en contradiction,
Les souffles déchaînés et les ailes captives,
Ouvrent sur l'inconnu de louches perspectives!
Tant il est malaisé de crier : Vérité!
Et tant la certitude a d'obliquité!

Je regarde et je cherche et j'attends et je songe,
Et le silence obscur devant moi se prolonge.

Par moments, dans l'espace où son fantôme a l'air
D'errer avec le vent, la nuée et l'éclair,
Je vois passer Hermès, mon prodigieux maître.
Abordant ou fuyant l'inconnu qu'il pénètre,
Il rêve, il pense, il tend ses deux bras pour prier.
J'entends alors sa voix formidable crier :
— Oh! l'être! l'être! l'être invisible! il m'accable
Sous son nom inouï, sombre, incommunicable!
Je ne le dirai pas! Sois tranquille, infini! —
Puis il passe terrible, après m'avoir béni.

Et moi je reste là, tressaillant, sous la nue.
Et l'oscillation des gouffres continue.

Oh! toujours revenir au point d'où l'on partit!
Et derrière le grand toujours voir le petit!
J'ai beau creuser la vie et creuser la nature;
J'ai des lueurs de tout dans ma science obscure,
Mais j'y respire un air de sépulcre, et j'ai froid.
Oh! que cet univers, s'il est vide, est étroit!
Oh! toujours se heurter aux mêmes apparences!
Oh! toujours se briser aux mêmes ignorances!
S'il existe, d'où vient qu'il se cache et qu'il fuit?
Est-il dans l'univers comme un grain dans le fruit,
Comme le sel dans l'eau, comme le vin dans l'outre?
Oh! percer la matière horrible d'outre en outre!
Faire, à travers le bien, le mal, l'onde et le feu,
L'homme, l'astre et la bête, une trouée à Dieu!
Qui le pourra? personne. Et tout n'est qu'ironie.
Sage celui qui doute et fort celui qui nie!

Tu cherches aussi l'Être, ô passant! Je te plains.
Les firmaments d'abîme et d'abîme sont pleins.
La route est longue, va! l'éternel, parallèle
A l'infini, t'aura bien vite brisé l'aile.
Cours, vole, essaie, et cherche, et plane, et sois puni!

Moi, — l'œil fixe suffit tant qu'il n'est pas terni, —
Je reste où je suis. Va, monte! Et prends garde en route
Aux visions qui font qu'on s'égare et qu'on doute.
Tu trouveras peut-être à quelque seuil d'enfers
Des fantômes de feu, de pâles Lucifers,
Punis pour s'être mis au front un peu d'aurore,
Larrons de feu céleste ou d'infernal phosphore,
Noirs dénicheurs de nids d'astres dans les rameaux
D'où tombent les terreurs, les songes et les maux.
Passe, et va devant toi, sois méfiant, et rôde,
Sans croire à la clarté, dans la nuit, cette fraude;
Ne suis pas ce qu'on voit, ne suis pas ce qui luit.
A force de vouloir aveugler tout, la nuit
Finit par faire éclore une lueur athée,
Et les flamboiements sont de l'ombre révoltée.
J'en suis moi-même. —

*

Alors le hibou frémissant
Se tourna vers la nuit, cherchant l'énorme absent.
On eût dit que sa tête et ses deux ailes grises
Dans un pesant filet invisible étaient prises;
Il tremblait, puis restait morne comme un vieillard.

Tout à coup il cria dans l'immense brouillard :

— Profondeurs! Profondeurs! Profondeurs formidables!
Embryons éternels, atomes imperdables,
D'où venez-vous? Substance, air, flamme, moule humain,
Terre! avez-vous été pétris par une main?
O parturition ténébreuse de l'Être!
Je veux trouver, je veux savoir, je veux connaître!
Le vide est impossible, et tout est plein; tout vit.
Qui le sait? Le ciel croule aussitôt qu'on gravit.

Si l'univers nous dit de douter, ou nous somme
De croire, je l'ignore. Oh! que dit l'astre à l'homme?
Que dit le froid mistral et le semoun ardent?
Vision! la mer triste entrechoque en grondant,
Sous les nuages lourds que les souffles assemblent,
Ses monstrueux airains en fusion, qui tremblent!
Les flots font un fracas de boucliers affreux
Se heurtant, et l'éclair sépulcral est sur eux!
Quelle est la foi, le dogme et la philosophie
Que cette impénétrable horreur nous signifie?
L'étendue, où, vaincu, mon vol s'est arrêté,
Est si lugubrement faite d'obscurité,
L'obstacle est si fatal, l'ombre est si dérisoire,
Que j'arrive à ne plus comprendre, à ne rien croire;
Et je dis à la nuit : Pas un être n'est sûr
Même d'un peu de Dieu, nuit, dans un peu d'azur!
Oh! la création est-elle volontaire?
Un maître y dit-il : Moi? Ciel! ciel! de quel cratère
Du vieux volcan chaos, sous l'énigme englouti,
Ce monde, éruption sinistre, est-il sorti?
Quelqu'un a-t-il soufflé sur ses torrents funèbres
Pour en faire la pierre énorme des ténèbres?
Quelqu'un l'a-t-il vu lave avant qu'il fût granit?
Qui donc, sur le versant monstrueux du zénith,
Figea cette coulée effrayante d'étoiles?
Est-il? S'il est, qu'il parle! Oh! dis-moi qui tu voiles,
Ciel morne! L'être est-il parce que la vue est?
Je sens sous l'infini ce fantôme muet.
Je le sens; mais est-il? Et j'ai beau le poursuivre,
L'ombre incommensurable et fuyante m'enivre.
Toute ma découverte est cendre et chute. O deuil!
Le strabisme effrayant du doute est dans mon œil!
Le fil de l'infini devant moi se dévide.
Que la création soit inutile et vide,
Cela ne se peut pas. Où serait la raison?
Mais, d'un autre côté, dans le vaste horizon
Tout souffre; et tout répond aux questions : je pleure!

L'esprit comme la chair, le siècle comme l'heure,
Le colosse et l'atome infinitésimal.
O nuit! pourquoi le vide? Oui, mais pourquoi le mal?
Oh! si je trouvais Dieu! Si je pouvais, à force
D'user ma griffe obscure à saisir cette écorce,
Déchirer l'ombre! voir ce front, et le voir nu!
Ôter enfin la nuit du visage inconnu!
Mais rien. Le ciel est faux, l'astre ment, l'aube est traître!
Je n'ai qu'un seul effort, je me cramponne à l'être;
Je me cramponne à Dieu dans l'ombre sans parois;
Si Dieu n'existait pas! Oh! par moments je crois
Voir pleurer la paupière horrible de l'abîme.
Si Dieu n'existait pas? si rien n'avait de cime?
Si les gouffres n'avaient qu'une ombre au milieu d'eux?
Oh! serais-je tout seul dans l'infini hideux?
O vous, les quatre vents soufflant dans le prodige,
Est-il? est-il? est-il? est-il? Moi-même suis-je?
Ne verrai-je jamais blanchir les bleus sommets?
Oh! devons-nous rester face à face à jamais,
Sous l'énigme, idiote et monstrueuse voûte,
Lui qui s'appelle Nuit, moi qui m'appelle Doute! —

Et rien ne répondit; et l'oiseau curieux
Et funèbre, crispant son ongle furieux,
Frémit; et, se ruant sur l'espèce de face
Qui toujours dans la brume apparaît et s'efface,
Poursuivant l'éternel évanouissement,
Tâchant de retenir le vide, le moment,
L'éclair, le phénomène informe, le problème,
Et tout ce rien fuyant qu'il ne voyait pas même,
Cherchant un pli, cherchant un nœud, faisant effort
Pour prendre l'impalpable et l'obscur par le bord,
Et pour saisir, dans l'ombre où tout essor avorte,
La nuit par le trou noir de quelque étoile morte,

Las, rauque, haletant dans l'insondable exil :
— Mais, spectre, arrache donc ce masque! — cria-t-il.

*

Et je ne le vis plus. L'ombre avait saisi l'être
Qui voulait saisir l'ombre; et tout doit disparaître,
Et tout doit s'effacer, et tout, Rhodope, Ossa,
Athos, tout doit passer, et cet oiseau passa.

Seulement, comme un souffle à peine saisissable,
Comme un bruit de fourmi traînant un grain de sable,
Dans le gouffre où venait d'entrer l'oiseau d'Hermès,
J'entendis murmurer tout bas ce mot : Jamais!

Et je demeurai seul dans l'ombre léthifère,
Laissant tomber mon aile et ne sachant qu'en faire,
N'osant ni regarder, ni penser, ni vouloir.

III

LE CORBEAU.

LE MANICHÉISME.

Duplex.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Dans le profond nadir que la ruine encombre,
Où, sans cesse, à jamais, sinistre et se taisant,
Quelque chose de sombre et d'inconnu descend,
Les brouillards indistincts et gris, fumée énorme,
S'enfonçaient et perdaient lugubrement leur forme,
Pareils à des chaos l'un sur l'autre écroulés.

Montant toujours, laissant sous mes talons ailés
L'abîme d'en bas, plein de l'ombre inférieure,
Je volai, dans la brume et dans le vent qui pleure,
Vers l'abîme d'en haut, obscur comme un tombeau;
J'approchai de la mouche, et c'était un corbeau.

Et ce corbeau disait :

⋆

Ils sont deux! Zoroastre.
L'un est l'esprit de vie, au vol d'aigle, aux yeux d'astre,
Qui rayonne, crée, aime, illumine, construit;

Et l'autre est l'araignée énorme de la nuit.
Ils sont deux; l'un est l'hymne et l'autre est la huée.
Ils sont deux; le linceul et l'être, la nuée
Et le ciel, la paupière et l'œil, l'ombre et le jour,
La haine affreuse, noire, implacable, et l'amour.
Ils sont deux combattants. Le combat, c'est le monde.
L'un, qui mêle à l'azur sa chevelure blonde,
Est l'ange; il est celui qui, dans le gouffre obscur,
Apporte la clarté, le lys, le bonheur pur;
Du monstre aux pieds hideux il traverse les toiles;
Sur sa robe frissonne un tremblement d'étoiles;
Il est beau! Semant l'être et le germe aux limons,
Allumant des blancheurs sur la cime des monts,
Et pénétrant d'un feu mystérieux les choses,
Il vient, et l'on voit l'aube à travers ses doigts roses;
Et tout rit; l'herbe est verte et les hommes sont doux.
L'autre surgit à l'heure où pleurent à genoux
Les mères et les sœurs, Rachel, Hécube, Électre;
Le soir monstrueux fait apparaître le spectre;
Il sort du vaste ennui de l'ombre qui descend;
Il arrête la sève et fait couler le sang;
Le jardin sous ses pieds se change en ossuaire;
De l'horreur infinie il traîne le suaire;
Il sort pour faire faire aux ténèbres le mal;
Morne, en l'être charnel comme en l'être aromal
Il pénètre; et, pendant qu'à l'autre bout du monde,
Abattant les rameaux du crime qu'il émonde,
L'éblouissant Ormus met sur son front vermeil
Cette tiare d'or qu'on nomme le soleil,
Lui, sur l'horizon noir, sinistre, à la nuit brune,
Se dresse avec le masque horrible de la lune,
Et, jetant à tout astre un regard de côté,
Rôde, voleur de l'ombre et de l'immensité.
Grâce à lui, l'incendie éclos d'une étincelle,
Le jaguar qui dévore à jamais la gazelle,
La peste, le poison, l'épine, la noirceur,
L'âpre ciguë à qui le serpent dit : ma sœur,

Le feu qui ronge tout, l'eau sur qui tout chavire,
L'avalanche, le roc qui brise le navire,
Le vent qui brise l'arbre, étalent sous le ciel
La vaste impunité du forfait éternel.
Il se penche effrayant sur les dormeurs qui rêvent;
C'est vers lui qu'à travers l'obscurité s'élèvent
L'hymne d'amour du monstre et l'odeur du bûcher,
Les langues des serpents cherchant à le lécher,
Tous les dos caressants des bêtes qu'il anime,
Et les miaulements énormes de l'abîme.
Il pousse tous les cris de guerre des humains;
Dans leurs combats hideux c'est lui qui bat des mains,
Et qui, lâchant la mort sur les têtes frappées,
Attache cette foudre à l'éclair des épées.
Il marche environné de la meute des maux;
Il heurte aux rochers l'onde et l'homme aux animaux.
Chaque nuit, il est près de triompher; il noie
Les cieux; il tend la main, il va saisir la proie,
Le monde; — l'océan frémit, le gouffre bout,
Ses dents claquent de joie, il grince, et tout à coup,
A l'heure où les parsis, les mages et les guèbres
Entendent ce bandit rire dans les ténèbres,
Voilà que de l'abîme un rayon blanc jaillit,
Et que, sur le malade expirant dans son lit,
Sur les mères tordant leurs mains désespérées,
Sur le râle éperdu des lugubres marées,
Sur le juste au tombeau, sur l'esclave au carcan,
Sur l'écueil, sur le bois profond, sur le volcan,
Sur tout cet univers que l'ombre veut proscrire,
L'aurore épanouit son immense sourire!

⋆

Sous l'univers, hagard, lié d'un triple nœud,
Un être, qui ne sait s'il existe, se meut;

C'est l'idiot, le sombre enchaîné de la cave,
Chaos, s'il est permis de nommer cet esclave.
Stupide, il rêve là, connu des spectres seuls,
Caché sous tous les plis que font tous les linceuls,
Ébauche par en haut et par en bas décombre,
Mendiant sourdement un peu de jour dans l'ombre,
Sanglotant au hasard, formidable pleureur,
Il tord ses deux moignons, ignorance et terreur;
Et la pluie éternelle et lugubre l'inonde.
Il rampe dans un trou, fondrière du monde;
Sans yeux, sans pieds, sans voix, mordant et dévoré,
Se heurtant aux parois des gouffres, effaré
D'éclairs pleuvant sur lui comme sur une cible,
Espèce d'affreux tronc ayant pour gaine horrible
La coque de l'œuf noir d'où l'univers sortit;
Son crâne sous le poids du néant s'aplatit;
Et l'on voit vaguement tâtonner dans l'informe,
Au fond de l'infini, ce cul-de-jatte énorme.

Il n'entend même pas le bruit que font en haut
Les deux principes dieux ébranlant son cachot,
Et leurs trépignements sur sa morne demeure.
Le méchant veut qu'il règne et le bon veut qu'il meure.

*

Ainsi luttent, hélas! ces deux égaux puissants;
L'un, roi de l'esprit; l'autre, empoisonneur des sens;
Les choses à leur souffle expirent ou végètent.
Rien n'est au-dessus d'eux. Ils sont seuls. Ils se jettent
L'hiver et le printemps, l'éclair et le rayon;
Ils sont l'effrayant duel de la création.
Tout est leur guerre. Ils sont dans la flamme, dans l'onde,
Dans la terre où les monts fument, dans l'air qui gronde;
Leurs chocs font tressaillir les firmaments, et font

Trembler les soleils d'or à ce sombre plafond;
Et le nid, dans la mousse, est leur champ de bataille.
L'abîme est entr'ouvert quand Arimane bâille;
Alors l'essaim hagard des hydres se répand.
Les deux colosses, l'un planant, l'autre rampant,
S'étreignent. Où l'on voit deux cœurs qui se haïssent,
Deux dragons qui la nuit l'un vers l'autre se glissent,
Deux forces s'attaquant à grand bruit, deux guerriers
Combattant, deux poignards dont les coups meurtriers
Se croisent, et parfois deux bouches qui se baisent,
Ce sont eux. Noirs assauts qu'aucuns repos n'apaisent!
Jamais de trêve. Ils sont, et rien n'existe qu'eux.
Les éléments sont pleins de leurs cris belliqueux.
Et partout où l'on pleure et partout où l'on chante,
Dans l'homme, dans le vent, dans la ronce méchante,
Dans la bête des bois et dans les cieux émus,
L'ombre hurle : Arimane et le jour dit : Ormus!

Et dans les profondeurs cette lutte s'étale;
Et l'oscillation est heureuse ou fatale,
Et le large roulis nous berce, ou son reflux
N'emporte que clameurs et sanglots superflus,
Et le boa s'enroule au tronc du sycomore,
Jérusalem voit naître à son côté Gomorrhe,
Thèbes lègue un linceul de sables à Memphis,
Nemrod luit, Marc-Aurèle a Commode pour fils,
Ou l'océan sourit, et l'abîme et l'étoile
S'entendent pour sauver une petite voile,
Le bois chante, les nids palpitent, les oiseaux
Réjouissent les fleurs en buvant aux ruisseaux,
La mère, en qui l'orgueil à l'extase se mêle,
Emplit d'elle l'enfant qui presse sa mamelle,
Et l'homme semble un dieu de sagesse vêtu,
Et tout grandit en grâce, en puissance, en vertu,
Ou dans le flot du mal tout naufrage et tout sombre,
Selon que le hasard, roi de la lutte sombre,
Précipite Arimane ou voile Ormus terni,

IMPRIMERIE NATIONALE

Et fait pencher, au fond du livide infini,
L'un ou l'autre plateau de la balance énorme.

Arimane aux yeux d'ombre attend qu'Ormus s'endorme;
Ce jour-là, le chaos et le mal le verront
Saisir dans ses bras noirs le ciel au vaste front,
Et, fouillant toute orbite et perçant tous les voiles,
De ce crâne éternel arracher les étoiles.
Ormus, tout en dormant, frémira de terreur.
L'immensité, pareille au bœuf qu'un laboureur
A laissé dans un champ ténébreux, et qui beugle,
O nuit, s'éveillera le lendemain aveugle,
Et, dans l'espace affreux sous la brume enfoui,
L'astre éteint cherchera le monde évanoui! —

*

Et le corbeau rentra dans l'ombre formidable.

L'infini sous mes pieds reflétait l'insondable;
Des lueurs y flottaient comme dans un miroir.

IV

LE VAUTOUR.

LE PAGANISME.

Multiplex.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

J'y volai. L'eau des mers, sous son flot le plus sombre,
A des monstres obscurs qui vont, seuls ou nombreux,
Et l'éther cache aussi des êtres ténébreux;
Sous les ombres on vit comme on vit sous les ondes.
Je franchis ces hauteurs lugubres et profondes,
Et cette mouche était un vautour.

Il planait
Dans le vide, que nul ne sonde et ne connaît,
Criant :

— Hé! le géant! Hé! l'homme de l'abîme!
Est-ce que tu n'es pas fatigué? De ma cime,
J'entends le craquement éternel de tes os.
Ta livide sueur pleut dans l'impur chaos.
Es-tu très las? Réponds. Sur ton immense épaule
Pèse l'énormité monstrueuse du pôle,
Le globe, avec les cieux, et les monts chevelus,
Avec les mers roulant les flux et les reflux,
Avec ses dieux ayant des monstres pour ancêtres,
Avec sa fourmilière épouvantable d'êtres,

Avec ses millions de chocs, de bruits, de pas,
Ses vivants et ses morts... c'est bien lourd, n'est-ce pas? —

Nulle voix ne sortit du vide pour répondre;
Et tout continua d'être horrible, et de fondre
La cécité muette avec l'obscurité.

Et le vautour me vit, et, s'étant arrêté,
Grave et hideux, me dit :

— Passant, sache les choses.
Il est des dieux. Ils sont les dieux, mais non les causes. —

⋆

Il poursuivit :

— Je suis le grand vautour béant.
J'étais sur la montagne et j'avais un géant.
Pas l'être à qui je viens de parler, mais un autre.
Vous, hommes, votre loi, c'est d'apprendre; la nôtre,
A nous, les becs d'acier, craints même des tombeaux,
C'est d'arracher la vie et la chair par lambeaux;
Il faut au dur vautour la proie ensanglantée.
La mienne me plaisait; je mangeais Prométhée;
Quand Orphée apparut, et me dit : Viens! j'allai,
Rauque et tout frémissant, vers cet homme étoilé.
Il chantait, et son hymne était une prière,
Et, lui, marchait devant, et je volais derrière;
Et tout ce que je sais, ô passant, c'est l'esprit,
C'est Orphée au front calme et doux, qui me l'apprit;
Stupide, j'ai suivi cette voix enchantée.
Et c'est ainsi que fut délivré Prométhée.

Écoute. En écoutant l'esprit se forme et naît.

Prométhée, à travers les tourments, m'enseignait;
Orphée a complété l'œuvre de Prométhée.
Sache à ton tour.

Le monde est de l'ombre agitée;
L'ombre en heurtant ses flots produit le chaos noir,
D'où sort la masse informe et brute, laissant voir
Dans ses plis ces noirceurs, ces larves, ces chimères
Que le chaos appelle à voix basse les Mères;
Et le père de tout, c'est le vague étoilé.

L'univers a sur lui, globe d'ombre mêlé,
Trois déesses qui sont trois aveugles terribles.
Maîtresses du réseau des forces invisibles,
Elles ouvrent sans bruit leurs bras insidieux,
Et prennent les titans, les hommes et les dieux;
L'œil partout voit surgir une sombre inconnue :
Sur la terre Vénus, la grande nymphe nue;
En bas, dans l'âpre lieu des mânes redouté,
La stryge Hécate; en haut, l'ombre Fatalité;
Vénus étreint la vie et rien ne lui résiste;
Hécate tient l'enfer; et, comme un geôlier triste,
L'ombre Destin s'adosse au grand ciel constellé;
On voit sur l'azur noir ce fantôme voilé.
Ainsi le monde, enfer, terre et cieux, plein de haines,
Est triple pour souffrir et frémit sous trois chaînes.
Tout par une noirceur vers un gouffre est conduit.
Hécate, c'est la nuit, le Destin, c'est la nuit,
Et Vénus, c'est la nuit. Vénus, fauve et fatale,
A deux filles, la Mort et la Volupté pâle;
Et Mort et Volupté sont deux ombres qui font
Chacune sous la vie un abîme sans fond.

O déités, tenant, sous leur pouvoir immonde,
Les entrailles, le cœur et le cerveau du monde,
Et toute la nature attachée à trois fils!
Les astres sont leurs yeux, les nuits sont leurs profils.

Rien ne peut les fléchir; c'est en vain qu'on réclame.
Le Sort est tigre, Hécate est sphinx, Vénus est femme.

Une cariatide immense porte tout:
Tellus en deuil, Neptune amer, Pluton qui bout,
Arbres, moissons, déserts, flots confus, rocs inertes,
Fleuves laissant traîner leurs longues barbes vertes,
Hommes et champs d'où sort un bruit sourd, tournoiements
Des nuages, de jour ou d'orage écumants,
Et Pan, qui, dérangeant les branchages des ormes,
Apparaît vaguement au fond des bois énormes.

Tout est un groupe obscur d'aspects fallacieux;
Les sphères font un bruit de lyres dans les cieux;
Le porche sidéral, antre du Sort, gouverne
Ce monde triple, ciel, terre en fleurs, rouge averne.
Une grâce sinistre est mêlée à l'effroi.
Partout quelque chaos, dont quelque monstre est roi,
Obéit, dans l'écume ou la flamme ou l'épine,
Aux yeux d'une Amphitrite ou d'une Proserpine,
Ou de quelque Cybèle au front blond et serein.
Partout se croisent l'eau, le feu, l'autan sans frein,
Les satyres dansants, les nymphes chasseresses,
Et, dans le sombre azur, des essors de déesses.
Et, tour à tour, et l'un après l'autre, au plus noir
De l'antre, que blanchit l'aube et qu'ombre le soir,
On voit passer, forgeant la lumière ou la brume
Sur l'Heure, étincelante et ténébreuse enclume,
Le Jour, la Nuit, géants, cyclopes à l'œil rond,
Ayant, l'un le soleil, l'autre la lune, au front.

La Matière est au centre, au fond des sombres voûtes,
Hydre, divinité, la plus noire de toutes!

*

Tout cherche tout, sans but, sans trêve, sans repos.
Ces femmes qu'un dieu pousse et dont les blanches peaux
En touchant l'arbre ému font frémir les écorces,
Ces démons composés d'ivresses et de forces,
Les Ménades aux seins de sirène, aux yeux fous,
Passent levant leur robe au-dessus des genoux,
Mêlant les voix, le luth, la timbale et le sistre.
O monde ténébreux, éblouissant, sinistre!
La fange se soulève et veut lécher les cieux.
Les cieux n'abhorrent pas cet hymen monstrueux.
Omphale aux blonds cheveux étreint le vaste Hercule.
Tout frémit. Dans le vague et trouble crépuscule
Les temples entrevus dressent leurs noirs piliers;
Les flamboiements des yeux errent dans les halliers;
Le pâtre attend Phœbé; l'ombre qui se déchire
Laisse voir le dragon, l'elfe, l'hécatonchyre,
Tâchant de s'enlacer, de s'unir, de sentir;
La blanche vision des nymphes fait sortir
Sylvain des bois, Triton des eaux, Vulcain des forges;
Pan contemple effaré la nudité des gorges;
L'arbre est un faune ardent qu'on ne peut assoupir,
Et les antres sont pleins d'un immense soupir.
Dans l'orageux banquet des thyrses et des lyres
Et de toutes les soifs buvant tous les délires,
Bacchus, environné de tigres, chante et rit;
Et, dégorgeant au fond des cerveaux qu'il flétrit
Sa fumée âcre où vont et viennent des fantômes,
Spectres bleus de l'éther, larves des noirs royaumes,
Les cris, les coups, la rage et le baiser lascif,
Le vin cynique emplit les coupes d'or massif.
On fait un nid de l'ombre, un lit de la matière.
Se ruant les seins nus sur la nature entière,

Éblouis, hérissés, debout, couchés, assis,
Les mages de Cybèle et les mages d'Isis,
L'éphèbe au front charmant, les vierges, les prêtresses,
Les bacchantes livrant aux vents leurs folles tresses,
Naïades, chèvre-pieds, kabyres, ægipans,
Et les hommes chevaux et les femmes serpents,
Les prêtres qu'en passant, bouc rêveur, tu salues,
Les troglodytes roux aux poitrines velues,
Polyphème, Astarté, Cerbère, Hylas, Atys,
Toutes les passions et tous les appétits,
S'accouplent, évohé! rugissent, balbutient,
Et, sous l'œil du destin calme et froid, associent
Le râle et le baiser, la morsure et le chant,
La cruauté joyeuse et le bonheur méchant,
Et toutes les fureurs que la démence invente,
Et célèbrent, devant l'esprit qui s'épouvante,
Devant l'aube, devant l'astre, devant l'éclair,
Le mystère splendide et hideux de la chair;
Et, cherchant les lieux sourds, les rocs inabordables,
Échevelés, pâmés, amoureux, formidables,
Ivres, l'un qui s'échappe et l'autre qui poursuit,
Dansent dans l'impudeur farouche de la nuit!

Au faîte de l'orgie et dans le bruit des coupes,
La géante qui plonge aux flots ses larges croupes
Dont chaque mouvement pour l'homme est un fléau,
Le monstre aux millions de visages, Géo,
Sur des Alpes couchée, et montagne comme elles,
Prodigue ses amours, ses lèvres, ses mamelles,
Et, s'ouvrant sans relâche aux longs embrassements,
Engouffre en ses flancs noirs tout un monde d'amants,
Le devin, le rôdeur des monts, l'homme de l'antre,
Épicure, l'esprit, et Silène, le ventre,
Le rayon, le fumier, et tout l'impur troupeau
Des êtres vils ayant des toisons sur la peau,
L'ours, l'hyène et le tigre et la louve échauffée,
Et, derrière ce groupe affreux, le pâle Orphée!

Elle se donne à tous ensemble, et, tour à tour,
Les fait rugir de haine et se tordre d'amour,
Les étreint, les ravit, les baise et les dévore.
A ses cils ténébreux elle mêle l'aurore.
L'homme la voit qui guette au milieu des roseaux.
Laissant ses cheveux d'herbe ondoyer dans les eaux,
Elle chante, appuyant à sa hanche écaillée
Ses coudes de branchage et ses mains de feuillée :
— Viens! je suis la Nature! — Et, charmés, palpitants,
Vaincus, de tous les points du monde en même temps,
Les bergers, les songeurs, les voyants, les colosses,
Les mornes dieux de l'Inde aux têtes de molosses,
Les lourds typhons d'en bas, le peuple hydre et géant,
Pullulant, fécondant, multipliant, créant,
Frémissant d'approcher peut-être de leur mère,
Fixent leurs fauves yeux sur l'obscène chimère!
Et l'écume embrassant le roc sauvage et brut,
Les baisers de l'orage et des vagues en rut,
L'entourent; et son souffle émeut la bête immonde;
Et, sans cesse, à jamais, dans l'air, la flamme et l'onde,
A travers l'éternelle et livide vapeur,
La prunelle des nuits regarde avec stupeur
Et l'ouragan flagelle et l'océan caresse
La prostitution de la sombre déesse!

C'est ainsi que tout vit et tout meurt, haletant.
L'astre est une étincelle et le siècle un instant.
Le souffle de la mort couvre à chaque rafale
D'ombres le fleuve Styx, d'oiseaux le lac Stymphale;
Et la guerre aux longs cris plane, et les pestes vont
S'accoupler pêle-mêle au bas du ciel profond,
Elles se dressent, sœurs du meurtre et de l'envie,
Et leurs regards de larve épouvantent la vie;
Et l'on entend, au fond des brouillards soucieux,
Hurler la bête fauve effrayante des cieux,
Le Tonnerre; et, troublés, et prêts à se dissoudre,
Les mers, les bois, les monts, sous les pas de la foudre,

Tremblent, et le vent jette à travers ses éclats
Les imprécations du portefaix Atlas.

Car tout pèse sur lui. Je te l'ai dit, le monde,
Avec l'air bleu, le feu vermeil, l'eau verte et ronde,
Avec l'éther, l'espace, et les ascensions
Splendides et sans fin des constellations,
Oscille, soutenu sur ce vivant pilastre.
Au sommet resplendit l'Olympe, caverne astre.

L'Olympe est couronné de spectres radieux
Qui seraient des brigands s'ils n'étaient pas des dieux;
L'Olympe a pour fleurons les douze dieux sublimes.
Leur rayonnement calme aveugle les abîmes.
Au-dessous, les titans, les mammons, les géants,
L'hydre Glaucus gonflant sa croupe d'océans,
Rampent, et les sylvains, les telchines, les dives,
Dans les eaux, sous les plis des algues maladives,
Serpentent avec l'orphe horrible, et l'anthia,
Et l'impur Géryon qu'Alcide châtia;
Et l'on distingue en bas la race lapidaire,
Gorgone, que la lune en tremblant considère.
Les trois Parques branlant la tête sur le bruit
Du rouet où le jour est filé par la nuit,
Chronos, face à quatre yeux, Derceto pisciforme;
Et, comme le brin d'herbe entre le cèdre et l'orme,
L'homme entre le titan et le dieu disparaît,
Les monstres sur son front faisant une forêt.

*

Les douze dieux, ayant triomphé, sont tranquilles
Et féroces; ils ont les temples dans les villes,
Les forêts dans la plaine et les rocs sur les monts;
Vulcain, par les Brontès et par les Pyracmons,

Leur fait forger la foudre et le vent en armures;
Dodone les salue avec de sourds murmures;
Ils sont grands et sereins, et chacun de leurs pas
Mesure un tiers du ciel dans son vaste compas.
Toute pudeur sur terre à leur souffle se fane;
Jupiter est tyran, Cypris est courtisane;
Phœbus est assassin; Pallas tue; et Junon
A le meurtre au regard fixe pour compagnon;
Éole fou vomit la pluie échevelée;
Neptune est la tempête et Mars est la mêlée;
Saturne abat la vie avec sa large faulx.
Parmi les dieux méchants, Mercure est le dieu faux;
Le serpent le soupçonne et le renard le flaire.
En haut, l'horrible Amour, pire que la colère,
Règne; et, perçant les cœurs de flèches, diaprant
La terre de rosiers et de tombeaux, il prend
L'univers par les dieux et les dieux par la femme;
Telle est l'orgie; et l'œil va, dans ce monde infâme,
De la substance énorme à l'esprit odieux.
Les fléaux sont titans et les vices sont dieux.

On entend les dieux rire; on voit leurs vagues trônes
Resplendir au-dessus des monts Acrocéraunes;
La vie est autour d'eux un sourd frémissement;
La prière à leurs pieds boite; l'oracle ment;
La moitié de la terre est un marais qui trempe
Dans le chaos, cloaque où l'être informe rampe;
Et le ciel est trop bas pour qu'Othryx le géant
Se puisse à son réveil mettre sur son séant.

Et Tout, c'est toi, Matière!

Oui, l'ombre où Pythagore
Voit passer le triton, la nymphe et l'égrégore;
Oui, la sirène, à l'heure où brille le halo,
Ouvrant son chant dans l'air, ses nageoires dans l'eau,
C'est toi; c'est toi, Téthys, la femme aux mains palmées;

Ces dieux, c'est toi; c'est toi, ces monstres; ces pygmées
Et ces géants, c'est toi; tous ces masques béants,
Corybantes hurlant les cyniques pæans,
Stryges, psylles, c'est toi; c'est toi, ces myriades
De méduses, d'éons, de faunes, de dryades;
C'est toi, cette stupeur, c'est toi, ce mouvement,
Matière! bloc inerte et noir fourmillement!

Et, devant cette horreur, toute philosophie
Pousse un cri, puis se tait, rêve et se pétrifie.

⋆

Quant à l'homme, qu'est-il? Rien. Et je te l'ai dit.
Fait d'un peu de limon que Jupiter perdit,
N'ayant, sous l'obscur ciel d'où tombe la sentence,
Ni loi, ni liberté, ni droit, ni résistance,
Il n'est que le hochet des monstres.

Nu, fatal,
L'homme commet le crime et les dieux font le mal.
L'homme, face au vil souffle et bouche aux plaintes vaines,
Sent en lui, dans ses os, dans ses nerfs, dans ses veines,
Germer l'arborescence horrible du destin.
Tout banquet est suspect, les dieux sont du festin;
Atrée offre la coupe aux lèvres de Thyeste;
Oreste est parricide et Jocaste est inceste;
Phèdre a peur, Myrrha tremble, et Pasiphaë fuit;
Hélas! elles ont bu les philtres de la nuit!
Le sort est un bourreau; la vie est une folle.
Le glaive naît du glaive. Agamemnon immole
Sa fille, et Clytemnestre immole Agamemnon.
— Justice, crie Ajax, es-tu? — La Mort dit : — Non! —
Médée est ivre et rit. Oh! comme vous pleurâtes,
Cassandre, dans l'horreur des ombres scélérates!

Quoique innocents, ils sont comme des criminels.
Autour d'eux à jamais se dressent éternels
Le remords, le bois triste où l'on entend des râles,
Le meurtre, et l'entourage affreux des spectres pâles.
Apollon forcené se jette, sombre amant,
Sur Daphné; c'est Daphné qu'atteint le châtiment.
Thémis aveugle tient la balance incertaine.
Tout est dragon, serpent, hydre, polype, antenne,
Griffe, ongle, serre; et l'homme est pris dans les anneaux
De Géo, de Typhon, d'Éole et d'Ouranos.
Tous les rameaux de l'ombre ont de fatales pommes.
Il suffit de passer dans le taillis des hommes
Pour secouer la branche exécrable des maux.
Le crime et la vertu sont deux néants jumeaux
Que dans le même abîme emporte la même aile.
Sans voir, sans regarder, sans choisir, pêle-mêle,
Le dieu d'en bas, l'inepte et ténébreux Hadès,
Jette vieillards, enfants, guerriers, rois sous le dais,
A l'égout Styx, où pleut l'éternelle immondice;
Sourd, même pour Orphée, il lui prend Eurydice.
Tout est dérision. Vénus saisit Psyché.
Achille meurt par où sa mère l'a touché.
Oh! les mères! Cherchez les fils, cherchez la joie!
Niobé devient pierre et nuit; Hécube aboie.

Être chaste, à quoi bon? Vivre austère, pourquoi?
Plus de vertu contient plus d'ombre et plus d'effroi.
Les assassins, creuseurs de fosses à la hâte,
Le voleur, écoutant à la porte qu'il tâte,
Ne sont pas plus troublés qu'Œdipe au front pieux.
Comme le sanglier s'abat sous les épieux,
L'homme tombe percé par les carquois célestes.
Les grands sont les maudits, les bons sont les funestes.
Le ciel sombre est croulant sur les hommes; l'autel,
Calme et froid, à celui qui l'embrasse est mortel;
Une Euménide dort sur les marches du temple.
Le meilleur, si le sort veut en faire un exemple,

N'a plus de cœur, n'a plus d'entrailles, n'a plus d'yeux,
Ploie et meurt sous le poids formidable des dieux.
Les générations s'envolent dissipées;
Les jours passent ainsi que des lueurs d'épées.
Au-dessus des vivants le sort lève le doigt.
Nul ne fait ce qu'il fait; nul ne voit ce qu'il voit.
Nais : la main du sort s'ouvre. Expire : elle se ferme;
Nul ne sait rien de plus. Guerres sans but, sans terme,
Sans conscience, écume aux dents, et glaive au poing!
La bouche mord l'oreille et ne lui parle point;
Le sourd étreint l'aveugle; on lutte, on se dévore;
On se prend, on se quitte, on se reprend encore;
Et nul n'est jamais libre un instant sous les cieux.
Ce que le destin lâche est repris par les dieux;
Ce qu'épargnent les dieux fatigués, l'amour traître
Le ressaisit; tout saigne et tout souffre, sans être.

Le penseur voit, au bord des noirs destins venu,
Se prolonger sans fin dans le gouffre inconnu
Cette agitation des vagues de ténèbres.
Où sont les grands, les forts, les puissants, les célèbres?
Ils sont où la fumée est allée, où les bois
Ont envoyé les bruits, les souffles et les voix;
Et le sourd néant dit : Ce n'était pas la peine.
Et maintenant, Platon, Socrate, Callisthène,
Diogène, Zénon, Démocrite, Archytas,
Thalès, Cratès, Pyrrhon, Anaxagore, ô tas
De sages, répondez : Qu'est-ce que la sagesse?

*

Veille ou dors, viens ou fuis, nie ou crois, prends ou laisse;
Sois immonde ou sois pur; sois bon ou sois pervers;
Insulte l'aube, ou ris sous les feuillages verts;
Montre-toi, cache-toi; va-t'en, demeure, oscille;

Ignore, ou bien apprends; pense, ou sois imbécile!
Science humaine, essai de regard! louche effort
Pour faire un trou de flamme au mur brumeux du sort!
Imprécation sombre et pleine d'anathèmes!
Esprit humain! rumeur! passage de systèmes!
Place publique où vont et viennent, dans le soir,
Les projets de penser que l'homme peut avoir!
Le monde est une meule à broyer la pensée.

Après une science épuisée et lassée,
Une doctrine vient criant : Qu'est-ce que c'est?
Et passe en redisant ce que l'autre disait.
Tous répètent : — Pourquoi? pourquoi? — Nul ne devine
L'obscur secret de l'ombre infernale et divine.
— Comment sortir? comment entrer? Vouloir, savoir,
Ouvrent-ils les verrous de ce dédale noir?
Essayons de la mort! Essayons de la vie!
La volonté se sent par le destin suivie.
Si nous redescendions ou si nous remontions?
Quelle est l'issue, ô nuit? — Toutes les questions
Ont des portes d'énigme et des yeux de fantôme;
Et, tristes, et courbés sous le ténébreux dôme,
Les songeurs frissonnants cherchent les sombres clés
Dans la sereine horreur des gouffres étoilés.

Et chacun d'eux, penché sur l'ombre où tout s'achève,
Jette à qui passera ces noirs conseils du rêve :
— La prière est sans but. L'être est un fait hagard.
Ne te mets pas en frais d'amour pour le hasard.
Chante ou maudis, qu'importe au destin que tu l'aimes?
Les pas du genre humain sont bordés de problèmes.
La vie est l'avenue effrayante des sphinx.
L'orgueil et la science, yeux de paon, yeux de lynx,
Aboutissent au même avortement, et l'homme
Tremble, et sent des démons dans tous les dieux qu'il nomme.

*

Prométhée a voulu sortir de cette nuit,
Finir ce que les dieux n'ont qu'à moitié produit,
Labourer, enseigner, civiliser, et faire
Du monde une vivante et radieuse sphère;
Tirer du roc sauvage et des halliers épais
Les éblouissements de l'ordre et de la paix,
Défricher la forêt monstrueuse de l'être,
Et faire vivre ceux que le destin fait naître.
Il a voulu sacrer la terre, ouvrir les yeux,
Mettre le pied de l'homme à l'échelle des cieux,
Soumettre la nature et que l'homme la mène,
Diminuer les dieux de la croissance humaine,
Couvrir les cœurs d'un pan de l'azur étoilé,
Faire du ver rampant jaillir l'esprit ailé,
Tendre une chaîne d'or entre l'arbre et la ville,
Au Tartare à jamais plonger la haine vile,
Lier le mal horrible au chaos épineux,
Et fonder, dans le cœur des hommes lumineux,
Afin que la raison l'achève et le bâtisse,
Un temple, et remplacer Atlas par la Justice.

Les dieux l'ont puni. Seul, vaincu, saignant, amer,
Il est tombé, pleuré des filles de la mer.
Et moi, j'ai bu le sang de l'enchaîné terrible.

Tout est mort maintenant, et, dans l'ombre inflexible,
Sous le rayonnement des boucliers divins,
Les efforts des géants et des hommes sont vains.

Toutefois, tant qu'il reste un peu d'air, l'oiseau vole.
Orphée en me quittant m'a dit cette parole :

« Être ailé, l'aile monte aux cieux. Rappelle-toi

« Que vouloir est la force et qu'atteindre est la loi.
« L'obstacle est là ; sans doute il attend qu'on le brise.
« Ce qu'a fait Prométhée est fait ; la flamme est prise.
« Elle est sur terre, elle est quelque part ; l'homme peut
« La retrouver ; grandir, vivre, exister, s'il veut !
« S'il sait penser, gravir, creuser, saisir, étreindre,
« S'il ne laisse jamais le saint flambeau s'éteindre,
« S'il se souvient qu'il peut, puisque l'idée a lui,
« Allumer quelque chose en lui de plus que lui,
« Qu'il doit lutter, que l'aube est une délivrance,
« Et qu'avoir le flambeau, c'est avoir l'espérance ;
« Car deux rayons d'en haut composent la clarté,
« Et l'un est la puissance, et l'autre est la beauté. »

*

— O vautour, dans la nuit sans fond qui nous assiège,
Où donc est la clarté dont tu parles ? — criai-je.

J'attendais la réponse, il avait disparu.

Il s'était effacé sans même avoir décru.
Ainsi vient, tourbillonne et fuit la feuille morte
Au vent que la nuit fait quand elle ouvre sa porte,
A l'heure où sur les monts le pâtre vient s'asseoir.

V

L'AIGLE.

LE MOSAÏSME.

Unus.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Comme lorsque la lune au fond des brouillards sombre,
Une vague lueur flottait; l'immensité
Blanchissait.

Je repris ma course, et je montai
Dans l'air que je fendais d'une aile prompte et sûre,
Vers le point qu'on voyait dans l'espace; à mesure
Que je montais, l'objet grossissait, et, pareil
Aux figures qu'on voit croître dans le sommeil,
Il prenait une forme étrange; et cette mouche
Était un aigle au vol tournoyant et farouche.

Le vide était moins sombre et le vent moins mauvais.
Chacun des noirs oiseaux vers qui je m'élevais,
Comme jadis le mage était loin de l'apôtre,
Volait seul dans sa zone et ne voyait pas l'autre.

L'aigle criait :

⋆

— Qui donc est là, gouffre hideux?
Qui donc dit : Il n'est pas! Qui donc dit : Ils sont deux!

Qui donc dit : — Ils sont douze, ils sont cent, ils sont mille;
Ils emplissent l'azur comme un peuple une ville;
Et le ciel serait clair, limpide et radieux,
S'il n'était obscurci du noir essaim des dieux. —

O vents, il est! Abîme, il est seul. Seul, vous dis-je!
Ténèbres, demandez aux soleils! Le prodige,
O gouffres, ce serait qu'il ne fût pas. Je suis
L'aigle éclairé d'en haut qui plane au fond des nuits;
Je suis la bête à qui ressemble le génie;
J'ai dans mon œil hagard la lueur infinie;
Je suis le grand voyant et le grand inquiet.
J'étais près de Moïse alors qu'il s'écriait :
— O soleil! nourricier du monde! anachorète!
Seul au fond du grand ciel comme en une retraite!
Père de l'aube, roi du jour, maître du feu,
Écarte tes rayons, que je puisse voir Dieu! —
Au pied du Sina sombre, il dit : — Qui m'accompagne? —
J'ai dit : — Moi! — J'étais là, quand, montant la montagne,
Il s'enfonça, superbe et tremblant à la fois,
Dans le nuage plein de foudres et de voix;
J'ai suivi le prophète en cette ombre livide… —
O sanglots de la mère auprès du berceau vide,
O chaîne de l'esclave, ô sceptre de Néron,
Toi, peste au souffle impur, toi, guerre au fier clairon,
Éperviers qui guettez la caille à sa sortie,
Broussailles de l'horreur, ronce, aconit, ortie,
O Fatalité, spectre à l'œil morne, au pas lent,
Mal, mille-pieds hideux sur l'homme fourmillant,
Chimère Obscurité qui traînes tes vertèbres,
Chouette Nuit, crapaud Chaos, taupes Ténèbres,
Vieux ciel noir du néant, suaire du ciel bleu,
Vous mentez, vous mentez, vous mentez, j'ai vu Dieu! —

*

En ce moment l'oiseau suprême et solitaire
M'aperçut; fauve, il dit :

— Quel est ce ver de terre?
De quel droit voles-tu dans l'ombre où tu rampas?
Est-ce toi qui disais tout à l'heure : Il n'est pas?
Si c'est toi...

— je n'osais parler. —

Si c'est toi, sache
Qu'il se montre surtout dans tout ce qui le cache.
Qu'es-tu? Réponds. Sais-tu le but, l'objet, la loi?
Sais-tu pourquoi le taon mord la vache, pourquoi
L'oiseau mange la mouche et le ver le concombre?
Dis, où sont les poumons du vent? Connais-tu l'ombre?
Es-tu dans le secret? Et, quand il a tonné,
Sais-tu ce qu'on a dit? As-tu questionné
Les flots, quand vers l'écueil que bat leur inclémence
Ils viennent, commentant dans leur rumeur immense
Les actes inconnus de l'onde et de la nuit?
L'univers est un texte obscur; l'as-tu traduit?
Qu'est-ce que nous voulaient les aurores enfuies?
Pourquoi le larmoiement formidable des pluies?
Comment l'arbre tient-il dans le pépin du fruit?
As-tu questionné le Gibel et son bruit,
L'Atlas et son semoun, l'Alpe et son avalanche?
Connais-tu la Jungfrau, la grande vierge blanche?
T'a-t-elle dit le fond de la virginité?
As-tu rempli ta cruche au puits éternité,
Et ta stupidité puise-t-elle à l'abîme?
Parle. Ton ignorance, homme, est-elle la dîme

Que tu viens prélever, précédé du corbeau,
Sur la science étrange et morne du tombeau,
Brume où se sont perdus tant de mages célèbres?
T'es-tu penché pour boire à même les ténèbres?
Et t'es-tu redressé sur le vide où tu vas,
Recrachant ta gorgée et criant : Dieu n'est pas!
En est-il ainsi, brute? En ce cas, je m'afflige
De te voir. C'est Dieu seul qui règne et vit, te dis-je!
Et Dieu seul qui survit. Fais-tu le froid, le chaud,
La nuit, l'aube? Est-ce toi qui fais hurler là-haut
L'orage maniaque, et toi qui le fais taire?
Es-tu le personnage immense du mystère?
Prouve-le-moi. Voyons, homme. Quand le torrent,
Cet ouvrier terrible, inquiet, dévorant,
Sciant les rocs, traînant les terres aux campagnes,
Se met à décharner dans l'ombre les montagnes,
Empêche-le donc! Dis à l'océan : A bas!
Est-ce toi qui, prenant les lions, les courbas
Si bien qu'on ne sait plus, dans leurs fuites funèbres,
Si ce sont des lions ou si ce sont des zèbres!
Es-tu de ceux qui vont dans l'inconnu sans voir,
Qui se heurtent la nuit à l'immense mur noir,
Et qui, battant l'obstacle avec leurs sombres ailes,
Glissent sans fin le long des parois éternelles?
Sors-tu de quelque grotte affreuse, aux âpres flancs,
Où ton œil est resté fixe quatre mille ans,
Comme Satan dans l'ombre où Dieu le fit descendre?
As-tu l'esprit qu'avait la payenne Cassandre
Lorsqu'elle allait voyant d'avance Ajax brigand,
Comptant les grands palais en flamme, et distinguant
Dans la profonde nuit le glaive nu d'Egisthe?
Parle. Es-tu plein du gouffre? Es-tu le trismégiste,
Marches-tu de plain-pied avec les cieux, disant
Aux douze heures : Venez me parler, à présent
Que vous voilà sur terre, ayant en vous chacune
La gaîté du soleil ou l'horreur de la lune?
As-tu vécu parmi les bêtes dans les bois,

Le tigre t'indiquant la source, et disant : Bois!
Et, lorsque tu songeais la face contre terre,
Un ange, qu'admiraient le lynx et la panthère,
T'a-t-il jeté, de l'ombre écartant les rideaux,
Quelque effrayant manteau d'étoiles sur le dos?
Pour parler de la sorte, es-tu celui qui lie
Et qui délie? As-tu le double esprit d'Élie?
Qu'es-tu? Dis-moi ton nom. Les prophètes jadis,
A l'heure où, sur les monts par la brume engourdis,
La large lune d'or surgissait comme un dôme,
Faisaient sur l'horizon des gestes de fantôme,
Dialoguaient avec les vents, et grands, et seuls,
Ils secouaient les nuits ainsi que des linceuls;
Car le désert, prenant de graves attitudes,
Jadis parlait à l'homme, et l'homme aux solitudes;
La mer ouvrant son gouffre et l'aigle ouvrant son bec
Entendaient les devins, dans Endor, dans Balbeck,
Faire des questions aux ténèbres, et l'ombre
Donner aux noirs devins l'explication sombre.
Es-tu de ceux-là? Non! Tu serais le dernier
Que tu ne serais pas si fou que de nier.

Serais-tu par hasard, ô parleur dérisoire,
Un des grands mécontents de l'immensité noire?
Trouves-tu que les cieux sacrés vont de travers?
Peut-être étais-tu là quand Dieu fit l'univers?
Et sans doute, en ce cas, ta peine fut cruelle
De voir que ce maçon n'avait pas de truelle,
Et qu'il bâtissait l'ombre et l'azur et le ciel,
Et l'être collectif et l'être partiel,
Et l'étendue où fuit le pâle météore,
Qu'il bâtissait le temps, qu'il bâtissait l'aurore,
Qu'il bâtissait le jour que l'aube épanouit,
Les vastes firmaments bleus jusque dans la nuit,
Et les dômes profonds où vole la tempête,
Sans monter à l'échelle, une auge sur la tête!
Es-tu quelque être à qui la clarté dit : Va-t'en!

Sorti du grand flanc noir et triste de Satan?
Non! tu n'es qu'un passant frêle et vain. Je convie
Ton esprit à songer que Dieu seul est la vie;
Tout le reste est la mort; et je l'affirme en toi
A l'homme, ce buveur de la coupe d'effroi,
Ce pâle choisisseur de redoutables routes,
Cet aveugle qui guette et ce sourd aux écoutes!
Viens-tu braver ce Dieu que l'ombre a combattu?
Allons, parle, as-tu vu Léviathan? L'as-tu
Surpris dans l'antre où l'eau baigne les granits chauves,
Ou dans quelque forêt pleine de lueurs fauves?
Peux-tu dire : J'ai vu Léviathan! voici
Comment il est! comment il rampe! il nage ainsi!
As-tu lu seulement ce qu'en dit Job? Non, certes!
Écoute alors :

«Son corps, couvert de lames vertes,
Semble un mouvant amas de boucliers d'airain.
Son sommeil fait le bruit d'un torrent souterrain.
Quand il a soif, sa gueule, ouverte, vaste, horrible,
Boit tout un fleuve avec un aboîment terrible.»

Voilà ce que dit Job, c'est effroyable; eh bien,
Moi qui l'ai vu, je dis : Ce que dit Job n'est rien.

⋆

Léviathan! Des poils, des crêtes, des mâchoires,
Ailes qui sont des bras, pieds qui sont des nageoires,
Des griffes qu'on prendrait pour des herbes, des nœuds,
Mille antennes qui font un branchage épineux,
Un nombril vert, pareil à la mer qui se creuse,
C'est l'ombre faite monstre, et qui vit, chose affreuse!
Je ne sais quoi de noir et de prodigieux

Qui mord avec des dents, qui voit avec des yeux!
La façon dont il met ses pieds l'un devant l'autre
Est horrible; le flot rugit quand il s'y vautre;
Ainsi qu'un vase au feu, sur son front la mer bout;
Il sème en se traînant ses écailles partout
Comme un cygne sa plume au moment de la mue;
La foudre tomberait sur lui sans qu'il remue.
Il est l'horreur; il est l'hydre dont tout frémit;
Et quand Léviathan crache, Satan vomit.
Que cet être affreux soit dans le monde où nous sommes
Et puisse regarder le ciel comme les hommes,
Cela trouble l'esprit et confond la raison.
Lorsqu'il passe, la nuit, derrière l'horizon,
La lueur de ses yeux semble l'aube; la grève
Blanchit; le voyageur dit : l'aurore se lève,
Et ne se doute pas, dans sa tranquillité,
Que c'est Léviathan qui fait cette clarté.
Passant paisible, il songe à l'aube douce et blonde,
A la rosée, aux fleurs... — Quelle terreur profonde,
Quel frisson si, dans l'ombre, il pouvait soudain voir
Cette forme inouïe et sombre se mouvoir!

Parfois Léviathan redescend vers le gouffre,
Et les larves ont peur au fond du lac de soufre,
Et l'enfer tremble avec son geôlier pâlissant
Quand, là-haut, sur leurs fronts, tout à coup surgissant,
Sa tête, comme un mont qui remuerait sa cime,
Se dresse épouvantable au rebord de l'abîme.

Toi qui viens dans mon ombre, iras-tu le chercher
Dans sa grande herbe verte, ou bien sous son rocher?
Iras-tu le lier de cordes sous le ventre?
Et le traîneras-tu, hideux, hors de son antre,
Pour faire dans ta cour, en plein soleil, devant
Cet être, objet nocturne, incroyable, et vivant
De tant de visions et de tant d'épouvantes,
Attrouper les enfants et rire les servantes!

Eh bien! dans sa main — songe à cela, vil roseau,
Dieu prend Léviathan comme on prend un oiseau! —

*

L'aigle reprit :

— Moïse était seul sous la nue;
Au fond resplendissait une face inconnue,
Et moi je regardai. La face, c'était Dieu.
Je l'ai vu! Je l'annonce à vous qui vivez peu,
J'ai vu l'effrayant Dieu de l'éternité sombre!
Dieu! dernier jour du temps! dernier chiffre du nombre!
Voici ce que l'esprit apprend sur la hauteur :
Avant la créature était le créateur;
Le temps sans fin était avant le temps qui passe;
Avant le monde immense était l'immense espace;
Avant tout ce qui parle était ce qui se tait;
Avant tout ce qui vit le possible existait;
L'infini sans figure au fond de tout séjourne.
Au-dessus du ciel bleu qui remue et qui tourne,
Où les chars des soleils vont, viennent et s'en vont,
Est le ciel immobile, éternel et profond.
Là, vit Dieu. La durée, ainsi qu'une couleuvre,
Se roule et se déroule autour de lui. Son œuvre,
C'est le monde; il la fait; l'œuvre faite, il s'endort.
Alors partout s'épand comme une nuit de mort
Où les créations flottent abandonnées.
Après avoir dormi des millions d'années,
L'être incommensurable à qui rien n'est pareil,
Dont l'œil en s'entr'ouvrant luit comme le soleil,
Se réveille au milieu d'une extase profonde
Et de son premier souffle il crée un nouveau monde,
Création splendide, univers lumineux,

Où l'atome étincelle, où se croisent des feux,
Clair, vivant, traversé par des astres sans nombre,
Qui tourbillonne autour de sa bouche dans l'ombre.
Et puis il se rendort, et ce monde s'en va.
Un monde évanoui, qu'importe à Jéhovah?
Il est. Lui seul existe, et l'homme est un fantôme.
Pas plus que le soleil ne s'occupe du chaume
Après la moisson faite et les épis coupés,
L'être ne prend souci des mondes dissipés.
Il est. Cela suffit. Sa plénitude ignore.
La forme fuit, le son meurt dans l'onde sonore,
Ce qui s'éteint s'éteint, ce qui change est changé.
Il dit : Je suis. C'est tout. C'est en bas qu'on dit : J'ai!
L'ombre croit posséder, d'un vain songe animée,
Et tient des biens de cendre en des doigts de fumée.
Dieu n'a rien, étant tout. Ah! malheur à celui
Qui doute! Je vous dis que sa face m'a lui
Et que j'ai vu son œil sombre dans les tonnerres.
Les patriarches blancs et huit fois centenaires
Lui parlaient autrefois. C'est lui! C'est le vivant.
C'est dans la grande nuit le grand soleil levant.

Rien n'existe que Dieu.

Tout le craint, tout le nomme.

⋆

La pierre du tombeau souffle sur l'homme, et l'homme
S'évanouit ; ses jours n'ont pas de lendemain ;
Il marche quelques pas dans un obscur chemin,
Puis son pied se dissipe et sa route s'efface ;
Il meurt, et tout est mort. Quoi qu'il tente ou qu'il fasse,
Il possède l'éclair, le vent, l'instant, le lieu ;
Il est le rêve, et vit le temps de dire adieu.

Fantômes! vous flottez sur les heures obscures
Dans ce monde où l'on voit passer quelques figures!
Hommes, qu'êtes-vous donc? Des visages pensifs.
Le mal descend de vous comme le froid des ifs.
Vos desseins sont des puits d'iniquité; vous êtes
Des antres où le vice et le crime ont leurs fêtes;
Vos maisons et vos seuils et vos toits et vos murs
Portent plus de forfaits qu'un cep de raisins mûrs;
Vous incrustez d'or fin vos lits de bois d'érable;
Vous tordez les haillons du pauvre misérable
Et votre pourpre est faite avec le sang qui sort;
Vous changez en hochet le redoutable sort,
Et vous jouez aux dés, riant, perdant des sommes,
Pendant que dans sa nuit le destin joue aux hommes;
Vos villes sont des bois; on vole, on fraude, on vend;
L'ignorant est le pain que mange le savant;
Et l'homme vautour tient l'homme taupe en sa serre,
Et l'ânier Intérêt fouette l'âne Misère;
Vous souffrez à toute heure et de tous les côtés.
A quoi bon, étant tous au néant emportés?
Vous pensez. Croyez-vous? Vos crânes sont des voûtes
Sans lampes, d'où les pleurs suintent à larges gouttes.
Vous priez. Qui? comment? pourquoi? Vous ne savez.
Vous aimez. O nuit sombre! ô cieux en vain rêvés!
Vos sens sont un fumier dont votre amour s'arrange,
Et dans votre baiser le porc se mêle à l'ange.
Et Satan a tant fait que votre abaissement
Est souillure sur terre et tache au firmament.

Donc il fit tout, ce Dieu! les cieux, les monts, les bêtes,
Tout, même votre bruit et l'ombre que vous faites;
Donc il ouvrit la main, le semeur éternel,
Et sema dans l'espace à tous les vents du ciel
Les étoiles, poussière ardente, cendre ignée,
Tout ce que vous voyez la nuit; cette poignée
De graines d'or, jetée au sillon de clarté,
Tombe dans l'infini pendant l'éternité.

Parfois, quand Dieu regarde, il a honte de l'homme ;
Et les tigres des bois et les césars de Rome,
Les rois portant au front Mané Thécel Pharès,
Réverbèrent, parmi les vivants effarés,
Le vague flamboiement de sa colère immense.

Hommes, sachez ceci, spectres pleins de démence :
Il est, quand il lui plaît, le Dieu farouche. Il met
La marque de sa foudre à tout hautain sommet ;
Lorsqu'il s'éveille, il est terrible ; il frappe, il venge.
Il souffle sur la cendre, il crache sur la fange ;
Il livre Tyr et Suse aux onagres rayés ;
Il poursuit, à travers les siècles effrayés,
Ainsi qu'on traque un loup de repaire en repaire,
Vingt générations pour le crime du père.
O passants de la nuit, marcheurs des noirs sentiers,
Hommes, larves sans nom, qui mourez tout entiers,
Dieu montre brusquement sa face à qui l'outrage ;
Et quand vous l'insultez dans votre folle rage,
Comme le grand lion surgit dans la forêt,
Adonaï s'efface et Sabaoth paraît !
Saint, saint, saint, le seigneur mon Dieu. Silence, abîmes ! —

Et l'aigle s'enfonça dans les brumes sublimes
Pareil au grain de feu tombé de l'encensoir.

•

VI

LE GRIFFON.

LE CHRISTIANISME.

Triplex.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.
J'y volai.

L'âpre nuit mourait, mais sa pénombre
Masquait encor le jour qu'on voyait poindre aux cieux.

Et cette mouche était un griffon monstrueux
Qui faisait trembler l'ombre avec son aile énorme.

Et le griffon cria :

★

— Que l'aigle d'en bas dorme!
Je veille. Dieu plus haut que l'aigle m'emporta.
Tu viens du Sinaï, je viens du Golgotha;
Aigle, la foudre emplit ton œil visionnaire;
Moi, j'ai vu le gibet plus grand que le tonnerre.
Quand les bourreaux dressaient la croix, j'étais dessus;
J'ai frissonné sur l'arbre où l'on cloua Jésus;
J'ai vu cette agonie immense et solennelle;

Marc a pris pour l'écrire une plume à mon aile;
J'ai regardé Jésus saigner et s'assoupir;
Je sais tout; je suis plein de son dernier soupir.
Je sème sa parole au souffle de la bise.
Aigle, Christ en sait plus que Moïse, Moïse
N'ayant que les rayons, et Christ ayant les clous.
Non, Dieu n'est pas vengeur! Non, Dieu n'est pas jaloux!
Non, Dieu ne s'endort pas, portant toute la voûte!
Non, l'homme ne meurt pas tout entier!

Aigle, écoute :

*

Dieu, le monde étant fait, reconnut que cela
N'était rien, puisque rien n'y disait : Me voilà;
Puisque rien n'y pensait et n'y parlait; de sorte
Que la création en naissant était morte;
Or l'incréé voulut engendrer l'immortel.
Il fit l'âme, et la mit dans l'homme, son autel.
L'homme seul reçut l'âme en l'univers visible.
Dieu créa pour Adam ce faîte inaccessible.
Au-dessous de l'homme, âme, intelligence, esprit,
La matière roula dans la pierre, fleurit
Dans la plante, et hurla dans la bête, sans vivre.
Voyant qu'il avait seul une âme, Adam fut ivre;
Il voulut la science et déroba le fruit.
C'est pourquoi Dieu jeta les hommes dans la nuit.

Et, depuis ce jour-là, l'urne amère est remplie.
Sous la faute d'Adam tout le genre humain plie.
Le labeur est ingrat et le sillon est dur;
L'homme naît mauvais, triste, inexorable, impur;
L'enfantement du mal déchire le flanc d'Ève.
La guerre et l'échafaud, ces deux tranchants du glaive,

Vont fauchant l'ignorant, le faible et l'innocent;
Le fratricide affreux, qui croit le père absent,
Fait peur aux cieux avec le sang qu'on lui voit boire;
Hélas! dans la forêt de l'humanité noire,
Un éternel Caïn tue à jamais Abel.
L'homme adore Moloch, Dagon, Teutatès, Bel;
Et sur les crimes rois les monstres dieux flamboient.
Les vices, meute infâme, autour de l'âme aboient.
Toute l'humanité tinte comme un beffroi.
Partout l'horreur, le râle et le rire, et l'effroi.
Toute bouche est ulcère et tout faîte est cratère.
Un bruit si monstrueux sort de toute la terre
Que la nuit, veuve en deuil, dit au jour qui rougit:
C'est le tigre qui parle ou l'homme qui rugit!
Satan à l'entour vole et plane, oiseau de proie
Des âmes. La douleur formidable est sa joie.

Et plein de feux, de pleurs, de tourments éperdus,
Et de bustes vivants dans les flammes tordus,
Pleins de cris qui s'en vont au bronze de la voûte
Et que la surdité de l'impossible écoute,
Coupole de l'abîme ayant pour pendentifs
D'affreux écroulements d'êtres noirs et plaintifs,
Geôle sans fond, sans jour, sans espoir, sous la foule
Des vivants, sous ce tas de vanité qui roule,
Sous le flot des passants de la vie et du bruit,
Sous le penseur, captif du rêve qu'il construit,
Sous les guerriers casqués et sous les femmes nues,
Sous les larges festins qui chantent jusqu'aux nues,
Sous tout ce qui s'allume et tout ce qui s'éteint,
Sous tous les pas de l'homme, orgueil, science, instinct,
Sous tout être qui marche, ou chancelle, ou trébuche,
L'enfer éternel guette et s'ouvre, vaste embûche.

Noir sillon composé de tous les vils limons,
Qui reçoit des esprits et qui rend des démons,
Qui produit des moissons de spectres, et des gerbes

IMPRIMERIE NATI

De monstres flamboyants, lugubres et superbes,
D'où sort tout ce qui tue, où croît tout ce qui ment,
Et qui tressaille, ému d'un long frémissement,
Chaque fois qu'il entend l'affreux cri de la chute,
Chaque fois qu'en sa nuit descend, essaim qui lutte,
Quelque tourbillon sombre et triste où l'âme luit,
Et qu'il voit au-dessus de lui, noire et sans bruit,
S'ouvrir l'immense main de son semeur sinistre!

*

Mais le livre de vie est là, divin registre;
L'homme, c'est l'âme; l'homme en lui porte un rayon,
Et la matière seule est la damnation.
Dieu pense, et la douleur lentement le désarme.
Dieu s'appelle pardon, l'homme se nomme larme;
Dieu créa la pitié le jour où l'homme est né.

Devant les actions de l'homme infortuné
Souvent la pureté des firmaments s'indigne;
Souvent l'astre aux yeux d'aigle et l'ange au vol de cygne
S'étonnent de cette ombre et de cette noirceur;
Dieu, voyant l'homme fourbe, implacable, oppresseur,
Est triste; et quand, sortant de la nuit, la Colère
Apparaît, face sombre et que la foudre éclaire,
Rappelant au Seigneur ce que l'homme lui doit,
Prête à maudire, il met sur cette bouche un doigt.
Ce doigt mystérieux et doux, c'est la clémence.

Le pardon dit tout bas à l'homme : Recommence!
Redeviens pur. Remonte à ta source. Essayons.
Rentre au creuset. Ton Dieu t'offre dans les rayons,
Pour refaire ton âme obscurcie et difforme,
Le cercueil, ce berceau de la naissance énorme.

Clémence, c'est le fond de Dieu. Dieu boit le fiel.
Dieu ne venge pas Dieu devant l'azur du ciel.
Il ne revomit rien sur l'homme. Secourable,
Tendre, il chasse du pied le mal, ce misérable.
Dieu, que l'homme coupable appelait, s'est penché,
Et, voyant l'univers sanglant, mort, desséché,
Et songeant, pour lui-même et pour lui seul sévère,
Que pour sauver un monde il suffit d'un calvaire,
Il a dit : Va, mon fils! Et son fils est allé.

Rédemption! Mystère! O grand Christ étoilé!
Soif du crucifié, d'amertume assouvie!
Linceul dont tous les plis font tomber de la vie!
O gibet qui bénit Judas et Barabbas!
Qui verse à flots la sève et l'espérance en bas,
Croix, à tous les esprits, arbre, à toutes les plantes!
Sublime embrassement des grandes mains sanglantes!
Œil mourant de Jésus dont l'éternité luit!
O pardon! ô pitié de l'azur pour la nuit!
Paix céleste qui sort de toutes les clémences!
O mont mystérieux des oliviers immenses!
Après le créateur, le sauveur s'est montré.
Le sauveur a veillé pour tous les yeux, pleuré
Pour tous les pleurs, saigné pour toutes les blessures.
Les routes des vivants, hélas! ne sont pas sûres,
Mais Christ, sur le poteau du fatal carrefour,
Montre d'un bras la nuit et de l'autre le jour!

Après lui sont venus les apôtres, ces têtes
Flamboyantes; les saints; martyrs jetés aux bêtes,
Vierges louant Jésus dans le noir tombereau,
Femmes grosses chantant pendant que le bourreau,
Effroyable, arrachait leurs enfants de leurs ventres,
Et les pères des bois, et les docteurs des antres,
Et les voix des déserts et des cloîtres, criant
A l'homme en sa nuit froide : Orient! Orient!

*

Oh! vous l'avez cherché sans l'entrevoir, sibylles,
Ce Dieu mystérieux des azurs immobiles!
Filles des visions, toi, sous l'arche d'un pont,
Manto; toi, guettant l'œuf que la chouette pond,
Albunée, et brûlant une torche de cire;
Toi, celle de Phrygie, épouvante d'Ancyre,
Parlant à l'astre et, pâle, écoutant s'il répond;
Celle d'Imbrasia; celle de l'Hellespont
Qui se dresse déesse et qui retombe hyène;
Toi, Tiburtine; et toi, la rauque Libyenne,
Criant : Treize! essayant la loi du nombre impair;
Toi dont le regard fixe inquiétait Vesper,
Larve d'Endor; et toi, les dents blanches d'écume,
Les deux seins nus, ô folle effrayante de Cume;
Chaldéenne, filant un invisible fil;
Sardique à l'œil de chèvre, au tragique profil;
Toi, maigre et toute nue au soleil, Érythrée,
D'azur et de lumière et d'horreur pénétrée;
Toi, Persique, habitant un sépulcre détruit,
O face à qui parlaient les passants de la nuit
Et les échevelés qui se penchent dans l'ombre;
Toi, mangeant du cresson dans ta fontaine sombre,
Delphique; âpres esprits, toutes, vous eûtes beau
Hurler, frapper le vent, remuer le tombeau,
Rouler vos fauves yeux dans la profondeur noire,
Nulle de vous n'a vu clairement dans sa gloire
Ce grand Dieu du pardon sur la terre levé.
Sainte-Thérèse, avec un soupir, l'a trouvé.

*

Le pardon est plus grand que Caïn, et le couvre.
La clémence de Dieu de tous les côtés s'ouvre,

Et c'est la seule embûche où l'on tombe toujours.
La langue des muets et l'oreille des sourds,
C'est le pardon. La grâce aide qui s'abandonne.
C'est ce qui manque à tous et ce qu'à tous Dieu donne.
Père, il sourit aux fils qui lui montrent le poing.
Dieu serait le puni s'il ne pardonnait point.
Son ciel est un regard clément. Toutes les grâces
Qu'il fait à chaque instant s'envolent, jamais lasses,
Se dispersent au loin dans tous les univers,
Et, du faible au méchant, du farouche au pervers,
Errent, abeilles d'or, et butinent les âmes,
Puis reviennent, mêlant baumes, encens, dictames,
Rapportant les parfums extraits des cœurs maudits,
Emplir du miel pardon la ruche paradis.

Clémence! mot formé de toutes les étoiles!
Dieu! ciel de tous les yeux! port de toutes les voiles!
Jamais, brume ou tempête, et quel que soit le vent,
L'asile n'est fermé tant que l'homme est vivant;
Toute lèvre est reçue au céleste ciboire;
Le sang du sauveur coule et toute âme y peut boire;
Si ténébreux que soit l'homme qui va partir,
A l'heure de la mort un cri de repentir,
Un appel de la foi que le tombeau recrée,
Un regard attendri vers la lueur sacrée,
Vers ce qu'on insultait et ce qu'on dénigrait,
Un sanglot, moins encore, un soupir, un regret
De l'âme détestant sa tache originelle,
Suffit pour qu'elle échappe à la peine éternelle,
A l'enfer qui, voyant ce que les hommes font,
Tord les chaînes sans fin dans les gouffres sans fond.
Qui que tu sois, esquif, tourne vers Dieu ta proue.
Le châtiment sans terme et sans espoir écroue,
Sous les éternités plus lourdes que les monts,
Les démons seuls et ceux qui deviennent démons.
Pour que la peine tombe immuable et tardive,
Il faut du dernier cri l'horrible récidive;

Dans l'éternité sombre, Achab, Caligula,
Borgia qu'entre tous la tiare étoila,
Philippe deux, Timour, Phalaris, Louis onze,
Néron, sont au carcan sur des trônes de bronze.
Pourquoi? parce qu'ils ont dit : Non! au grand moment,
Que leur âme est sortie en un vomissement!

L'homme n'a qu'à pleurer pour retrouver son père.
Le malheur lui dit : Crois. La mort lui crie : Espère!
Qu'il se repente, il tient la clef d'un sort meilleur.
Dieu lui remplace, après l'épreuve et la douleur,
Le paradis des fleurs par l'éden des étoiles.
Ève, à ta nudité Marie offre ses voiles;
L'ange au glaive de feu rappelle Adam proscrit;
L'âme arrive portant la croix de Jésus-Christ;
L'éternel près de lui fait asseoir l'immortelle.
Aigle, la sainteté de l'âme humaine est telle
Qu'au fond du ciel suprême où la clarté sourit,
Où le Père et le Fils se mêlent dans l'Esprit,
Il semble que l'azur égalise et confonde
Jésus, l'âme de l'homme, et Dieu, l'âme du monde! —

*

Et, l'œil au firmament, ne regardant plus rien,
Comme ivre de rayons, le monstre aérien,
Lion par la crinière et l'ongle, oiseau par l'aile,
Chanta :

— Paix, vie et gloire à la voûte éternelle!
Il est le véritable! Il vit. Il est présent.
Comme il est l'invisible, il est l'éblouissant;
Il a créé d'un mot la chose et le mystère,
Tout ce qu'on peut nommer et tout ce qu'il faut taire.

Quand l'homme juste meurt, il lui ferme les yeux;
Le beau jardin Azur est plein d'esprits joyeux;
Ils entrent à toute heure et par toutes les portes;
Dieu fait évanouir les gonds des villes fortes;
Entre ses doigts distraits il tord le pâle éclair;
Le grand serpent lui semble un cheveu dans la mer.
Il est le grand poëte, il est le grand prophète.
Il est la base, il est le centre, il est le faîte;
Il est celui qui songe, il est celui qui voit;
Il connaît l'avenir auquel tout homme a droit,
L'Éden soleil, l'abîme et ses chambres funèbres.
Ceux qui marchent sans lui s'en vont dans les ténèbres.
Il ordonne à la nuit d'envelopper le jour.
Il met la mort, archer, au créneau de la tour.
Les cèdres du Liban, pareils à de vieux prêtres,
Parlent de lui tout bas; l'ombre de tous les êtres
S'incline devant lui les matins et les soirs.
Les vierges, à ses pieds, dans de purs encensoirs,
Font brûler un parfum composé des prières
De tous ceux que le monde appelle ses lumières,
De tous les saints qui sont sur terre et dans le ciel;
Cette blanche fumée enveloppe l'autel,
Et l'Incréé, caché sous des voiles de flammes,
Se penche, respirant la douce odeur des âmes.
Les colonnes des cieux s'étonnent devant lui;
Ces hauts piliers, chargés de ce dôme inouï,
Frissonnent éperdus à son souffle, et ressemblent
A leur propre reflet dans des ondes qui tremblent.
O Dieu! roi! père! asile! espoir du criminel!
Éternel laboureur! moissonneur éternel!
Maître à la première heure et juge à la dernière!
C'est lui qui fit le monde avec de la lumière!
Le firmament est clair de sa sérénité.
Par moments, dans l'azur splendide et redouté,
O mystère! il se fait des silences d'une heure;
Personne en haut ne chante et nul en bas ne pleure;
L'ange abaisse, pensif, son clairon éclatant;

Dieu médite; le ciel rêve; l'enfer attend.

Et c'est ce mot qui sort de l'ombre : Je pardonne. —

*

Le griffon s'effaça, comme l'éclair qui tonne,
Dans une brume où rien ne semblait se mouvoir.

VII

L'ANGE.

LE RATIONALISME.

Homo.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

La nuit derrière moi, comme un hideux décombre,
Croulait, et vers le point lointain, vague et vivant,
Je volai, m'enfonçant de plus en plus avant
Dans le bleu firmament doré d'une aube étrange;
Et cette mouche était un ange.

Et cet archange,
Immense, déployant sur mon front qui rêvait
Deux ailes, l'une blanche et l'autre noire, avait
L'œil fixe, et sur son front le jour semblait éclore;
Et l'aile blanche allait se fondre dans l'aurore,
Et l'aile noire allait se perdre dans la nuit.

Dans ce ciel où mon vol profond m'avait conduit,
Mer où notre ciel noir semblait une presqu'île,
L'ange apparaissait fier, heureux, puissant, tranquille;
Si la nuit descendait et si le jour montait,
Il ne le savait pas; on eût dit qu'il était
A jamais immobile, ayant trouvé la sphère
Où l'extase n'a plus de mouvement à faire,
Et qu'il était créé, lui l'être grand et pur,

Pour ne rien regarder qui ne fût pas l'azur.
Il se tenait debout sans baisser la prunelle,
Comme s'il ne voyait qu'une chose éternelle.

Et, sentant que vers lui d'en bas quelqu'un venait,
— Qu'es-tu? — dit l'ange, beau comme l'astre qui naît,
Et sans tourner vers moi ses yeux ni sa figure.
Et je lui dis : — O front voisin de l'aube pure,
Je suis l'être à qui plaît la tombe dans l'exil. —
L'ange me regarda. — Demeure, — me dit-il.

⋆

Puis — et je vis alors qu'il tenait une palme —
Il se mit à parler au gouffre :

— L'Être est calme.
Dieu vit. Le Oui du jour et le Non de la nuit
Sont deux larves qu'un souffle obscur forme et détruit;
Le mot noir est un grain de cendre dans la brume,
O gouffre, et le mot blanc est un flocon d'écume;
L'infini ne sait point ce qu'on murmure en bas;
Moi, j'écoute et j'entends. Shiva dit : — Dieu n'est pas,
Et du crime de tout personne n'est coupable. —
Hermès dit : — L'invisible erre dans l'impalpable. —
— Deux dieux, dit Zoroastre; un désordre normal.
L'être, c'est le combat du bien contre le mal. —
Orphée au chant profond dit : — Les dieux semblent être;
Mais quand on les contemple, on les voit disparaître,
Tant la Fatalité, larve sans front, sans yeux,
Sans cœur, étreint la terre et l'enfer et les cieux. —
Moïse dit : — Il est. Il est seul. Il se venge.
L'homme est une ombre, et meurt. — Et Jésus au front d'ange
Dit : — Dieu pardonne. Il rend Adam au paradis.
L'âme humaine survit à l'homme. — Et moi je dis,

— Car, sur chaque échelon de l'échelle où meurt l'ombre,
Le Verbe lumineux succède au Verbe sombre;
On monte à la parole après le bégaiement —
Je dis :

Dieu, c'est le vrai. Ni vengeur, ni clément;
Il est juste. Venger l'affront, c'est le connaître,
Et c'est le mériter. Être clément, c'est être
Injuste pour tous ceux qu'on ne pardonne pas.

⋆

Quand tu vis Sabaoth, aigle, tu te trompas.
Griffon, qui sur ton aile as porté l'évangile,
Écoute. Écoutez tous! Zoroastre est d'argile;
Shiva, qui n'est qu'un mage et que l'Inde croit dieu,
Est fange; Hermès est poudre; Orphée au regard bleu
A senti son squelette au sépulcre descendre;
Et le voleur du feu, Prométhée, est de cendre;
Moïse n'est pas près du Seigneur; Jésus-Christ
N'est pas près du Seigneur; nul prophète n'écrit
Près de Dieu; nul archange ailé, nul personnage,
Nul saint. L'Éternité n'a pas de voisinage.

Écoutez! Gravissez le réel pas à pas.

⋆

Dieu n'est pas le pêcheur qui jette des appâts
Au pauvre être fuyant que l'appétit assiège;
Et son bonheur n'est pas de prendre l'homme au piège.

Pas d'enfer éternel.

*

Quoi, l'être aux instants courts,
Quoi, le vivant rapide enchaîné pour toujours!
Quoi, des illusions, des erreurs, des risées,
Quoi, des fautes d'un jour et d'une ombre, écrasées
Sous ce mot immobile et monstrueux : Jamais!
Dieu se faisant bourreau du haut des clairs sommets!
Dieu pire que Shylock, le vil rogneur de piastres!
L'Incréé, couronné de comètes et d'astres,
Tenaillant dans sa cave un moucheron puni!
La grandeur s'acharnant aux petits! L'infini
Donnant la question à l'insecte qui pleure!
L'éternité tordant les minutes de l'heure!
Quoi! ce juge aurait soif, quoi! ce père aurait faim
De l'angoisse sans borne et du tourment sans fin!
Il aurait pour travail la souffrance, et pour joie
De faire écarteler, dans l'enfer qui flamboie,
L'homme, atome éperdu, sanglant, épouvanté,
Aux quatre vents de l'ombre et de l'immensité!
Chassez ce songe, vous, fantômes, qui le faites!
Quoi! ces mondes créés dans des robes de fêtes,
Quoi! la vie et le jour, l'éther, le firmament,
L'azur, l'océan perle et l'astre diamant,
Cette resplendissante et profonde nature,
Ne seraient qu'une chambre énorme de torture!
Et dans les vastes cieux la constellation,
Du gouffre émerveillé sublime vision,
Mêlant l'étoile bleue et blanche au soleil rouge,
Éclatante, serait la chandelle du bouge!

Que quelqu'un ait rêvé cela, c'est mon ennui.

Et, comme les damnés, hier, demain, aujourd'hui,

Toujours, brûlent au feu qui ne doit pas s'éteindre;
Et, comme ce serait blâmer Dieu que les plaindre;
— Ce serait supposer qu'il peut être meilleur; —
En outre, comme, étant larme, angoisse et douleur,
La pitié ferait tache au paradis; et, comme
Dieu ne doit rien cacher de sa justice à l'homme,
A l'âme, à l'ange, aux saints, et que l'éternel feu,
L'enfer, est un côté de la vertu de Dieu;
Comme, alors, les élus devant voir la géhenne,
Il faut qu'elle les charme, et que pour eux la peine
Se résolve en bonheur, et qu'avec son tourment
L'enfer soit pour le ciel un assaisonnement,
Et que l'ange se plaise au sanglot qui s'élève;
Le paradis n'est plus qu'un balcon de la Grève,
Où l'on vient voir, avec un sourire serein,
Brûler la Brinvilliers et rouer vif Mandrin,
Où l'on vient contempler l'agonie âpre et lente,
Et voir l'effet que font l'huile et la poix bouillante
Sur Caïn, et Judas hurler, et Lucifer
Rugir à chaque coup de la barre de fer! —

*

Il se tut; puis rouvrit ses deux lèvres vermeilles
D'où les mots s'envolaient ainsi que des abeilles,
Comme s'ouvre la ruche après que l'aube a lui :

*

— Personne n'est puni pour la faute d'autrui.

D'ailleurs, hommes, le fruit est fait pour qu'on le cueille.

Le livre monde est fait pour qu'on tourne la feuille.
Savoir, c'est vivre; et vivre est le droit. Adorer,
C'est connaître; et la porte aime à voir l'âme entrer.
Quelle que soit la lutte ou la peine ou l'épreuve,
Chaque fois que l'homme, humble et que le doute abreuve,
Saisit un fait nouveau dans l'ombre, il a goûté
De Dieu, de la lumière et de l'éternité.
C'est bien. C'est vers le jour une marche gagnée.
A grands coups de science, à grands coups de cognée,
Les vivants ont raison, dans leur obscurité,
D'ébaucher la statue immense Vérité.
L'homme est le noir sculpteur, le mystère est le marbre.
Faites. Ève a raison de se dresser vers l'arbre;
Prométhée a raison, Galilée a raison;
Colomb, qui cueille un monde au fond de l'horizon,
Fait bien; Dante envahit la nuit cercle par cercle;
Spinosa du néant lève l'affreux couvercle;
Fulton dompte la mer que Xercès révolta;
Galvani forge et mêle, à côté de Volta,
Les fluides, force, âme, aimants, métaux, mercures;
Mesmer tressaillant touche aux frontières obscures;
C'est ton droit, homme. Eschyle et Shakspeare ont raison,
O terre, d'étoiler ton plafond de prison.
Rœmer arrête au vol la lumière ravie;
Gutenberg fait du jour, de l'amour, de la vie
Avec le plomb fondu du vieux supplice humain;
Pythagore soumet l'ombre à son examen;
Papin attelle à l'homme, à la terre charmée,
A l'âme, au char de feu, le noir cheval fumée;
Halley de la comète est l'éclatant héraut;
Leibniz offre à l'esprit l'évasion d'en haut,
Et, tressant le calcul, la pensée et l'étude,
Jette dans l'infini l'échelle de Latude;
Harvey dit : le sang coule, et l'homme vit! Képler
Prend dans les cieux l'étoile, et Franklin prend l'éclair;
Jackson ôte l'angoisse à la chair qu'il mutile;

Ils sont tous dans le vrai, dans le beau, dans l'utile.
Allez! prenez la bêche et bêchez le jardin!
Montgolfier veut l'azur en attendant l'éden;
Bien. Et Luther fait bien d'ouvrir l'âme, et Vésale
Éclairant le dedans de la mort colossale
Fait bien. L'audace est sainte et Dieu bénit l'effort.
Tous les glaives de feu derrière Adam ont tort!
Monte, esprit. Dieu t'attend. Dans ses deux mains de flamme,
Équilibre, il tient l'astre, et, justice, il tient l'âme;
Et, l'univers ayant ce but : voir et savoir,
Pour l'astre et pour l'esprit rayonner est devoir.

*

Monte, et ne tremble pas. C'est une âpre montée.
Par instants l'âme hésite, à mi-côte arrêtée.
L'esprit humain qui va voit devant lui l'écueil,
L'escarpement, l'horreur, le chaos, le cercueil,
Et le sentier toujours plus sinistre et plus roide;
Ce marcheur a le front baigné de sueur froide;
Va, marcheur! Mal et Bien portent à leurs deux bouts
L'effroi. Souvent, féroce au bonheur des hiboux,
Le progrès, rudoyant tous les petits bien-êtres,
Vomit tous les rayons dans toutes les fenêtres.
Le bien est sans pitié. Traverse sans trembler
Tout ce que tu verras autour de toi hurler;
Le progrès a parfois l'allure vaste et fauve,
Et le bien bondissant effare ceux qu'il sauve.
Va donc! Double le pas! L'horizon s'élargit.
Va! monte! à chaque étape une larve surgit;
C'est l'avenir debout dans sa figure étrange;
L'avenir semble spectre avant d'apparaître ange.
Marche! Qui veut aller à lui doit être prêt
A tous les grands combats; l'homme se tromperait
S'il croyait qu'on obtient Dieu sans peine, et qu'on pousse

L'enfer dans le tombeau sans lutte et sans secousse.
L'enfantement du mieux a ses convulsions.
Tout dans les cieux se fait par révolutions.
Qu'est-ce que le progrès? un lumineux désastre,
Tombant comme la bombe et restant comme l'astre.
L'avenir vient avec le souffle d'un grand vent;
Il chasse rudement les peuples en avant;
Il fait sous les gibets des tremblements de terre;
Il creuse brusquement, sous l'erreur qu'il fait taire,
Sous tout ce qui fut lâche, atroce, vil, petit,
Des ouvertures d'ombre où le mal s'engloutit.
Va, lutte, esprit de l'homme! Il ne faut pas qu'on aille
S'imaginer le bien de facile trouvaille.
Le bien étonne; et l'âme a peur en le créant;
Il a la majesté farouche du géant
Quand, écumant, et plein d'une rumeur confuse,
Il sort, lion, de l'antre, ou, vague, de l'écluse.
Oui, le progrès est l'eau qui monte dans la nuit;
Il monte, il est torrent; du passé qu'il détruit
Il est le châtiment; il vient; pas de refuge;
Il monte, il est marée; il monte, il est déluge!
Sombre inondation de bonheur! O terreur!
Dit l'homme. Et le génie, indomptable éclaireur,
Crie : O joie! Allons, marche, esprit de l'homme! avance!
Accepte des fléaux l'énorme connivence!
Marche! Oui, souvent, douteux pour qui l'a souhaité,
Le progrès, effrayant à force de clarté,
A, quand il vient broyer le faux, l'abject, l'horrible,
Des apparitions de crinière terrible.
Sa promesse menace; et pour tout ce qui doit
Tomber, mourir, finir dans le jour qui s'accroît,
Faux dieux, faux prêtres, mage impur, juge vendable,
Son rire est le rictus de l'aube formidable.
Depuis Adam, depuis Noé, de temps en temps,
Le progrès, qui poursuit ses vaincus haletants,
Qui veut qu'on soit, qu'on marche et qu'on fouille et qu'on taille,
Pousse ses légions d'azur dans la bataille,

Ses penseurs constellés, éthérés, spacieux,
Tous ses olympiens vêtus d'un pan des cieux,
Euler le sidéral, le splendide Épicure,
Et, comme les chouans dans la Vendée obscure,
Les hommes du passé, lourds, troublés, nébuleux,
Disent en les voyant : Fuyons! voici les bleus!
Et ces hommes divins et ces hommes solaires
Font marcher leurs bienfaits au pas de leurs colères.
Le bien saisit le mal et l'écrase à son tour.
Accepte l'incendie invincible du jour,
Homme! Va! jette-toi dans ces gueules ouvertes
Qu'on nomme inventions, nouveautés, découvertes!
L'esprit humain, chercheur de Dieu, voit par moments
Les rayons s'irriter comme des flamboiements
Quand, poussant devant lui la foule coutumière,
Il va de l'hydre d'ombre à l'hydre de lumière!
N'importe! ne crains pas le progrès rugissant
Pour le sage, le vrai, le juste et l'innocent!
Ne crains pas le progrès dévorant les ténèbres!
Trouvant les idéals par l'effort des algèbres!
Montant, géométrie et poésie, à Dieu!
Ne crains pas le progrès, conquérant de ciel bleu,
Sphinx qui fait vivre, archer de l'éternelle cible,
Montagnard du sublime et de l'inaccessible!
Suis ce monstre splendide, homme! car il est beau
De toutes ces laideurs qu'on nomme Mirabeau,
Socrate, Camoëns, Cromwell, Tyrtée, Ésope;
Et, faisant le niveau du cèdre et de l'hysope,
Il apparaît, mêlé d'Homère, de Newton
Et de Moïse, avec la face de Danton,
Et monte aux cieux portant la tête échevelée
De la nuit sombre au bout de sa pique étoilée!
C'est bien. —

IMPRIMERIE NATIONALE.

*

L'ange songeait, pareil au lys qui penche [1].
Il semblait ne vouloir voir que son aile blanche;
On eût dit qu'il chantait et priait tour à tour,
Et qu'il assoupissait et noyait dans le jour,
Ne se sentant plus vivre et palpiter qu'à peine,
Ses yeux demi fermés pleins de fierté sereine.

Mais l'autre aile tremblait sur son dos frémissant
Comme pour réveiller le grand esprit absent;
Il rouvrit par degrés ses yeux brillants de gloire,
Et reprit, regardant malgré lui l'aile noire :

*

— Oui, c'est vrai, l'ombre. Hélas! quand donc l'éden, l'hymen,
L'aube? O noirs cauchemars du lourd sommeil humain!
Le crime originel! l'enfer! Ève et la pomme!
Lugubres visions! Hélas! hélas! pour l'homme
Dieu ne se fait sentir que par sa pesanteur.
L'homme s'obstine à voir dans Dieu le tourmenteur,
Le victimaire, armant de tenailles-tonnerres
Et de pinces-éclairs ses poings tortionnaires,
Le tortureur sans frein, sans loi, sans cœur, sans but!
Il rêve dans les cieux l'effrayant Belzébuth!
Il se fait un azur, un mystère, une bible
Qu'emplit une façon d'Être Suprême horrible.

[1] *Deux vers masculins.* (Note du manuscrit destinée à rappeler à Victor Hugo qu'il avait à séparer ses rimes féminines.)

Les hommes font Dieu sombre!

Oui, quand l'immensité
Germe en religion dans leur cœur agité,
Voilà ce qu'en voyant l'absolu, leurs yeux voient!
Oui, Dieu faisant brûler des bûchers qui flamboient,
L'homme voudrait au ciel arracher cet aveu!
Nous ne pouvons parler avec l'homme de Dieu
Sans mâcher quelque idée affreuse de supplice;
Démons dans le brasier, damnés sous le cilice,
Dieu borné par l'enfer sans bornes, les pavés
De l'ombre à jamais pleins de pâles réprouvés!
Les uns, dans l'infini, comme tombe une pierre,
S'enfoncent, et, tremblants, ayant dans leur paupière
Le gouffre, vision et disparition,
Dévidant l'écheveau de la damnation,
Pendent au fil sans fin d'une chute éternelle;
D'autres râlent, saignant sous leur forme charnelle
Dans on ne sait quel antre idéal et hideux.
Satan fait un coupable, et le ciel en veut deux,
Adam et l'homme. Ainsi, comme il est impossible
Que, lorsque l'innocent, dans le monde visible,
Pour la faute d'Adam est puni sans pitié,
Lui, le vrai criminel, ne soit pas châtié,
Adam aurait été conduit devant le juge,
Et là, sombre, éperdu, sans espoir, sans refuge,
A genoux sur le ciel recouvert d'un drap noir,
Lié sur une claie, affreux, terrible à voir,
Sous l'éternité morne abaissant son front blême,
Adam l'ingrat, Adam le coupable suprême,
Ajoutant tous les maux de sa race à ses maux,
Souffrant, tronc monstrueux, dans ses mille rameaux,
Ayant pour cri le cri qui sort de tous les langes,
Serait exécuté par des bourreaux archanges!
Il serait à jamais supplicié là-haut!
Les hommes, ses enfants, auraient dans leur cachot
Pour plafond le dessous de l'échafaud du père!

Ces étoiles qu'on voit parfois, dans leur repaire,
Par des fentes du ciel s'échappant et glissant,
Tomber sur eux, seraient les gouttes de son sang!

Ah! fais cela, toi, l'homme à qui l'horreur agrée,
Esprit de jour taché de nuit, âme tigrée!
Homme de Louis onze et de Domitien,
Qui, dans les temps nouveaux comme dans l'âge ancien,
Mets l'âme et le cadavre à jamais en présence!
Qui t'appelles Jeffrys et t'es nommé Mézence!
O du bien et du mal amphibie effrayant,
Homme qui ne vois pas les anges s'enfuyant!
Fais ces actions-là dans ta brume de crime,
Mais ne les prête pas au songeur de l'abîme!
Ne les impute pas au Dieu vivant! —

⋆

L'esprit
S'arrêta, regarda le gouffre, puis reprit :

— Cependant, dans tes jours de piété, toi, l'homme,
Tu rends hommage à Dieu; tu dis :

«Je souffre; en somme,
«J'ai l'âme. Âme, ici-bas je ne suis pas fini.
«Tout est bien. Je vivrai, par la mort rajeuni.
«Qu'importe que mon cœur se blesse et se meurtrisse!
«Mon âme ira montrer à Dieu la cicatrice.
«Dieu, le débiteur sûr, s'est toujours acquitté.
«Je suis le créancier de la grande équité.
«Souffrir, traîner la vie est l'affaire d'une heure;
«La mort me tire hors de l'ombre inférieure.
«Mes maux obligent Dieu; le baume après le fiel;
«Tout homme en pleurs a droit au regard éternel.

« Tous, l'esclave, le nègre aux reins ceints d'une pagne,
« Le casseur de cailloux songeant dans la campagne,
« Le vil forçat, roulant quelque horrible rocher,
« N'ont qu'à crier pour voir Jéhovah se pencher.
« L'oubli que ferait Dieu du dernier et du moindre
« Suffirait pour ôter au jour le droit de poindre,
« Pour que l'univers ploie et tremble comme un jonc,
« Pour que l'étoile ait peur et dise : Qu'est-ce donc?
« Et pour qu'au seuil de l'ombre aux profondes marées
« Les constellations se dressent effarées!

« Oui, je souffre, mais j'ai, dans mon accablement,
« Hypothèque sur l'aube et sur le firmament,
« Sur tous les éléments que, vivants, nous subîmes,
« Sur l'équilibre immense et sombre des abîmes!
« Je suis aux fers, j'ai soif, j'ai faim, j'ai froid, j'ai chaud;
« Mais le paradis brille aux fentes du cachot.
« De ce monde si noir l'ombre est à claire-voie.
« Dieu juste ne veut pas que ma larme me noie.
« Jamais le port ne manque au pauvre matelot;
« Ma tempête aboutit à l'azur; mon sanglot
« Sourit subitement et s'achève cantique.
« Mourir, c'est naître à Dieu. Je suis Caton d'Utique,
« Je ne veux point du bât que portent les romains,
« Et je tombe indigné, poignardé de mes mains,
« Sanglant; je suis Socrate, et je bois la ciguë;
« Je suis Jean Huss, ma chair meurt dans la flamme aiguë;
« Mais j'ai l'éternité. Je suis l'atome humain,
« Mais l'enfer aujourd'hui promet le ciel demain.
« Nous luttons, nous râlons, nous gémissons, qu'importe!
« Pas un cri n'est perdu, pas un tourment n'avorte;
« Le paradis se fait de toutes les douleurs
« Qui deviennent baisers sur le front des meilleurs.
« Le deuil conquiert les cieux comme l'aigle sa proie.
« La racine malheur s'épanouit en joie
« Dans cet éden sublime où la terre fleurit;
« Mes maux seront un jour mes biens; je suis l'esprit.

« Misère, angoisse, pleurs, tout ce que nous saignâmes
« Se retrouve en rayons dans la main de nos âmes;
« Le tombeau, que la nuit flamboyante bénit,
« Murmure : ciel! avec ses lèvres de granit;
« Là-haut toute souffrance en bonheur est comptée;
« Dieu, ce soleil qui fait même une ombre à l'athée,
« Serait injuste et faux si c'était autrement.
« Le sépulcre n'est pas une bouche qui ment.
« J'ai la peine d'un jour, mais j'ai l'âme immortelle! »

⋆

Alors, homme, pourquoi la brute souffre-t-elle?

Pourquoi bats-tu ton âne à grands coups de bâton?
Quel est son lendemain? Ton âne est-il Caton?
Pourquoi le héron gris, qui s'enfuit dans les brumes,
Sent-il le noir faucon fouiller du bec ses plumes?
Pourquoi, troussant ta manche et tachant tes habits,
Plonges-tu les couteaux aux gorges des brebis?
Pourquoi bois-tu le sang ayant tondu la laine?
Pourquoi vas-tu traînant tes buffles dans la plaine
Par cet anneau de fer qui perce leurs naseaux?
Qu'est-ce que l'hydre doit penser au fond des eaux?
Vois ce saumon d'argent; vers ses pauvres ouïes
Les flammes du brasier montent épanouies;
Il était fait pour fuir sous l'eau des bleus ruisseaux.
Vois. Juge. Quoi! la carpe est coupée en morceaux,
Elle est jetée à l'huile ardente, toute vive!
Quoi! l'huître vit et souffre aux dents de ton convive!
Et c'est tout! Te voilà satisfait dans ta chair
Quand, devant un grand tas de fagots, vif et clair,
Ta broche plie, offrant les lièvres et les cailles
A la bûche qui rit, monstre aux rouges écailles,
Et livrant l'humble essaim qui jouait, qui volait,

Le hallier, et la sauge avec le serpolet,
L'alouette et les prés, l'étang et la macreuse,
Aux mâchoires de feu de l'âtre qui se creuse!
Les charbons dans la cendre ouvrent leurs sombres yeux.
En voyant ce brasier riche, éclatant, joyeux,
Le passant, à travers la vitre illuminée,
S'empourpre; et, contemplant ta haute cheminée,
Tu ne te doutes pas que, toi-même, tu ris
A la géhenne horrible, et que, rempli de cris,
D'engrenages hideux et de pinces rougies,
Ce beau foyer de pierre, espoir de tes orgies,
Ce réchaud où la mort frémit à pleine voix,
Où les battements d'aile et les soupirs des bois
S'en vont, chants des vanneaux et baisers des sarcelles,
Dans la fumée affreuse en fauves étincelles,
Cet antre, où l'on entend, quand on vient s'y pencher,
Tous les pétillements du rire et du bûcher,
Où l'oiseau fume, où meurt le nid, où flambe l'orme,
Est un des trous béants de la fournaise énorme!
C'est l'autel vil du ventre et du plaisir charnel;
Et le fond communique au mystère éternel!

Cours au désert; la vie est-elle plus joyeuse?
Que d'effrayants combats dans le creux d'une yeuse
Entre la guêpe tigre et l'abeille du miel!
Va-t'en aux lieux profonds, aux rocs voisins du ciel,
Aux caves des souris, aux ravins à panthères;
Regarde ce bloc d'ombre et ce tas de mystères;
Fouille l'air, l'onde, l'herbe; écoute l'affreux bruit
Des broussailles, le cri des Alpes dans la nuit,
Le hurlement sans nom des jungles tropicales;
Quelle vaste douleur! Les hyènes bancales
Rôdent; sur la perdrix le milan tombe à pic;
La martre infâme mord le flanc du porc-épic;
La chèvre, les deux pieds de devant dans la haie,
Voit la couleuvre et bêle avec terreur; l'orfraie
S'agite dans l'effroi du problème inconnu;

Sur le crâne pelé du mont sinistre et nu
Le trou de l'aigle est plein de carnage et de fiente;
La chouette, en qui vit la nuit terrifiante,
Tout en broyant du bec l'oiseau qu'elle surprit,
Songe; le vautour blanc lui prend sa proie, et rit;
L'éléphant marche avec un fracas d'épouvante;
L'affreux jararrara, comme une onde vivante,
Autour des hauts bambous et des joncs tortueux
Se roule, et les roseaux deviennent monstrueux;
Le museau de la fouine au poulailler se plonge;
Sur la biche aux yeux bleus le léopard s'allonge;
Le bison sur son dos emporte le conquard
Qui lui suce le sang pendant qu'il fuit hagard;
La baudroie erre et semble un monstre chimérique;
Quand le grand-duc cornu dans les bois d'Amérique
Plane, l'essaim fuyard des ramiers prend son vol.
Vois. L'oblique hibou guette le rossignol.
Le loup montre sa gueule et l'homme son visage,
Le désert frémit. Vois, les pigeons de passage
Qui vont, pillant le houx et le genévrier,
L'ours qui sort de son antre au mois de février,
Le phoque au poil luisant qui semble frotté d'huile,
Tout le fourmillement des brutes, le reptile,
Le nid, le scorpion tapi dans les lieux frais,
Le renard, le puma, ce grand chat des forêts
Qui fait en miaulant le bruit d'un bœuf qui gronde,
Le lynx, l'impur condor à la prunelle ronde,
Brigands que la nuit cache en son vaste recel,
Le jaguar à l'affût près des sources de sel,
Les files de chameaux des horizons arabes,
L'ibis mangeur de vers, le rat mangeur de crabes,
Les musquas rongeurs, pris au fond des lacs vitreux
Par la glace, et, l'hiver, se dévorant entre eux,
Et les boas nageurs et les boas énygres,
Et tous les crânes plats des serpents et des tigres,
Le mulot, la bigaille, et, sortant du ruisseau,
L'horrible caïman à tête de pourceau,

Méduse, cachalot, orphe, requin, marbrée,
Baleine à la mâchoire infecte et délabrée,
Mouches s'engloutissant au gouffre engoulevent,
L'unau, le fourmilier traître, lent et bavant,
L'once au jurement fauve, aux moustaches roidies,
Bêtes de l'ombre errant comme des Canidies,
Tout souffre; grand, petit, le hardi, le prudent,
Tout rencontre un chasseur, une griffe, une dent!
Une sorte d'horreur implacable enveloppe
L'aigle et le colibri, le tigre et l'antilope.
L'eau noire fait songer le grave pélican.
Partout la gueule s'ouvre à côté du volcan;
Partout les bois ont peur; partout la bête tremble
D'un frisson de colère ou d'épouvante; il semble
A celui qui ne voit l'être que d'un côté
Qu'une haine inouïe emplit l'immensité.

Hommes, les animaux, confuses multitudes,
Saignent dans vos cités et dans leurs solitudes;
La bête pleure, rampe, agonise. Pourquoi?
Et si le lion dit : Qu'est-ce que j'ai fait, moi?
Que pourras-tu répondre à ce montagnard triste?
Quoi! Timour est, Nemrod survit, Caïphe existe;
Ils souffrent; mais leur âme est là, blanche et rêvant,
Qui, prête pour les cieux, frémit dans l'ombre au vent,
Et l'ours et le chacal râlent sans espérance!
Et Dieu voit tout le reste avec indifférence,
Tandis que, regardant fuir Tibère envolé,
Le grand lion rugit sous le ciel étoilé!

Est-ce que cette rosse efflanquée, et qu'on tire
Par la bride au charnier, passe sans te rien dire?
Pauvre être qui s'en va, ses os trouant sa peau,
Boitant, suivi d'un tas d'enfants, riant troupeau,
Qui viennent lui jeter des pierres et qui chantent!
Est-ce que Montfaucon, ce lieu-spectre que hantent
Les noirs Laubardemonts, les Maillards, les Vouglans,

Ce sphinx mystérieux des abattoirs sanglants,
Devient soudain pour toi clair comme l'eau de roche,
Parce qu'il démolit sa potence, décroche
L'affreux squelette humain de son fétide étal,
Et se fait, d'étrangleur légal, royal, fatal,
Équarrisseur tuant la brute à tant par tête,
Et, de bourreau de l'homme, assassin de la bête!
Parce qu'il a changé le sang du tablier,
Tout est dit! Retournez l'effrayant sablier,
Ou changez-en le sable, et faites qu'il y tienne
De la cendre animale au lieu de cendre humaine,
Plus d'énigme! la bête appartient à la mort;
C'est l'ordre, et tout est bien. Ni doute, ni remord.
Quoi! partout, crocs, bouchers, égorgements, tueries!
Quoi! dans les noirs combats du bœuf des Asturies,
Ivresse populaire et passe-temps royaux,
Le cheval éperdu marche sur ses boyaux,
Le taureau lui crevant le ventre à coups de cornes!
Quoi! vous jetez des cœurs sanglants au coin des bornes,
Les pattes des oiseaux et leur pauvre duvet,
Des entrailles, des yeux, et tout cela vivait!
Les chênes qu'adoraient les fauves troglodytes
Sous la hache à grand bruit tombent; c'est, vous le dites,
De la nature morte et l'on peut la tuer.
Le chien aux coups de fouet a dû s'habituer;
La bête doit souffrir sous le dieu qui foudroie;
Tout, l'arbre qu'on abat et le pavé qu'on broie,
Tout souffre, pour souffrir! C'est bien.

Iniquité!
De quel droit, moi l'esprit, suis-je dans la clarté?
Pourquoi faut-il que toi, matière, tu pâtisses!
Quoi! l'astre et le caillou seraient des injustices!
Une injustice en haut! une injustice en bas!
Quoi! le porc dans l'ordure et l'âne sous les bâts,
A jamais! La souffrance à l'angoisse s'enlace;
Puis, rien! Quoi, l'homme, roi! quoi, l'être, populace!

Adam seul serait graine et sa seule âme fleur!
Sabaoth vannerait dans un van de douleur
Le monde, et l'homme seul passerait par le crible!
S'il en était ainsi, tout deviendrait terrible,
L'univers regorgeant de bêtes s'emplirait
D'un long rugissement ainsi qu'une forêt;
Les pierres hurleraient : Injuste! injuste! injuste!
L'arbre en convulsion, la broussaille, l'arbuste,
Se tordraient comme ceux qui sont sur un grabat;
Et la création ne serait qu'un combat
Des monstres révoltés contre Dieu, belluaire.
S'il en était ainsi, ce monde mortuaire,
Chaos infâme en proie au furieux autan,
Ne vaudrait même pas le crachat de Satan!
S'il en était ainsi, créer serait un crime;
Une exécration sortirait de l'abîme,
Te dis-je! on entendrait les brutes gémissant,
Et le loup sans reproche, et le tigre innocent,
Devant les éléments cités en témoignage,
Devant l'infini triste où l'équité surnage,
Dénonçant Dieu, bourreau masqué de l'être obscur.
Alors, sur la sellette immense de l'azur,
L'horreur souffletterait cet accusé sinistre.
Quoi! le malheur pour œuvre et le mal pour ministre!
Quoi! ployés à jamais sous un arrêt hideux,
Tant d'êtres si nombreux qu'Adam n'est rien près d'eux!
Quoi, pas de lendemain! quoi, pas de récompense!
Quoi, l'homme seul dirait : Je vivrai, car je pense!
Qu'a-t-il fait pour cela? L'être, galérien!
Fouettés, brisés, broyés, pétrifiés, puis rien!
Se tordre, et n'être plus, pour dernière aventure!
L'évanouissement au bout de la torture!
Le supplice, et c'est tout! Quoi, cet être vaincu,
Quoi, cette créature innocente a vécu,
Souffert, saigné, traîné la terreur, bu la haine,
Et traversé d'un bout à l'autre la géhenne,
Tandis que je rayonne et luis, moi séraphin,

Et quand, lasse, elle tombe, agonisante enfin,
Et pose sur la nuit sa tête exténuée,
Dieu ne lui doit rien! Vide, effacement, nuée,
Silence; et le néant, oreiller de l'enfer!
O loi dont frémirait même un livre de fer,
Qui, par Néron dictée en un éclat de rire,
Ferait pleurer le bronze où l'on voudrait l'écrire!
Quoi! je suis une bête et fais ce que je puis!
L'abîme! et puis l'abîme, et puis l'abîme, et puis
L'abîme! O désespoir! ce serait la sentence!

*

Mais toi, l'élu risible, homme, à quelle distance
Es-tu de l'animal? Le sais-tu? Ta maison
Est celle du castor; l'Égypte avait raison
D'être inquiète au seuil de la grande syringe;
Es-tu sûr de ne pas jeter l'ombre d'un singe?
Quoi! l'animal n'est rien! Vaux-tu mieux par hasard?
Le flatteur sait-il mieux ramper que le lézard?
L'envieux a-t-il plus d'esprit que la vipère?
Qui, de l'homme ou du porc, est le fils ou le père?
Vaux-tu le geai voleur que tu prends à l'appeau?
Je voudrais bien savoir ce que c'est que ta peau,
Et si les astres, pleins de sombres rêveries,
En la voyant pendue à vos écorcheries,
S'en étonneraient plus, dans le gouffre des cieux,
Que de la peau d'un bœuf aux yeux mystérieux,
Ou d'un cerf au poil roux jaspé de taches blanches
Dont l'œil effaré fait des lueurs dans les branches!

Plus d'un secret étrange entre le monstre et toi
Palpite; et parfois l'homme en sent le vague effroi.
Il est des êtres noirs au-dessous de la bête,

Qui, miasme, poison, peste, aquilon, tempête,
Ouvrant en bas la gueule aveugle des fléaux,
Font à tous les vivants la guerre du chaos.
Quoique sa dent te morde et que ton bras l'assomme,
L'animal est ton frère, et la bête avec l'homme
Contre la nature hydre a souvent combattu;
Elle te communique une obscure vertu,
Et la peau du lion aidait le grand Hercule.

Ah! tu te crois plein jour, et ris du crépuscule!
La pensée est ton lot! Dieu n'a rien réussi
Hors toi! Tu te crois rare et parmi tous choisi,
Parce qu'un vent d'en haut parfois souffle en ta brise,
Et que de temps en temps, criant : Brahma! Moïse!
Isis! ou murmurant : Lamma Sabacthani,
Relayant d'autres sœurs dont le temps est fini,
Une Religion, dans l'ombre ou la lumière,
Paraît à ton chevet, et, nouvelle infirmière,
Vient changer l'oreiller de ton lit d'hôpital!
Toi providentiel, et le reste fatal!
Mais, voyons, raisonnons un peu; sois économe
D'extase pour toi-même, et regarde-toi.

L'homme,
Titan du relatif et nain de l'absolu,
Se croit astre, et se voit de clarté chevelu;
Homme, l'orgueil t'enivre, et c'est un vin de l'ombre.
Redescends! redescends! Tout à l'heure, âpre et sombre,
L'aigle en rudoyant l'homme avait raison souvent.
Parce que je t'ai dit, moi : c'est bien! en avant!
Ne t'en va pas cogner les soleils, larve noire!
Épargne à l'infini l'assaut de l'infusoire.
Voyons, qu'es-tu? peux-tu toi-même t'affirmer?
A quoi te résous-tu? douter? haïr? aimer?
Que crois-tu? Que sais-tu? Tu n'as dans ta science
Pas même un parti pris d'ombre ou de confiance.
Tu sais au hasard. Lois que ton œil calcula,

Faits, chiffres, procédés, classements, tout cela
Contient-il Dieu? réponds. Ta science est l'ânesse
Qui va, portant sa charge au moulin de Gonesse,
Sans savoir, en marchant front bas et l'œil troublé,
Si c'est un sac de cendre ou bien un sac de blé.
Que dit l'artiste ému, le prêtre en sa chapelle,
Le vacher retournant le fumier sous sa pelle,
Le pâtre à l'œil vitreux, l'ermite, l'érudit?
Que dit l'anatomiste au trappiste? Que dit
Le plongeur du cadavre au mineur du squelette?
Que dit le médecin au géologue, athlète
Qui lutte avec la terre et tombe exténué?
Et l'algébriste exact, par l'infini hué,
Que dit-il, ce berger des chiffres indociles?
Que dit le devin, roi des stryges et des psylles,
Poussant vers l'inconnu, qu'à ton vol tu soumets,
Quelque système aveugle ou boiteux, qui jamais
N'arrive au bout d'un fait sans trouble et sans encombre?
Que dit le philosophe, aventurier de l'ombre?
Et le poëte ami des cieux où l'aube point?
Que disent, frémissants, pâles, la pioche au poing,
Tous ces noirs fossoyeurs de la fosse Science?
Homme! ils disent tous : — Nuit, misère, imprévoyance,
Erreur, néant, fumée, imbécillité, deuil. —
Et c'est avec cela que tu fais ton orgueil!
Jour coudoie ignorance en ton savoir hybride.
Tu ne sais pas tenir ta fantaisie en bride.
Tu vas, tu vas, tu vas! Où vas-tu?

Vanité!
Tu crois qu'en te créant Dieu t'a mis de côté,
Que ton berceau contient toutes les origines,
Et que tout se condense en toi; tu t'imagines
Qu'à mesure que tout naissait et surgissait,
L'Éternel t'en donnait quelque chose; et que c'est
Sous ton crâne que Dieu pensif traça l'épure
De ce monde qu'emplit son auréole pure.

Tu dis : J'ai la raison, la vertu, la beauté.
Tu dis : Dieu fut très las pour m'avoir inventé,
Et tu crois l'égaler chaque fois que tu bouges.
Allons! mire-toi donc un peu dans les peaux-rouges!
Que dis-tu des yolofs, barbouillés de roucou,
Attachant des colliers d'oreilles à leur cou,
Et des hurons ornés de stupides balafres?
Mire-toi dans les noirs, mire-toi dans les cafres,
Dans les yoways, trouant leurs nez, peignant leurs peaux,
Empoisonnant leur flèche aux glandes des crapauds!
Apprends ceci, rayon, apprends ceci, pensée :
L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpanzée;
L'orang-outang, ton frère, est un homme à tâtons.
Tu peux bien l'accepter, puisque nous t'acceptons!
Mire-toi dans tes goûts, dans tes mœurs, dans tes races,
Dans tes amours brutaux, dans tes instincts voraces,
Dans l'auge où nous voyons boire tes appétits!
Ton histoire! tes lois! ton bruit! ton cliquetis!
Te figures-tu pas que tes gestes, tes guerres,
Tes cris, troublent l'azur de leurs fracas vulgaires,
Et que le jour mesure à ton pas son déclin?
Crois-tu pas que le ciel est guelfe ou gibelin,
Que l'Être est Armagnac ou Bourguignon, que l'astre
Connaît oui, non, Genève et Rome, York et Lancastre,
Et que le monde pend à ton sacré cheveu?
Tes princes? tes sultans? tes rois? demande un peu
Ce que de ta grandeur pensent les astronomes.
Parles-en à Newton. Parce que tu te nommes
César ou Henri quatre, et qu'un beau jour Casca
Ou Ravaillac te prit en traître, s'embusqua
Dans l'ombre, et te coupa la veine cardiaque,
Crois-tu pas déranger l'énorme zodiaque?
Et quant à tes cités, Babels de monuments
Où parlent à la fois tous les évènements,
Qu'est-ce que cela pèse? arches, tours, pyramides,
Je serais peu surpris qu'en ses rayons humides
L'aube les emportât pêle-mêle un matin

Avec les gouttes d'eau de la sauge et du thym.
Et ton architecture étagée et superbe
Finit par n'être plus qu'un tas de pierre et d'herbe
Où, la tête au soleil, siffle l'aspic subtil.
Ton marbre, dont tu fais des dieux, que devient-il?
Le temps court, et monnoie en courant tes statues;
Ton bronze, qu'à tes rois guerriers tu prostitues,
On en fait des liards qui valent des héros.
Ton marbre, chaux et plâtre, emplit les tombereaux.
Homme, le papillon qui vit une semaine,
Le vibrion qu'un jour crée et qu'un jour remmène,
L'éphémère, enviant cette longévité,
Égalent ton granit devant l'immensité.
Ah! tes œuvres, vraiment, parlons-en. Meurtre, envie,
Sang! Tu construis la mort quand Dieu sème la vie!
Et, pendant que Dieu fait les chênes sur les monts,
Les baobabs pareils à des pieds de mammons,
L'arbre à pain, le palmier splendide, les mélèzes
D'où sort un chant pareil au flot sous les falaises,
L'olivier, le figuier, le cèdre, le nopal,
Tu fais l'arbre gibet, l'arbre croix, l'arbre pal,
L'affreux arbre supplice, énorme, vaste, infâme,
Cyprès dont les rameaux, faisant la nuit sur l'âme,
Sonnent lugubrement comme des enchaînés,
Dont chaque branche, hélas! porte deux condamnés,
Et penche en frissonnant deux spectres sur l'abîme :
Au soleil, du côté de l'homme, la victime,
Et du côté de Dieu, dans l'ombre, le bourreau!

Ah! tu te crois divin! tu places ton zéro
En regard de cet orbe inouï qu'emplit l'onde
De l'océan sagesse et qu'on nomme le monde!
Ah! géant! tout savoir, ce n'est pour toi qu'un jeu.
Pourquoi te contenter d'un à peu près de Dieu?
Pourquoi ne pas tirer l'abîme à clair? Colosse!
Plus haut qu'Atlas, et plus que les oiseaux véloce!
Pourquoi te contenter de tes religions?

Lorsque dans l'infini nous nous réfugions,
Pourquoi ne pas nous suivre, âme au cercueil penchante,
Et tout prendre? Pourquoi, ce que l'abîme chante,
Ne pas le déchiffrer? Tu n'as qu'à le vouloir!
Si tu ne l'entends pas, tu peux du moins le voir,
L'hymne éternel vibrant sous les éternels voiles.
Les constellations sont des gammes d'étoiles;
Et les vents par moments te chantent des lambeaux
Du chant prodigieux qui remplit les tombeaux.
Allons, fais un effort, esprit plus grand que l'aigle;
Prends ton échelle, prends ta plume, prends ta règle;
Toute cette musique à l'ineffable bruit
Est là sur le registre effrayant de la nuit;
Va, monte; tu n'as plus qu'à tracer des portées
Sous les septentrions et sous les voies-lactées
Pour lire à l'instant même, au fond des cieux vermeils,
La symphonie écrite en notes de soleils!
Qu'attends-tu, dis? Va donc au fond de Dieu! va vite!
Ah! souffle du fumier que le parfum évite,
Homme, ombre! coureur vain de tous les pas perdus!
Marchand des Christs trahis et des Josephs vendus!
Va! tu sors de la fange, et ta mère malsaine
C'est la matière infecte et la matière obscène!
Tes sombres légions vermineuses, amas,
Troupeau, tas imbécile adorant des lamas,
Avec ce qu'elles font et ce qu'elles projettent,
Entre la nourriture et l'excrément végètent!

*

Mais tu te fais petit; tu changes d'argument,
Et c'est là, reprends-tu, ta plainte justement :
— L'homme est un désir vaste en une étreinte étroite,
Un eunuque amoureux, un voyageur qui boite;
L'homme n'est rien; la terre à chaque heure lui ment;

IMPRIMERIE NATIONALE.

La vie est un à compte au lieu d'être un paiement! —
Tes sages te l'ont dit, et, dans ton humeur noire,
Toi, l'homme, tu n'es pas éloigné de le croire,
C'est trop peu d'être un homme; en naissant Dieu devait
Te donner tout l'azur dont la mort te revêt.
Ah! tu n'es pas déjà content de Dieu toi-même!
Tu voudrais sur la terre être un être suprême;
Créancier exigeant, tu te plains d'être né
A demi, qu'avec toi le maître ait lésiné,
Que Dieu soit en retard, et que, lui qui médite,
Lui qui vit, ne t'ait pas, à l'échéance dite,
Fait livraison de l'ombre et de l'éternité;
Et tu voudrais encor que tout l'autre côté
De la création, misère inaperçue,
Fût à jamais plongé dans la nuit sans issue!

*

Mais tu dis : — Le caillou brisé, l'arbre abattu,
Ne souffrent point; la bête ignore. — Qu'en sais-tu?
Sais-tu la profondeur du soupir, et l'abîme
Du cri? pour voir le fond du gouffre, es-tu la cime?
Et s'il était des pleurs qui coulent en dedans?
Et s'il était un doigt, léché des flots grondants,
Qui sentît tressaillir la montagne plaintive,
Et pour qui le rocher fût une sensitive?
Que sais-tu? Ta morale, ô juif, payen, chrétien,
Est une carte obscure et bizarre du bien
Et du mal, dont tu peins à ton gré les frontières.
Ce livre, dont tu fais la table des matières,
L'as-tu lu? Que vois-tu par ton trou de prison?
Portes-tu dans ton œil l'insondable horizon?
Fermes-tu l'univers en fermant ta fenêtre?
De quel droit marques-tu des limites à l'être,
Et dis-tu, te penchant sur le monde obscurci

Et sur le flot vivant : On souffre jusqu'ici!
Eh! vois donc les douleurs de ces bêtes hagardes!

Ah! la souffrance étant l'avenir, tu la gardes!
Tu n'en veux que pour toi! tout le reste est trop vil.
Tu vois l'arbre se tordre et tu dis : Souffre-t-il?
Tu dis : — La brute meurt, son souvenir s'envole;
Elle ne s'aperçoit pas même qu'on la vole. —
Quoi! l'homme fils unique, et l'univers bâtard!
Quoi! tes maux seuls auraient le paradis plus tard
Qui, vrai pour toi, serait pour tout autre une fable!
La bête trouverait l'Éternel insolvable!
Quoi! les monstres auraient, songeurs silencieux,
Droit de hocher la tête en présence des cieux!
Dieu baisserait les yeux devant leur sombre lutte!
Ils pourraient lui jeter le mépris de la brute,
Et, devant les soleils, les astres triomphaux,
Et l'étoile, et l'aurore, ils pourraient dire : Or faux!
Douleur, néant, horreur, seraient la destinée!
Quoi! la création tout entière damnée,
Rêve affreux! pas de but; l'homme seul arrivé;
Souffrir, et ne rien voir; la douleur, œil crevé;
Tout injuste, une vaste et stupide spirale
D'êtres perdus, sans jour, sans nœud, sans loi morale,
Allant on ne sait où, venant on ne sait d'où,
Et, tout au fond de l'ombre effroyable, Dieu fou!
Ce Jéhovah Satan! que veut-on que j'en fasse?
Songe exécré! crachat de l'homme sur ta face,
O mon Dieu! calomnie au père universel!
Bave d'inventions, qui tacherait le ciel
Si la fange pouvait atteindre, écume vile,
Dieu, l'outragé sublime, éternel et tranquille!

*

Non! tous les êtres sont, et furent, et seront.

*

Qu'il ait sa cendre au cœur, qu'il ait sa flamme au front,
Tout être est immortel comme essence, et retrouve
Ce qui lui reste dû par la loi qui l'éprouve.
Ce n'est point un motif parce qu'on est petit
Pour ne pas être vu; nul en vain ne pâtit;
Dieu n'est pas le myope immense de l'espace.
L'aboiement de l'écueil qui jamais ne se lasse,
Le tonnerre, le vol de l'astre échevelé,
Tous les rugissements du vent démuselé,
La trombe, le volcan, font, dans l'éternel gouffre,
Moins de bruit que ce cri d'un moucheron : Je souffre!
Tous les êtres sont Dieu; tous les flots sont la mer.

Non! non! l'écrasement n'est point la loi du ver.
Non! non! toute souffrance est un sillon. Prière
Et pleurs défont toujours quelque chose en arrière
Et font, ô cieux sereins! quelque chose en avant.
Tout être se rachète ou tout être se vend.
Bien et mal. La loi vient de derrière la vie
Et derrière la mort continue. Homme, envie
Ton chien; tu ne sais pas, triste maître hagard,
S'il n'a pas plus d'azur que toi dans le regard.
Tout vit. Création couvre métempsychose.

*

O dédain de la bête et mépris de la chose!
Double faute de l'homme et son double malheur!
Si pour la vie infime il eût été meilleur,
Au lieu d'écraser tout, s'il eût fait le contraire,
Au lieu d'être bourreau, s'il se fût montré frère,

S'il eût compris l'amas vivant qui remuait,
Et l'être monstrueux, ce grand souffrant muet,
L'homme, en butte à cette heure aux aboiements de l'ombre,
Eût été l'aîné roi de la famille sombre.
Cet aveugle serait devenu le voyant.
Il eût vu revenir à lui l'être fuyant.
La vie à son esprit qu'a troublé l'ignorance
Fût apparue avec toute sa transparence,
Et l'homme, sous le marbre ou l'aubier ou la chair,
De l'âme universelle eût vu le pâle éclair.
En s'inclinant, avec la majesté des prêtres,
Sur ces masques hagards qu'on appelle les êtres,
Calme, il eût relevé le morne abattement
Du monde terrassé qui vit lugubrement.
Sa pitié, s'émiettant aux souffrances farouches,
Eût fait tourner vers lui toutes ces âpres bouches.
La bête eût accepté l'homme; le chêne l'eût
Accueilli dans les bois de son grave salut;
La pierre en son horreur l'eût adoré; la roche
Eût tressailli dans l'ombre, émue à son approche,
Et dans tous les cailloux il eût eu des autels.
Il eût senti sous lui de sombres immortels.
Il eût été le mage. Il eût connu les causes.
Il aurait sur son front la lumière des choses;
Il serait l'Homme-Esprit. L'aigle eût fraternisé;
Et, lui montrant le ciel, le lion eût posé
Sa griffe sur l'épaule auguste du Génie.
Au lieu de le haïr dans leur morne agonie,
Les vivants effrayants d'en bas eussent béni
Ce grand communiant de l'amour infini.
En le voyant, la fosse eût resplendi, pareille
Aux soirs d'été qu'embrase une clarté vermeille;
La tombe aurait chanté, le spectre aurait souri;
Il eût des inconnus été le favori,
Le bien-aimé de ceux qui sont sous les écorces,
Sous les granits, avec les sèves et les forces,
Et, dans tous ses labeurs, sans cesse, à tout moment,

Toute l'obscurité l'eût baisé doucement.
L'ombre immense serait son fauve auxiliaire.
La nature de l'homme aurait été le lierre
Et l'aurait, dans les pleurs, dans les chocs, dans les maux,
Dans les deuils, protégé de ses mille rameaux.
Il eût senti, du fond des insondables cuves,
Monter vers lui les vents, les parfums, les effluves,
Les magnétismes purs, les souffles, les aimants,
Et le secours profond des sombres éléments.
Les fléaux, qui lui font la guerre du désordre,
Fussent venus lécher ses pieds qu'ils viennent mordre;
Quand sa barque, le soir, se risque hors du port,
Le flot eût dit au vent : C'est lui, souffle moins fort.
L'azur eût murmuré : Paix à la voile blonde!
L'écueil eût fait effort pour se courber sous l'onde.
L'être multiple épars dans l'expiation
L'eût partout conseillé de son vague rayon;
Sentant cette belle âme humaine, bonne et tendre,
Se baisser, et toucher leur chaîne, et la détendre,
La création brute au difforme poitrail,
L'instinct, cette lueur de l'âme au soupirail,
Le grand Tout, ce flot sourd qui s'enfle et qui se creuse,
L'énormité, la chose informe et ténébreuse,
L'horreur des bois, l'horreur des mers, l'horreur des cieux,
Tout le mystérieux, tout le prodigieux,
Fût accouru, soumis, à son appel sublime,
A travers l'ombre; et l'homme eût eu pour chien l'abîme.
Il sentirait, rêveur, satisfait, ébloui,
La pénétration des étoiles en lui;
L'ange le montrerait à l'ange qui se penche;
Il serait aujourd'hui la grande tête blanche
Aperçue au-dessus du gouffre et de la nuit.

Mais il n'a rien compris, rien sondé, rien traduit,
Rien aimé, que lui-même et lui seul. L'égoïste
Vit dans sa vanité démesurée et triste,
Presque en dehors du groupe immense des vivants.

Dans ce vaste univers, monceau d'esprits rêvants,
Il voit deux êtres : lui qu'il sent, Dieu qu'il suppose.

*

L'étincelle de Dieu, l'âme, est dans toute chose.
Le monde est un ensemble où personne n'est seul;
Tout corps masque un esprit; toute chair est linceul;
Et pour voir l'âme on n'a qu'à lever le suaire.

*

La faute est le squelette et l'être est l'ossuaire.

C'est à dire, ô vivant, — car pour la terre il faut
Sans cesse commenter les formules d'en haut, —
Que ce monde, où Dieu met ce que des cieux il ôte,
N'est que le cimetière horrible de la faute.

Tout fait, germe. Et la vie est un flanc qui conçoit,
Quoi? la vie à venir. Tout être, quel qu'il soit,
De l'astre à l'excrément, de la taupe au prophète,
Est un esprit traînant la forme qu'il s'est faite.
Autant que dans la grâce et que dans la beauté,
L'être persiste et vit dans la difformité
Sous l'engloutissement de la matière infâme;
Autant qu'Ève au doux front, Léviathan, c'est l'âme.

La noirceur d'aujourd'hui fait la nuit de demain.
Oui, bête, arbre, rocher, broussaille du chemin,
Tout être est un vivant de l'immensité sombre;
L'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre;
Tous, même le caillou misérable et honteux,
Ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux;

Tous sont l'âme, qui vit, qui vécut, qui doit vivre,
Qui tombe et s'emprisonne, ou monte et se délivre!
Tout ce qui rampe expie une chute du ciel.
La pierre est une cave où rêve un criminel.
Prends garde, esprit! recule au seuil du mal, arrête!
L'arbre t'attend, le roc te guette, esprit! La bête
Est une chausse-trape où l'homme peut tomber.
Tremble. Pas d'action qu'on puisse dérober
A Dieu, pour qui dans toi veille ta conscience.
Tout être est responsable; il croît, décroît, vit, pense,
Condamné par lui-même ou par lui-même absous;
Tout ce qu'il fait s'en va dans l'espace; et dessous
Est l'infini, compteur exact, plateau sans bornes;
Et la chute possible, et les ténèbres mornes
Où serpentent, chassés du vent qui les poursuit,
Les essaims tortueux des mondes de la nuit.
Oui, l'âme dans le mal, hélas! naufrage et sombre.

Hommes, votre lumière est faite avec de l'ombre;
Sous votre bagne il est d'autres cachots profonds;
Vous ne vous en doutez pas même; ô noirs bouffons
Qui riez, qui chantez, qui raillez, c'est le pire,
Le monde des sanglots commence à votre rire.
En même temps la joie est au-dessus de vous;
Car, devant le regard de l'Être sans courroux,
Tout se tient; et l'extase à la douleur s'enlace. —

⋆

L'ange me regardait, et, sans que je parlasse,
Il voyait ma pensée, et, dans mon âme entrant,
Son œil fixe rendait mon crâne transparent.

Il dit, levant un doigt de sa main souveraine :

— Que l'oreille d'en bas qui m'écoute, comprenne

Que l'ange ne s'est pas contredit en montrant
L'homme si vain après l'avoir montré si grand.
Tout est haut, tout est bas; tout est lent, tout va vite;
Toute chose créée est splendide et petite;
Tout être a deux aspects, ténèbres et rayons;
Et la justice sort des confrontations
Du côté misérable avec la face auguste.

*

L'être est un hideux tronc qui porte un divin buste.
Mais — à la conscience heureux qui s'est fié! —
Tout, même ce tronc vil, sera glorifié.

Dieu, l'avertisseur juste, incessamment regarde
La vie, et dans les vents murmure : prenez garde!
Et suit des yeux le choc des bons et des mauvais.
Tout à l'heure, ô vivant terrestre, tu pouvais
Me répondre : — Oui, le ciel est gibelin ou guelfe;
L'astre connaît Isis et Phœbus, Thèbe et Delphe,
Genève et Rome, Œdipe et Sphinx, énigme et mot;
Le météore prend fait et cause là-haut
Pour ou contre Pompée ou César, pour ou contre
Le pâle Capulet qu'un Montaigu rencontre;
Car dans toute querelle est un peu d'équité
Et dans toute lueur un peu de vérité;
Et si la rose rouge a tort, la rose blanche
A raison. Et cela suffit pour que Dieu penche.
Le nuage, le jour, la rosée en sueur,
La comète traînant sa sinistre lueur,
Tous les êtres profonds qui passent dans l'abîme,
Sont du parti de ceux qu'on foule et qu'on opprime;
Et, luttant pour le droit et pour la vérité,
Le faible a dans ses reins toute l'immensité.
De là l'auguste foi du cœur simple et robuste.

Vivants, tous les cheveux de la tête du juste,
Par des fils que nul bras n'a pu briser encor,
Sont liés aux rayons de tous les astres d'or.

Vis, âme. — Oh! que Dieu soit dans ce que tu préfères!

⋆

La loi, sous ses deux noms une dans les deux sphères,
Vivants, c'est le progrès; morts, c'est l'ascension.

Toute cité, d'en bas ou d'en haut, est Sion;
Tout être, par l'effort du labeur volontaire,
Sort de l'épreuve, et rentre au bonheur; toute terre
Doit devenir éden et tout ciel paradis.

Les gisants s'écrieront : debout! les engourdis
Remueront; l'avenir, parlant d'une voix tendre,
Dira : terre, voici le chemin qu'il faut prendre,
O terre! et l'harmonie en chantant conquerra
L'horreur du Groënland, l'horreur du Sahara,
Et le sable et la neige, et ces larves barbares,
Caraïbes, hurons, bédouins, malabares,
Peuples sourds du Thibet, de l'Ohio, du Darfour,
Que l'ombre garde assis dans son noir carrefour.
L'aube, cette blancheur juste, sacrée, intègre,
Qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre.
Une Athène au front pur naîtra de Tombouctou.
Oh! pourvu que ce soit en avant, Dieu sait où,
Va, vole! Je l'ai dit, et je te le répète,
Là-bas, où l'on entend sonner de la trompette,
Là-bas dans l'inconnu, là-bas dans le réel,
Dans le vrai, dans le beau, dans le grand, dans le ciel,
Genre humain, genre humain, ouvre tes larges ailes!

En même temps la mort aux splendides prunelles

Pousse vers l'éternelle et suprême clarté
Le monstre, et l'homme au vent du sépulcre emporté,
Troupeau fuyant qu'au bord du gouffre elle dénombre.
L'aurore est un baiser qui veut les fronts de l'ombre.
Tout se meut, se soulève, et s'efforce, et gravit,
Et se hausse, et s'envole, et ressuscite, et vit!
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde,
Et s'approche du ciel qui vous réclame tous.
D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux,
La peine s'attendrit; l'ombre en bonheur se change;
La bête est commuée en homme, l'homme en ange;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
L'univers Châtiment monte à l'univers Joie.

Et l'on y vient d'un bond, et du plus triste lieu.
Oui, l'horreur et le mal peuvent aux pieds de Dieu
Se verser tout à coup en urnes de lumière.
Oui, les plus noirs ont droit à la plus blanche sphère;
Les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts.
Tous les rayonnements puisent tous les chaos,
Vident la nuit, et font, ravissement des anges,
Des gerbes d'arcs-en-ciel avec toutes les fanges!
Point de déshérité! Non! point de paria! —

⋆

Je levai les deux mains au ciel; l'ange cria :

— O profondeurs, voilà que ce passant s'étonne! —

Puis il reprit :

— Rêveur qu'emporte un vent d'automne,

Sors de l'infirmité de ta stupeur sans yeux.
Apprends l'immensité. Guetteur obscur des cieux,
Sache, ô vivant qui viens regarder l'aube naître,
Que l'expiation va plus avant peut-être
Que tu ne descendis et que tu ne sondas,
Homme, et qu'elle peut faire un élu de Judas;
Sache que Dieu, domptant même l'œil qui fascine,
Change, quand il lui plaît, le serpent en racine,
Si bien qu'avec le temps ses desseins sont remplis,
Et que de la vipère il fait sortir un lys.

Qu'ont donc appris à l'homme Inde, Égypte et Chaldée,
S'il est pétrifié par cette simple idée
Que l'âme se perdra, se perd et se perdit,
Mais que Dieu peut toujours la trouver? Qui te dit
Que, le jour où la mort enfin te fera naître,
Tu ne verras pas, homme, au seuil des cieux paraître
Un archange plus grand et plus éblouissant
Et plus beau que celui qui te parle à présent,
Ayant des fleurs soleils, des astres étincelles,
Et tous les diamants du gouffre sur ses ailes,
Qui viendra vers toi, pur, auguste, doux, serein,
Calme, et qui te dira : C'est moi qui fus Caïn?
Homme, sache que Dieu pourrait prendre un cloporte,
Un crapaud, l'acarus que ton ulcère porte,
Et lui donner l'aurore et le septentrion.
Sache que Dieu pourrait choisir un vibrion,
Un ver de terre au fond du sépulcre nocturne,
Et lui dire : — Voilà Sirius et Saturne,
Arcturus, Orion et les pléiades d'or,
Je te les donne. Prends! Et je te donne encor
Le vaste Jupiter avec ses quatre lunes.
Prends l'ouragan, le bruit, le jour bleu, les nuits brunes,
Le tropique et l'été, le pôle avec l'hiver.
Vénus, perle du soir, je te donne à ce ver.
Ver, prends Aldebaran que vit Jean, mon apôtre,
Et prends ses trois soleils qui roulent l'un sur l'autre;

Prends tous les firmaments et tous les océans,
Et le haut zodiaque aux douze astres géants
Tournant comme une roue au fond des ombres noires. —
Sache que Dieu pourrait donner toutes ces gloires
A ce vil ver de terre immonde et chassieux
Sans étonner un seul archange dans les cieux!
Et sache aussi que Dieu donnerait à cet être
Ce que dans tous les lieux l'éternité voit naître,
Tous les astres qu'on voit, tous ceux qu'on ne voit pas,
Tout ce qui tourbillonne au souffle du trépas,
Et les mille flambeaux tremblant sur le grand voile,
Sans que l'infini fût amoindri d'une étoile,
Et qu'ayant tout donné, Dieu n'aurait rien de moins. —

Et l'archange reprit : — Soleils, soyez témoins!

*

Soyez témoins, ô cieux, que l'ilote et l'esclave,
L'idiot dont l'œil rêve et dont la lèvre bave
Dans ses mornes sommeils,
Et sur son lit maudit le lépreux solitaire,
O cieux, sont vos égaux, et que les vers de terre
Sont vos frères, soleils!

Soyez témoins, éthers où vit l'âme ravie,
Épanouissements de splendeur et de vie,
Édens par Dieu dorés,
Paradis qui passez avec le son des lyres,
Rayons, soyez témoins, soyez témoins, sourires,
Que les pleurs sont sacrés!

Il ne tient qu'à la nuit, et cela dépend d'elle,
D'être heureuse, innocente, et sincère, et fidèle,
De nous éblouir tous,
Et de voir tout à coup, clartés dans l'ombre écloses,

Des flots de colibris, sortis d'un tas de roses,
Aveugler ses hiboux !

Le méchant est un mort dont l'harmonie est veuve.
Il peut, quand il lui plaît, renaître après l'épreuve,
Et revenir, ailé,
Superbe, triomphant, sans pleurs, sans deuil, sans crainte,
Joyeux; car tout esprit de la justice sainte
Est l'époux étoilé !

Hommes ! l'orgueil en vous parfois crie et résiste,
Et vous dites, sentant que votre globe est triste :
«Dieu pour nous est sans nom.
«Qu'a trouvé Ptolémée et que sait Épicure?
«Double négation : le ciel noir, l'âme obscure.
«L'être est Nuit, l'homme est Non.

«Le mal est notre maître et le doute est notre hôte;
«Dieu nous montre la peine et nous cache la faute;
«Que veut ce Dieu lointain?
«Notre vie est si morne et notre âme est si noire,
«Hélas! que, par moments, nous hésitons à croire
«L'étoile du matin!

«Il semble que Dieu triste essaie à chaque aurore
«De créer un jour pur, divin, charmant, sonore,
«Par la joie expliqué,
«D'un éternel midi réchauffant la nature,
«Sans tache... — et, chaque soir, la nuit revient, rature
«Du jour toujours manqué!

«Qui nous dit que ce monde inique et léthifère
«Est l'œuvre de quelqu'un qui sait ce qu'il veut faire?
«Tout rampe de terreur;
«Ces monts, ces mers, ces champs où nos troupeaux vont paître,
«Ces globes, ces soleils, ces cieux ne sont peut-être
«Que quelque immense erreur!»

Et vous criez, vivants sinistres de la tombe :
«L'anathème nous tient; l'horreur sur nous surplombe;
«Ce guichetier nous suit;
«L'obscurité nous couve, et la geôle âpre et lourde
«Nous guette, et chaque étoile est la lanterne sourde
«D'un spectre de la nuit!

«Nous sommes prisonniers; les ténèbres nous gardent;
«Tous les yeux de l'abîme à la fois nous regardent;
«Comment fuir? on nous voit!
«Comment nous évader?» — Il suffit, pour qu'on sorte,
Qu'une bonne action pousse l'énorme porte
Du bout du petit doigt!

Le Dieu juste, qui met à toute peine un terme,
Ne veut pas que le grand sur le petit se ferme;
Il veut la liberté,
Et c'est avec l'atome, ô pauvre âme inquiète,
Que ce Dieu fait la clef de la serrure faite
Avec l'immensité.

Dieu ne permet à rien l'oppression; la brute
Et l'ange sont amis; au fond de toute chute
Dieu met de sa clarté;
De toute ascension Dieu marque le solstice;
Il crie aux quatre vents : Égalité! Justice!
Équilibre! Équité!

Et l'un des quatre vents va le dire à l'aurore;
L'autre au couchant pourpré qu'un divin nimbe dore
Et qui s'épanouit;
Le troisième le dit au midi qui s'enivre
De l'éblouissement de tout ce qu'il fait vivre;
Le dernier à la nuit.

Qu'est-ce que le rayon a de plus que la bête?
Le tigre a sa fureur, le ciel a sa tempête;

Tout est égal à tout;
L'insecte vaut le globe; et, soleils, sphères, gloires,
Tous les géants, égaux à tous les infusoires,
Gisent sous Dieu debout.

Tout n'est qu'un tourbillon de poussière qui vole.
La mouche et sa lueur, l'astre et son auréole,
Cendre! apparitions!
Vie! être! ô précipice obscur! horreurs sacrées,
Où Dieu laisse en rêvant tomber des empyrées
Et des créations!

L'infiniment petit, l'infiniment grand, songes!
Ces soleils que tu vois, ces azurs où tu plonges,
Âme errant sans appuis,
Les orbites de feu des sphères vagabondes,
Les éthers constellés, les firmaments, les mondes,
Cercles du fond du puits!

O citerne de l'ombre! O profondeurs livides!
Les plénitudes sont pareilles à des vides.
Où donc est le soutien?
L'être est prodigieux à ce point — j'en frissonne! —
Qu'il ressemble au néant; et Tout par moments donne
Le vertige de Rien!

On revient au néant par l'énormité même,
Oui! — S'il n'était pas là, lui, le témoin suprême,
Oh! comme on frémirait!
Mais ce grand front serein dans l'immensité rentre,
Et, comme un feu suffit pour éclairer un antre,
L'univers reparaît.

O création, choc de souffles, bruit d'atomes,
Terre, trône de l'homme, univers, cieux, royaumes,
Rayons, sceptres, pavois,
Monde noir qui te tais et qui dors! Dieu se lève.

Ombre, il est le regard; sommeil, il est le rêve;
Silence, il est la voix!

Dieu vit. Quiconque mange est assis à sa table.
Il est l'inaccessible, il est l'inévitable.
L'athée au sombre vœu,
En se précipitant, avec son hideux schisme,
La tête la première, au fond de l'athéisme,
Brise son âme à Dieu!

Il est le fond de l'être; oui, terrible ou propice,
Tout vertige le trouve au bas du précipice.
Satan, l'ange échappé,
Se cramponne lui-même au père, et l'on devine
Dans le pli d'un des pans de la robe divine
Ce noir poignet crispé.

Dieu! Dieu! Dieu! l'âme unique est dans tout, et traverse
L'âme individuelle, en chaque être diverse;
Tout char l'a pour essieu;
La tête de mort, blême au fond de l'ombre immonde,
Par un de ses deux trous, sinistre, voit le monde,
Et par l'autre voit Dieu.

Cet ensemble, où l'on voit toujours plus d'aube naître,
Et qu'on nomme le ciel et l'enfer, se pénètre;
Rayon et flamboiement;
L'un descend, l'autre monte; et Dieu dans l'ombre passe;
Et chacun d'eux éclaire un côté de sa face
Au fond du firmament.

Par moments, dans l'azur où l'archange a son aire,
Il se fait des hymens que chante le tonnerre;
L'âme épouse le ver;
Et le ciel et l'enfer, et la lumière et l'ombre,
Et le rayon splendide et le flamboiement sombre
Se baisent dans l'éclair.

IMPRIMERIE NATIONALE

Rien n'est désespéré, car rien n'est hors de l'être.
Vivez! Le disparu peut toujours reparaître.
Le mal par vous construit
Se place, dans la vaste et morne apocalypse,
Entre votre âme et Dieu; l'enfer est une éclipse;
Le mal passe, Dieu luit!

Transfigurations splendides et subites!
Les châtiments sont pleins de sombres cénobites,
De bras au ciel tendus.
Parfois les lieux profonds ont des sanglots sublimes
Qui jettent tout à coup près de Dieu sur les cimes
Des monstres éperdus!

Chaque globe est un œuf hideux, sur qui se pose
La nuit triste, où l'on sent remuer quelque chose,
Couvert d'êtres maudits,
Lugubre, affreux, rongé de moisissure verte,
Qu'un jour un bec de feu brise, et d'où, l'aile ouverte,
Sort l'aigle Paradis.

Ce n'est pas le pardon, c'est la justice auguste;
C'est, après le rachat, la délivrance juste;
L'équitable retour
Des hydres vers l'azur où l'on voit l'astre éclore,
Des muets vers la voix, des larmes vers l'aurore,
Des spectres vers le jour!

Dieu n'est pas moins en bas qu'en haut; oui, la nature
Sacre l'égalité de toute créature
Devant le créateur;
Et c'est le cœur de Dieu que sent l'être unanime
Dans ces deux battements énormes de l'abîme,
Profondeur et Hauteur.

Ces deux pulsations de la vie éternelle
Jettent l'âme innocente et l'âme criminelle,

L'une aux cieux, l'autre aux nuits;
Chacun va dans la sphère où sa pesanteur tombe.
Dieu, pour noircir l'orfraie et blanchir la colombe,
N'a qu'à dire : Je suis.

La conscience est là, lueur crépusculaire.
Vous êtes avertis, vivants; le crime éclaire.
Tu tombes, tu sais où!
La drachme de Judas, par la nuit ramassée,
Rayonne et luit au fond de l'ombre hérissée;
C'est l'œil rond du hibou.

Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont. Coupable ou sainte,
L'action est un pied qui marque son empreinte.
Dieu laisse au mal le mal.
Dieu, choisir! l'absolu n'a pas de préférence;
Le cercle ne peut rien sur la circonférence;
Le parfait est fatal.

Oui, Dieu, c'est l'équilibre. Êtres, Dieu pèse et crée :
A droite l'étendue, à gauche la durée;
L'évident, l'incompris;
Les éblouissements, contre-poids des désastres;
L'abîme balançant l'âme; ici tous les astres,
Et là tous les esprits.

En lui sont la raison et le centre imperdable;
Tous les balancements de l'ordre formidable
S'y règlent à la fois;
Toutes les équités forment cette âme immense;
Elle est le grand niveau de l'être; et la clémence
Y serait un faux poids.

L'absolu! l'absolu! Ni fureurs, ni faiblesses.
Impassible, étoilée, âpre, tu ne te laisses,
Au fond du ciel béni,
Violer, dans ta paix qu'aucun flot ne déborde,

Pas même par l'amour et la miséricorde,
Sombre vierge Infini!

Rien ne fait vaciller l'axe, que la justice.
Chacun pèse sa vie, orgueil, sagesse ou vice.
Vivez! cherchez le mieux!
L'action pend à l'âme. Avec tout ce qu'il sème,
Chaque être à son insu se compose à lui-même
Son poids mystérieux.

La balance n'a pas le droit de faire grâce.
Elle oscille en dehors du temps et de l'espace;
Elle est la vérité;
Sous la seule équité son tremblement s'apaise.
Demande aux deux plateaux si l'immensité pèse
Plus que l'éternité! —

⋆

L'archange disparut comme, au front du Vésuve,
S'efface une fumée, ou comme, dans la cuve,
S'évanouit l'écume en tombant du pressoir.

VIII

LA LUMIÈRE.

CE QUI N'A PAS ENCORE DE NOM.

Deus.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Comme un vert rejeton sort d'une souche sombre,
Des profondeurs sortait le jour éblouissant.
Je me précipitai vers le point grandissant,
Plus prompt que les oiseaux envolés hors des branches;
C'était une lumière, avec deux ailes blanches;
Et qui m'avait semblé, lorsque je l'aperçus,
Obscure, tant le ciel rayonnait au-dessus.

Cette clarté disait :

*

— Pas de droite et de gauche;
Pas de haut ni de bas; pas de glaive qui fauche;
Pas de trône jetant dans l'ombre un vague éclair;
Pas de lendemain, pas d'aujourd'hui, pas d'hier;
Pas d'heure frissonnant au vol du temps rapace;
Point de temps; point d'ici, point de là; point d'espace;
Pas d'aube et pas de soir; pas de tiare ayant
L'astre pour escarboucle à son faîte effrayant;

Pas de balance, pas de sceptre, pas de globe;
Pas de Satan caché dans les plis de la robe;
Pas de robe; pas d'âme à la main; pas de mains;
Et vengeance, pardon, justice, mots humains.

Qui que tu sois, écoute : Il est.

Qu'est-il?

Renonce!
L'ombre est la question, le monde est la réponse.
Il est. C'est le vivant, le vaste épanoui!
Ce que contemple au loin le soleil ébloui,
C'est lui. Les cieux, vous, nous, les étoiles, poussière!
Il est l'œil gouffre, ouvert au fond de la lumière,
Vu par tous les flambeaux, senti par tous les nids,
D'où l'univers jaillit en rayons infinis.
Il regarde, et c'est tout. Voir suffit au sublime.
Il crée un monde rien qu'en voyant un abîme;
Et cet être qui voit, ayant toujours été,
A toujours tout créé de toute éternité.
Quand la bouche d'en bas touche à ce nom suprême,
L'essai de la louange est presque le blasphème.
Pas d'explication donc! Fais mettre à genoux
Ta pensée, et deviens un regard, comme nous.
Pourquoi chercher les mots où ne sont plus les choses?
Le vil langage humain n'a pas d'apothéoses.
Ce qu'Il est, est à peine entrevu du tombeau.
Il échappe aux mots noirs de l'ombre. On aurait beau
Faire une strophe avec les brises éternelles,
Et, pour en parfumer et dorer les deux ailes,
Mettre l'astre dans l'une et dans l'autre la fleur,
Et mêler tout l'azur à leur splendide ampleur,
On ne peindrait pas Dieu. Songeur, qu'on le revête
De bruit et d'aquilon, de foudre et de tempête;
Qu'on le montre éveillé, qu'on le montre dormant,
Sa respiration soulevant doucement

Toutes les profondeurs de toute l'étendue,
Remuant la comète au fond des cieux perdue,
Le vent sur son cheval, la mort sur son éclair,
Et le balancement monstrueux de la mer,
On ne le peindra pas. Lui! Lui! l'inamissible,
L'éternel, l'incréé, l'imprévu, l'impossible,
Il est. La taupe fouille et creuse, et l'aperçoit;
L'ombre dit à la taupe : es-tu sûre qu'il soit?
La taupe répond : Dieu! Dieu de l'aigle est la proie.
Suppose que sur terre un seul être en Dieu croie,
Cet être, si jamais le soleil s'éclipsait,
Remplacerait l'aurore. Et sais-tu ce que c'est
Que le fauve ouragan, tonnant et formidable?
C'est, dans les profondeurs du gouffre inabordable,
L'infini murmurant : je l'aime! à demi-voix;
Quand l'étoile rayonne, elle dit : je le vois!
Tout le cri, tout le bruit et tout l'hymne de l'homme
Avorte à dire Dieu! Le baiser seul le nomme.

J'aime! —

⋆

Ici la clarté me dit :

— Si tu m'en crois,
Va-t'en. Car les rayons brûlants dont tu t'accroîs
Pourraient te consumer, frémissant, avant l'heure.
L'homme meurt d'un excès de flamme intérieure;
L'ange qui va trop loin dit : Ne restons pas là.
En voulant trop voir Dieu, Moïse chancela;
Un peu plus, il tombait du haut de cette cime,
L'œil plein des tournoiements terribles de l'abîme.

— Parle! oh! parle! criai-je à la forme de feu.

— O curieux du gouffre, Empédocle de Dieu,

Je parlerai, dit l'être, et même ton langage;
Car, lorsqu'en l'infini près de vous on s'engage,
Hommes, on ne peut plus toucher à ses rameaux
Sans en faire tomber vos misérables mots.

*

Le tout éternel sort de l'éternel atome.
De l'équation Dieu le monde est le binôme.
Dieu, c'est le grand réel et le grand inconnu;
Il est; et c'est errer que dire : Il est venu.
Quoique l'impénétrable énigme le vêtisse,
Quoiqu'il n'ait ni lever, ni coucher, ni solstice,
Êtres bornés, il marque, au fond du ciel sans bord,
Vos quatre angles, levant, occident, midi, nord;
Il est X, élément du rayonnement, nombre
De l'infini, clarté formidable de l'ombre,
Lueur sur le koran comme sur le missel,
Éternelle présence à l'œil universel!
C'est lui l'autorité d'où jaillit l'âme libre;
C'est lui l'axe invisible autour duquel tout vibre,
Et l'oscillation dans l'immobilité;
Oscillation sombre au cercle illimité,
Qui va, prodigieuse, une, inouïe, étrange,
Des oreilles de l'âne aux ailes de l'archange.
L'être sans cesse en lui se forme et se dissout;
Il est la parallèle éternelle de tout;
Il est précision, loi, règle, certitude,
Justesse, abstraction, rigueur, exactitude,
Et toute cette algèbre en tendresse se fond.
Et dans l'indéfini, l'obscur et le profond,
A travers ce qu'on nomme air et terre, flamme, onde,
Cet X a quatre bras pour embrasser le monde,
Et, se dressant visible aux yeux morts ou déçus,
Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus.

Hors de la terre il est l'innommé.

Chaque sphère
Le nomme en frissonnant du nom qu'elle préfère,
Mais tous les noms sur Dieu sont des flots insensés.

*

Quant au globe chétif et morne où vous passez,
Hommes, l'ange a parlé d'une façon sévère;
L'homme est l'être sacré que la terre révère;
Mais l'arbre est quelque chose et la bête est quelqu'un;
La pierre et son silence, et l'herbe et son parfum,
Vivent; l'homme, rayon, doit plaindre la poussière;
L'être est une famille où l'homme est le grand frère;
Et lui, l'âme d'en haut, il doit, dans leurs combats,
Verser tout son azur sur les âmes d'en bas;
L'homme, malgré sa haine et malgré sa démence,
Est le commencement de la lumière immense.
L'égalité dans l'ombre ébauche l'unité;
L'unité, c'est le but de la route clarté.

*

Âme! être, c'est aimer.

Il est.

*

C'est l'être extrême.
Dieu, c'est le jour sans borne et sans fin qui dit : j'aime.

Lui, l'incommensurable, il n'a point de compas;
Il ne se venge pas, il ne pardonne pas;
Son baiser éternel ignore la morsure;
Et quand on dit : justice, on suppose mesure.
Il n'est point juste; il est. Qui n'est que juste est peu.
La justice, c'est vous, humanité; mais Dieu
Est la bonté. Dieu, branche où tout oiseau se pose!
Dieu, c'est la flamme aimante au fond de toute chose.
Oh! tous sont appelés et tous seront élus.
Père, il songe au méchant pour l'aimer un peu plus.
Vivants, Dieu, pénétrant en vous, chasse le vice.
L'infini qui dans l'homme entre, devient justice,
La justice n'étant que le rapport secret
De ce que l'homme fait à ce que Dieu ferait.
Bonté, c'est la lueur qui dore tous les faîtes;
Et, pour parler toujours, hommes, comme vous faites,
Vous qui ne pouvez voir que la forme et le lieu,
Justice est le profil de la face de Dieu.
Vous voyez un côté, vous ne voyez pas l'autre.
Le bon, c'est le martyr; le juste n'est qu'apôtre;
Et votre infirmité, c'est que votre raison
De l'horizon humain conclut l'autre horizon.
Limités, vous prenez Dieu pour l'autre hémisphère.
Mais lui, l'être absolu, qu'est-ce qu'il pourrait faire
D'un rapport? L'innombrable est-il fait pour chiffrer?
Non, tout dans sa bonté calme vient s'engouffrer.
On ne sait où l'on vole, on ne sait où l'on tombe,
On nomme cela mort, néant, ténèbres, tombe,
Et, sage, fou, riant, pleurant, tremblant, moqueur,
On s'abîme éperdu dans cet immense cœur!
Dans cet azur sans fond la clémence étoilée
Elle-même s'efface, étant d'ombre mêlée!
L'être pardonné garde un souvenir secret,
Et n'ose aller trop haut; le pardon semblerait
Reproche à la prière, et Dieu veut qu'elle approche;
N'étant jamais tristesse, il n'est jamais reproche,
Enfants. Et maintenant, croyez si vous voulez!

Devant le sacrifice et les cieux constellés,
Devant l'aigle effaré, devant les forêts vertes,
Devant les profondeurs dans tout être entr'ouvertes,
Hommes, on peut nier, mais l'inconvénient
C'est que l'esprit décroît et noircit en niant.
L'être fait pour l'extase et la soif infinie
Devient sarcasme, rire, ignorance, ironie;
Il n'a plus rien de saint, il n'a plus rien de cher;
Et sa tête de mort apparaît sous sa chair.
Votre terre niant ne serait qu'une infâme,
Et sa nuit grandirait; car retirer cette âme
A l'univers, c'est faire un abîme au milieu.
Oui, du centre de l'être insondable ôte Dieu,
Ôte l'Idée avec tous ses aspects, puissance,
Vérité, liberté, paix, justice, innocence,
Ôte aux êtres le droit, ôte aux forces l'aimant,
Ôte la clef de voûte, et vois l'écroulement!

*

Je t'ai parlé ta langue, homme que je rencontre.
Et que veux-tu de plus? faut-il qu'on te le montre?
O regardeur aveugle et qui te crois voyant,
Comment te montrer Dieu, cet informe effrayant?
Comment te dire : ici finit, ici commence?
Fin et commencement sont des mots de démence.
Fin et commencement sont vos deux grands haillons.
Homme, chante ou blasphème à travers tes bâillons,
Tu mêleras, sans dire un mot de la grande âme,
Ton blasphème à la nuit et ton hymne à la flamme.
L'idée à peine éclôt que les mots la défont.
Comment se figurer la forme du profond,
Le contour du vivant sans borne, et l'attitude
De la toute-puissance et de la plénitude?

Est-ce Allah, Brahma, Pan, Jésus, que nous voyons?
Ou Jéhovah? Rayons! rayons! rayons! rayons! —

La clarté s'arrêta, comme tout éblouie.
Je m'évanouissais, et la vue et l'ouïe,
Et jusqu'aux battements du cœur s'interrompant,
S'en allaient hors de moi comme une eau se répand.
Et la clarté cria dans la profondeur noire
Où flottaient vaguement sous la brume illusoire
Ces faces de néant qu'on voit dans le trépas :

*

— O ténèbres! sachez ceci : la nuit n'est pas.

Tout est azur, aurore, aube sans crépuscule,
Et fournaise d'extase où l'âme parfum brûle.
Le noir, c'est non; et non, c'est rien. Tout est certain.
Tout est blancheur, vertu, soleil levant, matin,
Placide éclair, rayon serein, frisson de flamme.
Un ange qui dirait : La nuit, dirait : Je blâme.
Les astres ne sont pas. Ces lueurs des tombeaux
Sont fausses, et le jour ignore les flambeaux.
La constellation dans l'illusion rampe;
Le plein midi n'aurait que faire d'une lampe;
Tout rayonnement vient du centre et du milieu;
Comme il n'est qu'une aurore, il n'est qu'un soleil, Dieu,
Qui pour les yeux de chair, couverts de sombres voiles,
Pleut le jour en rayons et la nuit en étoiles.
L'âme est l'œil, il est l'astre. Elle ne voit que lui.
Tout est clarté. Le ver rampant, l'ange ébloui,
Tout, les immensités où se perdent les sondes,
Tout, ces vagues de Dieu que vous nommez les mondes,
L'apparent, le réel, le lever, le déclin,
Homme, enfant, cieux et mers, espaces, tout est plein

D'un resplendissement d'éternité tranquille.
Comptez les milliards de siècles par cent mille,
Vous n'aurez pas dit Un devant l'éternité.
Jetez toute votre ombre, ô nuits, à la clarté,
Au gouffre de splendeur que Dieu profond anime,
Et vous ne ferez pas une tache à l'abîme.
Vous n'êtes point. Au bas des cieux où nous montons,
On voit vos grandes mains qui cherchent à tâtons,
O nuits, spectres! on voit vos formes de nuées
S'approcher et grandir ou fuir diminuées,
Et le grand gouffre bleu, plein d'éblouissements,
O brumes, ne sait rien de vos écroulements,
Et le rayonnement formidable flamboie.
Ombres, vous n'êtes point. Pour être il faut qu'on voie.
Ténèbres, il n'est pas, devant les firmaments,
De ténèbres; il n'est que des aveuglements.

Des aveugles! Pourquoi?

★

Pourquoi la loi, la règle,
Le gland avant le chêne, et l'œuf sombre avant l'aigle?
L'aveugle est l'embryon du voyant; le voyant
Se change en lumineux, qui devient flamboyant;
C'est la loi. Vous verrez, vous rayonnerez, ombres!
Vous serez les frontons éternels, ô décombres!
Limbes, vous serez ciel! Vous l'êtes déjà, nuit!
De même que déjà le germe, c'est le fruit;
Que déjà dans le gland, monde que l'herbe ignore,
Avec toute sa feuille éclatante d'aurore,
Avec son noir branchage où la lune blêmit,
Solide et frissonnant, le grand chêne frémit,
Plein de cris, de chansons, d'hymens et de querelles;
Et que dans l'œuf profond déjà tremblent les ailes!

Devoir être, c'est être. Oui, la fange est cristal.
Chrysalide du bien qu'on appelle le mal,
Ne te plains pas; un fil à Dieu même te noue.
Le réel, c'est la roue, et non le tour de roue.
O larves; vous serez. Attendez votre tour.
Puisque le papillon qu'elle doit être un jour
Est là-haut, ouvrant l'aile, et, joyeux, tourbillonne,
Puisque le paradis qu'il doit être rayonne,
La chenille n'est pas, l'enfer n'existe point.

A la vie à venir le sort présent se joint.
L'être, qui n'est vivant que complet, se déploie
Composé d'aucune ombre et de toute la joie,
Ne gardant du passé que l'extase, et rempli
D'un souvenir céleste et d'un divin oubli.

*

L'univers, c'est un livre, et des yeux qui le lisent.

Ceux qui sont dans la nuit ont raison quand ils disent :
Rien n'existe! Car c'est dans un rêve qu'ils sont.

Rien n'existe que lui, le flamboiement profond,
Et les âmes, les grains de lumière, les mythes,
Les moi mystérieux, atomes sans limites,
Qui vont vers le grand moi, leur centre et leur aimant;
Points touchant au zénith par le rayonnement,
Ainsi qu'un vêtement subissant la matière,
Traversant tour à tour dans l'étendue entière
La formule de chair propre à chaque milieu,
Ici la sève, ici le sang, ici le feu;
Blocs, arbres, griffes, dents, fronts pensants, auréoles;
Retournant aux cercueils comme à des alvéoles;
Mourant pour s'épurer, tombant pour s'élever,

Sans fin, ne se perdant que pour se retrouver,
Chaîne d'êtres qu'en haut l'échelle d'or réclame,
Vers l'éternel foyer volant de flamme en flamme,
Juste éclos du pervers, bon sorti du méchant;
Montant, montant, montant sans cesse, et le cherchant,
Et l'approchant toujours, mais sans jamais l'atteindre,
Lui, l'être qu'on ne peut toucher, ternir, éteindre,
Le voyant, le vivant, sans mort, sans nuit, sans mal,
L'idée énorme au fond de l'immense idéal!

La matière n'est pas et l'âme seule existe.

⋆

Rien n'est mort, rien n'est faux, rien n'est noir, rien n'est triste.
Personne n'est puni, personne n'est banni.
Tous les cercles qui sont dans le cercle infini
N'ont que de l'idéal dans leurs circonférences.

Astres, mondes, soleils, étoiles, apparences,
Masques d'ombre ou de feu, faces des visions,
Globes, humanités, terres, créations,
Univers où jamais on ne voit rien qui dorme,
Points d'intersection du nombre et de la forme,
Chocs de l'éclair puissance et du rayon beauté,
Rencontres de la vie avec l'éternité,
O fumée, écoutez! Et vous, écoutez, âmes,
Qui seules resterez étant souffles et flammes,
Esprits purs qui mourez et naissez tour à tour :
Dieu n'a qu'un front : Lumière! et n'a qu'un nom : Amour!

*

Je tremblais, comme si, prêt à changer de forme,
J'eusse été foudroyé par un baiser énorme.
La clarté flamboyait, transparente et debout.
Et je criai :

— Lumière, ô lumière, est-ce tout?

Et la clarté me dit :

— Silence! Le prodige
Sort éternellement du mystère, te dis-je.
Aveugle qui croit lire et fou qui croit savoir! —

IX

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.

....
....

12 avril 1855.

III

LE JOUR

LE JOUR.

....

Et ce point prit bientôt la forme d'un suaire.

Ses plis vagues jetaient une odeur d'ossuaire;
Et sous le drap hideux et livide on sentait
Un de ces êtres noirs sur qui la nuit se tait.
C'était de ce linceul qu'était sorti le rire
Qui m'avait par trois fois troublé jusqu'au délire.
Sans que l'être le dît, je le compris. Mon sang
Se glaça; je frémis.

L'être parla :

— Passant,
Écoute. Tu n'as vu jusqu'ici que des songes,
Que de vagues lueurs flottant sur des mensonges,
Que les aspects confus qui passent dans les vents
Ou tremblent dans la nuit pour vous autres vivants.
Mais maintenant veux-tu d'une volonté forte
Entrer dans l'infini, quelle que soit la porte?
Ce que l'homme endormi peut savoir, tu le sais.
Mais, esprit, trouves-tu que ce n'est pas assez?
Ton regard, d'ombre en ombre et d'étage en étage,
A vu plus d'horizon... — en veux-tu davantage?
Veux-tu, perçant le morne et ténébreux réseau,
T'envoler dans le vrai comme un sinistre oiseau?
Veux-tu derrière toi laisser tous les décombres,
Temps, espace, et, hagard, sortir des branches sombres?

Veux-tu, réponds, aller plus loin qu'Amos n'alla,
Et plus avant qu'Esdras et qu'Élie, au delà,
Des prophètes pensifs et des blancs cénobites,
Percer l'ombre, emporté par des ailes subites?
O semeur du sillon nébuleux, laboureur
Perdu dans la fumée horrible de l'erreur,
Front où s'abat l'essaim tumultueux des rêves,
Doutes, systèmes vains, effrois, luttes sans trêves,
Te plaît-il de savoir comment s'évanouit
En adoration toute cette âpre nuit?
Veux-tu, flèche tremblante, atteindre enfin la cible?
Veux-tu toucher le but, regarder l'invisible,
L'innommé, l'idéal, le réel, l'inouï;
Comprendre, déchiffrer, lire? être un ébloui?
Veux-tu planer plus haut que la sombre nature?
Veux-tu dans la lumière inconcevable et pure
Ouvrir tes yeux, par l'ombre affreuse appesantis?
Le veux-tu? Réponds.

— Oui! — criai-je.

Et je sentis
Que la création tremblait comme une toile;
Alors, levant un bras et, d'un pan de son voile,
Couvrant tous les objets terrestres disparus,
Il me toucha le front du doigt, et je mourus.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT

DE

DIEU.

Nous divisons ce Reliquat en deux parties : la première se compose d'extraits portant tous le titre de l'une des divisions : *l'Esprit humain, l'Ange,* etc. Les développements, les idées exprimées dans ces fragments, bien que se rapportant par leur titre au poème publié, ne pouvaient s'adapter au texte définitif. Nous suivrons, pour cette première partie, l'ordre du volume.

La deuxième partie offre des passages fort importants, qui font prévoir une autre classification, un autre ordre d'idées. Presque tous les fragments portent en tête la mention : *Dieu;* pour les autres, nous n'avons retenu que ceux qui ne laissent aucun doute sur leur destination.

Enfin, nous avons groupé à la fin de ce Reliquat les *Plans et ébauches* pouvant donner une idée du travail préliminaire de Victor Hugo.

I

ASCENSION DANS LES TÉNÈBRES.

I. — L'ESPRIT HUMAIN.

L'Esprit humain prend quelquefois ici le nom de *Légion,* ou *le Spectre,* ou bien encore *Lueur d'en haut.*

Le premier vers du passage suivant se trouve en marge du manuscrit (voir page 636), ce qui nous a autorisés à donner ici ce fragment qui résume, sous une autre forme, les vers publiés pages 319-320.

O méditations! oh! comme l'esprit souffre
hideux
Sous les porches hagards et difformes du gouffre!
de l'horreur
Comme le souffle noir du vide vous poursuit,
Sinistre, en vous jetant du trouble et de la nuit!

Comme on sent que le rêve est un être qui vole
Et passe! .. — On m'adressait dans l'ombre la parole;
Et de funèbres voix que sur mon front j'avais
Comme les endormis en ont à leurs chevets,
Chuchotaient au-dessus de moi des choses sombres.
Je sentais la terreur muette des décombres
Et je me demandais : — Qui donc murmure ainsi? —
C'était, dans le ciel morne et de brume épaissi,
Comme un nuage obscur de bouches sur ma tête;
Des faces me parlaient dans un vent de tempête;
Puis ces voix s'éteignaient comme le vague son
Qui n'est plus la parole et devient le frisson.
Noirs discours! l'ironie y grinçait dans le râle;
Des plaintes, sanglotant dans l'ombre sépulcrale
Comme entre les roseaux gémit le gavial,
S'achevaient en sarcasme amer et trivial;
Je croyais par moments qu'en ces vagues royaumes
J'assistais au concile effrayant des fantômes
Que nous nommons raison, logique, utilité,
Certitude, calcul, sagesse, vérité;
Il me semblait, parmi le grand murmure austère
De l'horreur, de la nuit, du tombeau, du mystère,
Entendre Aristophane; et voir, après les pleurs,
Toutes sortes d'éclairs cyniques et railleurs,
Moqueurs, étincelants, percer l'ombre ennemie,
Diderot
Et Rabelais passer à travers Jérémie;
J'écoutais frémissant et par moments vaincu.
Était-ce des esprits d'hommes ayant vécu?
Était-ce les conseils qui flottent dans les nues
Pour quiconque s'égare aux routes inconnues?
Mon front sous l'infini ployait lugubrement.
L'espace affreux, éther, ténèbres, firmament,
Espèce de taillis sans branches étoilées,
Où les brouillards fuyaient en confuses mêlées,
Semblait d'une forêt le redoutable dais.
Qu'était-ce que ces voix? je ne sais. J'entendais.
Et ma raison tremblait en moi, diminuée,
Dans des tressaillements d'orage et de nuée.

LUEUR D'EN HAUT.

. . . .

Votre soif d'infini s'arrête à votre verre;
Pour idéal de Dieu c'est vous que vous trouvez;
Vous n'êtes pas contents si vous ne lui rêvez,
Avec tiare juive ou mître égyptienne,
Une tête où chacun de vous mire la sienne,
Si, dans l'azur semé d'astres, vous ne l'ornez
De barbe, de cheveux, d'yeux, d'oreilles, de nez,
Et si votre bon Dieu ne devient un bonhomme.
Sera-t-il doux, bourru, généreux, économe?
Comment le ferez-vous? Homme, roseau, fétu,
Comment sur ton mur noir le charbonneras-tu?
Lui dessineras-tu, de ton doigt gigantesque,
Ou la face homérique ou le profil dantesque?
Quel visage aura-t-il, dis, créateur de Dieu?

LA LUEUR.

. . . .

Tu n'as le sens de rien dans la création.
Tu rapetisses tout. Homme, en ta myopie,
Tu ne vois dans le soir qu'un roi d'Éthiopie,
Face à qui la chouette a prêté son œil rond,
Un nègre avec un tas d'escarboucles au front,
aux jours où tu veux boire,
et de venez-y boire
Bon pour servir d'enseigne avec toute sa gloire
Au cabaret du Maure ou de la Tête-noire.
Tu ne sens pas venir dans cette brume à toi
L'inconnu, l'infini, la profondeur, l'effroi,
Et dans cette immense ombre et dans ce crépuscule
Quelque chose avancer qui le matin recule,
L'inconnu.

LUEUR D'EN HAUT.

. . . .

Homme, parfois, hélas! sur votre terre on voit,
Très bas, mêlés à l'ombre, et dans la sombre plaine,
Sur le vague horizon se distinguant à peine,
Éclore à fleur de ciel des anges ténébreux,
Doux, tristes, condamnés, et vous marchez sur eux.

PREMIÈRE LUEUR.

Où le voit-on?
Partout, dit Dante. Ici, dit Job. Là, dit Platon.
Les poëtes l'ont cru, qu'importent les poëtes!
L'œil des aigles fait-il foi pour l'œil des chouettes?
Ah! c'est grave en effet, je comprends que tu dois
Donner à Job, à Dante, à Platon sur les doigts,
Dieu ne t'apparaît pas en pleine Académie;
Et le scalpel en main, quand dans l'anatomie,
O docteur, tu poursuis Dieu mis au pied du mur,
Quand, le questionnant dans le col du fémur,
Le cherchant sous le muscle ou la veine bleuâtre,
Tête à tête avec l'ombre, et, dans l'amphithéâtre,
L'appelant de la voix dont Broussais l'appela,
Tu le serres de près, lui criant : Es-tu là?
Ton cadavre se tait, ton squelette bégaie.
Noir silence effrayant dont ton savoir s'égaie!
L'âme du monde est-elle? où? comment? depuis quand?
Tu ne l'as pas encor trouvée en disséquant.
Ah! vraiment! faut-il donc que Jéhovah s'écrive
Sur toi, feuille qu'un vent chasse à la sombre rive,
Que, sous ton crâne, ainsi que dans un testament,
Il dise ce qu'il est, ce qu'est le firmament,
Et combien l'infini contient de kilomètres,
Et signe sur ta peau son nom en toutes lettres!
Faut-il que la nature, en t'engendrant chétif,
Détaille
Affiche sur ton dos son passif, son actif,
Son bilan, son secret, son chiffre, et te placarde
Dieu sur le périoste ou sur le péricarde?

LUEUR D'EN HAUT.

....
O sauvage! Allons, va,
C'est bien. Fais la nuit. Va. Prends ton couteau. Retranche
Au genre humain l'idée éblouissante et blanche,
La sagesse à Socrate, à Platon sérieux
La flamme, et la pensée aux fronts mystérieux
De Francklin, de Newton, d'Hermès, de Pythagore;
Va couper ses cheveux de lumière à l'aurore,
Son génie à Shakspeare, homme aux géants pareil,
Au Christ son auréole, et scalper le soleil!

Le spectre s'arrêta, puis, après une pause,
Reprit :

— Ce que le Fait impénétrable impose,
Faible, il faut le subir, et, sage, l'accepter.
L'Inconnu laisse au vent du prodige flotter
Dans la nuit son linceul de science terrible;
Homme, une ombre quelconque en tombe sur ta Bible,
Sur ton esprit, sur Jean sauvage et demi-nu,
Sur Bacon, sur Hégel, qu'importe à l'Inconnu!

....
Et je criai : — Qu'es-tu? —

L'être dit : — Que t'importe! —
Je suis de l'ombre, et j'ai l'homme pour compagnon.
Partout où l'on dit : Noir, on prononce mon nom.
Je te donne un conseil. Qui que tu sois, écoute,
Et, si l'avis est bon, ne te mets pas en route.
Parfois une clarté, sous la main qui détruit,
Jaillit de l'âpre outil qui travaille à la nuit;
Une pioche — il suffit de heurter une pierre —
Peut creuser une fosse et faire une lumière.
Je viens, moi l'être sombre, étinceler sur toi.
Je t'éclaire. Obéis sans demander pourquoi. —

Nous avons attribué ces vers à l'*Esprit humain* à cause de l'avant-dernier vers qui nomme l'*Esprit*.

T'es-tu mis dans l'esprit qu'on vient à bout du gouffre?
Que le mystère, mer infranchissable, souffre
Des passants, des plongeurs, des navires, des ponts?
Mais quelle illusion te fais-tu donc, réponds.
L'absolu te déborde et ta raison le tronque.
Espères-tu, songeur, une baisse quelconque?
Une oscillation qui te dévoilera
Ce que, jusqu'à ce jour, nul rayon n'éclaira?
Je ne devine pas ce que tu t'imagines.
Qu'as-tu trouvé touchant l'être et ses origines?
Rien, n'est-ce pas? alors pourquoi restes-tu là?
Crois-tu que l'infini qui jadis s'étoila
Pour d'étranges raisons encore impénétrées,
Ait des flux, des niveaux mobiles, des marées,
Comme ta flaque d'eau qui monte et qui descend,
L'océan? que Dieu soit croissant et décroissant?
Te figures-tu Dieu dans le gouffre des causes
Refluant, et laissant à nu le fond des choses?
Te représentes-tu l'ombre où nous étouffons
S'ouvrant, et tout à coup, avec ses noirs bas-fonds,
Et ses caps sous-marins où la science sombre,
L'immense Vérité, la réalité sombre,
Que le flot remontant viendra cacher demain,
Apparaissant terrible et nue à l'œil humain,
Et montrant l'inconnu dans sa grave attitude,
Le dessous de la vie et de la plénitude,
L'espèce de lueur qu'on a dans les cercueils,
Et l'être, et, pêle-mêle au milieu des écueils,
Les squelettes profonds des erreurs naufragées?
Crois-tu que, lui qui vit, il ait des apogées?
Parle, attends-tu que Dieu se retire d'ici?
Qu'il cesse d'inonder le réel obscurci,
Et que ce flot de nuit et d'immensité passe?
Et crois-tu découvrir quelque chose à mer basse?

Je n'attends pas. Je vais plus loin.

— Un dernier mot,
C'est ta loi. Reste en bas. —

Et je criai : — Plus haut! —

Ce fragment devait, sans doute, dans une autre version, précéder *les Voix*.

....

Dans l'obscurité sourde, impalpable, inouïe,
Je me retrouvai seul, mais je n'étais plus moi;
Ou du moins, dans ma tête ouverte aux vents d'effroi,
Je sentis, sans pourtant que l'ombre et le mystère
Eussent cassé le fil qui me lie à la terre,
Monter, grossir, entrer, presque au dernier repli,
Comme une crue étrange et terrible d'oubli;
Je sentis, dans la forme obscure pour moi-même
Que je suis et qui, brume, erre dans le problème,
Presque s'évanouir tout l'être antérieur;
Si bien que le fantôme et l'effrayant rieur
Et tous les êtres noirs sortis du spectre énorme
N'étaient plus qu'un nuage en ma mémoire informe,
Et que mon souvenir en un instant perdit
Tout ce que Légion par cent voix m'avait dit.
A peine de ma vie avais-je encor l'idée,
Et ce que jusqu'alors, larve aux lueurs guidée,
J'avais nommé mon âme était je ne sais quoi
Dont je n'étais plus sûr et qui flottait en moi.
Il ne restait de moi qu'une soif de connaître,
Une aspiration vers ce qui pourrait être,
Une bouche voulant boire un peu d'eau qui fuit,
Fût-ce au creux de la main fatale de la nuit.

II. — LES VOIX.

Peut-être le fragment suivant devait-il relier la division : *L'Esprit humain* à la deuxième voix qui nomme Swedenborg :

....
Soudain je crus entendre quelque chose,
Et, stupéfait, sondant les cieux, penchant mon front
Dans le plus ténébreux et dans le plus profond,
Dans l'espace impalpable et blême qui refuse
La forme et la dissout en vision confuse,
Je vis, avec le bruit vague et presque vivant
Que feraient des feuillets remués par le vent,
Je ne sais quoi d'obscur qui flottait dans les ombres,
Et qui semblait un livre en proie aux souffles sombres.

Tel dut être, ô Colomb, ton morne étonnement,
Quand face à face avec l'éternel firmament,
Depuis plus de vingt jours déjà loin de la terre,
Te croyant dans un flot farouche et solitaire
franchi
Que n'avait avant toi tenté nul nautonnier,
Tu vis passer sous l'onde un débris de hunier.

(Sur ce livre, un nom : Swedenborg.)

....
Mais les mages hagards, les sages inquiets,
Les noirs explorateurs des mystérieux faîtes,
Les contempteurs soudain transformés en prophètes,
la foi
Comment ont-ils été par l'être terrassés,
Comment ont-ils crié sous l'évidence : Assez!
Demande à l'ineffable, au gouffre, au phénomène!
Qui peut le raconter dans votre langue humaine?
Ils méditaient, sondant l'inconnu, regardant.
flot vague
L'espace, ici fumée et là cratère ardent,
Le grand fond immobile et sourd, la violence
Des visions mêlée à l'éternel silence,
Rien et Tout, le roulis démesuré des cieux

D. ns on ne sait quel vent lugubre et
Et des créations
Penchés et frissonnant dans un vent monstrueux,
Des tours d'ombre dont l'œil ne peut compter les marches,
Des déluges roulant d'inexprimables arches,
La pluie immense au loin rayant les infinis,
blanchissant masques
Des lueurs éclairant des faces d'Erynnis,
Des passages subits de méduses, frappées
D'une clarté pareille à des reflets d'épées,
Des ponts difformes, noirs, allant hors du réel,
Sinistres, bleuissant vaguement près du ciel,
L'ascension sans but et la chute sans bornes
Des tourbillons sans but, des profondeurs sans bornes;
Voilà ce que voyaient les contemplateurs mornes,
Et tristes, ils disaient : — Cette ombre n'est pas Dieu. —
les dans des souffles
Par moments des fléaux, sur des ailes de feu,
Survenaient, et faisaient, comme un esquif sans voiles,
Sombrer un monde au fond d'une écume d'étoiles,
La vague des chaos montait engloutissant
Quelque éden encor plein d'un sourire innocent,
Comme un groupe ennemi qui gronde et qui s'insulte,
Les éléments passaient avec un grand tumulte,
Tout croulait dans l'horreur où nul regard n'atteint,
Et rien ne vivait plus dans l'univers éteint;
Or, à l'heure où, devant ces sombres catastrophes,
Voyants aveugles, saints tremblants, vains philosophes,
Ils crispaient dans le vide horrible leur poignet,
A l'heure où la stupeur du doute les gagnait,
Éperdus, ils voyaient subitement des astres
De confirmation poindre dans les désastres,
Ou sortir brusquement du nuage ébloui
Une foudre hurlant dans les gouffres : — C'est lui! —

Ce fragment, accompagné d'un plan, semble résumer les vers précédents

Vois ces faces étonnées :
Celui-ci, c'est Platon.
Celui-là, c'est Manès.
Cet autre, c'est...

Parmi les visions, parmi les paraboles,
Ils vont, ils vont, ils vont. Et ces sagesses folles

Cherchent Dieu, le front pâle et baigné de sueurs;
Et tout ce qu'on peut voir de farouches lueurs,
Tous les éclairs d'été d'une chaude soirée,
La trombe, tous les yeux d'une meute effarée,
Les passages subits d'astres dans la vapeur,
N'expriment pas l'effroi, le trouble, la stupeur,
De toutes ces raisons, de toutes ces pensées,
Dans cette poursuite âpre et terrible lancées.

. . . .

Quoi! t'imagines-tu, songeur, qu'on puisse avoir
Une discussion avec l'horreur sacrée?
Que l'air va te conter comment le Très-Haut crée?
Crois-tu que la rumeur orageuse des flots
Chicane ou félicite, entre deux noirs sanglots,
Manou sur les vedas, Moïse sur les nombres;
Et que les quatre vents, tournant leurs clairons sombres
Au nord, à l'orient, à l'occident, au sud,
Grondent pour le phédon ou contre le talmud?
Crois-tu que Sirius et Mars sont une glose?
Crois-tu que le semoun ne soit pas autre chose
Que le ciel qui disserte et que l'inflexion
De sa voix répondant à quelque objection?
Crois-tu que le prodige éternel se dissipe
Comme une opinion d'Orose ou d'Hégésippe?
Crois-tu que le matin va te faire un traité
De l'Être abstrait, du Verbe et de la Trinité?
Penses-tu que le bleu, le profond, l'empyrée,
Et que la vaste nuit pâle et désespérée
Tremble
Ploie aux négations que tu vas lui lancer,
Et qu'avec un dilemme on puisse embarrasser
La comète qui vient du gouffre, et qu'on réfute
Le soir sombre, apportant les astres dans sa chute?

. . . .

Jette de la logique à sa grève déserte,
Mais sans finir par donc ni commencer par certe.
L'ombre est un grand amour, l'abîme est un grand lit;
L'Être emplit l'étendue et l'emplit et l'emplit;
Sans qu'on sache comment les globes se soutiennent;
Au même point des cieux les planètes reviennent;

Les mondes, monstrueux et beaux, uns et divers,
Tous les objets créés, bêtes, monts, rameaux verts,
L'homme par la pensée et la fleur par la tige,
Entrent dans le miracle et sortent du prodige;
L'air frémit, l'arbre croît, l'oiseau chante, l'eau fuit,
Et des lumières vont jusqu'au fond de la nuit;
L'illusion serait étrange, que t'en semble,
De voir dans ce splendide et redoutable ensemble,
Dans ce flot de la vie et dans ce noir torrent,
Un docteur de Sorbonne énorme pérorant?

. . . .

O Dieu! problème! essence insondable! unité!
Vérité haute au point de toucher à la fable!
Tu veux t'imaginer, homme, cet ineffable!
Ah! tu le veux toucher et voir absolument!
Soit. Édifie, avec n'importe quel ciment,
Sculpte dans les azurs, dans les brouillards funèbres,
Mets sur le piédestal monstrueux des ténèbres
Un être ayant le monde entier pour fondement;
Construis quelqu'un d'immense avec ton firmament,
Avec ton empirée aux splendides pilastres,
Avec ta terre, avec ta mer, avec tes astres;
Espèce de colosse abîme, ouvrant des yeux
Faits de tous les rayons du ciel prodigieux,
Ayant au front l'essaim des esprits et des dives,
Et, pareil au géant que Rhodes sur deux rives
Bâtit et qui tenait dans sa main une tour,
Ayant un pied dans l'ombre et l'autre sur le jour;
Oui, mêle à ses cheveux, profusions obscures,
Les pléiades, Cancer, Vénus, les Dioscures,
Et tous ces soleils d'or qu'on voit s'enchevêtrer,
J'y consens; et je veux que tu fasses entrer
Dans la construction de la sombre figure
Tout ce que rêve l'homme, ou le prêtre, ou l'augure,
l'illusion,
Le tonnerre, le vent, l'éclair, la vision,
Toute l'énormité de la création
Et de la grande nuit redoutable et muette;
Bien. Que concluras-tu de cette statuette?

Puis un avertissement donné par un être supra terrestre, mais non dénommé :

Ne va pas trop loin dans le mystère, prends garde.

. . . .

Homme, tu sentiras, hagard, frémissant, pâle,
Dans ton être éperdu pénétrer par degrés
Les profondeurs sans fond, les cieux démesurés;
Tu ne trouveras plus de mots pour tes pensées;
Tu chercheras en toi les ombres effacées
De ton humanité disparue et fuyant;
Tu deviendras sinistre, impossible, effrayant;
Et tu te sentiras fumée au fond de l'ombre;
Tu voudras préciser un lieu, compter un nombre,
Et tu ne pourras plus, n'étant qu'un front rêvant,
Et qu'un sombre esprit vague arraché par le vent;
Tu seras larve et nuit; car le songeur à force
Car l'âme du songeur et du voyant, à force
De faire avec la vie et les choses divorce,
Se dilate au delà du terrestre milieu,
Se fond dans l'infini, se décompose en Dieu,
Et mêle lentement sa lueur et sa forme
Avec l'obscurité de la nuée énorme.

II. — DIEU.

LA CHAUVE-SOURIS.

Fragment sans dénomination spéciale, mais que nous attribuons à la Chauve-Souris d'après son caractère de négation :

. . . .

Que sais-tu si la vie est achevée ici ?
Si l'âme ne va pas d'un monde à l'autre monde?
Si le destin des morts dans la fosse profonde
Ne communique pas avec ce ciel si beau,
Et si le fil que fait le ver dans le tombeau
N'est pas continué par le rayon d'étoile?
Acceptes-tu cela? crois-tu lever le voile?
Vas-tu me dire : oui? je répliquerai : non.
Je te dirai : Tu n'es dans l'être qu'un chaînon;
Le feu meurt, le vivant s'en va, la bulle crève;
L'homme sort de la nuit pour rentrer dans le rêve;
Une âme! un lendemain! non. On meurt sans retour;
On meurt pour un poumon qui s'engorge un beau jour
Ou pour un intestin que la fièvre perfore;
L'homme n'est qu'un squelette où frissonne un phosphore.
Nuit. Rien. C'est dissipé dès que c'est abattu.
Poudre, redeviens cendre! — Et que répondras-tu?
Tu ne sais rien. Voyons, tu crois? ta foi s'allume?
Prends du papier, et prends dans ta main une plume;
Avant d'avoir écrit les trois lettres de OUI,
Papier, plume, la main, tout s'est évanoui.

LE HIBOU.

Dans un petit dossier portant ce titre, nous voyons deux fragments; on retrouve dans le premier quelques réminiscences de la dixième voix :

et qu'à ce cri[1]
Quand je dis ce mot : Dieu ! si fatal, si suprême
[illegible]
Qu'il fait autour de moi, dans l'obscurité blême,
Frissonner vaguement les faces de trépas;
Quand ce nom ineffable, et qui pourtant n'est pas
redoutable
La syllabe sacrée, étrange et véritable,
l'invisible
Écrite au fond de tout sur la lugubre table,
Se mêle à mon cri rauque, amer, désespéré,
Sort de ma plainte amère, appel désespéré;
Quand je te dis ce verbe, écho du nom sacré,
énorme l'éternelle
Note obscure échappée à l'invisible lyre,
Sans savoir si j'ai tort ou raison de le dire,
Quand je jette, à travers l'espace épouvanté
Ce grand mot ténébreux tout gonflé de clarté,
Je ne te parle pas du manitou stupide
Que tour à tour ton globe aime, encense ou lapide,
Dieu singe pour le nègre et Dieu peste au Thibet,
Bourreau dressant sur l'homme un colossal gibet,
Bœuf à Memphis, dragon à Tyr, hydre en Chaldée,
Chimère et non raison, idole et non idée;
La Chine, vieil enfant, joue avec ce hochet.

Je te parle de Lui qu'Hermès tremblant cherchait.

Le second fragment ne semble pas se rapporter à cette division.

.... C'est dans la région
Des gouffres que le mal cache sa légion,
Ses monstres, ses produits réels, ses fils durables.
Les Satans immortels, les Molochs incurables,
Les Bélials riant d'un rire souterrain,

[1] Les variantes en *italiques* sont biffées sur le manuscrit.

lune
Les Astartés aux yeux de louve, aux seins d'airain,
Les Dagons, les Iblis, sont les vrais exemplaires;
Et dans la vie, en bas, les Nérons, les Galères,
Messaline, Séjan, les sanglants Borgias,
Les Mourads, les Timours, en sont les plagiats.
Tout ce triste univers, vents, flots, forêts pensives,
Rocs pareils à des dents qui sortent des gencives,
Astres boulets qu'un dieu semble avoir à son pié,
Terres, cieux, n'est-il pas lui-même copié
Par quelque être inouï, sur quelque effrayant type?
Par instants, tout se mêle, ombre, chaos, principe,
Et l'Être, les laissant se dévorer entre eux,
Continue en rêvant son calque ténébreux.

L'AIGLE.

(*L'Aigle parle*)

Leviathan. .

Près de lui,
Homme, les éléphants paraissent des cloportes.
Quand il rampe, des rocs brisés, des branches mortes,
Se collent à ses flancs, et, noirs, participant
A tous les mouvements de son corps de serpent,
Remuant dans les plis de ses écailles sombres,
Lui font une scorie affreuse de décombres,
Et semblent un monceau de monstres lourds, visqueux,
Hagards, fixés au dos d'un monstre plus grand qu'eux.

LE GRIFFON.

PAROLES DU GRIFFON. — CHRISTIANISME.

La femme subit l'homme, éternelle mineure;
Comme elle est la coupable, elle est l'inférieure;
Son destin est douleur, faute, larmes, regrets,
Pas d'espoir dans la vie et pas de ciel après;
Elle enfante en pleurant l'humanité qui râle
Et commence au berceau sa clameur sépulcrale;
La femme souffre, saigne, obéit, tremble et sert;
L'homme, banni d'Éden, chasse Agar au désert;
Entre la femme et lui rien ne comble l'espace;
Christ n'a rien de commun avec sa mère, et passe
L'œil fixé sur le Père, au fond du calme azur;
L'homme est l'être déchu, la femme est l'être impur;
Morne esclave,
Réprouvée, elle suit plus qu'elle n'accompagne;
La vie, exil pour l'homme, est pour elle le bagne;
Il peut être génie, elle n'est que beauté;
Le ver de terre attend cette pâle Astarté
Faite avec de la chair, mais non avec de l'âme;
Satan a chuchoté son triste épithalame.
La femme, ombre d'en bas, s'éclipse et dure peu.
L'homme seul sur la terre est du sexe de Dieu.

L'ANGE.

Ce dossier est le plus important de tous. Dans le texte publié, il ne réfute que chacune des religions personnifiées par les animaux, mais ici, il commence par une réfutation de ce qu'a dit l'*Esprit humain* ou *Légion* :

L'ANGE.

....
Je commence par toi, Légion. Tu te trompes.

Légion dit qu'il faut rester dans le réel,
Et tendre au bien terrestre et ne pas tendre au ciel;
Légion veut que l'homme ait pour labeur unique
De mettre à son sépulcre une verte tunique,
De vêtir de moissons la terre, abîme obscur,
De bêcher le sillon sans regarder l'azur;
Légion, sur la fosse où voltige une flamme,
Voit éclore la fleur; j'y vois éclore l'âme.
Quoi! la vie est ton but! la terre est ton effort!
Qu'est-ce qu'un but ayant derrière lui la mort?
Ah! tu veux te refaire un Éden de matière!
Qu'est-ce qu'un paradis troué d'un cimetière?
Qu'est-ce qu'un bonheur doux, charmant, splendide et beau,
Ayant cette ouverture affreuse, le tombeau;
Ayant ce gouffre, ayant sur l'abîme une voie
D'infini, par où vient l'ombre et s'en va la joie!

Oui, cherche le bien-être! Après la Vérité!
Tu ne vois du devoir que le moindre côté.
Tu te trompes, esprit. Passons.

Puis vient un développement des vers publiés page 458.

... Et l'archange est sur terre génie.

Pas d'enfer éternel, pas de peine infinie,
Pas de gouffre criant de sa gueule de feu :
— Jamais! — Qui donc a fait ce rêve contre Dieu?
Tout bagne, toute nuit, tout deuil, toute géhenne,
Tout enfer dissoudra dans la clarté sa chaîne

Et par son seul labeur deviendra paradis.
O vous qui souffrez, Dieu ne vous a pas maudits!
De l'affranchissement sa lumière est l'augure.
Sur la terre déjà, vois, tout se transfigure.
L'affreux cachot voit l'aube enfin blanchir son mur;
La matière n'est plus stagnante, et l'homme obscur.
L'homme entre dans l'esprit à la suite de l'ange;
Et la matière, hier ténèbres, mort et fange,
A la suite de l'homme entre dans le travail.
Elle apaise les vents et les flots, noir bétail,
Se rend, et d'aider l'homme elle est joyeuse et fière.
La voilà qui dans l'air pousse la Montgolfière,
Sur les eaux le steamer grondant, et sur le rail
sonore
Le cheval de fumée au flamboyant poitrail!

Deux fragments reproduisant, en la développant sous une forme satirique, l'idée publiée page 478 :

LUEUR D'EN HAUT. — ANGE.

....

Tu penses qu'il est temps que Dieu dise pourquoi,
Et que l'Éternité compte avec ta sagesse;
Que les soleils sont las d'être tenus en laisse,
Que l'homme est ennuyé de refaire toujours
Les mêmes questions aux phénomènes sourds
Et le ver de filer toujours les mêmes toiles;
Et que c'est de la nuit que tout ce tas d'étoiles,
Cette création, ces mondes, ces flots noirs,
Cet éblouissement d'aurores et de soirs,
Ces ouragans portant la foudre dans leur serre;
Que c'est bon; qu'il devient cependant nécessaire
Que tout cela finisse et qu'on s'explique un peu;
Que Dieu vienne répondre au seuil de son ciel bleu;
Qu'il laisse l'homme ouvrir l'énigme, et qu'il confie
Le trousseau de ses clefs à ta philosophie;
Et tu trouves qu'il tarde à faire livraison
De l'infini, du ciel, du gouffre, à ta raison.

L'ANGE.

. . . .

Mais tu dis qu'à la fin nous faisons de cet être
Un excès, que c'est trop, qu'il ne saurait avoir
Toutes les facultés qu'il nous plaît de lui voir,
Et que, sous un tel Dieu, l'intelligence humaine
Ne sait que devenir et, folle, se démène;
Que nous passons la borne et que nous enflons Dieu.

Pour toi, tu veux enfin te révolter un peu,
Garder quelque mesure et réserver, en somme,
Ton droit de philosophe et ta dignité d'homme.
Tu dis que la raison est là pour indiquer
L'endroit de la nature où l'on sent Dieu manquer;
Que le songeur a tort quand il se claquemure
Dans l'hosanna sans fin, sans ombre et sans murmure;
Qu'on adore toujours; que c'est de l'engouement;
Que, si l'on veut un Dieu, qu'on l'ait assurément;
Quant à toi, tu jouerais la chose à pile ou face;
Mais, quoi, cet éternel, ce Très-Haut, qu'on le fasse
le borne
Possible; qu'on s'entende avant de l'invoquer.
Il ne faut pas que l'homme en vienne à s'abdiquer,
Et que Dieu dans son nimbe à la critique échappe
Parce qu'écrivain sombre, ayant le ciel pour chape,
Il fait un livre avec le vaste espace obscur;
Parce qu'il fait, maçon, une maison d'azur;
Parce que du Liban il a posé les bases,
Et qu'il ponctue avec des étoiles ses phrases.
Qu'il soit sur son sommet, tu restes sur le tien.
Et — même sans sortir de l'idéal chrétien, —
Ta fierté de penseur se révolte et s'indigne
Contre tel prophète aigle et tel apôtre cygne
Ne sachant que louer son Dieu sur les hauteurs;
Tu dis que tu fais peu de cas de ces docteurs
Dont l'auréole emplit cent cavernes célèbres,
Et que tous ces joigneurs de mains dans les ténèbres,
Et que ces commensaux des lions, ces dormeurs
Des pierres, que la nuit berçait de ses rumeurs,
Et dont l'aube éveillait la prunelle éblouie,
Et que ces mangeurs d'herbe et ces buveurs de pluie,
Et que ces courtisans du tonnerre, du vent,

Du désert, du rocher et du soleil levant,
Flagornant l'Éternel au fond des solitudes,
Finissent par lui faire un tas de platitudes.

Bien. Soyons fiers pour l'homme et modestes pour Dieu.
Dresse-toi. Chaque fois qu'il te tombe un cheveu,
Homme, mets à la place un rayon de l'aurore.
implore
Au fait, on va trop loin, je l'avoue. On adore,
ne risque pas même une
On bénit, on contemple, et sans restriction;
On montre en haut l'azur, la beauté, le rayon,
Mais jamais la laideur en bas correspondante;
Homère
On prend pour spécimen Newton, Shakspeare ou Dante;
L'homme exhibe toujours leur angle facial;
Mais la gueule ou le bec, point. On est partial;
On étale trop l'aigle et pas assez la buse;
hymne Vivant
On fait de tout un psaume au Très-Haut; on abuse
De la création pour prouver l'incréé;
Job crie Alleluia comme Orphée Evohé;
On se met à plat ventre, on exalte, on vénère;
On exagère l'astre, on surfait le tonnerre;
On montre, sous le ciel qu'on fait toujours trop bleu,
La fleur déclamatoire argumentant pour Dieu;
Pour le moindre oiseau-mouche on le loue, on se hâte;
On admire un peu trop l'éternel; on le gâte;
J'en conviens, homme, il faut s'en déshabituer.
Dieu finirait par croire et par s'infatuer.
Il faut, dans l'intérêt de Jéhovah lui-même,
Ne pas trop s'ébahir de cet être suprême,
Car l'admiration de l'homme est un tel vin
Qu'elle pourrait troubler l'entendement divin.
C'est vrai; finissons-en avec les hyperboles;
Ne jouons pas aux mots comme des discoboles;
Moins d'emphase. Il est temps de voir plus froidement
L'abîme, la forêt, la mer, le firmament,
Et la rose qui s'ouvre ainsi qu'une lumière.
Dégrisons-nous des cieux. L'Atlas, pour une pierre,
N'est pas mal; le Mont-Blanc est presque réussi;
L'Etna dans sa fumée est assez bien ainsi;
L'univers peut aller; le soleil est passable;
C'est ton opinion à toi le grain de sable.
Sortons du dithyrambe et calmons-nous. C'est bien.

Mais fais en même temps taire ce lybien,
Le lion, qui rugit dans l'extase sauvage;
Va-t'en dans le hallier, va-t'en sur le rivage,
Homme, et pour que tout marche ensemble et soit d'accord,
Fais signe au vieux sapin de le nommer moins fort,
Et fais baisser la voix à l'océan farouche
Qui chante à pleine écume et loue à pleine bouche;
Éteins l'aube; modère à ton diapason
Les astres excessifs emplissant l'horizon;
L'hymne de la nature est long; fais des coupures
Aux lacs, aux monts, aux bois, aux prés, aux sources pures;
Abrège l'infini, cet effrayant parleur
D'éternité, de mort, de vie et de douleur;
Ote la croix du Sud aux nuits diminuées,
Retiens l'ode effrénée et folle des nuées,
Et reproche aux torrents le trop de bruit qu'ils font,
Et mets une sourdine à l'ouragan profond!

Nous trouvons une curieuse variante d'idée; dans le texte publié, l'ange affirme l'ascension de l'âme après la mort;

La bête est commuée en homme, l'homme en ange (p. 487).

Ici c'est le contraire :

L'ANGE.

Du haut des cieux sereins dont les chastes azurs
Ne gardent que les saints, les justes et les purs,
Tous les esprits déchus qui deviennent matière
Neigent sur votre globe, horrible cimetière;
Ils y trouvent le sang, le squelette, les os,
Naissent, et l'on entend leurs cris dans les berceaux
Car le spectre terrestre, affreux, pesant, funeste,
Est comme le flocon du fantôme céleste;
Le lourd être charnel naît de l'être aromal;
La chair est un glaçon; sous le vent froid du mal
La condensation de l'ange produit l'homme.

Ce fragment semble, d'après l'écriture, dater de 1872 à 1874.

PAROLES DE L'ARCHANGE.

. . . .
Une étoile est un astre entouré d'autres astres,
Terres, lunes, Vénus, Saturnes, Jupiters;
Tout cela tourne au fond des sublimes éthers;
Et ces mondes portés par rien jamais ne croulent;
Et la rapidité des planètes qui roulent
Dans l'empirée autour de leur centre vermeil,
Est telle que pour Dieu rêveur, chaque soleil
Semble avoir des colliers de perles lumineuses.

Voici quelques vers qui supposent l'intention de faire donner par l'ange des explications à l'homme sur l'au-delà :

L'ANGE.

Je ne t'ai jusqu'ici parlé que de la terre;
Et je t'ai fait pâlir rien qu'avec ton mystère;
Mais que deviendrais-tu si j'entrais tout à coup,
Homme, dans le fermé, dans l'inconnu, dans tout!
Si je noyais ta soif de voir et de connaître,
Si je te jetais nu dans l'océan de l'être,
Si je te criais : — Viens! viens, puisque tu le veux! —
Et si je m'envolais, te tenant aux cheveux,
Dans l'âpre vision qu'aucun songe n'invente,
Dans toute la nuée et toute l'épouvante!

Un nouveau fragment suppose le penseur, conduit par son guide, arrivé, après la mort, près de Dieu :

. . . .
Je vis là les docteurs du gouffre, les voyants,
Les immenses songeurs aux sourcils flamboyants,
Les fauves inspirés, les orageux prophètes,
Qui ne changent jamais de place, dont les têtes
Rêvent, et qui, penchés sur l'infini sans bords,
Font encore à présent ce qu'ils faisaient alors.
Un crépuscule affreux jette des reflets louches

Sur leur maigreur livide et leurs barbes farouches;
Des suaires de brume et d'astres font des plis
et de lueur
Sur leurs fronts, de pensée insondable remplis;
On voit à nu leurs os, leurs côtes, leurs vertèbres;
[illegible]
Engloutis dans la vue étrange des ténèbres,
Ils ont l'immensité lugubre au-dessous d'eux,
Et la tragique horreur des mystères hideux.
Leur contemplation de l'être est si profonde
Que ces hommes, plus grands que l'ombre et que le monde,
En sont venus, puisant presque à l'éternité,
A s'emplir de prodige et de divinité.
Ils sont devenus dieux à force d'être prêtres.
Avec des plumes d'aigle ou de griffon, ces êtres
Traçaient, à la clarté d'un jour qui s'amoindrit,
En frissonnant d'eux-même et de leur propre esprit,
Des caractères noirs sur de sombres registres;
Le vent triste soufflait dans les feuillets sinistres,
Si bien que, par moments, ces mages dont l'œil luit,
Mécontents, regardaient l'ouragan dans la nuit.
le spectre
Oh, comme avec terreur, mon guide et moi, nous lûmes
redoutables
Les choses qu'écrivaient ces ténébreuses plumes!
Une race mourait, ou, sur quelque sommet,
Un astre s'éteignait, un volcan s'allumait,
Un fléau frémissant sortait de la nature,
leur main faisait
Chaque fois que ces dieux faisaient une rature.

En marge des premiers vers sur les songeurs, cette indication :

Peut-être les nommer et mêler les devins payens aux prophètes juifs et aux pères chrétiens, Tirésias, Ézéchiel, Jérôme.

Enfin de petits fragments nous offrent des aspects divers du dénouement :

. . . .
Alors, sur le sommet du monde, l'ange et moi,
Silencieux, nous nous assîmes.
Nous voyions sous nos pieds, forêts, cités, châteaux,
L'Atlas, le Sinaï, le Caucase, l'Athos,
Et le Liban, groupe de cimes.

— Spectre, lui dis-je alors, crois-tu donc que j'ai peur ?
. . . .
Je suis de ceux qui vont, quoique ayant le front blême,
Qui ne se sentent pas, même au seuil du problème,
D'étranglement dans le larynx,
Qui marchent droit au gouffre, à l'énigme, à l'Averne,
Et qui, loin de s'enfuir, cherchent dans la caverne
Le tête-à-tête avec le sphinx.

Le spectre alors me dit :

— Adieu. Rentre en toi-même.
Je viens de te parler le langage suprême,
Et rien n'est au-dessus. J'ai dit le dernier mot.

— O mon esprit, criai-je alors, montons plus haut ! —

. . . Et comme je songeais,
Éperdu, me sentant devenir presque horrible,
Je vis paraître et fuir un tourbillon terrible,
Plus rouge qu'un soleil d'automne à son déclin,
Rugissant, traversé de mille éclairs, et plein
De bouches d'aquilon qui soufflaient de la neige.
— O prophète ! est-ce toi qui passes, m'écriai-je ?
Est-ce toi qui dans l'ombre affreuse t'engloutis ?
Est-ce toi, charpentier du gouffre qui bâtis

Et cloùas ce grand char des routes inconnues,
Bondissant sur la terre et volant dans les nues,
Et qui, pour le traîner dans l'abîme, attelas
Les aigles du Liban aux lions de l'Atlas?

Tu regardes le ciel, l'être, l'éternité,
Et tu ne comprends pas, et tu dis, dépité :
— La lumière ici bas manque, et c'est Dieu qui l'ôte.
Dieu veut n'être pas vu par l'homme. — Est-ce la faute
De l'océan s'il est trop grand pour le nocher?
Dis, crois-tu que Dieu prend la peine de cacher
Dans les immensités sa gloire et sa puissance?
Crois-tu que l'univers est une réticence?
C'est à toi d'en trouver le sens, si tu le peux.

Et j'ai dit à l'esprit : — Crois-tu donc que je crains
La flamme qui pâlit devant les fronts sereins,
L'océan effaré, pauvre bête hagarde?
Ou l'éclair qui s'enfuit sitôt qu'on le regarde,
se cache au milieu des roseaux?
Ou l'écueil qui ne sait ce qu'il fait sous les eaux?
Ou que je crains les vents, cette troupe d'oiseaux?
Ou que je crains la vague, ou que je crains l'écume?
Ou que je crains la nuit, spectre assis dans la brume,
Mêlant dans son néant l'être, le temps, le lieu?
Ou que je crains la mort pâle? Non, je crains Dieu.
Je crois en lui. Croyant, je le cherche.

Alors je dis : — Visage impassible et glacé,
Qui jettes tant d'horreur sur mon front hérissé,
Qu'es-tu, toi dont l'haleine effrayante m'effleure?
N'es-tu, comme celui qui parlait tout à l'heure
Dans cette redoutable et pâle région,
Qu'une des sombres voix de l'esprit Légion?
Es-tu distinct de lui dans ce vague royaume? —

Il me répondit : — Tout est le même fantôme. —

Et je repris : — Qu'es-tu? réponds! suis-je vivant?

Ne m'abandonne pas dans ce désert du vent.
Qu'es-tu? parle! je tremble à ton souffle tranquille. —

Et le spectre me dit : — Je demeure à la ville
Éternité, maison Ténèbres, porte Nuit. —

(..... Mais je te quitte, dit l'esprit.)

...... Voici l'aube. C'est l'heure
Des vagues chants du coq dans le lointain décrus,
Et de l'effacement des spectres disparus,
Remportés dans l'obscur, repris par l'ombre épaisse
Ainsi que des poissons par une mer qui baisse,
Et fuyant pêle-mêle à travers les plis noirs
Que la nuit sombre prête aux matins comme aux soirs.

... Ici, l'épouvante me prit.
— Oh! criai-je, démon, prophète, archange, esprit,
Spectre, qui que tu sois, emporte, emporte, emporte
Mon être où tu voudras, ton aile est la plus forte!
Ébloui, haletant, éperdu, je te suis!
Jette, si tu le veux, l'homme vil que je suis,
Jette-moi, vivant, mort, que je veille ou je dorme,
Sur le sommet terrible, insubmersible, énorme,
Qui sort de toute l'ombre et de toute la nuit!
Mais prends pitié de moi puisque tu m'as conduit,
Que l'âme puisse vivre à ce faîte adorable!
Qu'elle n'en meure pas. Fais un Dieu respirable!

Je sentis une main qu'on posait sur ma bouche,
Et je fus emporté dans la brume farouche.

...Il faut un culte — un temple — un autel.
(Cathédrale-monde.) Peindre.

Ebloui, je criai : — Comment faire pour être
Lévite de ce culte et dans ce temple prêtre?

Il me dit : — Dans ce temple où vit l'être très haut,
Ne crains rien, tu seras prêtre un jour; mais il faut
Que la porte, ô vivant, te soit d'abord ouverte.
— Quand? — lui dis-je. — L'esprit baissa sa palme verte
Et répondit : — Plus tard. — Et je criai : — Rayon,
Oh! dis-moi seulement la première action
Qu'il faut faire ici-bas pour que la porte s'ouvre. —
Alors, comme au matin l'horizon se découvre,
Il me montra du doigt l'orient qui rougit,
Et j'y lus ces deux mots dans la clarté : Ci-gît.

L'ange montra du doigt le ciel, et je vis Dieu.

II

Les poésies qui forment la seconde partie de ce Reliquat sont assez importantes ; elles auraient pu être publiées dans d'autres recueils ; mais les notes qui accompagnent chacune d'elles leur assignaient une place dans ce volume.

Nous placerons en tête L'ESPRIT NOIR, qui s'est appelé tantôt LE SPECTRE, tantôt L'ESPRIT DE DOUTE. C'était sans doute lui qui devait accueillir l'homme au début de son *Ascension dans les ténèbres ;* il est devenu par la suite, et en perdant un peu de son caractère sarcastique, *l'Esprit humain.*

SARCASMES DE L'ESPRIT NOIR. — L'ENFER [1].

. . . .
Pour vous, le point de vue économique est tout.
L'enfer est une force, ô siècle utilitaire!
Il s'agite, il se meut. Que fait-il pour la terre?
Tout mouvement doit être en produit retrouvé.
Que rien ne soit perdu, pas même un réprouvé.
Une damnation, comme une apothéose,
Doit moudre, fabriquer ou cuire quelque chose.
Vous demandez de tout : A quoi cela sert-il?
Un prodige, à quoi bon? J'aime mieux un outil
Vous feriez tricoter des bas à Tisiphone.
Dans l'antre que la brume éternelle plafonne,
Où les nuits dans les nuits sont comme une forêt,
Le grand Satan, couché dans l'ombre,
L'énorme Iblis au front foudroyé tresserait
Des chaussons de lisière ou des chapeaux de paille
...Vous crieriez au supplice : travaille.
Vous tireriez parti des grincements de dents.
Vous interpelleriez le spectre aux yeux ardents,
Et la larve immobile aux mains exténuées
Gisant sous l'étendue horrible des nuées :
— Gagne ta vie. Allons, mets-toi sur ton séant. —
Vous êtes indignés d'un enfer fainéant.
L'intérêt, tant pour cent, ce que cela rapporte,
Le meilleur placement, la rente la plus forte,
Tout est là. Dieu, si l'homme eût été consulté,
Eût écrit, sur le front des cieux : utilité.
Et la création serait une cuisine.
Que diable! à la bonne heure! un purgatoire usine!
Si le gouffre est utile, on y peut consentir.
Soit. Qu'on damne les gens, mais qu'on fasse sortir
Du supplice des uns le bien-être des autres,
Que leur guenille au moins brûle au profit des nôtres;
Hommes, ce serait là votre raisonnement.

[1] En marge de ce manuscrit, la note suivante :

Il y a une autre version de ces vers dans le livret qui m'a été volé à Delft. Je les ai refaits, un peu différents.

Or le carnet de voyage qui mentionne le passage de Victor Hugo à Delft est de 1861.

La géhenne servant de poêle au firmament
Vous plairait. Vous avez le Grand-Livre pour Bible.
Vous dites : un damné, qu'est-ce? du combustible.
Et vous ajusteriez des bouches de chaleur
Au foyer monstrueux de l'immense douleur!
Vous emploieriez l'enfer au chauffage du monde!

Ah! l'idée est sublime, admirable et féconde!
J'applaudis. Le tourment des damnés exploité!
Leur fournaise occupée à vous faire l'été!
Le mal sans fin placé sous le bien sans limite
Comme un tison qui fait bouillir une marmite!
L'abîme flamboyant sous l'abîme étoilé
Ayant pour but d'enfler dans l'ombre un grain de blé!
Astaroth remuant de sa fourche rougie
Les neiges où la mort pâle se réfugie,
Et tirant du monceau des éternels malheurs
Le mois de mai qui rit, les mains pleines de fleurs!
Le Tartare pourvu d'appareils tubulaires
Distribuant là-haut le trop plein des colères,
souffrances, des maux,
Des peines, des sanglots, et du courroux divin,
En calorique utile à sucrer votre vin!
L'œuf éclos, le bourgeon ouvert, la pêche mûre,
Le lait, le miel, la joie, et l'essaim qui murmure,
Et la rose, attestant la bonté de l'enfer!
Et, par moments, l'étrange et fauve Lucifer
Sortant de quelque Etna, la face charbonnée,
Comme le ramoneur sort de la cheminée!
L'enfer bagne! si bien qu'un ange officiel,
Rothschild
Faisant la fonction de Mirès dans le ciel,
contemplant
Peut-être, en explorant ces geôles entrouvertes,
En viendrait à chiffrer les profits et les pertes
De ce noir atelier, crypte du palais bleu,
Et qu'un beau jour, avec privilège de Dieu,
La désolation formidable et maudite
Serait prise en régie ou mise en commandite!
O niais!

Taisez-vous. Songez. Sachez ceci :
Satan n'est pas Cognard; l'enfer n'est pas Poissy.
Sous la fatalité la peine est engloutie.
Hommes, le Châtiment silencieux châtie.

A-t-il une âme? non. A-t-il un instinct? oui.
Le Châtiment, tournant dans son gouffre inouï,
Ne sait s'il est la bête ou bien s'il est la meule.
La malédiction punit, et reste seule;
Rien pour un autre but n'en peut être distrait.
Le châtiment racine et l'univers forêt;
Non. Cette immensité prodigieuse ignore.
Elle souffre à jamais, puis toujours, puis encore,
Et l'expiation est un accablement.
L'enfer est hors du monde et hors de l'élément;
Il ne voit pas, il n'est point vu. C'est la clôture
De la clarté, du ciel, du fait, de la nature;
C'est le vide, puits sombre où le néant descend;
C'est l'ombre; on ne sent pas que quelqu'un soit présent;
Un vaste embrasement mystérieux pénètre
Cette cave sans jour, sans porte, sans fenêtre;
Tout a la forme obscure et vague du trépas;
Si Jésus criait grâce, on ne l'entendrait pas.
Hommes, tel est l'enfer. Que fait-il? il est triste.
Immuable, immobile, il songe. S'il existe
Quelque chose au delà, l'enfer ne le sait point.
En vain dehors l'azur s'empourpre, l'aube point,
L'astre surgit, l'esprit chante, l'animal beugle;
La profondeur est sourde et l'abîme est aveugle.
Ce qui fut les vivants se mêle et se confond
Avec la nuit sans borne, avec le deuil sans fond.
La peine ouvre dans l'ombre un regard d'agonie.
Pas un mouvement. Rien. La stupeur infinie.
Pas un linéament visible. Pas un bruit.
Par moments, des rougeurs flottent dans cette nuit,
Et passent. L'horreur sourde emplit ces lieux funèbres.
C'est de la cécité qui tâte des ténèbres
L'enfer rampe, se tait, souffre, et l'éternel feu
A cela d'effrayant qu'il ne connaît pas Dieu.

SARCASMES DE L'ESPRIT DE DOUTE.

SATAN PARLE.

Ton splendide univers, chef-d'œuvre de ton Dieu,
Ce barbouillage d'or, de noir, de vert, de bleu,
Parlons-en. O songeur, ton Dieu ne sait rien faire
Et n'est qu'un maladroit à qui je me préfère;
On te l'a déjà dit, et tu l'as remarqué,
Sa création boite et son monde est manqué;
L'éclipse choit sur l'astre et la nuit sur l'aurore;
Tout meurt, tout s'entretue et tout s'entredévore;
Tout ce qu'épargne un bec tombe sous une dent;
Le meurtre est toujours là, guettant l'être et rôdant;
L'homme est brûlé vivant au feu que l'homme attise;
Et voilà cependant où va dans sa sottise
Jéhovah l'âne avec Jésus-Christ pour ânon!

L'ESPRIT NOIR.

Tous les sages sont morts. Iras-tu les rejoindre
Dans le gouffre où l'on voit le crépuscule poindre?
Qu'oseras-tu leur dire? Est-ce que tu connais
Pythagore, Bouddha, Confucius, Manès?
Pourras-tu pénétrer à des profondeurs telles
Que tu verras passer ces ombres immortelles,
Des fleurs de l'idéal exhalant le parfum,
Et que tu leur pourras demander à chacun
Ce qu'il sait de l'abîme et ce qu'il sait de l'être,
Si Dieu vit, si l'on meurt pour mourir ou pour naître,
Et si c'est la nuit sombre ou l'aurore qu'ils ont
Mêlée à la lueur étrange de leur front?

Que savez-vous de l'être et des immensités,
Et des forces qui sont de sombres volontés?
Même tout près de vous et dans votre toiture,
Vous ne comprenez pas ce que veut la nature;
Vous ne comprenez pas ces bruits mystérieux
Qui grondent sous la terre ou flottent dans les cieux;
La mer mordant l'esquif comme un loup la gazelle;
Pourquoi l'ouragan court, pourquoi le mont ruisselle;
Ce que le flot poursuit, ce que l'écueil attend;
Vous ne devinez rien dans cette ombre; et pourtant
Vous avez sous vos yeux, sous vos pieds, sur vos têtes,
Ces égoïsmes noirs des vents et des tempêtes.

MÉCHANT. — MAL.

Pour ce Dieu qui regarde un ver autant qu'un homme,
La taupe vaut Newton, dix fourmis valent Rome.
Crois-tu que la cuirasse aux pompeux lambrequins
Que les Benvenutos sculptent aux Charles-Quints
Soit plus vermeille et plus dorée et mieux bombée
Que l'armure qu'il fait lui-même au scarabée?
Enfant, le grand de l'homme est le petit de Dieu.
Lui qui pose son pied dans l'ombre du ciel bleu
Sur tous ces cailloux d'or, les Mars et les Mercures,
Il ne s'éblouit pas de nos splendeurs obscures;
Et tous ces grands meneurs de peuple sous le bât,
Rois, guerriers, conquérants, panaches de combat,
Vainqueurs, triomphateurs, atomes, cendres, poudres,
Ont sur eux la huée éternelle des foudres.

L'ENFER.

On entend rugir des étables
Pleines de monstres dont l'œil luit,
Et dans ces gouffres redoutables,
Des naufragés épouvantables
Mordent des barques dans la nuit.

PAROLES DE L'ESPRIT NOIR HOSTILE À DIEU.

. . . .

Voyons, dis, réponds, parle. As-tu, chercheur livide,
Regardé quelquefois, avec ton œil mortel,
La Nuit, cette tour d'ombre, insondable Babel,
Aux étages de brume, aux frontons de ténèbres?
As-tu, comme jadis les voghis et les guèbres,
Contemplé les azurs, les nuages profonds
Où l'ouragan s'enfuit de plafonds en plafonds,
Les astres, éclairage oscillant sous ces porches,
Les comètes de feu, ces mains portant des torches
Qui traversent l'espace épouvantablement?
As-tu senti que, là, dans ce noir firmament,
Partout quelqu'un opprime et partout quelqu'un souffre?
As-tu haï cette ombre? As-tu, devant ce gouffre,
Piège,
Brume, engloutissement, sépulcre universel,
Tremblé de ce qu'il faut d'enfer pour faire un ciel?

L'ENFER. — SATAN.

. . . .
— Ah! Ta religion veut un souffre-douleurs?
Il te faut un Satan? Eh bien, soit. Je l'accepte.
Le mal est un principe et l'enfer un précepte;
Satan va résumer dans son être fatal
Tout ce qu'on peut garder de divin dans le mal;
Maintenant, pour punir ce brigand de ton rêve,
Faut-il que l'univers soit ta place de Grève?
Te plaît-il d'employer les cieux éblouissants
A l'exécution du monstre? J'y consens;
Et l'expiation sera si grandiose
Que l'échafaud aura l'air d'une apothéose.
On entendra hurler d'effroi les éléments;
Pour la répandre au fond des mornes firmaments,
L'ombre, avec tout l'espace et toute la durée,
Fera je ne sais quelle horreur démesurée;
La torture sans fin du coupable infini
S'emparera; l'éclair mordra le grand puni;
Le jour, ange indigné, vaincra l'incendiaire;
Dieu fera châtier Satan par la lumière;
Au delà des chaos où parfois nous fuyons,
On ira le saisir dans l'enfer; les rayons
De l'aurore seront les barres de fer rouge
Dont on lui brisera les membres dans ce bouge;
On l'exposera nu sur les azurs vermeils;
La grande Ourse des nuits, faite de sept soleils,
Traînera le mourant éternel sur des claies
D'astres dont les clous d'or déchireront ses plaies;
Les constellations l'une après l'autre auront
L'une un peu de son flanc, l'autre un peu de son front;
Des morceaux de sa chair pendront aux sacrés voiles;
Les gouttes de son sang tacheront les étoiles;
Et de ce grand supplice où, criant : Anankè!
Il râlera, laissant de son corps disloqué
Tomber l'ombre, le sang, la douleur et la boue,
Le zodiaque énorme et noir sera la roue!

L'ENFER.

Au plus bas de la fosse aveugle où tout est noir
Le châtiment habite avec le désespoir;
Là pèse l'ombre, inerte, opaque, indivisible

Sous l'implacable Dieu gît l'enfer impassible.
La géhenne subit en silence son deuil;
L'enfer, ce mort vivant, accepte le cercueil;
Jamais il ne se plaint, ce regardeur terrible
Du dedans de l'abîme et de la nuit horrible;
Ce voyant du néant, ce noir témoin puni
Du vide impénétrable et du rien infini,
Jamais il ne gémit, jamais il ne réclame.
Tu t'étonnes, tu dis : — Quoi! souffrir l'ombre infâme
Sans un cri! quoi! toujours! hier, aujourd'hui, demain! —
T'imagines-tu donc la nuit tendant la main,
Frémissant sous la brume éternelle qui rampe,
Espérant une grâce, implorant une lampe?
Te figures-tu donc la malédiction
Demandant à l'horreur l'aumône d'un rayon,
Pleurant le jour au fond des ténèbres suprêmes?
Crois-tu donc que l'enfer, enviant aux cieux blêmes
La lueur qui s'allume et s'éteint devant eux,
Espèce de bon pauvre et d'indigent honteux,
Tâche d'attendrir Dieu, l'avare de l'aurore,
Et mendie une étoile ou gueuse un météore?
Non! jamais de clarté! non! jamais de sursis!
Le mal rayonne mieux dans des yeux obscurcis;
Non, pour rester méchant, Satan doit rester sombre,
Tout ce qui veut rester mauvais, doit rester sombre,
Songeur, et le regard de la haine est fait d'ombre.

PAROLES DU NOIR.

... L'unité,
C'est brume, aveugle horreur, mutisme, inanité.
Homme, tout est la même immensité de vide,
Et — si ce mot convient à du néant livide, —
Le même être à la même inconscience uni;
Tout est le même atome et le même infini.
inerte
Qu'en ce brouillard informe, inepte, indivisible,
Un vent de l'inconnu frémisse, c'est possible;
Il se peut que le voile horrible ait un frisson;
Mais prendre pour un monde et pour un horizon,
Et pour un ciel semé d'astres beaux ou funèbres,
Cette moire de l'ombre au souffle des ténèbres,
Regarder ce silence et tomber à genoux,
C'est démence. O passants, hommes, détrompez-vous;
Ne vous obstinez pas à rêver quelque chose,
De fait pour vous,
Un univers, une âme, un principe, une cause,
Dans ce pli du flot noir qui vaguement vous luit;
La vie est de la mort; l'aurore est de la nuit.

Réponse :
Tu te trompes. — Fin des peines.

PAROLES DU SPECTRE.

. . . .
Te rends-tu compte un peu de la réalité?
Quel philosophe es-tu? te berces-tu de songes?
Ou bien est-ce au Vrai sombre et noir que tu te plonges?
Vois, rien dans l'univers n'est tout à fait debout;
Tout est défiguré par un vice; partout
Le côté monstre auprès de la face prodige.
L'être s'ébauche archange et se termine stryge.
Observes-tu le haut du bas, le laid du beau,
L'ignoble du sublime, et le suif du flambeau?
Où le lustre apparaît, le stigmate s'attache;
Et rien n'a le rayon qui n'ait aussi la tache.
Vois; que fait le plus grand? où descend le premier?
L'aigle vit de charogne et le coq de fumier.

On se rappelle que la onzième voix donne une définition du poëte, et conclut à ceci :

... Il peut tout. Hors ceci : nommer Dieu.

Ici c'est une définition des penseurs; un plan, au crayon, en marge du premier feuillet, semble indiquer que l'homme a rencontré dans les cieux un esprit :

Écoute un conseil sage, homme, qui que tu sois.
dérangent.
Je suis un des esprits que les songeurs effraient.
Ne les imite pas. Je les hais.

... Les songeurs sont terribles; ils ont
Le regard à jamais perdu dans le profond;
Qui les voit sent qu'il voit les témoins du prodige;
Et, comme un précipice, ils donnent le vertige.
Vous dont la fonction est toute dans vos sens,
Arrivés pour partir, nés pour mourir, passants,
Hommes simples d'en bas, vous qui n'avez à faire
Qu'un mouvement, rouler sans fin, comme la sphère,
Marcher, boire, manger, dormir, recommencer;
Vous, troupeau, qui voyez éclore et s'effacer
Les jours après les nuits, sans en compter le nombre,
Comme la vague blanche après la vague sombre,
Ne vous proposez pas d'atteindre dans la nuit
Ces fous, ces inspirés qu'une lueur conduit,
Les penseurs, ces démons qui veulent plus que vivre;
Redoutez les chercheurs; ne tâchez pas de suivre
Les poëtes troublés et tristes, les voyants.
Laissez-les s'enfoncer dans l'espace, fuyants
Et livides... — Ce sont de redoutables êtres.
L'obscurité les tâte et sent qu'ils sont les prêtres.
Ils ont pour mission de saisir l'inconnu.
Dans l'azur sombre où nul avant eux n'est venu,
Où l'étoile tombant, qu'à sa trace on devine,
Glisse, comme échappée à quelque main divine,
Dans l'ombre impénétrable où personne n'a lu,
Ils savent que l'obscur, le fatal, l'absolu,
Le sacré, l'idéal, le réel, pour les sages

Ont de mystérieux et splendides passages;
Et, pour les prendre au vol dans les immensités,
Ils guettent ces éclairs qu'on nomme Vérités.
Ils arrêtent le bien et le mal dans leur chute;
Ils rapportent parfois quelque flamme qui lutte;
Yeux sombres, ils sont là quand une vision
Fait dans l'immensité sa blanche ascension;
Ils l'observent; souvent, des cieux épouvantables
Ils reviennent, tenant dans leurs doigts redoutables
De farouches clartés qui tâchent de s'enfuir;
Tout ce que l'infini s'efforce d'enfouir,
Les questions sans fond, l'énigme réfractaire,
— Pourquoi l'être? pourquoi le ciel? pourquoi la terre? —
Le mystère et sa nuit, le doute et ses noirceurs,
Attirent ces puissants et lugubres chasseurs.
L'impossible est leur but; l'inouï les réclame;
Et, grands esprits vautours, ils se jettent sur l'âme,
Ils fondent sur l'abîme, ils s'abattent sur Dieu.

Oh! ces explorateurs du ciel nocturne ou bleu,
Qui vont cherchant leur proie au milieu des idées,
Avec des battements d'ailes de cent coudées,
Ces inquiets plongeurs des gouffres, ces couveurs
De chimères, d'essors, d'effrayantes ferveurs,
Où, dans quelle montagne et dans quelle falaise,
Cachent-ils l'aire étrange où grandissent à l'aise
Leurs systèmes, leurs plans, et, bien loin des regards,
Le groupe monstrueux de leurs rêves hagards,
Leurs blêmes visions, leurs vœux imaginaires?
Ils planent au milieu des feux et des tonnerres,
Puis reviennent songer dans la morne épaisseur.
O vivant, voilà l'aigle et voilà le penseur :
Vol dans le flamboyant, nid dans l'inaccessible.

....
As-tu donc pénétré dans le charnier terrible
Où gît défiguré tout ce que l'homme a cru?
As-tu vu le passé, vidé, tombé, décru?
As-tu du grand néant pu crocheter les portes?
As-tu compté les peaux des religions mortes,
Et parcouru, dans l'ombre où l'âme n'a plus d'yeux,
La morgue énorme où sont les cadavres des dieux?
As-tu vu, dans l'étrange et hideux spoliaire,
Bel et son arc, Bacchus et son thyrse de lierre,
Vitzliputli, Moloch, Fô, Dagon, Thor, Vichnou,
L'Inde tenant la Grèce enfant sur son genou,
Le bœuf Apis, le veau Plutus, Isis la louve,
Tous ceux qu'on a perdus, et tous ceux qu'on retrouve
Lorsqu'on fouille et qu'on cherche à nettoyer l'oubli,
Teutatès mort, Fenris sanglant, Odin pâli?
Les as-tu vus, glacés, sans souffle en leurs poitrines,
Nus, avec de la terre encor dans les narines,
Du sang aux mains, tas morne et pestilentiel,
Ayant chacun leur foi, leur mystère, leur ciel,
Accrochés au-dessus de leurs têtes livides,
Guenille qui frissonne au vent des gouffres vides,
Et qui, loque d'erreur, haillon de Vérité,
Pend aux siècles, ces clous du mur Éternité!
Dis, as-tu, méditant sur tout ce qu'on révère,
Marché parmi ces morts de l'idéal sévère,
Larves de Dieu, les uns pires, et tous mauvais?
As-tu vu de quelle ombre étaient faits leurs chevets?
Et tous ces noirs noyés, au bruit de tes sandales,
Se sont-ils réveillés, sinistres, sur leurs dalles?

As-tu vu tout cela? Viens-tu comme témoin?
As-tu conquis ainsi le droit d'aller plus loin?
As-tu senti l'horreur des dieux morts, les nausées
Des jardins de houris et des champs élysées,
La peur de l'azur vide et du dogme abattu?
Les as-tu comparés l'un à l'autre? et dis-tu,
Emporté comme Amos ou poussé comme Oreste :
— Je n'en ai pas assez et je veux voir le reste!

Et ne trembles-tu pas, songeur, si tu te sens
De taille à voir de près ces spectres de l'encens,
Ces rois des Walhallas, ces dieux des Atlantides,
Si tu te crois de force, en ces charniers fétides,
A respirer l'odeur de tous ces paradis,
S'ils ne te font pas peur, ne trembles-tu pas, dis,
De trouver, dans la crypte insondée où les cultes
Cachent leur secret triste et leurs rites occultes,
Un lieu sombre où s'éteint sur l'obscure paroi
La dernière lueur dans le suprême effroi;
Et là, de rencontrer quelque docteur rebelle,
Sage affreux, prêtre impur de l'obscène Cybèle,
Quelque grand négateur, habitant ce caveau,
Ayant tous les rameaux de Pan dans le cerveau,
Quelque faune hagard de la pensée humaine,
Riant, seul dans la nuit, d'un rire énergumène,
Qui t'appelle du geste, ô fatal curieux,
Et dérange les plis du ciel mystérieux,
Et soulève le drap des astres, lourd suaire,
Et, le doigt sur la bouche, au fond de l'ossuaire,
Te montre, à l'endroit noir que l'ombre a pour milieu,
Cette tête de mort épouvantable, Dieu!

LES IMPOSTEURS.

Toujours, reproduisant les miracles devant
La foule, ce troupeau, ce domaine du vent,
Quelque Apollonius de Tyane reflète
Les christs, ou par moments triomphe et les soufflette.
L'imposteur, c'est du ciel dans de l'ombre dissous.
Tourne la page auguste, et tu verras dessous
Quelque parodie âpre, odieuse et morose;
De même que tout fruit a son ver, toute chose
A près d'elle, matière, esprit, ange, animal,
Pour lui livrer combat, sa ressemblance en mal;
L'Enfer raille l'Eden sur le verso des Bibles.
Des à peu près hideux, des ébauches horribles,
Masques, qui, dans la brume où l'erreur est debout,
Tâchent de se poser sur la face de tout,
Nés du chaos, du soir terrible, du décombre,
Spectres d'on ne sait quelle usurpation sombre
De la nuit sur l'aurore et du faux sur le vrai,
Faisant de vaincre l'Être un éternel essai,
Rôdent sans cesse, avec des griffes ou des ailes,
Larves noires, autour des puissances réelles;
Le rayon craint l'éclair, fantôme fait de jour;
Le lion craint le tigre et l'aigle le vautour,
Et la divinité frémit de la magie.

... Où vas-tu de la sorte?
As-tu trouvé la clef, que tu cherches la porte?
O songeur, pour tenter la haute ascension,
A travers l'ouragan, l'horreur, la vision,
As-tu des vêtements de pluie et de tonnerre?
Tiens-tu quelque rameau que le gouffre vénère?
Viens-tu dans cette nuit de sentir un démon
Qui te glissait au doigt l'anneau de Salomon?
Es-tu l'élu sacré de la grande folie?
As-tu quelque haillon formidable d'Élie?
Quel sceptre portes-tu? quel globe? quel manteau
Pris au vieil Orcagna dans le Campo Santo?
Quelle tiare d'ange, ou d'âme, ou de pontife?
Est-ce qu'Astolphe errant t'a prêté l'hippogriffe?
Peux-tu comme Abiron, le prêtre factieux,
Fuir dans les tourbillons secouant dans les cieux
Les longs frémissements de la harpe et du sistre?
Es-tu resplendissant de quelque éphod sinistre?

Je te conteste tout! l'homme ignore et querelle.
Vous doutez, nous croyons. Tu ne sais, homme frêle,
Comme le vil roseau qu'affirmer tous les vents;
La nuit succède au jour dans tes yeux décevants;
Ta raison est l'ulcère où le doute suppure.
Tandis que nous, voyants de la vérité pure,
D'immuabilité nous nous rassasions,
Tu vas d'un pôle à l'autre en tes convulsions.
Croire et nier, voilà ton trouble et ta démence.
Et tu crois que le monde éclatant, calme, immense,
Sous la réalité craignant l'illusion,
Ne sait que copier ton hésitation;
Tu crois que l'univers soupçonne une imposture;
Tu crois que, par le poids de l'ombre, la nature
Après avoir dit oui, retombe à dire non,
murs
Et toujours va, heurtant les coins du cabanon,
De l'affirmation au doute, noir pendule;
Que tout, croyant hier, est demain incrédule;
Que la création, sans cesse s'abaissant
au reflux
Et s'élevant, soumise à sa loi, subissant
L'âpre vibration de l'éternelle chaîne,
Allant et revenant de l'extase à la haine,
du lys à l'excrément,
du gouffre au firmament,
De l'étoile au fumier, du vide à l'élément,
Laisse se perdre Dieu dans ce balancement!
Sache que
O cendre! l'univers n'a qu'un nom : Certitude.
La nuit de la prière a la grave attitude;
L'astre est du haut secret le pontife lointain;
Le soleil est le grand convaincu du matin.
Tu ne peux faire rien vaciller que toi-même
Quand, pour quelque action mêlée au grand problème,
Pour quelque infraction à ton code, construit
Avec du bien, du mal, du doute et de la nuit,
Tu traînes, bourreau triste et juge téméraire,
Pieds nus et bras liés, quelque autre homme, ton frère,
Sous la poutre et le croc du noir gibet sanglant,
Homme, et quand tu lui mets au cou le nœud coulant,

Quand, lancé dans l'énigme, il se débat terrible,
Quand tu le perds de vue au bout du câble horrible,
Quand ce fil monstrueux frémit d'ombre et d'effroi,
Je dis que tout est calme et fixe autour de toi,
Et que rien ne chancelle, homme, et je ne t'accorde
Que l'oscillation de cette sombre corde.

Réduis à leur plus simple expression les êtres,
La nature fermée à l'œil morne des prêtres,
L'homme, l'oiseau, la fleur, l'arbre aux branchages verts.
Et ce grand flot vivant qu'on appelle univers;
Confronte chaque chose avec son germe; accule
Le monde à l'élément, l'astre à la molécule;
Poursuis dans l'objet mort, traversé, mis à nu,
Le rudiment obscur, impalpable, inconnu;
Fouille la flamme, l'air, l'éther, les mers profondes,
Folles du monstrueux balancement des ondes,
Et va, sous le parfum, le flot ou le rayon,
Chercher ce qui n'a pas de forme, l'embryon;
Plonge au puits infini, toi, l'homme sans vertiges,
Et ramène l'ensemble immense des prodiges,
Le jour, la nuit, la vie et la mort, et le ciel,
Et le gouffre, à l'atome, ancêtre universel;
Eh bien! même en cette ombre insondée, inouïe,
Où la création expire évanouie,
Où du dernier reflet disparaît la rougeur,
Oui, tremble, même là, tu sentiras, songeur,
Même en cet embryon moindre qu'un grain de sable,
Même en ce rudiment aux vers insaisissable,
Même dans ce néant, hors du temps et du lieu,
La palpitation formidable d'un dieu!

Un extrait de la poésie suivante a été publié dans *Dernière Gerbe* sous le titre : DIALOGUE AVEC L'ESPRIT. On n'avait à cette époque trouvé que cinq feuillets de ce manuscrit sur sept. Les deux premiers feuillets, qui ne sont eux-mêmes que la suite d'un dialogue, indiquent sa véritable destination ; nous publions ici le manuscrit intégral. Les variantes laissent un doute sur l'*esprit* qui parle à l'homme ; tantôt c'est l'*ange*, tantôt l'*esprit*. En tous cas, pas une fois, dans la forme adoptée, l'homme ne discute avec les esprits ou les voix du ciel ; ces sept feuillets font donc partie des fragments élagués par Victor Hugo ; un passage absolument identique les relie au texte suivant publié page 484 :

L'ange me regardait, et sans que je parlasse
Il voyait ma pensée, et, dans mon âme entrant,
Son œil fixe rendait mon crâne transparent.

C'est la pensée que le lecteur trouvera exprimée deux pages plus loin.

... Je sais qu'il est des penseurs de passage
Qui font de tout risée, et que chez vous, maint sage
Voit l'énigme, sourit, s'approche, et, plein de sel,
Donne une chiquenaude au sphinx universel ;
Et cette chiquenaude, homme, est une sagesse.
Moi, je songe et j'observe et j'écoute sans cesse
Et je cherche, et je n'ai jusqu'à présent saisi
Pas le plus petit mot pour rire en tout ceci.
Je laisse vos pasquins, — votre philosophie,
O songeur, a des fous auxquels elle se fie,
Des bouffons, dont parfois la gaîté l'entretient,
L'amuse, et c'est de là que sa tristesse vient, —
Je laisse ces danseurs du carnaval de l'ombre
Ajuster leur gambade au grand tremblement sombre ;
Railler le deuil, l'horreur, l'effroi ; rire aux fléaux,
Et par Tohubohu parodier Chaos ;
Chaos, le monstre aïeul, le vieux gouffre lugubre.
Ces lazzis qu'un grimaud dans son bouge élucubre
Je les hais ;
Me gênent ; et vois-tu, je laisse les rieurs
Prendre avec l'absolu ces airs supérieurs,
Reprocher ses excès à l'immensité morne,
Critiquer l'infini, montés sur une borne,

Tâcher d'être crapauds et d'avoir du venin,
Faire à l'énormité des grimaces de nain.
Tout, hélas! grain de feu, grain de blé, grain de sable,
Tout est sujet du grain de cendre, et responsable;
Ils ne s'en doutent point, plaisantent Dieu douteux,
Sont insolents, gaîment, au hasard, devant eux;
Ils font sur l'être obscur qui pleure, rêve ou prie,
Planer ce moucheron hideux, la moquerie;
Misère! eux exceptés, tout est pauvre et petit;
Leur quolibet saisit le monde et l'engloutit;
Ils sont dans le néant les colosses du rire;
Pour eux, le ciel, l'azur, l'espace où tout respire,
L'être
L'ombre est un Lilliput où l'homme est Gulliver.
Ils rapetissent l'hydre à la laideur du ver.
Je les laisse affronter l'Inconnu, s'il existe,
Se croire au bal Musard dans l'affreuse nuit triste,
Harceler, bateleurs, de leur geste effronté
L'ennui mystérieux de l'âpre obscurité,
Charbonner le sarcasme au mur des catacombes,
Railler le bâillement formidable des tombes,
Quereller le problème, et provoquer en duel
Le fatal, l'immuable et le perpétuel.
Ils n'insultent pas Dieu; non, ils lui cherchent noise.
Leur batte misérable avec l'éclair se croise.
sont-ils ?
Vivent-ils? pensent-ils? peut-être. Ils font semblant.
Bariolés de faux, de vrai, de noir, de blanc,
De bien, de mal, de jour, d'ombre, ayant pour costume
De toutes les erreurs la défroque posthume,
Ils montrent à la nuit leur rire de carton;
Comme ils retrousseraient le loup d'une Marton,
Ils tâchent de lever à l'abîme son voile;
Comme sur leur chandelle ils soufflent sur l'étoile;
Chantent : Buvons! pendant que tout dit Anankè;
Et, hautains, sifflent Dieu pour le monde manqué.

Moi, je ne raille pas. Dans cette ombre équivoque,
Je ne sais pas pourquoi l'être obscur nous convoque,
Et j'ignore de qui nous sommes les témoins;
Homme, je comprends peu, mais je ris encor moins.
Je contemple les plans sérieux et funèbres
De la face d'énigme et du front de ténèbres;
La bouche est immobile et l'œil est un trou noir;
Silence! que sait-on? et je frémis de voir

Ces arlequins jouer avec le masque énorme.
Ils s'en vont faire au bord du sans fond, du sans forme,
Un vacarme lugubre et fou de cris joyeux;
Hélas! et cependant le Tout mystérieux
Semble écouter un bruit sinistre qui l'oppresse.
Peut-être on ne sait quoi d'immense est en détresse.
Triboulets
Et ces froids bouffons, sourds aux lamentations
Des vents, des bois, des flots, des cœurs, des passions,
Ne sachant pas pourquoi l'ombre sonne l'alarme,
Raillant l'œil ténébreux d'où sort la grande larme,
la farouche épouvante
Bafouant l'épouvante insondable du ciel,
Mêlent leurs vils grelots au tocsin éternel! —

Or, l'idée à l'idée en songeant s'entrelace.
Sans que j'interrompisse et sans que je parlasse,
Dans ma pensée, ainsi qu'un brouillard qui grandit,
L'objection montait vers ce qui m'était dit;
Je sentais ma raison résister, et le doute
Tombait de mon cerveau sur mon cœur goutte à goutte.

« L'âme de l'homme est-elle? et vivrons-nous ailleurs,
Ceux-ci pour le triomphe et ceux-là pour les pleurs?
L'homme dans le sépulcre est-il sûr de renaître?
Une existence après suppose, pour tout être,
Quel qu'il soit, atome, astre, une existence avant.
Certes, l'homme n'est pas un nouvel arrivant
Émergeant hors de rien sur l'échelle infinie
Qui tremble en bas sous l'hydre, en haut sous le génie,
Et dont chaque échelon dans l'espace doit voir
Sur lui l'échelon blanc, sous lui l'échelon noir,
Afin que la splendeur de la cime et la crainte
De la chute encourage à l'ascension sainte.
Or, ébauches, fœtus, avortons, embryons,
Si nous avions vécu jadis, nous le saurions;
L'homme se sentirait une âme commencée;
Il verrait sa racine au fond de sa pensée;
Son fantôme serait debout derrière lui;
Autrefois d'aujourd'hui serait le point d'appui,
Et, dans le passé morne et brumeux qui se ferme,
De l'avenir s'ouvrant nous sentirions le germe.
Dans notre souvenir, espèce de forêt,
Dans les secrets avis que tout nous donnerait,
Dans l'haleine de l'âpre et profonde nature,

Partout, nous sentirions cette vague ouverture;
Nous aurions le passé pour répondant, alors
Que l'âme douterait en présence du corps;
Mais non. Vers le passé nul retour ne nous mène.
Pas de fil arraché dans la mémoire humaine.
Puisqu'aucun souvenir au passé ne nous joint,
Nous n'avons pas été, donc nous ne serons point.
L'âme n'est pas. Ce monde est un champ froid et triste
Où la vie un moment au sépulcre résiste,
Mais elle expire presque à l'instant qu'elle éclôt,
Et n'existe pas plus que la forme d'un flot.
Tout ce que le hasard sur notre terre apporte,
Par une porte arrive et fuit par l'autre porte;
Un vent sort des berceaux, un vent sort des cercueils;
Et ce qu'on nomme vie entre ces deux écueils,
l'homme
Ce qu'on appelle l'âme en ce tourbillon sombre,
Est du néant qui passe entre deux souffles d'ombre. »

l'Être
l'Ange
Sans que j'eusse parlé, l'Esprit me répondit :

— As-tu donc oublié ce qu'ailleurs on t'a dit?
L'homme est l'exception. L'homme est un équilibre.
L'épreuve âpre, suprême, auguste, où l'on est libre,
Où l'on tâte le sort, avec le sombre droit
De voir le chemin large et de prendre l'étroit,
Où rien ne semble écrit qu'en obscurs caractères,
Où l'on a sous la main, pour choisir, deux mystères :
Oui, non; deux avatars : l'archange et l'animal;
Deux ténèbres : le bien plein d'angoisse et le mal;
Cette épreuve orageuse, effrayante, diverse,
C'est l'homme frissonnant et noir qui la traverse,
Indécis, hésitant, grave, attentif, forcé,
Ignorant l'avenir, d'ignorer le passé.

Sache-le, toi qui veux pénétrer et connaître,
Il n'est rien qui ne soit exprimé par un être,
Sous peine de ne point exister, et qui n'ait
Son moi dans cette nuit que l'infini connaît.
Dieu, c'est la vérité; Satan, c'est le mensonge;
L'homme est le doute. Errant, fait d'argile et de songe,
Par quelqu'un qui lui parle en secret retenu,
Il donne les deux mains dans l'ombre à l'inconnu.

Crépuscule, il s'en va, selon qu'il s'oriente,
Vers la brume farouche ou l'aube souriante,
Et, matin, monte au jour, ou, soir, tombe à la nuit.
Sa conscience en haut comme en bas le conduit.
Jonction d'un mystère et de l'autre, soudure
De ce qui passe avec ce qui persiste et dure,
Point d'intersection de deux obscurités,
L'homme a deux yeux que l'ombre ouvre à deux cécités.
Pensif, ayant le monde entier pour conjecture,
Soupçonnant dans l'instinct brutal la forfaiture,
Le mal sous les plaisirs, le bien sous les ennuis,
L'homme est le double aveugle à tâtons dans deux nuits.
La tombe et le berceau, lugubres, font silence.
Au fond de sa pensée il porte une balance,
Triste oscillation de calculs, de desseins,
D'appétits, de désirs généreux ou malsains,
De maux, de voluptés, de rêves, d'apparences;
Et dans les deux bassins pèsent deux ignorances :
Ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain.
Cette égalité d'ombre est tout l'esprit humain.
— Qu'ai-je été? — Que serai-je? — Il sonde, il fouille; il pèse,
Tremblant, une hypothèse avec l'autre hypothèse;
Il y joint la science et le raisonnement,
Mais c'est de la fumée et du rêve; et comment
Faire entrer, dans l'espace et la forme et le nombre,
Cet hier, ce demain de l'éternité sombre,
Se liant, dans le gouffre où l'œil s'enfonce en vain,
A des hiers sans borne, à des demains sans fin!
Un abîme en avant, un abîme en arrière.
De là l'anxiété, les veilles, la prière,
Et l'auscultation perpétuelle en soi
De la conscience, humble et souveraine loi,
Voix basse qui traduit sans cesse la voix haute;
De là l'attention, la crainte de la faute,
Le travail, la vertu, l'effort toujours debout.

Or, une certitude, homme, troublerait tout,
Tombant, du haut des cieux que l'éternité voile,
Dans ces plateaux de nuit avec un poids d'étoile.
Pour que l'homme, en ce monde où saint-Jean seul voyait,
Soit le grand frémissant et le grand inquiet,
Pour que l'épreuve soit l'épreuve, et qu'il demeure
L'être mixte qui cherche en attendant qu'il meure,
Il faut que les plateaux gardent leur pesanteur,

Et restent dans son âme à la même hauteur;
L'un ne peut s'élever sans que l'autre ne sombre;
L'ombre de ce qui fut fait contrepoids à l'ombre
De ce qui germe encore et de ce qui sera.

Suis-je? est le premier mot que l'homme soupira.
Le monde est le cadran éternel; l'homme est l'heure.
Il tient, dans l'orbe étroit et borné qu'il effleure,
A l'instant qui surgit comme à l'instant qui part;
Il les touche et les sent; mais il existe à part.
Ces deux instants vers qui se tournent ses envies,
Ces deux vagues moments, sont ses deux autres vies,
Celle dont il naquit, et celle que son œil
Voit luire ou flamboyer aux fentes du cercueil.
Il ne sait pas si l'ombre est propice ou fatale,
Ni ce que jetteraient d'horreur à son front pâle,
Ou de ravissement à son œil ébloui,
S'il les apercevait, ces deux formes de lui.
Que sont-elles? problème! énigme! Il n'en devine,
Méchant, que ce qu'il faut pour la crainte divine,
Et, bon, pour l'espérance; il ne connaît du sort
Que la crèche où l'on entre et la tombe où l'on sort.
A peine, dans la brume où flottent les mémoires,
Distingue-t-il le bruit que les deux heures noires,
Celle qui le précède et celle qui le suit,
Font sur son front obscur dans l'éternelle nuit;
Voix d'avenir qui chante ou de passé qui pleure.
Si l'homme pénétrait sa vie antérieure,
La future serait transparente; il verrait,
A travers un secret connu, l'autre secret;
Son regard atteindrait de sa sphère à la nôtre,
Et, perçant une nuit, il pourrait percer l'autre.
Il ne serait plus l'homme, il ne douterait plus.
Qu'est-ce que l'océan sans flux et sans reflux?
Qu'est-ce que l'aquilon sans nord et sans aurore?
L'homme en lui sentirait l'ange ou la bête éclore;
Il ferait de la mort l'ouvrage redouté;
L'équilibre rompu romprait l'humanité;
Plus de motif de vivre et plus de raison d'être;
L'homme ne serait plus l'ombre où le jour peut naître;
Il ne serait plus l'être oscillant du milieu;
Et, selon qu'il tendrait vers l'azur plein de Dieu
Ou vers le mal, égout de Satan qui s'y vautre,

Il s'évanouirait dans un gouffre ou dans l'autre. —

— Hé bien! criai-je, Esprit! où serait le malheur?
L'homme, ce marcheur las et ce vain travailleur,
Cet à peu près de monstre et cet à peu près d'ange,
Ce passant qui sans cesse hésite, flotte, change,
Et qui, mauvais témoin de sa propre douleur,
A besoin de la mort pour devenir meilleur,
Ce lugubre inconnu, peut-être ce coupable,
Ce faux roi de la terre, imbécile, incapable
De parler, dans l'auguste et sauvage concert,
Assez haut pour donner des ordres au désert,
Cette larve à côté du lion étrangère,
Cette bouche qui ment, ce ventre qui digère,
Ce faiseur d'un limon plus vil que le limon,
Ce méchant qui se tord pour atteindre au démon,
Qui se croit le complice et n'est que le malade,
Ce nain dont l'infini dédaigne l'escalade,
Ce misérable esprit dont la chair est l'attrait,
Cet orgueil, ce sanglot, quand il disparaîtrait? —

L'Esprit me regarda fixement :

— Es-tu juge?
Portes-tu le tonnerre et tiens-tu le déluge?
Tais-toi! Regarde et pense. Il faut que l'homme soit.
Songeur, bien au delà de votre monde étroit,
Dans des globes flottant au fond des étendues,
Des races comme vous sont partout répandues.
Pour qu'aucun échelon ne manque à l'infini,
Que l'azur divin reste aux ténèbres uni,
Que la transition des gouffres soit possible,
Il faut que l'homme soit; car, dans l'inaccessible,
Entre l'être d'en bas et les êtres des cieux,
Les humanités sont des ponts mystérieux. —

Voici une réfutation de l'athéisme, précédée d'un plan où Victor Hugo se fait à lui-même des objections :

Approche, athée. Es-tu là?

....

Oh! l'enfer éternel! éternelle torture!
Non! ce Dieu-là n'est pas. Plutôt rien que ce Dieu!

(Mais prendre garde à l'ange qui dit cela à peu près.)

Quoi! la magnificence universelle luit!
Quoi! l'œil voit le rayon, l'oreille entend le bruit;
Le monde apparaît, sombre et serein; la nature
Chante et pleure; et la terre a l'onde pour ceinture;
La vie immense émeut les arbres haletants;
Pour que tout soit un hymne il suffit du printemps;
Parfum c'est harmonie, et les fleurs sont des lyres;
Les Alpes sous l'été fondent comme des cires;
Le ver de terre est plein d'un mystère sacré;
Ceci meurt, ceci naît; un pouvoir ignoré
Fait descendre les eaux et fait monter les sèves;
On sent errer le pas des spectres et des rêves
Dans les silences lourds et profonds du sommeil;
à son réveil,
Le soleil, quand il sort de l'ombre, âpre et vermeil,
Donne un coup de clarté comme un coup de tonnerre;
L'esprit marche ébloui dans l'extraordinaire;
Une voix dit : Tremblons! une voix dit : Aimons!
La bête fauve, étrange, éparse dans les monts,
Viole avec ses cris, ses chocs, ses jeux, ses râles,
La morne majesté des grottes sépulcrales.
Les êtres du désert, sombre monde engourdi,
Le lion du désert songe, et, monstre engourdi,
Vont dans l'aveuglement sinistre de midi;
terrible
Va dans l'aveuglement lumineux de midi;
L'humble fleur réjouit la branche décrépite;
tombe
Tout dans l'être à son tour plonge et se précipite;
Le direct, l'indirect, les bénis, les bâtards,

37.

Croisent dans le tombeau leurs sombres avatars;
pillent
Les joyeux becs d'avril tordent les brins de mousse;
sinistre
lugubre
La sauvage forêt, vertigineuse et douce,
Envahissant les rocs, rudes crânes sans yeux,
Croît jusque sur le front du cerf mystérieux;
La montagne mugit comme un bœuf dans l'étable;
L'eau s'inquiète; on voit, sur la mer lamentable
Où semblent dans la nuit flotter des linceuls blancs,
Passer, creusant les flots, chassant les goëlands,
Populaces d'oiseaux qui pleurent et qui huent,
L'aquilon, fossoyeur des fosses qui remuent;
Farouche, engloutissant
Dévorant, vomissant les aubes et les soirs,
L'océan monstrueux a les naufrages noirs,
Les carcasses des lourds vaisseaux, et leurs solives,
Et les léviathans mêlés à ses salives;
Tout est profond et grand; le jour sort de ta nuit,
Nature aux noirs regards! Par ce qui se détruit
Ou germe, par le cri des brutes, par les fentes
Des pierres, par le fruit des arbres, tu l'enfantes!
Tout le dégage; il naît du sépulcre; tout est,
Tout affirme, tout croît, même ce qui se tait;
L'homme doute! un brin d'herbe est rempli de miracles;
Tout vit; la touffe d'herbe est pleine de miracles;
Tout brille; et, si les yeux se lèvent, ô spectacles!
O machines du gouffre! ô rêves! cabestans
De l'infini, tournés par l'espace et le temps!
Zodiaque! essieu sombre où l'Inconnu s'attelle!
Je vois la roue; où donc est la corde? où pend-elle?
Est-ce une chaîne d'ombre? Est-ce un câble de feu?
Se perd-elle au ciel noir? Se fond-elle au ciel bleu?
Quel bloc d'éternité descend-on dans l'abîme?
Ou bien remonte-t-on quelque monde sublime?
Est-ce là ce qui fait, dans les profondes nuits,
Tourner cette poulie au-dessus de ce puits?

immobile
O vertige! Et la nuit du fond des cieux propose
Son énigme, mort, vie, âme, cendre, effet, cause,
A tous les cœurs rêvant, à tous les yeux ouverts;
L'ombre est-elle la face? est-elle le revers?
forment
La grâce et la terreur sont dans l'hiéroglyphe.

Vénus montre le sein et Saturne la griffe
Du sphinx Immensité sur l'abîme accroupi;
L'Être jette un soleil comme il donne un épi;
L'Être abonde; et comment exprimer, comment dire
Le ciel, cette grandeur, ces rayons, ce délire?
Aspects
Horreur de l'insondable et de l'illimité!
Écrasements de feu, de jour, d'énormité!
Comme un essaim volant parmi d'obscurs pilastres,
Partout des globes vont; et des astres, des astres,
Des astres, ici, là, tourbillonnent aux yeux;
Il semble par instants qu'un vent prodigieux,
Qui du plafond zénith fait tressaillir les poutres,
Chasse et roule au hasard toutes ces folles outres;
On voit, en haut, en bas, épars, groupés, divers,
Des troupes de soleils, des foules d'univers,
Des tas de mondes, morts, vivants, venant de naître,
Sans fin, sans nombre, errer, paraître et disparaître
A travers la charpente effrayante des cieux;
Et passer, flamboyants, des astres factieux;
domptant les
Et les centres puissants, tyrans des étendues,
Ramener à la loi les sphères éperdues;
Et rien ne s'égarer, et rien ne s'oublier,
O gouffre! et tout prouver l'invisible pilier.
L'ordre est de ces chaos l'éternelle merveille;
On sent une prunelle ineffable qui veille;
Pour peu que l'œil se fixe, on aperçoit quelqu'un
Qui vit, face d'azur, haleine de parfum,
Qui la nuit qui se dore
Et regarde, incliné sur l'ombre et sur l'aurore,
Ainsi qu'un jardinier qui voit ses fleurs éclore,
L'épanouissement des constellations;
Et ce Tout inouï, faits, êtres, visions,
écrasant,
Cet éblouissement sublime, alarmant, tendre,
l'œil qui
Parle, et l'esprit ne sait à quel rayon entendre,
regards
élans
Va, par tous les essors
Et va, par tous les points et par tous les côtés,
De ces immensités à ces immensités!
Trouvant derrière l'ombre et derrière l'aurore,
Des aurores toujours et des ombres encore!

L'homme est là qui regarde; et, passant de l'azur,

impur,
Tournant sur son vil globe, infime, abject, obscur,
Autour d'une lueur qui tremble et qui chancelle,
Et sur un grain de cendre autour d'une étincelle,
haut
Du fond de son atome il rend ce décret : Rien !

Comme contre-partie aux vers précédents, Victor Hugo glorifie ceux qui, n'étant d'aucune religion, font le bien pour le bien, sans espoir de recompense et pour obéir à leur conscience :

Les lois de l'inconnu, les sphères, les destins,
Font leur œuvre au-dessus des vivants incertains,
Et croisent dans la nuit leurs immenses tempêtes;
Et, foule murmurante et lugubre de têtes,
Ayant peine à dompter l'esprit qu'ils ont en eux,
Faces pâles, profils amers, yeux lumineux,
On voit frémir dans l'ombre au vent des catastrophes
Tous les contemplateurs et tous les philosophes,
Sombres témoins assis sur les noirs escaliers.

Tu me montres du doigt des hommes singuliers.
les cieux
Ces hommes ont sondé le gouffre où l'aile avorte,
L'ombre, et, leur œil étant conformé de la sorte,
N'ont vu que de l'horreur dans la création.
Le monde leur fait peur, blême apparition.
Le fond de leur pensée est l'indignation.
Ils n'ont vu que le mal, le vice, la misère,
La chair fumier, l'esprit cerveau, le cœur viscère,
La bouche vomissant la bave et la clameur,
L'affreuse énormité, l'ulcère, la tumeur,
La dartre inexprimable et difforme qui ronge
Ce monde, d'un côté plaie et de l'autre songe;
L'éléphantiasis de l'univers lépreux;
Ils ont frémi devant ce chaos douloureux;
Ils ont vu dans la nuit les sombres décroissances
Des êtres, des esprits, des clartés, des essences;
Jamais l'aube; une fuite effrayante du jour;
Sur l'homme, patient et bourreau tour à tour,
On ne sait quelle informe et tragique bâtisse
D'où ruisselle le sang et qu'on nomme Justice;
Le mal! partout le mal! Leur œil épouvanté
N'a distingué qu'à peine en cette obscurité
Une lueur, flottant en zones tortueuses,
Et la lividité des formes monstrueuses,
Et le crime, et l'orgie, et dans la tombe, au bout,

L'évanouissement formidable de tout.
Et ces hommes voyant cela, le crime maître,
L'être en pleurs, le fond noir, disent : — Dieu ne peut être!
régne, le mal triomphe,
Le mal étant la loi du monde, Dieu n'est pas. —
L'orbe obscur du néant éclot sous leur compas.
Pour eux tout est fantôme et cendre. A quoi bon naître,
S'agiter, se hâter, marcher, courir, pour être
Corruption, vivant, et pourriture, mort?
On revient d'où l'on part, on rentre d'où l'on sort.
On pense, on rêve, on croit, on nie, on souffre, on aime,
On pleure, on saigne, et tout finit au ver suprême.
Dans les langes déjà les linceuls sont tout prêts;
La vie est un éclair. Rien avant. Rien après.
Et cependant, tandis que les négateurs tristes
Et de l'esprit humain les mornes terroristes,
Le sceptique et l'impie et le noir mécréant,
Et l'athée au front bas, logiques, vont criant :
— Jouissez! Dévorez! Néron et Lacenaire
Ont raison contre l'ombre et contre le tonnerre.
Prenez vite la vie! Il n'est ni mal ni bien.
Ce qu'on fait se dissipe et ne tombe dans rien.
bourreaux
Les tyrans sont un souffle ainsi que les victimes.
Riez! tuez! vivez! — Eux, absurdes, sublimes,
Quand tout leur dit : soyez horribles! ils sont bons.
Penchés sur les souffrants et sur les moribonds,
Ils consolent; leur front est doux, leur voix est tendre;
On les voit souriants, quoique sans rien attendre,
Marcher à l'échafaud ou pour l'exil partir
Dès que l'âpre devoir a besoin d'un martyr;
Ou bien, veillant sur l'homme et dénouant sa chaîne,
Défendre ce néant contre sa propre haine,
Et chanter : Harmonie! et crier : Liberté!
Tout en eux est douceur, bonté, sérénité,
Sacrifice, pitié, grands combats, grands exemples,
Clémence; et, ne croyant à rien, ils sont des temples.
Ils sont pareils à ceux qui souffrent en priant,
A Socrate qui voit la mort à l'orient,
A Jean qui précédait Christ; et la différence
C'est qu'ils ont la vertu sans avoir l'espérance.
Et comme ils disent : Dieu n'est pas! scribes, vendeurs
Du temple, faux dévots étalant leurs laideurs,
Chacun selon son rite et selon son système,

Bonzes, rabbins, fakirs, leur jettent l'anathème,
Et, debout dans sa crypte, obscure vision,
L'idole leur bégaie une damnation,
Et l'autel, dont l'orfraie habite les décombres,
Maudit ces grands absents des religions sombres.
Ils sont haïs du juif, du payen, du chrétien,
Du guèbre; et ton regard, interrogeant le mien,
Me les montrant parmi les foules hébétées,
Me dit : — Qu'est-ce que Dieu fera de ces athées? —

Oh! ceux-là, ces porteurs d'âmes à leur insu,
Ces donnants qui n'ont pas demandé de reçu,
Ces prêteurs qui croyaient la banqueroute sûre,
Ces désintéressés qui n'ont point fait l'usure
Des bonnes actions, ni dit à Dieu : maudis!
pesé leur
Ni vendu du martyre au poids du paradis;
Ces aveugles marchant au but dans les problèmes,
Ces ténébreux sacrés par les ténèbres mêmes,
Ces passants qui, saignants, sans compter sur quelqu'un,
Calmes
Tristes, ont fait le bien rien que pour son parfum,
Ces graves orphelins qui se sont montrés pères,
Ces croyants de la nuit qui furent des lumières,
Ces souffrants qui vivaient offrant le bon, le beau,
Le sublime, à la cendre horrible du tombeau,
Ces purs entre les purs, ces héros! il est juste
Que la tombe leur soit une surprise auguste,
Que leur punition soit de devenir dieux,
Que ces désespérés, tout à coup radieux,
Se courbent en criant : — Quoi! cela recommence! —
Sous l'engloutissement de la lumière immense,
Et que l'aube suprême éblouisse leurs yeux!
Dieu doit à de tels saints l'étonnement des cieux.

Vous l'avez eu, Caton! vous l'avez eu, Lucrèce!
génie!
Tu l'as eu, Spinosa, puissante âme en détresse!
Vous l'avez eu, Thalès, le vieux sage de Grèce!
Tremblants, vous avez dit : — C'est trop, mon Dieu! c'est trop! —
Tu l'as eu, Rabelais! Tu l'as eu, Diderot!
Et toi, Reuchlin! et toi, Jean-Jacque! et toi, Voltaire!
qu'aux noirs vivants
Pendant qu'ivres d'enfer, les prêtres sur la terre,
Les moines maudisseurs, les docteurs, les clergés,
Vous disaient dans le gouffre à jamais submergés,

Condamnés, engloutis, sombres
Liés au mal, plongés, pauvres âmes fuyantes,
Dans des énormités de cuves flamboyantes,
Pendant qu'ils vous peignaient à leurs pâles troupeaux,
Torturés sans sommeil, sans trêve, sans repos,
Ayant le cri sans fin dans votre bouche horrible,
Ployés sous l'ombre immense et portant Dieu terrible,
planiez
Vous erriez dans l'azur splendide, stupéfaits!

La pièce suivante est restée inachevée ; peut-être Victor Hugo en a-t-il utilisé la fin dans quelque partie de son œuvre publiée, certains passages de *l'Âme*, de *Religions et Religion* pouvant facilement s'enchaîner aux derniers vers, mais ce n'est là qu'une hypothèse ; quant à nous, nous n'avons pas retrouvé dans les dossiers inédits la fin de cette poésie :

. . . .

Donc vous ne voyez rien hors de la forme humaine!
L'homme est pour l'homme un type universel, donnant
Sa face et son profil même au ciel rayonnant;
Les astres, les soleils, sont pour vous des visages,
Des fronts, moins lumineux que les fronts de vos sages;
Des bouches vaguement dans l'éther radieux
S'ouvrent; et la nuit triste a des millions d'yeux;
L'aube a des cils de feu; la planète hagarde
Est un crâne effrayant dont l'œil fixe regarde;
Quand la lune apparaît, hommes, vous croyez voir
Votre face sortir, blême, du gouffre noir;
Les sphères qui du soir couvrent les plaines brunes
Sont des masques humains qui roulent; quelques-unes,
Les comètes, qu'on suit des yeux en frémissant,
Ont encor leur traînée effroyable de sang;
Tout l'azur n'est qu'un tas de figures funèbres
Grimaçant la lumière au milieu des ténèbres.
O spectacle hideux! mais où sont donc les corps?
Le monde, mutilé, rappellerait alors
On ne sait quel forfait dont l'homme est le complice;
L'abîme semblerait le reste d'un supplice;
Et le ciel, où l'aurore en pourpre affreuse luit,
Plein de têtes grinçant à jamais dans la nuit,
Ne serait qu'un panier de guillotine énorme!

Morne esprit englouti dans le rêve difforme,
Âme dont le vertige égare les essors,
Émerge hors du flot des spectres, monte, sors,
Sors de la vision où, tremblant, tu te traînes!
Rentre aux réalités augustes et sereines
Et sache concevoir autre chose que toi,
Et que ta propre haine et que ton propre effroi!

*

Nulle image venant de l'homme et de la terre
Ne s'applique à l'abîme et ne peint le mystère.
Non, l'univers n'est pas un cercle d'avatars
Te renvoyant du fond des cieux tes traits bâtards,
Ayant ton vil total pour limite et pour somme,
Subissant l'unité ténébreuse de l'homme.
Voir ta face au nadir, la revoir au zénith,
Quel songe! ta figure à ton monde finit.
Retiens ceci : multiple, étrange, impénétrable,
L'univers sombre est hors de l'homme misérable.

Sache que le principe inconnu, quel qu'il soit,
Ce qui donne toujours et jamais ne reçoit,
Ce que tu nommes Dieu, l'origine, la cause,
Ne recommence pas deux fois la même chose;
— si c'est un être —
L'être incommensurable à qui tout est soumis
N'a pas plus de fatigue aux soleils qu'aux fourmis,
Et ne dépense pas plus de puissance à faire
Aldébaran au ciel qu'un ver luisant sur terre;
Le grand souffle d'en haut fait indifféremment
Éclore, pour glisser sur le marais dormant,
Ou pour tourbillonner autour des bleus pilastres,
Un vol de moucherons ou bien un essaim d'astres.

Les sphères sont dans l'être absolu des fragments
Si divers de la vie et des purs éléments
Qu'il semble que le monde ait pour seul but d'extraire
De tout l'antagonisme et des cieux leur contraire,
La nuit!

Tout est splendide et trouble. A tout moment
L'insondable infini s'affirme et se dément;
Il se cache toujours, même quand il se montre;
Le flambeau fume et l'ombre en sort; de la rencontre
De deux formes de l'ombre il naît une clarté;
Tout est le monstre et tout est la divinité.

Homme, en se condensant dans les brumes profondes,
Les vagues tourbillons d'atomes font des mondes;

Les mondes à leur tour dans le ciel se défont
Ainsi qu'une lueur s'efface à ton plafond,
Et retombent du haut des prodigieux dômes
Dans le vent de l'abîme en poussière d'atomes.

Tout prend feu, tout s'allume...

Oh! des flamboiements d'aube et de fécondité
Se croisent en tous sens dans la forêt de l'être!
Et qui donc, quel voyant, quel prophète, quel prêtre
Pourrait se figurer, dans tout ce qui bruit,
Apparaît, disparaît, vient, passe, éclate, fuit,
Et dans ce qui rayonne et dans ce qui ruisselle,
Ce vaste embrasement de vie universelle!
Chaque astre brille à part, tremble, et fait tournoyer
Son grain de cendre rouge autour du grand foyer;
Chacun est l'étincelle; aucun n'est l'incendie.

L'ensemble se dérobe à l'œil qui l'étudie.
Toi, l'homme, règne en bas; la terre est pour tes yeux;
Abdique du côté du ciel mystérieux;
La chair rampe et te tient; ne crois pas que tu puisses
Aller battre de l'aile en ces noirs précipices.
L'homme, rayon lui-même et miracle, si Dieu
Lui laissait voir la vie et le profond ciel bleu,
Éperdu, ne pourrait supporter le spectacle
De toute la lumière et de tout le miracle.

Chaque globe a son jour dont il a le secret,
Son soleil dont il vit, dont un autre mourrait.
Selon la quantité d'ombre qui les mélange,
Ils penchent vers la brute ou se dressent vers l'ange;
Ils sont enfers ou ciels, saturnes ou soleils.
C'est par le seul regard de Dieu qu'ils sont pareils.

Contente-toi du jour que ton œil voit éclore.
Oh! ne va pas chercher l'effroi d'une autre aurore,
Qui te semblerait hors du possible des cieux,
factieux
Et qui te paraîtrait un rayon furieux,
Une punition, une hydre, une colère,
Quoique paisible et douce aux êtres qu'elle éclaire!

Oh! tout est merveilleux. Mais, dans l'immensité,

Malheur à qui poursuit la terrible beauté!
Insensé qui s'en va, fût il Dante ou Virgile,
Tâchant de regarder avec des yeux d'argile
La sinistre splendeur du prodige infini!
L'effrayant ciel où luit l'astre jamais terni,
quoique à la terre uni,
L'inconcevable ciel, sans cesse rajeuni,
Se refuse et se ferme aux songeurs par clémence.
Ah! malheur sur ta tête, et terreur et démence
Sur toi, frêle penseur, le jour où tu romprais
Ton ban jusqu'à scruter d'autres sphères de près!
Toi-même tu l'as dit, rien qu'en voyant sans voile
Dans sa réalité formidable, une étoile,
L'homme se dissoudrait, frissonnant, ébloui,
Hagard, car chaque monde est un gouffre inouï.

Non, tu ne peux rêver, quelque effort que tu fasses,
Ces sphères dont l'azur peint les vagues surfaces
Et dont l'éloignement est le sombre doreur.
Un monde, pris à part, est pour l'autre l'horreur.
mystère mystère
Un prodige devant l'autre prodige tremble.

Quant au lien qui joint tous les mondes ensemble,
Qui mêle l'être à l'être, et fait de toutes parts
Une harmonie avec tous ces monstres épars,
Quant au rapport profond, loi suprême et bénie,
Qui fait que tout se tient dans la sphère infinie
A travers la durée et les immensités,
Il est; mais il échappe aux êtres limités
Dont la foule au hasard naît et meurt, sort et rentre;
Pour voir tous les rayons il faut être le centre;
Dieu seul voit l'unité de la création.

III. — PLANS ET ÉBAUCHES.

Cette troisième partie du Reliquat est divisée en vingt-sept petits dossiers portant chacun un titre de la main de Victor Hugo. Nous extrairons de la plupart quelques notes pour les lecteurs curieux de savoir comment ce poème s'est formé, et combien de projets abandonnés dorment dans ces notes de travail. Commençons par le dossier des *Plans* sur lequel le poète a écrit :

A FAIRE.

Voici d'abord les divisions du volume. Nous donnons entre crochets les sous-titres adoptés plus tard :

Néant.
Bien et mal. — Hasard.
Dieu est. — Puissance.
L'âme est. — Justice.
Amour.

Nuit. — Haine. Néant. [Athéisme.]
Crépuscule. — Bien et mal. Hasard. [Manichéisme.]
Point du jour. — Dieu est. Création. Dieu vengeur. Puissance. [Mosaïsme.]
Aube. — L'âme est. Clémence. Christ. Rachat. [Le christianisme.]
Aurore. — Les âmes sont. Justice. [Rationalisme.]
Jour / *Lumière.* } *La nuit n'est pas.* Amour. [*Deus.*]

Puis des plans de préface :

Ce sera une des grandeurs de ce grand dix-neuvième siècle d'avoir posé, dans une sorte d'immense débat public et libre, avec toute latitude laissée à la négation comme à l'affirmation, en dehors et au-dessus des religions, la question suprême : *Dieu.*

Nous sommes de ceux que sollicite et qu'étreint ce point d'interrogation formidable, sans cesse aperçu sur l'horizon, sombre le jour, lumineux la nuit.

De là ce poëme dont nous publions aujourd'hui la première partie : *Le seuil du gouffre.* — La deuxième paraîtra plus tard et sera intitulée *l'Océan d'en haut.*

La première partie aborde la question. La deuxième conclut.

Plusieurs titres qui étaient peut-être des variantes :

LE LIVRE DE L'ABÎME

par V. H.

Chant des prêtres.
Chant des rois.
Chant des juges.
Chant des billots, des gibets et des haches.
Chant des têtes coupées.

A Dieu : Pardonnez.

QUELQUES-UNS DES ÉCHELONS.

EN SORTANT DES SONGES.

RENCONTRES DANS LES TÉNÈBRES.

Au-dessus de ce dernier titre, les vers suivants :

A la discrétion des appétits du corps,
Comme un luth dont un ongle arrache des accords,
rudoyé quand il n'est pas
L'esprit est malheureux s'il ne devient infâme,
Et la chair abrutit ou brutalise l'âme.

CE QU'ON RENCONTRE EN MONTANT.

LES VOIX DE L'ENTRÉE.

CHOSES ENTENDUES DANS L'IMMENSITÉ.

L'ASCENSION D'UNE PENSÉE.

L'ÉCHELLE D'UNE ÂME.

LA MORT DÉMASQUÉE

par V. H.

Livre à faire :

LES SUPÉRIEURS

ET

LES INFÉRIEURS.

Superi. Inferi. — Le ciel. L'enfer.
(Les étages de l'être.)

FACES VUES DANS L'OMBRE.

CHOSES MURMURÉES PAR L'OMBRE À MON OREILLE.

LUEURS ENTREVUES
LINÉAMENTS ENTREVUS DANS LES TÉNÈBRES.

LE GLOBE DANS L'OMBRE

VOIX
PAROLES
CHOSES MÊLÉES AUX SOUFFLES DE LA NUIT.

CHOSES ENTENDUES PAR LA FACE ÉTONNÉE.

D'OMBRE
VOILÉ
LA MAIN DU SPECTRE LÈVE LE COIN DU VOILE.

LES PRÉCIPICES.

LA FACE DE L'ABÎME.

Puis, toujours dans le même dossier, un grand nombre de plans; en voici quelques-uns :

Peinture des paradis.

Paradis aile. — Paradis fleur. — Paradis perle. — Paradis flamme. — Paradis chant — Paradis amour. — Paradis rire. — Paradis larmes.

En marge une accolade, et ces mots, qui ne sont pas assez nettement placés en face des divers paradis pour qu'on les attribue à l'un ou à l'autre :

Bleu. — Blanc. — Or. — Diamant. — Topaze — Saphir. — Sardoine. — Emeraude. — Rubis.

L'homme hésitant à croire à l'âme des bêtes, et voulant ainsi borner l'infini et Dieu. Tout ceci peut être dit par l'ange :

Tout est enfer et tout est paradis.
Il n'est rien qui ne soit à la fois deuil et gloire.
Pour qui le voit d'en haut tout être est la nuit noire,
Et le jour radieux pour qui le voit d'en bas.

Vois cet âne. — Il te semble bien malheureux, n'est-ce pas? L'ortie à ses pieds dit : — Il marche, il va, il vient, il se meut, — et l'envie. Tandis que dans la racine de l'ortie le noir caillou la sent frissonner dans le vent, sous l'azur, sous les étoiles, grandir, croître, verdir, fleurir, vivre, et dit : — Qu'elle est heureuse! —

L'homme, ce génie adoré, redouté, envié de l'animal, cette lumière du globe semble à l'ange un forçat misérable. — Chair, ventre, maladies, excréments, pieds liés au sol.

Et l'ange, esprit lié au soleil, qui ne peut aller au delà des zones planétaires, forcé de tourner sans cesse autour des terres, surveiller les âmes, espèce de garde-chiourme des bagnes humains et terrestres, est lui-même l'enfer

Pour l'immense archange ivre et ruisselant d'aurore.

Note pour le poëme Dieu.

Les juifs sadducéens et les juifs caraïtes, se tenant au pur texte du pentateuque, niaient l'âme, — ou, pour mieux dire, l'ignoraient.

L'âme est une concession que le judaïsme actuel fait au progrès des religions.

Les juifs qui admettent l'âme sont rejetés par les Carraïm (Caraïtes. Carraïm vient de *Micra,* pur texte), lesquels les appellent Rabbanim, ce qui signifie *sectateurs des docteurs.*

Le mot *Caraï* signifie homme consommé dans l'étude de l'écriture sainte.

Chapitre premier.

Existence de Dieu.

Il y a quelque chose. Donc il y a quelqu'un.

PAROLES DE L'ANGE AFFIRMATEUR.

(*La tête de mort ailée.*)

Au-dessous de ce titre une tête de mort soutenue par deux ailes de chauve-souris, avec cette légende :

Je suis la tête de la femme.

(Saint-Simon. — Fourrier.)

Je suis la tête de la femme. Je suis la sinistre oubliée. Celle à qui on refuse l'âme. L'homme la rejette du banquet. Je suis la sœur, je suis la mère.

. . . .
Je souffre et je dis : — crois! — je saigne et je crie : — aime!

PAROLES TENDRES DE LA TÊTE DE MORT

. . . . C'était
Une tête de mort ailée et qui chantait :

...Tu vois bien que vers Dieu tous les êtres
astres
S'en vont avec un hymne, et les lions sont prêtres,
Et l'arbre a sa bannière, et l'herbe a son rayon;
Ne te révolte pas, suis la procession.

Faire combattre le néant par la mort, l'athée par le squelette.

CHOSES REJETÉES OU FAITES AUTREMENT.

Mon nom est Légion. Je suis la Foule Esprit.

Je suis l'Esprit Chacun.

Je suis multitude. — Je suis foule. — Je suis cohue. — Je suis poussière. — Je suis cendre.

Alors ce fut ainsi que la voix me parla
Et que je répondis :
— Pourquoi donc viens-tu là,
Toi? que veux-tu?
— Quelqu'un.
— Qui?
— Dieu.
— Pas davantage!
Cria la voix. C'est Dieu qu'il lui faut! Tu veux Dieu!

(Peut-être mettre là : J'entendis un éclat de rire, et ne vis rien.)

Usurpations de la créature. — Empiètements de l'homme sur Dieu — fausses sciences — orgueil.

Malheur à la magie! elle a voulu créer.
(Avec le ciseau — le fourneau — laboratoires des alchimistes, etc.)

. . . .
Ces monstres, animaux, fantômes, géants, nains,
Que Dieu ne connaît pas et que l'homme fait naître,
Sortent tout irrités et sont furieux d'être.
Sous le soleil des cieux quelle place est la leur?
Ils la cherchent en vain. Alors malheur! malheur!

(Creuser plus profondément — Ils ne sont ni au jour ni à la nuit, ils ne sont ni la vie, ni la tombe; ils sentent en eux

Le viol de la vie et de l'éternité.

Alors ils se révoltent et se retournent contre leur misérable créateur. Ils le châtient.)

Pygmalion s'éprend de sa pâle statue;
L'horrible amour du spectre et du marbre le tue;
L'aigle que fait Dédale et qu'il livre aux éclairs
Lui prend son cœur et jette Icare aux sombres mers;
Un lion est créé par Barjesus, et l'ombre
Fait dévorer au fond de sa caverne sombre
Le père monstrueux par le monstrueux fils;
Car l'être universel punit de tels défis;
Le chaos venge l'ordre; et la nature insurge
Le miracle indigné contre le thaumaturge

....
Et quel besoin a-t-il d'être prié par toi?
Que peux-tu lui montrer, toi l'abject, toi l'infime!
Quoi, l'Éternel serait à tâtons dans l'abîme!
Il n'y verrait pas, lui par qui l'aube sourit!
Quoi donc! il te suivrait! ce serait ton esprit
Qui le tiendrait dans l'ombre au fil de la prière,
Et lui dirait : — Ici l'ombre, ici la lumière.
Fais ceci, fais cela. C'est bien. C'est trop. C'est peu. —
Et qui le conduirait, chien d'aveugle de Dieu!

POSSIBLE POUR DIEU.

....

Crois-tu que sans horreur l'hymne entre les dents passe?
On adore au-dessus de soi, mais au-dessous
On tue; et par la faim, loi triste, on est absous.
Tous baisent la lumière et tous dévorent l'ombre.
Bouche en haut, gueule en bas. L'être est double, il est sombre.
On ne peut, dans ce monde, insondable épaisseur,
Pas plaindre un opprimé qui ne soit oppresseur.
Vos attendrissements, hommes, finissent vite.
La longueur du rayon visuel les limite.
Votre pitié s'attache à la dimension.
L'homme hait le requin et bénit l'alcyon;
Deux monstres, et qui font tous deux les mêmes guerres.
Un chat mange un oiseau; vous pleurez; yeux vulgaires,
Yeux troubles, yeux de nuit, prunelles du faux jour,
Pleureriez-vous d'un tigre étranglant un vautour?

A d'autres heures, bon, tu changes d'entretien;
Tu ne crois rien. Tu n'es ni payen ni chrétien;
Qu'on t'apporte l'amphore ou t'offre le ciboire,
Tu détournes la tête et refuses de boire.
Les croyances pour toi sont de l'ombre. La mort
Entr'ouvre un peu le fond mystérieux du sort;
Mais que t'importe, à toi! tu ne veux rien conclure
De la vague lueur qui vient par la fêlure.
Les faits ne prouvent rien; et, si l'un triomphait
Il serait à l'instant détruit par l'autre fait;
Un dogme est une vague, une idée est un rêve,
Et de tous ces vains flots l'impossible est la grève;
Tu railles de ton rire amer toute clarté,
La lumière et l'esprit, l'astre et la déité,
Vénus dans son azur ou Vénus dans sa conque,
Rien n'affirme rien. L'aube est un regard quelconque
Tout flotte; et les soleils pour toi sont des passants.
Tout culte, quel qu'il soit, offense ton bon sens;
Toute religion te paraît une insulte;
Tu ne vois pas pourquoi ce Dieu, cet ange occulte

Serait suivi de toi comme toi de ton chien.
Toi, guèbre? jamais! Juif! fi donc! Manichéen?
Point. Ormus compliqué d'Arimane te fâche;
Mais ce sont deux ressorts! l'un serre et l'autre lâche;
L'un ouvre et l'autre clôt; montre plus de douceur
Pour ce muscle adducteur et ce muscle extenseur.
Discute au moins! Comprends, pèse, et sois moins rapide,
Penseur, à décréter l'esprit humain stupide.

Oui, c'est vrai, votre esprit est mal fait. J'en souris,
Et c'est tout. Veux-tu pas que j'en pousse des cris,
Et que de vos erreurs je vous garde rancune?
Vos sages sont toujours, et c'est là leur lacune,
Excessifs sur un point, et sur l'autre chétifs;
Ceux-ci trop idéals, ceux-là trop positifs;
Faut-il pas que je roule un regard qui s'irrite
Du pleureur Héraclite au rieur Démocrite?
Vois, Camoëns est borgne et Tyrtée est boiteux;
Vois, Ésope est bossu. Qu'ils aillent devant eux,
Chacun dans son défaut, chacun dans sa stature,
Comme ils pourront, et tels que les fit la nature!
Votre raison aussi louche et va de travers;
Ce n'est pas votre faute, hommes promis aux vers;
Et qu'y puis-je? et pourquoi veux-tu que je malmène
Cette difformité de la sagesse humaine?

Vas-tu t'émerveiller parce que tu découvres
Un peu des bleus Kremlins et des célestes Louvres
Et des Escurials vermeils;
Pour un coin des grands cieux que voit ta cendre vile,
Et parce que la nuit jette dans ta pupille
Trois ou quatre mille soleils!

Vas-tu pas t'admirer parce que l'admirable
T'apparaît, que le saint et que l'impénétrable
Rayonnent sur ta cécité;
Parce que l'infini consent à ta rencontre,
Et pour un pan de mur que dans l'ombre te montre
La cathédrale Immensité!

Voilà tes grands travaux, tes grandes découvertes,
nature
Tes mines d'or aux flancs de la science ouvertes,
Tout ce que l'homme a su trouver dans son chemin.
Tes vérités! voilà tout le labeur humain,
Excellent s'il se borne à l'homme, fou s'il passe
nombre
La limite du temps, du fait et de l'espace.
Oui, de tout ton orgueil voilà les mouvements.
Tes observations et tes raisonnements,
Tes docteurs, tes penseurs, tes bronzes et tes cuivres,
Tes algébristes froids, de nombre et d'erreur ivres,
Ton alphabet arabe et ton chiffre romain,
Et ta géométrie ayant le globe en main,
Homme, et ton impuissance
Et ton anatomie et ton astronomie,
Ta science, Babel cette fois affermie,
Ce que Voltaire a dit, ce qu'a trouvé Newton,
Ton Uranie ayant l'étoile à son fronton,

. . . .

Prends garde, tout ce tas de paille prendra feu,
Homme, si tu le mets en contact avec Dieu.

Le monde aurait pour but de faire illusion!
Tout ne serait que spectre et qu'apparition!
Qui donc tromperait-on dans cette comédie?
Quoi! tous ces firmaments que l'aurore incendie,
Quoi! le lion et l'antre, et l'homme et les cités,
Les gestes de la nuit dans les immensités,
Quoi! tous ces êtres, cieux, sphères, ondes houleuses,
Quoi! les sombres blancheurs que font les nébuleuses,
Les tonnerres, les vents, la mer que le lever
De quelque étoile pâle et triste fait rêver,
L'oiseau, la fleur, l'écueil où le navire sombre,
Quoi, les énormités des forêts pleines d'ombre,
Les saisons, la tempête, et les déclinaisons
Des zodiaques noirs sur les grands horizons,
Quoi, le monde et sa nuit, le gouffre et ses bourrasques
Seraient une descente imbécile de masques!

. . . .

Tu mets les éléments de moitié dans tes plaintes;
Tu sembles convoquer le monde contre Dieu;
On dirait par moments que, debout au milieu
Des déserts, des torrents, du bois crépusculaire,
Des monts, et leur jetant ton souffle et ta colère,
Et, farouche, et, mêlant ton esprit factieux
Aux ouragans tournant sur leurs rauques essieux,
Aux bêtes dans la nuit rugissant leur mystère,
Aux vieux troncs d'arbre nus qui sortent de la terre,
Espèces de poings noirs toujours montrés au ciel;
Au rocher, au brin d'herbe, aux mers pleines de fiel;
Aux flots où vont errant les effrois et les transes,
Tu fais faire à ce tas d'êtres des remontrances.
Ce meeting n'émeut Dieu que médiocrement.

La nuit où l'homme vit est sinistre et mal sûre.
Ce que la bête fait, le regard le mesure;
Quand un tigre dévore un homme, on voit le flanc
Qui s'ouvre, et l'ongle atroce, et le mufle sanglant;
Le mal que l'homme fait tombe dans l'invisible,
Et va frapper quelqu'un dans la brume terrible,
Et perçant l'ombre où l'âme erre, monte et descend,
Y fait évanouir quelque être éblouissant.
Quand un homme commet un crime, il tue un ange.

L'ange atteint se transforme, et plus tard Dieu le venge.

TOUT A UN BUT.

Toute chose a son but, par conséquent toute âme.
. . . .
Il n'est dans l'univers rien qui ne soit exprès.
Tout homme est un dessein de Dieu marchant sur terre
Tu laboures ce champ, tu creuses le mystère,
Tu pèses sur le sort selon ce que tu vaux.
Les plus grands sont élus pour les plus grands travaux.
Il n'est pas un penseur, il n'est pas un génie
Qui n'ait son but marqué dans la sombre harmonie.
Dieu, quand il fit Platon, savait ce qu'il faisait;
Il a prémédité tous les esprits; et c'est
Dans une volonté terrible, énorme, ardente,
Que furent créés Job, Shakspeare, Eschyle et Dante.

EH BIEN, ESSAIE!

. . . .
Que n'interroges-tu les morts? Que ne fais-tu
L'appel de ceux qui sont hors du temps et du nombre?
Que ne te penches-tu formidable sur l'ombre?
Sur l'ordre d'un songeur puissant, il se pourrait
Que Borgia tremblant vînt dire le secret,
Qu'Ivan vînt raconter s'il a trouvé le Juge.
Charles le Téméraire, en son tombeau de Bruge,
Que Charles-Quint dora tout en or de ducat,
Peut-être parlerait pour peu qu'on l'évoquât.
Qui sait ce que la tombe enverrait de murmures,
Qui sait, Masques, Aspects, Spectres, Larves, Lémures,
Celui-ci meurtrier et celui-là martyr,
Qui sait ce qu'on verrait de fantômes sortir
Et se lever, hideux, sereins, obscurs, célèbres,
A l'appel d'un crieur terrible des ténèbres?

Homme, ton alchimie était une insolence.
Depuis longtemps déjà ta science gueusait
Le grand secret de l'ombre avec son noir creuset.
Quoi! coucher dans le lit de Dieu! rêver son rêve!
Mais si tu fais de l'or, tu pourrais créer Ève!

Allons, mage! fais-toi reconnaître du gouffre.
N'es-tu pas le voyant dont la prunelle luit?
Ose donc commander à toute cette nuit.
Que l'abîme au besoin te sente âpre et terrible.
Homme, toutes les fleurs sont dans la terre horrible;
Sache les en tirer. Toutes les vérités
Sont dans ce fauve amas d'ombre et d'obscurités;
Travaille; penche-toi; sache les en extraire.
Tiens tête même au ciel si le ciel t'est contraire.

RELIGIONS. — SUPERSTITIONS. — FÉTICHES.

Quant au bien, quant au mal, dans l'abîme incarnés
En deux êtres vivants, l'un sur l'autre acharnés,
La nature enfanta ce songe imaginaire.
L'homme vit le soleil, l'aube, le noir tonnerre,
L'élément, le fléau, l'hiver, la nuit, l'autan,
Et fit Dieu le rayon et fit l'éclair Satan.

Cinquante-quatre évangiles réduits à quatre.

Pourquoi? Saint-Irénée répond : parce qu'il y a quatre vents. — L'évangile de Saint-Jean, rejeté d'abord par l'église et attribué à l'hérétique Cérinthe. — L'évangile de Saint-Mathieu, écrit en hébreu mêlé de chaldéen et de syriaque. Indéchiffrable. « Chacun l'a traduit comme il a pu », dit Saint-Papias. — L'évangile de Saint-Marc muet sur l'incarnation de Dieu dans une vierge. — L'évangile de Saint-Luc, fait de Saint-Mathieu et de Saint-Marc, et y mêlant une foule d'autres légendes. Mill note trente mille variantes dans le nouveau testament.

L'église accepte d'abord comme canoniques, puis rejette comme apocryphes le Pasteur d'Hermas et l'Apocalypse de Saint-Pierre.

Chaque religion affirme à l'infini
Qu'elle seule a germé dans le sillon béni,
Qu'elle est le grain de blé, que ses sœurs sont l'ivraie,
Et s'irrite, et soutient à Dieu qu'elle est la vraie.
L'Inde pour ses fakirs prend le haut du pavé;
Stamboul pour son Salem, Rome pour son Ave
Veulent le premier rang et la première stalle
Au radieux lever de l'aube orientale,
Et l'aube, qui voit Dieu du haut de l'horizon,
Ne sait si Rome a tort, si Stamboul a raison,
Et, sœur des vérités, cette candide aurore
Dit aux religions : ombres, je vous ignore.

Tu ne vois qu'à travers un effroyable prisme
Cette religion d'où sort ce fanatisme,

Et tu hais cette fleur qui donne ce venin.
Pour toi le prêtre horrible est géant, et Dieu nain.
Qu'est ce que l'homme voit? Toujours l'affreux pontife.
Ce front, Jéhovah? Non. Mais ce masque : Caïphe!
Tu recules devant ce vil mage charnel,
Et tu t'en vas lugubre, et ton doute éternel
De la beauté de Dieu, c'est la laideur du prêtre.
Et pourtant, pour sentir dans le fond de ton être
Tout ce qui n'est pas Dieu crouler subitement,
Homme, et toute ton âme aller au firmament,
Au-dessus de ton front, sous les ténébreux voiles,
Tu n'as qu'à regarder passer un vol d'étoiles!

LES RELIGIONS.

.... Crois tu qu'en vérité
L'homme ait quelque action sur cette obscurité?
S'il advient, dans l'azur, que Jéhovah défie
Jupiter au-dessus de ta philosophie,
Crois-tu que le débat soit arbitré chez toi
Par un de ces néants que tu nommes un roi,
Et que c'est Jéhovah qui gagne la gageure
Parce que Constantin ou Récarède abjure [1]?

....

Tu pars, fragile esquif, pour le voyage obscur
Emportant avec toi, mêlant à ta chimère
Quelque respect d'enfant pour le dieu de ta mère,
Fétiche qu'elle aimait, moins le tien que le sien;
Quelque reste de foi pour quelque dogme ancien,
Barque à ton flanc pendue, espoir de sauvetage.

Vous ne voyez jamais que l'intermédiaire;
Limités, vous mettez à tout une frontière;

[1] Récarède. Abjure l'arianisme. 589. Concile de Tolède. — *Note de Victor Hugo.*

Myopes, au delà vous ne distinguez rien,
Vous prenez pour l'objet lui-même son moyen;
Le pont vous semble un but; l'esprit de l'homme incarne
La nuit dans le volet, le jour dans la lucarne;
Dans votre ombre où jamais le vrai ne se leva,
L'autel devient le Dieu; la Bible est Jéhovah;
De là tout cet amas de religions fausses
Qu'avec vos ossements la mort roule en vos fosses.

... Crois-tu
Qu'avec ses souliers blancs dont l'or forme les boucles,
Sur son trône de moire étoilé d'escarboucles,
Que couvre un vaste dais dont la pourpre descend,
Et dont le grand dossier est tout resplendissant
Derrière lui, parmi les piques qui le gardent,
Comme un sombre éventail d'astres qui vous regardent;
Crois-tu donc que je prends pour un reflet divin
Ton pape altier, splendide, éblouissant et vain,
Semant d'yeux de rubis sa tiare et sa robe,
Superbe, ayant autour de lui, sénat du globe,
Les rouges cardinaux aux éclatants habits;
Spectre entouré d'orgueils, paon entouré d'ibis!

DIEU.

....
Nous en faisons un homme à barbe, un vieux grand-père,
Une espèce de pape à qui nous ébauchons
Une chasuble avec des rubis cabochons,
Une mitre en saphirs où le prêtre par fraude
Glisse un morceau de verre au lieu d'une émeraude.

N'adore pas des dieux d'airain, de bois, de pierre,
Ou de chair. Pas d'idole, homme! fais ta prière
Devant l'éternité, devant l'immensité;
Verse-la dans l'obscur et dans l'illimité,
Sans te dire : — Elle est trop petite, et mon extase

Se perdra dans l'énorme et mystérieux vase. —
Une prière faite avec un cœur pieux
Suffit pour combler l'ombre et pour remplir les cieux.

O superstitions! fléaux! Oh! combien d'hommes,
Ceux des Mecques, et ceux des immondes Sodomes,
Les martyrs de l'idole et du fétiche, et ceux
Qu'abrutit le lama sous son joug paresseux,
Que d'âmes sous le pied des faux dieux! que de râles
Des nations en proie aux fanatismes pâles!
Que de peuples enfants, laissant boire leur sang
A leur religion hideuse, subissant
Cette bête féroce, erreur, songe, chimère,
Qui vous tient, qui vous mord, qu'on appelle ma mère!

....

La Superstition, yeux fauves, gueule ouverte,
Bavant on ne sait quelle âpre contagion,
Horrible, rôde autour de la Religion
Comme rôde parfois le spectre autour de l'âme.
Et l'homme voit sans cesse, en son histoire infâme,
Passer, mordant le juste et mordant l'innocent,
Léchant sur les pavés et les tyrans le sang,
Cette chienne en chaleur de meurtres et de crimes;
Elle va, vient, revient, achève les victimes,
Aboie à tout penseur comme après l'ennemi,
Flaire l'autodafé, la Saint-Barthélemy,
Hurle, demande un os aux bourreaux dans leur gloire,
Et, hideuse, au ruisseau des massacres vient boire.

Dans le même dossier, cinq petits fragments sont réunis dans une chemise portant ce titre : A RELIER EN UNE PIÈCE.

RELIGIONS. — VANITÉ DES CULTES ET DES RITES.
LIBATIONS. — EAUX LUSTRALES. — EAUX BÉNITES. — MARIAGES. — BAPTÊMES.
ENTERREMENTS. — VIATIQUE. — SAINTES HUILES, ETC.
TÉMÉRITÉ DES SACREMENTS.

Quoi donc! à la naissance, à l'amour, à la tombe,
A ce qui de Dieu même éclôt, s'élève ou tombe,
Quelque chose peut-il par l'homme être ajouté?
La consécration est une impiété.
Sur ce que Dieu créa d'un rayon de sa face,
Toute cérémonie humaine est une audace;
Quel qu'il soit, arbre ou pierre, idéal ou charnel,
Tout être sort sacré du grand flanc éternel.

INDIFFÉRENCE DE LA NATURE AUX RELIGIONS ET AUX SUPERSTITIONS DE L'HOMME.

Crois-tu que la nature, immense rêverie
Qui, pleine d'infini, contemple, adore et prie,
Se préoccupe, au fond de l'air, de l'eau, du feu,
D'être ou de n'être pas de ton avis sur Dieu?
que l'ouragan torture,
Crois-tu que l'océan, cette énorme aventure,
Ait souci de ton songe et de ta conjecture,
Qu'avril dise la messe aux fleurs, que le volcan
Soit catholique grec ou chrétien anglican?

.... La foi,
Comme le scepticisme, a ses révoltes. L'être
Ne veut pas se livrer, ni fuir; il veut connaître.
Ni croire, ni douter, ne satisfait l'esprit.
Le plus croyant aux murs du temple se meurtrit.

Les dogmes les plus clairs sont encor pleins de doutes;
Et les religions, ô vivant, tiennent toutes,
Avec leurs lois, leurs dieux, leur terreur, leur amour,
Leurs rites, entre Ajax, le combattant du jour,
Et Jacob, le lutteur mystérieux de l'ombre.

....

Le juge inique est noir; le despote est hideux;
Mais le prêtre hypocrite est plus sinistre encore.
Faire de l'ombre au lieu de faire de l'aurore,
C'est un degré de honte à nul autre pareil
Pour la religion comme pour le soleil.
Le prêtre ténébreux abonde en mots sonores;
Son dogme corrompu lui sort par tous les pores;
Il emploie à son ventre, aux basses voluptés,
A l'assouvissement de ses sens effrontés,
A sa table impudente où le vin à flots coule,
A se faire appeler monseigneur par la foule,
L'éternité, l'azur, le sacré firmament.
Sa bouche est un abîme où la vérité ment.
L'homme juste l'entend, et cette voix le navre.
Le mauvais prêtre exhale une odeur de cadavre;
Dans son âme sépulcre, il porte Dieu pourri.

....

Maxime générale : — Être immobile. Il faut
Croire aux religions que nos aïeux ont crues. —
Ainsi plus de progrès; les lumières accrues,
C'est dit, ne doivent pas accroître l'horizon;
Mets dans ta poche, ami, tes yeux et ta raison;
Ton aïeul fut payen, sois payen; un brahmine
T'engendra, laisse-toi manger par la vermine;
Un thug te procréa, cours étrangler les gens;
C'est bien; la borne est dieu; guerre aux rêveurs changeants!
Défense à tout penseur de sortir des repaires
Qu'on appelle aujourd'hui les cultes de nos pères.
Incarcération de mon libre examen,
Et de la conscience et de l'esprit humain
Dans la vache du Gange ou dans l'oignon d'Égypte.
Dieu n'ouvre plus son ciel, le dogme ouvre sa crypte.

L'homme y tombe. C'est fait et parfait. Adorez.

. . . .

J'ajoute, étant fidèle au dieu de mon aïeul,
Que, du moment qu'il est le mien, il est le seul;
Je tiens pour mécréant quiconque en croit un autre.

FOI. — RELIGION DIRECTE.
GRANDEUR QUE LA FOI DONNE À L'HOMME.

Les confesseurs du Christ étaient grands; ces héros,
Femmes, enfants, vieillards, aspiraient aux bourreaux.
L'échafaud leur semblait fait d'azur; le martyre
Était pour eux le ciel dont l'aube nous attire;
Et leur foi mâle et grave avait peine à cacher
On ne sait quel amour sinistre du bûcher.

RESPONSABILITÉ.

....
Tu fais des actions mauvaises, tu deviens
Un cœur bas, un esprit abject, une âme vile,
Pour t'enrichir, pour être important dans ta ville,
Pour avoir des chevaux, des laquais, un blason;
Pour clouer de la soie aux murs de ta maison,
Pour que ta fille soit richement mariée,
Pour des haillons qu'on vend plus tard à la criée!
Tu dis : — Foulons aux pieds l'ombre et le deuil. Tant pis
Pour les déshérités dans la cendre accroupis!
Chantons! régner est doux et jouir est facile.
Buvons! dansons! rions! .. — Et la tombe, imbécile!

EXTASE.

....
O Dieu! pas de korans! pas d'idoles! ô Dieu!
Soyez purs! contemplez! pas d'autels! pas de prêtres!
Aube éternelle au fond du nuage des êtres!
Splendide esprit sans cesse enfantant et formant
De sa substance un globe, un ciel, un firmament!
O Dieu! perpétuelle éclosion d'aurores,
De constellations, d'azurs, de météores,
D'édens et de soleils, tous beaux et tous divers!
Irradiation du gouffre en univers!

Volcan de vie ayant sur ses faces profondes
Des cratères d'où sort une lave de mondes!
Jet de création allant dans tous les sens!
Tourbillon d'infini roulant comme un encens!
Jaillissement sans fin d'astres, de sphères, d'âmes!
Oh! quel fut notre effroi quand nous le regardâmes!

.... Qui meurt pour la patrie est beau
Comme l'hymne du soir qui tombe;
Qui meurt pour la sagesse est plus grand que le sort.
Mais qui meurt pour l'amour, ô cieux profonds! il sort
Une auréole de sa tombe!

Le grand homme en mourant croit qu'il renaîtra Dieu.
Quand, les yeux éblouis du vague escalier bleu,
De la vie il brise les voiles,
Et qu'il monte, martyr, au ciel splendide à voir,
Il trouve assis au seuil l'immense archange noir
Des sépulcres et des étoiles.

— Suis-je dieu? dit Caton, de sa tombe sorti.
— Non, dit l'ange pensif, pareil, Buonarotti,
Aux géants de ta grande fresque.
— Suis-je dieu? dit Socrate. — O sublime proscrit,
Non! répond l'ange. — Et moi? demande Jésus-Christ.
Et le sombre archange dit : — Presque.

NATURE. — SPECTACLES DE LA CRÉATION.

. . . .
Devant l'impénétrable et vivante nature
N'as-tu jamais d'amour? n'as-tu jamais d'effroi?
L'aspect te suffit-il? le flot n'est-il pour toi
Qu'un flux et qu'un reflux, pas même une colère?
O passant, ne vois-tu dans le rayon solaire
Que le spectre inutile et vain des sept couleurs?
Ne vois-tu que du rouge et du blanc dans les fleurs?
Ne vois-tu que des gneiss, des granits et des schistes
Dans le mont frissonnant sous les vents anarchistes?
Dis, n'aperçois-tu point l'âme qui tremble ou rit
Dans l'être? et dans le bloc ne sens-tu pas l'esprit?

LEVER DES ÉTOILES.

. . . . En voyant
Les astres, qu'on dirait pris d'un frisson sublime,
Comme si quelque fil les tirait de l'abîme,
Sortir de l'horizon où la brume se fond
L'un après l'autre, on rêve au bord du ciel profond,
Quelque effrayant pêcheur caché dans l'invisible.

LES HARMONIES.

. . . . La fauvette des bois
Gazouille autant que l'eau sous l'arbre son alcôve;
Le loup réplique au vent; l'immense lion fauve
Jette un cri formidable égal à l'élément,
Et met tout le désert dans son rugissement.

. . . .
Toute zone de vie est un degré d'autel;
Un lys est un encens; un cyprès est un rite;

La nature est un dogme; et le ciel sombre abrite
Un article de foi dans chaque région;
Le mystère compose une religion
Avec la mer profonde, et l'immensité sculpte
Dans le nuage, l'aube et la montagne, un culte!

. . . .

La création triste où la tempête plane,
Où resplendit la foudre, où tremble la forêt,
Où l'océan rugit, sait-elle le secret?
Non. Elle est ignorante encor plus qu'insondable.
Mais elle sent qu'elle est le décor formidable
D'une incommensurable et lugubre action.
Regarde au fond des nuits la constellation,
La comète qui passe au milieu des vertiges;
Regarde les soleils, les globes, les prodiges;
Ils ont l'air égaré d'emplir le ciel profond
De leur aspect fatal, et d'être ce qu'ils sont;
La terreur de leur propre énormité les gagne.

. . . .

Rien n'est près, rien n'est loin; rien n'est petit ni grand.
Dans la création, qu'aucun monstre ne trouble,
Où le ciel dans la mer se reflète et se double,
L'être à l'être, ô songeur, tient de tous les côtés.
Tout s'enchaîne et s'unit par les affinités,
Innombrables liens cachés, subtils et souples;
Tout fait dans l'infini de mystérieux couples;
Dieu met en haut la foudre ailée, en bas l'oiseau,
Dans l'âme le frisson, sur terre le roseau.

. . . .

Quand les nuages lourds et noirs où les tempêtes
Enfoncent les éclairs comme des éperons,
Quand les farouches vents, embouchant leurs clairons,
porches
Des antres inconnus sortent le soir en foule,
Quand une telle foudre en leurs rangs brille et roule,

Que ce tas de dragons et d'hydres par moment
A l'air de se mouvoir dans un embrasement,
Et qu'il semble qu'un feu prodigieux allume
Leurs crinières de pluie et leurs croupes de brume;
Quand ils planent hagards, hennissant à grand bruit,
Qui donc pousse, à travers le combat de la nuit,
Cette cavalerie ailée et formidable?

. . . .

Le penseur, quand il voit les fleurs s'ouvrir dans l'herbe,
Y sent un autre esprit encor que le parfum;
La forêt frissonnante est pleine de quelqu'un;
Et tout le vert buisson s'agite, triste et tendre,
Et tâche de parler et de se faire entendre
Quand le sage est penché sur la rose, sa sœur.

. . . .

Car la création tout entière est clémence;
Quand vous voyez le ciel profond, le soir immense,
        L'aube, l'espace illimité,
L'azur, dont un frisson émeut les sombres voiles,
Et l'ombre, et la nuée énorme des étoiles,
        Dites-vous : — C'est de la bonté!

LA MORT.

Que deviennent les morts? Où sont-ils? Quelle route
pour renaître et revivre? Ombre et doute!
Prennent-ils à tâtons sous la sinistre voûte?
Secrets du ver et du corbeau!
Quel est leur guide et leur flambeau?
Les uns vont dans la chose et les autres dans l'être.
Qui sait les noirs sentiers d'en bas? Qui peut connaître
Les embranchements du tombeau?

APRÈS LA MORT.

Et l'âme n'a plus rien à souffrir de la vie;
Elle ne sait plus rien des vivants. Haine, envie,
Fausse joie, amour faux, remords,
Tout ce qui de nos maux et de nos crimes tombe,
Peines, douleurs, se brise au marbre de la tombe,
Ce sombre bouclier des morts.

Après la mort, fuyant et cherchant les étoiles,
Les âmes sur qui Dieu souffle, tremblantes voiles,
S'envolent à jamais dans les gouffres vermeils.
C'est pour ouvrir la porte à ce voyageur sombre
Qu'il sème en l'océan de l'ombre
Les constellations, archipels de soleil.

....

Quant à la mort, vivant, laisse-là faire, attends.
La transformation sous ses ailes immenses
Couve l'être; âmes, feux, hommes, astres, semences,
Rien n'échappe. Tu croîs, tu verdis, abrité,
Entre les pieds noueux du chêne Humanité;
La mort viendra, la mort t'arrachera dans l'herbe,
Et le bec effrayant de cet aigle superbe
Tordra ton brin de mousse au nid de l'infini.

On entend par moments un grand battement d'ailes,
C'est la Mort, ange horrible au regard sans prunelles,
Qui passe, car ce spectre, ardemment souhaité,
Fuit à travers l'enfer pendant l'éternité;
Quand la Mort apparaît sous les voûtes de soufre,
Des millions de bras sortent du fond du gouffre,
Elle passe, et les dents vainement ont grincé,
Et l'on entend son rire après qu'elle a passé.

LES LUEURS AUXQUELLES ON ARRIVE.

. . . .
L'homme ne peut rien croire ou rien imaginer
Qui ne s'appuie au gouffre, au fond, à l'origine;
Tout ce qu'invente Athène, Alexandrie, Égine,
A l'inconnu profond et calme pour support;
Des fentes du tombeau toute sagesse sort;
Toute philosophie est la pariétaire
De l'infini, du ciel, de l'ombre, du mystère.

. . . .
Homme, en cherchant le fond, en creusant sans relâche,
Dans les âges nouveaux et dans les temps passés,
Cette formation de tous les faits placés
Selon leur gravité dans les flancs de l'abîme,
En partant du connu, l'étroite et claire cime,
En descendant toujours plus avant dans le puits
De la réalité, des lueurs et des nuits,
Que trouve-t-on? D'abord une première couche
D'idoles, rêves lourds que fait l'homme farouche,

(*Deux vers. Nommer les idoles. Énumérer.*)

Formes qu'ont ici-bas toutes les ombres noires
Des crimes, des erreurs, des passions, des gloires;
Au-dessous, la nature, inflexible horizon;
Au-dessous, la science; au-dessous, la raison;
Puis le doute; plus bas, quelque chose de sombre;
Néant, dans le dernier compartiment de l'ombre

PRODIGALITÉ DE DIEU.

Ce Dieu, dans sa main douce et dans sa main terrible,
Tient toute la lumière et l'agite en un crible.
A chaque instant on voit, avec un divin bruit,
Tomber, en éclatant dans l'insondable nuit,
Par chaque trou de crible une perle de flamme,
Et tantôt c'est un astre, et tantôt c'est une âme.
Ainsi naissent Moïse, Homère, Raphaël,
Shakspeare sur la terre et Sirius au ciel.

DIEU, C'EST LA CHARITÉ.

Si Satan existait dans la sombre vallée,
Que Dieu vînt à passer dans sa chape isolée,
Et qu'il vît, jusqu'au fond de l'antre étant venu,
Ce monstre grelottant et lugubrement nu,
Lui n'aurait qu'à lever les mains vers Dieu dans l'ombre,
Et Dieu, pour abriter cette nudité sombre,
Donnerait la moitié du ciel au mendiant.

L'âme, engloutie en Dieu, sombre en l'étudiant.
L'âme s'y perd.

Il veille, il est debout au fond des consciences.
Il inspire la foi, les saintes patiences,
Les attentes au bord des vagues horizons.
Il change de clartés comme nous de saisons;
Mais sous un autre aspect il est toujours le même.
Il parle, il aide, il guide, immuable et suprême;
Il règle sur l'instant la forme du secours;
Il conseille autrement, mais conseille toujours,
Et, selon que le jour succède à la nuit sombre,
La colonne de feu devient colonne d'ombre.

Hors des portes de l'aube il jette le soleil.

INFIMITÉ HUMAINE.

. . . .
Homme, le temps t'échappe, et ta hâte de vivre
Sur un néant rapide et triste s'assouvit;
Tout reste entier sans toi; tu meurs, tout te survit,
Tout persiste pendant que tu t'en vas; tu croules
Incessamment, la mer par flots, et toi par foules;
A peine as-tu passé, plein de trouble et d'effroi,
Que le vil sable efface, homme, derrière toi
La trace que ton pas en s'enfuyant lui laisse.
Crois-tu pas que le ciel vieillit de ta vieillesse,
Que, l'homme étant caduc, Dieu sera vermoulu,
Que tu fasses un pli quelconque à l'absolu
Avec tes jours, ton deuil, ta joie, et que tu rides
La sombre éternité de tes éphémérides?

INANITÉ HUMAINE.

Hélas! homme de chair et de cendre et de vent,
Ayant pour dernier mot : pourriture, trouvant
Toujours ta propre lie au fond de tous tes vases,
De toutes tes amours, de toutes tes extases,
Le sépulcre fétide est le hideux vainqueur.
Ta chair, ta passion, ta volupté, ton cœur
Prend la fuite devant le cadavre farouche.

Comment comprendre (hélas! quel gouffre, que penser!)
Comment lettre par lettre en son esprit classer
Tout ce sombre alphabet qui jaillit du mystère,
Depuis l'A, premier cri de l'homme sur la terre,
Cieux profonds! jusqu'au Z effrayant de l'éclair?

DOUTE. — EFFORTS

. . . .
Ah! Dieu n'est pas tout simple, et c'est ce qui te fâche?
J'ai peur qu'il ne soit grand, que tu ne sois petit!
Ah! cet astre éblouit! ah! ce gouffre engloutit!
Tu perds pied dans cet être et dans cette nature!
Qu'y faire? Ah! tu voudrais, passant, quand d'aventure
Tu te plonges en Dieu, n'en avoir qu'à mi-corps!
J'en conviens, cette mer est profonde et sans bords,
Et c'est un roulis sombre, et c'est un dur tangage
Quand, avec son savoir, son orgueil, son bagage,
On s'embarque, et l'on va se risquer au milieu
Du mystère, et du gouffre et de l'être et de Dieu!
L'éternel, certe, aurait, pour vous être agréable,
Dû faire l'ombre claire et l'infini guéable!
O sages, ô savants, ô brutes! —

. . . . Quand tu vois le tombeau,
Cette pierre fermée et blanche qui repose,
Dis, ne crois-tu pas voir une paupière close?
Ce qui fait que tu peux dire, sans mal parler :
La tombe va s'ouvrir, ou bien, va s'éveiller.
Eh bien, juge. On est homme, on vit, on lutte, on traîne,
Saignant, vers la vertu, sa pauvre âme sereine,
On fuit le doux sentier du mal, seul, sans soutien,
Les pieds tout traversés des épines du bien;
L'iniquité vous tend ses fruits d'or, on s'en prive;
On souffre, mais on dit : — J'arriverai. J'arrive!
Bientôt, demain, la mort, terminant mon ennui,
S'ouvrira doucement, et je le verrai, lui! —
Et voilà le sépulcre, et pas de Dieu derrière!
Cette paupière, après tant d'ombre et de prière,
Après qu'on a tout fait, tout subi, tout bravé,
S'ouvre sur un trou vide et sur un œil crevé!

MAGES. — VOYANTS. — DEVINS. — PROPHÈTES.

La sagesse est un lieu splendide dans la nuit,
Où se rassemblent ceux que la raison conduit;
Là viennent les Thalès, les Jobs, les Héraclites,
Les Socrates, suivis de leurs grands satellites;
Les prophètes s'y font des questions tout bas;
De Moïse et d'Orphée on entend les débats;
Les Newtons dans l'azur parlent aux Zoroastres;
L'œil contemple ébloui ces conjonctions d'astres;
Mais rien n'en sort. Ils vont dictant, disant, rêvant;
Mais qu'est l'esprit humain? ombre après comme avant.

O chars mystérieux! où roulez-vous, prophètes?
Ils n'ont point détourné leurs orageuses têtes;
Élie a répondu : — Nous allons, nous allons. —
Isaïe a crié : — Demande aux aquilons. —
Moïse ne s'est pas arrêté. Jean, sublime,
A dit : — Laissez passer les vivants de l'abîme. —
Et Job a dit : — J'entends l'immensité pleurer. —
Et, terribles, ils ont continué d'entrer
Dans la profondeur calme et vaguement mouvante,
Droits et debout, avec des faces d'épouvante.

En marge de ce fragment une note :

Faire attention. *Le vautour dit : Hé! l'homme de l'abîme.*

(LES ANTIQUES ANACHORÈTES.)

Eustathe fuyait Tyr; Jérôme quittait Rome;
Simplifiant leur âme, ils en effaçaient l'homme,
Ils vivaient sans aimer et sans se souvenir
De peur de voir en eux l'étoile se ternir;
Ils habitaient des trous de bêtes sous la terre;
Ils disputaient aux loups quelque antre solitaire;
Fantômes entrevus dans la brume des soirs,

Ils rôdaient seuls au fond des paysages noirs;
On eût dit qu'ils cherchaient des Styx et des Cocytes
Dans la férocité de ces lugubres sites;
Priant, veillant, les yeux levés, les bras tendus,
Nus, blêmes, ils étaient à jamais éperdus;
L'immense isolement effarait ces ermites;
Ils cherchaient les déserts, les plaines sans limites,
Les horizons sans bords; mais où trouver des lieux
Aussi démesurés que ces grands oublieux?

LES LACUNES ET LES DÉFAUTS DE LA CRÉATION.

CRITIQUE DE LA NATURE.

....
Le bien est-il toujours dans le beau? Songes-y.
Le soleil n'a t-il pas ses sombres incendies,
Le printemps ses poisons, l'azur ses perfidies?
Le ciel même parfois n'a-t-il pas l'air méchant,
Ne remplace-t-il point par l'orage son chant,
Dis, et ne fait-il pas un bruit à tout dissoudre,
A croire que Satan s'est caché dans la foudre?

———

.... L'hiver hideux
Penchant sur le lichen difforme des masures,
Sur les corruptions et sur les moisissures,
Sur les pins et les ifs, plus noirs encor que verts,
Sur la feuille de houx, griffe aux ongles ouverts,
Sur toutes les laideurs dans l'ombre épanouies,
L'arrosoir gigantesque et livide des pluies.

VANITÉ DE L'EFFORT POUR TROUVER DIEU.

L'homme, n'ayant que l'homme pour appui,
fatale;
Est fatal; l'absolu se ferme devant lui;
Son vain trousseau de clefs n'ouvre pas cette porte;
Sous son souffle impuissant l'infini même avorte,
Et ses conceptions de l'inconnu ne font
Pas même une lueur dans l'abîme sans fond;
Triste, il a beau tirer de l'immensité noire
Des rites, des korans, des dieux; tâcher de croire;
Pas un autel, fût-il par Christ même construit,
Dont sa sombre raison ne fasse de la nuit;
Tout ce que sa croyance accepte, adore, élève,
Dès l'heure où sa logique y touche, devient rêve.
Qu'il ferme donc les yeux, ce noir passant humain.
Croire est sa loi; malheur s'il tente l'examen,
S'il soumet à la preuve un dogme, s'il confie
Une religion à sa philosophie!
Il ne trouve que cendre et deuil dans le ciel bleu
Sitôt que sa sagesse a passé sur son Dieu!

Au fond de ta pensée, homme d'erreur vêtu,
Dis, devant ton regard intérieur, as-tu
De ces spectres que l'ombre enfante dans le rêve
Quand l'affreux corps se couche et quand l'âme se lève,
De ces faces d'effroi, têtes de visions,
Extases, cris, terreurs, mornes dérisions,
Plus sombres que le deuil, plus blêmes que la cendre,
Que l'œil des endormis voit monter et descendre,
Dont la prunelle luit comme un vague miroir,
Qui passent, viennent, vont, paraissent entrevoir,
Et qui semblent, flottant dans la noirceur sublime,
Les masques effarés des stupeurs de l'abîme,
Pâles flocons qu'apporte et remporte sans bruit
Un vent qui fait neiger des spectres dans la nuit?
En revenant du songe et de nos noirs royaumes
As-tu dans ton esprit gardé de ces fantômes?
Homme! Eh bien, parle-leur. Fais-leur tes questions.

. . . .

Disséquant et fouillant pour t'éclairer, tu vas
Remuer le squelette au fond des catacombes;
Tu te fais des tisons avec les os des tombes;
Tu les mêles à l'âtre obscur de tes calculs.
O vains efforts! faux pas! tâtonnements! reculs!
Tu ne t'aperçois point que la mort est énorme,
Que c'est l'éternité, l'immensité sans forme,
Que tu veux ajuster au bout de ton néant;
Et tu prends, regardeur inutile et fuyant,
Nain, fœtus, embryon, larve encor dans l'ovaire,
Un pan de l'infini pour essuyer le verre
De ta lunette aveugle ouverte sur la nuit!

MISÈRE DES RAILLEURS.

. . . . Devant tes yeux moroses,
Toute pleine de feux, d'étoiles et de roses,
Et d'effluves sortant des ténébreux roseaux,
Et de lueurs de foudre et de chansons d'oiseaux,
La nature s'étale avec toute sa gloire;
Mais toi, toi le titan, toi, la prunelle noire,
Toi, le regardeur sombre et sinistre, tu n'as
Que dédain pour la porte et pour le cadenas,
Pour ce qui luit devant, pour ce qui meurt derrière,
Pour l'azur, miroir faux de l'âme aventurière,
Et pour tout ce néant encombré de soleils;
Tu ne te laisses pas prendre à ces cieux vermeils,
Au printemps, à l'hiver, aux splendeurs, aux désastres,
A la grande Ourse errant dans la forêt des astres,
Aux monts où Platon rêve, au gouffre où fuit Mesmer,
A la mer, cette nuit, à la nuit, cette mer,
Aux pourpres de l'aurore, aux fleurs de la prairie,
Et tu n'es pas trompé par cette draperie!

. . . .
O lâche, ô du néant sinistre paresseux,
N'est-ce pas que c'est bon la cécité; n'entendre
Aucun bruit, voir la brume, et sur son lit s'étendre!
N'est-ce pas que c'est bon, hibou, l'obscurité,
Et l'apathie au fond de l'imbécillité?
N'est-ce pas qu'à sentir la mort vide, on éprouve,
Méchant, comme le rut du loup près de sa louve?
Pas de bien, pas de mal! rien! ni droit, ni devoir!
Et qu'on dort bien sans jour, sans Dieu, sans entrevoir
Même un rêve confus dans quelque transparence,
Sur l'énorme oreiller de toute l'ignorance?
Que ce qu'on appelle âme avec bonheur se fond
Dans cette volupté des ténèbres sans fond,
Et qu'on est bien au fond de ce rien, et qu'on baise
La bouche de cette ombre, et qu'on s'y sent à l'aise?
N'est-ce pas qu'il est doux d'être un vil bloc dormant,

Et de se gaver d'ombre et d'engloutissement,
Qu'il est doux de penser que la lumière est morte,
De ne voir même pas de lueur sous la porte?
Qu'on s'accommode bien du bouge, du réduit,
Du trou noir, et qu'on hait le coq, ce trouble-nuit?

PÉRILS DES SONGES SUR DIEU.

. . . . L'être, c'est le gouffre.
. . . .
Ce gouffre est hors du temps, de l'espace et du nombre.
Son souffle contient l'âme invisible de l'ombre.
Hommes, ce vent fatal verse dans vos raisons
La démence des noirs et vagues horizons,
Le rêve, la folie âpre de l'impossible.
Malheur à ceux qu'il prend sur son aile terrible!
C'est pour cela qu'on voit, depuis que l'homme a mis
Sur l'autel des dieux bons et des dieux ennemis,
Parmi les hosanna, parmi les anathèmes,
Errer sur le sommet ténébreux des systèmes,
Ainsi que des essaims d'abeilles sur l'Hybla,
Ceux que l'immense esprit de l'abîme troubla.

Douze autres dossiers ne contiennent que des vers isolés ou des fragments utilisés au cours du manuscrit définitif; voici les titres :

LE SURNATUREL DE LA NATURE. — OBSCURITÉ DE TOUT. — L'HOMME A AUTRE CHOSE À FAIRE QUE DE CONTEMPLER ET DE CHERCHER DIEU. — PAROLES DU DÉMON DOUTEUR. — OFFRES DE MONTRER L'ABÎME. — CIVILISATION. MISSION DES PENSEURS. — *GESTA SPECTRORUM.* DRAMES DE L'OMBRE. — QUE LA NATURE A UN MOI. — PREUVES MÊME PAR LES DOUTEURS. — LA VIE HUMAINE. LA TERRE. L'HOMME. LE DESTIN. L'HISTOIRE. — ANXIÉTÉ AUTOUR DU MYSTÈRE. CÔTÉ MENAÇANT DE L'OMBRE. — VANITÉ DE L'HOMME QUI SE CROIT CHEF DES ÊTRES.

LE MANUSCRIT

DE

DIEU.

Le manuscrit de *Dieu* est composé de deux parties, l'une écrite en 1855, sur du papier grossier et aujourd'hui très jauni (Victor Hugo ne se servait pas encore de papier de fil), l'autre partie, de 1856, avec des fragments plus récents si nous nous en rapportons à l'écriture, se compose de *l'Ascension dans les ténèbres* et de certaines divisions que nous mentionnerons au fur et à mesure.

Victor Hugo avait paginé ses feuillets de 1855 par lettres alphabétiques; et, pour qu'il n'y ait pas d'interruption, les feuillets intercalés ont été chiffrés *bis, ter* et *quater*.

Donc, tel que le poète l'avait laissé, tel qu'il avait été publié en 1891, ce manuscrit contenait déjà beaucoup d'ajoutés; il se trouve aujourd'hui considérablement augmenté et en quelque sorte complété; il n'était pas encore relié quand nous l'avons eu entre les mains, nous y avons introduit des pages entières portant la mention : DIEU, ou le titre de l'une des divisions; ces pages, nous les avons trouvées dans un dossier contenant près de mille fragments de toute grandeur, les uns sur une page pleine, ce sont les plus rares, les autres au dos d'une enveloppe, d'une bande de journal, d'une convocation, d'une circulaire ou d'un prospectus; quand il tombait sous la main du poète quelques lettres adressées à ses enfants ou à sa femme, la partie restée libre était utilisée; certains vers sont disposés sur un espace d'un centimètre de hauteur. Cet océan de vers portait pour titre : DIEU. Au lieu de publier tout ce dossier en Reliquat, comme nous le faisons pour les œuvres parues du vivant de Victor Hugo, nous en avons extrait les passages s'adaptant au texte publié en 1891 et nous les avons intercalés au cours du volume; notamment dans la deuxième partie du livre I : *Les Voix;* plusieurs «Voix» sont publiées ici pour la première fois, les deuxième, troisième, cinquième, sixième, huitième, neuvième, douzième, treizième, quatorzième, seizième, dix-neuvième, et vingtième.

Ce poème, on peut s'en rendre compte par les intercalations et le Reliquat, est extrêmement touffu; on a jugé, en 1891, qu'il était préférable, dans l'intérêt même de l'œuvre, de la présenter, autant que possible, comme une œuvre finie; on a dû, pour la concordance des rimes, supprimer des passages entiers; des lignes de points, au milieu d'une période intéressante, n'auraient-elles pas distrait et dérouté le lecteur de l'édition originale ?

Dans cette édition-ci, qui a un caractère tout documentaire et définitif, et qui s'adresse aux travailleurs et aux chercheurs, nous croyons devoir rétablir dans leur intégralité tous les vers de Victor Hugo.

D'après le fac-similé reproduit page 646, il y a, pour le poème DIEU, un manuscrit de premier jet; la page suivante nous aidera dans cette recherche

Dieu.

[illegible] ajouter Orphée

l'Océan d'en haut.

(Hermès Trismegiste a divisé le jour en douze heures. [illegible] leur attribua la moitié de duodecim locorum

Solitudines cœli

la lueur

d'en

la lueur de là haut.

1re ascension

Page première – Ténèbres –

Page deuxième – Ascension

dans

les ténèbres.

(la chose qui

1er mètre

le 2 mai 1855 (Marine Terrace)

Tignorum
appellation
lioribus.)

(à ma famille, plus Auguste
Vacquerie, et quelques amis :
Th. Guérin, Kesler, J. Allix.
Commencé à 16 h. de soir
fixé à onze heures du matin.
J'ai regardé ce matin l'éclipse
de lune, vigile de cette
nuit, de Jersey.)

l'athéisme. nihil.
le scepticisme. quid?
le manichéisme. duplex
le paganisme. multiplex
le mosaïsme. unus
le christianisme. triplex
? le rationalisme. homo
ce qui n'a pas encore de nom. dieu
ce qui n'a pas [redacted] encore de nom. deus

La Fin de Satan

—

Plus Haut.

—

poëme.

—

V. H.

choses
entendues
dans
l'immensité.

—

V. H.

Cette page, où l'on distingue des écritures de dates diverses, se surchargeait de notes, de variantes et de divisions à mesure que l'œuvre se précisait et se développait. Il est certain, par exemple, que pour le sous-titre : L'Ascension dans les ténèbres, les deux divisions : *Ténèbres, — Ascension*, ont été trouvées plus tard ; peut-être même Victor Hugo ne les a-t-il mentionnées qu'après avoir écrit *l'Esprit humain* et *les Voix*, qui n'existaient pas dans le manuscrit de premier jet.

Ce manuscrit, que Victor Hugo a lu à sa famille, et qui ne contenait, comme nous l'apprend la dernière page, que 1644 vers, nous allons essayer de le reconstituer ; nous reproduirons les vers que Victor Hugo a rayés après avoir ajouté des développements, et, en enchaînant ces vers biffés à ceux qui les suivaient immédiatement lors du travail primitif, nous passerons les feuillets intercalés ultérieurement ; nous suivrons ainsi le poème tel qu'il a été lu par Victor Hugo le 2 mai 1855.

I. NOTES EXPLICATIVES.

Le premier manuscrit, paginé par lettres alphabétiques, avait pour titre un de ceux que nous venons de lire au fac-similé précédent : *Solitudines cœli*, et commençait à la division actuellement intitulée : *la Chauve-souris*, il ne comprenait alors que six divisions, la septième ne contenant que ce vers final :

Et je vis au dessus de ma tête un point noir.

Le poète ne rencontrait donc dans *la Solitude du ciel* que *la Chauve-souris, le Corbeau, l'Aigle, le Griffon, l'Ange* et *la Lumière*, ce qui supprime trois divisions et ce qui prouve en outre que la liste *l'Athéisme, le Scepticisme*, etc., que nous voyons à gauche du fac-similé, est postérieure au manuscrit primitif.

Les six divisions préexistantes étaient loin d'être aussi complètes qu'elles le sont actuellement ; sous le titre : *Solitudines cœli*, on lit, après deux lignes de points, les vers publiés dans la division I : *la Chauve-souris ;* cette division s'enchaîne, en passant vingt feuillets intercalaires, à la division III : *le Corbeau*. Voici l'enchaînement :

...Dieu n'est pas ! Dieu n'est pas ! Désespoir !

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir ;
Et ce point noir semblait comme l'autre une mouche.
Les brouillards, que le vent du bout de l'aile touche,
Pareils à des chaos l'un sur l'autre écroulés
S'enfonçaient ; et, laissant sous mes talons ailés
L'abîme inférieur que la ruine encombre,
Je me mis à voler, montant toujours dans l'ombre
Vers l'abîme d'en haut, obscur comme un tombeau ;
J'approchai de la mouche et c'était un corbeau.

La division III : *le Corbeau*, s'enchaînait ainsi à la division V, *l'Aigle* :

Et le corbeau rentra dans l'ombre formidable.

L'infini sous mes pieds reflétait l'insondable;
Des formes y flottaient comme dans un miroir.

III

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir,
Et ce point noir semblait comme l'autre une mouche.

Le ciel, comme à l'instant où la lune se couche,
Jetait une confuse et blafarde clarté.

Haletant, je repris ma course, et je montai
Vers ce point qu'on voyait dans l'ombre, et cette mouche
Était un aigle au vol tournoyant et farouche.

Dans cette division même, plusieurs feuillets de dates différentes viennent s'intercaler dans le texte primitif :

Vous mentez, vous mentez, vous mentez, j'ai vu Dieu!
J'ai vu l'effrayant Dieu de l'éternité sombre!
Dieu! dernier jour du temps! dernier chiffre du nombre!
....

Cet enchaînement supprime toute la description de Léviathan, description qui semble être, d'après l'écriture, de 1840.

Au-dessous du chiffre IV, rayé, commence la division *le Griffon*.

Au feuillet suivant, chiffré J., cette note : *Repris le 17 mars*. Il semble qu'il y ait à cette division quatre feuillets intercalaires.

La VII[e] division, l'Ange, est actuellement presque doublée. Rétablissons-en les principaux passages tels qu'ils étaient en mai 1855; nous remplacerons par une ligne de points les vers reliant les uns aux autres les passages modifiés; le lecteur,

en se reportant aux pages indiquées en note, pourra faire lui-même le travail de reconstitution.

L'infini ne sait point ce qu'on murmure en bas [1],
Moi j'écoute et j'entends.

Shiva dit : — Dieu n'est pas
Et du crime de tout personne n'est coupable.
L'invisible à tâtons erre dans l'impalpable. —
Et Zoroastre dit : — Le désordre est normal.
L'être, c'est le combat du bien contre le mal.
Deux dieux. — Moïse dit : — Un seul. Dieu crée et venge.
L'homme est une ombre, et meurt. — Et Jésus au front d'ange
Dit : — Dieu pardonne. Il rend Adam au paradis.
L'âme humaine survit à l'homme. — Et moi, je dis :
— Car, sur chaque échelon de l'échelle où meurt l'ombre,
Le verbe lumineux succède au verbe sombre;
On monte à la parole après le bégaiement; —
Je dis :

— Dieu, c'est le vrai. Ni vengeur, ni clément;
Il est juste. Venger l'affront, c'est le connaître,
Et c'est le mériter. Être clément, c'est être
Injuste pour tous ceux qu'on ne pardonne pas.
Dieu n'est pas le pêcheur qui jette des appâts... [2] —
. . . .

Les vers suivent comme dans le texte publié jusqu'ici :

Prométhée a raison. Galilée a raison;
Colomb, qui cueille un monde au fond de l'horizon,
Fait bien. Luther fait bien d'ouvrir l'âme; et Vésale,
Éclairant le dedans de la mort colossale,
Fait bien. L'audace est sainte et Dieu bénit l'effort.
Tous les glaives du feu derrière Adam ont tort.

Monte, esprit [3]. Dieu t'attend. Dans ses deux mains de flamme,
Équilibre, il tient l'astre, et, justice, il tient l'âme;

[1] Voir page 454.
[2] Voir page 455.
[3] Une note au bas du feuillet : Mettre ici : La femme est l'égale de l'homme. — Développer. — Puis reprendre : Monte, esprit!

Et, l'univers ayant ce but, voir et savoir,
Pour l'âme et le soleil, rayonner est devoir.
Monte esprit.

(Après un blanc, un vers ébauché) :

Je... Je suis Caton d'Utique,
Je ne veux...

Mais, dans tes jours de piété, toi, l'homme,
Tu rends hommage à Dieu; tu dis : — Je souffre, en somme,
J'ai l'âme. Tout est bien. Je ne suis pas fini
Ici-bas, je vivrai, par la mort rajeuni.
Qu'importe que mon corps se blesse et se meurtrisse!
Mon âme ira montrer à Dieu sa cicatrice.
Dieu, le débiteur sûr, s'est toujours acquitté.
Je suis le créancier de la grande équité.
Souffrir, traîner la vie est l'affaire d'une heure.
L'astre me tire hors de l'ombre inférieure.
Mes maux obligent Dieu; le baume après le fiel;
Tout homme en pleurs a droit au regard éternel.
L'oubli que Dieu ferait du dernier et du moindre
Empêcherait les cieux d'aller, le jour de poindre!
Oui, je souffre, mais j'ai, dans mon accablement [1]...!
....

Cet antre, autel du ventre et du plaisir charnel,
Dont le fond communique au mystère éternel,
Où l'oiseau fume, où meurt le nid, où flambe l'orme [2],
Est un des trous béants de la fournaise énorme!
La bête saigne, pleure, agonise. Pourquoi [3]?
....

Toi providentiel et le reste fatal [4]!
Mais tu sors de la fange, et ta mère malsaine [5],
C'est la matière infecte et la matière obscène!
Ah! tu dis : — Le caillou brisé, l'arbre abattu [6],
Ne souffrent point. La bête ignore. — Qu'en sais-tu?

(1) Voir page 465.
(2) Voir page 467.
(3) Voir page 469.
(4) Voir page 473.
(5) Voir page 477.
(6) Voir page 478.

Après ce premier et dernier vers de la division VII :

> Et je vis au-dessus de ma tête un point noir

s'alignent des nombres surchargés, le compte des vers, refait après chaque développement ; sous la première surcharge, on lit : 1644, chiffre converti ensuite en 1908, puis 1918, puis 1922, puis 1966, puis 2018, puis 2508.

Ce dernier chiffre seul n'est pas rayé.

Enfin la date : *12 avril 1855.*

Au verso du dernier feuillet, une liste de titres semble confondre *Dieu* avec *les Contemplations :*

Nuées du passé.

Amour.

Choses de la terre.

Pauca meae.

Exil.

Solitudines terrae.

Solitudines cœli.

L'absent à l'absente.

Voilà donc le manuscrit tel qu'il aurait été publié en 1855. Examinons maintenant les chapitres ajoutés :

L'ESPRIT HUMAIN

En tête de cette partie, la note suivante :

26 avril 1856. 6 heures du matin. Guernesey. Hauteville house. Chambre d'en haut sur la mer.

En marge, à l'encre rouge, une note écrite plus tard, sans doute après une revision :

Retirer et réserver ce qui est marqué à l'encre rouge.

On trouve en effet sur divers feuillets une trentaine de vers entourés d'un cercle rouge, mais Victor Hugo n'ayant pas employé lui-même ces vers dans des œuvres parues de son vivant, force a bien été de les publier sous peine de lacunes. Avant le texte publié nous trouvons un feuillet écrit antérieurement et qui constitue la version primitive de *l'Esprit humain.*

En tête du manuscrit, ce début, très condensé :

> . . . .
>
> Et je voyais au loin sur ma tête un point noir.

Telle on voit une mouche au plafond se mouvoir,
J'allais, je regardais et l'ombre était sublime.
Et l'homme, quand il pense étant ailé, l'abîme
Et la nuit m'attirant toujours de plus en plus,
Comme une algue qu'entraîne un ténébreux reflux,
Vers ce point noir perdu dans la profondeur blême
Vers les sombres azurs de la zone suprême,
Tremblant, je me sentais m'envoler de moi même,
Quand dans l'obscurité mon oreille entendit
Une voix qui parlait très bas et qui me dit :
— Demeure. —

Je sentais s'éteindre ma mémoire.
Tout en moi tremblait, vie et mémoire.
J'étais déjà très haut dans l'immensité noire.
Je montais, je songeais; peut-être je dormais.
J'entrevoyais d'obscurs et lugubres sommets;
La terre ronde et vague, ainsi qu'un pâle dôme,
S'effaçait sous mes pieds comme un globe fantôme;
J'étais dans l'ombre où l'être avec la nuit se fond;
J'apercevais l'horreur de la noirceur sans fond,
La brume, les lueurs tombant de cime en cime,
Et des blémissements de roches dans l'abîme.

La voix reprit : — Pourquoi sors-tu de ton milieu?
Que demandes-tu? parle. — Et je répondis : — Dieu. —

Ce feuillet semble se rattacher à un autre feuillet commençant par ces vers publiés page 315 :

Tout sembla devant moi se fermer; et l'espèce
De clarté qui tremblait dans la nuée épaisse
Sombra dans l'air plus noir qu'un ciel cimmérien;
J'entendis un éclat de rire, et ne vis rien.

En marge de la définition que l'Esprit humain fait de lui-même, Victor Hugo s'est proposé un plan qu'il n'a pas exécuté :

Pour la terre, je suis l'Esprit humain. Mais pour tous les autres mondes auxquels j'appartiens aussi sous d'autres formes...

Un point d'interrogation clôt ce projet d'explication.

A l'avant-dernier feuillet de cette division, nous lisons les vers qui ne viennent dans le texte publié qu'après *les Voix*. Ce passage est accompagné d'une accolade avec ce mot : *Ailleurs*.

En marge de ce feuillet, un vers jeté :

> O méditations ! oh ! comme l'esprit souffre !

Nous retrouvons ce vers en tête d'un développement que l'on a lu page 517. Quelques ratures et ajoutés au courant de cette division.

II. LES VOIX.

Il y a dans cette édition vingt et une voix publiées. Nous serons obligés de les dénombrer pour la clarté de cette étude :

1re voix.

Un ajouté de vingt-six vers à partir de :

> Quel est ce monde ? a dit Thalès.

7e voix.

Une note en tête :

Eh bien moi, je t'encourage.

C'est en effet la seule voix qui ne déconseille pas à l'homme de chercher.

10e voix.

Après l'énumération des différents dieux que l'homme éprouvait le besoin d'adorer, la 10e voix terminait ainsi :

> *Tous ces dieux, quel que soit le nom dont on les nomme,*
> *Sont tout, excepté Dieu. Que veux-tu donc ?*
>
> *Et moi :*
> *Dis-moi le nom du vrai, criai-je plein d'effroi,*
> *Pour que je le redise à la terre inquiète.*

Cet enchaînement est biffé et deux feuillets bleus ajoutent 42 vers à la 10e voix.

12e voix.

Au dos d'une adresse timbrée par la poste *14 juillet 1856.*

16e voix.

> Puiser de quoi bâtir une religion...
> C'est le plus effrayant précipice du rêve.

En marge de ces vers, une note au crayon :

Ici rappeler les religions, les caractériser. Vanité. Fausseté.

Peut-être si Victor Hugo avait publié lui-même son poème cette note aurait-elle appelé un développement.

18e VOIX.

Le manuscrit de cette voix, l'un des plus importants, est couvert de ratures, d'ajoutés et de surcharges. Il y a plusieurs reprises de travail. L'un des principaux ajoutés, d'après l'écriture, comprend 154 vers, toute la description du cirque de Gavarnie. La première version s'enchaînait ainsi :

Et maintenant regarde :

Un cirque! qui, nature,
A bâti cette étrange et sombre architecture?
Et ce cirque qui fait, au lieu de loups et d'ours,
Hurler les ouragans dans ses cabanons sourds...

20e VOIX.

Les deux premiers feuillets de cette voix ont été ajoutés en revisant le manuscrit; Victor Hugo a rayé alors la moitié du troisième feuillet qui débutait ainsi :

Voyons. Fais des essais.
Remets le vieux bahut debout sur ses vieux ais;
Dispute comme au temps de Jean Catéchumène;
Ou taille un meuble neuf dans la science humaine
Pour y mettre sous clef l'ombre et l'éternité;
Questionne à Karnac le menhir redouté,
Ou les temples payens, peu salués des sages,
Ayant de noirs corbeaux nichés dans leurs bossages;
augure, voyant,
Sois druide, fakir, devin, magicien.
Installe, si tu veux, sur le modèle ancien,
Au-dessus des brouillards de l'erreur chimérique
Une sagesse avec entablement dorique,
Amalgame Épicure avec Ézéchiel...

21e VOIX.

En marge du premier feuillet, cette mention destinée à lui rappeler qu'il devait modifier l'ordre de ses voix :

Attention à la double rime féminine.

A la fin de la première partie, dans la première version qui terminait les voix, un enchaînement indique l'intention de placer ici les vers qui, actuellement, clôturent le poème. Voici ces derniers vers :

Je regardai, lutteur frémissant, l'ombre horrible.

— Qui donc a ri? criai-je égaré. Quel qu'il soit,
Qu'il se montre. —

Alors, blême et se tenant tout droit,
Je vis monter du fond de l'abîme un suaire.
Il sortait de ses plis une odeur d'ossuaire;
Et sous le drap hideux et livide on sentait
Un de ces êtres noirs sous qui la nuit se tait.
C'était de ce linceul qu'était sorti ce rire.
Sans que la sombre voix s'élevât pour le dire,
Je le compris; ma chair frémit, mon front pâlit.
L'être voilé, debout, comme quelqu'un qui lit
En tournant gravement les pages d'un registre,
Se mit à me parler, lent, paisible et sinistre.

Nous avons donné toute la description de la deuxième partie, nous ne noterons que quelques particularités des chapitres ajoutés.

Nous avons dit que le manuscrit primitif de Dieu était paginé par lettres alphabétiques ; tout d'abord on pourrait croire que *le Hibou* faisait partie de la première version, car la pagination alphabétique fait immédiatement suite à la première division ; si l'on regarde de près, on constate que la lettre a été ajoutée à la revision et que toute cette division : *le Hibou,* est d'une écriture plus appuyée et d'une encre plus noire que la première version ; cette observation est faite ici pour les deux divisions ajoutées : *le Hibou*, *le Vautour.*

LE HIBOU.

Sur les dix-huit feuillets dont se compose cette division, onze paraissent avoir été ajoutés.

Après le vers :

Ombre sur ce qui meurt! Ombre sur ce qui vit!

une note nous renvoie au feuillet suivant qui donne tout le passage citant Hermès (voir page 400) et le paragraphe suivant :

Hermès contait encore avoir vu dans un songe...

On a dû, Victor Hugo n'avant pas donné de rime au dernier vers de ce paragraphe, supprimer ce dernier vers; voici le texte du manuscrit :

J'examine ce monde inquiétant; j'ai peur [1]
D'être dans l'ombre avec quelqu'un de redoutable.

Beaucoup d'interversions et de remaniements dans ce chapitre, dont plusieurs passages se trouvent sur des bouts de papier, collés avec des pains à cacheter sur l'ancien texte.

LE VAUTOUR.

Nous avons donné, dans la description du manuscrit lu en mai 1855, l'enchaînement de la troisième à la cinquième division, enchaînement qui supprimait le *Vautour*. Dix-huit feuillets, dont les marges sont souvent remplies elles-mêmes d'ajoutés, ont donc été intercalés; au dernier, quelques vers entourés qui forment variantes :

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir,
Et ce point noir semblait comme l'autre une mouche.
Le ciel, comme à l'instant où la lune se couche,
Était une lueur vague, et l'immensité
Blanchissait.

LE JOUR.

Nous avons donné le début de la dernière version à l'endroit où il se trouve dans le manuscrit, c'est-à-dire après LES VOIX; c'est à peu de chose près le texte publié. Les vers définitifs ont été pris sur un carnet de poche datant de 1856.

Le feuillet relié dans le manuscrit commence par une note :

(Fin. Le spectre reparaît et me dit :)
Écoute. Tu n'as vu jusqu'ici que des songes.

Un projet est ébauché après le dernier vers :

(Puis le réveil.)

APRÈS LA MORT.

Spectre, tu m'as trompé. Je ne sais rien encore

(Dieu, c'est l'infini. Il recule toujours. Aucune transformation de la vie ne l'atteint. — Seulement on avance dans la lumière.)

[1] Voir page 4[illegible].

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

L'ESPRIT HUMAIN.

Je suis une des plumes
d'énigme
De la nuit, sombre oiseau d'ombres et de rayons,
Noir paon épanoui des constellations.

Ces vers étaient suivis de quatre vers entourés à l'encre rouge :

Page 308. Je suis ce qui court, vole, erre, s'enfle, s'apaise;
Je suis en même temps ce qui retombe, pèse,
Saisit l'aile qui va, retient l'essor qui fuit,
Et descend; car le fond de mon être est la nuit.

le bruit pensée
Je suis l'essaim des bruits et la contagion
Des mots vivants allant et venant d'âme en âme,
Je suis l'homme, l'enfant, la femme.
Je suis souffle. Je suis cendre, fumée et flamme.

Quand Platon dit : Qui donc dans tout ce flot qui roule
Page 309. Démos, c'est moi. C'est moi ce qui marche, attend, roule,
Est Démos? Je réponds : moi. Je suis l'esprit Foule.
Pleure et rit, nie et croit; je suis le démon Foule.

Je suis leur conseiller confident
démon
Je vis près d'eux veilleur intime...

Du vrai bornant le grand je fais naître les arts.
Page 311. Du beau donnant sa forme au grand je fais les arts.

Je sors du sentier vert...
railleur
Pour vous hommes, esprit mixte et presque profane
Du flambeau qui s'éteint, de la fleur qui se fane.

l'invisible
la foule opaque et l'impalpable élite
Page 312. Entre les brutes, foule, et les anges, élite...

Et dans l'effroi sacré
et l'ombre était indéfinie,
le ciel
la nuit semblait un sombre dôme.
Page 313. Je me taisais, roseau ployant, vil brin de chaume.

Et n'étant qu'une chair stupide et
N'étant qu'un ver de terre, une chair misérable...
Page 315. Hélas! n'étant qu'un homme, une chair misérable,
morne, âpre, inexorable
Dans cette obscurité fauve, âpre, impénétrable...

Page 319. On éclata de rire une seconde fois,
Ce rire semblait fait d'un million de voix...
Et ce rire était plus un rictus qu'une voix...

II. — LES VOIX

IXe VOIX.

Page 332. Tout ce que l'homme appelle Énigme...
Est pour nous sous l'horreur des voûtes éternelles,
où frémissent
Comme une claire-voie entrouverte à nos ailes.
lugubre où s'abattent
Comme un taillis obscur par où passent nos ailes.

Xe VOIX.

Page 334. ... Dieu bon vivant, qui rit,
Comprend tout sans damner personne,
Comprend, sait que la chair est faible, a de l'esprit...

XIe VOIX.

Le mal en avait peur;
Les monstres le craignaient;
Page 342. Et tout craignait cet homme, et les brutes fuyantes...

Page 343. Les prodiges au fond du mystère entr'ouverts
Mêlent leur rayon fauve à son âme élargie
Jusqu'au cercle où flamboie et tremble la magie.
Presque jusqu'à l'horreur et jusqu'à la magie...

Il prend les cœurs lointains des peuples et les mêle,
Il accouple au progrès l'aube,
Accouple à la raison la foi, sa sœur jumelle...

Et moi, pas plus que toi je ne le puis, personne
Page 344. Ce nom déborde, vaste, inouï, réfractaire,
Ne le peut plus que moi; comprends, frémis, frissonne.
Quelque être que ce soit, au ciel et sur la terre!

XIIIe VOIX.

sans clémence et sans bord,
L'âpre infini sans bord,
Page 346. Et c'est l'immensité, c'est la nuit, c'est la mort...

Page 347. Pendant que le vent roule et verse sur ta tête
Toute l'obscurité dans toute la tempête,
Pâle, inondé, courbé sous ce souffle géant,
Toi, jeté dans l'espace et pourtant au cachot,
tais-toi, médite ton néant...
Recueille toi, courbé sous ce souffle d'en haut...

XIVe VOIX.

Le sphinx est pour jamais rentré
Page 348. Tous les prodiges sont rentrés dans l'invisible.

XVe VOIX.

sonnant comme une enclume
Page 349. Antres, écueils des mers, nids d'où tombe la plume...

Au cours de cette voix, cinq vers rayés et inédits :

Oui, je le dis, la mort est pleine de matin;
Tout le sépulcre n'est qu'un point du jour lointain;
A l'heure où sur leurs fronts la tombe va se clore,
Le coq, l'oiseau sacré de la sereine aurore,
Est nommé par Socrate et nommé par Jésus.

XVIe VOIX.

haineuse,
implacable, hargneuse,
Page 355. La création noire, âpre, vertigineuse...

XVIIIe VOIX.

Ce boulevard géant touche aux profondeurs bleues,
Page 357. Falaise, alluvion, dans les profondeurs bleues
Et d'une mer à l'autre il barre un continent.
Ce haut boulevard monte, altier, froid, surprenant,
Il est droit, vertical, symétrique, étonnant,
Sa géométrie âpr. atteint au ciel tonnant,
Et d'une mer à l'autre il barre un continent.
Alluvion énorme,
Vaste géométrie, on dirait que l'équerre...

XIXe VOIX.

L'aube pleine de joie et l'hiver plein d'ennui...
Page 370. L'azur reparaissant dès que la brume a fui..

cet accusé suprême,
Crois-tu que l'éternel, va, dans l'azur suprême,

Va t'expliquer l'azur peuplé
l'absolu
T'expliquer l'infini peuplé sans tes conseils...

XXe VOIX.

à Karnac le menhir redoute...
Page 371. Questionne l'autel d'Horus ou d'Astarté...

Page 372. Pour ceux-ci, l'univers n'a que l'enfer pour ciel,
La vie est le tourment, les êtres sont des proies.
C'est le cachot du mal dont vous êtes les proies.

LE HIBOU.

Dieu vers qui tout s'élance et devant qui tout fuit.
Page 390. Est-ce un hermaphrodite, homme et femme, ange et nuit,
Détruisant d'une main ce que l'autre construit?
Vers qui tout monte et vole, et devant qui tout fuit?
Seul, bonté secourable, atrocité subie,
Pitié propice à tous, fureur par tous subie,
Est-ce un capricieux qui réprouve ou préfère?
De l'enfer et du ciel effroyable amphibie?
Est-ce un contemplateur calme qui laisse faire?
de désastres,
Est-ce un hideux semeur de vrai, de faux, subtil
Venimeux, jaloux, traître?
Et fort, puissant et traître? Il est là; mais qu'est-il?

Page 393. Je tâche de saisir, là-bas, dans le profond,
Un moment de clarté, d'oubli, de transparence,
Homme, je suis la grande et lugubre Ignorance.
Ou d'entrevoir du moins le cadavre Espérance.

Le lierre qui verdit à travers le décombre
Page 396. La plaine où le mont pèse ainsi qu'un noir décombre...

Ne voit-on de clarté que par les trous d'un crible?
Page 400. L'astre n'est-il qu'un trou mystérieux du crible?

grava sur ses tablettes :
J'ai lu ceci qu'Hermès écrivit sur sa table :
Pyrrhon était d'Élée. Il parlait aux squelettes.
Pyrrhon d'Elée était un mage redoutable.

Page 405. Tu trouveras peut-être à quelque seuil d'enfers
Des fantômes de feu, de pâles Lucifers
Châtiés pour avoir ouvert ce qu'il faut clore
Punis pour s'être mis au front un peu d'aurore

LE VAUTOUR.

qui planait
Page 415. Et cette mouche était un vautour. Il planait
où la nuit toujours meurt et renaît
Dans le vide que nul ne sonde et ne connaît.

bronze; *roc;*
Page 418. Le Sort est tigre; Hécate est sphinx; Vénus est femme.

Nus, épousant leur mère en cette impure Cène,
Page 421. Frémissant d'approcher peut être de leur mère,
la chimère obscène!
Fixent leurs fauves yeux sur l'obscène chimère!

Vulcain laisse un défaut aux cuirasses qu'il forge.
bandit;
Page 424. Le sort est un bourreau; la vie est une folle.
Le meurtre entre partout. *égorge*
Le glaive naît du glaive. Agamemnon immole
égorge
Sa fille, et Clytemnestre immole Agamemnon.

têtes pêle-mêle au hasard sont frappées.
Page 426. Les générations s'envolent dissipées.

Page 428. Prométhée a voulu sortir de cette nuit,
Éclairer l'homme au fond du mystère introduit.
Allumer une lampe; éclairer le réduit;
Finir ce que les dieux n'ont qu'à moitié produit...

contre l'impossible...
Tout est mort maintenant, et, dans l'ombre inflexible...

est bonne, est sainte. Souviens-toi
Être ailé, l'aile monte aux cieux. Rappelle-toi
Qu'espérer
Page 429. Que vouloir est la force et qu'atteindre est la loi.

L'AIGLE.

O fantômes, flottant sur
Page 440. Fantômes! vous flottez sur les heures obscures
Vous passez dans ce monde avec d'autres figures.
Dans ce monde où l'on voit passer quelques figures.

LE GRIFFON.

comme l'autre une mouche.
Page 443. Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

et son œil louche
J'y volai. L'âpre nuit mourait, mais sa pénombre
S'effarait d'un jour gris
Masquait encor le jour qu'on voyait poindre aux cieux.

L'ANGE.

comme l'autre une mouche
Page 453. Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.
Le froid clairon du vent que le matin embouche,
La nuit derrière moi, comme un hideux décombre,
Soufflait
Croulait...

Tous nos deuils sont des clefs qui nous ouvrent la porte.
Page 465. Nous luttons, nous râlons, nous gémissons, qu'importe!

Oui, l'insecte animal comme l'insecte humain,
Page 483. Oui, bête, arbre, rocher, broussaille du chemin...

Page 491. Et l'un des quatre vents va le dire à l'aurore;
joyeux de voir l'étoile éclore
vêtu de la brise sonore
jetant un peu de jour encore
L'autre au couchant pourpré qu'un divin nimbe dore
A son front qui bleuit
Qui frissonne et bleuit
Au zénith qu'il bleuit
Et qui s'épanouit...

Page 493. Dieu! Dieu! Dieu! l'âme unique est dans tout, et traverse
Tout être sans se fondre avec l'âme diverse;
L'âme individuelle, en chaque être diverse;
Tout est illimité;
Dieu vit dans chaque esprit,
Tout char l'a pour essieu;
La goutte d'eau des mers d'infini sombre est pleine;
Demeurant sur qui fuit, passant sur qui demeure,
La tête de mort, blême au fond de l'ombre immonde,
L'homme, goutte du temps, qu'emporte une âpre haleine,
Il montre vaguement son sourire à qui pleure,
Par un de ses deux trous, sinistre, voit le monde,
Est plein d'éternité.
Ses pleurs à qui sourit.
Et par l'autre voit Dieu.

LA LUMIÈRE.

Le gui dit non, mais le chêne dit oui.
Page 498. Il est. C'est le vivant, le vaste épanoui!

vierge en robe de lin
Page 504. L'apparent, le réel, le lever, le déclin...

(Ce manuscrit contient
le poème *Dieu*,
premier jet. Il pourrait
être publié ainsi.
Mais, dans ma pensée
il doit être complété.
— Ce complément d'un
autre poème (très
avancé et presque fait)
intitulé *Le Seuil du
Gouffre*
(écrit le 12 avril
1870)

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *DIEU*.

Le fac-similé reproduit en regard de cette page nous donne un premier renseignement sur les projets de Victor Hugo.

Nous avons indiqué, lors de la description du manuscrit, la composition du «poème premier jet»; cherchons les raisons qui, de 1855 à 1870, ont déterminé Victor Hugo à l'ajournement de la publication.

Comme nous l'avons expliqué dans l'historique précédent, l'intervention d'Hetzel exerça une influence décisive, puis Victor Hugo avait l'habitude de revoir chacune de ses œuvres, de les remanier, de les développer, de les transformer, de les élargir. Le poème *Dieu* ne devait pas échapper au sort de ses devanciers.

En effet, nous avons retrouvé des notes, des indications disséminées sur de nombreux petits bouts de papier, les unes vagues, confuses, les autres plus précises, et presque toutes sans date, qui peuvent se rattacher aux années 1856, 1858, 1859.

C'est un écheveau un peu compliqué; et la tâche de suivre, sinon l'évolution de la pensée, du moins la marche du travail, est rendue par cela même plus difficile.

Remontons à l'origine; en 1855, le poème de premier jet débutait par la division intitulée dans la version définitive : *la Chauve-Souris;* mais Victor Hugo eut l'intention de le faire précéder d'un poème préliminaire que, dans ses notes, il désignait sous le titre : *le Seuil du gouffre,* et qu'il devait appeler ensuite *l'Esprit humain;* il le complétait par *les Voix du seuil,* ultérieurement nommées *les Voix,* devant précéder ce qu'il appelait, dans son poème primitif : *les Voix du gouffre,* et, dans la version définitive : *la Chauve-Souris, le Hibou, le Corbeau,* etc.

Nous ne reviendrons pas ici sur les détails mentionnés dans l'étude du manuscrit au sujet de la succession des chapitres primitifs et des intercalations.

Ce qui préoccupe Victor Hugo, c'est son poème préliminaire; il a écrit un certain nombre de divisions; il s'aperçoit qu'il a peut-être donné trop de développement à son début, qu'il risque d'être obscur en voulant trop préciser; et alors, suivant sa coutume, il se critique, s'adresse quelques conseils, se propose quelques plans, quitte à les oublier et, au besoin, à les reprendre.

Nous avons trouvé cette note :

Revoir attentivement le commencement. Éclaircir. — Resserrer. — Élaguer peut-être. Réserver quelques détails pour autre [illegible].

(Moins préciser, mais peut-être un moyen d'éclaircir. — Mettre complètement sur le seuil de l'inconnu un fantôme ou un génie chargé [illegible]

d'avertir, qui s'appellerait Légion sans l'appeler Raison ?

(Oublier ceci. Puis le relire à *neuf*.)
Questions à me faire
Conserver tout bien entendu, à partir de :

Tu n'es pas jusqu'ici venu, dit le fantôme...

Victor Hugo placera donc sur le seuil de l'inconnu ou du gouffre un fantôme, un génie qu'il appellera d'abord Légion, puis l'Esprit humain.

Je suis l'Esprit humain.
Mon nom est Légion.

Il note qu'en tout cas il n'y a rien à changer dans cette division préliminaire à partir du vers :

Tu n'es pas jusqu'ici venu, dit le fantôme.

C'est-à-dire qu'il garde 180 vers et qu'il se réserve d'émonder, de modifier le début; mais il s'applique aussitôt à en dégager l'idée dominante : *l'Ascension dans les ténèbres;* c'est cette idée qu'il rappellera sans cesse dans ses notes, c'est sur elle qu'il règlera tous ses projets de plan comme celui-ci, par exemple :

Entre *Ascension* et
Redescends, redescends et reviens sur la terre,
dit l'esprit Légion,
La Fin de Satan.

D'après cette note, Victor Hugo a donc conçu un nouveau plan qu'il n'exécutera pas d'ailleurs, car l'esprit Légion ne dit pas : «Redescends, redescends», etc. Il songe cependant à intercaler *la Fin de Satan* entre les divisions de son nouveau poème.

Mais Victor Hugo n'a pas encore arrêté son plan définitif. S'il a achevé, en avril 1856, *l'Esprit Légion* ou l'Esprit humain, il prévoit cependant de nouveaux développements, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la note suivante, écrite au verso d'une lettre datée juillet 1856 :

Dans les développements que peut encore comporter *le Gouffre,* ne pas oublier de maintenir toujours visible la ligne primitive, l'idée *Ascension dans les Ténèbres,* le commencement Matière et Nuit (Haine), la fin Âme et Lumière (Amour); chaque religion progrès sur la précédente, et lui répliquant, la spiritualisation de plus en plus dégagée jusqu'à l'arrivée et l'évanouissement dans l'esprit pur.

Ne jamais prononcer un nom d'avance.

Si la tête de mort est intercalée, ne pas oublier que l'ange doit se rattacher fortement au reste, qu'il ne doit pas y avoir de lacune ni de temps d'arrêt dans l'Ascension, que la femme (tête de mort) ne doit pas *faire entr'acte.* Bien conserver la série, l'échelle, le degré après le degré, la lumière après l'ombre, qui est tout le poëme.

Enfermer particulièrement dans cette loi les développements ultérieurs et possibles de l'ange.

Le poète à renoncé à faire parler *la femme.* On ne trouve trace de cette idée qu'au Reliquat (voir page 592).

Victor Hugo possède, en mars 1857, un grand nombre des matériaux de l'édifice colossal qu'il va construire : 1° *la Fin de Satan,* inachevée, mais conçue tout entière dans son esprit; 2° *Dieu,* à peu près terminé; 3° vingt-huit poésies des *Petites épopées,* parmi lesquelles *le Mariage de Roland* et *Aymerillot* et les poésies *au Lion d'Androclès, Inferi, les Paysans au bord de la mer, Océan, Tout le passé et tout l'avenir,* de la même source d'où était sortie la seconde partie des *Contemplations, Dieu* et *la Fin de Satan.*

Au début de 1858, il achevait *la Pitié suprême* qu'il destinait successivement à *la Fin de Satan,* puis à *la Légende des Siècles,* et qu'il devait publier plus tard isolément.

Comme l'architecte qui a sous la main des matériaux de prix en nombre illimité, Victor Hugo est conduit à modifier la disposition et l'ordonnance de la construction.

Aussi, en 1858, il désignera *Dieu* comme le livre IV de *la Fin de Satan*, mais en 1859, ayant dépassé les *Petites épopées* et ayant informé Hetzel qu'il écrivait *l'Humanité* fresque à fresque, et qu'il avait trouvé le titre : *la Légende des Siècles*, il songe à introduire *Dieu* dans *la Légende des Siècles*, ainsi que l'atteste la note suivante :

> La première partie de *la Légende des Siècles*, quand elle sera complète, sera intitulée *l'Homme*, la deuxième partie que voici est intitulée *Dieu*.
>
> Voir s'il n'y a pas quelque changement à faire dans le classement des vers.

Mais l'inspiration jaillit avec une si formidable puissance que *la Légende des Siècles* deviendra, à elle seule, une vaste épopée, et que les poèmes *Dieu* et *la Fin de Satan*, désormais exilés, recevront leur signification précise, prendront leur véritable caractère dans la préface de 1859.

C'est qu'en effet, pendant cette période de 1853 à 1859, Victor Hugo avait entassé de prodigieuses richesses. Une véritable forêt de poèmes s'élevait, s'étendait; et de plusieurs arbres il était obligé d'élaguer ou de couper des branches.

Nous avons déjà donné des exemples, au cours de nos notices, nous en avons un nouveau ici qui aurait dû être mentionné au début de cet historique, si on l'avait placé à sa date, mais nous avons préféré suivre l'œuvre dans ses diverses étapes, sans nous livrer à aucune diversion, afin de donner plus de clarté à cette étude.

Or, sur une feuille de gros papier gris d'emballage qui sert d'enveloppe à un dossier, Victor Hugo inscrit :

> Le Seuil du Gouffre
> (Dieu).
> Ce qui sera
> élagué entrera
> dans le livre
> *les Profondeurs*.

Ce mot *les Profondeurs*, mentionné là pour la première fois, a éveillé notre curiosité comme un rébus. Car enfin les ténèbres, l'ascension dans les ténèbres, le gouffre, le seuil du gouffre, les voix du gouffre, les profondeurs, n'y a-t-il pas un lien étroit entre tous ces titres? A première vue, ce ne pouvait être qu'un livre spécial devant appartenir au poème *Dieu*. Quel était ce livre spécial? Comment se comportait-il dans le poème? Nous nous étions arrêté à plusieurs hypothèses, dont aucune, d'ailleurs, ne paraissait satisfaisante. Nous n'avions qu'une seule ressource, c'était de faire des recherches parmi les innombrables papiers, grands et petits, parmi les indications de plans, projets, titres qui ne sont susceptibles d'aucune classification; et, en effet, nous mettons la main sur la note suivante :

> ? I. Les Apparences. Les Illusions. — Surface? Aspects?
> II. Les Profondeurs.
> III. La Réalité.

Le long de l'accolade se dresse un grand point d'interrogation.

Cette fois, c'était clair. *Les Profondeurs* devaient former un recueil indépendant du poème *Dieu*; c'est alors que Victor Hugo s'est dit : quel mot peut-on bien opposer à *Profondeur?* c'est évidemment *Surface*. Voilà l'antithèse; mais ce qui est *surface* est souvent *apparence*, et *apparence* est préférable; ce mot appelle aussitôt la *réalité*. Voilà donc, du même coup, un projet de trois recueils bâtis sur des points d'interrogation, en 1880, car il est mentionné sur une lettre de la questure du Sénat du 8 juin 1880.

Donc l'idée du livre *les Profondeurs* est bien née en 1856, à l'époque où le poème *Dieu* était écrit; en revanche, elle a été complétée en 1880 par l'indication de deux autres livres.

Qu'était-ce donc alors que ce livre *les Profondeurs*, qui devait évidemment contenir des fragments élagués du poème *Dieu*? Nous nous sommes livré à de nouvelles recherches et nous avons découvert une liste de poésies dictée par Victor Hugo et devant constituer le recueil *les Profondeurs*. Les unes datent de 1851, 1852, 1854, 1859, d'autres de 1861 et même de 1874 et de 1878, et ont des sources d'inspiration différentes; et si quelques-unes ont une origine philosophique et religieuse, la plupart appartiennent à des genres fort différents.

Le livre des *Profondeurs* n'en a pas moins été établi, et les poésies, qui le formaient primitivement, ont été éparpillées ensuite dans plusieurs volumes. Dans cette liste, nous relevons les pièces : *Gros temps la nuit — Oh! que l'homme n'est rien et que vous êtes tout — Dans une stalle — Inscription de sépulcre — Effets de réveil — Le Vieillard chaque jour — Dangers des sommets* — qui devaient être publiées dans *Toute la Lyre*; *Écrit sur un exemplaire des Châtiments — l'Empereur à Compiègne*, qui figurent dans *les Années funestes*; *Loi de formation du progrès*, intercalé dans *l'Année terrible*; *le Mont-aux-Pendus* dans *les Quatre Vents de l'Esprit*, puis des poésies des *Nouveaux Châtiments* que nous avons données dans le reliquat des *Châtiments* de cette édition : *Les ténèbres qu'agite un frisson inquiet — Tu me dis : livrons...*

Les chercheurs voudront découvrir les poésies que Victor Hugo a éliminées de son dossier : *le Seuil du gouffre* pour les inscrire dans le recueil projeté *les Profondeurs*. Nous pouvons en signaler quelques-unes : *Les ténèbres qu'agite un frisson inquiet*, qui date du 6 juin 1854; *Inscription de sépulcre*, du 26 juillet 1854; *Oh! que l'homme n'est rien et que vous êtes tout*, qui est bien antérieure et qui date du 19 août 1851. Ces poésies ont la même source d'inspiration que les poèmes *la Fin de Satan* et *Dieu* qui, eux-mêmes, se lient à *la Légende des Siècles*.

Victor Hugo abandonne cependant son projet de trois recueils, après des hésitations; car sur une autre chemise on lit : *les Profondeurs, les Chimères* et *les Certitudes*. Les chimères sont une variante des apparences et les certitudes une variante de la réalité. Enfin Victor Hugo a biffé ces trois titres et les a remplacés par celui de *Toute la Lyre*.

Pour nous résumer, la conception de Victor Hugo se présente d'abord sous la forme «*d'un poème* d'une certaine étendue»; le plan est arrêté dans ses grandes lignes, mais l'inspiration, primitivement enfermée dans des poèmes comme *les Petites épopées, la Fin de Satan, Dieu*, s'enchevêtrant les uns les autres, jaillit avec une telle impétuosité qu'elle force les limites du cadre; et Victor Hugo s'apercevra qu'il a, en réalité, écrit plusieurs poèmes ayant chacun leur cadre spécial et leur physionomie particulière et qu'il devra les développer, les élargir; il lui faudra, pour chacun d'eux, procéder à des remaniements et à des transformations afin d'établir entre eux une harmonie parfaite.

Les raisons qui militaient en faveur de l'ajournement de *la Fin de Satan* pouvaient être invoquées pour la publication du poème *Dieu*. Aussi le poème écrit en 1855, complété en 1856 et jusqu'en 1859, revu même plus tard vers 1875, lorsque Victor Hugo préparait sa seconde série de *la Légende des Siècles*, ce poème ne devait paraître qu'en 1891, six ans après la mort du poète. Il avait été annoncé sur la couverture du livre posthume : *Alpes et Pyrénées* en 1890.

L'œuvre qu'on vient de lire est beaucoup plus considérable que l'œuvre qui a été publiée. Elle renferme des fragments considérables inédits. Paul Meurice avait jugé, avec raison, qu'elle était un peu abstraite pour se présenter, dès la première édition, avec tous ses développements. Son intention formelle, qu'il

nous a maintes fois exprimée, était de rétablir dans cette édition tous les fragments réservés. Il pensait que le public, plus familiarisé avec l'idée qui avait inspiré ce poème, en percevrait mieux ensuite toutes les beautés, lorsqu'il se déroulerait dans toute sa majestueuse ampleur. C'est pour répondre à cette judicieuse pensée que nous avons introduit, dans le texte primitif, de longs fragments inédits. On aura remarqué, au cours de ce travail [illegible], quelques légères lacunes qui auraient été comblées si Victor Hugo avait pu reviser son œuvre; mais malgré les lignes de points marquant l'absence des vers, le poème doit être considéré comme complet. Il est bien, comme le poète l'a écrit dans sa préface de 1859, le couronnement de *la Légende des Siècles*.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Nous avons cherché la critique, nous n'avons rencontré que l'apologie, on le comprend. Le poème date de l'époque où Victor Hugo était en pleine possession de son génie, et ceux qui avaient admiré *les Contemplations* et *la Légende des Siècles* devaient s'incliner devant la hauteur de la pensée, la beauté des images et la puissance lyrique de l'œuvre nouvelle.

Le Figaro.

Philippe Gille.

...Victor Hugo, avec toute la force de son génie (*Dieu* a été écrit de 1853 à 1855), fait parler toutes ces religions, s'élevant à des hauteurs où n'atteignent ni les visions d'Ézéchiel, ni les rêves de l'Apocalypse. Le vertige vous prend et c'est dans un éblouissement qu'on voit tout ce que nous montre le poète.

Parfois l'esprit s'arrête effrayé devant une description, une image qu'il croit le chaos et qui n'est peut-être, après tout, qu'un morceau sublime. Le poète nous mène partout dans l'espace et l'infini, parfois aussi il redescend sur la terre, mais c'est pour nous montrer aussi ce que c'est que l'énormité dans les choses de notre monde. La description du cirque de Gavarnie, les problèmes de son origine, dépassent tout ce qu'on peut attendre de l'imagination humaine. .

Tout Victor Hugo, celui de *la Légende des Siècles*, des *Contemplations* et des premières poésies, se retrouve dans ce morceau comme il réapparaît dans le dénouement du livre..

... On dira certainement qu'il renferme des parties obscures; peut-être serait-il plus juste de dire au contraire qu'elles sont trop lumineuses pour nous. A regarder fixement le soleil, source de lumière, les yeux se voilent.

La Revue encyclopédique

Alcide Bonneau.

[Au sujet de la description du cirque de Gavarnie.]

Nulle part V. Hugo n'a montré une plus grande fécondité d'imagination pour présenter sur tous les points de vue un spectacle grandiose et pour retourner à satiété la même idée sous toutes ses faces. Mais il y a une autre remarque à faire. On croyait volontiers cette vaste intelligence fermée aux doctrines qui sont la gloire de la science contemporaine. du moins a-t-on pu reprocher, avec raison, à V. Hugo d'avoir méconnu Darwin, [illegible] tré et bien d'autres; cette maîtresse page de *Dieu* n'est pourtant, dans sa magnificence, qu'une traduction poétique et imagée de la théorie de l'anglais Charles Lyell, d'après laquelle les grands changements arrivés sur la surface du globe [illegible] on l'enseigne généralement, [illegible]

à des déluges, à des tremblements de terre qui auraient soudainement tout bouleversé, mais à des causes insensibles et lentes, se perpétuant incessamment durant le cours des siècles et agissant encore aujourd'hui sans plus de bruit et de secousses, puisque nous ne nous en apercevons pas. C'est ce que V. Hugo a magistralement exposé en montrant le travail d'une goutte d'eau qui creuse et fouille et sculpte en tous sens le grand amphithéâtre des Pyrénées.

. . . .

En ouvrant le volume, on ne pouvait légitimement compter que sur des beaux vers, de larges et puissantes inspirations, et à ce point de vue l'attente n'est pas trompée. Cette poésie, qui tantôt s'épanche en larges nappes comme un fleuve, tantôt roule et gronde avec le fracas d'un torrent, fait paraître bien mesquin le mince filet d'eau, pas toujours limpide, de notre pauvre poésie contemporaine.

Le Journal des Débats.

Gaston Deschamps.

...Vers 1855, au milieu des éclairs, Victor Hugo a écrit ce magnifique et troublant poème, où la puissance lyrique, la surabondance des mots et la végétation des images donnent parfois une impression de vertige et presque d'effroi...

Telle est cette œuvre, singulièrement riche et variée, où la fantaisie du poète, la sublime extravagance de sa vision, l'énormité de sa puissance verbale, éclatent en fanfares retentissantes, s'épandent en larges sonorités d'orchestre et s'épanouissent en vers admirables, les plus merveilleux peut-être qu'il ait faits.

... Ce poème est un monde tumultueux et, par endroits, délicieusement fleuri, où la tempête hurle, où le vent siffle, où le tonnerre roule, mais où flottent parfois, tièdes et apaisantes, des brises du printemps et des senteurs de paradis.

L'Indépendance belge.

Gustave Frédérix.

... L'assembleur de mots, l'intarissable créateur d'expressions, toutes en relief et en couleurs, le virtuose le plus richement doué qui ait paru en aucune littérature, s'étale à plaisir et à miracle dans les deux cent soixante pages et les cinq mille vers de *Dieu*. L'œuvre est de 1855, de la bonne époque de ce copieux temps d'exil où Victor Hugo, définitivement maître de toutes les cordes de son instrument lyrique, a écrit *les Contemplations, la Légende des Siècles, les Chansons des rues et des bois*. Ce livre ci, d'idées moins précises et de sentiments moins personnels que ces autres recueils, est encore le plus vaste vocabulaire des plus stupéfiantes ressources de style, de nomenclature, d'appellations et de visions.

L'Écho de Paris.

E. Lepelletier.

... *Dieu* n'est pas un livre canonique et la théologie en est absente parfois. Le poète y résume sa philosophie qui était toute spiritualiste et y condense sa philosophie au panthéisme fait de lumière et de bonté.

Victor Hugo n'admettait pas que tout disparut avec la vie corporelle. Il était persuadé que la vie future n'était pas une illusion poétique, mais il réprouvait les enfers et les paradis matérialisés des religions en vogue. Son vaste et bon esprit ne comprenait l'Infini que sous la forme d'une immense pitié, d'une indulgence sans bornes.

Les hautes pensées, les vers sublimes, les raccourcis stupéfiants abondent dans ce poème égal aux plus belles pièces sorties du cerveau surhumain qui créa *la Légende des Siècles*.

L'Événement.

Émile Blémont.

Dieu, dans l'œuvre de Victor Hugo, est non seulement le couronnement de *la Légende des Siècles*, mais le couronnement de l'édifice tout entier.

L'idée de Dieu pénètre, inspire, domine cet œuvre colossal; et par le développement, par les incessants progrès de cette idée, on peut apprécier l'évolution complète du penseur...

Jamais plus noble et plus grandiose appel n'a été fait vers l'Infini, vers l'Absolu. Jamais on n'a revêtu de formes plus splendides et

plus pures les Forces et les Idées. Comme nous sommes baignés et bercés délicieusement par ces larges nappes de poésie pareilles aux vagues couronnées de blanches écumes, qui, limpides et rythmiques, déferlent sur les galets roulants de la plage sonore.

Le génie de Victor Hugo est une source intarissable de beauté. Les naturalistes, qui n'ont guère fait que la caricature du romantisme, et l'école symbolique qui n'a été qu'une petite Bourgeoisie littéraire, peuvent l'attaquer, le renier, l'outrager. MM. de [illegible] et [illegible] peuvent contre lui former des articles et des volumes avec leurs taquineries puériles et leurs remontrances pédantes, ils pourront même, sous prétexte que ses romans et ses drames ont pris des libertés avec l'histoire, lui refuser leur considération très distinguée. Toujours il versera des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Dieu. — Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, maison Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (Librairie-Imprimerie réunies), 1891. Édition originale, in-8°, publiée à 7 fr. 50.

Dieu. — Édition collective, Librairie du Victor Hugo illustré, sans lieu, ni date (Paris, 1892) [imprimerie P. Mouillot]; grand in-8°. Illustrations de Paul Merwart et Chenavard. A paru d'abord en 10 livraisons à 10 centimes; l'ouvrage complet : 1 fr. 50.

Dieu. — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16, s. d. (1897), à 2 francs le volume.

Dieu. — Édition à 25 centimes le volume, Paris, Jules Rouff et Cie, 4 volumes in-32.

Dieu. — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, grand in-8°, 1911.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1892. — Édition Hugues. — *Frontispice* (Paul Merwart). — *Cirque de Gavarnie* (Photographie). — *Les Dieux* (Chenavard).

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

ŒUVRES INÉDITES

DE

VICTOR HUGO

DIEU

PARIS

J. HETZEL & Cie | MAISON QUANTIN

18, RUE JACOB | 7, RUE SAINT-BENOIT

1891

Couverture de l'Édition originale



~~Solitudines coeli~~.

. . . .

. . . .

I

Et je vis au dessus de ma tête un point noir.

Et ce point noir semblait une mouche du soir
Volant à l'heure où l'ombre à prier nous invite.
Et, l'homme, quand il passe, errant, ailé...
~~Franchit l'éther qui s'ouvre à l'essor~~ [redacted]
Et cette mouche était une chauve-souris
[redacted]

Et le ~~triste~~ lugubre oiseau volait seul dans l'espace
Et disait : — c'est énorme et hideux. Ce qui passe
devant mes yeux me fait ~~horreur~~ trembler. c'est effrayant
quand donc serai-je hors de l'ombre? — et, me voyant,
il cria :

*

— que veux-tu de moi, passant rapide?
je regarde, éperdu, la matière stupide
Homme, écoute : je suis [redacted] l'oiseau noir que trouva
Démogorgon en Grèce et dans l'Inde Shiva.
je ~~vois~~ contemple l'horreur de la sombre nature?
Homme, quel est le sens de l'aventure
[redacted]
qu'on appelle univers? je le cherche et j'ai peur.
j'interroge ~~je contemple~~ ce bloc qui n'est qu'une vapeur;

Fac-similé du Manuscrit (Voir page 383).

au plus bas de la fosse aveugle où tout est noir
le châtiment habite avec le désespoir ;
là pèse l'ombre, inerte, opaque, indivisible.

Sous l'implacable Dieu gît l'enfer impassible.
La géhenne subit en silence son deuil ;
l'enfer, ce mort vivant, accepte son cercueil ;
jamais il ne se plaint, le ugardeur terrible
du dedans de l'abîme et de la nuit horrible ;

frémissant sous la brume éternelle qui rampe,
espérant une grâce, implorant une lampe ?
te figures-tu donc la malédiction
demandant à l'horreur l'aumône d'un rayon,
pleurant le jour au fond des ténèbres suprêmes ?
crois-tu donc que l'enfer, enviant aux cieux blêmes
la lueur qui s'allume et s'éteint devant eux,
espèce de bon pauvre et d'indigent honteux,
tâche d'attendrir Dieu, l'avare de l'aurore,
et mendie une étoile ou quête un météore ?
Non ! jamais de clarté ! non ! jamais de sursis !
le mal rayonne mieux dans des yeux obscurcis ;
pour ce qui veut rester mauvais, doit rester sombre,
longtemps ; et le regard de la haine est fait d'ombre.

Non ! pour rester méchant, Satan doit rester sombre.

Fac-similé d'un fragment du R[illegible] (Voir page [illegible])

TABLE.

LA FIN DE SATAN.

HORS DE LA TERRE.

I

ET NOX FACTA EST. 7

LA PREMIÈRE PAGE.

I. L'entrée dans l'ombre. 17
II. La sortie de l'ombre. . . . . 2[illegible]

LIVRE PREMIER.

LE GLAIVE.

Strophe I. Nemrod. . . . . 2[illegible]
Strophe II. Ceux qui parlaient dans le bois. . . . . 3[illegible]
Strophe III. Selon Orphée et selon Melchisédech. . . . . 4[illegible]
Strophe IV. Avec le bois de l'arche. 47
Strophe V. La trappe d'en bas et la trappe d'en haut. . . . . 5[illegible]
Strophe VI. Les mages attentifs. . . . . 5[illegible]

HORS DE LA TERRE.

II

La plume de Satan. . . . . [illegible]

LIVRE DEUXIÈME.

LE GIBET.

I. La Judée 65

I. La terre sous le troisième César. 65
II. Hérode et Caïphe 68
III. Celui qui est venu 70
IV. Les treize portes de Jérusalem 75
V. La Judée 76
VI. Les paroles du docteur de la loi. 77
VII. Caïphe en contemplation 84
VIII. La Sibylle 86

II. Jésus-Christ 95

I. La poutre 95
II. Le cantique de Bethphagé 103
III. Le triomphe 111
IV. Le devoir 114
V. Deux différentes manières d'aimer 115
VI. Après la Pâque 118
VII. Commencement de l'angoisse 122
VIII. Christ voit ce qui arrivera 124
IX. Judas 128
X. Lilith-Isis 130
XI. Jésus chez Anne 131
XII. Les Dix-neuf 133
XIII. La chose jugée 136
XIV. La fidélité du meilleur 140
XV. L'autre chaise d'ivoire 141
XVI. Rosmophim 144
XVII. Pire que Judas 145
XVIII. Le champ du potier 146
XIX. *Ecce homo* 148
XX. La marche au supplice 150
XXI. Ténèbres 151

III. Le crucifix 158

Depuis ce jour, pareille à celui qui rend compte 158

HORS DE LA TERRE.

III

I. Satan dans la nuit 171

I. Je l'aime! Nuit, cachot sépulcral, mort vivante . . . 171
II. L'enfer, c'est l'absence éternelle 173
III. Dans l'air — Chanson des oiseaux 175
IV. Si je ne l'aimais point, je ne souffrirais pas 185
V. Ne pouvoir remonter, même quand je le veux! 186
VI. Mais je me vengerai sur son humanité! 187
VII. Grâce! pardonne-moi! rappelle moi! prends moi! . . . 191
VIII. Ils sont là-haut! ils sont dans l'hymne et dans la joie . . . 192
IX. J'ai mis sous une pierre et scellé dans un gouffre 193
X. Dans l'infini. — Chant des astres 195
XI. Encor, si je pouvais dormir! 196
XII. Je l'aime d'être beau, moi qui suis le difforme 200
XIII. Les plus mornes cachots ont une claire-voie 201
XIV. Ayez de la pitié, gouffres, prison, géhenne! 203
XV. Dans le ciel. — Hymne des anges 205

II. L'ange Liberté 207

I. De la lumière. Et puis de la lumière encore 207
II. Or, en ce même instant, l'horreur indivisible 210
III. La goule Isis-Lilith cria dans cette fosse 214
IV. … Isis recula, s'écriant 217
V. Le vautour ne sait plus s'il poursuit ou s'il fuit 219
VI. … Ce fut sous le ténébreux dôme 220
VII. Tout fit silence au fond du gouffre sans reflux 222
VIII. Tandis que cette vierge adorable parlait 228

LIVRE TROISIÈME.

LA PRISON.

I. Les squelettes 229
II. Camille et Lucile 231
III. La prise de la Bastille 233

HORS DE LA TERRE

IV

Satan pardonné 237

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit de *la Fin de Satan* 245

I. Notes explicatives 245
II. Variantes et vers inédits 254

Notes de l'Éditeur 281

I. Historique de *la Fin de Satan* 281
II. Revue de la critique 285
III. Notice bibliographique 288
IV. Notice iconographique 288

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 289

Couverture de l'édition originale. — *La Chute* (Jean-Paul Laurens). — *Nemrod* (G. Rochegrosse).
Fac-similés : *Et nox facta est.* — *Pire que Judas.*

DIEU.

I

ASCENSION DANS LES TÉNÈBRES.

I. L'Esprit humain 307
II. Les Voix 321

II

DIEU.

I. La Chauve-Souris. 385
II. Le Hibou. 389
III. Le Corbeau. 399
IV. Le Vautour. 411
V. L'Aigle. 431
VI. Le Griffon. 443
VII. L'Ange. 453
VIII. La Lumière. 497
IX. 509

III

LE JOUR.

Le Jour. 513

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Reliquat de *Dieu*. 517

Première partie. 517

Ascension dans les ténèbres. 517
Les Voix. 524
La Chauve-Souris. 529
Le Hibou. 530
L'Aigle. 532
Le Griffon. 537
L'Ange. 544

Deuxième partie. 545

Sarcasmes de l'Esprit noir. 545
Sarcasmes de l'Esprit [illegible]. 549

Tous les sages sont morts. Iras-tu les rejoindre? 550
Que savez-vous de l'être et des immensités 551
Méchant. — Mal 552
L'Enfer. 553
Paroles de l'Esprit noir hostile à Dieu 554
L'Enfer. — Satan 555
Au plus bas de la fosse aveugle où tout est noir. 556
Paroles du Noir 557
Paroles du Spectre 558
Écoute un conseil sage, homme, qui que tu sois 559
As-tu donc pénétré dans le charnier terrible. 561
Les imposteurs. 563
. . Où vas-tu de la sorte? 564
Je te conteste tout! l'homme ignore et querelle. 565
Réduis à leur plus simple expression les êtres 567
... Je sais qu'il est des penseurs de passage 568
Oh! l'enfer éternel! éternelle torture!. 575
Les lois de l'inconnu, les sphères, les destins 579
Donc, vous ne voyez rien hors de la forme humaine. 583

Troisième partie. — Plans et ébauches. 587

À faire 587
Choses rejetées ou faites autrement. 593
Possible pour Dieu. 595
Tout a un but. 599
Eh bien, essaie!. 600
Religions. — Superstitions. — Fétiches. 601
Foi. — Religion directe. Grandeur que la foi donne à l'homme. 608
Nature. Spectacles de la création. 610
La Mort 613
Les lueurs auxquelles on arrive 615
Prodigalité de Dieu. 616
Infimité humaine 617
Doute. — Efforts 618
Mages. — Voyants. — Devins. — Prophètes. 619
Les lacunes et les défauts de la création. 621
Vanité de l'effort pour trouver Dieu. 622
Misère des railleurs 624
Périls des songes sur Dieu 626

Le manuscrit de *Dieu*. 627

I. Notes explicatives. 630
II. Variantes et vers inédits. 640

Notes de l'Éditeur 647

I. Historique de *Dieu* 647
II. Revue de la critique 651
III. Notice bibliographique 653
IV. Notice iconographique 654

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 655

Couverture de l'édition originale. — *Le Panthéon des Dieux* (Chenavard).
Deux fac-similés : *La Chauve-souris.* — Fragment du Reliquat.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

POUR

LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

LE 5 MAI 1911


1539
1901




PQ
2279
F04
1904
V.21
c.1
ROBA

